UNIVERSITÉ DE LORRAINE

PULSAR
BIBLIOTHÈQUES UNIVERSITAIRES
Patrimoine Universitaire Lorrain des Savoirs ARchivés

Présentation du corpus

Le projet de numérisation et de valorisation des collections anciennes, présenté par la Bibliothèque Universitaire de Lettres et Sciences Humaines de Nancy et porté par l'Université de Lorraine, concerne un programme de numérisation en Arts, Lettres, Sciences Humaines et Sociales.

Ce projet, piloté par la Direction de la Documentation et de l'Edition de l'Université de Lorraine, présente un ensemble d'ouvrages édités aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, en relation avec l'histoire, la littérature et les sciences humaines.

Plus qu'un simple catalogue d'ouvrages anciens et intéressants à plus d'un titre, c'est une véritable démarche scientifique que la Bibliothèque Universitaire de Lettres et Sciences Humaines de Nancy met en œuvre.

L'Université de Lorraine prend ainsi pleinement part à un vaste projet national de constitution d'une bibliothèque numérique patrimoniale et encyclopédique.

JULIA CARTWRIGHT
(MRS ADY)

ISABELLE D'ESTE

MARQUISE DE MANTOUE

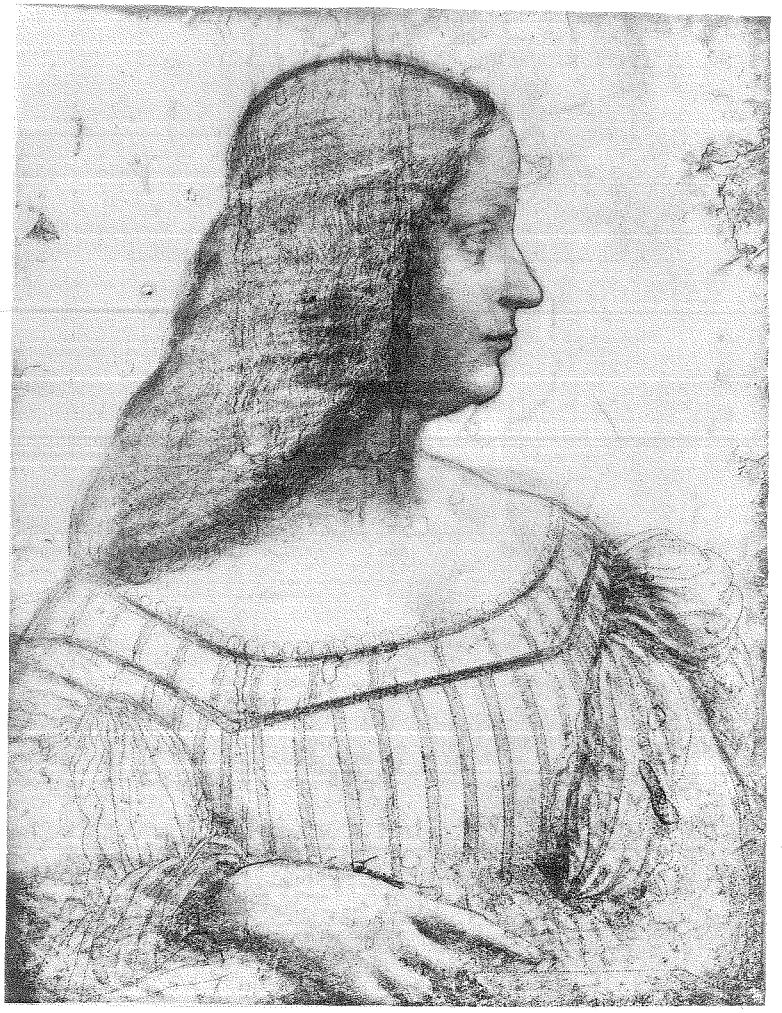
1474-1539

Traduction et adaptation de l'anglais par
Mme EMMANUEL SCHLUMBERGER
PRÉFACE DE
ROBERT DE LA SIZERANNE

Ouvrage illustré de trente-trois planches hors texte

HACHETTE & CIE
1912

ISABELLE D'ESTE



JULIA CARTWRIGHT
(MRS ADY)

ISABELLE D'ESTE

MARQUISE DE MANTOUE

1474-1539

Traduction et adaptation de l'anglais par
Mme EMMANUEL SCHLUMBERGER

PRÉFACE DE
ROBERT DE LA SIZERANNE

Ouvrage illustré de trente-trois planches hors texte

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE & CIE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
— 1912 —

PRÉFACE

Il y a des noms qui sont des clefs d'or. Les prononcer, c'est ouvrir à l'imagination un palais enchanté, plein de choses précieuses, aux perspectives brillantes, infinies. Tel est le nom d'Isabelle d'Este. On ne le prononce qu'à propos de chefs-d'œuvre. Lorsqu'on se trouve au Louvre, devant les plus beaux Mantegna du monde, et qu'on demande pour qui le peintre les fit, l'Histoire répond : pour Isabelle d'Este. Quand, au Salon Carré, on admire le plus riche de nos Titien ou le plus savoureux de nos Corrège, si l'on fait aux historiens la même question, ils font — quoique avec un peu plus de réserves — la même réponse. Quand on visite à Mantoue, dans le palais des Gonzague, en face des horizons virgiliens, les délicieux camerini *connus sous le nom de* Paradiso, *il y a un nom qui revient sans cesse, parmi les entrelacs du plafond, dans les caissons bleu et or, ou les marqueteries de bois précieux, au-dessus des luths, des violes, des virginals et des villes chimériques, comme pour donner la clef de toute cette fantaisie décorative et de ces petits miracles de l'art : c'est encore le nom d'Isabelle d'Este. Le Marquis de Carabas, au* XVI^e^ *siècle, c'est la Marquise de Mantoue.*

Même chose dans le domaine des âmes. Elle y règne, ou au moins y rayonne pendant près d'un demi-siècle, de 1490 à 1539, *à ce point qu'on ne peut, sans la rencontrer, suivre, à cette époque, l'activité d'un grand esprit ni les souffrances d'un grand cœur. On la trouve constamment citée dans la correspondance des humanistes, des diplomates et des poètes du temps, des tyrans victorieux, des femmes belles et malheureuses : Pietro Bembo, Balthazar Castiglione, Pic de la Mirandole, l'Arioste, César Borgia, Ludovic le More, Isabelle d'Aragon, Elisabeth de*

Gonzague, Lucrèce Borgia. Les diplomates en ambassade en Espagne, les nonces du Pape en Irlande, les moines chevaliers à Rhodes, lui écrivent longuement ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils redoutent, ce qu'ils espèrent. Les princesses lui demandent des conseils pour leurs toilettes, les poètes pour leurs vers, les bouffons et les nains pour leurs facéties. Pas plus que la mode ou la littérature du temps, l'histoire ne se fait sans elle. Épouse du Marquis de Gonzague, le héros de Fornoue, belle-sœur de Ludovic le More et de Lucrèce Borgia, tante du Connétable de Bourbon, qui prit Rome, elle est l'inspiratrice ou la modératrice ou au moins la confidente de tout ce qui se fait. Dans cet ouragan d'invasions et de révolutions qui passe sur l'Italie au début du XVI^e^ *siècle, si l'on cherche qui a sauvé Ferrare et Mantoue des griffes des Borgia, qui a recueilli les Montefeltro chassés d'Urbin, les Sforza chassés de Milan, les Bentivoglio chassés de Bologne, ou encore l'Ambassadeur vénitien Domenico Venier, et des milliers d'autres traqués par l'ennemi durant le sac de Rome, on trouve que c'est encore et toujours la Marquise de Mantoue. Comme ces portraits dont le regard, où que vous alliez, vous suit partout, tant que vous parcourez la Renaissance, vous rencontrez Isabelle d'Este.*

Qu'est-ce donc qu'Isabelle d'Este ? — On le savait mal jusqu'ici. Ce nom prestigieux ressemblait à une incantation magique, ouvrant à l'imagination un monde enchanté. Ce n'était pas une désignation positive, remettant en mémoire un caractère, une histoire, un rôle définis. Pour le définir enfin et pour nous l'apprendre, Julia Cartwright (Mrs Ady) a écrit ce livre. Venant après ses belles analyses de l'art italien et son volume très complet sur Béatrice d'Este, la sœur d'Isabelle, il résume tout ce que l'on sait des XV^e^ *et* XVI^e^ *siècles italiens, en leur plus beau moment. C'est une biographie à la manière anglaise : copieuse, multiple, dispersée. On n'y trouve ni le portrait de Saint-Simon, ni le panorama de Taine, encore moins l'enchaînement logique ou le « Discours » de Bossuet, — mais la complexité de la nature, l'abondance des points de vue et les contradictions de la vie. D'ailleurs, nulle perspective : tous les faits s'avancent au premier plan, — tous les « faits de la cause », — et l'auteur, les ayant exposés sous le même jour, n'en fait même pas le « résumé ». La figure principale n'y paraît point isolée et en pied : d'un bout à l'autre de son existence, des figures de soldats, de cardinaux, d'artistes, de papes, de bouffons, de poètes, d'assassins, de brocanteurs, de luthiers, d'empe-*

reurs, de courtisanes, de danseurs et de nains se meuvent autour d'elle, coupent sa route, la coudoient, l'offusquent, font leurs gestes et jouent leurs rôles, parfois plus brillants que le sien. De là, des ombres, mais aussi des lumières. De temps en temps, on la perd dans la foule ; mais, quand on la retrouve, on comprend mieux ce qu'elle y fait, la raison de ses gestes, le but où elle marche, — et on la retrouve toujours, grâce au sillage d'adoration et de lumière qu'elle trace derrière elle. Si elle se dégage plus lentement, elle se dégage plus complète, et si le jugement ne nous est pas fourni tout fait, nous en possédons, pour le porter nous-mêmes, tous les éléments.

Éléments favorables ou défavorables, il n'importe ! Julia Cartwright aime son héroïne, et pourtant, si elle rencontre un fait qui lui soit défavorable, elle l'expose crûment, au plein jour de la vérité. Ce goût du fait : — du fait quel qu'il soit, du fait quoi qu'il prouve, du fait où qu'il tende, — c'est-à-dire cette sympathie pour l'âme humaine en tous ses aspects même contradictoires, même inconciliables, est une caractéristique du biographe anglais, comme du romancier anglais. Je ne dis pas qu'on ne le trouve pas chez d'autres ; on le trouve toujours chez lui et il lui assure deux qualités, l'une morale, l'autre littéraire : une belle impartialité, qui n'est pas, quoi qu'elle semble parfois, de l'indifférence, et une grande ressemblance avec l'imprévu, la contradiction et la complexité de la vie.

Ces qualités sont toujours utiles. Elles deviennent nécessaires, quand c'est, comme ici, non seulement une femme, mais une époque entière qu'on veut peindre et quand cette époque est une des plus troublées, des plus fécondes et des plus décisives qui soient pour l'humanité. Je sais bien que toute époque est, à sa manière, troublée, décisive et féconde, mais je doute qu'on en trouve beaucoup, depuis l'ère chrétienne, qui aient renouvelé à ce point, et en si peu de jours, les arts, les âmes et les lois. « Depuis mille ans que l'Empire romain, affaibli surtout par la corruption des mœurs, avait commencé à déchoir de ce haut point de grandeur où des vertus héroïques et la fortune l'avaient élevé, l'Italie n'avait jamais été si florissante, ni si paisible qu'elle l'était vers l'année 1490 », *dit Guichardin aux premières pages de son* Histoire des guerres d'Italie. *Cette année* 1490 *est donc fatidique : or c'est l'année même où Isabelle d'Este fait son entrée dans le monde, où elle se marie et commence de régner. Lorsqu'elle quitte ce monde, un demi-siècle plus tard, en* 1539, *les grandes convulsions politiques, racontées par Guichardin, sont finies. Les Borgia ont paru,*

épouvanté la chrétienté, et disparu comme un mauvais rêve. « L'entreprise de Naples » est abandonnée ; la France, qui a débordé sur l'Italie, est rentrée dans ses frontières naturelles. L'invasion allemande ou espagnole a cessé ses ravages; « Dors, Bourbon est parti! » murmurent les mères du Transtévère en berçant leurs enfants. L'Europe, dont les bases viennent d'être violemment rompues, reprend peu à peu son équilibre et, sur plusieurs points, atteint le niveau qui, depuis, n'a jamais varié. L'Italie est transformée par l'expérience, par l'adversité, par la venue des « Barbares », de même qu'elle a transformé ces Barbares par l'étalage de son luxe, de son art, de ses trésors. Et tout ce bouleversement a tenu exactement entre 1490 *et* 1539, *c'est-à-dire entre le mariage et la mort d'Isabelle d'Este.*

Voilà pour l'Italie; mais ce n'est pas l'Italie seule, ni même seulement l'Europe, c'est la pensée humaine tout entière qui est renouvelée entre ces deux dates : ce sont des perspectives infinies qui lui sont ouvertes brusquement, d'un coup. Regardez, par exemple, le globe terrestre de Martin Béhaïm, de Nuremberg, construit en 1491, *puis le « globe doré », qui est des environs de* 1530. *Entre les deux, il y a tout un monde nouveau : l'Amérique. Regardez un tableau de Mantegna, peint aux alentours de* 1490, *puis un tableau du Corrège, peint en* 1528 *; entre les deux, il y a tout un monde : Raphaël. Tracez une carte des religions en Europe en* 1490, *puis une autre en* 1539 *; entre les deux, il y a tout un monde : la Réforme. Il semble qu'on assiste à de nouveaux* Jours de la Création. *Dans ce court espace de temps, dans ce demi-siècle qui n'est qu'une minute au regard de l'Histoire Universelle, l'humanité fait un pas : — un pas qu'elle n'avait pu ou osé faire depuis plus de mille ans. Le passé même ressuscite pour l'y aider : c'est l'heure où jaillissent de la terre italienne ces moissons de chefs-d'œuvre antiques qui remplissent aujourd'hui nos musées. Les gens de ce temps pouvaient tous dire ce que disait Isabelle d'Este en apprenant la mort de Raphaël : « Dieu nous a repris ce qu'il n'a accordé à personne autre.... ».*

Née ainsi à la plus décisive et la plus féconde des époques, Isabelle d'Este a tout ce qu'il faut pour la figurer entièrement. Elle est politique et nous voyons, dans ses négociations incessantes avec les pouvoirs spirituels et temporels, comment se nouaient et se dénouaient les intrigues de

cour au XVI^e siècle. Elle est savante et rien des théories des humanistes ou des découvertes des navigateurs ne lui est étranger. Elle est artiste ou, au moins, curieuse d'art, en sorte que les chefs-d'œuvre se groupent naturellement autour d'elle. Elle est sportive, adroite en toutes sortes de jeux : elle reproduit toutes les danses de son temps ; elle en vit tous les plaisirs. Et comme, enfin, elle est une souveraine, fort riche quoique perpétuellement endettéee, la scène où elle déploie ses facultés est assez large pour qu'elles s'y jouent tout entières. Avec cela, elle n'est pas placée si haut que sa destinée soit unique : elle est, par bien des côtés, moyenne et représentative. Elle incarne à merveille ce type inconnu des temps modernes : le petit souverain de la Renaissance, maître et tyran dans les limites de ses murs, de sa montagne ou de sa rivière, possédant une cour avec ses pages et ses bouffons, frappant monnaie, payant des armées, levant des impôts, mais sans cesse menacé par des tyrans plus puissants et ne faisant guère figure en face du Roi, du Pape ou de l'Empereur. Curieuse antithèse : tantôt elle exerce les pouvoirs d'une régente, tantôt elle va faire sa cour à Louis XII, aussi flattée d'être saluée par ce prince qu'une provinciale appelée à Versailles, d'avoir dansé avec le Grand Roi. Dans cette condition instable, le prestige personnel est tout : sans lui, une marquise de Mantoue n'est que la femme d'un condottiere qu'on invite à la Cour parce que le mari est employé, pour quelques années, au camp. Avec ce prestige, elle devient non seulement l'arbitre des élégances dans toutes les cours de l'Europe, mais une sorte de Muse qu'amis et ennemis mettent toujours au-dessus de leurs querelles publiques ou privées. Elle apparaît ainsi pour ses contemporains même, et mieux encore pour l'Histoire, la figure vivante de l'Italie au moment de la Renaissance, ou, comme nous disons aujourd'hui, de la « Renaissance italienne ».

Enfin, il est naturel que cette époque soit figurée par une femme. La Renaissance n'est pas seulement l'époque qui exalte le plus les facultés de l'inventeur, du réformateur, de l'artiste, du découvreur de mondes : c'est aussi celle qui exalte au plus haut point la personnalité féminine. Car c'est, par excellence, une époque d'élégances et une époque de révolutions. Or, c'est dans les sociétés les plus curieuses d'élégance que la femme règne le mieux et c'est aux heures de révolution qu'elle mérite le mieux de régner. Les féministes affirment que la femme se libère des restes de son ancienne sujétion par la vertu du travail, et que

seul, son labeur utile lui assure, au point de vue social, du prestige. C'est là une opinion très séduisante au point de vue moral : malheureusement, elle est fausse de tout point. Car c'est précisément dans les milieux sociaux où la femme travaille le plus qu'elle jouit de la moindre indépendance et possède le moins de prestige. Cette indépendance grandit et ce prestige éclate, au contraire, à mesure qu'on s'élève dans les sphères sociales où le travail est moins nécessaire et les raffinements du sentiment plus goûtés. Dans l'Italie du XVI^e^ *siècle, ce besoin d'élégance était universel. La femme qui réalisait l'idéal de grâce, de politesse, de science, d'« humanisme », rêvé par la société tout entière, n'avait aucun effort à faire pour y régner.*

Mais ce n'est pas tout. Une vie de fêtes, de cours d'amour, de bals parés, de causeries subtiles et de chefs-d'œuvre, si elle exalte bien certaines vertus féminines, ne les exalte pas toutes, ni les meilleures. Trop longtemps prolongée, elle les tourne plutôt en mièvrerie, en affectation, en débilité morale. Dans les temps de paix et de plaisir, les trésors que la femme possède en elle de fidélité, de décision, de patience, de sacrifice, demeurent cachés. Il faut, pour les faire paraître au grand jour, quelque catastrophe subite : un ouragan qui emporte le toit où s'abritait la famille, qui éteint le foyer, le vent des révolutions. Alors la pierre angulaire du foyer, cachée jusque-là, apparaît. Or, voilà, justement, le second caractère de la Renaissance en Italie. Pas un de ces principicules, pas une peut-être des familles patriciennes en évidence ne se sentait à l'abri de quelque catastrophe, et rien que notre France de 93 *peut donner une idée de la terreur qui régnait alors dans la péninsule. Il y avait des fêtes, mais interrompues par l'arrivée du tyran et du bourreau. Il y avait des tournois ou des cours d'amour, mais sous le canon de l'ennemi. Dans ces écroulements et ces ruines, où l'assassinat, l'invasion, l'émeute, précipitaient, d'un coup, les familles les plus puissantes, souvent une femme, seule restée debout, sauvait l'État, tout au moins rétablissait la fortune de sa maison, ralliait ses partisans, préservait l'avenir, — témoins : Lucrezia de Médicis, Alessandra dei Macinghi, Isabella Sacchetti Guicciardini, Catherine Sforza. Jamais époque n'offrit aux diverses vertus de la femme aux plus fortes comme aux plus fines, plus belles occasions de s'épanouir.*

Tel est le cadre que son siècle a fourni à la figure d'Isabelle d'Este.

Ce qu'est cette figure, on va maintenant le voir dans les pages de Julia Cartwright admirablement traduites et, çà et là, judicieusement résumées par Mme Schlumberger. On y verra, aussi, nombre d'images d'après les plus grands maîtres qui aient peint en cet âge d'or de la peinture. Car c'est le privilège des figures de ce temps d'avoir eu, pour les observer, les yeux les plus pénétrants, et, pour les retracer, les mains les plus habiles que Dieu ait, jusqu'ici, donnés aux hommes. Toutes les actions de la Renaissance : ses découvertes, ses conquêtes, ses révolutions, ses crimes mêmes, se sont déroulés au milieu d'admirables monuments d'art. La justice en a souvent été absente, jamais la beauté. Des trahisons étaient commises par des gens qui citaient Virgile; les dagues qui tuaient avaient été ciselées par Ercole Fedeli ; à la toque des bandits, brillaient des médaillons de Caradosso. Tandis que nous cherchons, en vain, dans les manuscrits ou sur les fresques, les ressemblances de tant de saints, d'inventeurs ou de bienfaiteurs des hommes, il n'est pas un de ces brigands de la Renaissance qui n'ait son portrait par Pinturrichio, Piero della Francesca ou le Titien, ou sa médaille par Pisanello ou Niccolo Fiorentino, ou son palais par Benedetto da Majano, par Bramante ou San Gallo. Leurs fêtes étaient ordonnées par Raphaël, leurs tombeaux par Michel-Ange. L'humanité, dans sa marche à son idéal lointain, n'avançait pas mieux qu'aujourd'hui, plus mal peut-être, tragiquement parfois, péniblement toujours, — mais sur une route bordée de chefs-d'œuvre.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

INTRODUCTION

La vie d'Isabelle d'Este n'a jamais été écrite. Depuis quatre siècles, la femme la plus remarquable de la Renaissance attend son biographe. Un destin fatal semble avoir poursuivi tous ceux qui jusqu'ici ont entrepris cette tâche. Qu'ils soient Français, Allemands ou Italiens, leurs travaux ont été entravés par les circonstances ou interrompus par une mort prématurée.

En 1845, une étude intéressante sur la célèbre Marquise a été publiée dans l'*Archivio storico Italiano* par un savant de Mantoue, Carlo d'Arco, d'après les documents des Archives de Gonzague. Un essai remarquable sur Isabelle d'Este et le grand imprimeur vénitien Alde Manuce parut en 1867, mais son auteur, M. Armand Baschet, mourut avant d'avoir réalisé son désir d'écrire la vie de cette princesse. Les documents copiés par lui aux Archives de Mantoue passèrent entre les mains de M. Charles Yriarte qui publia, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, en 1895-1896, plusieurs articles sur les relations d'Isabelle d'Este avec les grands peintres de son époque. La mort le surprit pendant qu'il préparait sur ce sujet une étude plus complète.

M. Ambroise-Firmin Didot, le Dr Janitschek, le Dr Reumont et Ferdinand Grégorovius nous ont tour à tour donné des esquisses d'Isabelle dans leurs études historiques, tout en déplorant qu'aucun biographe n'ait encore rendu pleinement justice à une femme si éminente.

Les écrivains italiens se sont également mis à l'œuvre. De 1874 à 1881, un savant ecclésiastique de Mantoue, le chanoine Wilhelmo Braghirolli fit une étude minutieuse de la correspondance d'Isabelle avec Giovanni Bellini et le Pérugin et publia plusieurs lettres se rapportant à ces artistes. Mais lui aussi mourut avant l'heure, laissant son œuvre inachevée.

D'autres auteurs bien connus, Ferrato, Bertolotti, Campori, Vittore

Cian, et le chevalier Stefano Davari, directeur actuel des Archives de Gonzague, ont repris le même sujet à des points de vue divers et ont publié des études sur les princes de Gonzague ou sur les savants et les artistes attachés à leur cour.

M. Alessandro Luzio, conservateur des Archives de Mantoue, et son collaborateur, M. Rodolfo Renier, ont consacré des années de patient et inlassable labeur au dépouillement de la vaste correspondance d'Isabelle d'Este, composée de plus de deux mille lettres, qu'un heureux hasard nous a conservées. Pendant ces dernières années, ces travailleurs infatigables ont publié une série d'articles qui résument leurs intéressantes recherches et un volume important qui décrit en détail les relations de la cour de Mantoue avec celle d'Urbin pendant la vie d'Isabelle et de sa belle-sœur Élisabeth de Gonzague.

Dans un essai publié en 1888 par la *Rivista d'Italia*, M. Renier informait ses lecteurs qu'il donnerait prochainement, en collaboration avec M. Luzio, une monographie de la Marquise. Mais cette promesse n'a pas encore été tenue et nous attendons toujours l'ouvrage désiré.

L'étude que nous présentons ici au public n'a pas la prétention d'être une biographie complète, mais elle intéressera peut-être ceux qui connaissent déjà Isabelle par la lecture de la Vie de sa sœur Béatrice d'Este (1).

Les existences des deux princesses ont été étroitement mêlées pendant les premières années de leurs mariages. Isabelle fit alors de fréquentes visites à Milan ; sa correspondance avec Ludovic le More et avec sa jeune femme Béatrice d'Este occupa une grande partie de son temps et de ses pensées. Mais ces six brillantes années, qui furent toute la vie de Béatrice après son mariage, ne comprennent qu'une brève période de l'existence si longue et si remplie d'Isabelle.

Durant les quarante années qui suivirent, elle ne cessa de jouer un rôle éminent dans l'histoire de son époque ; grâce à elle, la petite cour de Mantoue devint célèbre aux yeux du monde civilisé. Les liens de parenté qui l'unissaient aux familles régnantes de Milan, de Naples, de Ferrare et d'Urbin, ainsi que les rapports constants qu'elle entretenait avec la Papauté et les différentes cours de l'Europe, lui faisaient une place exceptionnelle. Le tact et la perspicacité déployés par Isabelle dans la conduite des affaires politiques qu'elle eut à diriger lui conquirent un respect universel.

Pendant la vie de son mari et pendant celle de son fils, elle fut souvent appelée à administrer l'État de Mantoue, et fit preuve, dans la négociation des affaires les plus délicates, d'un sang-froid et d'une habileté que Machiavel lui-même aurait admirés. Par sa diplomatie, elle sut préserver le petit État

(1) *Beatrice d'Este, Duchess of Milan*, par Julia Cartwright. London, Dent and C., 1899.

de Mantoue de l'ambition de César Borgia et de la vengeance de deux puissants Rois de France, Louis XII et François 1er. Grâce à son influence, son frère, le Duc Alphonse de Ferrare, put résister aux redoutables assauts que lui livrèrent successivement les Papes Jules II et Léon X, et conserver ses États, malgré l'opposition déterminée contre laquelle il se heurta longtemps. Isabelle vécut assez pour voir ses vœux les plus chers se réaliser, lorsqu'en 1531 l'Empereur Charles-Quint visitant Mantoue, peu après son couronnement, éleva son fils aîné Frédéric à la dignité de Duc, tandis que le Pape Clément VII conférait le chapeau de Cardinal à son second fils Hercule.

Mais Isabelle restera surtout célèbre par le culte ardent qu'elle voua aux lettres et aux arts et qui la place à côté des princes les plus fameux de la Renaissance, Laurent de Médicis et Ludovic Sforza. Vraie fille de son époque, Isabelle unissait l'amour passionné du beau au respect le plus profond de l'antiquité et au sens critique le plus fin. Ses « studios » et ses villas étaient ornés des tableaux et des statues exécutés par les premiers artistes de son temps, ainsi que des plus rares antiques trouvées à Rome et dans les îles de la Grèce. Sa bibliothèque se composait des plus belles éditions des classiques sorties des presses d'Alde Manuce, des dernières œuvres des conteurs et des poètes contemporains. Dans ses « camerini » se trouvaient des violes et des orgues aux formes et aux sons délicieux, des luths en ivoire et en ébène incrustés, les pierres précieuses les plus fines, les brocarts les plus somptueux, les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie, les majoliques les plus rares et les verreries de Murano aux teintes les plus délicates. Tout ce qu'elle possédait devait être beau et la perfection seule pouvait la satisfaire. Mantegna et le Pérugin mêmes ne réussirent pas toujours à lui plaire et elle renvoya parfois les livres d'Alde Manuce en lui enjoignant de les revoir et de les imprimer avec plus de soin.

Lorsqu'elle poursuivait un but, Isabelle n'épargnait ni son temps, ni la peine. Innombrables sont les lettres par lesquelles elle donnait aux artistes qui travaillaient pour elle des instructions minutieuses. Braghirolli parle de quarante lettres au sujet d'une seule commande faite à Giovanni Bellini, et de cinquante-trois lettres pour un tableau que le Pérugin était chargé d'exécuter. On trouvera dans notre ouvrage beaucoup de détails sur la correspondance d'Isabelle avec les artistes de son temps. Nous y avons rassemblé un grand nombre de lettres enfouies jusqu'ici dans des archives ou mentionnées dans des articles et des revues difficiles à consulter.

Juge sévère, et parfois d'une exigence excessive, Isabelle se montra pourtant une généreuse protectrice du talent sous toutes ses formes, prompte à découvrir le réel mérite, à stimuler le travail fécond, à soutenir les écrivains et les artistes dans leurs efforts et leurs luttes. Nombreux furent les poètes et les peintres qu'elle attacha à son service et honora de son amitié. Casti-

glione et Niccolo da Correggio, Bembo et Bibbiena étaient en correspondance suivie avec elle. Alde Manuce imprima pour elle les œuvres de Virgile et de Pétrarque. Lorenzo de Pavie exécuta pour elle de merveilleux instruments de musique. Ses appartements étaient remplis des œuvres de Mantegna et de Costa, de Giovanni Bellini et de Michel-Ange, du Pérugin et du Corrège. Giovanni Santi, le père de Raphaël, Andrea Mantegna, Francesco Francia et Lorenzo Costa tour à tour firent d'elle des portraits qui tous, hélas! ont disparu. Mais ses beaux traits revivent dans l'admirable dessin de Léonard de Vinci, dans la médaille de Cristoforo Romano et dans le magnifique tableau du Titien, conservé à Vienne. Les poètes et les prosateurs lui décernaient à l'envi leurs hommages. Paolo Giovio la nommait « la plus rare des femmes » ; Bembo et Trissino célébraient son charme et ses vertus dans leurs sonnets et dans leurs « canzoni ». Castiglione lui faisait une place toute spéciale dans ses récits du *Courtisan*. L'Arioste lui apportait dans son *Orlando* un magnifique hommage. Innombrables furent les chants et les lais que des bardes plus modestes dédièrent à l'incomparable Marquise qu'ils appelaient « la première femme du monde » (*la prima donna del mondo*). « Au nom d'Isabelle d'Este, » écrivait Jacopo Caviceo, « toutes les Muses se lèvent et s'inclinent. »

Par ses goûts et par ses aspirations, comme par ses actes et ses pensées, Isabelle est, en effet, le vrai type d'une enfant de la Renaissance et le reflet fidèle des meilleures traditions de l'époque où elle vécut. Sa conduite d'épouse, de mère, de fille et de sœur est au-dessus de tout reproche. Mais son jugement se modèle sur l'idéal de son temps, et c'est à l'école d'un Machiavel et d'un Marino Sanuto que sa diplomatie s'est formée. Le sentiment des affections de famille est très fort chez elle ; elle aurait risqué sa vie même pour soutenir les intérêts de son mari, de ses enfants ou de ses frères. Et pourtant, elle n'hésite pas à demander à César Borgia les statues qu'il a ravies au Duc d'Urbin, son beau-frère, et elle est capable de danser joyeusement au bal donné à Milan par Louis XII, pendant que Ludovic le More, le mari de sa tendre sœur Béatrice, languissait, prisonnier du Roi de France, au donjon de Loches !

Comme tous ceux qui l'entourent, elle ignore les regrets et n'éprouve pas de remords ; elle vit tout entière pour l'heure présente, se jette avec toute la fougue de son caractère à la solution des difficultés ou à la poursuite des plaisirs du moment, sans souci du passé ni de l'avenir.

Les circonstances la favorisèrent, mais elle eut surtout le privilège de vivre à l'heure du premier épanouissement de la Renaissance. Elle vit Milan et Venise à l'époque de leurs plus grands triomphes, alors que les brillantes couleurs des fresques du Titien et du Giorgione, des tableaux de Léonard de

Vinci et de Giovanni Bellini étaient encore toutes fraîches. Elle visita le palais fameux d'Urbin au temps du bon Duc Guidobaldo, alors que le jeune Raphaël peignait ses premières œuvres et que Bembo et Castiglione vivaient à la cour de la charmante Duchesse Élisabeth. Elle vint à Florence au temps où Léonard de Vinci et Michel-Ange travaillaient côte à côte aux cartons de la Salle du Conseil. Elle fut l'hôte de Léon X et assista à la création des merveilles de la Chapelle Sixtine et des Chambres de Raphaël, avant que les belles salles du Vatican n'aient été défigurées par les troupes des envahisseurs.

Dans le cours de sa longue vie, Isabelle fut témoin de nombreux et de tristes événements. Elle vit la première « invasion étrangère qui mit toute l'Italie à feu et à sang », comme dit son poète de Ferrare, dans une élégie passionnée. Elle vit Naples arrachée à la maison d'Aragon ; Milan, l'orgueil de Ludovic le More et de Béatrice, perdue en un seul jour. Elle vit Urbin par deux fois conquise et ses propres parents traînés en exil, d'abord par la trahison de César Borgia, puis par l'ingratitude du Pape Léon de Médicis. En 1527, elle fut involontairement témoin de l'horrible sac de Rome. Trois ans plus tard, elle assistait au couronnement de l'Empereur Charles-Quint à Bologne et prenait une part active à ces cérémonies splendides qui marquaient pour l'Italie la perte de son indépendance et la fin d'une période glorieuse.

Isabelle garda toute sa vie le sens profond de la beauté et la joie de vivre. Les années passèrent sur elle sans la vieillir, et dans les derniers mois de son existence, le Cardinal Bembo, l'un des plus célèbres érudits du temps, la proclamait encore la plus sage et la plus heureuse des femmes.

Les trésors de l'Art et de la Science qu'elle avait réunis avec tant de soin furent vendus par ses descendants à des princes étrangers ou détruits lorsque, quatre-vingt-dix ans après sa mort, les Allemands pillèrent Mantoue. La destruction de ses palais et de ses villas fut achevée en 1797 par l'invasion française qui n'épargna même pas sa tombe. Mais longtemps encore le souvenir d'Isabelle vivra comme celui de la femme la plus parfaite qui se soit épanouie sous le soleil de la patrie de Virgile, aux jours immortels de la Renaissance Italienne.

JULIA CARTWRIGHT.

NOTE DES ÉDITEURS

L'édition que nous donnons ici contient la substance de l'ouvrage publié à Londres, en deux volumes, par Julia Cartwright (Mrs Ady) sous le titre :

Isabella d'Este, Marchioness of Mantua (1474-1539). A Study of the Renaissance. (4e *édition*, 1907.)

Les modifications et abréviations que nous avons fait subir à l'original n'ont été décidées qu'avec l'assentiment préalable et en quelque sorte la bienveillante complicité de l'auteur. Notre unique intention a été de présenter au public français cette remarquable biographie, sous une forme plus maniable, allégée d'un certain nombre de citations qui pouvaient, sans inconvénient, être écourtées.

ISABELLE D'ESTE

MARQUISE DE MANTOUE

1474-1539

CHAPITRE PREMIER

DE LA NAISSANCE AU MARIAGE

1474-1490

NAISSANCE D'ISABELLE D'ESTE. || SES FIANÇAILLES AVEC FRANÇOIS DE GONZAGUE. || VOYAGE DE L'ENVOYÉ DE MANTOUE A FERRARE. || LETTRES D'ISABELLE AU MARQUIS DE MANTOUE. || LA MADONE DE MANTEGNA. || VOYAGE D'ÉLISABETH DE GONZAGUE A FERRARE. || QUALITÉS PERSONNELLES D'ISABELLE. || SON ÉDUCATION ET SES MAITRES. || SES ÉTUDES CLASSIQUES ET MUSICALES. || CULTURE INTELLECTUELLE DE SES PARENTS. || LA MUSIQUE ET L'ART A LA COUR DE FERRARE. || COSIMO TURA ET ERCOLE ROBERTI. || MARIAGE D'ISABELLE. || SA RÉCEPTION A MANTOUE.

« Le 18 mai 1474, Madonna Éléonore, épouse du Duc Hercule donna le jour à une fille, qui reçut le prénom d'Isabelle, et qui fut baptisée par l'Évêque de Chypre, Ambassadeur de Venise à Ferrare (1). »

C'est dans ces termes qu'un chroniqueur de Ferrare, cité par Muratori, enregistre la naissance d'Isabelle d'Este, fille aînée du Duc Hercule. L'heureux événement eut lieu dans l'ancien palais, situé sur la place de la Cathédrale et qui fut la résidence des princes d'Este jusqu'à la fin du XIVe siècle, époque à laquelle Bartolino de Novare éleva les murs massifs et les tours crénelées du Castello Rosso. C'est là que les princes d'Este, qui, dès le début, montrèrent cet amour des lettres et des arts par lequel se distingua leur illustre maison, avaient accueilli à la fois Giotto et Pétrarque. C'est là que Pisanello et Piero della Francesca firent les portraits de Lionel et de Borso, les

(1) Muratori, *Italicarum Rerum Scriptores*, vol. XXIV, p. 250. — Dans une lettre, récemment publiée, adressée à la Marquise Barbara de Mantoue, Éléonore donne le 17 mai comme date de la naissance de l'enfant, et elle remercie « le bon Dieu pour cette Bella Donzelletta » (A. Luzio, *St. Lomb.*, XXXV, 36).

frères aînés du Duc Hercule, tandis que le maître vénitien, Jacopo Bellini, reproduisait la pittoresque loggia du vieux palais à l'arrière-plan d'une de ses œuvres, *la Visite de la Reine de Saba à Salomon.* C'est le Duc Hercule qui fit ajouter le grand escalier de marbre de la cour intérieure, ainsi que la grande salle où furent jouées les comédies de l'Arioste et qu'un incendie détruisit un peu avant la mort du poète.

Frizzi (1), l'historien de Ferrare, rapporte, en effet, que le Duc Hercule avait trois passions dominantes, dont allait hériter sa fille : il était bâtisseur, il adorait le théâtre, il aimait les voyages.

Pourtant, il dut renoncer à satisfaire ses goûts pendant la première moitié de son règne, qui fut agitée par des guerres fréquentes et des troubles politiques. Une nuit même (Isabelle avait à peine deux ans et son frère Alphonse était encore en bas âge), le palais de Ferrare fut soudainement attaqué par une bande de conspirateurs armés, ayant à leur tête Niccolo d'Este, neveu du Duc. La Duchesse Éléonore et ses trois enfants eurent à peine le temps de fuir par la galerie couverte qui conduisait au Castello. Six ans plus tard, Isabelle vit les armées de Venise envahir le duché paternel et planter le lion de Saint-Marc jusque dans le parc de sa villa de Belfiore, tandis que son père, gravement malade, était retiré au Castello. Mais la valeur et la diplomatie du Duc triomphèrent de tous ces dangers. Sa vaillante épouse et ses fidèles sujets le secondèrent loyalement. Le traité conclu à Bagnolo, en 1484, inaugura une longue ère de paix et de prospérité.

Cependant, Isabelle grandissait sous l'œil vigilant de sa bonne mère. Au cours de l'été de 1477, Éléonore emmena ses enfants à Naples, chez son père, le Roi Ferdinand. Isabelle, âgée de trois ans, était déjà une enfant séduisante, et son oncle Frédéric, devenu plus tard Roi de Naples, alla jusqu'à dire, un jour, que, si elle n'avait pas été sa nièce, il eût été heureux de demander sa main. Sur la prière instante du vieux Roi, la Duchesse consentit à laisser à la cour de Naples, auprès de son père, pendant les huit années qui suivirent ce voyage, sa seconde fille Béatrice, mais elle ramena Isabelle à Ferrare.

Trois ans après, la petite princesse Isabelle était fiancée au jeune Jean-François de Gonzague, fils aîné de Frédéric, Marquis de Mantoue. Des liens étroits unissaient déjà les deux maisons. Lionel, le Duc lettré, dont le visage au front bas et au nez busqué a été vulgarisé par le portrait (2) et les médailles de Pisanello, avait épousé Margue-

(1) *Storia di Ferrara*, vol. IV.
(2) Le portrait de Lionel est au Musée de Bergame.

rite de Gonzague, tante de Frédéric, et sa sœur Lucie était la femme de Charles de Gonzague, frère de celle-ci. Cette Marguerite, dont le Louvre possède le charmant portrait sur fond de papillons et d'ancolies, peint, à l'époque de son mariage, par Pisanello, mourut quatre ans après, en juillet 1439. Son autre frère, le Marquis Louis de Gonzague, resta l'ami loyal du Duc Hercule. Il refusa de favoriser la conspiration de son neveu Niccolo d'Este, lorsque celui-ci voulut l'entraîner à prendre part à sa tentative d'enlèvement de la Duchesse Éléonore et de ses enfants. Son fils et successeur Frédéric conserva la même affection pour le Duc son voisin, et fit de fréquentes visites à la cour de Ferrare. C'est en avril 1480 que Frédéric envoya son fidèle serviteur, Beltramino Cusatro, demander pour son fils, âgé de quatorze ans, la main d'Isabelle, alors dans sa sixième année.

Le Duc Hercule, qui avait à ce moment-là de sérieuses raisons de redouter l'inimitié de Venise, et tenait d'autant plus à resserrer son alliance avec son voisin, accepta immédiatement les propositions du Marquis de Mantoue, et, dès que les arrangements préliminaires furent pris avec l'envoyé, il fit venir sa fille.

« Madonna Isabelle », écrit Cusatro à son maître, « me fut amenée. Je la questionnai sur divers sujets, et ses réponses dénotèrent une promptitude d'esprit et un bon sens rares, très remarquables chez une enfant de six ans. La réalité dépasse de beaucoup tout ce que j'avais entendu dire de sa merveilleuse intelligence ».

Quelques jours après, Cusatro envoyait à Mantoue un portrait de la jeune princesse par Cosimo Tura, peintre du Duc ; il l'accompagnait des lignes suivantes :

« J'envoie le portrait de Madonna Isabelle, afin que Votre Altesse, et Don Francesco, apprécient la beauté de ses traits. Mais je puis vous assurer que son intelligence et son instruction sont bien plus admirables encore ».

L'excellente impression produite sur Cusatro fut confirmée par un autre envoyé de Mantoue, qui assista à la leçon de danse donnée à Isabelle par son professeur Messire Ambrogio (juif au service du Duc d'Urbin) et rapporta au Marquis combien la grâce de l'enfant et l'élégance de ses mouvements étaient extraordinaires pour son âge (1).

Le jour de la fête de saint Georges, particulièrement honoré à la cour de Ferrare, un autre envoyé arriva de la part de la Duchesse Bonne

(1) A. Luzio, *I precettori d'Isabella d'Este*, p. 12.

de Milan et de son beau-frère, le Régent Ludovic Sforza. Ce dernier, qui gouvernait Milan pendant la minorité de son neveu Jean Galéas, l'avait chargé de demander pour lui-même la main d'Isabelle. A défaut de l'aînée, déjà fiancée, le Duc offrit sa seconde fille, Béatrice. Le Roi de Naples, grand-père de la jeune princesse, qui attachait beaucoup de prix à l'alliance milanaise, approuva vivement ces projets d'union, et le 28 mai, sur la place du château de Ferrare, les fiançailles des deux filles du Duc étaient officiellement proclamées. Un mois après, François se rendit à Ferrare; il chassa à La Barca et joua aux cartes et aux osselets avec sa petite fiancée.

Au printemps suivant, le Marquis de Mantoue vint également passer à Ferrare la fête de saint Georges, amenant son fils François, pour lui faire faire plus ample connaissance avec sa fiancée et sa famille. Schivenoglia, chroniqueur de Mantoue, raconte à cette occasion comment le Marquis et sa suite, composée de six cents personnes, descendirent le Pô dans quatre embarcations et comment, pour faire honneur à ses hôtes, durant les quatre jours qu'ils passèrent à Ferrare, le Duc Hercule les rassasia de viandes de veau, d'agneau et d'autres mets de choix. Les fameux chevaux barbes du Marquis remportèrent le prix aux courses, et le « palio » de drap d'or fut rapporté en triomphe à Mantoue.

Ces premières entrevues des futurs époux furent suivies d'un fréquent échange de lettres entre Isabelle et François. Celui-ci envoyait des présents ou des vers composés par les poètes de sa cour en l'honneur de sa fiancée. Quelques-uns de ces petits billets cérémonieux, écrits de la propre main d'Isabelle, sont encore conservés, nous dit M. Luzio, dans les archives de la maison de Gonzague. Voici, par exemple, un mot écrit par la petite princesse le 22 mai 1483. Il est daté de Modène, où le Duc avait mis ses enfants en sûreté, pendant la guerre contre Venise. Isabelle remercie François de s'informer de sa santé :

« Comme j'étais souffrante, lorsque vos lettres et vos présents me sont parvenus, la joie de les recevoir m'a aussitôt rétablie. Mais, à la nouvelle que Votre Altesse avait l'intention de venir à Modène me rendre visite si j'étais encore malade, je souhaitai bien fort d'être à nouveau souffrante, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous revoir (1) ».

L'année suivante, le Marquis Frédéric de Gonzague mourut. Isabelle envoya ses condoléances à son fiancé pour la mort de son père, le sup-

(1) A. Luzio, *I precettori d'Isabella d'Este*, p. 13.

pliant de sécher ses larmes, et de prendre courage en songeant à elle.

Le jeune Marquis se montrait lui-même très épris et recherchait toutes les occasions de se rendre agréable à la famille de sa fiancée. Sachant que la Duchesse de Ferrare désirait posséder une Madone de la main d'Andrea Mantegna, serviteur fidèle et peintre attitré des Gonzague, il envoya à l'artiste, le 6 novembre 1485, une lettre d'Éléonore, en insistant pour que le vœu qu'elle exprimait fût aussitôt réalisé. Huit jours après, le jeune prince, impatient, écrivait encore à Mantegna :

« *Carissime Noster.* — Sur la demande de l'Illustre Duchesse de Ferrare, nous avons déjà écrit, pour vous prier de terminer un tableau représentant la Madone, avec d'autres personnages, mais nous ne savons même pas si vous avez déjà mis la main à cet ouvrage. Aussi nous vous rappelons à nouveau tout le désir que nous avons de le voir achevé dans le plus bref délai, afin de pouvoir donner le plus tôt possible satisfaction à la dite Dame. Goïto, 14 novembre 1485 ».

Le 12 décembre, il revient à la charge :

« Nous vous rappelons que vous devez consacrer tout votre temps à terminer le tableau que vous avez commencé et que nous destinons à la Duchesse de Ferrare. Nous espérons que vous ferez diligence, afin que nous puissions l'offrir pour la Noël. Nous aurons soin de vous récompenser largement, et vous n'aurez pas perdu votre peine ».

Mantegna fut exact et François prit bientôt livraison du tableau, qu'il destinait à la Duchesse Éléonore. Le Marquis partit aussitôt, emportant la précieuse Madone de Mantegna à Ferrare, où un chaleureux accueil lui était réservé.

L'œuvre est encore mentionnée, en ces termes, dans l'inventaire dressé après la mort de la Duchesse Éléonore : « Tableau sur bois de Notre Dame et de son Fils avec des Séraphins, de la main de Mantegna ». Il se trouve actuellement à Milan, au Musée Bréra. Son coloris lumineux a conservé presque toute la fraîcheur et la pureté qu'il avait en sortant de l'atelier de l'artiste.

En février 1488, Élisabeth de Gonzague, sœur de François, vint à Ferrare. Elle se rendait à Urbin, où son mariage avec le Duc Guidobaldo devait être célébré, et elle reçut auparavant la confirmation des mains de l'Évêque de Ferrare, dans la chapelle du Palais ducal, en présence du Duc Hercule, de la Duchesse Éléonore et de leur famille. Ce fut le début de la liaison d'Isabelle avec sa future belle-sœur qui devint sa meilleure amie.

PORTRAIT PHYSIQUE ET MORAL D'ISABELLE

Isabelle avait alors atteint l'âge de quatorze ans; c'était maintenant une jeune fille accomplie. Elle avait hérité les traits réguliers de sa mère, mais, différente en cela de sa sœur Béatrice, elle avait les cheveux blonds et cette peau blanche que lui a donnée le Titien dans le portrait conservé aujourd'hui à Vienne. Mario Equicola, qui passa plusieurs années à son service, confirme ces détails et nous parle aussi de ses yeux noirs et brillants, de ses cheveux blonds et de son teint d'un éblouissant éclat. Trissino, le grand humaniste de Vicence, dans ses *Portraits*, décrit le flot de cheveux dorés qui tombait en masse épaisse sur ses épaules, et rappelle à son sujet les mots de Pétrarque : *Una donna piu bella assai ché'l sole*. Bien que de taille moyenne, ajoute-t-il, elle se faisait remarquer par la dignité de sa démarche, la grâce et la majesté de toute sa personne.

Mais, ainsi que l'envoyé de Mantoue l'avait dit à son maître, les dons de son esprit surpassaient encore ceux de sa personne. Comme d'autres princesses de l'époque, Isabelle avait reçu une instruction classique, et elle avait la réputation de parler latin mieux qu'aucune femme de son âge. Son premier maître fut Battista Guarino, fils du fameux savant de Vérone, qui avait été le professeur de son oncle, le Duc Lionel, et avait enseigné à l'Université, devant le corps d'étudiants le plus distingué de l'Italie. Pendant la famine de 1482, Guarino demanda au Marquis de Mantoue de lui faire accorder du blé, afin qu'il pût se consacrer pleinement à l'instruction de Donna Isabella, « qui, maintenant, dit-il, grâce à Dieu, est en parfaite santé et apprend avec une facilité merveilleuse, bien au-dessus de son âge ». Après Guarino, un autre maître, Jacopo Gallino, voua un profond attachement à son intelligente élève. Plus tard, il rappellera souvent à la Marquise le temps heureux où il étudiait avec elle la grammaire de Chrysolaras, où elle récitait par cœur les *Églogues* de Virgile et les *Lettres* de Cicéron et où elle expliquait l'*Énéide* à livre ouvert, avec tant d'élégance.

Des arts d'agrément complétaient l'éducation d'Isabelle. Ainsi que nous l'avons vu, elle apprit à danser, dès sa plus tendre enfance. D'autre part, les comptes de fournitures de la maison ducale mentionnent l'acquisition de deux aiguilles d'os et d'une d'or « pour la broderie de Madonna Isabella » (1). Très jeune, elle montra des dispositions pour la musique, et elle cultiva plus tard avec beaucoup de distinction un goût qu'elle partageait, d'ailleurs, avec plusieurs membres de sa famille. Le Duc Lionel, en effet, jouait de la guitare; Alphonse, le frère d'Isabelle,

(1) *Registro dei Mandati*, c. 48, cité par Luzio et Renier, *Giorn. St. d. Lett. It.*, vol. XXXVII, p. 2.

Cl. Hachette.

HERCULE 1^er^ D'ESTE, DUC DE FERRARE (1431-1505) ET ÉLÉONORE D'ARAGON († 1493).

Médaille exécutée vraisemblablement à l'époque de leur mariage, en 1473.
(*Bibliothèque nationale, Cabinet des Médailles.*)

UNIVERSITÉ
NANCY
BIBLIOTHÈQUE

était un remarquable violoniste, et souvent même se faisait entendre en public ; la Duchesse Éléonore jouait de la harpe, ses deux filles du luth et du clavicorde. Étant enfant, Isabelle étudia la musique, d'abord sous la direction de Don Giovanni Martino, prêtre allemand, appelé de Constance pour former les choristes de la Chapelle ducale. Après son mariage, elle eut plusieurs autres maîtres, mais elle disait en riant qu'elle était une pauvre élève, faisant peu d'honneur à ses professeurs (1). Elle avait aussi une belle voix, s'accompagnait sur le luth avec une rare habileté, et tous ceux qui eurent le privilège de l'entendre furent charmés par son talent. Nombreux furent les vers de Virgile et les sonnets de Pétrarque que Niccolo da Correggio et Pietro Bembo mirent pour elle en musique, et Trissino déclare que la douceur de sa voix aurait fait sortir de leurs rochers les sirènes et charmé les bêtes féroces et les pierres, avec autant de magie que celle d'Orphée!

Ce qui développa les facultés d'Isabelle plus encore que l'enseignement de ses maîtres, ce fut l'influence du milieu, cultivé jusqu'au raffinement, dans lequel elle grandit. Sous la tutelle de trois princes remarquables, Ferrare était devenue un centre d'art et de science. Les plus grands savants et les meilleurs poètes étaient attirés à la cour, où Matteo Boiardo écrivait son *Roland amoureux* et où Francesco Bello, l'« improvisateur » aveugle, tenait tout le monde sous le charme de ses récitations poétiques.

Surtout, Isabelle avait sous les yeux l'exemple de ses parents. Envoyé à la cour de Naples après la mort de son père, le Duc Hercule y avait passé sa jeunesse et y avait rapidement acquis une grande réputation de bravoure militaire. Mais, au cours d'une sérieuse maladie, en lisant avec un vif intérêt une traduction de Quinte Curce, il s'était promis de consacrer dorénavant à l'étude toutes ses heures de loisir. Un jour que Ludovic Sforza l'avait prié de lui prêter sa traduction de Dion Cassius, il lui répondit en regrettant de ne pouvoir se séparer de ce manuscrit qu'il lisait presque journellement, mais il en fit faire une copie pour son gendre. Plutarque et Xénophon, Euripide et Sénèque étaient parmi ses auteurs favoris. Les comédies de Plaute et de Térence furent traduites en vers italiens et représentées à Ferrare sous sa direction. La bibliothèque ducale, fondée par son frère Lionel, fut considérablement augmentée par ses soins.

Sa femme Éléonore avait, elle aussi, une collection d'auteurs favoris, traductions italiennes de romans français et bretons, légendes

(1) S. Davari, *Musica in Mantova* (*Rivista Stor. Mant.*, I, 61); Bertolotti, *Musica alla Corte dei Gonzaga.*

espagnoles, telles que *la Prison d'Amour*, qu'elle avait elle-même rapportées de Naples, les *Lettres* de Pline et les *Commentaires* de César, avec les *Fioretti* de saint François et le *De Consolatione* de Boèce.

Depuis sa naissance, Isabelle était entourée des plus belles œuvres d'art. La chambre de sa mère était ornée de chefs-d'œuvre des meilleurs maîtres flamands et italiens. Un crucifix de Jacopo Bellini était suspendu au-dessus du bureau de son père. Les palais et les villas de Ferrare étaient remplis de fresques de Pisanello et de Piero della Francesca, de médailles de Sperandio, des plus riches tapisseries et des plus précieuses majoliques de Faenza et d'Urbin. Isabelle passa la plus grande partie de son enfance dans la maison de campagne favorite de son père, à Schifanoia, le *Sans-Souci* des princes d'Este, que le maître ferrarais Francesco Cossa et ses élèves décorèrent d'une suite fameuse de sujets de chasse et de pastorales.

Et quand elle se rendait sur les rives du Pô, dans cette admirable villa de *Belriguardo*, qui contenait, disait-on, autant de chambres qu'il y a de jours dans l'année, elle se trouvait dans un véritable foyer d'art. Pendant des années, architectes et peintres y travaillèrent sans relâche. La chapelle était décorée de fresques de Cosimo Tura qui, en sa qualité de peintre de la cour, fit les portraits d'Isabelle et de Béatrice pour leurs fiancés. En 1487, trop âgé et infirme pour continuer son œuvre, Cosimo Tura céda sa place à un autre excellent peintre de Ferrare, Ercole Roberti. Ce dernier, fils d'un portier du Castello, fut chargé de la décoration des nouvelles salles que le Duc venait de faire construire. A la même époque fut édifiée la nouvelle chapelle du château, et parmi les œuvres d'art qui l'ornaient figurait un groupe en stuc, œuvre d'un sculpteur ferrarais, représentant la Duchesse avec sa fille Isabelle agenouillée sur un coussin de brocart (1).

Ainsi, dès sa tendre enfance. Isabelle apprit à apprécier les arts et les lettres et vit ses parents étendre leur protection éclairée sur les maîtres italiens ou étrangers. Elle entendit son père discuter avec passion les plans de décoration de villas et d'églises, et vit sa mère diriger les travaux de ses brodeuses italiennes et espagnoles. Dans le vieux palais de la Ragione, elle assista à la représentation, sur une scène montée à cet effet, des *Ménechmes* traduits par le Duc Hercule, et du roman pastoral de *Cefalo*, composé par son cousin, Niccolo da Correggio.

A la table de son père, elle rencontrait les hommes et les femmes

(1) Gustave Gruyer, *l'Art ferrarais à l'époque des princes d'Este*, vol. II, p. 136.

les plus remarquables du temps, et elle y entendait les plus brillantes conversations.

C'est ainsi que se forma cette jeune fille pleine de charme et de grâce, adorée de ses parents et de ses maîtres et ralliant autour d'elle toutes les sympathies.

En 1487, la fille naturelle du Duc Hercule, Lucrèce, épousa le Comte Annibal Bentivoglio, fils de Giovanni, Seigneur de Bologne.

Cependant le mariage d'Isabelle, plus jeune de trois ans que sa demi-sœur Lucrèce, avait été retardé. Le Duc et la Duchesse redoutaient de se séparer de leur chère enfant et voulaient célébrer en même temps les mariages de leurs deux filles Isabelle et Béatrice. Mais Ludovic Sforza semblait peu disposé à fixer la date de son union avec Béatrice, tandis que François de Gonzague se montrait soupirant très pressé.

Éléonore décida enfin que les noces d'Isabelle seraient célébrées au printemps de 1490, avant qu'elle eût atteint sa seizième année.

Mantoue et Ferrare firent des préparatifs grandioses. Pendant toute l'année, les peintres, les sculpteurs, les orfèvres furent occupés sous la direction de la Duchesse Éléonore à préparer les présents de la jeune mariée. Au début de 1489 (1), Ercole Roberti alla chercher à Venise des feuilles d'or et du lapis-lazuli pour la décoration des « cassoni » ou coffres de mariage ; il en peignit treize, pour lesquels il employa onze mille feuilles d'or. Il fit le dessin du lit nuptial, d'un magnifique carrosse et d'une galère dorée, cadeaux du Duc à sa fille. Les tapisseries et les tentures de la chambre d'Isabelle furent fabriquées à Venise; les sceaux, les boutons et les boîtes d'argent destinés à son usage personnel furent gravés par des artistes de Ferrare, et un autel portatif en argent, richement ouvré, des ornements d'église et des livres de prières furent commandés à l'habile orfèvre milanais Fra Rocco, qui fut également chargé de ciseler la ceinture ou « majestate » en or et en argent, que portaient les royales épousées, et à laquelle il travailla plusieurs mois, moyennant 600 ducats.

La dot d'Isabelle avait été fixée à 25 000 ducats. Son trousseau était évalué 2 000 ducats, ses bijoux et les autres objets de prix qui lui avaient été donnés par le Duc valaient environ 3 000 ducats. Ainsi, sa dot ne dépassait pas 30 000 ducats, somme bien modeste si on la compare aux 80 000 ducats de la dot de sa mère, ou aux 150 000 ducats apportés en mariage à son frère Alphonse par sa première femme, Anne Sforza.

(1) Gruyer, *op. cit.*, II, p. 153.

LE CORTÈGE NUPTIAL A FERRARE

Le mariage fut célébré à Ferrare, le 11 février 1490, dans la chapelle ducale. Après la cérémonie, la mariée parcourut la ville dans son nouveau carrosse recouvert de drap d'or. Le Duc d'Urbin, époux d'Élisabeth de Gonzague, l'escortait à cheval à sa droite, et l'Ambassadeur de Naples à sa gauche. Le banquet qui suivit fut l'un des plus somptueux que vit jamais le palais de Ferrare. Les murs de la grande salle étaient recouverts des tapisseries d'Arras achetées à Naples par la Duchesse Éléonore, et parmi lesquelles se trouvaient *la Visite de la Reine de Saba à Salomon* et les six pièces connues sous le nom de *La Pastourelle*, brodées à la main de fils d'or et d'argent et de soies des nuances les plus délicates. Ces tentures précieuses avaient été originairement apportées à Naples par la Reine Jeanne, et des ouvriers flamands avaient, disait-on, travaillé pendant plus de cent ans à leur fabrication. Les princes d'Este comptaient ces tapisseries parmi leurs trésors les plus rares et ne s'en servaient que dans les grandes occasions. Plus tard, l'Empereur Charles-Quint, hôte d'Alphonse d'Este, les admira vivement, lors de sa visite à Reggio, et voulut examiner chaque morceau en détail à la lueur des torches.

Le magnifique service de table qui figura au mariage d'Isabelle avait été ciselé à Venise, sur les dessins de Cosimo Tura, par un orfèvre en renom, Giorgio da Ragusa. Les flacons de cristal, les plats d'émail et d'or étaient supportés par des satyres, des dauphins et des griffons. Les anses des coupes d'or et des cornes d'abondance chargées de fruits étaient ornées d'aigles et de génies, emblèmes de la maison d'Este. Deux cents petites bannières aux armes des Este et des Gonzague, peintes par des artistes de Ferrare, décoraient les temples et les pyramides de sucre doré et coloré, chefs-d'œuvre de l'art des confiseurs (1).

Le jour suivant, une galère richement sculptée et dorée, remontant le Pô, emmena vers Mantoue le cortège nuptial. Quatre bateaux et cinquante barques l'escortaient. L'épousée était accompagnée de ses parents et de leurs trois fils, Alphonse, Ferdinand, et le futur Cardinal Hippolyte, de ses cousins Albert d'Este, Niccolo et Borso da Correggio, et d'une suite de cent courtisans de marque, qui l'escortèrent jusqu'aux portes de Mantoue. Le 15 février, elle fit en cette ville son entrée triomphale. Elle chevauchait, entre le Marquis François et le Duc d'Urbin, suivie des Ambassadeurs de France, de Naples, de Milan, de Venise, de Florence, de Gênes, de Pise, et des autres États d'Italie.

(1) Gruyer, *op. cit.*, II, p. 83.

Les loyaux citoyens de Mantoue acclamèrent avec enthousiasme la jeune Marquise, et l'on dit que près de 17 000 spectateurs se pressaient ce jour-là dans la ville. Les rues étaient décorées de tentures, de brocarts et de guirlandes de fleurs. A la porte Pradella, un groupe d'enfants en robes blanches souhaita la bienvenue à la princesse en chantant et récitant des vers. Au Ponte S. Jacopo, à la Piazza, devant l'église Saint-André, construite par Alberti, aux portes du parc, sur le pont-levis du château, partout, des spectacles, des cavalcades et des intermèdes musicaux étaient organisés en son honneur. Sur le trajet, les sept planètes et les neuf chœurs des anges lui souhaitèrent la bienvenue, et, au pied de l'escalier d'honneur du Castello, un bel enfant aux ailes d'ange récita un épithalame composé pour la circonstance.

C'est là qu'Élisabeth de Gonzague attendait la mariée. Les hôtes princiers prirent place au banquet dressé dans la salle d'honneur. Un festin était offert à la multitude qui se pressait sur la place et le vin coulait à flots dans les vasques des fontaines publiques. Le Marquis François avait emprunté à ses parents et à ses amis quantité de vaisselles d'or et d'argent, ainsi que des tapis et des tentures. Giovanni Bentivoglio, Marco Pio de Carpi, les Gonzague de Bozzolo et plusieurs parents d'Isabelle avaient mis leurs trésors à sa disposition. Son beau-frère, le Duc Guidobaldo, lui avait prêté les tapisseries fameuses dites de la *Guerre de Troie,* gloire du palais d'Urbin. Ces festins se prolongèrent jusqu'aux derniers jours du carnaval. Tournois, danses et retraites aux flambeaux se succédaient sans interruption. Chaque jour, un nouveau banquet était donné sur la place, et des « confetti », en forme de villes, de châteaux, d'églises, d'animaux, variés à l'infini, étaient jetés à la populace en délire (1).

(1) D'Arco, *Notizie d'Isabella Estense,* p. 31.

CHAPITRE II

MANTOUE SOUS LA MAISON DE GONZAGUE

1328-1478

LA COUR DE MANTOUE ET LA MAISON DE GONZAGUE. || JEAN-FRANÇOIS II. || LE PREMIER MARQUIS. || VITTORINO DA FELTRE ET LA « CASA ZOIOSA ». || CÉCILE DE GONZAGUE. || RÈGNE DE LOUIS II DE GONZAGUE ET DE BARBARA DE BRANDEBOURG. || PROTECTION ACCORDÉE AUX ARTS ET AUX SCIENCES. || MARIAGE DE FRÉDÉRIC ET DE MARGUERITE DE BAVIÈRE. || FIANÇAILLES DE DOROTHÉE DE GONZAGUE ET DE GALÉAS SFORZA. || FRESQUES DE LA « CAMERA DEGLI SPOSI ».

MANTOUE n'était pas une ville considérable, lorsqu'Isabelle y vint fixer sa demeure ; elle ne comptait que 28 000 âmes, et les domaines du Marquis François étaient moins riches et moins grands que ceux du Duc de Ferrare. Mais, sous l'administration de la famille de Gonzague, ce petit État avait déjà conquis une place importante dans l'Italie du Nord. Sa prospérité et sa puissance s'étaient rapidement accrues depuis cette mémorable journée de 1328 où Louis I[er] de Gonzague (1267-1360), vainqueur de la famille rivale des Buonacolsi, avait été élu Capitaine par le peuple, puis nommé Lieutenant Général par l'Empereur.

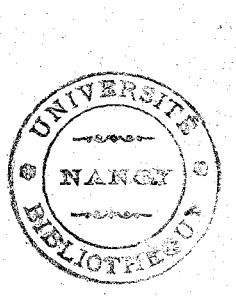
Ses successeurs, par un gouvernement sage et paternel, avaient conquis l'amour de leurs sujets. Leur valeur héréditaire et leur habile diplomatie avaient réussi à maintenir l'indépendance du pays, malgré le voisinage redoutable de Venise et de Milan.

On trouvait moins de luxe et de splendeur à la cour de Mantoue qu'à celle de Ferrare, mais les Gonzague égalaient les princes de la maison d'Este par leur amour des arts et des sciences.

Jean-François I[er] (1363-1407), quatrième prince de leur dynastie, chargea l'architecte du Castello Rosso de Ferrare, Bartolino de Novare, d'édifier le château fort, muni de quatre énormes tours d'angle, qui

DOMENICO MORONE.

DÉFAITE DES BUONACOLSI EN 1328 ET PROCLAMATION DE LOUIS II DE GONZAGUE, SUR LA PIAZZA SORDELLO A MANTOUE. Dans le fond, la façade de la cathédrale détruite au XVIIe siècle ; à droite, le palais Gonzague (*Tableau peint en 1494. Galerie Crespi, Milan*).


UNIVERSITÉ
NANCY
BIBLIOTHÈQUE

dominait, à l'est de la cité, le lac formé par les eaux du Mincio. Il reconstruisit aussi le vieux pont de San Giorgio, qui permit de franchir, en face du château, le Lago di Mezzo, et, sur la place voisine de San Pietro, il releva le beau dôme lombardo-gothique que Jules Romain transforma, plus tard, sous le règne du petit-fils d'Isabelle d'Este. Au cours d'un voyage dans le midi de la France en 1389, ce même prince acquit 67 ouvrages français pour sa bibliothèque, laquelle, à sa mort, ne comptait pas moins de 400 volumes (1).

Jean-François II (1395-1444) succéda à son père en 1407. Il fut nommé Marquis lors de la visite à Mantoue de l'Empereur Sigismond, en 1433. Ce prince éclairé et sage renforça les fortifications de la cité, draina les marais voisins, encouragea de tout son pouvoir l'agriculture et la fabrication du drap, qui devint et resta, jusqu'au sac de 1630 par les Autrichiens, l'industrie principale de Mantoue. Comme presque tous les princes de Gonzague, il servit alternativement les États rivaux de Venise et de Milan. Protecteur libéral des arts et des lettres, il attira à sa cour les meilleurs écrivains et les plus fameux artistes. Brunellesco vint deux fois à Mantoue, en 1432 et en 1436, lui donner des conseils au sujet de la construction de digues. Alberti lui dédia son *Traité de Peinture* et Filelfo lui-même, l'humaniste au caractère si difficile, l'exalta comme le plus généreux des protecteurs.

Son excellente femme, Paola Malatesta, partageait ses goûts raffinés et éleva ses nombreux enfants dans des traditions de vertu et de piété. C'est même à elle, plus encore qu'à son mari, que les princes de Gonzague durent le choix de leur professeur, Vittorino da Feltre.

Cet homme remarquable s'était fait un renom parmi les savants contemporains, non seulement par sa connaissance du grec, mais encore par l'élévation et la nouveauté de ses idées sur l'éducation. A ses yeux, il n'était pas de mission plus noble que celle d'éducateur. La *Casa Zoiosa*, c'est-à-dire la *Maison Joyeuse*, où, sur l'invitation de Jean-François, il s'établit en 1425, devint rapidement célèbre dans toute l'Italie. Là, sur les bords du lac, dans ces belles salles peintes à fresque, qu'entouraient des avenues de platanes et d'acacias, les jeunes gens et les jeunes filles de haute naissance, confiés aux soins de Vittorino, recevaient cette éducation complète du corps et de l'esprit qu'il considérait comme la meilleure préparation au combat de la vie. Son premier soin avait été d'opérer certaines réformes nécessaires. Il avait congédié les serviteurs inutiles, proscrit

(1) W. Braghirolli, *Romania*, 1880.

la vaisselle d'or et d'argent, et les mets de haut goût avaient été remplacés par une nourriture simple, mais abondante. Ses disciples devaient s'abstenir de toute parole vulgaire et considérer comme des crimes le blasphème et le mensonge. Vittorino s'efforçait de leur inculquer l'urbanité et la distinction qui convenaient à leur rang. Il les astreignait à observer les fêtes et les jeûnes de l'Église, car, à ses yeux, la vraie science ne se séparait ni de la vertu, ni de la religion.

Son enseignement comprenait le latin et le grec, les mathématiques, la grammaire, la logique, la philosophie, la musique, le chant et la danse. Les heures d'étude étaient agréablement interrompues par des jeux de paume dans les prairies du Mincio, des concours de tir, de natation et d'escrime, ainsi que des parties de chasse et de pêche. Vittorino lisait d'abord à haute voix et avec soin à ses élèves des morceaux choisis de Virgile ou de Cicéron, d'Homère ou de Démosthène, puis il les expliquait à mesure et en faisait apprendre des passages par cœur comme le meilleur moyen de former le style. Il avait formulé quelques règles très simples pour guider ses élèves dans l'art de composer. « Tout d'abord », leur disait-il, « soyez sûrs que vous avez quelque chose à dire ; ensuite, exprimez-le simplement, franchement, et évitez les tournures recherchées. » — « Je veux que mes élèves apprennent à penser », ajoutait-il, « et non pas à couper un cheveu en quatre. »

Vittorino s'occupait lui-même des élèves moins doués, et recevait beaucoup d'étudiants pauvres qui n'avaient pas le moyen de payer la pension habituelle, les instruisant, comme il disait, « pour l'amour de Dieu ».

Pendant les jours d'été, il emmenait ses disciples dans la seule propriété qu'il ait jamais acquise, une petite maison de campagne sur les collines d'Andes ou Pietola, lieu qui a vu naître Virgile. Là, tandis qu'assis sur l'herbe ils se reposaient de leurs jeux, Vittorino leur contait les histoires de Persée ou d'Hercule. Une ou deux fois dans la saison, ils faisaient une excursion au bord du lac de Garde ou sur les Alpes du Tyrol (1).

Bientôt la renommée du collège de Vittorino attira les élèves de toute l'Italie. L'un d'eux fut Frédéric de Montefeltre, le grand et bon Duc d'Urbin, qui plaça dans son palais le portrait de son maître bien-aimé avec cette inscription : « EN L'HONNEUR DE SON SAINT MAÎTRE, VITTORINO DA FELTRE, QUI, PAR SON EXEMPLE ET SES PAROLES, LUI

(1) Prendilacqua, *Intorno alla vita di Vittorino da Feltre*; Benoît (Eulalie), *Victorin de Feltro*; S. Paglia, *Archivio Storico Lombardo*, XI, p. 150.

FIT CONNAÎTRE TOUTES LES VERTUS HUMAINES, FRÉDÉRIC A PLACÉ ICI CE PORTRAIT ».

Louis II de Gonzague (1414-1478), fils aîné de Jean-François II, témoigna toute sa vie le plus profond respect à Vittorino, et même, lorsque, après la mort de son père, il fut élevé à la dignité de Marquis, il ne consentit jamais à rester assis quand paraissait son vieux maître.

Mais l'élève qui fit le plus d'honneur à Vittorino fut la dernière fille du Marquis Jean-François II, Cécile de Gonzague. A huit ans, elle lisait les œuvres de Chrysostome et émerveillait les visiteurs de la *Casa Zoiosa* par la facilité avec laquelle elle récitait des vers latins. Plus âgée, elle charma tous ceux qui l'approchèrent. Mais elle eut le malheur d'être recherchée en mariage par Odd'Antonio de Montefeltre, qui, contrairement à son frère aîné Frédéric, était un prince de fort mauvaise réputation. En vain, Cécile manifesta son désir de prendre le voile et de se vouer à la vie contemplative; en vain, le Protonotaire apostolique Gregorio Correr (celui qui fit peindre par Mantegna le beau triptyque de l'église Saint-Zénon à Vérone) dédia à la jeune fille son traité *De Fugiendo Saeculo*, le Marquis, décidé au mariage, usa de violence envers sa fille et finit par l'emprisonner. Enfin, les larmes de Paola et les remontrances de Vittorino amenèrent Jean-François à de meilleurs sentiments et il autorisa Cécile à se retirer au couvent du Corpus Domini, communauté de Clarisses fondée par sa mère, qui elle-même vint y finir ses jours après la mort de son époux, en 1444. Trois ans après, pendant son séjour à Mantoue, Pisanello grava la belle médaille sur laquelle sont inscrits ces deux mots : CECILIA VIRGO. D'un côté se détache le profil fin et délicat de la jeune fille, et de l'autre ses emblèmes : un croissant de lune et une licorne. Cécile mourut quatre ans après, dans sa vingt-cinquième année (1).

Vittorino eut encore l'occasion de rendre service à un autre de ses élèves, Louis II de Gonzague. Ce dernier, voyant son jeune frère Charles favorisé à son détriment, prit, dans un accès de colère, les armes contre son père et s'enfuit à la cour du Duc de Milan, Philippe Visconti. Jean-François II jura qu'il déshériterait son fils indigne. Au bout de trois ans seulement, cédant aux supplications de Paola et de Vittorino, il consentit à une réconciliation et reconnut publiquement Louis pour héritier.

Pendant ce temps, Barbara de Brandebourg, la petite princesse allemande fiancée à Louis, était élevée par les soins de sa future belle-

(1) Paglia, *op. cit.*; Pastor, *History of the Popes*, I, p. 46.

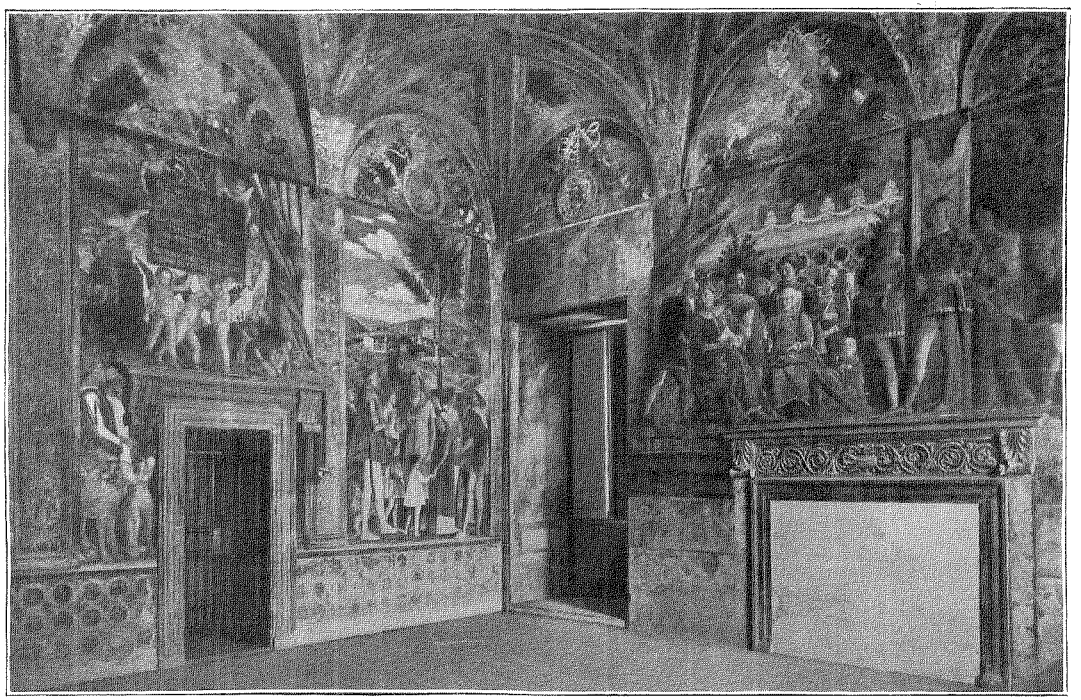
mère, la Marquise Paola, et recevait, elle aussi, l'éducation de Vittorino. Ce mariage avait été arrangé par l'Empereur Sigismond lorsqu'il était venu à Mantoue en 1433. L'automne suivant, une escorte de 200 seigneurs de Mantoue avait été députée à Augsbourg et chargée de ramener la petite princesse. Barbara, âgée de dix ans, était montée dans un carrosse doré traîné par quatre chevaux. Sa robe de brocart d'or était si raide qu'au dire des dames allemandes elle se « tenait debout toute seule ». En 1440, peu après la rentrée en grâce de Louis, le mariage fut célébré. Barbara fut le modèle des épouses et des mères et l'auxiliaire incomparable de son mari pendant les trente-quatre années de son règne (1).

Malgré les soucis du gouvernement et les périls de la guerre, Louis n'oublia jamais les leçons reçues à la *Casa Zoiosa*. A la tête des armées de Florence et de Milan, il fit preuve d'une grande valeur dans les plus rudes combats. Il gouverna son peuple avec sagesse et se montra le digne élève de Vittorino, tant par son zèle pour l'étude que par son amour éclairé des arts. En mémoire des jours heureux passés avec ses camarades dans la campagne de Pietola, il collectionna tous les manuscrits de Virgile qu'il put trouver, et en fit reviser les textes par Platina, qui écrivit à cette occasion un poème intitulé : *le Rêve du Marquis*. Nous y voyons Virgile, revenant des Champs Élysées et priant Louis d'achever sa grande entreprise et de purger son texte de toutes les erreurs amoncelées par les copistes.

Pétrarque et Dante ne lui étaient pas moins chers que les poètes classiques. Il fit enluminer un exemplaire de l'*Énéide* et de la *Divine Comédie*. Un manuscrit richement illustré du *Filocolo* de Boccace, qui fit partie de sa collection et porte l'aigle noir et le lion des Gonzague, se trouve actuellement à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Pendant une saison de bains à Petriolo, il pria sa femme de lui faire parvenir les exemplaires de saint Augustin, de Quinte Curce et de Lucain, laissés à Mantoue. Un autre jour, c'est le précieux *De Medicina* de Pline qu'il emprunte à Borso d'Este, tandis que sa femme demande au Duc de lui prêter son manuscrit des *Homélies* de sainte Catherine de Sienne. Sous sa protection fut installée, à Mantoue, une presse à imprimer. Le premier livre qui en sortit fut le *Décaméron* de Boccace, en 1473.

Louis s'intéressait également à l'histoire naturelle ; il réunit une collection considérable de livres illustrés sur les oiseaux et les animaux.

(1) B. Hoffmann, *Barbara von Hohenzollern, Markgräfin von Mantua* ; P. Kristeller *Hohenzollern Jahrbuch*, 1899, p. 66, etc.



Cl. Alinari.

PALAIS DE MANTOUE : SALA DEGLI SPOSI, DÉCORÉE DE FRESQUES PAR MANTEGNA (1474).

(*Castello Vecchio.*)

UNIVERSITÉ
NANCY
BIBLIOTHÈQUE

Ce prince remarquable donna aussi ses soins à l'embellissement de sa capitale. Sur son invitation, Alberti fit de fréquentes visites à Mantoue, et dessina les plans de la chapelle de l'Incoronata du Dôme et ceux des églises Saint-Sébastien et Saint-André. Cette dernière était admirée à juste titre comme l'un des types les plus anciens et les plus purs de l'architecture religieuse. Elle avait été bâtie en 1472 pour recevoir le Saint Sang, apporté à Mantoue, suivant la tradition, par le centurion Longin. Les plans d'Alberti furent pour la plupart exécutés par un autre architecte toscan, entré au service de Louis en 1450, Luca Fancelli. Ce dernier bâtit également ou restaura les beaux palais du Duc à Goïto, à Cavriana, à Gonzague et à Revere, que les lettres d'Isabelle d'Este mentionnent si souvent. Les sculpteurs et les peintres les plus renommés furent employés par Louis à la décoration de ces somptueuses maisons de campagne. Pisanello était à Mantoue, travaillant à la décoration d'une pièce du Castello, lorsqu'il reçut un message impérieux de Lionel d'Este, qui le menaçait de confisquer tous ses biens à Ferrare, s'il n'y rentrait pas immédiatement. Donatello passa près de deux ans à Mantoue où il exécuta le beau buste en bronze de Louis, actuellement à Berlin, et commença la châsse de saint Anselme dans le Dôme. Le Marquis chargeait souvent le grand sculpteur florentin de lui envoyer des antiques, mais il se plaignait amèrement de la difficulté qu'il éprouvait à lui faire achever quelque ouvrage.

Il eut plus de bonheur avec Mantegna, qui, cédant aux invitations les plus pressantes, se décida à venir à Mantoue dans l'été de 1459 et y resta jusqu'à sa mort, c'est-à-dire quarante-sept ans. Louis de Gonzague traita Andrea Mantegna avec une extrême bienveillance. Il lui alloua 15 ducats par mois, sans compter le blé, le bois, le vin, et un logement pour sa famille. Le prince supportait patiemment le caractère irritable du maître qui se plaignait, un jour, du tailleur qui n'avait pas réussi son costume, un autre jour, du voisin qui lui avait dérobé cinq cents coings dans son verger. Dans les dernières années de son règne, comme une longue guerre avait épuisé le trésor de Louis, et que la peste faisait rage à Mantoue, le bon Marquis, alors à Goïto, répondait aux amers reproches d'Andrea par la noble lettre suivante :

« Andrea, nous avons reçu une lettre, que vous auriez pu semble-t-il, vous éviter la peine d'écrire. Nous n'avons jamais oublié les promesses que nous vous avons faites lorsque vous êtes entré à notre service; nous croyons n'y avoir jamais manqué et avoir fait pour vous tout ce qui était en notre

pouvoir. Mais nous ne saurions évidemment vous donner ce que nous n'avons pas, et vous avez constaté vous-même qu'à l'occasion nous n'avons pas manqué de faire pour vous, comme pour nos autres serviteurs, tout ce que nous avons pu. La vérité est que, n'ayant pas touché nos revenus ordinaires depuis quelques mois, nous avons été obligé de différer certains paiements, comme celui qui vous est dû, mais nous cherchons à nous procurer de l'argent par tous les moyens possibles pour faire honneur à nos engagements, même si nous sommes contraint d'hypothéquer nos propres biens, puisque tous nos joyaux sont déjà engagés. Quant à vous, vous n'avez rien à craindre ; ce qui vous est dû vous sera payé, car nous y tenons de grand cœur » (1).

Pour le gouvernement de son peuple aussi bien que pour l'administration de ses biens, Louis trouva en sa femme Barbara de Brandebourg une précieuse auxiliaire. Cette princesse allemande garda les solides vertus domestiques de sa race, mais subit l'influence des goûts raffinés des Gonzague. Maîtresse de maison entendue et mère dévouée, elle veillait avec une sollicitude inlassable à l'éducation de ses enfants. Lorsque Platina, nommé précepteur de son fils aîné Frédéric, après la mort de Vittorino, en 1446, fut envoyé en mission en Grèce, elle se mit immédiatement à la recherche d'un autre maître, disant qu'elle déplorait de voir son enfant perdre son temps. Quand ce nouveau précepteur, Filelfo, se plaignait de la paresse et de la nonchalance de Frédéric, Barbara lui conseillait de prendre patience, ajoutant que l'enfant se développerait probablement plus tard. Elle veillait avec un soin attentif à ce que tout luxe insensé et toute dépense inutile fussent évités. En temps ordinaire, une simplicité de bon goût régnait à la cour de Mantoue; le faste était réservé pour les jours de solennité.

Barbara portait le plus vif intérêt au bien-être des sujets de son mari. Par son exemple et son influence, elle encouragea l'industrie du drap et en favorisa chaque année l'exportation en Allemagne. En 1475, sa sœur, la Reine Dorothée de Danemark, lui rendit visite à Mantoue. Une grande kermesse fut organisée en son honneur, pendant laquelle 5 000 pièces de drap furent mises en vente.

L'amour voué par Barbara à sa patrie d'adoption ne relâchait en rien les liens qui l'unissaient à sa maison paternelle. Elle entretint une correspondance active avec ses parents et reçut plusieurs fois à Mantoue son père, l'Électeur Jean, et son oncle, le Margrave Albert de Brandebourg. Son fils préféré, le troisième, le grand et noble Jean-

(1) *Archivio Gonzaga*, liv. 86, cité par A. Baschet, *Gazette des Beaux-Arts*, 1866.

François, fut envoyé à Anspach pour y être élevé sous les yeux du Margrave, tandis que Rodolphe, son quatrième fils, le vaillant guerrier qui devait périr à Fornoue, apprit son métier de chevalier à la cour de Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne. Le jour de triomphe de la vie de Barbara fut celui de l'ouverture du Concile convoqué par le Pape Pie II à Mantoue, en 1459. C'était sur les conseils mêmes de Barbara qu'Albert de Brandebourg avait suggéré le choix de Mantoue au Pape pour la réunion de ce Concile, qui devait ramener la paix dans la chrétienté, et proclamer la croisade contre les Turcs. Seules, l'Angleterre, déchirée par la guerre des Deux Roses, et l'Écosse, «ensevelie dans les lointaines mers du Nord », ne répondirent pas à l'appel du Pape. De toutes les parties de l'Italie et de l'Allemagne, les princes et les Ambassadeurs affluèrent. Pie II avec ses huit Cardinaux, François Sforza, Duc de Milan, Albert de Brandebourg et le Duc Sigismond d'Autriche, furent au nombre des hôtes reçus au Castello.

Pendant le séjour de quatre mois qu'il fit à Mantoue, le Pape fut vivement impressionné par la distinction de la Marquise. « Elle est, » écrit-il dans une de ses lettres, « remarquable entre toutes les femmes de son temps par la grâce de sa personne et la brillante culture de son esprit ». Deux ans après, le Pape, réalisant le vœu le plus cher de Barbara, accordait le chapeau de Cardinal à son fils François, un enfant de dix-sept ans, encore étudiant à l'Université de Pavie.

Son orgueil maternel reçut une satisfaction nouvelle lorsqu'en 1462 l'Empereur Frédéric III projeta un mariage entre le fils aîné de la Marquise, Frédéric, et Marguerite, fille du Duc Sigismond de Bavière. Mais les manières rudes des envoyés allemands venus à Mantoue pour dresser le contrat de mariage déplurent aux Italiens qui déclarèrent qu'ils se conduisaient « comme des cuisiniers et des marmitons ». Frédéric, épris, dit-on, d'une autre jeune fille, s'enfuit à Naples pour échapper à cette fiancée étrangère. On n'entendit plus parler de lui pendant plusieurs mois ; il fut enfin découvert par le Roi de Naples, caché sous un nom d'emprunt et vivant misérablement dans les plus pauvres quartiers de la ville. Plusieurs mois se passèrent encore avant que sa mère pût le décider à revenir à Mantoue, implorer le pardon de son père. En mars 1463, ses frères Jean-François et Rodolphe de Gonzague furent envoyés au-devant de la fille du Duc de Bavière, sa fiancée, et la ramenèrent en grande pompe à Mantoue, le 7 juin.

Le chroniqueur Schivenoglia, secrétaire de Frédéric, partageait sans doute l'antipathie de son maître pour les Allemands, car il nous

décrit la fiancée comme « petite de taille, blonde et grasse, ne sachant pas un mot d'italien ; sa suite est vêtue de grossiers habits rouges, aussi laids de forme que de couleur ; quant à leurs coutumes et à leurs manières, ajoute-t-il, mieux vaut n'en pas parler (1) ».

Marguerite, cependant, prit très vite le ton raffiné de la cour italienne, et lorsque, quelques années plus tard, elle rendit visite à sa famille en Bavière, elle emmena avec elle une troupe de chanteurs et de ménestrels richement équipés.

Nous ne savons guère autre chose sur la femme de Frédéric : elle n'avait ni le caractère énergique de Barbara, ni la beauté et le charme qui firent plus tard la célébrité d'Isabelle d'Este. Elle fut surtout bonne épouse et bonne mère, et l'on peut voir encore aujourd'hui à l'Académie de Mantoue, sculptée en bas-relief dans un bloc de marbre de Carrare qui ornait autrefois le portail de la villa des Gonzague à Revere, sa figure douce et placide encadrée dans une curieuse coiffure pointue et garnie de perles portant la devise grecque: ΑΜΩΜΟΣ, IRRÉPROCHABLE.

Une épreuve terrible était réservée à Louis et à Barbara. Leurs deux filles aînées, Suzanne et Dorothée, héritèrent la cruelle maladie de l'épine dorsale qui avait affligé Paola Malatesta, leur grand'mère, dans ses dernières années. Suzanne avait été fiancée tout enfant à Galeazzo Maria, fils aîné de François Sforza, Duc de Milan. Lorsqu'elle devint infirme, le nom de sa sœur cadette fut substitué au sien dans le contrat de mariage. Le bruit courut bientôt que la belle et charmante Dorothée avait une épaule plus haute que l'autre, et, avant de consentir au mariage, le Duc exigea un certificat médical. Ne voulant pas se soumettre à cette condition humiliante, Louis rompit les négociations et envoya sa démission de Capitaine des forces milanaises. Galeazzo Maria, qui semble avoir eu un réel attachement pour sa fiancée, joignit ses efforts à ceux de la Duchesse Blanche, sa mère, amie personnelle de Barbara, pour ouvrir de nouveaux pourparlers. Mais le Marquis refusa toute correspondance à ce sujet, et en mai 1465 il déclina l'invitation du Duc pour le mariage de sa fille Ippolita avec Alphonse, Duc de Calabre, fils du Roi de Naples. Cependant, lorsque le jeune couple se rendit à Naples, une entrevue avec le Marquis et sa famille eut lieu à Reggio. Dorothée revit alors son ancien fiancé, et les instructions minutieuses que Barbara donna à cette occasion à son fils Frédéric prouvent qu'elle n'avait pas abandonné tout espoir de voir s'accomplir ce mariage.

(1) A. Schivenoglia, *Cronaca di Mantova*, 1445-1484.

« Nous ne savons pas encore, » écrit-elle le 14 juin, « si le signor Galeazzo viendra à Reggio, mais, dans cette éventualité, nous jugeons bon de vous dicter votre conduite. Tout d'abord, dès que vous apercevrez le cortège des Milanais, vous et votre femme devrez mettre pied à terre, et vous avancer pour les recevoir, les mains tendues, avec courtoisie et respect. Ayez soin de ne pas mettre le genou en terre devant eux, mais de saluer le Très Illustre Duc et la Duchesse, et d'échanger une poignée de main avec Philippe et Louis, et aussi avec Galeazzo, s'il est présent, et s'il s'y prête. Dorothée devra aussi lui donner la main et lui faire la révérence ; mais, s'il ne s'avance pas vers elle, qu'elle ne fasse pas un pas vers lui. Nous ferons alors monter la Duchesse dans notre carrosse et vous viendrez tous les trois lui présenter vos hommages. Dorothée devra mettre, soit sa « camora » de brocart noir et argent, soit celle de brocart cramoisi, ou celle brodée d'or — l'une des trois, à son choix. Votre femme peut donner une poignée de main aux princes, ou s'en abstenir, comme il lui plaira. Sa situation excusera tout ce qu'elle fera. J'espère que vous vous mettrez un peu en peine pour la circonstance et que vous expliquerez tout cela clairement à Dorothée, en sorte qu'elle ne fasse aucune erreur. Si nous pouvions être présents à l'entrevue, je ne vous tourmenterais point, mais j'ai peur que mon équipage ne soit retardé, et que nous n'arrivions pas à temps pour recevoir les princes milanais (1). »

La rencontre eut lieu d'une façon satisfaisante. Barbara écrit à son fils absent, le Cardinal François, que Dorothée a bien joué son rôle et que Galeazzo lui a témoigné une attention marquée. L'année suivante, le Duc de Milan mourut, et le premier acte de Galeazzo fut de renouveler sa demande. Les préliminaires du contrat étaient déjà dressés lorsque Dorothée fut subitement prise de fièvre et mourut en peu de jours. Des personnes mal intentionnées dirent que le nouveau Duc avait fait empoisonner sa fiancée, pour se débarrasser d'elle. Mais Galeazzo montra le plus profond chagrin, et lorsque, plus tard, il épousa Bonne de Savoie, il revint avec sa femme à la cour de Mantoue.

Heureusement, les fils de Louis furent tous de haute taille et de santé robuste. Trois d'entre eux, vaillants soldats, se distinguèrent au service du Pape et du Roi de Naples. Le plus jeune, Louis, né en 1458, fut Évêque de Mantoue, et son frère, le Cardinal François, s'éleva aux plus hautes dignités de l'Église. Fin connaisseur, il manifesta, tout jeune, une vive passion pour la musique et l'antiquité. Après avoir été nommé Légat du Pape, en 1472, à son retour de Rome, il fit une saison aux bains de Porretta, dans les Apennins, pour rétablir sa

(1) Stefano Davari, *Il matrimonio di Dorotea Gonzaga*; Paul Kristeller, *Barbara von Brandenburg* (*Hohenzollern Jahrbuch*, vol. III, p. 66, etc.).

santé éprouvée ; de là, il écrivit à son père la lettre suivante pour le prier d'envoyer le peintre Mantegna et le musicien Malagista lui tenir compagnie :

« Mon Très Illustre Seigneur et Père. Mon arrivée à Bologne sera, je crois, pour le 5 ou le 6 août ; je ne compte pas m'y arrêter plus de deux ou trois jours. J'ai l'intention d'aller ensuite aux eaux, où, pour avoir quelque distraction qui me mette en état d'échapper au sommeil (sans quoi le succès de mon traitement serait compromis), je prie Votre Seigneurie qu'il plaise d'ordonner à Andrea Mantegna et à Malagista de m'accompagner. J'aurai un grand plaisir à montrer à Andrea mes camées, mes bronzes et autres belles antiques, que nous pourrons examiner et discuter ensemble. Pour Malagista, les accords de son luth et le charme de sa voix m'aideront à me tenir éveillé. Je vous supplie donc de m'accorder ces deux compagnons. Lorsque j'aurai pris les eaux, je retournerai pour huit ou dix jours à Bologne, et irai passer le mois d'octobre à Mantoue auprès de Votre Excellence...

« Grâce à Dieu, depuis que je ne respire plus le mauvais air de Rome, je puis remonter à cheval et me sens déjà beaucoup mieux.

« Votre très dévoué fils, *François de Gonzague*, Cardinal et Légat. — Foligno, le 18 juillet 1472 (1). »

Les deux artistes rejoignirent François à Bologne. Le 24 août, le jeune Cardinal-Légat fit son entrée solennelle à Mantoue, accompagné du célèbre architecte Léon-Baptiste Alberti et du jeune poète florentin Ange Politien, dont le drame fameux d'*Orphée*, composé par lui en trois jours, fut joué, à cette occasion, pour la première fois. Mantegna a commémoré avec plus d'éclat encore cet événement dans ses fresques de la *Camera degli Sposi*, achevées en 1474, ainsi que le rappelle l'inscription suivante, que le peintre a placée au-dessus de la porte, dans un cartouche soutenu par des génies ailés : « A L'ILLUSTRE LOUIS II, MARQUIS DE MANTOUE, LE MEILLEUR DES PRINCES, INVINCIBLE DANS SA FOI, ET A SON ILLUSTRE FEMME BARBARA, SUPRÊME GLOIRE DE SON SEXE. ANDREA MANTEGNA DE PADOUE, LEUR PEINTRE, A ACHEVÉ CET HUMBLE TRAVAIL EN LEUR HONNEUR, L'AN 1474 ».

La décoration de la chambre nuptiale du Marquis, située dans la cour d'angle du Castello, nous a été léguée par le grand maître comme une chronique vivante de la famille des Gonzague. Au sein de la vieille et farouche forteresse, le génie du peintre a fait d'un étroit réduit un séjour enchanteur, décoré de guirlandes et de tapisseries, où des amours folâtres s'ébattent sur un parapet de marbre sous le ciel bleu. L'une des fresques représente la réception d'un Ambassadeur étranger : proba-

(1) *Archivio Gonzaga.*

Cl. Anderson.

MANTEGNA : LE RETOUR DU CARDINAL FRANÇOIS DE GONZAGUE (1472).

Son père, le marquis Louis, le reçoit entouré de ses fils et petits-fils. L'aîné de ces derniers (le plus près du marquis) est le futur époux d'Isabelle d'Este.

(*Fresque de la « Sala degli Sposi » peinte en 1474.*)

(*Palais de Mantoue.*)

UNIVERSITÉ
NANCY
BIBLIOTHÈQUE

blement celle de l'envoyé du Duc de Wurtemberg chargé de demander la main de Barbara, fille de Louis II. Assis aux côtés de sa femme, sous la loggia ouverte sur un jardin en terrasse, le Marquis reçoit une lettre de la main d'un secrétaire. Il est entouré, comme un vrai patriarche, de ses enfants et petits-enfants, de ses courtisans et de ses nains favoris. Son fils aîné Frédéric s'approche pour recevoir l'Ambassadeur allemand, tandis que la fiancée, debout derrière la chaise de sa mère, examine le nouveau venu avec curiosité. Sur le mur opposé, une seconde fresque commémore l'arrivée du jeune Cardinal et de sa suite à son retour de Rome. Le Marquis, pour lui souhaiter la bienvenue, s'avance à sa rencontre avec ses fils Frédéric et Jean-François et ses deux petits-fils François, le futur époux d'Isabelle d'Este, et Sigismond, le futur Cardinal.

Dans ces deux scènes de famille, le peintre a su mettre en lumière le trait distinctif des différents personnages. Nous reconnaissons les deux princes guerriers à leur allure martiale. Les traits du jeune Cardinal réunissent l'élégance de l'homme du monde et la gravité calme de l'ecclésiastique. Dans la fresque de la *Réception de l'Ambassadeur*, toute l'énergie et la bonté de Barbara revivent sur sa physionomie. Sous sa singulière coiffure carrée, elle fixe ses graves yeux noirs sur la figure du seigneur son époux et semble dire combien elle lui est attachée et dévouée. Dans la fresque du *Retour du Cardinal*, le paysage ensoleillé, avec le Panthéon et le Colisée entouré des sept collines, rappelle la Ville Éternelle d'où François revient. Dans le reste de la décoration, les médaillons des Césars, les mythes d'Hercule et d'Orphée attestent les goûts de Louis pour l'histoire classique et la musique, tandis que le paon perché sur la balustrade, le lion apprivoisé couché aux pieds du Marquis et le lévrier favori endormi sous son fauteuil rappellent l'intérêt qu'il portait aux animaux et aux oiseaux. Ainsi, dans ces fresques magistrales, dont la couleur et l'éclat illuminent encore les vieux murs du Castello, le grand maître ne nous a pas seulement donné une peinture fidèle de Louis II et de son entourage, il nous permet de nous faire une idée de ce sentiment de famille si vif au cœur des Allemands, joint à la splendeur et à la culture raffinée d'une cour italienne, image parfaite du milieu où fut transportée Isabelle, à Mantoue, par son mariage avec François de Gonzague.

CHAPITRE III

FRANÇOIS DE GONZAGUE ET SA FAMILLE

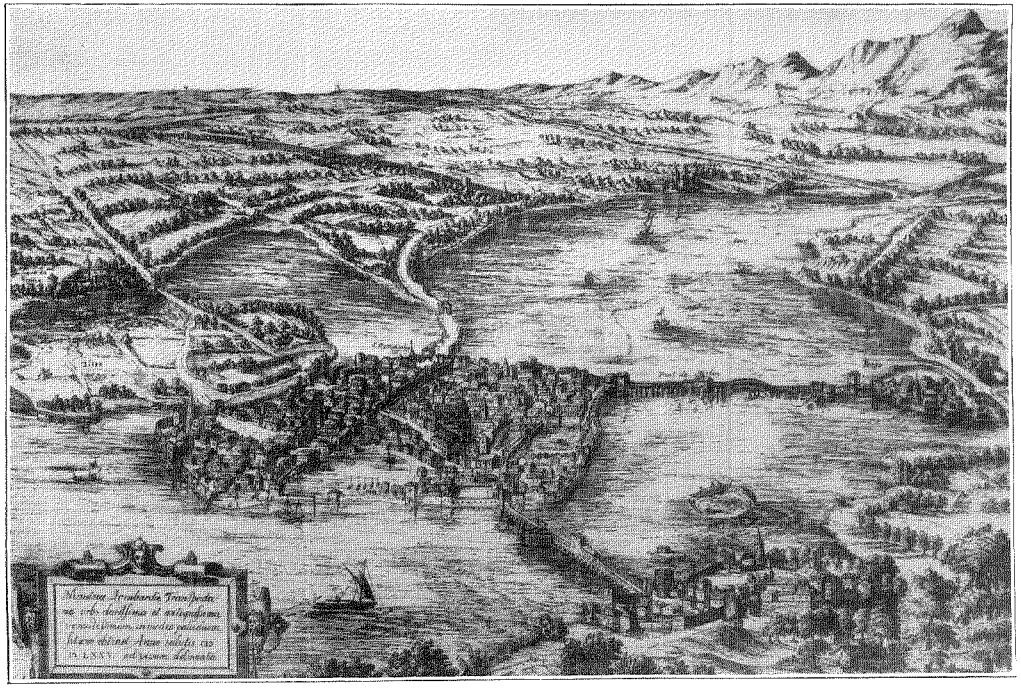
1478-1490

RÈGNE DE FRÉDÉRIC DE GONZAGUE. || MORT DE SA FEMME ET DE SA MÈRE. || SA TENDRESSE POUR SES FILLES. || VISITE DE LAURENT DE MÉDICIS. || FRANÇOIS DE GONZAGUE, SON CARACTÈRE ET SES GOUTS BELLIQUEUX. || FIANÇAILLES D'ÉLISABETH DE GONZAGUE AVEC GUIDOBALDO, DUC D'URBIN. || SA VISITE A MANTOUE. || MARIAGE D'ÉLISABETH. || SON RETOUR A MANTOUE POUR LE MARIAGE DE FRANÇOIS. || SON AFFECTION POUR ISABELLE D'ESTE. || EXCURSION AU LAC DE GARDE. || VISITES A FERRARE.

Louis II de Gonzague mourut dans sa villa de Goïto, à l'âge de soixante-quatre ans, le 12 juin 1478. Sur son lit de mort, subissant l'influence de sa femme, il se décida à diviser ses États, et à léguer à son fils favori, Jean-François, la principauté de Bozzolo et de Sabbioneta ; Rodolphe de Gonzague eut Castiglione, et Gazzuolo revint à l'Évêque Louis. Cette division affaiblit l'État et fut, dans la suite, la source de profondes dissensions de famille.

Tout alla bien pendant la vie de Barbara. Son fils aîné, le nouveau Marquis, Frédéric, cherchait à adoucir le chagrin du veuvage de sa mère. Il la traitait avec le plus grand respect et avait coutume de lui dire que, si elle avait perdu un mari auquel elle devait l'obéissance, elle conservait un fils dont le devoir était de lui obéir.

L'année suivante, sa jeune femme, Marguerite de Bavière, mourut, laissant cinq enfants qui devinrent l'objet des plus tendres soins de leur grand'mère. Le 10 novembre 1481, Barbara mourut à son tour, âgée de cinquante-huit ans, amèrement pleurée par tous ses enfants. Fra Bernardino de Feltre, l'éloquent franciscain, prononça son oraison funèbre, et Matteo Bossi, le savant abbé de Fiesole, adressa au Cardinal de Gonzague une épître de condoléances en latin pour déplorer la mort de cette femme admirable. Barbara fut ensevelie dans le Dôme



PLAN DE MANTOUE EN 1575.

(D'après une estampe du temps.)

UNIVERSITÉ
NANCY
BIBLIOTHÈQUE

aux côtés de son mari, en face de la châsse de saint Anselme.

Ses fils résolurent de commander à Luca Fancelli un splendide monument pour sa tombe. Mais le Cardinal mourut en 1483, et, bien que l'Évêque Louis eût l'intention de réaliser ce projet, il est peu probable que le tombeau ait jamais été édifié.

Avant sa mort, la bonne Marquise eut la joie de voir sa petite-fille Claire, née en juillet 1464, épouser le cousin du Roi de France, Gilbert, Duc de Montpensier, et son petit-fils François (de deux ans plus jeune qu'elle) fiancé à Isabelle d'Este, la fille de sa meilleure amie.

Le Marquis Frédéric lui-même témoignait la plus grande tendresse à ses deux plus jeunes filles. L'une, Élisabeth, par sa santé délicate, était pour lui la cause de soucis incessants ; l'autre, Madeleine, n'avait que sept ans lorsque la mort de sa mère la laissa orpheline. Les jeunes princesses passaient l'été dans la villa ducale de Porto, confiées aux soins de leur fidèle gouvernante, Violante de Preti. Celle-ci envoyait, le 14 août 1481, le bulletin suivant au Marquis, que la longue guerre avec Venise éloignait fréquemment de Mantoue :

« Très Illustre Prince et Excellent Seigneur. Vous apprendrez avec satisfaction que vos deux illustres filles se portent bien, sont contentes, très obéissantes, et que c'est un vrai plaisir de les voir occupées à lire ou à broder. Elles ne me donnent aucune peine à conduire. Elles sont heureuses de monter leur nouveau petit cheval, l'une sur la selle et l'autre en croupe. Elles chevauchent dans tout le parc, mais elles sont toujours escortées par des écuyers et nous les suivons en voiture. Cette monture les ravit, et Votre Excellence n'eût pu trouver un cadeau qui leur causât une plus grande joie. Avec l'aide de Dieu, j'espère pouvoir chaque jour vous donner de bonnes nouvelles, en sorte que Votre Excellence, à la bienveillance de laquelle je me recommande moi-même, n'éprouve aucune inquiétude. Votre servante dévouée, *Violante de Pretis* (1). »

Le 23 février 1483, les petites princesses reçurent la visite d'un personnage qui n'était autre que Laurent de Médicis. Il venait passer une nuit à Mantoue en se rendant à Crémone, où l'appelait une conférence au sujet de la nouvelle ligue qui se formait contre Venise. Dans une lettre qui suivit cette visite, Violante montre au Marquis les petites filles allant au-devant de Laurent le Magnifique et le recevant dans leurs appartements. Elle raconte qu'elles s'assirent à ses côtés, pour causer avec lui, pendant quelque temps, et qu'à son départ il leur

(1) A. Luzio e R. Renier, *Mantova e Urbino*, p. 6.

déclara que le père d'enfants si charmantes possédait un trésor. Le jour suivant, leur frère, François de Gonzague, chargé de recevoir Laurent le Magnifique en l'absence de son père, écrit au Marquis qu'ils sont allés tous les deux, à pied, entendre la messe à S. Francesco, et qu'à la sortie de l'église le prince s'est rendu chez Andrea Mantegna, « où il admira beaucoup quelques peintures du maître, quelques têtes en haut relief et d'autres antiques, dont il parut vivement se délecter (1) ».

Frédéric lui-même traitait Mantegna avec une grande bonté ; pendant la maladie du peintre, en octobre 1478, il lui écrivait amicalement, le priant de se débarrasser bien vite de sa fièvre, mais de ne pas se tourmenter au sujet de son travail. Il le chargea de décorer son nouveau palais de Marmirolo. Lorsque, en 1484, le préfet de Rome, Jean de la Rovère, beau-frère du Duc Guidobaldo d'Urbin, demanda à l'Évêque Louis de Gonzague un tableau de Mantegna, ce prélat répondit qu'il était impossible au peintre de lui accorder satisfaction, tout son temps étant pris par la décoration d'une salle de l'un des palais de Mantoue. Un jour que Mantegna avait refusé de copier un dessin envoyé par Bonne, Duchesse de Milan, avec prière de le « ramener à une forme plus élégante », le Marquis chercha à excuser la rudesse du refus du peintre, en disant que ces « grands maîtres avaient souvent le caractère quelque peu bizarre et qu'il fallait se contenter de prendre ce qu'ils consentaient à vous donner (2) ».

Frédéric projetait à un certain moment d'agrandir considérablement le Castello, et écrivit au vieil ami de son père, Frédéric de Montefeltro, pour lui demander un plan de son fameux château d'Urbin. Mais l'exécution de ce projet, comme de bien d'autres, fut entravée par les guerres incessantes qui épuisaient le Trésor et qui obligeaient le Marquis à se montrer économe. Son ancien précepteur, Filelfo, vieux savant grincheux, se plaignait souvent de sa parcimonie. Il est certain que Frédéric était à court d'argent. Il ne s'en cachait pas. Ainsi, lorsque, en 1483, le précepteur d'Isabelle, Battista Guarino, sollicita le poste de précepteur de ses fils, le Marquis répondit qu'il lui était impossible de le lui confier, d'abord parce qu'il n'avait pas les moyens de lui payer un traitement, et en second lieu parce que ses fils n'avaient pas besoin de précepteur. François, âgé de dix-sept ans, avait, dit-il, dépassé l'âge des leçons ; Sigismond faisait ses études à l'Université de Pavie, et Jean, âgé seulement de neuf ans,

(1) *Archivio Gonzaga*, cité par A. Baschet, *Gazette des Beaux-Arts*, 1866.
(2) *Ibid.*, liv. XCIX.

était encore trop jeune. Pourtant, après sa visite à Ferrare en 1482, Frédéric accorda à ce Guarino une concession de blé, pendant la famine qui sévissait alors sur la ville.

Frédéric mourut en 1484. Son fils aîné, François, le fiancé d'Isabelle d'Este, lui succéda.

Quoique de petite stature, le jeune Marquis était vigoureux et bien découplé. Dès son enfance il avait montré plus de goût pour les sports et les exercices physiques que pour l'étude. Un de ses premiers maîtres se plaignait qu'il ne pût rester tranquille et qu'il eût une réelle difficulté à fixer son attention sur un livre. Il en fut de même toute sa vie. Chasseur passionné, il avait des centaines de chiens et était particulièrement fier d'une race fameuse de chevaux barbes qui remportaient les prix dans toutes les courses et qu'il offrait en présent aux rois et aux empereurs.

Soldat plein de bravoure et politique habile, il éleva Mantoue, avec l'aide de sa remarquable épouse, au premier rang des petits États italiens. Il n'avait pas hérité les goûts littéraires de son grand-père et de ses oncles, mais il comprit l'éclat et le renom que donnerait à sa cour et à lui-même le développement des beaux-arts, et il se fit le protecteur libéral des savants et des artistes. Il aimait à s'entourer de luxe et de splendeur.

Dès son avènement, il commanda à Mantegna la grande série de ses *Triomphes* pour une salle du Castello. Il avait appris, tout enfant, à vénérer le génie du grand maître qui a travaillé pour sa maison sous trois générations de princes.

Plus tard, en juin 1488, lorsque, sur la requête instante du Pape Innocent VIII, François permettra à Mantegna de se rendre à Rome pour y décorer la nouvelle chapelle du Belvédère, il le présentera en ces termes au Pontife : « J'envoie à Votre Béatitude ce peintre excellent qui n'a pas son pareil à notre époque ». La correspondance du Marquis avec Mantegna pendant le séjour prolongé du peintre à Rome, témoigne de la sympathie et des rapports étroits jusqu'à la familiarité qui existaient entre le fameux artiste et les princes de Gonzague. Mantegna ne se plaisait pas au Vatican ; dans ses lettres au Marquis, il se plaint amèrement de l'indifférence avec laquelle il est traité par le Pape, des paiements irréguliers qu'il reçoit, et lui déclare qu'enfant de la maison de Gonzague, c'est à son service qu'il désire vivre et mourir. Il n'est pas sans inquiétude non plus au sujet de ses *Triomphes* qu'il a laissés inachevés au palais de Mantoue et supplie le Marquis de veiller à ce que la pluie ne puisse pénétrer par les fenêtres et en-

dommager ces toiles, qu'il considère comme les meilleures de ses œuvres. François l'assure, dans une lettre amicale, que ses *Triomphes* sont en complète sécurité. Le jour de Noël 1489, il lui écrit à nouveau, le priant de revenir le plus tôt possible, car son aide est indispensable pour préparer les spectacles et les décorations nécessitées par son prochain mariage. Mais le messager chargé de cette dernière lettre trouve Andrea malade, alité ; les fresques du Pape sont inachevées, et le Marquis se voit privé du précieux concours de son peintre favori.

Ce qui contribue encore à nous rendre sympathique le caractère de François, c'est l'affection qu'il portait à ses jeunes sœurs. En août 1486, il projeta d'excellents mariages pour les deux petites princesses. Élisabeth était fiancée à Guidobaldo, fils et successeur du Duc Frédéric d'Urbin, tandis que la main de Madeleine était promise à Jean Sforza, seigneur de Pesaro et cousin du Duc régnant de Milan.

Le jeune Duc d'Urbin fit à cette occasion une visite à Mantoue. Le chambellan de la cour, Silvestro Calandra, écrit le 26 août au Marquis, alors absent:

« L'illustre Duc est allé aujourd'hui après dîner faire une promenade sur le lac dans un bateau de plaisance, mais, peu accoutumé à naviguer, il s'est senti incommodé et s'est fait descendre à la porte de la cour pour voir le *Triomphe de César* que Mantegna est en train de peindre. Il en a été fort satisfait et s'est ensuite rendu au château par le passage couvert (1). »

A la Noël de 1486, Claire de Gonzague, la jeune Duchesse de Montpensier, revint à Mantoue pour la première fois depuis cinq ans qu'elle était mariée. Les trois sœurs réunies préparèrent une fête splendide en l'honneur de leur frère qui était alors absent de Mantoue et qu'on attendait avec impatience, mais grande fut leur déception lorsque, trois jours avant la fête, elles apprirent qu'il était obligé de retarder son arrivée. Elles se réunirent pour lui écrire :

« Illustre prince et cher frère. Afin de procurer quelque distraction à Votre Exellence, nous avions préparé pour votre retour, mes sœurs et moi, avec quelques autres nobles dames, un magnifique divertissement, ne doutant pas que vous puissiez y assister et y prendre plaisir à l'occasion des fêtes solennelles de Noël. Nous venons d'apprendre que notre espoir est déçu, et en sommes profondément désappointées et attristées, car, sans vous, nous ne pouvons prendre aucune joie ni plaisir. Il nous semble qu'il y a mille ans que nous ne vous avons vu. Aussi, nous vous prions instamment,

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 9.

au nom de l'affection si douce et si fraternelle que vous avez pour nous, de venir nous consoler au nouvel an, et de prendre votre part des plaisirs préparés pour vous à notre « *festa* », qui vous comblera certainement de joie. Vos sœurs et servantes, *Claire, Élisabeth* et *Madeleine de Gonzague* (1). »

En février 1488, Élisabeth se mit en route pour Urbin. Elle eut un temps affreux sur le Pô. Arrivée à Ferrare, elle fit un bref séjour à la cour du Duc et de la Duchesse qui lui avaient offert l'hospitalité, mais, à peine eut-elle quitté cette ville, que la tempête la poursuivit. A Ravenne, chez le Podestat, où elle était descendue, elle vit des trombes d'eau s'abattre sur le palais, transpercer le toit et tomber jusque sur son lit. Dans les Apennins, les chemins étaient en si mauvais état et les rivières tellement gonflées qu'il fallut, souvent, dit-on, porter à bras Élisabeth et son cheval ! « Sans le dévouement de mon escorte, » écrit-elle à son frère, « je ne serais sûrement pas arrivée vivante à Urbin (2). » Capilupo, secrétaire de François, décrit les tribulations de ce périlleux voyage, comme « les plus funestes qui aient jamais accompagné un cortège nuptial ».

Une splendide réception attendait Élisabeth à Urbin. Les fidèles sujets du Duc se pressaient aux portes de la ville, des cortèges d'enfants, vêtus de robes blanches, descendaient des collines, à sa rencontre, agitant des branches de lauriers et poussant des cris de joie et de bienvenue. Les splendeurs du merveilleux palais qui domine la ville firent oublier aux Seigneurs de Mantoue les souffrances et les périls de la route.

Le jeune Duc Guidobaldo était un très bel homme, aux manières courtoises, fort habile dans tous les exercices du corps. Il avait le même âge que sa femme, mais il souffrait cruellement déjà de la goutte. Il se montra tout de suite mari fort empressé. Le charme et la bonté d'Élisabeth gagnèrent bientôt tous les cœurs.

Pourtant le bonheur et l'opulence qui l'entouraient ne pouvaient faire oublier à la jeune princesse l'heureuse demeure qu'elle venait de quitter. Elle pleura amèrement en voyant s'éloigner son frère Jean et son escorte. « J'ai été désolée du départ de Messer Giovanni, » écrit-elle au Marquis; « j'ai l'impression d'être abandonnée par toute ma propre famille. »

Au mois d'août, François fit à sa sœur une courte visite. Pour lui témoigner son affection, il lui envoyait à chaque instant des

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 8.
(2) *Ibid.*, p. 27.

objets d'art, du poisson, des fruits, du gibier, et même des chevaux destinés à son beau-frère. En 1489, le Marquis de Mantoue fut nommé Gouverneur de camp des armées de Venise. Il occupa ce poste avec distinction pendant les neuf années qui suivirent.

Quelques mois plus tard, Élisabeth assiste, ainsi que son mari, aux noces de sa sœur Madeleine avec Jean Sforza, à Pesaro. Mais la santé de la jeune Duchesse, déjà délicate, ne résista pas aux fatigues excessives de ces fêtes prolongées. Elle tomba sérieusement malade en novembre.

Capilupo, secrétaire de François, qui accompagnait un médecin de Mantoue envoyé à Urbin par le marquis, écrit :

« Nous avons trouvé Madame votre sœur très maigre et très pâle. Ses joues ne gardent plus trace de leurs brillantes couleurs d'autrefois... Il est vrai qu'elle conserve une grâce et une douceur plus angéliques qu'humaines, et quoiqu'elle ne veuille pas nous permettre de la trouver amaigrie et fasse tous ses efforts pour réagir avec courage contre son mal, ses membres trahissent sa faiblesse. Elle se lève et s'habille tous les jours, mais elle avoue qu'elle est obligée de s'asseoir lorsqu'elle a traversé une ou deux fois la chambre. (1) »

On trouva que l'air d'Urbin pendant l'hiver était trop vif pour Élisabeth et on l'envoya à Mantoue dès qu'elle fut en état de supporter le voyage. Elle y resta jusqu'au mariage de son frère François.

C'est elle, nous l'avons vu, qui accueillit Isabelle d'Este au seuil du *Castello di Corte*. Sa douce physionomie et son charmant sourire furent la première impression reçue par la fille du Duc de Ferrare lorsqu'elle franchit le seuil de sa nouvelle demeure.

Un chroniqueur de Mantoue, cité par Amedei, présent à ce mariage, décrit Isabelle comme la jeune fille la plus attrayante que l'on pût voir (2), et note le port majestueux, le front élevé, les yeux vifs et les cheveux épais de son jeune époux. Pourtant, à en juger d'après les portraits contemporains, François n'avait pas un extérieur séduisant. Nous connaissons de lui un buste en terre cuite actuellement au Musée de Mantoue, et deux portraits par Mantegna. Le premier de ces portraits nous le montre âgé de huit ans, dans la *Camera degli Sposi*; l'autre, peint vingt ans plus tard, le représente agenouillé devant la Vierge de la Victoire (au Louvre). Partout nous retrouvons le même

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 50.
(2) D'Arco, *Notizie d'Isabella d'Este.*

teint basané, les traits irréguliers et les boucles de cheveux noires et épaisses. Il n'avait hérité ni la beauté de ses oncles ni la noble allure de son père. A voir sa taille courte et trapue, on serait presque tenté de croire qu'il avait gardé quelque chose de la difformité de la génération précédente des Gonzague. Mais, au contraire, il était fort et vigoureux, plein de courage et d'ardeur.

Il était alors très épris de sa belle et jeune femme. Isabelle ne lui témoignait pas moins d'affection ; elle était fière de sa valeur et de son adresse, car il avait la réputation d'un cavalier et d'un jouteur émérites.

Cependant François lui était bien inférieur par le caractère et par l'intelligence. Et si, plus tard, de fréquents dissentiments s'élevèrent entre eux, Isabelle ferma de parti pris les yeux sur les infidélités de son mari; de son côté, François conserva une confiance absolue en sa femme et la plus profonde admiration pour ses éminentes qualités.

Pendant les premières années, aucune ombre ne vint ternir le bonheur de la jeune Marquise. Son caractère enjoué, sa jeunesse et sa beauté jetèrent un rayon de soleil dans le vieux Castello de Mantoue, et là, plus encore que chez son père, elle fut bientôt l'idole de tout son entourage. Son tact et son bon sens apaisèrent les dissentiments qui s'étaient élevés entre le jeune Marquis et ses oncles. L'Évêque Louis, entre autres, avait provoqué le mécontentement de son neveu, en cherchant, après la mort de son frère aîné, à obtenir le chapeau de Cardinal que François désirait au contraire assurer à son frère Sigismond. Il cherchait même à établir à Gazzuolo une sorte de cour rivale de Mantoue. Mais, peu après le mariage de François, l'Évêque fit venir de Venise un bijou de prix et l'offrit à Isabelle en cadeau de noces ; dès lors, la jeune Marquise entretint les relations les plus amicales avec lui et avec son frère Jean-François, seigneur de Bozzolo.

Les Gonzague de Bozzolo partageaient le goût de la Marquise de Mantoue pour les romans, et les pièces de théâtre. Isabelle faisait avec eux de fréquents échanges de livres et elle assistait aux représentations dramatiques qu'ils organisaient. L'improvisateur aveugle de Ferrare, Francesco Bello, qui s'était établi à la cour de Bozzolo, vint même, sur la demande d'Isabelle, à Mantoue. Mais Jean-François la supplia de le lui renvoyer bien vite, car les récitations du poète étaient un des seuls plaisirs qu'il pouvait encore goûter, au milieu des infirmités croissantes qui l'avaient prématurément vieilli. Antonia del Balzo, la femme de Jean-François, resta jusqu'à la fin de sa longue vie l'une des amies les plus intimes de la Marquise. Elle était fille de Pirro, Prince d'Altamura, descendant de la vieille famille provençale des

Baux (1). En août 1492, Isabelle traversant les domaines de Jean-François, à Bozzolo, pour aller à Milan, écrit à son mari qu'à Canneto, Antonia vint au-devant d'elle avec ses deux filles qui étaient remarquablement belles. « Messer Andrea Mantegna, s'écrie-t-elle, ne pourrait pas peindre des jeunes filles plus exquises (2). »

Isabelle devint bientôt la préférée dans la famille de son mari. Son beau-frère, « Monsignore il protonotario », ainsi que l'on nommait Sigismond, et le jeune Jean, joyeux garçon de seize ans, se firent tout de suite ses serviteurs dévoués. Jean était de toutes ses fêtes et entretenait avec elle une correspondance active dès qu'elle s'absentait de Mantoue. Mais parmi ses relations nouvelles, sa belle-sœur Élisabeth, épouse du Duc d'Urbin, était celle qui avait le plus gagné son affection. « Je n'aime personne autant que vous, » écrivait Isabelle à Élisabeth, « sauf ma sœur la Duchesse de Bari (Béatrice d'Este). » Et malgré les revirements et les tribulations des années qui suivirent, malgré les troubles politiques, la terreur et les complots qui déchirèrent l'Italie et divisèrent les familles, l'attachement d'Isabelle pour sa belle-sœur ne s'altéra jamais.

Les deux princesses avaient beaucoup de traits de ressemblance : toutes deux aimaient passionnément le chant et la musique, s'intéressaient également aux artistes et aux savants.

Isabelle était de trois ans plus jeune qu'Élisabeth, qui avait atteint l'âge de dix-neuf ans lors du mariage de son frère. Plus brillante et plus spirituelle, Isabelle avait la répartie vive et la plaisanterie facile. Dans la suite, elle prit une part active à la politique, se montra diplomate habile et tint tête à César Borgia lui-même. Élisabeth était plus grave et plus réfléchie. Elle ne possédait ni la force physique, ni la beauté, ni la verve brillante de la première, mais, à tous ceux qui pénétrèrent dans son intimité, elle inspira un dévouement sans bornes par l'agrément et la douceur de son caractère. Son mari et ses frères lui vouèrent un culte, ainsi que les deux plus brillants cavaliers et hommes de lettres de son temps, Balthasar Castiglione et Pietro Bembo.

Pour se conformer au désir de sa belle-sœur, Élisabeth resta à Mantoue jusqu'en juin 1490. Les deux princesses étaient inséparables pendant les fréquents voyages du Marquis François à Venise. Ensemble elles chantaient des chansons françaises, lisaient les derniers romans, et jouaient au « *scartino* », leur jeu de cartes favori, dans le cadre charmant des appartements préparés par François pour sa

(1) Rossi, *Giorn. st. d. Litt. It.*, vol. XIII.
(2) Luzio e Renier, *Archivio Storico Lombardo*, vol. XVII, p. 344.

femme, au premier étage du *Castello*, près de la *Camera degli Sposi*. Ensemble elles montaient à cheval, se promenaient dans le parc, faisaient du canotage sur le lac, ou des excursions aux villas voisines de Porto et de Marmirolo. Au milieu de mars, l'amélioration de la santé d'Élisabeth lui permettant un plus long trajet, Isabelle écrit, le 15, à son mari absent :

« Aujourd'hui, après dîner, avec la gracieuse permission de Votre Altesse, la Duchesse et moi irons souper à Goïto, et, demain, à Cavriana, où la femme du signor Fracassa (Gasparo San Severino) viendra à notre rencontre. Jeudi, nous irons au lac de Garde, selon le désir de Votre Altesse ; je l'ai fait savoir au recteur de Vérone, afin que nous puissions trouver une barque à Sermione. »

Quelques jours après, elle écrit de Cavriana pour annoncer à son mari le succès de leur excursion :

« La Duchesse d'Urbin et moi, avec la femme du signor Fracassa, avons été dîner, jeudi, à Desenzano et souper à Tuscullano, où nous avons passé la nuit, émerveillées du coup d'œil qu'on a sur la rivière. Vendredi, nous sommes retournées en bateau à Sermione, et de là, à cheval, jusqu'ici... Nous avons trouvé partout un chaleureux accueil et avons été reçues avec les plus grands égards, tout spécialement par le capitaine du lac qui nous a offert du poisson et diverses choses, et par le peuple de Salo, qui nous envoya un beau présent. Demain nous irons à Goïto et rentrerons mardi à Mantoue. »

C'était la première fois qu'Isabelle voyait les rives charmantes du lac de Garde et les bosquets de citronniers de Salo. Elle s'attarda dans les jardins célèbres de Sermione, séduite par les charmes de ce paradis terrestre où elle devait souvent revenir.

Stefano Sicco, gentilhomme de sa suite, écrivait, le 20, de Cavriana :

« Ces dames ont été infatigables, prenant le plus vif plaisir à faire des excursions en bateau et à cheval, et voulant visiter tous les jardins du lac. Les habitants rivalisaient à leur faire honneur, et l'un d'eux, Fermo de Caravazo, a dépouillé son jardin pour la Marquise et sa suite, qui ont emporté un chargement de citrons et de grenades (1). »

Cependant, le vide laissé à Ferrare par le départ d'Isabelle se faisait sentir chaque jour davantage. Son vieux précepteur, Jacopo Gallino, écrivait qu'il ne pouvait retenir ses larmes en pensant aux jours heureux où elle lisait Virgile à ses côtés, et récitait de sa voix claire

(1) Luzio et Renier, *Mantova e Urbino*, p. 54-56.

les *Églogues*. Sur sa demande, il envoya à son ancienne élève, à Mantoue, leurs livres latins d'autrefois, afin qu'elle pût continuer ses études en pensant à son vieux maître.

Un autre serviteur, Brandelisio Trotti, nous apprend, dans ses lettres, qu'il erre de chambre en chambre à travers les appartements désolés, où la figure angélique de sa jeune maîtresse lui souriait jadis, et qu'il se remémore chacun de ses mots et de ses actes en se répétant intérieurement :

« Là vivait ma divine Madonna, ici elle me dit telle parole douce et profonde ».

« Dans tout le palais, » lui écrit Bernardino dei Prosperi, chambellan d'Éléonore, « il n'y a pas un seul courtisan ou une seule femme de service qui ne se sente endeuillé par l'absence de Votre Altesse. Même les plaisanteries et les espièglerie des nains et des bouffons ne réussissent plus à nous faire rire. »

Plus que toute autre, la pauvre mère d'Isabelle était à plaindre. Elle ne permettait même pas qu'on ouvrît les petits volets de l'appartement de sa fille, car elle n'avait pas, disait-elle, le courage d'entrer dans ces chambres vides, sachant combien elle les trouverait désolées.

De son côté, Isabelle n'oubliait pas ses anciens amis. Ses précepteurs, Battista Guarino et Jacopo Gallino, recevaient d'elle des lettres affectueuses. Elle leur adressait du damas noir et du velours, en reconnaissance des services passés. Elle pensait même au bouffon Fritella, et lui envoyait un ducat et trois aunes de satin couleur de tan. Les archives des Gonzague conservent encore les billets griffonnés, dans une orthographe fantaisiste, par ce nain favori, qui resta profondément attaché à la jeune Marquise (1).

Au commencement d'avril, François amena sa femme faire une courte visite à Ferrare, et en juillet, quand la Duchesse d'Urbin eut quitté Mantoue, Isabelle retourna passer quinze jours chez ses parents.

La mort subite de Madeleine de Gonzague, la jeune femme de Jean Sforza, survenue le 8 août, après moins d'un an de mariage, fut un coup douloureux pour toute sa famille. La santé d'Élisabeth d'Urbin fut gravement ébranlée par ce chagrin imprévu. Isabelle elle-même souffrait à ce moment d'un accès de fièvre, et Béatrice dei Contrari, la fidèle Ferraraise à laquelle la Duchesse Éléonore avait solennellement confié le soin de veiller sur sa fille, ne permit pas que la sinistre nouvelle lui fût annoncée avant quelques jours, « sachant, écrivait-elle au

(1) A. Luzio, *I Precettori d'Isabella d'Este*, p. 13-17.

Marquis, la cordiale affection qu'elle portait à Madonna Madeleine et craignant de provoquer un nouveau malheur ».

Un mois plus tard, Isabelle et ses dames d'honneur faisaient une nouvelle excursion au lac de Garde et la Marquise écrivait à Élisabeth, pour lui dire combien elle déplorait son absence, et quel plaisir elle aurait eu à savourer avec elle le poisson exquis du lac et à parcourir à nouveau le délicieux jardin de l'archiprêtre de Tuscullano. A son retour à Mantoue, elle reçut la visite de ses frères, Alphonse et Ferdinand, et elle projetait de retourner avec eux à Ferrare, où sa mère souffrait de la fièvre, mais, sur le désir de François, elle remit sa visite au mois de novembre. En arrivant à Ferrare, Isabelle trouva la Duchesse absorbée par les préparatifs du mariage de sa plus jeune fille, Béatrice avec le Régent de Milan, Ludovic Sforza. La cérémonie devait avoir lieu à Pavie, en janvier. C'est alors qu'elle envoya à son mari l'affectueux billet que voici :

« Mon cher Seigneur, Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, ce n'est pas que vous ne soyez continuellement présent à mon cœur, mais seulement parce que je n'ai pas eu un instant à moi pendant tout le temps que l'Ambassadeur milanais est resté ici. Maintenant, je vous assure que je ne puis éprouver aucun plaisir loin de Votre Altesse, que j'aime plus que ma propre vie. Celle qui aime Votre Altesse plus qu'elle-même, *Isabelle d'Este de Gonzague.* Ferrare, 25 novembre 1490. »

Le 28, François répond dans les mêmes termes :

« Puisque vous sentez que vous ne pouvez plus être heureuse loin de moi, — ce qui est naturel, étant donné l'immense amour que nous ressentons l'un pour l'autre, — il me semble, qu'ayant répondu aux vœux de vos illustres parents aussi bien qu'à l'affection que vous avez pour votre famille, vous pourriez, pour notre bonheur à tous deux, rentrer maintenant chez vous. J'attends donc votre arrivée avec impatience. »

Le même jour, Béatrice dei Contrari écrit au Marquis :

« Mon illustre maîtresse est aussi belle, aussi bien portante, aussi gaie que possible. La présence de Votre Excellence manque seule à son parfait bonheur (1). »

(1) Luzio e Renier, *Archivio Storico Lombardo*, vol. XVII, p. 81.

CHAPITRE IV

VOYAGES ET ÉTUDES D'ISABELLE

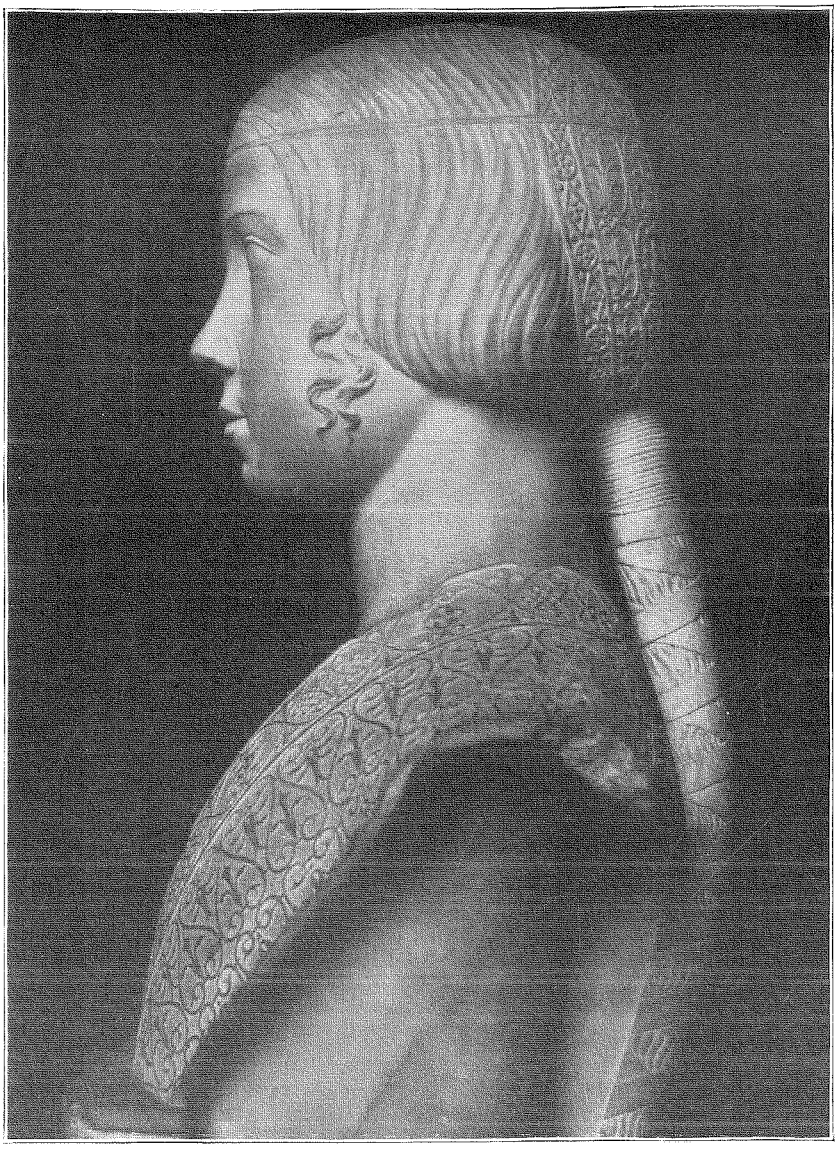
1490-1493

MARIAGE DE BÉATRICE D'ESTE ET DE LUDOVIC SFORZA. || PRÉPARATIFS D'ISABELLE POUR LE MARIAGE. || VOYAGE A PAVIE ET A MILAN. || MARIAGE D'ALPHONSE D'ESTE, FRÈRE D'ISABELLE, AVEC ANNE SFORZA. || FÊTES A FERRARE. || CORRESPONDANCE D'ISABELLE AVEC BÉATRICE ET LUDOVIC SFORZA. || ISABELLE ADMINISTRE LES AFFAIRES DE L'ÉTAT. || LA DIGUE DE GALEOTTO. || VISITES A FERRARE, MILAN ET GÊNES. || LA DUCHESSE D'URBIN VIENT A MANTOUE. || AFFECTION D'ISABELLE POUR ÉLISABETH.

Les quelques semaines qui suivirent le retour d'Isabelle à Mantoue furent absorbées par les préparatifs de son voyage à Milan. Elle avait accepté avec empressement la gracieuse invitation de Ludovic Sforza qui lui demandait d'accompagner sa mère au mariage de Béatrice. Au contraire, son mari, le Marquis François, jugea préférable de décliner pour lui-même l'invitation, craignant de déplaire à la Seigneurie de Venise, qui ne regardait pas sans ombrage cette alliance des Sforza et des d'Este.

La jeune Marquise était décidée à faire pour l'occasion assaut d'élégance et tous les marchands de Venise et de Ferrare furent dépouillés pour elle de leurs stocks de fourrures, de brocarts et de bijoux. Zorzo Brognolo, l'homme de confiance des Gonzague à Venise, fut chargé de chercher, dans toutes les boutiques de la ville, quatre-vingts des plus belles peaux de zibeline pour lui faire une « *sbernia* » (sorte de mantelet court).

« Tâchez de me trouver une peau avec la tête de l'animal, pour me faire un manchon, » ajoute Isabelle. « Ne vous laissez pas arrêter par le prix, même s'il atteint dix ducats ; je le paierai avec plaisir, si la fourrure est vraiment belle. Achetez aussi huit aunes du plus beau satin cramoisi que vous trouverez à Venise pour la doublure dudit manteau, et, au nom du ciel,



Cl. Giraudon.

CRISTOFORO ROMANO : BÉATRICE D'ESTE (1475-1497).

Buste en marbre commandé en 1490 par Ludovic le More pendant ses fiançailles.
(*Musée du Louvre.*)

UNIVERSITÉ
NANCY
BIBLIOTHÈQUE

usez de votre diligence accoutumée. Rien au monde ne nous sera plus agréable (1). »

Quelques jours après, elle supplie Giacomo Trotti, Ambassadeur du Duc de Ferrare à Milan, de lui procurer les deux plus belles peaux de « chat d'Espagne » qu'il pourra trouver dans cette ville, pour garnir ce somptueux manteau. En janvier 1491, au cours de son voyage, elle écrit à Gênes et commande une seconde « sbernia » de riche brocart, qui doit lui être envoyée par exprès et qu'elle prendra en passant à Pavie.

La Marquise et sa suite eurent à endurer, pendant ce voyage, de cruelles privations. Elles souffrirent du froid et de la faim durant le trajet en barque sur le Pô. Les lettres de Béatrice dei Contrari au Marquis font un vivant récit de ce déplacement. Isabelle décrit aussi avec son style animé, dans ses lettres à son jeune beau-frère, Jean de Gonzague (2), les brillantes fêtes données à l'occasion du mariage. La princesse prit part avec ardeur à toutes les réjouissances. Les liens d'amitié qu'elle noua alors avec son nouveau beau-frère, Ludovic Sforza, furent plus tard un facteur important dans la politique de l'Italie du Nord.

Les fiançailles de son frère, Alphonse d'Este, avec Anne Sforza, nièce de Ludovic et sœur de Jean Galeas, Duc régnant de Milan, furent célébrées dans la chapelle ducale de Milan, le 23 janvier, mais la bénédiction nuptiale devait leur être donnée à Ferrare. Le 1er février, les fiancés se mirent en route, accompagnés de la Duchesse Éléonore, d'Isabelle, avec leurs suites, et d'une escorte de deux cents chevaliers et nobles Milanais.

Avant d'arriver à Pavie, les voyageurs princiers s'arrêtèrent à la fameuse « Chartreuse » que les Ducs de Milan comptaient à juste titre comme l'un des joyaux de leur couronne, et qu'Isabelle et sa mère désiraient visiter. Le Prieur fit d'abord quelques objections, disant au Régent qu'aucune femme ne pouvait entrer dans l'enceinte du couvent sans une dispense du Pape. Ludovic triompha de ces scrupules en déclarant qu'il prenait sur lui la responsabilité de la décision, et il donna l'ordre d'ouvrir l'église et le couvent, et de préparer un « festin de lamproies » et d'autres mets délicats pour la Duchesse et sa suite. Le prieur s'inclina et les archives de la Chartreuse mentionnent

(1) Luzio, dans la *Nuova Antologia*, 1896, p. 455.

(2) Voir les détails donnés à ce sujet par Julia Cartwright dans *Béatrice d'Este, Duchess of Milan*, London, 1899, ch. v et vi.

que le 6 février 1491 « vinrent au monastère la femme du Duc de Ferrare, la Marquise de Mantoue et le frère et la sœur du Duc de Milan, avec une suite de 400 chevaux et de 800 personnes. Le prix des friandises, du poisson et du vin de Malvoisie qu'il fallut leur fournir s'éleva à 400 lires (1). »

L'hiver fut exceptionnellement rigoureux. Les rues de Milan et le parc de Pavie furent ensevelis sous la neige, et, lorsque le cortège nuptial atteignit Ferrare, le Pô était encore gelé et des centaines d'ouvriers furent employés à casser la glace pour ouvrir un passage au bateau. Le 12 février, la fiancée, Anne Sforza, fit à cheval son entrée dans la ville, escortée du Duc et d'Alphonse, et suivie du Marquis et de la Marquise de Mantoue, d'Annibal Bentivoglio et de sa femme Lucrèce d'Este, de Bianca d'Este, la savante sœur d'Hercule, de son mari Galeotto della Mirandola, ainsi que des Ambassadeurs de Milan, de Venise et de Naples. Quatre arcs de triomphe ornés de groupes mythologiques avaient été dressés sur la route du cortège par les soins de Biagio Rosetti, l'architecte ducal, qui bâtit le campanile du Dôme et le fameux Palazzo Diamante. On voyait le dieu du soleil, conduisant son char, sur l'arc élevé devant le palais Schifanoia. Cupidon était traîné par des colombes devant l'église des Franciscains; Castor et Pollux, avec leurs chevaux cabrés, surmontaient l'arc élevé devant le Dôme, tandis que les dieux de l'Olympe assemblés accueillaient le couple princier aux portes du château. C'est là que la Duchesse Éléonore attendait sa future belle-fille. La bénédiction nuptiale fut donnée dans la chapelle ducale par l'Archevêque. Le maître de chapelle allemand Giovanni Martini accompagnait sur l'orgue un chœur de jeunes garçons.

Un banquet et une représentation des *Ménechmes* suivirent. Les décors de scène avaient été peints par un maître ferrarais, Niccolo del Cogo; au bal, le Marquis François dansa avec la mariée et Alphonse avec sa sœur Isabelle. Ensuite, Isabelle et Anne Sforza exécutèrent ensemble, aux applaudissements des spectateurs, des danses du pays, puis la mariée fut escortée dans la chambre nuptiale par sa famille et les seigneurs de la cour, à la lueur des torches et au milieu de la plus vive allégresse (2).

Les hôtes assemblés à cette occasion étaient en nombre considérable. La suite des Ambassadeurs vénitiens, Zaccaria Barbaro et Francesco Capello, ne comptait pas moins de cent cinquante per-

(1) Carlo Magenta, *I Visconti e Sforza nel Castello di Pavia.*
(2) Luzio e Renier, *Archiv. St. Lomb.*, vol. XVII, p. 96.

sonnes. L'intendant du Duc rapporte que, pendant cette seule semaine, il fut consommé à la cour de Ferrare plus de 45 000 livres de viande (1).

Le 17 février, Isabelle envoie à Milan un récit détaillé du mariage à sa sœur Béatrice, dont elle déplore l'absence. Elle promet d'écrire plus souvent, maintenant que les fêtes sont terminées, et qu'elle se retrouve chez elle. Dans son désir d'être agréable à sa belle-sœur, Ludovic envoie un courrier toutes les semaines à Mantoue et manque rarement d'écrire lui-même, tandis que les dames d'honneur ferraraises de Béatrice, Teodora degli Angeli et Polissena d'Este, tiennent Isabelle au courant de tout ce qui se passe à la cour de Milan.

Tandis que François se rendait à Bologne pour le mariage de son frère Jean avec Laure Bentivoglio, Isabelle revenait à Mantoue et les longues lettres qu'elle adressait à son mari pendant son absence montrent avec quel zèle elle s'appliquait à faire le bonheur de ses sujets. Elle prenait souvent conseil de son père et de son beau-frère, Ludovic Sforza.

Cet été-là, elle se tourmenta beaucoup au sujet d'une digue construite par son oncle Galeotto della Mirandola sur ses domaines, et qui, en détournant du territoire de Mantoue les eaux de la rivière de la Secchia, menaçait de la ruine plusieurs de ses paysans et de ses fermiers. Au mois d'août, la Marquise adresse une pressante requête à Ludovic ; elle se plaint que Galeotto refuse de faire droit à sa demande et que, lorsqu'elle lui a proposé de porter l'affaire devant le Duc régent de Milan, il se soit vanté d'avoir avec ce dernier des relations bien plus amicales que les Gonzague. « Pourtant, » ajoute-t-elle indignée, « nos deux maisons ne sont pas seulement unies par des alliances et par les liens du sang, mais encore par la plus étroite amitié. Tout le monde sait la grande bonté et la paternelle affection que vous témoignez à mon mari et plus encore à moi-même. Messire Galeotto n'a donc pas lieu de se croire plus favorisé que nous. »

Galeotto n'en resta pas moins irréductible. Sur la demande de sa fille, le Duc Hercule envoya un notaire compétent, Pellegrino Prisciani, pour examiner le cas et lui donner son avis. Dans une lettre du 13 septembre, datée de son palais de Porto, Isabelle fait à son père un récit amusant de la visite de Messer Pellegrino. Elle dit avec quelle attention celui-ci l'écoutait, tandis qu'elle lui exposait le cas en litige, et avec quel soin il notait toutes ses paroles. Après quoi, il partit pour Mirandola, afin d'entendre à son tour Galeotto.

(1) Muratori, *R. I. S.*, vol. XXIV.

« Messer Pellegrino, » écrit-elle en son style animé, « commença par me faire un long « exorde » qui, à mon avis, surpassa tout à fait celui qu'il vous adressa. Car, en haranguant Votre Excellence, il s'est borné à citer Pline, tandis qu'à moi il m'énuméra Ptolémée, Vitruve, Homère, Horace, et une kyrielle d'auteurs qui m'étaient tous aussi inconnus les uns que les autres ! Un point cependant me fait un réel plaisir : c'est qu'à force de regarder et d'étudier tous ces plans, je commence à comprendre quelque chose à l'architecture, de sorte qu'à l'avenir, lorsque vous me parlerez de vos constructions, il me sera plus facile de suivre vos explications. »

Elle ajoute en post-scriptum :

« M. Pellegrino est parti hier, si bien pénétré de nos arguments au sujet de la digue de la Secchia, que je me demande ce que Messer Galeotto pourra bien lui répondre, à moins qu'il ne persiste, comme il l'a fait jusqu'ici, à nier la vérité (1). »

Nous ne savons pas quelle conclusion fut donnée à cette affaire, mais, comme il n'en est plus fait mention nulle part, on peut supposer que le Prince della Mirandola fut amené à composition et que la belle Marquise eut gain de cause.

En novembre, Isabelle, qui était venue passer quelques semaines à Ferrare, y apprit avec surprise le brusque départ de son mari pour Milan (2). C'est seulement l'été suivant qu'Isabelle put, à son tour, accepter les invitations réitérées de son beau-frère, Ludovic le More, et faire à Milan sa visite si longtemps différée. Une série de fêtes et de représentations dramatiques devaient être données à Pavie, en l'honneur du Duc Hercule, et François de Gonzague écrivit de Venise à sa femme, en insistant auprès d'elle pour la décider à accompagner son père.

Isabelle déclara ce projet absolument irréalisable.

« J'ai reçu votre lettre, » écrit-elle le 25 juillet, « et vois que vous désirez que j'aille à Milan. C'est aussi mon vœu, et maintenant que je sais que cela vous fera plaisir, j'emploierai la meilleure bonne volonté à m'y rendre, car ma vie n'a d'autre objet que de vous être agréable. Mais il m'est matériellement impossible en ce moment d'accompagner mon père, ou même de le suivre de près. La moitié de ma maison est malade, et il me faut attendre qu'elle se remette sur pied. Votre Altesse pourra alors choisir les gentilshommes qui doivent m'accompagner. En attendant, je vais m'arranger de

(1) Luzio e Renier, *Giorn. St. d. Lett. It.*, 1900.
(2) Luzio e Renier, *Archiv. St. Lomb.*, vol. XVII, p. 116.

façon à partir aussitôt que possible. Naturellement, si Votre Altesse est d'un autre avis, je me mettrai en route demain, dussé-je voyager seule et sans autre bagage que ma chemise. Si nous sommes d'accord, j'écrirai au signor Ludovic pour accepter son invitation et lui ferai connaître ultérieurement la date de mon départ. »

Il est à peine besoin de dire que notre jeune et élégante princesse n'avait pas l'intention de paraître à la splendide cour de Milan avec une simple « chemise », ainsi qu'elle le déclare, mais elle ne dédaignait pas les expressions fortes et pittoresques.

Les jours suivants, des lettres et des courriers portèrent dans toutes les directions de nouvelles commandes de vêtements et de bijoux pour elle et pour sa suite.

« Sur le point d'aller au milieu de ce mois-ci à Milan », écrit la Marquise à son vieux serviteur, Brandelisio Trotti, à Ferrare, « je désire vivement qu'un collier de cent anneaux soit terminé pour cette époque, et je vous supplie, au nom de l'affection que vous me portez, de veiller à ce qu'il soit prêt en temps voulu. Mon désir étant que les quelques personnes qui m'accompagnent soient pourvues de chaînes de prix, je serais bien aise que vous eussiez la bonté de prêter à votre fils Negro l'une des vôtres, comme vous l'avez fait pour mon mariage. »

Enfin, les préparatifs sont terminés, et Isabelle se met en route le 10 août. Mais, à mi-chemin de Pavie, elle s'aperçoit soudain qu'elle a oublié sa plus belle toque et son aigrette de pierres précieuses, et elle renvoie la clef de sa cassette noire avec des ordres pour que l'un de ses serviteurs les rapporte en toute hâte (1).

Ce voyage à Milan fut un vrai triomphe. Dans ses lettres à son mari, Isabelle prend plaisir à décrire la brillante succession de fêtes, de parties de chasse et de représentations théâtrales organisées en son honneur ; elle parle de l'affectueuse bonté de Ludovic et de Béatrice, et de l'accueil enthousiaste que lui a fait le peuple à Milan et à Pavie.

Les événements politiques prennent alors une place prédominante dans la correspondance de la Marquise. Alexandre Borgia venait d'être élu Pape, grâce surtout au puissant appui du Cardinal Ascanio Sforza, frère de Ludovic. Isabelle donne fidèlement les dernières nouvelles reçues de Rome et parle de la satisfaction causée à Ludovic le More par l'élévation de ce pontife, qui allait bientôt devenir son plus ardent ennemi.

(1) Luzio e Renier, *op. cit.*, p. 348-350.

Cependant, au milieu de toutes ces distractions, Isabelle regrette souvent l'absence de son mari.

« Je ne nierai pas, » lui écrit-elle affectueusement, « que je n'aie les plus vifs plaisirs, mais en songeant à l'éloignement où je suis de Votre Excellence, je sens qu'ils ont perdu la moitié de leur prix. »

Le Marquis, absorbé par les courses de chevaux de Brescia, de Sienne, de Lucques et autres cités, donna volontiers à sa femme la permission de visiter Gênes avant de rentrer à Mantoue. Mais, l'été finissant, des vêtements plus chauds étaient nécessaires, et Isabelle écrivit à son chambellan, Albert de Bologne, pour le prier de lui faire faire sans retard une nouvelle *camora* de satin gris à manches de velours noir (1). Il y eut quelque malentendu à ce sujet, et la semaine suivante Isabelle écrit à nouveau, mais cette fois sur un ton très impérieux. Elle dit à Albert que ce n'est pas seulement la mémoire, mais le cerveau et les yeux qu'il a dû perdre au cours de l'accident dont il s'est plaint, et elle réitère ses ordres en redoublant de minutie. Puis, à peine la lettre partie, elle se repent de cette vivacité d'humeur, et, avec son habituelle bonté, elle récrit à son vieux serviteur en l'assurant qu'elle a voulu plaisanter.

Le 1er octobre, la Marquise part pour Gênes ; deux favoris de la cour de Ludovic l'accompagnent : Girolamo Tuttavilla et le jeune Marquis Stanga. Elle fut reçue par le gouverneur, Adorno, qui vint au-devant d'elle à cheval, avec une escorte de seigneurs Gênois montés sur des mules richement caparaçonnées.

Isabelle nous raconte elle-même comment la splendeur de cette réception fut troublée par un curieux incident qui caractérise bien l'époque.

« A six heures, » écrit-elle, « nous entrâmes à Gênes au milieu du bruit du canon et des trompettes. On me conduisit à la maison de Messer Cristoforo Spinola, où la femme et la belle-sœur du gouverneur attendaient pour me recevoir, avec d'autres nobles dames de la ville. Avant que j'eusse le temps de descendre de ma monture, une foule de gens du peuple m'entoura et se saisit de ma mule, selon la coutume admise ici. Ils s'emparèrent de la bride et mirent le harnais en pièces, malgré l'intervention du gouverneur et ma bonne volonté de leur tout abandonner. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie, et j'ai vraiment craint quelque accident ; heureusement, je n'ai pas perdu la

(1) Luzio e Renier, *Nuova Antologia*, 1896, p. 451.

tête. Enfin, je fus dégagée de leurs mains, leur laissant pour butin ma monture, une mule que le signor Ludovic m'avait prêtée, et qu'il me faudra racheter à un bon prix. J'aurai aussi à me procurer un nouvel harnachement (1). »

Isabelle fut rappelée à Milan par la maladie subite de sa sœur Béatrice et s'empressa de rentrer chez elle dès que l'état de la Duchesse lui permit de la quitter. François s'impatientait de cette absence prolongée ; il écrivait des lettres pressantes, où il priait sa femme de revenir, car lui-même était appelé dans d'autres parties de ses États et il avait envoyé Jean à Rome pour féliciter le nouveau Pape au sujet de sa récente élection.

La malchance voulut que sa dame d'honneur, Béatrice dei Contrari, tombât sérieusement malade pendant le voyage de retour. Isabelle fut plusieurs semaines très inquiète au sujet de cette compagne favorite. A la fin de novembre, lorsqu'elle partit enfin pour Ferrare, elle pria Béatrice de lui envoyer chaque jour des nouvelles de sa santé.

« Vous aimant comme je le fais, » écrit-elle, « je voudrais heure par heure savoir comment vous êtes. »

Heureusement, l'aimable demoiselle d'honneur ne perdit pas sa verve : elle écrivit d'amusantes lettres à Isabelle, lui racontant que le Marquis était venu la voir et, pendant les deux heures qu'il avait passées avec elle, avait déploré l'absence de sa femme.

« Après avoir parlé de mille choses, » ajoute-t-elle, « il m'a dit en terminant qu'il serait obligé de me prendre pour femme à votre place, à quoi j'ai répondu qu'il ferait un mauvais marché, car Votre Illustre Altesse est jeune et belle, tandis que je suis vieille et laide et qu'il ne me reste plus que la peau sur les os (2). »

La Marquise ne put quitter sa mère dont la santé avait été ébranlée tout l'été. Elle dut rester à Ferrare jusqu'à la fin de l'année. La Duchesse partit à ce moment pour Milan, accompagnée par Isabelle jusqu'aux frontières du territoire de Mantoue, où elles se séparèrent. Éléonore allait à Milan assister à la naissance de son petit-fils, le premier-né de Béatrice. Isabelle retournait chez elle pour se consacrer à ses études

(1) Luzio e Renier, *op. cit.*, p. 359.
(2) Luzio e Renier, *op. cit.*, p. 360.

et regagner le temps perdu, disait-elle à sa mère, en redoublant de zèle et d'assiduité.

A vrai dire, malgré les multiples occupations et distractions de ces deux dernières années, la jeune Marquise n'avait pas absolument abandonné ses études classiques. Dans une lettre en latin, écrite à son vieux professeur Guarino, en janvier 1492, elle déplore que les soucis de l'État soient un obstacle à ses meilleures intentions.

Quelques mois plus tard, elle se remettait au latin avec un nouveau professeur. Guarino l'encourage, en lui disant qu'une femme vraiment cultivée est aussi rare qu'un phénix. Le savant Sigismondo Golfo de Mantoue guida quelque temps la Marquise dans ses études. Il lui envoyait toutes les nouvelles de la cour lorsqu'elle se rendait à Milan ou à Ferrare. Mais, ne se sentant plus aussi maîtresse de la langue latine qu'au temps de ses premières études, elle le pria d'écrire en italien, ce qui ne manqua pas de soulever les protestations du maître. A la fin de l'année, Golfo quitta Mantoue. Guarino envoya pour le remplacer un de ses meilleurs élèves, Niccolo Panizzato, qu'Éléonore avait autrefois choisi pour accompagner son fils Ferdinand dans un voyage en Hongrie, et qui faisait maintenant des cours publics à l'Université de Ferrare. Isabelle consentit à lui donner le modeste salaire de trois ducats par mois et à entretenir sa famille. Elle pria Niccolo de prendre le premier bateau pour Mantoue. Mais à peine ce nouveau maître est-il arrivé, qu'Isabelle le renvoie à Ferrare, en disant qu'elle n'a pas le temps de reprendre ses études. Amer fut le désappointement du jeune homme, et non moindre celui du vieux maître. «C'est vraiment mille fois dommage pour le pauvre jeune homme et pour nous-même, « écrivait Guarino, » car nous ne désespérions pas de voir notre Madonna devenir une dixième Muse (1) ».

La vraie raison de ce brusque changement d'idées était la nouvelle de l'arrivée à Mantoue d'Élisabeth, belle-sœur d'Isabelle. Toute l'année précédente, la Duchesse d'Urbin avait été impatiemment attendue à la cour de son frère. A plusieurs reprises, sa visite avait été différée pour des raisons de santé, et la correspondance d'Isabelle témoigne de son cruel désappointement. Elle désirait vivement recevoir chez elle, une fois encore, cette amie si chère. Un an auparavant, au lieu de venir à Mantoue, Élisabeth avait été envoyée aux bains de Viterbe et le Marquis avait dépêché auprès d'elle, pour égayer sa solitude, le vieil ami de sa sœur, le chambellan Silvestro Calandra, porteur

(1) Luzio, *I Precettori d'Isabella d'Este*, p. 25.

de la lettre suivante, qui témoigne du bon cœur d'Isabelle autant que de son bon sens.

« Au nom de l'amour que j'ai pour vous, très chère Sœur, il faut que je vous souhaite, en guise de premier traitement, de prendre la résolution ferme de renoncer à tout ce qui vous est nuisible, et de vivre de tout ce qui vous donnera forces et santé. J'espère surtout que vous vous contraindrez à prendre régulièrement de l'exercice à pied et à cheval, à vous mêler aux conversations agréables, afin de chasser la mélancolie et le chagrin. J'espère que vous vous déciderez à penser à votre santé, d'abord, et ensuite seulement à votre dignité et à votre bien-être. Dans le monde incertain où nous vivons, nous n'avons rien de mieux à faire. Ceux qui ne savent pas mettre leur temps à profit laissent la vie s'envoler et n'en retirent que beaucoup de chagrins et peu de louanges. Votre Altesse, qui est si réfléchie, sait tout ceci bien mieux que moi, mais je le lui répète, dans le désir que mon expérience la dispose plus volontiers à vivre comme moi, en s'accordant quelque récréation. Calandra pourra vous en parler ; car mon mari désire qu'il reste avec Votre Altesse pendant toute la durée de sa cure et aussi longtemps qu'il vous plaira, à la condition naturellement que vous veniez bientôt à Mantoue. Sans quoi, non seulement il le rappellera, mais, si cela lui est possible, il oubliera tous les liens et toute l'affection qui l'unissent à vous ! »

Calandra reçut une lettre conçue dans les mêmes termes qui lui donnait la permission de rester avec la Duchesse tant qu'elle persévérerait dans son projet de venir à Mantoue.

« Si la Duchesse changeait d'idée, » écrivait impérieusement Isabelle, « non seulement vous reviendriez immédiatement, mais vous l'assureriez que ni vous ni personne ne seriez plus envoyés par nous auprès d'elle et que la tendre affection que nous lui portons subirait un complet changement ! »

La santé d'Élisabeth s'améliora pendant son séjour à Viterbe. Mais d'autres motifs retardèrent sa visite à Mantoue. Son époux, Guidobaldo, tomba malade et il emmena sa femme à Rome ; Élisabeth elle-même souffrit d'une nouvelle atteinte de gastrite. En janvier 1493, lorsque Isabelle apprit qu'au lieu de venir à Mantoue la Duchesse partait pour les bains de Poretta, elle désespéra de la revoir jamais, et elle lui écrivit que le Carnaval n'avait plus de charmes depuis que leurs beaux projets avaient été jetés à tous les vents.

« Les heures que j'espérais consacrer à de joyeux entretiens se passent maintenant dans une morne solitude, seule dans mon cabinet, déplorant

votre maladie et priant Dieu qu'Il rétablisse votre santé. Puisque nos vœux ne peuvent être réalisés pour le Carnaval, qu'au moins nous les voyions s'accomplir avant la fin du Carême. »

Ce dernier vœu fut enfin exaucé. Le 9 mars, la Duchesse Élisabeth part pour Mantoue ; Isabelle envoie son poète Picenardi avec sa lyre sur le bateau qui va au-devant d'elle. La Marquise et les principaux citoyens de la ville se rendent à sa rencontre à Revere, et la ramènent à Mantoue, au milieu de l'allégresse générale.

« Je crois vraiment, » écrivait Isabelle à sa mère quelques jours plus tard, « qu'elle commence à sentir les bons effets de l'air natal et celui des caresses dont je la couvre toute la journée (1). »

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 58-62.

CHAPITRE V

LA MODE, LES ARTS ET LES LETTRES

1491-1493

CORRESPONDANCE D'ISABELLE AVEC SA FAMILLE ET SES AMIS. || SES FOURNISSEURS ET SES BIJOUTIERS. || SES OCCUPATIONS INTELLECTUELLES. || SON GOUT POUR LES ROMANS FRANÇAIS ET POUR LES AUTEURS CLASSIQUES. || TRADUCTIONS GRECQUES ET HÉBRAIQUES. || LITTÉRATURE SACRÉE. || FRA MARIANO ET SAVONAROLE. || ANTONIO TEBALDEO. || LES AMIS D'ISABELLE. || NICCOLO DA CORREGGIO. || SONNETS ET ÉGLOGUES COMPOSÉS POUR ELLE. || SON GOUT POUR LA MUSIQUE. || SES CHANTS ET SES INSTRUMENTS DE MUSIQUE FAVORIS. || LA LYRE D'ATALANTE MIGLIOROTTI. || « CAMERINO » D'ISABELLE DANS LE CASTELLO. || LIOMBENI DÉCORE SON « STUDIOLO ». || MANTEGNA REVIENT DE ROME. || IL PEINT LE PORTRAIT D'ISABELLE. || LE PÈRE DE RAPHAEL A MANTOUE.

RIEN ne peut donner une plus juste idée du caractère d'Isabelle que la vaste correspondance qu'elle entretint avec les personnages les plus divers, sur les sujets les plus variés.

Elle est insatiable de nouvelles, et toujours avide d'apprendre. Tout l'intéresse, depuis les hautes préoccupations des affaires de l'État, jusqu'à la dernière mode d'une robe ou d'un bijou, depuis les récentes découvertes du Nouveau Monde ou le dernier chant de l'*Orlando* de l'Arioste, jusqu'à l'achat d'une turquoise gravée ou d'un chat de Perse. Elle entre dans les moindres détails de ces sujets si divers et donne, avec une égale précision, des ordres minutieux, qu'il s'agisse de la défense de l'État ou de l'enluminure d'un missel.

Pendant les premières années de son mariage, la correspondance qu'elle entretint avec sa famille dut absorber beaucoup de ses loisirs. Elle écrivait chaque semaine à sa mère à Ferrare, à sa sœur Béatrice et à son beau-frère Ludovic Sforza à Milan, à Élisabeth de Gonzague à Urbin ; elle correspondait souvent avec sa demi-sœur Lucrèce Bentivoglio, avec le mari de celle-ci, ainsi qu'avec ses frères.

Isabelle consacrait aussi, à cette époque de sa vie, une large part de

son activité au choix de ses nouvelles toilettes, de ses bijoux, de ses fourrures et de ses « camoras ». Elle écrivait à chaque instant aux marchands et aux orfèvres, aux brodeurs et aux graveurs en pierres précieuses. Innombrables étaient les bagues, les sceaux, les rosettes, les flèches en diamants, les rubis, les émeraudes et les émaux qu'elle commandait à ses agents de Ferrare et de Venise. Un jour, c'est une croix de perles et de diamants qu'il lui faut pour Brogna, sa demoiselle d'honneur favorite ; une autre fois, il s'agit d'aller à Gênes chercher des coraux et des turquoises de choix. Entend-elle parler du rosaire fait pour son père avec des perles d'ambre noire et des roses d'or et d'émaux? Elle en commande aussitôt un semblable au bijoutier de Ferrare. Sa sœur Béatrice porte-t-elle une ceinture française ornée de joyaux et imitant la corde de saint François, elle écrit pour en demander le modèle qu'elle désire faire copier.

La lettre suivante est adressée à un agent de son père, Ziliolo, qui partait pour un voyage en France, en avril 1491 ; c'est un spécimen caractéristique du genre d'instructions qu'elle donnait à ses serviteurs et de l'impétuosité avec laquelle elle poursuivait la réalisation de ses désirs.

« Je vous envoie cent ducats, dit-elle ; comprenez bien que vous ne devez pas me rapporter l'argent, s'il en reste après l'acquisition des objets dont j'ai besoin, mais l'employer à acheter une chaîne d'or ou quelque autre nouveauté élégante. Si la somme ne suffit pas, vous pouvez la dépasser ; je préfère vous devoir encore quelque chose, pourvu que vous m'apportiez la dernière nouveauté. Voici ce que je désire : des améthystes gravées, des rosaires d'ambre noir et d'or, du drap bleu pour une « camora », du drap noir pour un manteau qui n'aura pas son pareil au monde ; dût-il coûter dix ducats l'aune, n'y regardez pas, pourvu qu'il soit réellement excellent ! S'il n'en existait pas de qualité supérieure à celle que je vois porter autour de moi, je préférerais m'en passer ! »

Elle continue en priant Ziliolo de ne pas oublier de lui rapporter de la plus fine « tela di Rensa », c'est-à-dire de la toile de Reims, alors très à la mode dans les cours italiennes, et elle termine en lui recommandant « de ne perdre aucune occasion de découvrir pour elle quelque bibelot rare et élégant (1) ».

Zorzo Brognolo, l'agent des Gonzague à Venise, était chargé de commissions plus variées encore. Il lui fallait se procurer sans délai des soies et des velours d'Orient, des brocarts à dessins de léopards, de

(1) A. Luzio, *Il lusso d'Isabella d'Este* (*Nuova Antologia*, 1896, p. 453).

colombes et d'aigles, des verres de Murano, des parfums, des objets d'argent ciselé et niellé ; et pour les chemises du Marquis, de la toile de Reims plus fine et plus délicate encore que l'échantillon qu'elle joint à sa lettre.

Souvent, sans doute, le fidèle Zorzo trouva que ce n'était pas chose aisée de satisfaire aux demandes de sa jeune et impérieuse maîtresse. Les orfèvres et les graveurs en renom se faisaient prier, retardaient l'exécution des commandes, traînaient en longueur et mettaient à l'épreuve la patience d'Isabelle.

Un jour, l'orfèvre juif Ercole Fedeli de Ferrare lui fait attendre quatre ans une paire de bracelets d'argent. « Il ne les aurait jamais achevés de sa vie, » déclare-t-elle, « si le Duc Alphonse ne l'avait fait jeter dans le donjon du Castello ! » Mais, une fois terminé, le travail était si parfait qu'Isabelle oublia tout et elle reconnut qu'aucun orfèvre au monde n'égalait Ercole. Un fourreau d'épée niellé, exécuté pour César Borgia, actuellement au South Kensington, et une épée d'honneur destinée au Marquis François, aujourd'hui au Louvre, nous permettent de vérifier le flatteur témoignage décerné par Isabelle à cet artiste. Pareillement, un autre orfèvre de Ferrare, Anichino, qui vivait surtout à Venise et gravait à la perfection les pierres fines, exaspérait par ses lenteurs la Marquise, mais ses chefs-d'œuvre lui assuraient finalement le pardon (1).

Le goût sûr d'Isabelle et sa promptitude à reconnaître les vrais talents attiraient à son service les meilleurs artistes. Malheureusement, les revenus de Mantoue n'étaient pas considérables, et que de fois elle dut renoncer à telle ou telle pièce de choix trop chère pour sa bourse! Mais souvent aussi, n'y tenant plus, elle s'endetta en achetant à crédit.

Les missions confiées à Zorzo Brognolo par sa jeune maîtresse ne se bornaient pas à des acquisitions de joyaux, de brocarts, de bibelots et d'ornements pour ses « camerini ». D'abord, les questions littéraires préoccupèrent à toute époque de sa vie la Marquise de Mantoue. Pendant l'été de 1491, nous la voyons engager avec Galeazzo di San Severino, gendre de Ludovic le More, une active controverse au sujet des mérites respectifs des paladins Renaud et Roland. Elle demande aussi à son ancien ami Matteo Boiardo de lui envoyer la dernière partie (encore manuscrite) de son *Roland amoureux*. Le 17 septembre 1491, elle écrit à Brognolo :

(1) Gruyer, *l'Art ferrarais à l'époque des princes d'Este*, vol. I, p. 575, 714, etc.

« Nous désirons que vous demandiez à tous les libraires de Venise une liste de tous les livres italiens en prose ou en vers racontant les histoires et les combats des héros des temps anciens et modernes, et plus spécialement ceux qui concernent les Paladins de France. Envoyez-nous ceci le plus vite possible (1). »

Zorzo exécute la commission en toute hâte, et, le 24, il envoie une liste de volumes, parmi lesquels se trouvent une *Vie de Jules César*, les romans de Boccace, de Piccinino, de Fierabraccio et plusieurs ouvrages traduits du français. Beaucoup d'autres romans français et bretons, le récit du Saint-Graal, l'histoire du roi Arthur et de la Table-Ronde, de Lancelot, de Tristan, d'Amadis, d'Astolphe, de Morgant le géant et de Renaud de Montauban, faisaient partie de la bibliothèque d'Isabelle, et sont mentionnés dans l'inventaire qui en fut dressé, à Mantoue, en 1542, trois ans après sa mort.

Les auteurs classiques, plus encore que les romans du moyen âge, font les délices de la Marquise. Le grand imprimeur vénitien, Alde Manuce, n'avait pas encore tiré ces éditions de luxe (2) qu'elle devait accueillir plus tard avec tant de joie. Mais déjà, dans ces premières années, sa bibliothèque contenait une belle collection d'auteurs latins, entre autres les œuvres de Virgile et d'Horace, de Tite-Live, de Pline, de Sénèque, les comédies de Plaute et de Térence.

Elle ne posséda jamais à fond la langue grecque, mais elle lisait les auteurs grecs dans des traductions latines ou italiennes. Demetrius Moschus fut employé par elle à traduire les *Vies* de Plutarque et les *Tableaux* de Philostrate.

En 1498, désirant vivement lire Hérodote, elle en emprunta une traduction italienne à son cousin Albert d'Este, et la garda plus d'un an, disant, pour s'excuser, que c'était un gros volume et qu'elle n'avait pas achevé de le lire. Avec un vrai tempérament de bibliophile, Isabelle aimait à ajouter à sa bibliothèque des œuvres rares, même si elle ne pouvait les lire. Elle était particulièrement fière de posséder un exemplaire grec d'Eusthathius; elle le prêta au Pape Clément VII. Elle fit la même faveur à son cousin César d'Aragon, mais elle eut soin de le prier de ne pas montrer à trop de personnes le précieux volume, craignant qu'il ne perdît de sa valeur. Elle s'occupa même de la littérature hébraïque, et chargea un savant juif de traduire les Psaumes, d'après l'original, pour être sûre de posséder un texte correct. Une

(1) Luzio e Renier, *Giorn. St. d. Let. It.*, 1899, p. 8. Voy auss Julia Cartwright, *Beatrice d'Este*, p. 68, etc.

(2) Firmin Didot, *Alde Manuce*, p. LXV, Introduction.

Cl. Anderson.

BONSIGNORI : LA BEATA OSANNA.

A gauche, Isabelle agenouillée (*Museo Patrio, Mantoue.*)

Bible illustrée est l'un des premiers livres qu'elle prie Brognolo de lui procurer, lorsqu'elle arrive à Mantoue. Quelques années plus tard, elle achète à Taddeo Albano, au prix de cinquante ducats, un exemplaire enluminé des sept Psaumes de la Pénitence, avec une riche reliure incrustée d'or et d'argent. Un exemplaire des lettres de saint Jérôme, qu'elle avait emprunté à son ancien professeur Battista Guarino, l'intéressa à un tel point qu'elle fit imprimer l'ouvrage à Mantoue en 1497 (1).

La Marquise, dès sa première jeunesse, lisait volontiers les Pères de l'Église et allait avec assiduité écouter des sermons. Elle comptait au nombre de ses amis et de ses correspondants quelques-uns des moines les plus savants et les plus éloquents de l'époque : le général des Carmes Fra Pietro da Novellara, le carme de Mantoue Battista Spagnoli, le frère Francesco Silvestri de Ferrare, plus tard général de l'ordre des Dominicains.

Plus grande encore était son intimité avec la sœur dominicaine Osanna dei Andreasi. Cette sainte femme, parente des Gonzague, était considérée comme une protectrice de Mantoue par François et par sa famille qui, en temps de guerre et de peste, réclamaient ses prières. C'était une femme d'une grande vertu et d'un noble caractère. On disait qu'elle avait reçu les stigmates et qu'elle possédait le don de prophétie. Son renom était grand et s'étendait au loin. Béatrice d'Este lui persuada de venir à Milan ; elle y fut reçue comme un ange de lumière, et la reine de France, Anne de Bretagne, lui fit demander ses prières pour qu'un fils lui fût accordé. Isabelle avait voué un profond attachement à la bienheureuse Osanna et avait recours à elle dans toutes ses difficultés (2). Lorsqu'elle mourut, en 1505, elle lui éleva un tombeau splendide et orna d'une figure d'argent la châsse de la sainte. Un tableau d'autel représentant la *Vision de la bienheureuse Osanna*, par Bonsignori, se trouve actuellement au musée Patrio, à Mantoue ; on y voit les portraits d'Isabelle et de trois de ses dames d'honneur agenouillées aux pieds de la sainte (3).

En 1492, le célèbre moine augustin Fra Mariano da Genazzano, dont le talent oratoire avait à Florence un moment rivalisé avec celui de Savonarole, vint prêcher le carême à Mantoue. Ses sermons plurent tant à Isabelle qu'elle insista auprès du prédicateur pour qu'il passât à sa cour les fêtes de Pâques (4).

(1) Luzio e Renier, *op. cit.*, p. 21-23.

(2) Donesmondi, *Storia ecclesiastica di Mantova*, II, p. 90.

(3) M. Berenson a été le premier à attirer l'attention sur ce portrait d'Isabelle, qui offre une grande ressemblance avec le dessin de Léonard de Vinci conservé au Louvre.

(4) Luzio e Renier, *op. cit.*, p. 62.

Isabelle, comme tous les princes d'Este, s'intéressait vivement à Savonarole, le rival de Fra Mariano. Un volume des sermons du grand dominicain se trouvait dans sa bibliothèque. Six mois après l'exécution de Savonarole, elle demanda un exemplaire du *Miserere* et un commentaire du cinquante et unième psaume écrit par lui dans sa prison (1).

Quelque intérêt qu'elle porte à tous les genres de littérature, Isabelle ne laisse pas de marquer sa prédilection pour les poètes anciens et modernes. Dans sa correspondance, au cours de ces premières années, les sonnets et les « canzoni » tiennent autant de place que les bijoux et la toilette. Le jeune poète Tebaldeo, dont la réputation était déjà considérable à la cour de Ferrare et à celle de Bologne, lui adressait à chaque instant de ses *Strambotti* et de ses *Capitoli*, et l'insatiable Marquise en réclamait sans cesse de nouveaux.

Parfois elle s'exerçait elle-même à écrire en vers. Dans une de ses lettres, Tebaldeo parle avec beaucoup d'éloges d'un certain *Strambotto* de sa composition sur les arbres d'automne qui perdent leurs feuilles. Il remercie le ciel que son élève ait atteint une perfection à laquelle lui-même ne peut aspirer, et affirme qu'elle pourrait faire des miracles en poésie. Isabelle n'attacha pas à cette flatterie plus de valeur qu'elle n'en méritait, et, s'il lui arriva d'écrire quelques vers pour sa distraction personnelle, jamais elle ne laissa circuler ses essais parmi ses courtisans, disant qu'ils lui rapporteraient plus de ridicule que de gloire (2).

Parmi les poètes de sa cour, elle admirait surtout son cousin, Niccolo da Correggio. Ce beau chevalier se distinguait par sa valeur guerrière, par ses prouesses et son habileté dans les tournois autant que par son exquise courtoisie et ses talents poétiques (3).

En 1487, *Cefalo*, comédie pastorale composée par Niccolo, fut jouée à Ferrare. Ses églogues et ses sonnets étaient entre les mains de tous les amateurs de poésie. Isabelle fait de fréquentes allusions à un exemplaire de ses poèmes relié en damas blanc et incrusté de diamants, qu'il avait offert à son père. La bibliothèque de la Marquise contenait plusieurs de ses œuvres.

(1) Bibliofilo, I, p. 26.

(2) S. Davari *la Musica in Mantova* (*Riv. St. Mant.*, I, 54), et A. Luzio, *I Precettori d'Isabella d'Este*, p. 53.

(3) La mère de Niccolo da Correggio était la sœur du Duc Hercule, et par conséquent la tante d'Isabelle. C'était cette belle Béatrice connue sous le nom de *Reine des Fêtes*. Niccolo, ayant perdu son père avant sa naissance en 1450, fut élevé à la cour de Ferrare par son oncle. Sa femme Cassandra était la fille du fameux capitaine Bartolommeo Colleoni.

Niccolo avait assisté au mariage d'Isabelle et à celui de Béatrice, et, bien qu'il eût dépassé la quarantaine, il avait été proclamé à l'unanimité le plus brillant personnage de ces splendides réunions (1).

L'influence de sa mère, qui avait épousé en secondes noces Tristan Sforza, demi-frère de Ludovic le More, la faveur particulière que lui témoignait Ludovic, décidèrent Niccolo à se fixer à Milan. Il prit à la cour une place prépondérante et conduisit toutes les fêtes du carnaval pendant la vie de Béatrice. Il alla rarement à Mantoue, mais resta profondément attaché à Isabelle. Il se proclamait son esclave dévoué et entretint avec elle une correspondance très suivie. Il l'appelle d'ordinaire « *Madonna unica mia* », très aimée « *patrona* » et « *signoria* », et, dans ses lettres à des tiers, parle d'elle comme de la « *Mia Illustrissima Isabella* ». Dans une circonstance mémorable, au cours d'une discussion qui s'éleva au palais de Ludovic le More à Vigevano, concernant les femmes illustres du jour, Niccolo da Correggio alla jusqu'à proclamer la Marquise « *la prima donna del mondo* » (2).

Isabelle, très éprise des œuvres du poète, lui rendait bien son admiration. Elle avait une confiance absolue en lui. Elle le consultait sur les sujets les plus variés, au gré de sa fantaisie. A l'automne de 1492, comme elle était à Milan, Niccolo imagina pour elle un nouveau dessin de nœuds curieusement entrelacés, dont elle se proposait d'orner sa prochaine camora. Ce fut la fameuse « fantasia dei vinci », que sa sœur Béatrice lui emprunta et porta, exécutée en or massif, sur une robe de pourpre, pour le mariage de Blanche-Marie Sforza avec l'Empereur Maximilien (3).

La Duchesse d'Urbin vint passer l'été suivant à Mantoue ; les deux princesses faisaient de la musique et chantaient ensemble. Isabelle, désirant apprendre à jouer d'un instrument nouveau, écrivit pour demander à Niccolo de lui prêter une merveilleuse lyre d'argent exécutée pour lui par le renommé florentin Atalante Migliorotti. Ainsi que de coutume, le galant Niccolo se montra empressé à satisfaire à cette demande ; il était à Correggio, mais il enverrait la lyre dès son retour à Ferrare.

« Si vous ne m'aviez pas désigné la lyre d'Atalante, » ajoute-t-il, « je vous en aurais envoyé une plus petite, qui conviendrait mieux à une débutante ; mais, puisque c'est l'autre que vous préférez, j'espère que le nom d'Ata-

(1) T. Chalcus, *Residua*, p. 95.
(2) Luzio, *Niccolo da Correggio* (*Giorn. St. d. Lett. It.*, vol. XXI, p. 239-241).
(3) Julia Cartwright, *Béatrice d'Este*, p. 208, etc.

lante et le souvenir de celui qui vous l'envoie vous disposeront à apprendre cet art avec autant de promptitude que d'attrait. »

Il poursuit en lui donnant la clef d'une nouvelle cantate, intitulée *Mopsa et Daphné* et qui avait été exécutée au dernier Carnaval à Milan. Il la lui envoie, mais, si elle ne lui plaît pas, il promet de lui en procurer une autre plus attrayante, et il ajoute qu'elle n'a qu'à ordonner, qu'elle le trouvera toujours prêt à la servir (1).

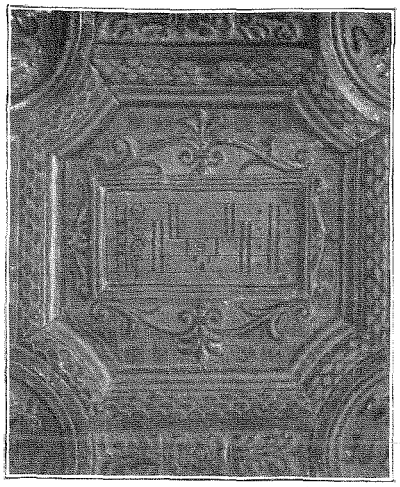
Nous savons déjà que l'instrument de musique favori d'Isabelle était le luth, sur lequel elle s'accompagnait avec une rare habileté. Quelques mois après son mariage, son père autorisa son musicien favori, Giovanni Martini, organiste de Constance, à aller la voir à Mantoue et à lui donner des leçons de chant. A son retour à Ferrare, Martini adresse à son élève un recueil de chants qu'il accompagne de bons conseils. De son côté, le Duc Hercule envoie à sa fille son propre recueil de mélodies, afin qu'elle puisse transcrire ses airs favoris.

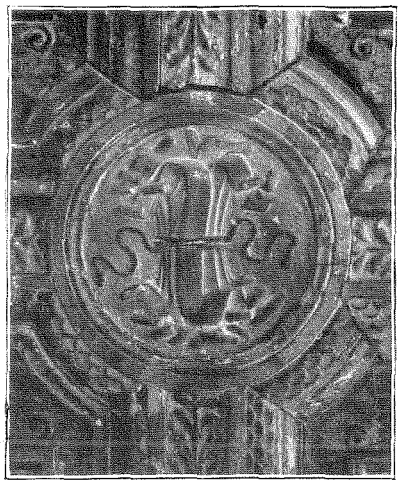
En 1491, un autre musicien ferrarais, Girolamo da Sestola, vint à Mantoue diriger les études de chant d'Isabelle, et, après son retour, resta l'un de ses correspondants les plus assidus.

Pendant l'été de cette même année, Isabelle se résout enfin à écrire au grand musicien Atalante en personne. Elle le prie de lui envoyer une cithare d'argent ou un luth, ayant autant de cordes qu'il lui plaira d'en mettre, « pourvu que l'instrument soit joli et élégant à voir ». Sur les instances du Marquis, Atalante vint, paraît-il, à Mantoue, en 1491 pour y diriger, au palais de Marmirolo, l'exécution de l'*Orphée* de Politien. En 1494, la Marquise donna au musicien florentin une marque toute spéciale de sa faveur en acceptant d'être marraine de son enfant, qui porta son nom et fut tenu sur les fonts baptismaux par l'envoyé de Ferrare, Manfredi (2).

Isabelle s'occupait activement à cette époque de la décoration de ses appartements. Depuis la mort de la Marquise Barbara, survenue dix ans avant, aucune femme n'avait régné à la cour de Mantoue. Elle aurait voulu transporter dans ce vieil et maussade *Castello di Corte* un peu de la grâce et de la beauté des « camerini » de sa mère. Elle occupa durant la plus grande partie de sa vie le « Piano-Nobile » de la tour, à côté de la « Camera Dipinta », qui était le nom ordinairement donné à la « Salle des Époux », décorée de fresques par Mantegna. Cette suite de chambres avait vue sur le lac et sur le pont San Giorgio. Un

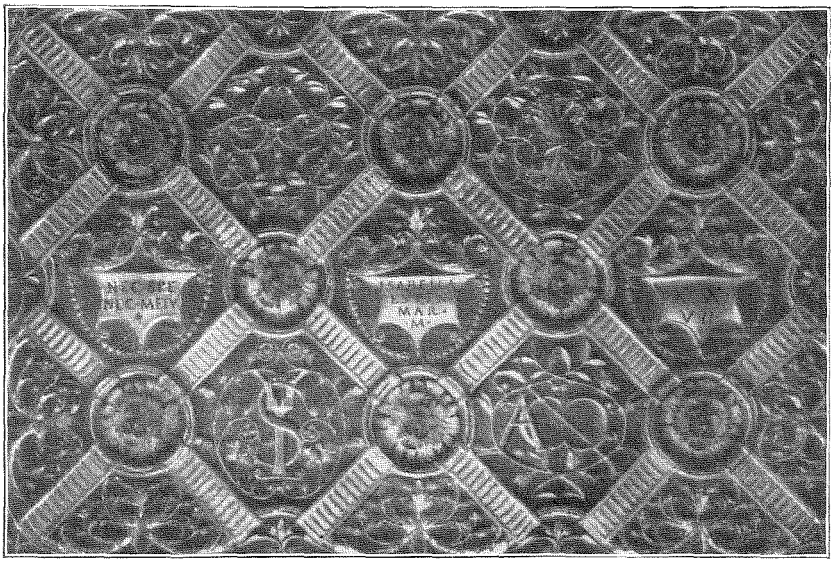
(1) Luzio, *op. cit.*, p. 243.
(2) D'Ancona, *Origini del Teatro Italiano*, vol. II, et Davari, *op. cit.*





PALAIS DE MANTOUE : PLAFOND DU « STUDIOLO », DÉTAILS.

Les notes de musique. | Les billets de « Lotto ».



Cl. Premi.

PALAIS DE MANTOUE : PLAFOND EN BOIS DU « PARADISO »,

Portant les devises d'Isabelle et quatre de ses emblèmes : le candélabre liturgique, les billets de « Lotto », son monogramme, et l'Alpha et l'Oméga.

UNIVERSITÉ
NANCY
BIBLIOTHÈQUE

escalier d'angle, voisin de la « Sala degli Sposi », conduisait aux appartements de son mari situés au rez-de-chaussée.

Malheureusement, ces « camerini », habités par Isabelle pendant plus de trente ans, subirent plusieurs transformations et furent dégradés sous la domination autrichienne, le château ayant été occupé par la troupe durant cent cinquante ans. Il subsiste encore quelques fragments des décorations originales, exécutées sur les dessins de la Marquise, dans une petite chambre ayant vue sur le lac et située près du lieu où était autrefois la « Palazzina » (annexe ajoutée, au moment de son mariage, par Frédéric, le fils d'Isabelle). On y distingue des traces de dorure et de bleu d'outre-mer sur la voûte en berceau du plafond et nous reconnaissons les devises des Gonzague gravées sur les boiseries délicatement marquetées. Là aussi, finement exécutés en or sur champ d'azur, nous discernons les notes et les signes musicaux qui formaient l'emblème favori d'Isabelle, cette « impresa » ou devise qu'elle se plaisait à porter brodée sur ses robes; on y retrouve aussi les billets de « lotto » liés en faisceaux et les nombres mystiques auxquels font allusion Paolo Giovio et d'autres contemporains.

Cette petite pièce, si richement décorée, était sans aucun doute le « *studiolo* », dont les lettres d'Isabelle font si souvent mention, la paisible retraite où elle passa avec Élisabeth de Gonzague les plus heureux jours de sa vie, entourée des livres et des tableaux, des camées et des instruments de musique qui lui étaient chers.

En arrivant à Mantoue, Isabelle amenait avec elle toute une suite d'artistes. La plupart, d'ailleurs, retournèrent bientôt à Ferrare, entre autres Ercole Roberti, qui souffrit tant du mal de mer pendant la navigation sur le Pô, et des fatigues causées par les préparatifs du mariage, qu'il partit subitement sans même avoir pris congé de la Marquise (1).

C'est à un peintre de Mantoue, Luca Liombeni, qu'elle confia la décoration de son « *studiolo* », ainsi que nous l'apprend l'impérieuse missive qu'elle lui adressa de Ferrare, le 6 novembre 1491.

« Ayant appris par expérience, » écrit-elle, « que vous mettez à terminer votre œuvre la même lenteur que celle que vous apportez à toute chose, nous vous envoyons ce mot pour vous rappeler qu'il faut pour une fois changer votre nature. Si notre « studiolo » n'est pas achevé à notre retour, nous avons l'intention de vous faire enfermer dans le donjon du château. Et ceci, nous vous l'assurons, n'est point une plaisanterie de notre part. »

(1) Gruyer, *op. cit.*, II, p. 154.

Au reçu de cet ultimatum, le peintre offre ses humbles excuses à sa maîtresse, qui lui répond le 12 novembre :

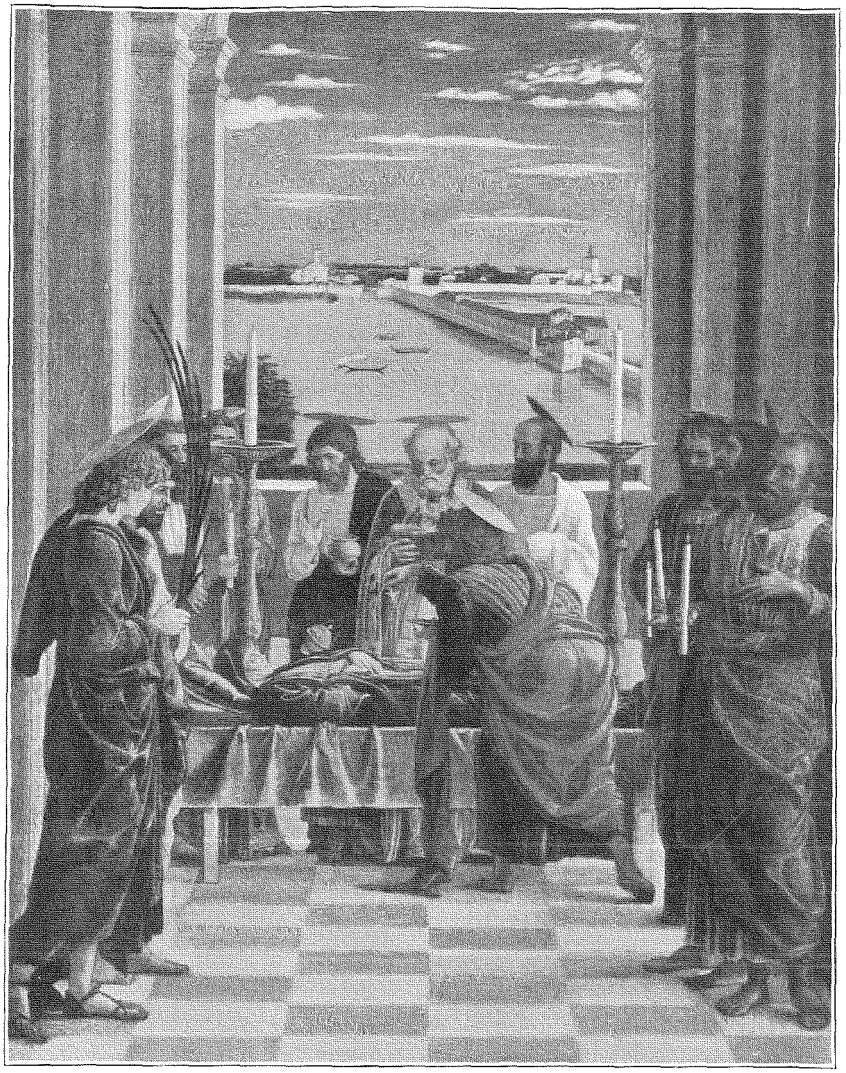
« En réponse à votre lettre, nous apprenons avec plaisir que vous faites votre possible pour terminer notre « studiolo » et échapper à la prison. Ci-inclus, une liste des devises que nous désirons faire peindre sur la frise. Nous comptons que vous les arrangerez pour le mieux, de façon qu'elles fassent le meilleur effet possible. Vous pouvez peindre ce que vous voulez à l'intérieur des armoires, pourvu que vous ayez la main heureuse; sinon, vous les repeindrez à vos frais, et vous passerez l'hiver dans le donjon. Vous pouvez aller dès maintenant y passer une nuit pour votre plaisir. Vous y verrez si le logement est à votre goût ! Peut-être en reviendrez-vous plus désireux de nous plaire dans l'avenir. De notre part, nous ne vous laisserons pas manquer d'argent et Cusatro a ordre de vous donner tout l'or que vous demanderez (1) ».

Mantegna revenait de Rome, en septembre 1491, après avoir été deux ans absent de Mantoue. Il était porteur d'une lettre de l'ancien précepteur d'Isabelle, Battista Guarino, qu'il avait autrefois connu à Vérone. Guarino priait la Marquise de considérer avec égards ce maître, dont l'excellent génie était trop connu pour avoir besoin d'être recommandé. Il l'assurait que Mantegna était d'un commerce fort agréable et que ses qualités d'homme égalaient son talent de peintre; « egli e tutto gentile » (2), suivant ses propres expressions, éloge qui, il faut l'avouer, s'accorde peu avec ce que nous savons du caractère irritable et soupçonneux d'Andrea.

Dès le premier abord, pourtant, Isabelle sut apprécier le rare talent du grand maître et devint pour lui une protectrice dévouée et une amie fidèle. Mantegna consacre l'année suivante tout entière à l'achèvement des *Triomphes*. Par un décret de février 1492, le Marquis accorde au peintre une nouvelle concession de terres, « comme récompense des travaux admirables qu'il a terminés dans la chapelle et dans la « Camera » de notre château et de ceux qu'il exécute actuellement pour nous, représentant, dans le *Triomphe de César*, des personnages qui semblent respirer et vivre (3) ».

Les œuvres de la chapelle mentionnées ici sont très probablement le superbe triptyque du Musée des Offices à Florence, qui représente l'*Adoration*, la *Circoncision* et l'*Ascension*, et le petit tableau d'autel

(1) Luzio, *I Precettori*, etc., p. 18-19.
(2) W. Braghirolli, dans *Giorn. di Erud. Art.*, I, p. 202.
(3) *Archivio Gonzaga, Libro dei decreti*, 24, fol. 56, cité par Kristeller, *op. cit.*, App., p. 486.



C. Anderson

MANTEGNA : LA MORT DE LA VIERGE.

Dans le fond, on aperçoit les lacs de Mantoue et le pont S. Giorgio.
Tableau peint en 1492, pour la chapelle du Castello de Mantoue.
(*Madrid, Prado*).

UNIVERSITE
NANCY
BIBLIOTHEQUE

représentant la *Mort de la Vierge*, avec une vue du lac et du pont de San Giorgio, prise du château.

Cette dernière œuvre fut apportée en Angleterre en 1627, avec les principales pièces de la galerie de tableaux des Gonzague; elle est décrite dans le catalogue des tableaux de Charles Ier, dressé par Van der Doort, comme « une petite œuvre d'*Andrea Montania*, représentant la mort de Notre-Dame; les Apôtres sont debout tout autour, tenant en main des cierges allumés. Dans le paysage, la ville de Mantoue est peinte avec un lac et un pont, du côté de la ville. Petit cadre de bois d'ébène ». Ce tableau précieux, sur lequel les yeux d'Isabelle se reposèrent si souvent, portait, de la main du Roi, l'inscription « *Mantua piece* ». Il fut acheté par l'Ambassadeur espagnol Cardenas, à la vente de tableaux qui suivit l'exécution du Roi, et se trouve maintenant au Prado, à Madrid.

La fin de l'année 1492 vit l'achèvement des *Triomphes*. Andrea put enfin exécuter une commande d'Isabelle. C'était son portrait qu'elle voulait envoyer à Isabelle del Balzo, Comtesse d'Acerra, sœur cadette d'Antonia (femme de Jean-François de Gonzague), et, semble-t-il, l'une de ses plus intimes amies. En janvier 1493, Isabelle d'Este écrit en ce sens à Jacopo d'Atri, agent de son mari à Naples.

Jacopo d'Atri revint à Mantoue en avril, avec un portrait au crayon de la Comtesse, dont Isabelle accuse réception dans la lettre suivante :

« La vue de votre portrait nous a causé la plus vive joie, car vous nous êtes aussi chère que notre propre sœur Béatrice. Si Dieu Notre-Seigneur voulait nous accorder de vous revoir et de vous embrasser une fois encore, cela nous rendrait plus heureuse que tout au monde. C'est ce sentiment qui nous a fait désirer ardemment de posséder votre portrait et de satisfaire ainsi en une certaine mesure le souhait de notre cœur. Maintenant que nous avons votre image, en cire et sur le papier, toutes deux nous sont très chères et nous les regarderons souvent. Pourtant, au dire de Jacopo et d'après notre souvenir, aucun des deux portraits ne vous ressemble parfaitement. Mais nous savons combien il est difficile de trouver des peintres capables de faire un bon portrait d'après nature, et nous tâcherons de suppléer à ce que l'artiste n'a pas su rendre, à l'aide des récits de Marguerite, de Jacopo et de ceux qui vous ont vue récemment, en sorte que nous nous fassions de vous une juste idée. Nous vous remercions infiniment de votre bonté et vous prions de ne pas oublier la promesse que Jacopo nous a apportée, de nous renvoyer un autre portrait plus grand, et de notre côté nous nous conformerons à votre demande. Nous ne disons pas que le portrait sera beau, mais

en tout cas il représentera dans votre maison votre sœur qui vous aime tendrement. »

Quinze jours plus tard, le portrait était achevé par Andrea, mais il ne satisfit pas le goût difficile d'Isabelle.

« Nous sommes très contrariée, » écrit-elle le 20 avril, « de ne pouvoir vous envoyer notre portrait ; le peintre l'a si mal réussi, qu'il ne nous ressemble pas le moins du monde. Nous avons mandé un artiste étranger qui a la réputation de ne pas trahir son modèle. Dès que son travail sera terminé, nous l'enverrons à Votre Altesse, qui n'oubliera pas que nous lui sommes entièrement dévouée ».

Le maître étranger était Giovanni Santi, le père de Raphaël, évidemment recommandé à Isabelle par sa belle-sœur, la Duchesse d'Urbin. Élisabeth l'envoya sans retard. Cet été-là, il passa quelque temps à Mantoue, peignant une série de portraits de famille (destinés sans doute à la décoration de quelque pièce dans l'un des palais des Gonzague), et commença le portrait d'Isabelle. Par malchance, pris de fièvre avant de l'avoir terminé, il fut obligé de regagner Urbin, dont le climat était plus salubre. Plusieurs mois se passèrent avant qu'Isabelle pût annoncer à son amie que le portrait était achevé et allait lui être expédié directement d'Urbin (1).

(1) A. Luzio, *I Ritratti d'Isabella d'Este* (*Emporium*, 1900, p. 347).

CHAPITRE VI

LE PREMIER VOYAGE D'ISABELLE A VENISE

1493-1494

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE. || ON APPREND CETTE NOUVELLE A MANTOUE. || VOYAGE D'ISABELLE A FERRARE ET A VENISE. || ELLE EST REÇUE PAR LE DOGE ET LA SEIGNEURIE. || SES RELATIONS AVEC GENTILE BELLINI. || RETOUR A MANTOUE. || FRANÇOIS DE GONZAGUE A VENISE. || MORT DE LA DUCHESSE ÉLÉONORE, MÈRE D'ISABELLE. || NAISSANCE D'ÉLÉONORE DE GONZAGUE. || DÉPART DU DUC ET DE LA DUCHESSE D'URBIN. || DÉCORATIONS DE MARMIROLO ET DE GONZAGUE.

TANDIS qu'Isabelle et Élisabeth passaient le printemps ensemble, chantant sur le luth les vers de Pétrarque et de Virgile ou jouant au « scartino », leur jeu favori, de grands événements s'accomplissaient dans le monde.

Le 15 mars 1493, Christophe Colomb débarquait à Palos, au retour de son premier voyage, et annonçait aux Espagnols stupéfaits qu'un nouveau monde venait d'être découvert par delà les mers. Aussitôt, la nouvelle pénétra dans le petit « *studiolo* » bleu et doré, dont les fenêtres regardaient sur les lacs de Mantoue. Nous pouvons nous figurer l'intérêt palpitant avec lequel Isabelle et sa belle-sœur lurent les merveilleux récits du voyageur, qui leur parvenaient d'Espagne.

Le 22 avril, Luca Fancelli, vieil architecte qui passa les quarante dernières années de sa vie au service des Gonzague, écrit de Florence au Marquis François :

« Votre Altesse a peut-être appris que nous avons reçu ici des lettres nous disant que le Roi d'Espagne a envoyé au delà des mers des vaisseaux qui, après un voyage de trente-six jours, ont découvert certaines îles. L'une d'elles, située à l'est, est très étendue ; elle possède de larges rivières, des montagnes formidables et un sol très fertile. Elle est habitée par des hommes

et des femmes fort beaux, qui ne portent aucun vêtement, ou se bornent à attacher une feuille de cotonnier autour de leur taille. L'or abonde dans cette contrée dont les habitants sont très accueillants et hospitaliers. Il y a des quantités de palmiers de plus de six espèces différentes et des arbres d'une hauteur prodigieuse. Il existe d'autres îles, dont cinq ont reçu des noms, et l'une d'elles est presque aussi grande que l'Italie. Il y a là-bas des rivières qui roulent l'or; le pays ne renferme point de fer, mais beaucoup de cuivre et beaucoup d'autres merveilles. On ne peut y voir ni le pôle Arctique, ni le pôle Antarctique. »

D'autres détails parvinrent par deux serviteurs de François, Giovanni dei Bardi et Giambattista Strozzi, qui avaient été envoyés en Espagne pour y acheter des chevaux et qui écrivirent de Cadix :

« Un marin de Savone, nommé Colomb, vient de débarquer ici, apportant 30 000 ducats d'or, du poivre et d'autres épices, des perroquets aussi grands que des faucons et aussi rouges que des faisans. Ils ont trouvé des arbres qui produisent de la belle laine, d'autres qui portent de la cire, et des fibres de lin ; des hommes qui ressemblent à des Tartares, grands et actifs, avec de longs cheveux tombant sur leurs épaules. Ils mangent de la chair humaine, engraissent des hommes comme nous faisons des volailles, et sont appelés cannibales... L'expédition a rapporté douze de ces Indiens, qui ont été envoyés au Roi. Dans les forêts, les arbres poussent si dru que vous pouvez à peine voir le ciel, et quand on s'y aventure, il faut grimper au sommet pour pouvoir retrouver son chemin... »

Quelques mois plus tard, Isabelle elle-même recevait la lettre suivante d'un savant de Crémone résidant à Ferrare, nommé Ponzone.

« J'apprends qu'un nommé Colomb a récemment découvert pour le Roi d'Espagne une île dans laquelle il y a des hommes de notre taille, mais à la peau couleur de cuivre, avec des nez comme ceux des singes. Leurs chefs portent aux narines une plaque d'or qui descend sur la bouche, les femmes ont des figures aussi grandes que des roues, et tous sont nus, les hommes comme les femmes. Douze hommes et quatre femmes ont été ramenés pour le Roi d'Espagne. Mais ils étaient si débiles que deux d'entre eux tombèrent frappés d'une maladie à laquelle les médecins ne comprirent rien. Leur pouls s'affaiblit et ils moururent. On a donné des vêtements aux autres. S'ils voient quelqu'un richement vêtu, ils le caressent et lui baisent les mains pour montrer combien ils l'admirent. Ils semblent intelligents, sont très dociles et très doux. Personne ne comprend leur langage. Ils mangent tout ce qui leur est servi, mais on ne leur donne pas de vin. Dans leur pays, ils se nourrissent

de racines d'arbres, et d'une sorte de grosse noix qui ressemble à du poivre, mais contient un bon aliment, et c'est ainsi qu'ils vivent (1). »

Cependant, de plus proches événements allaient réclamer l'attention d'Isabelle.

A son retour de Venise, François de Gonzague avait apporté à sa femme une invitation du Doge à assister aux fêtes de l'Ascension et à la cérémonie annuelle des épousailles de Venise avec la mer. Isabelle l'avait acceptée avec empressement. Mais lorsque, quelques jours après, elle sut par sa mère que Ludovic le More et sa femme se rendraient en mai à Ferrare, et que Béatrice accompagnerait sa mère à Venise, elle déclara à son mari que pour rien au monde elle ne voudrait se trouver dans cette ville à la même époque. Et, du moment qu'il était impossible de rivaliser avec la splendeur du cortège de sa sœur, elle demanderait à être autorisée à paraître sans cérémonie devant le Doge, comme son humble fille et servante.

Le voyage de Ludovic le More fut heureusement différé, et Isabelle quitta Mantoue dès le mois de mai, pour se rendre en bateau à Ferrare. Aussitôt arrivée, elle envoya un affectueux billet à sa belle-sœur Élisabeth dont elle s'était séparée avec beaucoup de regret :

« Lorsque je me suis trouvée seule sur le bateau, privée de votre douce compagnie, je me suis sentie si abandonnée que je savais à peine ce qui me manquait et où je me trouvais. Pour comble de bonheur, le vent et le courant nous furent contraires pendant tout le trajet, et j'ai plus d'une fois souhaité d'être de retour dans votre chambre, à jouer au « scartino » (2). »

A Ferrare, Isabelle assista au mariage de Guido, fils du célèbre poète Tito Strozzi, et à la représentation dramatique qui suivit la cérémonie et qui lui procura un vif plaisir. Elle poursuivit ensuite le cours de son voyage, accompagnée de son beau-frère, le protonotaire apostolique Sigismond. Elle arriva à Chioggia le 13 mai. Logée dans le palais du Podestat, elle reçut une somptueuse hospitalité aux frais de la Seigneurie. Après le souper, trois patriciens de Venise, qui avaient assisté à son mariage, Zorzo Pisano, Zaccaria Contarini et Francesco Capello, lui apportèrent l'hommage de bienvenue du Doge, et l'escortèrent au palais voisin de San Trovaso, occupé par son mari

(1) G. Berghet, *Fonti Ital. per la Storia della Scoperta del Nuovo Mondo*, p. 165-169.

(2) *Copialettera d'Isabella*, lib. III, cité par Luzio, *Mantova e Urbino*, p. 63 ; P. Ferrato, *Lettere inedite di Donne Mantovane del Secolo XV*, p. 56.

en qualité de Capitaine des armées de la République. Le lendemain matin, de bonne heure, Isabelle fit son entrée dans le port de Venise. Elle passa entre les forts de Malamocco et fut reçue à Santa Croce par le Doge et la Seigneurie, les Ambassadeurs de Naples, de Milan et de Ferrare (1). Ses propres paroles décriront mieux que toutes autres la scène qui suivit cette réception.

« Je débarquai et trouvai le prince et les Ambassadeurs sortant de l'église. Je baisai la main de Son Altesse, et échangeai avec elle les salutations d'usage ; après quoi, il me conduisit à son bucentaure, qui était rempli de gentilshommes et de dames. Ces dernières, au nombre de quatre-vingt-treize, étaient richement vêtues et étincelantes de bijoux et je suis sûre qu'aucune d'elles ne portait sur sa personne moins de 6 000 ducats de pierres précieuses. J'étais assise à la droite du Doge et, tout en causant, nous glissions sur le Grand Canal, au son des cloches, des trompettes et des canons et accompagnés par une foule si grande et un si grand nombre d'embarcations qu'il était impossible de les compter. Je ne puis vous dire, mon Cher Seigneur, toute l'aimable attention qui me fut témoignée et tous les honneurs qui me furent rendus ici. Les pierres de Venise elles-mêmes semblent se réjouir et être heureuses de ma venue, si grand est l'amour que l'on porte ici à Votre Excellence. Je suis largement défrayée non seulement de mes dépenses, mais encore de celles de ma suite, et deux gentilshommes sont chargés de pourvoir à nos besoins... Demain, le Doge et la Seigneurie me donnent audience et, selon votre désir, je m'efforcerai de les entretenir de mon mieux. Je ne vous décris pas les beautés de Venise, puisque vous y êtes si souvent venu ; je vous dirai seulement qu'il me semble, comme à vous, que c'est la plus belle ville que j'aie jamais vue. »

Le lendemain, quarante gentilshommes escortèrent la Marquise à la salle du Collège. Le Doge, la prenant par la main, la fit asseoir à sa droite sur une estrade, tandis que Sigismond de Gonzague s'asseyait à sa gauche. Alors, se levant et s'inclinant devant le chef de la République avec une grâce charmante, Isabelle exprima sa joie de pouvoir assurer Son Altesse Sérénissime de son respect et de sa loyauté pour lui et la Seigneurie ; elle dit qu'à leur ombre et sous leur protection son seigneur et époux désirait vivre et mourir, et elle sollicita la permission de leur recommander, avec sa propre personne, le Marquis et ses États. Le Doge répondit par d'aimables paroles et l'invita à assister aux vêpres à Saint-Marc. L'office parut fort long à Isabelle, accablée par la chaleur et par la longueur de toutes ces cérémonies.

(1) Luzio e Renier, *Archiv. St. Lomb.*, XVII, p. 366-372.

Les épousailles solennelles de Venise avec la mer, et le banquet d'apparat qui suivit, furent encore plus fatigants qu'elle ne le prévoyait.

Les derniers jours de son séjour se passèrent plus agréablement. Elle rendit visite à la Reine de Chypre, Catherine Cornaro, réfugiée à Venise, dans sa belle demeure de Murano ; elle assista à une séance du Grand Conseil, et entendit chanter les religieuses à l'église S. Zaccaria. Elle passa un après-midi avec l'oncle de son mari, le Duc de Bavière, qui résidait alors à Venise, et qui lui témoigna la plus cordiale affection. Elle visita le Palais des Doges, et vit les célèbres fresques que peignaient, dans la Salle du Conseil, Giovanni et Gentile Bellini. Elle fit sans doute à cette occasion la connaissance des deux peintres eux-mêmes, dont la sœur, Niccolosia, avait épousé Andrea Mantegna. Elle admira le merveilleux portrait du Sultan Mahomet II, que Gentile avait récemment rapporté de Constantinople. Elle exprima son grand désir de posséder le portrait du Doge, Agostino Barbarigo, que Gentile était en train de peindre, et, de retour à Mantoue, elle demanda à Antonio Salimbeni de rafraîchir la mémoire du peintre, et de le prier, aussi, d'envoyer pour le Marquis des plans du Caire et de Venise.

Le 1er octobre, l'agent de Mantoue informait son maître que Gentile acquiesçait à son désir et à celui de l'illustre princesse ; mais, trois semaines plus tard, l'artiste se dérobait, prétextant des commandes urgentes, et priant la Marquise d'écrire directement au Doge à ce sujet. Isabelle adressa donc au Doge une lettre qui lui fut remise par son envoyé, Battista Scalona. « Le Prince Sérénissime, » écrit Scalona, « appela son secrétaire et lui ordonna de répondre le plus gracieusement du monde à la Marquise, en lui expliquant que le portrait de Gentile était déjà promis à son neveu, mais qu'il prierait le peintre de le copier sans retard pour elle. »

Comme il n'est fait mention nulle part d'un tableau de Gentile Bellini figurant dans la collection d'Isabelle, il est peu probable que ce travail ait jamais été exécuté. Mais le plan du Caire, que Gentile avait promis d'envoyer au Marquis, « sur sa foi de chevalier », fut effectivement apporté à Mantoue, le 22 décembre, avec un vieux plan de la place Saint-Marc et du Palais des Doges, dressé par son frère, Jacopo Bellini (1).

Le 20 mai, Isabelle quitta Venise et passa la nuit à Padoue. Après

(1) Yriarte, *Isabelle d'Este et les artistes de son temps* (*Gazette des Beaux-Arts*, XV, p. 216).

avoir accompli ses vœux à la fameuse basilique de Saint-Antoine, elle continua son chemin vers Vicence et Vérone, où elle fut reçue avec de grands honneurs et aux frais de la Seigneurie.

Sa belle-sœur Élisabeth, qui attendait son retour avec impatience, la rejoignit, non loin de Mantoue, à Porto, où elles firent toutes les deux un séjour de six semaines, dans la villa récemment donnée par François à sa femme.

Là, elles lisaient et chantaient ensemble dans ces jardins en terrasses sur les bords du Mincio, et un violoniste émérite, Jacopo di San Secondo, envoyé tout exprès de Milan par Ludovic le More, leur donnait pendant ces longues soirées d'été d'exquises sérénades. Isabelle jouissait d'un bonheur parfait, et elle était d'autant plus heureuse qu'elle recevait de Venise les échos de l'excellente impression qu'elle y avait produite, au grand avantage de son mari.

En juillet, la Marquise s'arracha à regret à la compagnie de sa belle-sœur. Elle alla voir sa mère, dont la santé donnait des inquiétudes à sa famille, et passa un mois à Ferrare. Ce fut la dernière fois qu'elle revit la bonne Duchesse Éléonore, qui mourut le 11 octobre suivant, emportée en quelques jours par une fièvre gastrique.

François de Gonzague se rendit en hâte à Ferrare, mais donna l'ordre que la triste nouvelle fût cachée à la Marquise jusqu'à son retour. Isabelle, ne recevant pendant toute une semaine aucune lettre de sa mère, sentit ses craintes s'éveiller, lorsqu'un correspondant de Milan, « dont la cruauté dépassait encore l'imprudence », selon l'expression de Capilupi, lui apprit sans ménagements que sa mère bien-aimée était morte depuis trois jours.

Isabelle néanmoins supporta le choc vaillamment et, après la première explosion de sa douleur, elle fit preuve de l'énergie et du sang-froid qui lui étaient habituels.

Un heureux événement vint adoucir son chagrin. Le dernier jour de l'année 1492, elle donna le jour à son premier enfant, une fille. « Par elle, le nom et la mémoire bénie de ma mère revivront, » écrivait-elle à sa tante Béatrice, femme de Matthias Corvin, Roi de Hongrie.

Les félicitations affluèrent de tous côtés. Fra Mariano et la bienheureuse Osanna envoyèrent leur bénédiction à la mère et à l'enfant, et le pauvre bouffon Mattello, dans un accès de folle gaieté, écrivit à sa chère Madonna pour lui recommander de ne plus avoir aucune pensée ni aucun souci au monde, maintenant qu'elle avait donné le jour à une charmante fille. Il continuait en appelant la petite princesse qui venait de naître « Leonora zentile », « Leonora mia bella », « Leonora

mia cara ». Il lui disait qu'il viendrait de Marmirolo pour son baptême, et terminait en réclamant à son père, le Marquis, une distribution de largesses spéciales pour célébrer cette joyeuse naissance.

Isabelle, pourtant, ne dissimulait pas le désappointement que lui causait le sexe de l'enfant. Nous le voyons dans une lettre écrite à sa sœur le jour de l'an. « Vous aurez appris que j'ai une fille et que nous nous portons bien, elle et moi, malgré mon regret de n'avoir pas eu un fils. Mais, puisque c'est la volonté de Dieu, elle me deviendra chère (1). » L'enfant reçut les noms d'Éléonore Violante Maria. Parmi les parrains et marraines figurèrent Ludovic Sforza, sa femme Béatrice, le Doge de Venise, Laurent et Pierre-François de Médicis.

Élisabeth de Gonzague s'était décidée à rester avec Isabelle pour ses couches. Elle ne retourna à Urbin que le 20 janvier avec son mari, le Duc Guidobaldo, qui vint passer la Noël à Mantoue. La Marquise pleura son départ; le jour même, elle lui envoya un mot affectueux, pour lui dire combien sa douce et tendre conversation lui manquait.

Isabelle se rétablit rapidement. Une semaine plus tard, elle sortit à cheval dans la ville au milieu du peuple joyeux, et le lendemain elle se rendit, pour faire ses dévotions, à Sainte-Marie des Grâces, sanctuaire favori des princes de Gonzague, situé de l'autre côté des lacs, à quelques kilomètres de Mantoue.

Au commencement de février, elle assista aux parties de chasse et aux représentations théâtrales à Marmirolo, cette superbe maison de campagne que François de Gonzague aimait à embellir. Depuis trois ans, artistes et architectes y étaient occupés. François, le fils de Mantegna, y avait peint sur toile une série de *Triomphes*, à l'imitation des grandes œuvres de son père. En collaboration avec le maître véronais Bonsignori qui était entré en 1488 au service du Marquis, il entreprit de décorer certaines salles de vues de villes grecques et turques ; Constantinople, Andrinople, Gallipoli et Rhodes étaient représentées dans la *Camera greca* ; sur l'un des murs étaient peintes des femmes turques allant au bain ou à la mosquée, et un portrait de l'Ambassadeur du Sultan.

Les plans procurés par Gentile Bellini étaient évidemment destinés à être placés dans trois autres pièces, et dans une autre salle, dit-on, se trouvait une mappemonde. En 1496, le Marquis demanda à Giovanni

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 69.

Bellini un plan de Paris. Le peintre répondit qu'il ferait de son mieux pour satisfaire Son Excellence, mais qu'il ne garantissait pas l'exactitude de cette carte, car il n'avait jamais été en France. François adressa la même requête à Laurent de Médicis lorsqu'il le pria d'être le parrain de sa fille, mais ce fut, paraît-il, chose impossible à trouver dans toute la ville de Florence.

Isabelle partageait le goût de son mari pour les cartes et les plans topographiques. Plusieurs années après, elle fera faire des copies du globe céleste et terrestre de la bibliothèque du Vatican, et elle enverra chercher à Venise les derniers plans de Constantinople et du Caire.

CHAPITRE VII

L'EXPÉDITION DE CHARLES VIII EN ITALIE

1494-1495

VOYAGE D'ISABELLE A LORETTE ET A URBIN. || LETTRES DE GUBBIO ET D'URBIN. || CHARLES VIII ENTRE EN ITALIE. || LE MARQUIS DE MANTOUE REFUSE SES OFFRES. || VISITE D'ISABELLE A MILAN. || CONQUÊTE DE NAPLES PAR LES FRANÇAIS. || LIGUE CONTRE LA FRANCE. || FRANÇOIS DE GONZAGUE, CAPITAINE DES ARMÉES DE LA LIGUE. || ISABELLE GOUVERNE MANTOUE. || BATAILLE DE FORNOUE. || HÉROISME DE FRANÇOIS DE GONZAGUE. || RÉJOUISSANCES A VENISE ET A MANTOUE. || LE JUIF DANIEL NORSA ET LA « MADONE DE LA VICTOIRE » DE MANTEGNA.

Après le baptême de sa fille et les fêtes du Carnaval à Marmirolo, Isabelle alla en pèlerinage à Lorette pour accomplir un vœu fait à Notre-Dame avant la naissance de son enfant. Elle partit le 10 mars, emportant en offrande des ornements d'or ciselé, exécutés par un habile orfèvre de Mantoue, Bartolommeo Meliolo, qui venait d'être nommé maître de la Monnaie.

Après avoir passé quelques jours à Ferrare, la Marquise s'arrêta une nuit à Ravenne ; elle visita les églises anciennes, admira les mosaïques, puis prit le chemin de Pesaro et d'Ancone et arriva à Lorette le mercredi saint. Elle se confessa et communia le lendemain à l'autel de la *Santa Casa*. Dans une lettre datée de Ravenne, elle informe son mari de son intention de passer le temps de Pâques à Gubbio, puis de consacrer un jour à Assise et un autre à Pérouse, pour voir cette ville illustre. « Voulant, dit-elle, entendre la messe et dîner à Assise, je n'aurais pas le temps de revenir le même jour à Urbin. On me dit que d'Assise à Pérouse il y a seulement dix milles à travers une vallée des plus belles, tandis qu'il y en a douze de plus de Pérouse à Gubbio (1). » Mais, lorsque la Marquise arriva à Gubbio, elle y trouva

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 73, etc.

le Duc et la Duchesse d'Urbin qui l'attendaient et la décidèrent à rester dix jours avec eux à Gubbio et une quinzaine de jours à Urbin. De Gubbio, elle visita Assise, vit les fresques de Giotto, et alla prier sur la tombe de saint François. Isabelle admirait beaucoup le palais de Gubbio. Elle écrit à son mari, le 30 mars :

« Ce palais est meublé avec magnificence. C'est une construction grandiose, et si bien située que je ne crois pas avoir jamais vu rien qui me plût autant. Il est placé sur une hauteur dominant la plaine et la ville, et possède un délicieux jardin avec une fontaine au centre. »

Le fameux palais d'Urbin excitait plus encore l'enthousiasme de la jeune Marquise.

« Ce palais, » écrit-elle à son mari, « est beaucoup plus remarquable que je ne le croyais. En dehors des beautés naturelles du site, il est très richement meublé, rempli de tapisseries, de tentures, de vaisselle d'argent, et je dois vous dire que, dans tous les appartements que j'ai occupés dans les différentes demeures du Duc, les tentures n'ont pas une fois été transportées d'un endroit à l'autre, et pourtant, du premier jour de mon arrivée à Gubbio jusqu'à aujourd'hui, j'ai été de plus en plus somptueusement reçue. Vraiment, je n'aurais pu être l'objet de plus d'honneurs, eussé-je été une jeune mariée ! Je n'ai cessé de prier mes hôtes de réduire leurs dépenses et de me recevoir plus familièrement, mais ils ne veulent pas entendre parler de cela. C'est sûrement le Duc qui l'exige, car c'est le plus généreux des hommes. Sa cour est fort belle, il vit avec une splendeur royale, et gouverne ses États avec beaucoup de sagesse et d'humanité, à la satisfaction de tous ses sujets. »

Le 25 avril seulement, Isabelle prit congé de ses hôtes, accompagnée des regrets de la Duchesse Élisabeth, que son départ rendait inconsolable.

Elle continua son voyage vers le nord, à travers les Romagnes, jusqu'à Bologne, où elle fut reçue par Annibal Bentivoglio et par sa sœur Lucrèce. Après une courte visite à son père et à son frère à Ferrare, elle regagna Mantoue au milieu de mai.

Pendant cette absence, Violante de Preti lui envoyait journellement des nouvelles de sa petite fille. Le Marquis en faisait autant de son côté.

« Nous avons été hier dans la chambre de notre petite fille, » écrit-il dans une lettre adressée à Urbin, « et avons été heureux de la trouver aussi bien portante et aussi gaie. Nous l'avons fait habiller devant nous, ainsi

que vous le désiriez, avec sa robe de damas blanc qui lui va à ravir et dont elle est très fière. Ce matin, nous avons été la voir de nouveau, mais, la trouvant endormie, nous n'avons pas voulu la réveiller (1). »

François avait de plus graves soucis. Il donnait à sa femme ses appréciations personnelles sur les importants événements politiques dont Milan et Mantoue venaient d'être le théâtre durant les dernières semaines. Dans une lettre adressée à Bologne, et destinée à elle seule, il lui dit que « Monseigneur de Migni », ainsi qu'il appelait d'Aubigny, et trois autres Ambassadeurs français étaient arrivés à Mantoue le 22 avril avec quatre-vingt-cinq cavaliers, demandant le passage libre à travers son territoire pour les troupes du Roi Très Chrétien, qui se rendaient à Naples. De plus, ils l'avaient invité en secret à entrer au service de Charles VIII, lui offrant le titre de Capitaine Général et de Grand Chambellan. François, déjà lié à la Seigneurie de Venise, dut refuser ces propositions. Dans cette même lettre, il racontait à Isabelle qu'il avait envoyé son représentant à l'Ambassadeur du Grand Turc à Venise, et que celui-ci lui avait appris que le Sultan lui donnerait volontiers la relique de la Sainte Chemise, portée par Notre-Seigneur, ainsi que quarante bons chevaux qu'il était sur le point de faire venir de Constantinople (2).

Au mois de septembre, le Roi de France entra en Italie; Ludovic Sforza et le Duc Hercule de Ferrare allèrent à sa rencontre à Asti, et Béatrice lui prépara à Vigevano une somptueuse réception. Isabelle elle-même, dont les sympathies, comme celles de toute sa famille, penchaient fortement vers la France, se rendit à Parme, sur la demande de son beau-frère, pour voir la cavalerie française traverser la ville. Elle écrivit ensuite à son frère Ferdinand, le félicitant de son entrée triomphale avec Charles VIII à Florence, et exprimant son regret de n'avoir pas été témoin de ce splendide spectacle.

Sa belle-sœur, Claire de Gonzague, passa le mois de décembre à Mantoue, tandis que son mari, Gilbert, Comte de Montpensier, conduisait les armées françaises contre Naples. Sa présence acheva de gagner Isabelle à la cause française. Mais bientôt ces sentiments, comme ceux de tous les vrais Italiens, allaient subir un revirement complet. Les événements retentissants qui se succédèrent pendant l'automne, à Milan et à Pavie,—la mort du malheureux Duc Jean Galéas, l'élection et la proclamation à sa place de Ludovic, qui n'était que Régent, — furent

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 75-77.
(2) Luzio e Renier, *Archiv. St. Lomb.*, XVII, p. 391.

rapportés en détail à Isabelle, par l'agent de Mantoue, Donato de Preti. Une certaine froideur régnait depuis quelque temps, entre François de Gonzague et Ludovic Sforza. Celui-ci soupçonnait, non sans raison, son beau-frère d'entretenir une secrète correspondance avec son ennemi le Roi Alphonse de Naples. Pourtant, de cordiales félicitations furent adressées au nouveau Duc et à la Duchesse par le Marquis. En janvier 1495, celui-ci autorisa sa femme à se rendre à Milan sur l'invitation pressante de sa sœur. Isabelle assista, le 4 février, à la naissance du second fils de Béatrice, François Sforza, et ce fut elle qui tint l'enfant sur les fonts baptismaux. Une série de fêtes splendides furent données en son honneur par Niccolo da Correggio et d'autres seigneurs milanais. Ses lettres à François et à Jean de Gonzague parlent avec enthousiasme de la magnificence des banquets et des spectacles, des merveilles de peinture et d'architecture, que ses yeux contemplèrent au Castello et dans la ville de Milan. D'autre part, Capilupi, secrétaire d'Isabelle, écrivait à François pour lui faire part des éloges flatteurs dont sa maîtresse avait été l'objet de tous côtés :

« Je voudrais, » écrit-il le 28 janvier, « que Votre Excellence ait pu assister, d'un coin de la chambre, à la réception que Madame accorda à l'Ambassadeur vénitien. Elle y mit tant de grâce et de galanterie, répondit avec tant de vivacité à ses hommages, qu'il se déclara son serviteur. C'est ainsi qu'elle charme tous ceux qui l'approchent, et surtout le seigneur Duc, qui l'appelle sa chère fille et la fait toujours dîner à sa table. En résumé, elle fait grand honneur à Votre Excellence et à elle-même. »

Isabelle écrivait elle-même à sa belle-sœur, Claire de Gonzague, qu'elle s'amusait immensément, qu'on la fêtait et qu'on lui prodiguait plus d'honneurs qu'elle n'en méritait. Cédant aux pressantes instances de Ludovic, le Marquis l'autorisa à passer le Carnaval à Milan, « bien que, » écrivait-il, « tout Mantoue se plaigne de votre longue absence (1) ».

La nouvelle de la conquête de Naples par les Français jeta une ombre sur la gaieté de ces fêtes. Les plaisirs du Carnaval perdirent leur éclat aux yeux d'Isabelle, lorsqu'elle songea à la désolation de Naples et lorsqu'elle apprit que la famille de sa mère et son cousin, le jeune Roi Ferdinand, étaient emmenés en exil. Aussi fut-elle très heureuse de regagner Mantoue. Elle partit, emportant, entre autres présents d'adieu dont Ludovic l'avait comblée, deux bœufs gras et plusieurs pièces de brocart d'or sur lequel étaient brodées des colombes. Béatrice

(1) Luzio e Renier, *Archiv. St. Lomb.*, XVII, p. 620.

était vivement émue en disant adieu à sa sœur, mais ni l'une ni l'autre ne se doutaient encore qu'elles ne devaient plus se revoir, et Isabelle était loin d'imaginer les circonstances si différentes qui la ramèneraient à Milan dans cette splendide demeure de Ludovic le More.

Le 14 mars, elle rentrait à Mantoue. Un mois plus tard, une nouvelle ligue était formée entre le Pape, le Roi des Romains, le Roi et la Reine d'Espagne, Henri VII d'Angleterre, la Seigneurie de Venise et le Duc de Milan. François de Gonzague fut nommé Capitaine des armées de la Ligue et, avec les 25 000 hommes qu'il commandait, se prépara à couper la retraite au Roi de France. Celui-ci, au premier bruit de la coalition formée contre lui, quitta Naples en hâte pour marcher vers le nord.

Le jour de la fête de saint Georges, Isabelle alla voir son père à Ferrare. C'est là qu'elle reçut de « son seigneur », le Marquis François, la demande urgente de lui envoyer quelques-uns de ses plus beaux bijoux. Il voulait s'en parer pour les fêtes qui se préparaient à Milan à l'occasion de l'arrivée de l'Ambassadeur impérial et de l'investiture de Ludovic Sforza à la couronne ducale. Déjà, l'année précédente, à Urbin, la Marquise avait engagé un grand nombre de ses bijoux afin de réaliser la somme d'argent nécessaire pour obtenir l'élévation de son frère Sigismond à la dignité de Cardinal.

« Un de mes désirs les plus chers au monde, » avait-elle écrit alors à François, « est de voir Monsignore devenir Cardinal ; aussi suis-je très satisfaite d'apprendre que cette affaire est près d'être conclue. J'envoie Alberto de Bologne avec les clefs de mes coffrets à bijoux, pour qu'il puisse vous donner tout ce que vous pourrez désirer, car je ne vous donnerais pas seulement mes trésors, mais bien encore mon sang, pour votre honneur et celui de votre maison. »

Cette fois encore elle se sépara de ses plus précieux ornements, ses diamants et ses rubis, son collier à cent chaînons, elle envoya tout, sauf sa ceinture d'or, qu'elle venait de porter à Milan et qu'elle avait prêtée à l'un des courtisans de son père, à l'occasion d'une fête masquée. Tous ses autres bijoux, ainsi qu'elle le faisait remarquer discrètement au Marquis, étaient déjà en gage à Venise (1).

De retour à Mantoue, en l'absence de son mari, elle prit les rênes du gouvernement et administra les affaires avec une prudence et une sagacité qui étonnaient même ses conseillers à cheveux blancs. La veille du jour de l'Ascension, une procession passa près de la maison

(1) Luzio, *Lusso d'Isabella* (*N. Antologia*, 1896).

de Daniel Norsa, banquier juif qui venait de s'établir dans la via San Simone ; l'attention de la foule fut attirée par une suite d'images et d'inscriptions profanes qu'une personne mal intentionnée avait placées sur un mur orné auparavant d'une Madone. On cria au blasphème, la populace jeta des pierres, l'intervention d'un magistrat de la ville empêcha seule la destruction de la maison. Le malheureux juif, qui avait obtenu de l'Évêque la permission d'enlever la Madone et avait payé toutes les redevances voulues, écrivit aussitôt pour implorer la protection du Marquis, et François donna des ordres formels pour qu'il ne fût pas molesté. Mais ce petit incident fut tellement exagéré qu'Isabelle crut nécessaire d'écrire à son mari pour l'assurer qu'aucun désordre grave ne s'était produit pendant son absence.

« Les inventeurs de ces histoires, » écrit-elle le 30 juin, « se soucient peu de jeter l'inquiétude dans votre esprit, tandis que vous êtes occupé à la défense de l'Italie. Ils n'ont guère montré d'égards non plus pour mon honneur et pour celui de mes conseillers. Je prie Votre Altesse d'avoir l'esprit en repos, et de se consacrer aux affaires militaires, car, avec l'aide de mes éminents gentilshommes et fonctionnaires, je prétends gouverner l'État de telle façon que vous n'ayez à souffrir aucun dommage et que tout le possible soit fait pour le bien de vos sujets. Et si quelqu'un vous écrivait, ou vous parlait de désordres dont vous n'auriez pas été informé par moi, vous pouvez être assuré qu'il s'agirait d'un mensonge, car je ne me borne pas seulement à donner audience aux fonctionnaires, mais j'autorise tous vos sujets à venir me parler lorsqu'ils le désirent ; aucun trouble ne peut donc se produire sans que j'en sois avertie. »

Trois jours après, la nouvelle du premier combat des deux armées aux prises étant parvenue à Mantoue, Isabelle s'empresse de féliciter son mari :

« Très Illustre Seigneur, je ne vous ai pas encore écrit, n'ayant rien à vous mander, mais je viens d'apprendre le succès que vous avez remporté sur l'ennemi, et sans attendre davantage je viens féliciter Votre Altesse de ces bonnes nouvelles qui m'ont causé le plus grand plaisir. Je mets mon espoir en Dieu pour vos prochaines victoires. Je vous remercie plus que je ne puis le dire de votre lettre, et je vous supplie de prendre soin de vous-même, car j'ai une grande anxiété en me souvenant que vous êtes au camp, bien que ce soit le lieu où vous avez toujours désiré être. Je me recommande à Votre Altesse mille et mille fois! Celle qui aime Votre Altesse et désire ardemment la revoir. *Isabelle, de sa propre main* (1). Mantoue, 2 juillet. »

(1) Luzio, *Archiv. St. Itali.*, 1890.

Isabelle envoya à son mari, en même temps que cette lettre, une petite croix d'or et un Agnus Dei contenant un fragment du bois de la Vraie Croix, en le priant de le porter à son cou afin que la vertu de cette relique puisse, ainsi que sa dévotion à la Vierge, le préserver à l'heure du danger. « Tout le clergé de Mantoue, » ajoute-t-elle, « sollicité par mon anxieuse affection, prie pour Votre Excellence. »

Le 5 juillet, veille de bataille, le Marquis écrit un court billet où il remercie sa chère femme de sa lettre et de la petite croix pour aquelle il aura une dévotion spéciale. Il dit être si occupé qu'il n'a pas le temps de manger ni de dormir. Il écrit encore le 7, après la bataille de Fornoue, livrée la veille par les armées de la Ligue, et fait à sa femme le récit de ce combat, dont l'issue, à l'en croire, aurait été un succès pour les troupes italiennes :

« La bataille d'hier, ainsi que le héraut vous l'aura appris, fut ardemment disputée. Nous avons perdu beaucoup de nos hommes, entre autres Signor Rodolfo et Messer Giovanni Maria (1), mais certainement les pertes de l'ennemi sont plus considérables que les nôtres. Ce que nous avons fait personnellement est connu de tous ; il est donc inutile que je vous en parle ici ; je veux seulement vous dire que nous nous trouvâmes dans une position telle, que Dieu seul pouvait nous en tirer. La cause principale du désordre fut la désobéissance des stradiots qui ne pensèrent qu'à piller, et, quand on eut besoin d'eux, aucun ne parut. Par la grâce de Dieu, nous avons été sauvés, nous et notre armée, mais beaucoup des nôtres s'enfuirent sans avoir été poursuivis par personne. La plupart des fuyards étaient des hommes de pied ; il ne nous en reste plus qu'un petit nombre. Cela me cause le plus grand chagrin que j'aie jamais ressenti. Si, par malchance, l'ennemi se fût retourné contre nous, nous eussions été complètement anéantis. Notre compagnie a fait prisonniers quelques gentilshommes de la noblesse française, parmi eux le comte de Pigliano (2) et M. le bâtard de Bourbon. L'ennemi est parti ce matin, se dirigeant par la colline vers Borgo San Domino et Plaisance. Nous surveillerons ses mouvements et verrons ce qu'il nous reste à faire. Si les autres s'étaient battus comme nous, la victoire eût été complète, et pas un seul Français n'aurait échappé. Adieu ! »

Un sentiment d'amère déception inspire chaque ligne de cette lettre du Marquis à sa femme. Le six juillet, dans la journée, l'armée française avait réussi à franchir le Taro et avait continué avec succès

(1) L'oncle et le cousin de François.

(2) Il s'agit ici du comte de Pitigliano, un des chefs de l'armée de la Ligue, lequel, prisonnier des Français, avait pu s'échapper et revenir au camp des Italiens.

le surlendemain, huit juillet, sa retraite à travers les plaines lombardes. Mais le camp royal et les bagages ayant été abandonnés, les alliés en tirèrent avantage et François ne tarda pas à se persuader à lui-même qu'il avait remporté une victoire glorieuse. Ses prouesses personnelles à cette occasion ne pouvaient être mises en doute. Trois chevaux ayant été tués sous lui, il combattit à pied au fort de la mêlée, jusqu'à ce que son épée se cassât entre ses mains.

« Depuis les jours d'Hector de Troie, personne ne s'est battu comme lui », écrivait le fidèle sénéchal de la Marquise, Alessandro da Baesso, qui avait lui-même risqué sa vie pour sauver son maître, « il a tué environ dix hommes de sa propre main. Je crois que vous avez dû réciter quelque psaume pour lui, car c'est un miracle qu'il soit sain et sauf. »

Le Roi de France risqua de tomber aux mains de l'ennemi, et dut son salut à son chambellan, le bâtard de Bourbon, qui courut à son secours. Ce prince, fils de Jean, Duc de Bourbon, fut lui-même fait prisonnier et envoyé à Mantoue, où Isabelle le logea dans le Castello et le traita avec la plus grande courtoisie jusqu'au moment où, deux mois plus tard, il fut échangé. « Madame ne laisse le Comte français manquer de rien », écrit Capilupi au Marquis. Lorsque le prisonnier fut relâché, il ne put assez remercier la Marquise de toute la bonté qu'elle avait eue pour lui. Ces prévenances envers le bâtard de Bourbon furent plus tard, si nous en croyons Marino Sanuto, relevées par la jalouse Seigneurie de Venise, comme un signe des dangereuses tendances francophiles de François (1).

Parmi le butin trouvé dans la tente du Roi, on comptait sa propre épée et son bouclier, une cassette d'argent contenant les sceaux de l'État, une châsse précieuse avec le bois de la Vraie Croix, et une relique de saint Denis à laquelle Charles VIII attachait un prix tout spécial. Le Marquis renvoya courtoisement au Roi la plus grande partie de ce butin, mais il expédia à Mantoue une collection de magnifiques tentures, un livre renfermant les portraits des Italiennes célèbres par leur beauté, ouvrages spécialement exécutés pour le Roi. Il y joignit l'épée brisée avec laquelle il avait lui-même combattu. Isabelle reçut ces trophées avec joie. Elle remit l'épée de son mari à Monsignore Sigismond qui déclara à son frère qu'elle était « aussi sacrée à ses yeux que la lance de Longin, puisque le sang qui la teignait avait été versé pour la délivrance de l'Italie (2) ».

(1) *Spedizione di Carlo*, VIII, p. 482.
(2) Luzio, *Emporium*, vol. X, p. 366.

Les réjouissances furent grandes à Venise. François fut comparé à Annibal et à Scipion. La Seigneurie ne se borna pas à lui décerner le titre pompeux de Capitaine Général des armées de la République ; elle augmenta son traitement annuel de 2 000 ducats, et constitua à sa femme une pension de 1 000 autres ducats. L'argent était le bienvenu pour Isabelle, dont les fonds étaient très bas. Le 29 juillet, elle écrit à Zorzo Brognolo, en le priant d'employer cette somme à payer ce qu'elle devait au joaillier Pagano et de consacrer l'argent qui resterait à l'achat de quatre pièces de la plus belle soie de « tabi » qu'il pourrait trouver à Venise. Cette précieuse étoffe orientale, si appréciée par les femmes du temps de la Renaissance italienne, était une sorte de moire de soie qui se fabriquait dans un quartier de Damas.

Tandis que les poètes et les rimeurs de sonnets exaltaient en François le Libérateur de l'Italie, Isabelle ne pouvait dissimuler les craintes qu'elle éprouvait pour la sécurité de son mari. Elle lui écrit au camp devant Novare, où il assiège l'armée du Duc d'Orléans, et lui recommande de veiller davantage à sa vie.

A sa lettre était joint le billet suivant, soi-disant écrit par sa petite fille Éléonore, âgée de deux ans, et signé *Filia obsequentiss. adhuc lactans* :

« A mon Cher et Victorieux Père, Très Illustre et Excellent Prince, dans mon berceau où je suis en ce moment couchée, ou tandis que je tette sur les genoux de ma Très Illustre et Douce Mère, partout où je suis, j'entends sans cesse chanter et louer les grandes actions et les splendides victoires de Votre Altesse qui a battu et chassé les Français, délivrant toute l'Italie de leurs mains barbares. J'entends parler aussi de la gloire et des honneurs qui vous sont justement rendus par tous les gouvernements d'Italie (1). »

François n'avait pas un instant à lui. Dans une courte missive, datée du 28 août, il dit à sa femme qu'il est à cheval jour et nuit, et se demande comment il résiste à tant de fatigues. Mais il la prie de lui envoyer des cartes à jouer, afin de pouvoir, à l'occasion, se distraire en faisant une partie de « scartino ». Outre la direction des opérations militaires, il avait beaucoup de peine à maintenir la paix entre les Italiens et les Allemands, qui se querellaient à chaque instant. Dans l'une de ces rixes, qu'il décrit à Isabelle, il n'y eut pas moins de cent vingt hommes tués.

(1) Luzio, *Archiv. St. It.*, 1890.

Lorsque enfin Novare se rendit et qu'un traité de paix fut conclu entre le Roi de France et le Duc de Milan, François de Gonzague alla rendre visite à Charles VIII à Verceil, et en revint charmé de l'accueil qu'il avait reçu et des magnifiques chevaux que le Roi lui avait offerts. Les chanteurs de Mantoue, envoyés pour exécuter une sérénade à Sa Majesté, racontèrent à Isabelle l'empressement avec lequel le Roi les avait questionnés sur sa personne et sur les bijoux qu'elle portait, se disant très désireux de faire la connaissance de cette séduisante et brillante dame, dont il avait si souvent entendu parler.

Ces échanges d'amabilités entre le monarque français et le Marquis de Mantoue ne laissèrent pas de déplaire à la Seigneurie de Venise, déjà indisposée de ce que le Duc de Milan eût signé séparément la paix avec la France. Aussi, à peine les Français eurent-ils repassé les Alpes, que les Vénitiens s'empressèrent de licencier leur armée.

Le 1er novembre, le Marquis fit son entrée triomphale à Mantoue, où il fut accueilli avec joie par sa femme et ses deux sœurs, Claire de Montpensier et Élisabeth d'Urbin, venues pour y passer la Noël avec leur famille. Grandes furent les réjouissances en l'honneur de ce retour victorieux. Sperandio, ce vieil artiste qui, après un long séjour à la cour d'Este, était venu terminer ses jours dans sa ville natale, dessina une belle médaille représentant François à cheval à Fornoue, avec la fière inscription : « OB RESTITUTAM ITALIÆ LIBERTATEM (1) ».

Mais un mémorial plus grand et plus imposant encore des succès de François de Gonzague était projeté par sa femme et son frère. Au plus fort de la mêlée, le Marquis avait imploré l'aide de la Sainte Vierge et, après la bataille, il avait résolu de commémorer sa délivrance par quelque magnifique monument. Il se souvint alors du malheureux juif Daniel Norsa, dont la maison de la via San Simone avait risqué d'être détruite par le fanatisme de la foule, le jour de l'Ascension; il suggéra donc à son frère Sigismond l'idée d'obliger le juif à rétablir une Madone plus belle et plus splendide à la place de l'ancienne, comme un acte de réparation envers la Sainte Vierge. L'idée fut aussitôt approuvée par le protonotaire, qui proposa qu'Andrea Mantegna fût chargé de peindre un tableau d'autel où le Marquis serait représenté en armes, agenouillé aux pieds de la Vierge. François acquiesça hautement à la proposition et fixa le salaire de Mantegna à 110 ducats (2), que le juif fut sommé de payer comptant dans les trois jours.

Un certain Fra Girolamo Redini, moine de l'ordre des Eremitani,

(1) Armand, *les Médailleurs italiens*.
(2) Cf. *Life of Mantegna*, par miss Cruttwell, p. 93.

qui se mêlait volontiers d'affaires politiques, proposa ensuite que la maison du juif fût démolie et qu'à sa place fût érigée une église dédiée à la *Madone de la Victoire.* Ce projet fut finalement adopté. La somme de 110 ducats fut payée par le juif le 25 août et un acompte fut donné par le protonotaire à Mantegna, qui toucherait le reste lorsque l'œuvre serait en partie exécutée (1).

L'architecte Bernardo Ghisolfo, dont le nom est souvent mentionné dans les archives de Gonzague, se mit tout de suite à l'œuvre, et, au mois de juin suivant, la nouvelle chapelle était prête à recevoir le tableau d'autel de Messer Andrea. Cette fois-ci, le peintre travailla plus rapidement que de coutume ; son sujet lui plaisait et il était stimulé par la promesse de la forte rémunération qu'il devait recevoir. Le jour anniversaire de la bataille de Fornoue, la grande Madone fut triomphalement portée de la maison de Mantegna, près de San Sebastiano, jusqu'au nouveau sanctuaire qui s'élevait à l'autre extrémité de la ville, sur l'emplacement de la maison du juif. François était absent, ayant été appelé dans le royaume de Naples, mais la Marquise et Sigismond avaient décidé de rendre la cérémonie aussi imposante que possible, et leurs lettres au Marquis prouvent que leurs efforts furent couronnés de succès. Le 10 juillet, Isabelle écrit :

« Le tableau de Notre-Dame, peint par Andrea Mantegna, a été porté en procession mercredi dernier, sixième du mois, de la maison du peintre à la nouvelle chapelle de S. Maria della Vittoria, afin de commémorer la bataille de l'an dernier et vos brillants faits d'armes. Je n'ai jamais vu autant de monde à aucune procession dans cette ville. Mon confesseur, Fra Pietro, a prononcé un beau sermon à la grand'messe, et a parlé d'une façon appropriée à la circonstance en priant la glorieuse Vierge Marie de préserver Votre Excellence et de vous ramener victorieux. Fatiguée par mon état, — elle allait être mère pour la deuxième fois, — je n'ai pu suivre la procession à pied, mais j'ai été au Borgo la voir défiler, et suis retournée au Castello en passant par la nouvelle chapelle qui est très bien décorée. Il y avait foule sur la route (2). »

Sigismond ajoute quelques détails intéressants. Il décrit les jeunes gens habillés en anges et en apôtres, qui chantaient des cantiques sur la tribune dressée devant la maison de Mantegna, où le tableau était exposé. Il s'étend sur les manifestations enthousiastes de sympathie

(1) Luzio, *Emporium*, vol. X, p. 360.

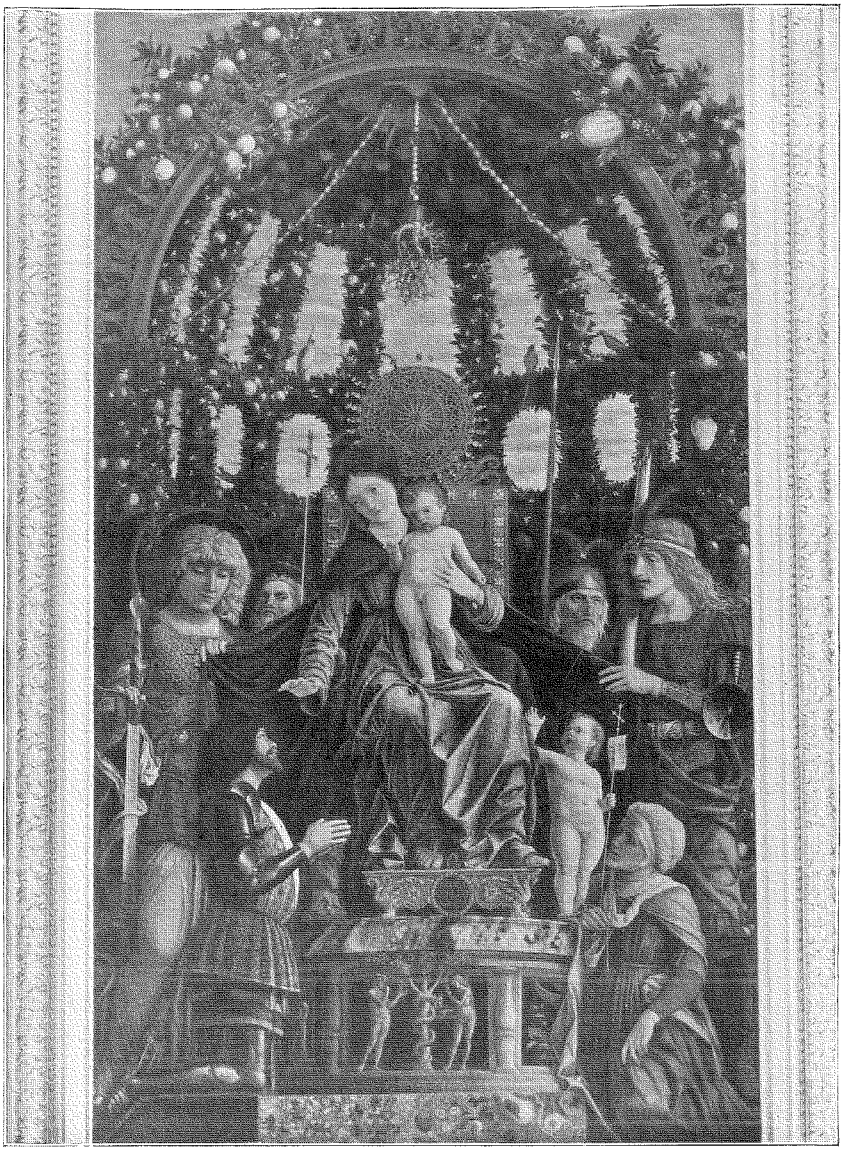
(2) *Archivio Gonzaga*, cité par Portioli, *La Chiesa e la Madonna della Vittoria in Mantova*, p. 21.

que provoqua le prédicateur en faisant allusion au Marquis ; il parle des innombrables cierges, des torches et autres offrandes qui avaient déjà été apportées au nouveau sanctuaire.

Un autre correspondant, le chancelier Antimaco, déclare que le tableau est une œuvre excellente et qu'il était vraiment surprenant de voir l'empressement de la foule à admirer cette belle œuvre. Après l'image de la Madone, c'était le portrait du maître et seigneur absent qui excitait par-dessus tout l'intérêt de chacun (1).

Le petit sanctuaire de Notre-Dame de la Victoire est encore debout dans une rue déserte de Mantoue. Mais on sait que la Madone de Messer Andrea fut apportée à Paris et placée au Louvre. Elle figure maintenant parmi les plus précieuses richesses de la France, dont elle fut d'abord destinée à commémorer la prétendue défaite.

(1) Braghirolli, *Giorn. di Erud. Art.*, I, p. 206.

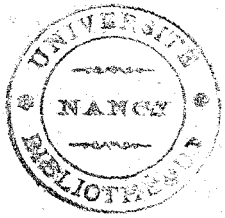


Cl. Alinari.

MANTEGNA : LA MADONE DE LA VICTOIRE (1495).

Tableau votif exécuté en souvenir de la bataille de Fornoue. François de Gonzague y figure en armes, agenouillé à gauche ; vis-à-vis, la Beata Osanna ; derrière, saint Michel et saint Georges, saint André et saint Longin.

(*Musée du Louvre.*)


UNIVERSITÉ
NANCY
BIBLIOTHÈQUE

CHAPITRE VIII

FRANÇOIS, CAPITAINE GÉNÉRAL DES ARMÉES DE VENISE

1496-1497

CAMPAGNE DE NAPLES. || FERDINAND RECOUVRE SON ROYAUME. || FRANÇOIS DE GONZAGUE COMMANDE L'ARMÉE DE VENISE. || ISABELLE GOUVERNE MANTOUE. || SA CORRESPONDANCE AVEC LORENZO DE PAVIE. || NAISSANCE DE SA SECONDE FILLE. || MALADIE DE FRANÇOIS. || SON RETOUR A MANTOUE ET SON VOYAGE A VENISE. || MORT DE FERDINAND DE NAPLES, DE GILBERT DE MONTPENSIER ET DE BÉATRICE D'ESTE. || FRANÇOIS DE GONZAGUE EST DESTITUÉ DE SES FONCTIONS DE CAPITAINE GÉNÉRAL DES ARMÉES DE VENISE. || MORT D'ANNE SFORZA, FEMME D'ALPHONSE D'ESTE.

Au commencement de janvier 1496, le Marquis de Mantoue alla prendre le commandement d'une nouvelle armée vénitienne, envoyée par la Seigneurie pour aider Ferdinand, le jeune Roi de Naples, à recouvrer ses États. Après la retraite de Charles VIII, le vaillant prince avait quitté Ischia, et était rentré à Naples, le jour qui suivit la bataille de Fornoue. Le peuple l'accueillit avec des cris de joie, et la noblesse s'empressa de s'enrôler sous sa bannière. Gilbert de Montpensier (époux de Claire de Gonzague, sœur du Marquis François), qui était resté à la tête des troupes françaises, fut bientôt obligé de se retirer dans les montagnes de Calabre. Il y livra une suite d'escarmouches contre les forces vénitiennes commandées par son beau-frère. Tandis que leurs deux époux combattaient dans deux camps opposés, Claire de Gonzague et Isabelle vivaient ensemble à Mantoue.

Tendrement attachée à sa belle-sœur, Isabelle trouvait dans sa compagnie un adoucissement au chagrin que lui causait le départ d'Élisabeth, qui était retournée en février à Urbin. Ce fut une année morose pour la Marquise. Sauf une courte absence à Ferrare, elle ne put quitter Mantoue où elle était retenue par les affaires

publiques. Comme de coutume, elle sut bien remplir son temps.

Elle reprit ses études classiques, et consulta le grand humaniste de Ferrare, Ercole Strozzi, sur le choix d'un nouveau professeur. Elle consacrait à la musique la plupart de ses heures de loisir. Elle prit des leçons de luth avec Angelo Testagrossa, jeune homme milanais qui chantait « comme un séraphin » et jouait de la lyre et du clavicorde. Pendant son dernier séjour à Milan, elle avait vu, et fort admiré, un instrument fait pour sa sœur Béatrice, par Lorenzo Gusnasco de Pavie, le fameux luthier (1). Elle éprouva le désir d'en posséder un semblable, et, le 12 mars 1496, elle écrivit dans ce but à Lorenzo de Pavie, qu'elle avait souvent rencontré à la cour de Milan, mais qui venait de se fixer à Venise, où il trouvait plus de facilités pour l'exercice de son métier.

Lorenzo s'empressa de répondre qu'il serait heureux de servir la Marquise, mais qu'il craignait de ne pouvoir avant quelque temps exécuter ses ordres, car il venait de promettre une viole à la Duchesse de Milan et un clavicorde à l'un de ses courtisans, Messer Antonio Visconti. Isabelle ne se laissa pas arrêter pour si peu, et elle écrivit au gentilhomme milanais pour le prier de permettre à Lorenzo d'exécuter en premier lieu l'instrument qu'elle désirait.

Messer Antonio Visconti donna volontiers son consentement, et, le jour de Noël, Messer Lorenzo arriva à Mantoue, apportant le clavicorde qui, au dire même d'Isabelle, était une œuvre si belle et parfaite qu'elle n'eût rien pu désirer de mieux. L'insatiable Marquise profita de la présence du célèbre Lorenzo pour lui faire une nouvelle commande. Il s'agissait d'un luth, qu'il proposa d'exécuter en ébène incrusté d'ivoire, « parce que », écrit-il, « ces deux matières se marient bien ensemble, et se font valoir l'une l'autre ». Le 3 février 1497, il écrit que le luth sera bientôt achevé et il adopte volontiers l'idée, suggérée par Isabelle, de graver dans le bois de l'instrument une étoile, emblème favori de la Marquise, que nous retrouvons au revers de sa médaille.

Ce fut ainsi que débuta la correspondance d'Isabelle avec cet homme remarquable, qui vivait dans l'intimité des personnages les plus cultivés de la cour milanaise, et qui appartenait à un petit cercle d'artistes et d'érudits fameux, tels que le peintre Léonard de Vinci, le sculpteur Cristoforo Romano, l'écrivain Sabba da Castiglione et le grand imprimeur Alde Manuce. Il partageait leur amour pour la mu-

(1) L'instrument destiné à Béatrice était probablement celui qui se trouve actuellement au musée Correr à Venise, signé de Lorenzo de Pavie et daté de 1494 (Voir *Béatrice d'Este*, par Julia Cartwright, p. 262).

sique et la peinture, leur enthousiasme pour l'antiquité, leur passion pour les lettres et les arts. Son goût délicat, son coup d'œil juste, le recommandaient spécialement à Isabelle, qui se trouvait en affinité d'esprit avec lui.

Pendant vingt ans, elle entretint avec Lorenzo une correspondance assidue. Tantôt elle lui demandait ces merveilleuses orgues, ces luths, ces violes d'ébène et d'ivoire où la perfection de la forme égalait celle du son ; tantôt elle le chargeait de lui acheter des tableaux, des antiquités, des rosaires d'ambre, des crucifix d'ivoire, des émaux, des camées, des verres de Murano, des étoffes d'Orient, des miroirs de cristal, des cabinets incrustés et tous ces objets précieux dont elle ornait son *studiolo*.

La lecture et la musique demeuraient les distractions préférées d'Isabelle. Mais elle ne dédaignait pas de plus frivoles divertissements. Ses lettres font de fréquentes allusions aux jeux de mots, aux plaisanteries des nains et des bouffons dont elle aimait à s'entourer. Toute une suite d'appartements, avec des chambres basses et des corridors appropriés à leur taille, fut construite pour les nains de la cour de Mantoue, sous le règne d'Isabelle. On les voit encore dans une aile du Castello. En mars 1496, elle demanda à son père si le bouffon français Galasso, et Fritello, le merveilleux nain qui exécutait le saut périlleux à la grande joie de la famille d'Este, ne pourraient pas venir la distraire, car, disait-elle, elle se sentait froide comme de la glace et morne comme une flaque d'eau, en l'absence de son mari ! Son seul plaisir, déclare-t-elle dans une autre lettre, était de faire dicter par Matello des lettres au Marquis. Un jour, elle a failli mourir de rire en regardant Matello imiter un homme ivre, et une autre fois, déguisé en moine, se faire annoncer comme le vénérable Père Bernardino Matello (1).

Aussi Isabelle fut-elle consternée lorsque, après un court séjour auprès d'Alphonse d'Este, qu'il était allé distraire en 1498, le nain favori tomba frappé du mal qui devait l'emporter. Isabelle lui fit, durant sa dernière maladie, de fréquentes visites, et elle écrivait à son mari les jeux de mots auxquels il ne renonçait pas, même sur son lit de mort.

« *Il primo matto nel mondo* », *le premier fou du monde*, ainsi que l'appelait Isabelle, fut inhumé à San Francesco, nécropole favorite des princes de Gonzague. Tebaldeo écrivit son épitaphe, Bonsignori peignit son portrait, et le barde Pistoia composa une élégie où il disait : « Si

(1) Luzio, *Buffoni, etc.* (*Nuova Antologia*, 1891).

Matello est en paradis, il fait rire les saints et les anges eux-mêmes ; s'il est en enfer, Cerbère oublie d'aboyer! » Isabelle demanda aux poètes et aux beaux esprits du temps des épigrammes et des sonnets latins sur ses animaux favoris, sur Martino (le chat de Perse) ou le « Cagnolino Aura ». Le conteur Bandello rapporte que la présence de la Marquise était annoncée par les aboiements de ses petits chiens, et qu'elle chargea Brognolo de chercher dans les couvents de Venise tous les chats de Syrie et du Thibet qu'il y pourrait trouver, afin qu'elle pût choisir le plus beau pour elle-même (1). Ces animaux préférés étaient enterrés en grande solennité dans les jardins en terrasses du Castello, en face de la *Corte Vecchia*. Là, au milieu des cyprès, s'élevaient les pierres de leurs tombeaux, sur lesquelles leur nom était gravé. Tous les seigneurs et les dames de la maison d'Isabelle assistaient à ces cérémonies, et les chiens et les chats favoris suivaient, eux aussi, ces processions funèbres. Et il y a là un trait caractéristique de l'époque : depuis la naissance d'un prince ou la chute d'un Empire jusqu'à la mort d'un bouffon ou celle d'un petit chien, tout événement était prétexte à des épitaphes latines, à des sonnets ou à des élégies.

Mais des objets plus sérieux allaient maintenant réclamer l'attention d'Isabelle. Le 6 juillet 1496, elle donna le jour à une seconde fille, qui fut appelée Marguerite, du nom de sa grand'mère paternelle. Cette naissance causa de nouveau un amer désappointement à Isabelle, qui enviait les deux beaux garçons de sa sœur Béatrice. La pauvre enfant mourut d'ailleurs au bout de quelques semaines, le 23 septembre, avant que son père absent eût pu la voir.

Ainsi que le prévoyait Isabelle, la guerre de Calabre fut une entreprise difficile et laborieuse, et, à la fin de l'été, les deux partis étaient las de se battre. Le 29 juillet, Montpensier fut forcé de rendre, après un long blocus, la ville forte d'Atella, et tomba dangereusement malade de la fièvre. François de Gonzague, toujours courtois envers ses ennemis, envoya au camp français son propre médecin ainsi que des fruits et du gibier pour son beau-frère. Mais la Seigneurie de Venise, au dire de Marino Sanuto, n'approuva pas le procédé de son général, dont la conduite lui donna encore d'autres sujets de mécontentement. Elle refusa pourtant de l'autoriser à rentrer à Mantoue, et appuya la demande qu'il adressait au Pape pour l'élévation de son frère à la dignité de Cardinal.

En allant à Naples, François s'était arrêté quelques jours à Rome.

(1) Luzio, *Giorn. St. d. Lett. It.*, vol. XXXIII, p. 45.

Alexandre VI l'avait reçu avec une faveur marquée et lui avait offert la Rose d'or. Cette bienveillance l'avait encouragé à revenir à la charge en faveur de Sigismond. Pour appuyer ses prétentions, il écrivit au mois d'août à sa femme, lui demandant de lui trouver sur-le-champ sept mille ducats et de mettre à cet effet en gage quelques objets précieux, si cela était nécessaire. Isabelle, qui s'était déjà dessaisie de la plus grande partie de ses bijoux dans le même but deux ans avant, venait d'écrire à son père pour obtenir son aide afin de les racheter. Elle répondit à François par la lettre suivante :

« Je suis naturellement toujours prête à obéir aux ordres de Votre Excellence, mais peut-être a-t-elle oublié que la plupart de mes bijoux sont déjà en gage à Venise, non seulement ceux qu'elle m'a donnés, mais encore ceux que j'ai apportés en dot à Mantoue, et ceux que j'ai achetés depuis mon mariage. Ceci dit, non pour établir une différence entre mon bien et le vôtre, mais pour vous montrer que j'ai déjà tout donné. Il ne me reste plus que quatre bijoux : le grand rubis que vous m'avez offert à la naissance de mon premier enfant, mon gros diamant préféré et les derniers que j'ai reçus de vous. Si je mets ceux-là en gage, je n'aurai plus aucune parure et me verrai forcée de ne porter que du noir, car il serait ridicule de s'habiller de soies et de brocarts de couleur sans bijoux. Votre Excellence comprendra que je n'ai souci, en ce moment, que de son honneur et du mien ; c'est pourquoi je la prie et la supplie de ne pas me priver de ces quelques parures ; j'aimerais mieux donner ma « camora » brodée de pierreries, que de me séparer de tous mes bijoux. J'attendrai donc, pour le faire, d'avoir reçu la réponse de Votre Excellence (1). Mantoue, 27 août 1496. »

Les négociations au sujet du chapeau de Cardinal demeurèrent sans résultat, et Isabelle fut autorisée à conserver ses bijoux.

Au moment où elle écrivit cette lettre, son mari était tombé sérieusement malade de la fièvre à Fondi, tandis que, de son côté, Montpensier l'était à Pouzzoles, et un armistice venait d'être signé entre la France et Venise.

Rien ne retenant plus le Marquis dans le midi de l'Italie, dès qu'il fut en état de supporter le voyage, il se mit en route pour regagner Mantoue. Quelques jours après la mort de sa seconde fille, Isabelle partit au-devant de son mari, accompagnée du protonotaire Sigismond. Au commencement d'octobre, la Duchesse d'Urbin vint la rejoindre à Fano, et le jour suivant Isabelle rencontra François à Ancône, et le

(1) Luzio, *Il lusso d'Isabella d'Este* (*Nuova Antologia*, 1896).

ramena par petites étapes à Ravenne, puis en bateau à Ferrare et ensuite à Mantoue.

Le premier soin du Marquis fut de se rappeler au souvenir du Doge et de la Seigneurie. Dès que sa santé fut suffisamment rétablie, le 21 novembre, il se rendit à Venise. On lui fit une réception grandiose : le Sénat et les députés l'attendaient à Chioggia, la Seigneurie et les Ambassadeurs étrangers allèrent en pompe au-devant de lui à Malamocco. Les grandes portes de Saint-Marc furent ouvertes en son honneur, et, après la messe, il fut conduit sur le *Bucentaure* par le Grand Canal jusqu'à son palais de San Trovaso. Le jour suivant, il se présenta devant la Seigneurie pour lui rendre compte de sa campagne, et, le soir, il assista au mariage de la fille de Zuan Soranzo avec Giorgio Cornaro, frère de la Reine de Chypre.

Cependant, les tristes nouvelles qui arrivaient de Naples jetèrent une ombre sur ces fêtes, tant à Venise qu'à Mantoue. Pendant le voyage de retour, François apprit que le jeune Roi Ferdinand était mort, après une courte maladie, suite des fatigues et des privations endurées pendant sa victorieuse campagne contre les troupes françaises. Isabelle et son mari étaient très attachés à leur jeune cousin qui avait combattu si vaillamment pour recouvrer les États de son père. Un service funèbre fut célébré à Mantoue.

Ce premier deuil fut bientôt suivi de la mort de Gilbert de Montpensier, décédé à Pouzzoles, le 11 novembre. Isabelle s'empressa d'apporter ses consolations à sa veuve, Claire de Gonzague, la sœur de François. Puis, survint un événement plus tragique encore : le 2 janvier, la propre sœur de la Marquise, Béatrice d'Este, Duchesse de Milan, épouse de Ludovic Sforza, à peine âgée de vingt et un ans, mit au monde un enfant mort-né et succomba une heure après.

Cette triste nouvelle, que François dut annoncer à sa femme, fut un coup terrible pour Isabelle, qui venait de voir sa sœur dans tout l'épanouissement de sa jeunesse et comblée de prospérité. Elle fut, au premier moment, si accablée de douleur, que son mari disait n'avoir jamais vu sa femme dans un aussi profond abattement. « Je ne sais », écrivait-elle à son père « comment je trouverai jamais une consolation ».

Le 24 juin, le Marquis se rendit à Venise, ayant reçu de la Seigneurie l'ordre de se préparer à la guerre ; mais, à peine arrivé à sa demeure de San Trovaso, Zorzo Brognolo lui apporta la nouvelle inattendue qu'il était destitué de son grade de Capitaine Général. Depuis quelque temps, en effet, la Seigneurie avait conçu de graves soupçons sur la fidélité de François, et, le jour qui précéda son arrivée, le Conseil des

Cl. Anderson.

BERNARDINO DEI CONTI (?) : LA PALA SFORZESCA (1495).

Commandée pour l'église Saint-Ambroise. Ludovic et Béatrice en donateurs avec leurs enfants ; dans le fond, les quatre Pères de l'Église : Saint Ambroise, Saint Augustin, Saint Jérôme et Saint Grégoire.

(*Milan, Musée Bréra.*)

Dix avait rendu un décret qui le relevait de ses fonctions. Cette mesure était aussi humiliante qu'imprévue pour le Marquis, et Marino Sanuto raconte qu'il partit à cheval le long du Grand Canal « avec une grande arrogance » et que, ayant rencontré le procurateur de la République dans l'église San Giorgio Maggiore, il lui demanda avec hauteur une audience de la Seigneurie.

« Son audace soulevait les murmures de tous », ajoute le chroniqueur. « Mais, bien que destitué de ses fonctions, il fut autorisé à rester dans la ville, parce qu'il était un *zentiluomo* de Venise et que, par ses ancêtres, il avait hérité des privilèges de citoyen. Depuis l'âge de vingt-huit ans, il était Capitaine Général de la République. Apparenté au Roi de Naples, aux Ducs de Milan, de Ferrare et d'Urbin, il avait mené une existence plus agréable qu'aucun autre seigneur italien. Il était resté en charge pendant huit ans, un mois et vingt-quatre jours (1). »

Isabelle, ignorante de la disgrâce qui frappait son mari, passait le jour de la Saint-Jean à Vérone, où, selon le désir de François, et sur l'invitation du Podestat, elle avait accepté de venir assister aux joutes. La Seigneurie de Venise, qui était avertie de sa présence à Vérone, avait donné l'ordre qu'elle y fût traitée avec honneur et qu'une somme de 25 ducats lui fût allouée journellement pour solder ses dépenses pendant toute la durée de son séjour. Après le temps prolongé de son deuil et de sa réclusion, la jeune princesse reparaissait pour la première fois en public avec un charme et un éclat nouveaux. Elle parcourut la lice à cheval, saluant gracieusement tous ses amis ; aucune allusion ne fut faite en sa présence à la disgrâce de son mari, et ce fut seulement à son retour à Mantoue qu'elle apprit le fait de la bouche même du Marquis.

Les mauvaises nouvelles étaient déjà parvenues à Ferrare (2). Alphonse d'Este arriva bride abattue à Mantoue, et Isabelle repartit avec lui pour prendre conseil de leur père, tandis que le Marquis inconsolable demeurait dans son palais de Gonzague, déclarant hautement que sa disgrâce était due aux intrigues du Duc de Milan et à la jalousie de Galeazzo San Severino, gendre de Ludovic Sforza.

« On me dit, » écrit Sanuto, « qu'il est très triste, s'habille de noir et porte sur sa collerette un anneau de fer qu'il a fait vœu de garder jusqu'à ce qu'il ait accompli un pèlerinage à Lorette (3) ».

(1) *Diarii*, I, p. 667.
(2) Muratori, *Diario Ferrarese*, XXIV, p. 345.
(3) *Diarii*, I, p. 697.

C'est à cette époque, et pour marquer son chagrin, que François adopta l'emblème des lingots d'or dans un creuset enflammé, avec la devise : « *Domine probasti me et cognovisti* », emblème que nous voyons reproduit sur le pavement de la *Grotta* d'Isabelle et dans la frise de ses *camerini*. Il orne aussi encore un des plafonds voûtés de son palais de San Sebastiano (1).

Pendant tout l'été, le Marquis s'efforça à plusieurs reprises de regagner les bonnes grâces de la Seigneurie. Il offrit de lui remettre en otages sa femme et sa fille, et même de rendre quelques-unes de ses forteresses. Le jour de l'Assomption, en passant la revue de ses troupes, il déclara qu'il les gardait pour les besoins de la Seigneurie et jeta de l'or aux soldats lorsqu'ils poussèrent le cri de «*Marco!*». Mais la Seigneurie, refusant de le voir ou d'accepter aucun présent de lui, resta persuadée qu'il était secrètement ligué avec le Roi de France.

Il ne semble pas douteux que François eût récemment entretenu des relations secrètes avec Charles VIII. En novembre, Ludovic Sforza adressa à ce sujet à Isabelle une lettre indignée, où il disait qu'il avait entre les mains les preuves de la connivence de son mari avec les Français et les Florentins, et que seules l'affection et la considération qu'il avait pour elle l'empêchaient d'envoyer ces preuves à Venise. Isabelle, profondément affligée de cette rupture entre son mari et son beau-frère, s'efforça de les réconcilier. Sa position était difficile. Pour comble de malheur, dans cette année si douloureuse pour sa famille, la femme de son frère Alphonse, Anne Sforza, mourut à son tour, après avoir mis au monde un enfant mort qui fut inhumé avec elle dans la même tombe. Quinze jours plus tard, une autre princesse d'Este, Béatrice, tante d'Isabelle et mère de Niccolo da Correggio, célèbre autrefois par sa beauté, fut enlevée par une attaque d'apoplexie, à Milan. Isabelle en adressant ses condoléances émues à son cousin Niccolo da Correggio, lui faisait tristement remarquer que la mort de sa mère était du moins dans l'ordre normal des choses, tandis que les deuils qui l'atteignaient elle-même étaient cruels et prématurés.

Une autre cause de chagrins s'ajoutait encore à tous les malheurs qui frappaient Isabelle. Ni elle, ni personne autour d'elle, n'ignorait que son mari se consolait des déboires de sa carrière dans la compagnie d'une maîtresse nommée Teodora qui lui avait donné deux filles. Cette femme avait osé braver l'opinion publique en s'affichant avec une parure splendide au tournoi donné à Brescia en l'honneur de la Reine de

(1) Paolo Giovio, *Imprese*, p. 33.

Chypre. Le Marquis lui-même était présent à cette fête, ainsi que son beau-frère, le jeune Cardinal Hippolyte (1).

Mais Isabelle sut se contenir avec sagesse et conquit l'admiration générale par l'attitude patiente et digne qu'elle conserva. Peu après la bataille de Fornoue, l'humaniste Floriano Dolfo écrivait au Marquis François :

« Vous avez reçu une part de bénédiction meilleure que la plupart des hommes, car vous possédez une femme belle, avisée, de noble caractère, à la fois discrète et vertueuse, qui s'est montrée une vraie mère de concorde, toujours soucieuse de répondre à vos désirs et feignant prudemment d'ignorer celles de vos actions qui sont le plus odieuses et injurieuses pour elle (2). »

Le correspondant qui s'exprimait avec tant de franchise était depuis longtemps lié avec le Marquis et sa femme, et les louanges qu'il décernait à Isabelle étaient largement méritées.

(1) Marino Sanuto, *Diarii*, I, p. 697.
(2) Luzio e Renier, *Archiv. St. Lomb.*, XVII, p. 646.

CHAPITRE IX

LOUIS XII A MILAN

1498-1499

INTRIGUES DE FRANÇOIS DE GONZAGUE AVEC VENISE ET MILAN. || ISABELLE CHERCHE A LE RÉCONCILIER AVEC LUDOVIC LE MORE. || LE MARQUIS SE REND A MILAN ; IL REÇOIT LE COMMANDEMENT DES ARMÉES DE LA LIGUE. || VISITE DE LUDOVIC LE MORE A MANTOUE. || CORRESPONDANCE D'ISABELLE AVEC LUDOVIC. || CONQUÊTE DE MILAN PAR LES FRANÇAIS ET FUITE DE LUDOVIC. || LOUIS XII ENTRE A MILAN. || ISABELLE CHERCHE A NOUER DES RELATIONS AVEC LA FRANCE. || ELLE REÇOIT LES MILANAIS EXILÉS. || RETOUR DE LUDOVIC LE MORE ; SA CAPTURE A NOVARE.

C'EST une tâche malaisée que celle de démêler l'écheveau embrouillé de la politique italienne à la fin du XV^e^ siècle. Il nous sera donc difficile de suivre les intrigues du Marquis François pendant les deux années qui s'écoulent entre sa destitution par la Seigneurie de Venise et la chute de son beau-frère, Ludovic Sforza, dit le More. Sa politique tortueuse et ses fréquentes variations d'attitude ont été savamment discutées par M. Louis Pélissier (1). M. Luzio, de son côté, a récemment mis au jour plusieurs documents nouveaux sur ce sujet (2). Une chose pourtant semble établie : tandis que François et son frère Giovanni inclinaient vers l'alliance vénitienne, les sympathies d'Isabelle d'Este allaient à Ludovic le More. Lorsque la cause du Duc fut irrémédiablement perdue, en vraie « cinquecentiste » qu'elle était (pour emprunter l'expression de M. Pélissier), la Marquise chercha à s'assurer la faveur du Roi de France et à se faire un ami de Louis XII (3).

Pendant l'hiver et le printemps de 1498, Capilupi, l'homme de con-

(1) L. Pélissier, *Louis XII et L. Sforza. Documents pour l'histoire de la domination française dans le Milanais.*

(2) Luzio, *Archiv. St. Lomb.*, 1901.

(3) *Les Amies de Ludovic Sforza* (*Revue historique*, 1891).

fiance d'Isabelle, fut à plusieurs reprises envoyé à Milan, pour négocier avec le Duc. Lorsqu'en avril une nouvelle ligue se forma entre Ludovic le More et l'Empereur Maximilien, le commandement des forces alliées fut offert à François, avec les appointements annuels de 30 000 ducats. Le Marquis se rendit à Milan. Il y fut magnifiquement reçu, et feignit de souscrire à toutes les propositions de Ludovic; en réalité, il était mécontent de n'avoir pas reçu le titre de Capitaine Général de l'armée milanaise, déjà conféré par le Duc à son gendre Galeazzo. Aussi fit-il savoir à la Seigneurie, par son frère Giovanni, qu'il préférerait de beaucoup reprendre le commandement des forces de Venise (1). Isabelle cependant lui conseilla vivement de ne pas renoncer, pour une vexation d'amour-propre, aux avantages pécuniaires du poste qui lui était offert. Ludovic le More annonça bientôt son intention de venir lui-même à Mantoue. Il désirait à la fois témoigner publiquement de la confiance que le Marquis lui inspirait et remercier personnellement Isabelle de ses bons offices.

De grands préparatifs furent faits pour le recevoir. La Marquise emprunta la vaisselle plate et les tapisseries de Niccolo da Correggio, consulta Capilupi au sujet des mets et des vins préférés du Duc, et fut très préoccupée de savoir si elle devait s'habiller en noir et mettre à ses appartements des tentures sombres, Ludovic n'ayant jamais cessé de porter le deuil depuis la mort de Béatrice. Nous apprenons par la lettre suivante, adressée à Capilupi, qu'elle mit ses propres appartements dans le Castello à la disposition de son hôte.

« Benedetto, Nous avons l'intention de loger le Duc ici dans nos appartements du Castello; nous lui donnerons la *Camera dipinta* avec l'antichambre, le *Camerino del Sole*, la *Camera del Cassone*, notre propre *Camerino* et notre salle à manger. Nous destinons la *Camera del Cassone* à Son Excellence en personne, et la tapisserons de tentures noires et violettes, car, bien que nous sachions qu'il porte encore le deuil, nous pensons que ce mélange de couleurs paraîtra un peu moins triste et sera du moins le témoignage de la joie que nous éprouvons ici. Mais je vous demande de consulter Messer Antonio di Costabili (l'envoyé ferrarais) et Messer Visconti, au sujet des tentures des autres pièces, si vous ne pensez pas nécessaire d'en parler au Duc lui-même. Vous me donnerez leur opinion, car il ne me semble pas convenable de laisser nus les murs de nos appartements, même si Son Excellence apporte ses propres tentures. Veuillez aussi me faire savoir quels vins le Duc boit habituelle-

(1) Marino Sanuto, *Diarii*, I, p. 112.

ment, et, ainsi que je vous en ai déjà parlé, quelle sorte de vêtements je dois porter (1). Mantoue, 8 juin 1498. »

Le Duc pria la Marquise d'agir comme il lui plairait et lui exprima la vive satisfaction que lui causaient ses prévenances ; lorsqu'il apprit qu'Isabelle était atteinte d'un léger accès de fièvre, il envoya son bouffon Barone pour la distraire. Le 27 juin, il arriva lui-même, avec le frère d'Isabelle, le Cardinal Hippolyte, un nombreux cortège d'Ambassadeurs étrangers, et une suite d'un millier de personnes. Il passa trois jours à Mantoue, visita les principales églises et les palais, admira les superbes fresques de Mantegna et les trésors artistiques qu'Isabelle avait accumulés dans son « *studiolo* ».

En l'honneur de son hôte illustre, le Marquis donna une série de tournois et de représentations. Les Vénitiens ouvraient l'œil, et Sanuto remarqua que la Marquise désirait évidemment attirer son mari dans le parti du Duc de Milan et qu'elle était, comme son père Hercule, hostile à l'alliance vénitienne.

François hésitait encore. Il envoya des messages à la Seigneurie, par l'entremise de son frère Giovanni que l'on savait fort attaché à Venise, ainsi que sa femme, Laure Bentivoglio, qui faisait de fréquentes visites au couvent de San Giorgio. Le 20 octobre, il se décida à venir en personne à Venise et se jeta aux pieds du Doge, mettant à sa disposition ses services et ceux de sa famille. Mais, si la Seigneurie était prête à lui accorder les mêmes appointements que précédemment, elle ne consentait plus à lui donner le titre de Capitaine Général, et il quitta la ville, rempli d'indignation. Le lendemain, arriva de Milan la nouvelle que la Marquise avait conclu un accord avec Ludovic et que la main d'Éléonore de Gonzague était promise à son cousin Maximilien, le jeune Comte de Pavie. « Chacun trouve », écrit Sanuto, « que le Marquis s'est conduit d'une manière indigne envers la Seigneurie, et le Pape, dit-on, a déclaré que nous nous trouvions ainsi débarrassés d'un grand fou. »

Lorsque, au début de novembre, le Marquis Stanga et Gaspare San Severino vinrent à Mantoue et conclurent définitivement l'accord avec François, ils rendirent visite à Isabelle au Castello et rapportèrent au Duc qu'elle pouvait difficilement contenir sa joie en les voyant. Ludovic lui écrivit personnellement pour la remercier de son assistance et de l'empressement qu'elle avait mis à produire cet heureux résultat.

(1) Luzio e Renier, *Archiv. St. Lomb.*, XVII, p. 656.

Le 1er janvier 1499, l'envoyé impérial, Erasmo Brasca, remit solennellement au Marquis, devant l'église de San Pietro, le bâton et l'étendard du Roi des Romains. Isabelle assista à l'investiture du haut d'une tribune élevée sur la place et offrit ensuite à l'Ambassadeur un banquet au château. La bannière fut solennellement bénie dans la cathédrale, puis portée en procession à travers la ville. Après quoi, le Marquis se rendit à cheval avec l'Ambassadeur au palais de Goïto pour y souper. Mais le bruit courut à Venise que les enfants crièrent dans les rues « *Marco ! Marco !* », à la vue du lion que portait la bannière, ce qui rendit perplexe l'envoyé allemand ; le Marquis, silencieux, se bornait à sourire (1).

Pendant toute cette dernière année du règne de Ludovic, tandis que ses ennemis s'acharnaient à comploter sa perte, Isabelle restait avec lui en communication incessante. Ludovic, de son côté, lui écrivait régulièrement et lui donnait les dernières nouvelles de la cour et de la politique. Ce fut lui qui lui apprit la mort soudaine de Charles VIII, en avril 1498. Il lui adressait des paniers de pêches et des barriques de vin doux. Il l'appelait « sa sœur la plus chère » et se disait son « très affectionné frère ». Elle lui envoyait, de son côté, les plus belles truites du lac de Garde, et des cygnes du lac de Mantoue, pour animer les fossés du Castello. Évangéliste, le fameux valet des haras de François, dressait les chevaux du Duc et les lui renvoyait au bout de trois jours, en état d'être montés par Son Excellence.

Dans l'une des dernières lettres qu'elle adressait au Duc, Isabelle sollicitait l'autorisation d'offrir son portrait en couleur à sa cousine Isabelle d'Aragon, veuve de Jean Galéas.

La Marquise avait toujours témoigné une grande bonté à cette malheureuse princesse, même pendant sa rivalité avec sa sœur Béatrice, et elle correspondait encore fréquemment avec elle. En 1498, elle lui avait envoyé un beau buste en marbre provenant de la collection de Mantegna, et que la Duchesse avait manifesté le désir de posséder, parce qu'on lui trouvait une ressemblance avec elle-même. Isabelle avait également autorisé Beltraffio, élève de Léonard de Vinci, à copier un portrait qui représentait le frère défunt d'Isabelle d'Aragon, le Roi Ferdinand II. Enfin, comme Isabelle d'Aragon exprimait vivement le désir de posséder le propre portrait de sa cousine, la Marquise chargea de ce travail le maître parmesan Gianfrancesco Maineri et envoya le tableau à Milan par l'intermédiaire de son maître de cavalerie

(1) Sanuto, *Diarii*, II, p. 256.

Negro, mais elle jugea prudent d'obtenir au préalable la permission du Duc (1).

« J'ai peur de fatiguer non seulement Votre Altesse, mais encore toute l'Italie, avec mes portraits, mais je ne pouvais me dérober aux sollicitations pressantes de la Duchesse Isabelle (d'Aragon). Le portrait que j'envoie n'est pas très bon et me représente plus forte que je ne le suis. Je désire que Negro le montre à Votre Altesse ; si elle l'approuve, je la prie de le remettre de ma part à la Duchesse. »

Le Duc répondit aimablement qu'il avait admiré le portrait et le trouvait très bon, bien qu'il fît paraître sa belle-sœur plus forte qu'elle ne l'était la dernière fois qu'il l'avait vue. Isabelle avait, en effet, une tendance à l'embonpoint qu'elle redoutait fort et qui finit par la gagner, à la longue. Lors de son séjour à Pavie avec Béatrice, en 1492, elle écrivait à son mari, sans dissimuler sa satisfaction, que, si sa sœur la Duchesse n'était pas devenue plus grande qu'elle, elle était sensiblement plus forte, et paraissait devoir en cela ressembler à leur mère. Plus tard, dans ses lettres, les allusions à ce sujet reviennent fréquemment.

Cependant, la situation du Duc de Milan était devenue critique. Au mois de février 1499, un traité avait été signé entre la France et Venise, décidant la ruine de Ludovic et le partage de ses États. Isabelle passait alors le Carnaval à Ferrare où son père faisait représenter en son honneur toute une série de comédies latines. Elle se hâta d'écrire à son mari que la nouvelle d'un traité entre la Seigneurie et le Roi Louis de France était parvenue à Ferrare et lui semblait d'une telle importance qu'elle croyait devoir l'en informer immédiatement.

Cet événement semble avoir décidé de la ligne de conduite de François. Le paiement de ses appointements était en retard, il n'avait point oublié ses anciens griefs contre Ludovic le More et Galeazzo, bien qu'il eût encore, nominalement, son commandement ; il fit, en mai, des ouvertures secrètes à Louis XII, et mit son épée à son service. Le Roi répondit favorablement, et peu après lui envoya l'ordre de Saint-Michel, en le recommandant chaudement à ses alliés vénitiens.

La perspective d'une alliance entre le Pape et Louis XII était plus alarmante encore. Le fils du Pape, César Borgia, avait été accueilli

(1) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 352. Ce portrait est peut-être celui qui figure dans la collection de Mme Alfred Morisson et qui a été exposé au *Burlington Fine Arts Club* en 1894. Qu'il soit l'œuvre de l'artiste parmesan ou celle de Beltraffio, qui était à cette époque à Mantoue, ce portrait présente une grande ressemblance avec le dessin que Léonard de Vinci a fait d'Isabelle.

avec beaucoup d'honneurs à la cour de France, et créé Duc de Valentinois ; son mariage avec Charlotte d'Albret avait eu lieu à Blois, le 16 mai. François de Gonzague et le Duc Hercule commencèrent tous les deux à craindre pour leur sécurité personnelle et sentirent que le temps était venu de songer à la défense de leurs propres États, au lieu de s'armer pour la cause de Ludovic le More.

Isabelle surveillait la marche des événements et son anxiété grandissait. Sincèrement affligée de la chute de Ludovic, qui s'était conduit envers elle en ami sûr et loyal, elle songeait avec sollicitude aux enfants de sa sœur qu'elle voyait emmener en exil. Mais elle n'en demeurait pas moins désireuse de se concilier les vainqueurs, afin de sauver de la ruine son mari et ses États. Elle envoyait à Louis XII, pendant qu'il était à Milan, des truites et des faucons, une paire de chiens au Comte d'Egmont, un cheval au Maréchal de Gyé, et elle invita Mgr de Ligny, allié de sa famille, à visiter Mantoue. Lorsque, en novembre 1499, elle apprit que le Cardinal d'Amboise avait exprimé le vif désir de posséder un tableau de sainteté peint par Mantegna, qu'il considérait comme le premier artiste du monde, elle commanda tout de suite à Messer Andrea un tableau de saint Jean-Baptiste dans lequel figureraient le portrait et les armes du prélat. Elle envoya l'œuvre au Cardinal, qui déclara qu'il l'estimait plus qu'un présent de 2 000 ducats (1).

Le Duc Hercule et le Marquis de Mantoue se hâtèrent de se rendre au-devant du Roi de France à son arrivée à Pavie et l'escortèrent lors de son entrée triomphale à Milan. Le jeune Balthasar Castiglione, le futur auteur du *Courtisan*, qui était de service auprès de son maître, François de Gonzague, écrivit à ses amis de Mantoue que le Marquis et le Roi avaient assisté à la messe à San Ambrogio et avaient ensuite chassé ensemble. Il soulignait la grande amitié qui existait entre Sa Majesté Très Chrétienne et le Marquis. « Aussi », ajoute-t-il à dessein, « j'espère que maintenant tout ira bien (2). »

Isabelle avait pourtant appris, avec peine, les ravages causés par l'invasion française dans les belles salles du Castello de Milan. Elle fut assez heureuse pour sauver du désastre le magnifique clavicorde de Lorenzo de Pavie, dont il a été question plus haut.

Elle accueillit avec empressement les Milanais exilés qui cherchaient un refuge à Mantoue. Beaucoup de ceux-ci étaient des parents des Sforza, ou des femmes de haute naissance, avec lesquelles elle s'était

(1) Pélissier, *les Amies de Ludovic Sforza* (*Revue historique*, 1891).
(2) Serassi, *Lettere di B. Castiglione.*

liée à la cour de Milan. Au nombre de ces dernières se trouvaient deux maîtresses de Ludovic le More : la célèbre Cecilia Gallerani et Lucrezia Crivelli. Isabelle reçut courtoisement Cecilia. Elle la recommanda plus tard au Roi de France comme une femme remarquablement douée et d'un charme rare, tandis que Lucrezia et ses deux fils trouvaient un asile à la Rocca de Canneto et y vivaient pendant de longues années, sous la protection des Gonzague (1). Parmi les hôtes de distinction qui vinrent cet hiver-là à Mantoue, nous voyons encore l'infortunée cousine de la Marquise, la veuve de Jean Galéas, Isabelle d'Aragon, dont le fils avait été emmené en France par Louis XII:

Les deux frères Sanseverino cherchèrent également un refuge à la cour des Gonzague : l'un, Antonio Maria, dont la femme, Marguerite Pia, était une amie intime d'Isabelle ; l'autre, le brave Capitaine Fracassa.

Par ces réfugiés, qui restaient en correspondance avec Ludovic le More, exilé à Innsbruck, Isabelle était au courant des conspirations tramées en vue de sa restauration. Par ses amis Léonard de Vinci et Luca Pacioli, le grand mathématicien, qui s'arrêtèrent à Mantoue en allant à Venise, elle apprit la haine que nourrissait le peuple de Milan contre les conquérants français, et la confiance avec laquelle le retour de Ludovic était attendu.

Lorsque dans les premiers jours de février, le Duc franchit la Valteline et rentra à Milan au milieu des acclamations de ses sujets, ce fut à Isabelle qu'il adressa la première lettre datée de sa capitale reconquise. Il comptait sur sa sympathie, à l'heure du triomphe, comme à l'heure de la défaite, et il aimait à croire que le concours de son beau-frère lui était assuré. Nous pouvons nous figurer l'intérêt passionné, mêlé de craintes anxieuses, avec lequel Isabelle suivait le cours des événements, pendant ces émouvantes journées.

Elle était naturellement portée à se jeter corps et âme dans le parti de Ludovic le More, et elle écrivit non seulement à son beau-frère, mais au Cardinal Ascanio Sforza, disant qu'elle voudrait voler à Milan et combattre elle-même contre les Français. Le Cardinal insinua que la présence de son mari serait plus utile. Mais François était trop circonspect pour se commettre dans une pareille aventure. Il répondit évasivement aux pressantes demandes de secours que lui adressait son beau-frère, et se borna à envoyer son frère Giovanni, avec une troupe de chevaux, rejoindre Ludovic à Novare (2).

(1) Luzio, *Archiv. St. Lomb.*, 1901, p. 154.
(2) Prato, *Cronaca Milanese* (*Archiv. St. It.*, III, p. 244).

Cl. Anderson.

BOLTRAFFIO : LUDOVIC SFORZA DIT LE MORE.
(1451-1508)

(*Milan, collection Trivulzio.*)

Le sort du More, d'ailleurs, était déjà décidé, et lorsque, le 10 avril, il fut livré au général français Trivulce, ce fut Giovanni de Gonzague qui seul, ventre à terre, courut porter cette nouvelle à Mantoue (1). Isabelle comprit alors que la perte de Ludovic était définitive. Avec une souplesse qui nous déconcerte, mais qui caractérise bien l'âme italienne du XV^e^ siècle, elle s'efforça de se concilier les vainqueurs et de rentrer dans les bonnes grâces du Roi Louis XII.

(1) Muratori, XXIV, p. 386.

CHAPITRE X

LA « GROTTA » D'ISABELLE

1497-1500

ISABELLE S'OCCUPE D'ART ET DE LITTÉRATURE. || ELLE INSTALLE UN MUSÉE, LA « GROTTA », DANS LA CORTE-VECCHIA. || TRAVAUX DE MANTEGNA POUR LA « GROTTA ». || CRISTOFORO ROMANO A MANTOUE. || SES TRAVAUX POUR LA « GROTTA ». || SA MÉDAILLE D'ISABELLE. || CORRESPONDANCE AVEC NICCOLO DA CORREGGIO. || LÉONARD DE VINCI A MANTOUE. || IL FAIT LE PORTRAIT D'ISABELLE. || IL LE MONTRE, A VENISE, A LORENZO DE PAVIE. || ISABELLE PROJETTE D'ÉLEVER UN MONUMENT A VIRGILE. || SA LETTRE A JACOPO D'ATRI.

PENDANT cette période troublée de la fin du XVe siècle, malgré les affaires politiques qui prenaient une si grande part de son temps et de ses pensées, malgré les chagrins d'ordre privé et les calamités publiques dont le poids retombait si lourdement sur elle, Isabelle ne cesse pas de s'intéresser aux lettres et aux arts. Il semble au contraire qu'au milieu de ses anxiétés sa correspondance avec les peintres et les sculpteurs devienne plus active et qu'elle recherche, plus que jamais, à s'assurer des œuvres d'art pour orner ses « camerini ». Dès les premiers jours de son arrivée à Mantoue, ainsi que nous l'avons déjà vu, la décoration de ses appartements avait été l'une de ses distractions favorites, et elle avait chargé ses agents à Venise, à Milan et à Ferrare de recueillir les objets rares et précieux dont elle aimait à s'entourer.

Mais bientôt le petit *studiolo* du Castello ne put suffire à contenir tous ces trésors, et vers l'année 1496 elle obtint de son mari la permission d'installer une partie de ses collections dans une autre suite d'appartements, situés au rez-de-chaussée de la *Corte Vecchia*.

C'est là, dans une pièce qui regardait sur la *Piazza del Pallone*, qu'elle installa son fameux studio de la *Grotta*.

Un inventaire, dressé trois ans après sa mort, donne la liste complète des tableaux, statues, bronzes et médailles qu'il contenait (1).

Les cinq tableaux de Mantegna, de Costa et du Pérugin étaient encore à la *Grotta* en 1627, et le Duc Vincenzo refusa de les vendre avec le reste de la collection de Mantoue à Charles Ier, mais ils furent achetés par le Cardinal de Richelieu immédiatement après le sac de la ville en 1630, et se trouvent actuellement au Louvre.

Les revêtements des murs, les boiseries dorées et sculptées, les marqueteries et le pavement de majolique ont été détruits par les soldats autrichiens qui occupèrent le palais pendant 150 ans. Seules, la cour extérieure et la chambre connue sous le nom de *Scalcheria* ou *Cancelleria* gardent quelques vestiges de leur riche décoration. Mais il faut aller dans les musées publics et privés, soit à Londres, au South Kensington, soit à Berlin, soit à Paris, au Louvre ou dans les collections Édouard André et Rothschild (2), pour retrouver des fragments du pavement en tuiles coloriées de Pesaro, sur lesquelles on discerne les devises des Gonzague, le creuset et les lingots adoptés par François, le soleil qui décorait la *Camera del Sole* de son père, la colombe portant la devise « SEMPER », les aigles noirs et le lion doré donnés à ses ancêtres par l'Empereur Sigismond, et divers autres emblèmes favoris de la maison de Mantoue.

D'après l'abbé Bettinelli, qui fit au XVIIIe siècle une description du palais des Gonzague, le musée tenait son nom de *Grotta* de la cour extérieure conduisant au jardin, qui était décorée dans le style « grottesque » avec des voûtes et des niches en stuc, des colonnes de marbre, des statues et des bas-reliefs. L'inscription sur les murs du *Cortile* porte la date de 1522 et prouve qu'il fut agrandi et embelli lorsque, sur la demande de son fils, Isabelle abandonna son ancien appartement du Castello pour venir habiter la *Corte Vecchia*.

Isabelle rêvait de faire de cette *Grotta* une sorte de retraite à l'écart du monde, où elle pourrait goûter, entourée de chefs-d'œuvre et de quelques amis intimes, les charmes de la solitude.

Pendant sept ou huit ans, Isabelle s'appliqua avec ténacité à réaliser ce rêve. A plusieurs reprises elle écrivit à ses agents, Zorzo Brognolo à Venise, Ziliolo ou Capilupi à Ferrare, de lui envoyer « quelque belle chose pour le studio ». Il arrivait à Mantoue des antiquités grecques et romaines, des têtes de marbre ou des bas-reliefs récemment découverts dans les ruines de Rome ou parmi les temples des

(1) D'Arco, *Art. e Artefici*, II, p. 134. Voir aussi le poème écrit en 1586 par Raffaele Toscan a.
(2) Yriarte, *Gazette des Beaux-Arts*, 1895.

îles Ioniennes. Elle ne se faisait aucun scrupule de demander à César Borgia, qui avait chassé le Duc Guidobaldo, ou aux Pallavicini, qui avaient trahi son beau-frère, les dépouilles de Milan ou d'Urbin. Les plus grands peintres, les sculpteurs et les orfèvres les plus en vue de l'époque, Mantegna, Bellini, le Pérugin, Costa, Michel-Ange, Cristoforo Romano, Raphaël lui-même, furent appelés tour à tour à décorer la *Grotta*. Rien ne la rebutait, ni refus, ni retards.

Elle s'adressa d'abord à Mantegna. De tous les maîtres alors vivants, nul ne partageait plus que cet ancien serviteur des Gonzague l'enthousiasme que l'antiquité inspirait à Isabelle. Nul n'était plus pénétré du véritable sens classique.

Le vieux maître se surpassa dans les deux magnifiques peintures à la détrempe qu'il exécuta pour le nouveau studio de la Marquise. Dans l'une, Vénus, la Reine de l'Amour, siège sur les vertes pentes du Parnasse aux côtés de Mars, Dieu de la Guerre ; au pied du mont sacré, Apollon et les Muses célèbrent son triomphe par des danses et des chants joyeux. Le dessin à la plume de Mantegna représentant la figure centrale du groupe inférieur est conservé à Munich. Sous les traits de la Muse qui conduit la danse, nous retrouvons le visage et le sourire d'Isabelle, introduite ici par l'artiste comme le Génie protecteur du studio (1). L'autre peinture représente Minerve armée de sa lance et de son bouclier, sortant des verts bocages et des berceaux de cyprès d'un jardin ombragé (2) et chassant devant elle l'Ignorance, l'Ingratitude, la Paresse et la Luxure.

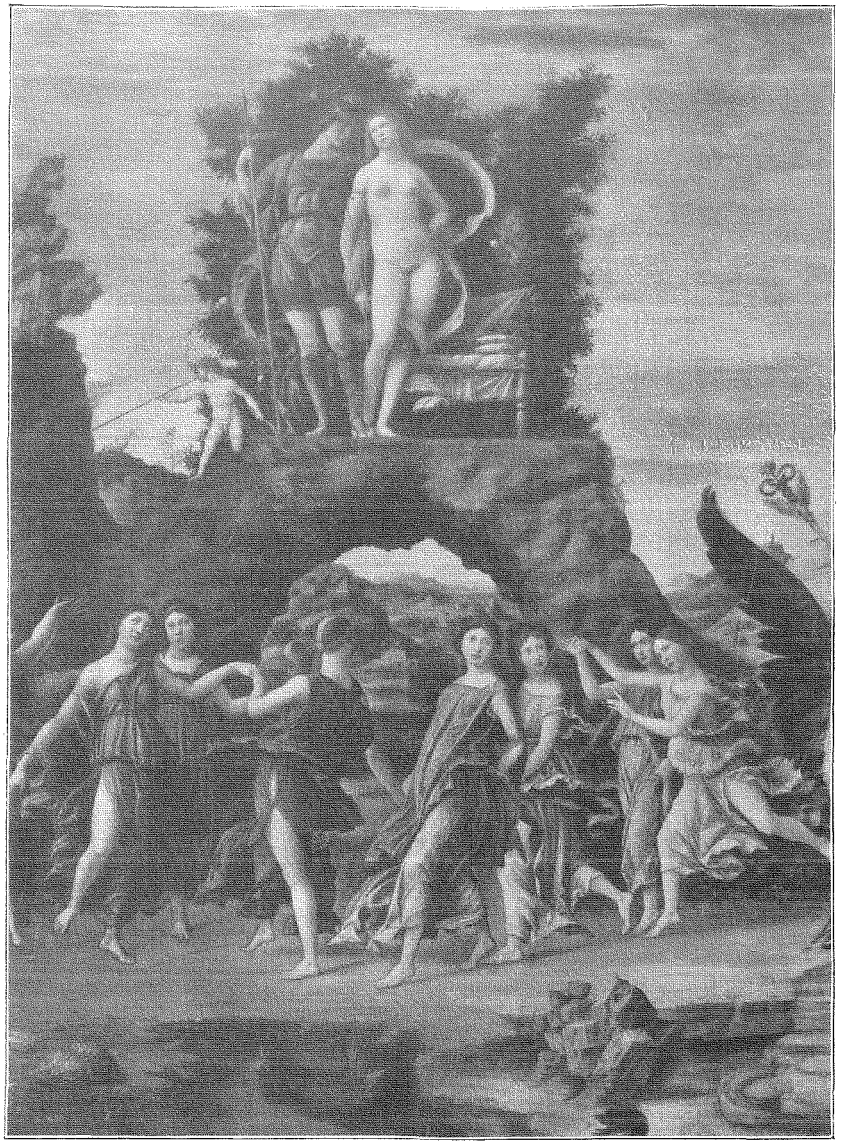
Le Parnasse ou *le Triomphe de l'Amour*, qui est de beaucoup le plus beau des deux tableaux, fut achevé par Andrea dans l'été de 1497.

Le second tableau, *le Triomphe de la Vertu*, fut probablement terminé vers la fin du siècle.

Mais déjà Isabelle s'efforçait d'obtenir des œuvres d'autres maîtres.

Lorsque le Marquis se rendit à Venise, à son retour de Naples, elle le chargea de demander à Giovanni Bellini de peindre un tableau pour son studio. Le 26 novembre 1496, Albert de Bologne annonce que le peintre a promis de se mettre au travail sans retard. Dans la même lettre, le bon serviteur, peut-être pour rassurer sa maîtresse sur la fidélité de son mari, ajoute : « Il ne se passe point de jour que Son Excellence ne parle de Votre Altesse dans les termes les

(1) B. Berenson, *The Drawings of Mantegna*, p. 4.
(2) Cf. Dr Paul Kristeller, *A. Mantegna*, p. 348-349.



Cl. Alinari.

MANTEGNA : FRAGMENT DU « PARNASSE » PEINT POUR LA « GROTTA » D'ISABELLE EN 1497.

La figure centrale de la danse des Muses est le portrait présumé d'Isabelle.
(*Musée du Louvre.*)

plus affectueux. Votre image est gravée dans son cœur, et il parle toujours de vous comme d'une chère et douce enfant. »

Le 3 avril 1497, Isabelle demande à Lorenzo de Pavie, son correspondant fidèle, si son ami le Pérugin est mort ou vivant. Le bruit de la mort du maître ombrien était sans doute parvenu à ses oreilles. « Dans le cas où, encore vivant, il se trouverait à Venise, elle priait Lorenzo de lui demander de peindre un tableau pour la *Grotta* (1). » Le Pérugin n'était pas mort, mais il avait quitté Venise depuis quelques mois.

Bien des années devaient se passer avant que Giovanni Bellini et le Pérugin se rendissent aux vœux de la Marquise. Elle écrivait à son ami Ceresara :

« Nous voudrions être aussi bien servie par les peintres que nous le sommes par les hommes de lettres. Mais nous savons la vanité d'un tel vœu. Il faut nous contenter de prendre ce qu'ils peuvent ou veulent bien nous donner ! (2). »

Cependant la Marquise avait eu la bonne fortune de s'attacher un maître dont elle admirait depuis longtemps le rare talent, le sculpteur Giovanni Cristoforo Romano. Cet excellent artiste, né à Rome aux environs de 1465, avait été envoyé à Milan par le Cardinal Ascanio Sforza ; il travaillait à la Chartreuse de Pavie, et était devenu l'un des chantres favoris de Béatrice d'Este. En cette qualité, il l'accompagnait dans tous ses voyages. « Il était avec elle, » écrit le Marquis Stanga, « un jour ici, un jour là. » Dès son enfance, Cristoforo s'était voué à l'étude de l'art antique à Rome, et il s'était efforcé d'empêcher que la Ville Éternelle ne fût dépouillée de ses marbres précieux. Sabba da Castiglione nous rapporte qu'il était aussi fin connaisseur que Mantegna, et, dans *le Courtisan*, il est rangé avec Michel-Ange parmi les premiers sculpteurs de son temps. Il aurait sans doute égalé ce dernier si sa santé avait été moins mauvaise.

Depuis qu'Isabelle avait vu à Milan le buste qu'il avait fait de Béatrice, elle désirait vivement lui en commander un semblable d'elle-même, et elle avait prié Ludovic d'autoriser le sculpteur à venir à Mantoue. Mais, bien que le Duc et la Duchesse aient volontiers acquiescé à sa requête, Cristoforo s'était excusé de ne pouvoir accepter l'invitation de la Marquise, tant que le travail entrepris à la Chartreuse

(1) Yriarte, *Gazette des Beaux-Arts*, 1895.
(2) *Ibid.*, 1896.

ne serait pas terminé. Il ne consentit à quitter Milan qu'après la mort de Béatrice.

En avril 1497, Isabelle redemanda à Ludovic d'autoriser Messer Cristoforo à venir à Mantoue (1). D'après une lettre datée de septembre et adressée à son agent de Venise pour commander des marbres de Carrare, il semble que Cristoforo était déjà entré au service d'Isabelle et qu'il était sur le point d'achever le plan de la magnifique porte que l'on voit encore à Mantoue dans son appartement du *Paradiso*, à l'étage supérieur de la *Corte Vecchia*. Cet appartement n'ayant été construit qu'en 1520, lorsque la Marquise abandonna son ancien appartement du *Castello*, il est probable que cette porte de marbre blanc ornée de bas-reliefs classiques, richement incrustée de porphyre et de pierres de couleur, était destinée au musée de la *Grotta*. Les sujets des médaillons se rapportent exactement aux peintures de Mantegna et au plan général de la décoration. Minerve apparaît ici dans un « tondo », portant la lance et le rameau d'olivier ; ailleurs, Apollon suspend sa lyre au tronc d'un arbre ; un troisième médaillon représente la Muse de la Poésie et de l'Éloquence avec un livre et une corne d'abondance ; le tout est encadré d'une frise délicieuse, où alternent les vases grecs, les griffons et les colombes.

Nous reconnaissons la main de ce sculpteur de talent dans deux tombeaux portant la date de 1498, qui se trouvent au sanctuaire favori des Gonzague, à S. Maria delle Grazie, près de Mantoue, et M. Luzio a découvert, récemment, deux esquisses de l'emblème du Marquis François, le « crogiolo » ou creuset, que Cristoforo dessina la même année. Nous savons, par une lettre d'Isabelle envoyée au sculpteur à Rome, en mars 1506, que peu après son arrivée à Mantoue il avait exécuté un buste en marbre d'Isabelle destiné à son fidèle serviteur Alessandro da Baesso, et qu'il avait fait une petite réplique de cette œuvre pour son amie la Marquise di Cotrone.

Malheureusement, ces deux bustes ont disparu. Mais une œuvre mémorable exécutée en 1498 par Cristoforo nous a été conservée en plusieurs exemplaires, parmi lesquels un se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris, et un autre au Musée impérial de Vienne ; c'est la fameuse médaille d'Isabelle, portant au revers une figure ailée chassant un serpent, surmontée du sagittaire et d'une étoile. Ce groupe symbolisait probablement la sagesse et les vertus de cette remarquable princesse, tandis que la devise « BENEMERENTIUM ERGO » est une allusion

(1) Luzio e Renier, *Archiv. St. Lomb.*, XVII, p. 51.

SPERANDIO : JEAN-FRANÇOIS DE GONZAGUE.

Médaille commémorative de la bataille de Fornoue (1495).
(*Bibliothèque nationale, Cabinet des Médailles*).

CRISTOFORO ROMANO : ISABELLE D'ESTE (1474-1539)

Médaille faite en 1498.

évidente à la protection accordée par elle aux lettres et aux arts. Ce qui constitue le grand intérêt de cette médaille, c'est qu'elle est un portrait authentique d'Isabelle à l'âge de vingt-quatre ans. Le beau visage, aux traits réguliers, se présente de profil; la masse des cheveux bouclés est relevée et nouée sur la nuque. La Marquise ne porte au cou qu'un rang de perles. Autour de la tête, on lit l'inscription : « ISABELLA ESTEN, MARCH, MAN ».

Après la mort de la Duchesse Béatrice, Niccolo avait quitté Milan pour aller revoir sa vieille demeure de Correggio, mais il n'avait pas osé accepter l'invitation pressante d'Isabelle, qui lui demandait de lui amener sa fille Éléonore, craignant, disait-il, d'apporter la peste à Mantoue. Le 8 juin, il écrivait ces lignes datées de la patrie de Pétrarque :

« Demain, ma chère Dame, j'irai dîner à Selvapiena, à deux milles de Rosena, où le célèbre François Pétrarque composa tant de chefs-d'œuvre. C'est un endroit délicieux, propre à la poésie. Vous le trouverez mentionné si vous lisez la notice sur la vie du poète imprimée dans le recueil de ses *Sonnets* et de ses *Triomphes*. Aussi je m'y rends avec joie, malgré le long trajet jusqu'à Rosena, qui est située à vingt-cinq milles de Correggio et dans un endroit très écarté. Je resterai là quelques jours et j'attends les ordres de Votre Excellence, dont je suis pour toujours l'esclave. »

En juillet 1497, il vient passer quelque temps à Mantoue, mais en revenant, peu après son départ, il tombe malade, et il écrit galamment à sa Dame : « Je me suis séparé de Votre Excellence et en même temps de ma propre santé ».

Au mois de mai suivant, de nouveau à Correggio, il espère, écrit-il à Isabelle, pouvoir bientôt visiter la « retraite de la Grotte », où avait été récemment admis son secrétaire, le guerrier et poète accompli que l'on surnommait « le Prêtre de Correggio ».

« Si cette faveur m'est aussi accordée, » ajoute-t-il, « je me sentirai très honoré, mais si vous me refusez l'entrée, je devrai malgré moi confesser mon infériorité et tâcher de me faire donner des leçons par mon heureux serviteur. »

Quelques jours après, à la lettre d'Isabelle qui le priait de lui envoyer une devise appropriée à la médaille de Cristoforo, Niccolo répondait en suggérant les mots latins : *Benemerentium causa.* Mais la Marquise demanda quelque chose de plus original et Niccolo lui répondit le 18 mai :

« Certainement, il ne conviendrait pas à une personne d'aussi rare mérite de prendre une devise portée par d'autres, quoique je doive avouer n'avoir encore jamais vu celle-là. Toutefois, pour plaire à ma Dame Souveraine, je dirai *Benemerentium ergo*, ce qui a le même sens que *Benemerentium causa*. Ceci vous montrera combien j'obéis aveuglément à Votre Excellence ! Je renvoie votre messager aussi vite que possible, regrettant seulement de ne pouvoir être moi-même auprès de vous une semaine de plus, car je suis obligé d'aller à Milan. Votre serviteur, *Niccolo da Correggio*.

« *P. S.* — Deux autres lignes me sont venues à la pensée ; je les ajoute, bien qu'elles soient de peu de valeur :

Naturae officium
Gratitudinis studio. »

Niccolo retrouva la Marquise, au printemps suivant, à Ferrare, où elle recevait les hôtes de son père, et présidait aux bals et aux fêtes du Carnaval. Après la chute de Ludovic le More, Niccolo avait fixé de nouveau sa résidence à la cour du Duc Hercule. Il y devint un fervent admirateur de la seconde femme d'Alphonse, Lucrèce Borgia. Isabelle n'en restait pas moins l'objet de ses hommages. Il lui envoyait des « canzoni » et des « capitoli » sur le modèle des compositions de Pétrarque pour lesquelles il avait une prédilection. Un sonnet causa un plaisir tout spécial à Isabelle ; il avait été composé en mémoire d'un beau et jeune Romain, qui venait de mourir dans les bras de sa maîtresse.

Un jour, elle déplore que, depuis la mort de sa demoiselle d'honneur favorite, personne ne puisse plus mettre la main sur les derniers « capitoli » et sonnets que Niccolo lui avait adressés. Par bonheur, Niccolo qui, d'ordinaire, ne transcrivait jamais ses vers, put lui envoyer une copie du poème que la Marquise désirait particulièrement et qui commençait par ces mots : « *Non si è ardito il cor* ». Avec son habituelle galanterie, il lui écrivit que, bien que se faisant vieux, il retrouverait sa jeunesse pour danser avec elle, pour s'essayer à la course aux anneaux, et rompre une lance en son honneur aux joutes prochaines. De son côté, Isabelle envoyait au poète des poissons du lac de Garde, et lorsque, en 1506, son fils Galeazzo épousa la belle Ginevra Rangoni, elle lui offrit un splendide clavicorde (1).

Beaucoup d'autres poètes et artistes avaient pris le chemin de Mantoue et de Ferrare à la suite de Cristoforo Romano et de Niccolo da Correggio, lorsque la mort prématurée de Béatrice eût, selon le mot

(1) Luzio e Renier, *Giorn. st. d. lett. it.*, XXI, p. 244.

de Calmeta, transformé la cour brillante de Milan, « de joyeux paradis qu'elle était, en un sombre enfer ». Calmeta lui-même, « *l'elegantissimo Calmeta* », ainsi que le nommaient ses contemporains, l'ancien secrétaire de Béatrice, vint, cet été, passer quelque temps à Mantoue et dédia à la Marquise ses commentaires sur la *Canzone* de Pétrarque : « *Mai non vo cantar* ».

Serafino, le fameux chanteur et acteur, grand favori de tous les princes d'Este et de Gonzague, accepta aussi l'invitation d'Isabelle, qui en était très jalouse. Lorsque l'Évêque Louis de Gonzague de Gazzuolo lui demanda un certain « capitolo » *Sur le Sommeil*, que le poète venait d'écrire, elle le pria de l'enfermer sous clef et de ne permettre à personne de le voir, car elle désirait que ces vers charmants ne tombassent point dans le domaine public (1).

Mais le plus grand de tous les artistes qui, après l'exil de Ludovic Sforza, vinrent de Milan à Mantoue, fut le maître florentin Léonard de Vinci. Isabelle avait souvent rencontré le célèbre artiste, que Ludovic le More tenait en haute estime. Un an après la mort de Béatrice, le 26 avril 1498, elle fit demander à Cecilia Gallerani, l'ancienne maîtresse de Ludovic, de lui prêter un portrait que Léonard avait peint pour elle quelques années auparavant, afin de le comparer à certaines œuvres de Giovanni Bellini qu'elle venait de voir. Cecilia s'empressa de répondre à son désir, et envoya le tableau de Léonard par le messager de la Marquise, en disant qu'elle aurait voulu seulement que ce portrait fût meilleur (2).

Léonard semble avoir fait lui-même une courte visite à Mantoue, au mois de décembre suivant, car, dans une lettre datée de Goïto, le Marquis prie son trésorier de payer à « Léonard le Florentin » onze ducats pour des cordes de luth et de viole apportées par lui de Milan. Il le prie de régler cette dette immédiatement, afin que l'artiste puisse poursuivre son voyage (3).

Nous savons, en tout cas, que Léonard et son ami le mathématicien Luca Pacioli, qui dédia à la Marquise un de ses ouvrages, vinrent à Mantoue en se rendant à Venise à la fin de 1499. C'est alors que Léonard fit au fusain le beau portrait d'Isabelle qui est maintenant au Louvre.

Léonard a interprété à sa manière le visage de la brillante Marquise; elle porte un simple corsage rayé, ses cheveux ondulés tombent

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 93.
(2) Julia Cartwright, *Béatrice d'Este*, p. 53-54.
(3) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 352.

sur son cou nu, sans ornement ni bijou. Les traits si beaux et délicats sont les mêmes que ceux gravés par Cristoforo sur sa médaille deux ans avant; les yeux ont la même expression brillante et pénétrante, toute la physionomie étincelle de vie et d'intelligence. Le temps a été sévère pour les innombrables portraits d'Isabelle. De tous ceux autrefois répandus en Italie, celui-ci est le seul qui nous la représente dans la fraîcheur de sa jeunesse et de sa beauté. L'authenticité du portrait du maître florentin semble être confirmée par le témoignage autorisé du grand connaisseur qu'était Lorenzo de Pavie. Léonard s'était rendu de Mantoue à Venise, et y attendait le résultat de la tentative du Duc Ludovic sur Milan. Il surveillait avec anxiété cette lutte suprême sur laquelle tout son avenir était engagé. Il rencontra alors son vieil ami, le sage de Pavie. Le 13 mars 1500, ce dernier écrit à la Marquise :

« Très Illustre Dame, — Je vous envoie par ce courrier un excellent luth en bois de noyer, selon le type espagnol ; il me semble avoir le plus beau son que j'aie jamais entendu. Léonard de Vinci est à Venise et m'a fait voir un portrait de Votre Altesse, très exact comme ressemblance et si bien exécuté qu'il ne serait pas possible d'atteindre à un meilleur résultat (1). »

Léonard, semble-t-il, emporta une copie de son dessin à Venise, et laissa l'autre à Mantoue, car, un an après, un message de la Marquise lui parvint à Florence, le priant de lui envoyer la réplique de son portrait, parce que le Marquis avait fait cadeau de l'exemplaire qu'elle avait gardé. Mais il ne tint jamais la promesse qu'il avait faite de peindre à l'huile le portrait d'Isabelle, et, malgré toutes les supplications qui lui furent adressées, il n'exécuta jamais de tableau pour le studio.

La même année, Isabelle s'occupait activement d'un nouveau projet : l'érection d'une statue à Virgile sur la place du château. Au commencement du siècle, Charles Malatesta, en sa qualité de Régent de son neveu, le jeune Jean-François de Gonzague, avait, dans un mouvement de piété égarée, renversé et jeté dans le Mincio la statue de Virgile qui ornait la place San Pietro, prétextant que le peuple de Mantoue rendait au poète romain un hommage qui n'était dû qu'à un saint. Le Marquis Ludovic, auquel son grand maître, Vittorino da Feltre, avait appris à révérer Virgile, désirait vivement remettre en place cette statue, mais il n'avait jamais pu réaliser son désir. La découverte

(1) A. Baschet, *Alde Manuce.*

d'un buste antique qu'un savant médecin de Mantoue, Battista Fiera, déclarait être l'effigie authentique de Virgile, inspira à Isabelle l'ambition d'élever un monument au grand poète natif de Mantoue. Elle proposa naturellement de confier l'œuvre à Andrea Mantegna. Une lettre datée de Naples, et adressée, le 17 mars 1499, à la Marquise par Jacopo d'Atri, secrétaire de François, montre l'enthousiasme que son projet fit naître parmi les amateurs des lettres classiques.

« Illustrissime et Excellentissime Madame, — J'estime qu'au moins par la renommée, Votre Excellence connaît les mérites et le talent si rares de Pontanus (1), dont on peut justement dire que, non seulement de notre temps, mais depuis Virgile, il n'y a jamais eu d'homme d'une science plus étendue ni d'une valeur plus considérable. Ayant eu hier un long entretien avec lui, au nom de votre très illustre époux, et me rappelant le désir de Votre Altesse de faire élever une statue à Virgile, j'ai cru devoir le consulter et prendre son avis sur la question.

« Je lui dis d'ailleurs que je ne le faisais que sur l'ordre de Votre Altesse et je lui fis part du dessein qui inspirait votre âme magnanime. Aussitôt que Pontanus m'eût entendu, il manda auprès de lui deux gentilshommes lettrés et leur dit : « Si Paulus Vergerius, l'auteur du *De ingenuorum educatione* « *liberorum et liberalibus artibus*, était ici, il prendrait plus de plaisir à « constater la grandeur d'âme de cette illustrissime Madonna, qu'il ne « ressentit de tristesse lorsque le Comte Charles Malatesta fit jeter dans « le fleuve la statue de Virgile ». Puis, appuyant sur ces mots, il ajouta : « Considérez, messieurs, la magnanimité de cette princesse, à laquelle sa « jeunesse n'a pas encore permis d'atteindre une culture classique excep- « tionnelle, et qui a décidé de faire revivre la mémoire illustre du grand « poète, et de relever le prestige et la gloire de la ville de Mantoue que le « geste outrageant du Comte Charles — un lettré et un homme d'expérience, « pourtant — a si gravement compromis. Cette femme est véritablement « digne de régner, digne de tous les éloges, et, sans aucun doute, si j'avais « appris plus tôt à la connaître, elle eût eu sa page dans mon livre *De* « *Magnanimitate...* » (2).

Un dessin de la collection His de la Salle, actuellement au Louvre, représente justement une statue de Virgile, couverte de lauriers et tenant en main l'*Énéide*. Il est du style, sinon de la main de Mante-

(1) Pontanus, auquel il est fait ici allusion, n'était pas seulement un élégant poète latin dont les vers furent publiés par Alde Manuce, il avait encore occupé des emplois élevés à la cour du Roi Alphonse de Naples et de son fils Ferdinand, et il était l'objet de la confiance du monarque régnant, Frédéric.

(2) A. Baschet, *Gazette des Beaux-Arts*, 1866.

gna, et fut peut-être exécuté sur l'ordre d'Isabelle. Mais le projet ne fut jamais réalisé et Mantoue resta privée d'un monument à l'honneur du plus grand de ses fils. Le seul mémorial exécuté pendant la vie d'Isabelle fut le beau buste de Virgile en terre cuite qu'en 1511 le D[r] Battista Fiera plaça sous une arcade, à la façade de l'église de S. Francesco, avec un buste du Marquis, et un autre du carme poète Battista Sapgnuoli. L'arcade fut détruite par les Autrichiens en 1852, mais les trois bustes sont encore conservés au Musée de Mantoue.

CHAPITRE XI

ISABELLE ET CÉSAR BORGIA

1500-1502

NAISSANCE DE FRÉDÉRIC, FILS D'ISABELLE. || CÉSAR BORGIA EST SON PARRAIN. || RELATIONS DE CE PRINCE AVEC LES GONZAGUE. || VOYAGE D'ÉLISABETH D'URBIN A ROME. || LETTRES DE SIGISMOND CANTELMO. || COMÉDIES REPRÉSENTÉES A FERRARE ET A MANTOUE. || TRAITÉ DE GRENADE ET PARTAGE DE NAPLES. || BORGIA CONQUIERT LA ROMAGNE. || ABDICATION ET EXIL DE FRÉDÉRIC, ROI DE NAPLES. || FIANÇAILLES D'ALPHONSE D'ESTE ET DE LUCRÈCE BORGIA. || PRÉPARATIFS DU MARIAGE A ROME. || LES LETTRES DU « PRÊTRE DE CORREGGIO » A ISABELLE. || MARIAGE DE LUCRÈCE. || SON VOYAGE A FERRARE.

L'ANNÉE 1500, qui vit la ruine définitive de Ludovic Sforza et l'élévation de César Borgia, marque une époque mémorable dans la vie d'Isabelle. Le 17 mai, un mois avant la défaite de Ludovic à Novare, la Marquise, retirée au château de Mantoue, donna le jour au fils si longtemps désiré. Quelque temps auparavant, sœur Osanna avait prédit cet événement ; elle avait conseillé à la Marquise de prendre bon courage, car ses prières avaient été entendues, et un fils lui serait bientôt accordé (1).

La joyeuse nouvelle fut reçue avec acclamations à Ferrare et à Urbin, comme à Mantoue. On sortit enfin le berceau somptueux envoyé par le Duc Hercule pour la naissance du premier de ses petits-enfants et dont Isabelle avait refusé de se servir pour ses filles. L'heureuse mère emprunta les tentures en cuir de Cordoue et les tapisseries de Ferrare pour décorer les appartements de son fils le jour de son baptême. Cette solennité eut lieu le 16 juillet, mais, en raison de l'état troublé de l'Italie, aucune réjouissance publique ne fut donnée (2).

Le choix des parrains était significatif : le premier était l'Empereur

(1) Donesmondi, *Storia Eccles. di Mantova.*
(2) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 106.

Maximilien, dont le Marquis cherchait à s'assurer l'amitié sans rompre avec Louis XII, et qui se réjouissait lui-même de la naissance de son petit-fils, le futur Empereur Charles-Quint. Isabelle ne se doutait guère de l'influence que l'enfant qui venait de naître à Gand, le jour de la fête de saint-Mathias, exercerait sur le sort de l'Italie et de son fils nouveau-né.

Le second des parrains de Frédéric était le Cardinal Sanseverino, le prélat guerrier qui, comme tous ses frères, avait été un partisan dévoué des Sforza, et était entré dans Milan à la tête des troupes de Ludovic le More. Il avait réussi ensuite à faire la paix avec la France, grâce à l'amitié du Cardinal d'Amboise, et il était, depuis quelques mois, rentré à Milan.

Le troisième personnage choisi par le Marquis pour tenir son fils sur les fonts baptismaux était César Borgia. Le fils du Pape était, ainsi que le jeune Castiglione l'écrivait aux siens, le plus grand et le plus beau de tous les princes et gentilshommes qui escortaient Louis XII à son entrée à Milan. Il allait bientôt devenir l'homme politique le plus en vue d'Italie. L'énergie de sa volonté, la puissance de son intelligence égalaient sa force physique; son ambition comme son courage n'avaient point de limites. Il exerçait sur le Pape une influence décisive. Déjà maître de Rome, il aspirait à régner sur toute l'Italie. « Il est ardent à la vengeance, et ne pardonne jamais une offense, à ce que j'entends dire de tous les côtés », écrivait de lui Pandolfo Collenuccio. Le Pape lui-même ne portait pas un autre jugement sur son fils. « Le Duc est un homme de bon naturel », disait-il à Costabili, autre envoyé ferrarais, « mais il ne peut pardonner une insulte. L'autre jour, j'avançais que Rome était une ville libre, où chacun avait le droit de dire ce qui lui plaisait. « Cela peut se passer ainsi à Rome », répondit César, « mais j'apprendrai aux gens à se repentir de ce qu'ils diront (1). »

François de Gonzague et sa femme se rendirent compte tout de suite du pouvoir grandissant que prenait le « Duc Valentino », ainsi qu'on l'appelait populairement en Italie. Ils saisirent alors toutes les occasions de se concilier ce dangereux personnage. Et c'est ainsi que, quelques jours après la naissance de son fils, le Marquis lui écrivit pour lui demander d'être parrain du petit Frédéric. César accepta avec empressement, par une lettre datée de Rome, le 24 mai 1500, et signée de tous ses titres : « *César Borgia de France, Duc de Valence, gonfalonier et capitaine général de la Sainte Église Romaine* » (2).

(1) Pastor, *History of the Popes*, VI, p. 113.
(2) F. Gregorovius, *Lucrèce Borgia*, I, p. 267.

Mais les projets de celui-ci étaient assez connus à Mantoue pour y exciter les pires craintes, et la défiance que le Marquis François nourrissait vis-à-vis de son nouvel allié se révèle dans une lettre qu'il adressait à Élisabeth d'Urbin, dès le mois de mars 1500, et dans laquelle il priait sa sœur d'abandonner le projet qu'elle avait d'aller à Rome, à l'occasion du jubilé (1).

Au début de l'année suivante, Isabelle vint à Ferrare, et passa quelque temps à la cour de son père, où l'on joua plusieurs comédies latines, entre autres le *Mercator* et l'*Asinaire* de Plaute et l'*Eunuque* de Térence.

« Ces pièces », écrit-elle à Mantoue, « sont certainement remplies de paroles futiles, et ne manquent pas de passages scabreux auxquels on peut bien trouver à redire. Mais elles sont tout de même très amusantes, et font beaucoup rire, grâce au débit et au jeu excellents des acteurs. »

Sur ses vives instances, le Duc Hercule consentit à revenir avec elle à Mantoue, où le Marquis préparait en son honneur de grandes représentations dramatiques. Mais, au dernier moment, l'arrivée d'envoyés du Pape portant des propositions importantes de la part des Borgia, retint Hercule à Ferrare, et les fêtes du Carnaval se passèrent sans lui à Mantoue. Ce fut Sigismond Cantelmo, l'un de ses courtisans favoris, époux de l'amie intime d'Isabelle, Marguerite Maroscello, qui ramena la Marquise dans sa ville, et il envoya au Duc des détails minutieux sur la représentation qui eut lieu au magnifique théâtre dressé pour la circonstance dans le château. Ses descriptions du Castello et ses allusions aux *Triomphes* de Mantegna, qui décoraient la scène, donnent à la lettre suivante un intérêt tout particulier :

« Très excellent Prince, mon cher Seigneur, — Les dispositions prises par l'illustre seigneur Marquis ont été admirables et méritent de servir de modèle à tous ceux qui désirent construire des théâtres pour y représenter des pièces antiques ou modernes. Votre Excellence a sans doute déjà entendu parler des représentations qui ont eu lieu ; néanmoins, je manquerais à mon devoir, si je ne vous décrivais pas ce qui, à la vérité, demanderait les talents d'un meilleur écrivain que moi : je m'efforcerai de vous donner aussi brièvement que possible quelque idée de la magnificence, de la grandeur, de la perfection de ces belles représentations. La scène était de forme quadrangulaire, mais un peu allongée. Chaque côté avait huit arcades, les colonnes n'en étaient ni trop hautes ni trop lourdes. Les bases et les

(1) F. Gregorovius, *Lucrèce Borgia* (Pièces justificatives, n° 20), II, p. 326.

chapiteaux étaient peints des plus riches couleurs, et ornés de feuillages, et les arcades, avec leurs guirlandes de fleurs, formaient une admirable perspective. Chacune d'elles mesurait environ quatre bras (1) en largeur, la hauteur était proportionnée, le tout figurait un temple antique d'une rare beauté. Le fond de la scène était tendu de drap d'or et de feuillages, ainsi que le demandaient les récitations ; les côtés étaient ornés de six peintures représentant le *Triomphe de César* par le fameux Mantegna. Les deux petits côtés de la scène étaient occupés par six arcades : deux étaient réservées aux acteurs et aux récitants, deux autres étaient garnies de gradins et réservées aux dames, aux étrangers, aux trompettes et aux musiciens. Dans un angle s'élevaient quatre grandes colonnes aux bases arrondies soutenant une grotte où l'art rivalisait avec la nature. Le plafond étincelait de centaines de lumières aussi brillantes que des étoiles. Il y avait un cercle artificiel figurant les signes du Zodiaque et au centre duquel le Soleil et la Lune se mouvaient dans leurs orbites accoutumées. Dans une niche était placée une roue de la Fortune avec ces mots : « *Regno, regnam, regnabo* », et, au milieu de cette roue, la déesse de l'or était assise sur un trône, tenant un sceptre orné d'un dauphin. Le bas de la scène était décoré des *Triomphes de Pétrarque*, peints aussi par Mantegna ; de grands lustres d'or étaient suspendus au centre du plafond, portant chacun trois doubles rangées de torches et un écusson aux armes de Sa Majesté Impériale, l'aigle noir et le diadème royal. Sur les côtés du théâtre flottaient de grandes bannières aux armes de Sa Sainteté le Pape et de l'Empereur ; de plus petites portaient les armes du Roi Très-Chrétien et de la Seigneurie de Venise. Entre les arcades pendaient des bannières avec les armes de Votre Excellence, celles du prince allemand, le Duc Albert de Bavière, et les devises du Marquis et de la Marquise. Plus haut sur les murs, des bustes et des statues d'or, d'argent et d'autres métaux ajoutaient à l'effet décoratif de l'ensemble. Enfin, le plafond, pour figurer le firmament, était tendu de drap bleu de ciel, parsemé des constellations de notre hémisphère.

« Les pièces furent fort belles et très réjouissantes. On donna le vendredi *Philonico*, le samedi *le Pœnulus* de Plaute, le dimanche *Hippolyte* de Sénèque, lundi *les Adelphes* de Térence. Le tout fut admirablement joué par d'excellents acteurs que l'assistance applaudit chaleureusement. Monseigneur Louis d'Ars, fils de l'illustre M. de Ligny, actuellement ici, n'ayant pas vu la première pièce, je veux dire *Philonico*, elle sera probablement redonnée. Si j'ai oublié quelque chose, j'espère pouvoir bientôt suppléer de vive voix à l'insuffisance de mon récit, lorsque je verrai Votre Excellence, aux bonnes grâces de laquelle je me recommande. Je suis, de Votre Excellence, le serviteur et l'esclave. *Sigismond Cantelmo*. De Mantoue, 13 février 1501 (2). »

(1) Le bras valait 0 m. 67.
(2) Campori, *Lettere artistiche*, 1866, et d'Ancona, *Origini del Teatro*, vol. II.

Cette description minutieuse, bien qu'obscure à certains endroits, nous permet de nous former une idée de la construction du nouveau théâtre et de ses décors. La présence des visiteurs français, que les Gonzague désiraient tout spécialement se concilier, montre que l'événement n'était pas sans portée politique.

Ce même automne, Isabelle donna le jour à une troisième fille, qui reçut le nom de Livia, mais mourut à l'âge de six ans. Ni cette enfant, ni Éléonore, qui avait déjà sept ans, ne semblent avoir été l'objet de beaucoup de sollicitude de la part de leur mère qui les mentionne rarement dans ses lettres. Elle prenait soin pourtant de leur donner une éducation parfaite : Sigismond Golfo d'abord, puis Francesco Vigilio, apprirent à Éléonore le latin et la grammaire. Ce fut la Marquise elle-même qui choisit ces maîtres, et elle ne tolérait ni négligence ni irrégularité. Une fois, que Golfo s'était absenté pour quelques semaines, elle lui intima l'ordre de revenir immédiatement s'il ne voulait pas perdre sa situation. Les plus chères espérances d'Isabelle se concentraient sur son jeune fils, Frédéric. Elle regardait grandir ce précieux enfant avec la plus tendre affection, et lorsque le Marquis s'absentait de Mantoue, elle lui envoyait chaque jour de ses nouvelles.

« Je vais très bien », lui écrit-elle le 3 juillet 1501, « ainsi que notre beau garçon qui demande toujours son « Pâ ». Et le 7 : « Aujourd'hui notre petit Frédéric a commencé à marcher et a fait quatre pas sans aucune aide, quoique naturellement surveillé avec soin, à notre grande joie et à la sienne. Ses pas étaient encore incertains, et il ressemblait un peu à un homme ivre ! Lorsque je lui ai demandé s'il avait quelque message à envoyer à son père, il a dit : « Ti Pâ ! » Ainsi il se recommande à vous, aussi bien que moi-même (1). »

Cependant des événements politiques de la plus grave importance se déroulaient en Italie. La fille du Pape, Lucrèce Borgia, après la dissolution de son premier mariage avec Jean Sforza, veuf de Madeleine de Gonzague, épousa Alphonse, Duc de Biceglia, fils illégitime d'un oncle d'Isabelle, le feu Roi Alphonse de Naples, et neveu du Roi régnant, Frédéric. L'union semblait heureuse, lorsque le malheureux prince commit l'imprudente folie de se quereller avec César Borgia. En juillet 1500, il fut attaqué par cinq assassins masqués au moment où il sortait des appartements du Pape, et fut grièvement blessé. « Chacun ici », écrivait de Rome Calmeta à Élisabeth de Gonzague,

(1) Luzio, *Precettori, etc.*, p. 37.

reconnaît là la main du Duc de Valentinois. » Quelques semaines plus tard, sous les yeux mêmes de sa femme, Alphonse fut étranglé dans son lit, au Vatican, par les gardes de César (1).

Ce forfait souleva l'horreur générale, et César Borgia partit immédiatement après pour conquérir la Romagne, à la tête d'une armée de 7 000 hommes. Les villes de Pesaro et Rimini se rendirent sans coup férir et Jean Sforza s'enfuit à Mantoue chercher un refuge dans la famille de sa première femme. François reçut avec bonté son beau-frère, mais lui fit entendre qu'il ne pouvait lutter contre Borgia. Toutefois, bien qu'Isabelle protestât de son amitié pour le parrain de son fils, elle ne pouvait cacher son admiration pour la vaillante petite ville de Faenza qui demeurait fidèle à son prince Astorre Manfredi et, seule de toutes les villes de la Romagne, opposait à César Borgia une vigoureuse résistance. Le 20 avril 1501, elle écrivait à son mari :

« Je suis heureuse que les habitants de Faenza fassent preuve de tant de constance et de fidélité pour défendre leur seigneur ; il me semble qu'ils ont racheté l'honneur de l'Italie. Que Dieu leur accorde la grâce de persévérer ; non pas que je veuille aucun mal au Duc Valentino, mais parce que ni Astorre Manfredi, ni ses fidèles sujets, ne méritent une pareille ruine. Je remercie Votre Excellence de m'avoir donné des nouvelles de la première bataille ; Messer Carlo da Sesso vous la raconte aussi dans la lettre ci-jointe que j'ai ouverte en votre absence (2). »

Quatre jours après, Faenza était contrainte de se rendre et le jeune et brave Manfredi, emmené captif à Rome, était étranglé au château Saint-Ange, sur les ordres de César.

En même temps, Isabelle avait à pleurer la ruine de la famille de sa mère et la chute du dernier Roi de la maison d'Aragon. En effet, au mois de novembre 1500, un traité secret avait été conclu entre Louis XII de France et Ferdinand le Catholique, qui se partageaient le royaume de Naples. En juin, une forte armée française franchissait les Alpes et marchait sur Naples ; un mois plus tard, Gonsalve de Cordoue débarquait en Calabre avec des forces espagnoles. Le Pape ratifiait publiquement le traité, et César Borgia laissait son armée en Romagne pour rejoindre les Français devant Naples. Après une bataille chaudement disputée, Gaëte et Naples ouvrirent leurs portes aux vainqueurs : Frédéric d'Aragon s'enfuit à Ischia et abdiqua en faveur du Roi de France. Il se retira en France, où il reçut, avec une

(1) Pastor, *History of the Popes*, VI, p. 613.
(2) D'Arco, *Arch. St. It.*, App. II.

pension, le duché d'Anjou; c'est là qu'il passa les trois dernières années de sa vie.

Partout, César Borgia et les Français, ses alliés, triomphaient et personne ne savait vers quel nouvel adversaire ils allaient tourner leurs armes. La situation était critique et Isabelle concevait de vives alarmes, lorsqu'elle apprit, par un agent de son père à Milan, que son mari avait encouru la méfiance du Vice-Roi français, le Cardinal d'Amboise, par ses intrigues supposées avec l'Empereur. Un jour, tandis que l'Ambassadeur ferrarais dînait avec le Vice-Roi, celui-ci lui demanda ce qu'il pensait de la conduite du Marquis de Mantoue, qui avait conspiré pour chasser les Français d'Italie. Puis, se tournant vers Trivulce, le Cardinal ajouta : « Monsieur le Maréchal, que diriez-vous si vous saviez que le Marquis a entretenu un espion ici pour lui rapporter tout ce que nous ferions? » — « Je renverrais sur-le-champ son Ambassadeur! », répondit Trivulce; et le soir même le représentant de Mantoue reçut l'ordre de quitter Milan (1).

Dans ces circonstances, François de Gonzague comprit que la meilleure politique serait de cultiver l'amitié de César Borgia; aussi prit-il bien garde de n'opposer aucune résistance au dernier projet du Duc de Valentinois. Il s'agissait d'une proposition de mariage entre sa sœur, Lucrèce Borgia, et le fils aîné du Duc de Ferrare, Alphonse d'Este. Quelques semaines après le meurtre du second mari de la princesse, ce projet d'alliance faisait déjà, à Rome, l'objet de toutes les conversations. Un pèlerin allemand, qui s'y trouvait à l'occasion du Jubilé, cruellement offensé par tous ces scandales, écrivait : « La fille du Pape vit ici avec beaucoup d'apparat et elle est sur le point d'épouser son troisième mari, bien que le premier vive encore. Quand un ne lui plaît plus, elle en demande un autre. »

En février 1501, pendant qu'Isabelle passait le Carnaval à Ferrare, de formelles avances à ce sujet furent faites au Duc Hercule par le Légat du Pape. Au premier moment, la fierté des princes d'Este se révolta. Lucrèce n'était pas seulement la fille illégitime du Pape; sa propre réputation était loin d'être sans taches. Il se peut qu'on lui ait imputé à tort les crimes que l'on mettait à Rome si librement sur son compte, mais l'Ambassadeur ferrarais raconte pourtant les détails précis d'une intrigue de Lucrèce avec un chambellan du Pape nommé Peroto, peu de temps après la dissolution de son premier mariage. La seule pensée qu'une femme à laquelle de pareils reproches pou-

(1) D'Arco, *Arch. St. It.*, App. II.

vaient être faits serait appelée à succéder à la bonne Duchesse Éléonore paraissait intolérable au Duc et à ses enfants.

Alphonse commença par refuser d'examiner la proposition qu'Isabelle envisageait, de son côté, avec un inexprimable dégoût, quoiqu'elle fût trop prudente pour manifester publiquement ses sentiments.

Mais, peu à peu, cette naturelle répugnance se dissipa devant les sérieux avantages que présentaient ces propositions de mariage. Le Pape ne se contentait pas d'offrir pour sa fille la dot énorme de 300 000 ducats, il réduisait encore le tribut annuel de 400 000 ducats payé par Ferrare comme fief de l'Église à une somme nominale de 60 ducats et abandonnait aussi au Duc plusieurs forteresses importantes avec des bénéfices de valeur. Louis XII appuya chaudement les propositions papales, et Hercule commença à peser le grand profit, que lui et ses États retireraient de ce mariage. Lorsque l'Empereur, poussé par son invincible haine des Borgia, lui commanda, en sa qualité de suzerain, de rompre les négociations, le Duc se borna à envoyer une réponse polie et profita de la dépêche de Maximilien pour obtenir du Pape des conditions encore meilleures.

Enfin, après des conférences prolongées, le contrat de mariage fut signé, le 26 août, et Hercule écrivit à sa fille Isabelle pour l'informer du fait accompli. Le même jour, le mariage était proclamé à Rome. Le Pape et César étaient tous deux triomphants. Lucrèce, qui, malgré son passé aventureux, était une nature singulièrement enfantine et légère, donna libre cours à sa joie en dansant toute la nuit avec tant d'ardeur qu'elle dut se coucher, le lendemain, prise d'un accès de fièvre.

Le 23 décembre, arrivaient à Rome les deux frères d'Alphonse, Don Ferdinand et le Cardinal Hippolyte, avec une suite brillante, pour célébrer le mariage et escorter la mariée à Ferrare. Lucrèce, vêtue de brocart blanc et or, portant dans ses cheveux des perles et des rubis, reçut les deux princes sur les marches du Vatican. César les fit entrer dans le palais. Le Pape, qui assistait du haut d'un balcon à cette arrivée, accueillit ses hôtes avec effusion. Il s'entretint gaiement avec les envoyés ferrarais ; il voulait, à l'entendre, que Lucrèce possédât plus de perles magnifiques qu'aucune autre princesse. Il louait sa beauté et sa bonté, la comparant à la Marquise de Mantoue et à la Duchesse d'Urbin. Mais, en dépit de ces assurances, la défiance qu'inspiraient les Borgia était profonde, et le Duc Hercule était plein d'inquiétude au sujet du caractère de Lucrèce, ainsi qu'en témoigne la lettre que l'agent

confidentiel du Duc, Gian Luca Pozzi, lui écrivit le soir de son arrivée à Rome, et dans laquelle il s'efforçait de rassurer son maître. « En un mot, les qualités de la princesse », déclare ce dernier, « me paraissent telles qu'on n'ait rien à craindre d'elle, et qu'au contraire on a tout à en attendre. ».

La mariée fit la même excellente impression sur « Le Prêtre », ce fidèle serviteur de Niccolo da Correggio, qu'Isabelle, impatiente d'avoir un récit détaillé du mariage, avait envoyé à Rome à la suite de son frère. Cet admirable chroniqueur décrit la cérémonie du mariage, les fêtes, les costumes et les bijoux des principaux personnages, la dot et le trousseau de la mariée, avec une exactitude et une abondance de détails qui, ainsi que le remarque Gregorovius, seraient dignes d'un reporter moderne. Il s'attacha surtout à satisfaire la curiosité de la Marquise, en décrivant minutieusement la personne même de Lucrèce.

« C'est une charmante et très gracieuse femme », écrit-il après la première entrevue ; « je puis vous dire que les yeux de notre Cardinal Hippolyte brillèrent en la regardant. »

« Cette illustre Madonna se montre peu, ajoute-t-il le 29 décembre, car elle est occupée de son départ. Le dimanche soir, jour de Saint-Étienne (26 décembre), je suis allé la voir à une heure tardive et je trouvai Sa Seigneurie assise auprès du lit, avec dix demoiselles d'honneur ; dans un coin se tenaient une vingtaine d'autres femmes, portant des mouchoirs drapés sur leur tête à la mode romaine. La danse ne tarda pas à commencer. Madonna a très bien et très gracieusement dansé avec Don Ferdinand. Elle portait une « camora » de velours noir avec des franges d'or et des manches étroites fendues laissant voir sa chemise de toile blanche, une veste de velours noir richement brodé de couleurs vives, un voile avec des passes d'or couvrait sa poitrine ; elle portait un collier de perles, et une coiffure verte avec une « *lenza* » de rubis. Les demoiselles d'honneur ne sont pas encore pourvues de leurs toilettes ; en ce qui regarde la tenue et le reste, les nôtres peuvent se placer hardiment auprès d'elles et soutenir la comparaison. Deux ou trois sont fort gracieuses. L'une d'elles, qui est de Valence, a bien dansé ; une autre, dont le nom est Angela, est charmante. Sans qu'elle s'en aperçoive, j'ai fait d'elle ma favorite. Hier soir, le Cardinal est allé avec le Duc et Don Ferdinand se promener en masque à travers la ville (1). »

Le mariage fut célébré le 30 décembre dans l'*Aula Paolina* en présence du Pape qui, assis sur son trône, était entouré de treize Cardi-

1) Gregorovius, *Lucrèce Borgia*, vol. I, p. 389-390, 393-394.

naux et des Ambassadeurs étrangers. L'abstention du représentant de l'Empereur provoquait les commentaires. La mariée était magnifiquement vêtue d'une robe de brocart d'or avec des manches flottantes qui tombaient jusqu'au sol. La traîne de velours cramoisi, garnie d'hermine, était portée par dix demoiselles d'honneur. Ses cheveux blonds étaient retenus en arrière par un ruban noir, et elle portait par-dessus une résille d'or. Autour du cou, elle avait un collier de perles, avec un pendentif d'émeraude, de perles et de rubis. Le message du Duc de Ferrare fut lu à haute voix; l'Évêque d'Adria fit un discours, qu'il dut abréger sur l'ordre du Pape; Ferdinand passa l'anneau au doigt de l'épouse au nom de son frère, et elle répondit d'une voix sûre qu'elle le recevait par un libre choix. Puis, le Cardinal Hippolyte offrit les présents du Duc Hercule, une somptueuse cassette de bijoux évaluée à 70 000 ducats, remplie de pierres précieuses, de bagues, de colliers, entre autres le fameux collier de perles qu'Isabelle se rappelait en soupirant avoir vu au cou de sa mère bien-aimée. Le Pape était enchanté, et, prenant entre ses mains les bijoux, il déclara que la grâce du jeune Cardinal doublait encore la valeur du présent. Mais le Duc Hercule avait eu soin d'insérer dans le contrat une clause stipulant que, si le mariage était ultérieurement dissous, les bijoux seraient rendus par Lucrèce, et qu'elle conserverait seulement l'anneau nuptial.

Le Cardinal Hippolyte fit alors à la mariée son cadeau personnel, quatre crucifix ornés de joyaux; puis, les autres Cardinaux offrirent leurs présents, après quoi toute la compagnie assista à une succession de courses et de joutes sur la place, devant le Vatican. Ensuite on dansa, on assista à des comédies, et le repas de noces offert par le Pape eut lieu le soir en famille. Les réjouissances reprirent le lendemain et ne durèrent pas moins d'une semaine.

Tous ces détails contenus dans la lettre du « Prêtre » intéressaient vivement Isabelle, qui allait bientôt prendre part elle-même aux fêtes nuptiales de Lucrèce, à Ferrare.

CHAPITRE XII

ISABELLE ET LUCRÈCE BORGIA

1502

ISABELLE PRÉSIDE AUX FÊTES DU MARIAGE DE LUCRÈCE BORGIA. || RÉCEPTION DE LA NOUVELLE MARIÉE A FERRARE. || LETTRES D'ISABELLE A SON MARI. || COMÉDIES, BALS ET FÊTES. || LES PRÉSENTS DES AMBASSADEURS. || ISABELLE REÇOIT L'AMBASSADEUR DE FRANCE. || SON ENTREVUE AVEC LES ENVOYÉS VÉNITIENS. || SON RETOUR A MANTOUE. || LES RELATIONS D'ISABELLE AVEC LUCRÈCE BORGIA.

TANDIS qu'Élisabeth de Gonzague escortait Lucrèce Borgia dans son voyage à travers l'Italie centrale, Isabelle d'Este venait à Ferrare, sur la demande de son père, pour y recevoir la fiancée de son frère. Ses lettres à François décrivent par le menu les fêtes nuptiales qui furent célébrées avec splendeur et qui, dit-on, coûtèrent au Duc Hercule 25 000 ducats.

Le 29 janvier, deux jours après son arrivée, Isabelle écrit :

« Mon très cher Seigneur, Mon père est venu chez moi aujourd'hui après dîner et a arrêté comme suit l'ordre de l'entrée de la mariée. Mardi, j'accompagnerai Don Alphonse avec quelques dames seulement ; nous irons à la rencontre de Madonna Lucrèce en bateau, jusqu'à Malalbergo. Elle passera la nuit dans la maison de mon seigneur Albert d'Este, à Casale, et je retournerai à Ferrare avec la Duchesse d'Urbin, qui reviendra le mercredi pour tenir compagnie à la mariée. Madonna Lucrèce Bentivoglio, avec la moitié de ses dames, ira à sa rencontre et suivra son cortège, tandis que je resterai ici avec l'autre moitié de ses dames pour la recevoir sur les marches du palais. J'ai l'intention d'aller à la maison de la douane pour assister à son entrée. Mais, dès que le cortège sera passé, je reviendrai au palais. Après avoir pris ces dispositions, mon père m'a fait voir la salle où seront jouées les comédies. Elle mesure 146 pieds de long sur 46 de large. Des estrades ont été élevées sur la place, la partie centrale a été réservée aux femmes, les hommes

occuperont les côtés. Le plafond et les estrades sont tendus de draperies vertes, rouges et blanches. Face aux assistants, une scène en bois s'élève à peu près à la hauteur d'un homme. Le mur du fond est garni de décors, dont l'un simule un rempart crénelé. On doit y représenter six pièces. On compte sur environ 5 000 spectateurs, mais on réservera des sièges pour les étrangers. Le surplus sera donné aux gentilshommes de Ferrare. Cinq écussons, portant des armoiries, sont suspendus au plafond. Ce sont celles de l'Église, de la France, des d'Este, des Borgia, et l'aigle noir et blanc, qui était sur notre ancien blason. Je n'ai rien vu d'autre qui vaille la peine d'être noté. Les poutres de bois du plafond restent apparentes; peut-être les drapera-t-on plus tard. Je vous dirai le jour même ce qu'il y aura encore à voir. Tous nos gentilshommes sont très affairés, ils préparent des habits somptueux et des chaînes d'or; quant aux vêtements des femmes, leur splendeur dépassera toute description ! La foule de visites que j'ai reçues depuis deux jours m'a empêchée de sortir. Cette nuit, nous allons chez Messire Hercule Strozzi. Je vous envoie 500 huîtres par les marins qui ramènent le bateau. J'espère qu'elles feront plaisir à Votre Excellence. Embrassez mon fils chéri mille et mille fois ! Votre femme, *Isabelle*. Ferrare, 29 janvier 1502 (1). »

Le 1er février, la Marquise décrit sa première entrevue avec la mariée:

« Je montai, peu après huit heures, dans l'embarcation de Don Alphonse, en même temps que Don Jules (demi-frère d'Isabelle), et les gentilshommes et les dames de ma suite. A Torre della Fossa, j'ai changé de bateau et j'ai continué ma route jusqu'à Malalbergo, où nous avons rencontré la mariée ; elle était dans une chaloupe avec Don Ferdinand, Don Sigismond et quelques autres gentilshommes. C'est là que j'ai trouvé avec eux la Duchesse d'Urbin. Le canot ayant accosté, et les barques s'étant saluées avec un joyeux empressement, je montai dans celle de la mariée ainsi que Madonna Laura (femme de Jean de Gonzague). Après les échanges de politesse, nous avons poursuivi le cours de notre voyage et, pour ne pas perdre de temps, la mariée n'est point montée dans le petit bateau de gala. Vers quatre heures, nous atteignîmes Torre della Fossa, où mon père nous attendait debout sur le rivage. Soixante-dix archers, dans leur livrée rouge et blanche, étaient rangés en ligne, et toute la cour entourait le Duc. Prenant Madonna Lucrèce par la main, il l'embrassa, après qu'elle eût insisté pour lui baiser d'abord la main. Puis nous montâmes dans le grand bateau de gala, où tous les Ambassadeurs échangèrent avec nous des poignées de main. Nous nous assîmes dans l'ordre suivant : la mariée entre les Ambassadeurs de France et de Venise, moi-même entre celui de Venise et celui de Florence, la Duchesse d'Urbin entre celui de

(1) Cette lettre et celles qui suivent, datées de Ferrare, ont été publiées par D'Arco dans les *Arch. St. It.*, App. II. Voir aussi Gregorovius, *Lucrèce Borgia*.

Florence et celui de Sienne ; tout auprès se trouvait l'envoyé de Lucques. Mon père et Don Alphonse étaient assis en haut sur le pont, causant et plaisantant, fort divertis par les bouffons espagnols qui faisaient toute sorte de compliments à la mariée. Ainsi, au milieu d'acclamations et de cris d'allégresse, au son des trompettes et des canons, nous atteignîmes Casale vers cinq heures. Après avoir accompagné la mariée à sa chambre, nous nous retirâmes tous et j'emmenai dans ma «Carretta» la Duchesse d'Urbin à ses appartements, qui avaient été ceux de Ventimiglia, situés au-dessus de la «loggia». Puisque vous avez vu Madonna Lucrèce, je ne vous ferai pas sa description. Elle portait une veste d'or ouvragé, garnie de satin cramoisi, avec les manches tailladées à la mode castillane, un manteau de satin cramoisi, retroussé sur le côté, doublé de zibeline et s'ouvrant au cou sur une chemise à jabot selon la mode actuelle. Elle portait un collier de grosses perles avec un pendentif en rubis et une perle en forme de poire. Sur ses cheveux, une coiffe d'or, mais pas de ruban. Madonna Lucrezia Bentivoglio la reçut sur les rives du fleuve, avec un grand nombre de dames. Madonna Teodora lui fut présentée par le Sénéchal de Don Alphonse comme première dame d'honneur, ainsi que douze jeunes filles de Ferrare vêtues de «camoras» de satin cramoisi et de manteaux de velours noir doublé d'agneau noir. Les gentilshommes de sa maison ne sont pas encore désignés. On avait envoyé à sa rencontre cinq carrosses : l'un tendu de brocart d'or était traîné par quatre chevaux blancs évalués chacun cinquante ducats ; un autre était recouvert de velours rouge, attelé de chevaux rouans tous fort beaux, et trois autres étaient garnis de satin pourpre et traînés par des chevaux de robes diverses. Je ne mentionne pas Don Alphonse, car j'ai déjà dit à Votre Excellence qu'il s'était rendu hier soir à Bentivoglio, et était revenu ce matin à Ferrare pour rejoindre mon père à Torre della Fossa. La Duchesse d'Urbin va très bien et elle est pleine de gaîté; elle se recommande, comme moi, à Votre Excellence, et je vous prie d'embrasser le cher enfant de notre amour. Votre épouse, *Isabelle.* »

La Duchesse d'Urbin portait ce jour-là une robe de velours noir brodée d'un dessin d'or. Celle d'Isabelle était aussi de velours noir, garni de fourrure de lynx. Elle portait une veste de velours vert, parsemée de plaques d'or, présent de François, une couronne d'or sur la tête, et autour du cou une parure d'or et de diamants. Sa beauté, sa distinction provoquaient l'admiration unanime, et la Marquise de Cotrone, qui l'accompagnait à Ferrare, écrivit le même soir au Marquis :

« La nouvelle épouse n'est pas d'une beauté régulière, mais elle est gracieuse et séduisante et, malgré les charmes de plusieurs dames qui l'accompagnent et ceux de l'illustre Duchesse d'Urbin, la très distinguée et digne

sœur de Votre Excellence, mon illustre dame Isabelle n'en était pas moins, de l'avis des nôtres et des gens de la suite de la Duchesse de Ferrare, la plus belle de toutes, à tel point que, si la mariée l'avait prévu, elle eût fait son entrée à la lueur des torches. Il est certain, en effet, que devant elle toutes les autres s'éclipsaient. Nous remporterons donc la palme dans la maison de ma souveraine. »

Le jour suivant, le Duc Hercule et son fils allèrent à cheval au-devant de la mariée, à Casale, et l'escortèrent pour traverser le pont de Castel Tedaldo et la ville, jusqu'au palais ducal. Le cortège est décrit par les contemporains comme le plus grandiose que l'on vît jamais à Ferrare.

« Je vais vous raconter l'ordonnance de l'entrée de cette illustre mariée », écrit Isabelle à son mari, « et noterai de mon mieux tout ce qui en vaut la peine. En tête marchaient les soixante-quinze archers de mon père en livrée blanche et rouge, avec trois capitaines en costumes variés, puis quatre-vingts trompettes, parmi lesquels les six du Duc de Romagne étaient vêtus de drap d'or et d'uniformes de satin pourpre et blanc ; venaient ensuite vingt-quatre joueurs de flûtes et sonneurs de trompette. Derrière eux s'avançaient les nobles et les gentilshommes de Ferrare : soixante-dix d'entre eux portaient des chaînes d'or dont aucune n'avait coûté moins de cinq cents ducats, et dont beaucoup valaient huit cent, mille et même douze cents ducats. Puis venait la suite de la Duchesse d'Urbin, tout en velours et satin noirs ; et après, Don Alphonse et Annibal Bentivoglio. Son Altesse montait un grand cheval bai, caparaçonné de velours pourpre damasquiné d'or. Il portait un costume de velours gris, couvert d'écailles d'or martelé, d'une valeur d'au moins six mille ducats, une toque de velours noir garnie de dentelle d'or et de plumes blanches et des guêtres de cuir gris. Huit écuyers marchaient derrière lui, quatre hommes et quatre jeunes garçons habillés à la française, de brocart d'or et de velours pourpre avec des hauts-de-chausses de drap rouge et pourpre. Puis venait la suite de la mariée : vingt Espagnols vêtus de noir et or, dont douze seulement portaient des chaînes d'or, qui, d'ailleurs, étaient petites et n'égalaient pas celles de mes gentilshommes. Suivaient les Évêques d'Adria, de Comachio, de Cervia, et deux autres envoyés par le Pape. Les Ambassadeurs marchaient ensuite deux par deux, un Lucquois et un Siennois, l'autre Siennois avec un Florentin, et ainsi de suite. Les deux Vénitiens portaient de longs manteaux de satin cramoisi. Les quatre Ambassadeurs romains, vêtus de longs manteaux de drap d'or, doublés de satin cramoisi, occupaient les derniers rangs. Derrière eux, six tambours et deux bouffons espagnols en brocart de différentes couleurs. Puis la mariée sous un baldaquin cramoisi porté par les docteurs des Facultés de Ferrare. Devant elle marchait un grand cheval gris pommelé que lui

Cl. Anderson.

PINTURICCHIO : PORTRAIT PRÉSUMÉ DE LUCRÈCE BORGIA.

Détail de la *Dispute de sainte Catherine* (1492-1494) (*Vatican. Appartements Borgia*).

avait donné le Duc, avec des harnais cramoisis brodés d'or, conduit par huit écuyers en vestes et en hauts-de-chausses pourpres et jaunes. »

Le chroniqueur vénitien Marino Sanuto (1) nous raconte qu'en passant le pont de Castel Tedaldo, le cheval de la mariée, effrayé par le bruit des canons, l'aurait désarçonnée, si son écuyer n'était accouru à son secours et ne l'avait fait monter sur une mule. Isabelle ajoute :

« La mariée montait une mule rouanne avec des harnais de velours couverts de dentelle d'or, et garnis de clous d'or martelé. Elle était vêtue d'une *camora* de drap d'or rayée de bandes de satin pourpre, avec des manches flottantes à la mode française et une *sbernia* d'or travaillé, ouverte d'un côté et doublée d'hermine comme ses manches. Elle portait au cou le collier de rubis et de diamants qui a appartenu à notre Madonna Éléonore, de sainte mémoire ! Sa tête était ornée du réseau étincelant de pierreries que mon seigneur et père lui avait envoyé en même temps que le collier. Six des chambellans d'Alphonse, tous portant de belles chaînes d'or, tenaient les rênes. L'Ambassadeur de France était à ses côtés, à cheval, en dehors du baldaquin.

« Derrière la mariée s'avançaient la Duchesse d'Urbin et mon seigneur père ; la Duchesse marchait à droite, sur une mule rouanne caparaçonnée de velours noir et or ; elle portait une robe ornée de triangles d'or martelé qui sont des signes astrologiques ; un rang de perles au cou et une coiffure d'or. Mon seigneur le Duc montait un cheval rouan, avec des caparaçons de velours noir ; il portait un habit de velours pourpre et était suivi de deux dames, Donna Hieronima Borgia et la femme de Fabio Orsini, toutes deux en velours noir ; derrière eux, Madonna Adriana, noble dame veuve et parente du Pape. C'étaient les seules femmes à cheval. Madonna Lucrèce Bentivoglio était dans un carrosse tendu de brocart d'or, suivi de douze autres chars dans lesquels se trouvaient les dames d'honneur de la suite de la mariée, et ses dames ferraraises ou bolonaises. Ensuite, venaient deux mules de charge avec des harnachements noirs et argent finement travaillés, puis cinquante-six autres harnachées de rouge et de jaune, et douze de pourpre et de jaune. Des arcs de triomphe, ainsi que je l'ai dit à Votre Excellence, étaient élevés à certains points de la route ; on donna aussi quelques représentations dont il ne vaut pas la peine de parler, et auxquelles personne ne fit grande attention. »

A cinq heures, le cortège arriva à la Piazza où deux danseurs de corde descendirent simultanément des deux tours parallèles, et au même instant les portes du donjon furent ouvertes et tous les prisonniers

(1) Marino Sanuto, *Diarii*, IV, p. 222-230.

libérés. Sur les marches du palais ducal, magnifiquement vêtue d'une *camora* de drap d'or, brodée de son emblème favori, — les notes de musique, — la Marquise Isabelle accueillit la mariée et la conduisit à la *Sala Grande*, suivie du Duc et de toute la compagnie. Dans cette salle splendide tendue des riches tapisseries d'Éléonore, deux poètes ferrarais, Celio Calcagnini (l'ami de Raphaël et d'Érasme) et l'Arioste, récitèrent un épithalame latin en l'honneur de la mariée et saluèrent Lucrèce du nom de « *Pulcherrima Virgo* ».

Le jour suivant se passa en danses et en spectacles, et le soir Isabelle écrivit :

« Je vais raconter à Votre Excellence ce que nous avons fait aujourd'hui : après dîner, nous avons conduit la mariée de ses appartements dans la *Sala Grande*, si bondée de monde qu'il n'y avait plus la place de danser. Cependant nous avons réussi à faire deux danses (1). »

Ensuite la représentation commença.

« Mon père », raconte Isabelle, « introduisit tous les acteurs, et nous montra tous les costumes préparés pour les cinq comédies, afin de nous faire remarquer qu'aucun de ceux-ci ne reparaîtrait deux fois dans des pièces différentes. Il y avait en tout cent dix acteurs, hommes et femmes, et leurs habits étaient en « cendale » (soie précieuse) et en camelot. Le chef de la troupe parut dans le rôle de Plaute et expliqua le sujet des cinq pièces, l'*Epidicus*, les *Bacchides*, le *Miles Gloriosus*, l'*Asinaria* et la *Casina*. Après quoi, nous passâmes dans une autre salle et, à six heures environ, la première pièce commença. Ni les voix ni les vers ne me parurent très bons, mais pendant les entr'actes des danses moresques furent exécutées avec beaucoup d'entrain... La dernière danse fut donnée par des Maures portant en mains des torches allumées. C'était un beau spectacle ! La représentation ne finit pas avant dix heures, puis chacun rentra souper. »

La Marquise trouvait évidemment ces fêtes prolongées très fatigantes, car, à la fin de la lettre, elle ajouta un post-scriptum dans lequel elle exprimait le fond de sa pensée :

« J'avoue qu'à mes yeux, Votre Excellence, qui peut voir chaque jour mon petit garçon, goûte des plaisirs bien plus grands que ceux que je trouve

(1) Cagnolo, qui était venu à Ferrare à la suite de l'Ambassadeur français, nous dit que Lucrèce descendit de l'estrade où elle était assise entre Isabelle et Élisabeth, et dansa, au son des tambourins, avec une grâce remarquable, des danses romaines et espagnoles. Il ajoute que, bien qu'elle ne soit pas d'une beauté régulière, ses cheveux dorés et l'éblouissante blancheur de sa peau, ainsi que sa douceur et ses manières exquises, la rendent des plus séduisante. « Elle est très gaie et insouciante ; elle rit sans cesse. » (Zambotto, *Cronaca.*)

au milieu de ces fêtes. Fussent-elles les plus belles du monde, elles ne me plaisent pas sans Votre Excellence et sans notre fils. Mais je ne veux pas croire qu'il m'ait déjà oubliée ! S'il ne se souvient pas de moi par affection, il doit s'en souvenir pour tous les baisers que je lui ai si souvent donnés. Que Votre Excellence l'embrasse quelques fois de plus pour l'amour de moi. Don Alphonse et la mariée ont passé ensemble la nuit dernière, mais nous ne leur avons pas fait la visite matinale accoutumée, car, pour dire vrai, ce mariage est très froid ! J'espère que nous avons fait bonne figure, moi et ma suite, et avons pu soutenir avantageusement la comparaison ! En tout cas, nous remportons le prix des joueurs de cartes, car Spagnoli a déjà râflé cinq cents pièces d'or au juif. Aujourd'hui, nous danserons jusqu'à quatre heures, puis nous assisterons à une autre comédie. Votre épouse, *Isabelle*. 3 février. »

Le 4, la mariée ne sortit de sa chambre que fort tard, et le Duc montra à ses invités les curiosités de Ferrare, les trésors d'art que contenaient le château et le palais de Schifanoia. Il les mena voir les canons qui intéressaient tout spécialement son fils Alphonse. Il leur fit visiter aussi la sainte dominicaine, sœur Lucie de Viterbe, qui avait reçu les stigmates et dont les blessures, disait-on, saignaient à nouveau chaque vendredi.

« Hier », écrivait Isabelle le samedi 5, « nous sommes tous restés dans nos appartements jusqu'à cinq heures, parce que Madonna Lucrèce désirait passer tout ce temps à sa toilette, afin d'éclipser aux yeux de tous la Duchesse d'Urbin et moi-même ; en raison du vendredi, on ne dansa pas. A cinq heures et demie, commença la comédie des *Bacchides* qui fut longue et ennuyeuse, avec un trop petit nombre de danses. Plus d'une fois j'ai souhaité d'être à Mantoue ! Il me semble que ce n'est pas avant mille ans que je me retrouverai près de vous, tant je suis impatiente de partir d'ici, où je ne trouve pas ombre de plaisir, et de revoir Votre Seigneurie et nos enfants. Votre Excellence n'a pas à envier ma présence à cette noce qui est d'une froideur si glaciale que c'est plutôt à moi de porter envie à ceux qui sont restés à Mantoue. Si au moins j'avais le temps de vous écrire plus en détail, je m'ennuierais moins. Mais, dès que je suis hors de mon lit, mes frères arrivent et ne me quittent plus de toute la journée. De plus, c'est moi qui reçois les visites de toutes les dames, car Donna Lucrèce n'est visible que lorsqu'elle fait son apparition dans la « Sala ». Nous soupons à onze heures et allons nous coucher vers une ou deux heures du matin. Plaignez-moi ! Hier soir, la représentation ne fut coupée que par deux danses : à la fin on n'entendait plus que les murmures et les plaintes des spectateurs qui étaient assis là depuis plus de quatre heures et demie. Je n'ai plus à vous dire rien

qui vaille, sinon de vous prier d'embrasser sans faute Frédéric pour moi. Votre épouse, *Isabelle.*

« *P. S.* — Il faut que je vous dise, à ma louange, que je suis toujours la première levée et habillée. 5 février 1502. »

Le soir, Isabelle invita Monseigneur Bert, l'Ambassadeur de France, à souper dans ses appartements et le plaça à table entre la Duchesse d'Urbin et elle-même. La conversation, nous dit Cagnolo, fut spirituelle et brillante. La Marquise était adorable dans sa robe de « tabi » blanc et argent; à la demande instante de ses hôtes, elle consentit à chanter, après le souper, en s'accompagnant sur le luth, et charma l'assistance. Puis, elle emmena l'Ambassadeur dans ses appartements privés, et, en présence de deux de ses dames, discuta confidentiellement des affaires politiques, pendant près d'une heure. Après quoi, elle enleva ses gants parfumés, et les offrit à Monseigneur Bert, qui les reçut avec le plus profond respect, disant qu'il les conserverait dans un reliquaire jusqu'à la fin de ses jours.

Le dimanche, toute la cour assista à la grand'messe, au Dôme, et le Duc Alphonse reçut solennellement un casque et une épée bénits, offerts par le Pape à son gendre. Un nouveau bal fut donné dans la *Sala Grande.* Isabelle y parut radieuse, dans une robe de satin cramoisi et de velours noir, garnie d'un cordon en or massif et de boutons de rubis et de perles ; la mariée, en robe violette parsemée d'écailles d'or, une couronne de pierreries sur la tête, dansa avec beaucoup de charme et d'esprit des danses paysannes françaises. Ensuite on représenta le *Miles Gloriosus.* Le spectacle se termina par une danse masquée fort grossière au cours de laquelle des bergers à têtes de béliers luttèrent en se frappant avec leurs cornes, à la grande joie des spectateurs.

Le lundi, un nouveau divertissement fut offert aux invités. Un combat singulier eut lieu sur la Piazza, devant le palais ducal, entre Vincenzo da Imola, soldat au service du Marquis de Mantoue, et un gentilhomme bolonais de la suite d'Annibal Bentivoglio. Après une rencontre désespérée à la lance et à la masse d'armes, Vincenzo réussit à démonter son adversaire, et il l'aurait tué, si le Duc n'avait séparé les combattants.

« Vincenzo est resté à cheval », écrit Isabelle, « et a parcouru le champ clos au milieu d'acclamations sans fin, tout le peuple criant « *Turco !* », tandis que le pauvre Bolonais montrait son arme brisée ! Ainsi nous remportâmes la palme ! »

Dans la soirée, l'*Asinaria* fut jouée avec un merveilleux intermède de satyres qui dansèrent au son d'une horloge à carillon et firent la chasse, sur la scène, à des animaux et à des oiseaux sauvages. Un virtuose de Mantoue joua sur trois luths à la fois ; puis la représentation se termina par un ballet de la moisson : au son rustique des cornemuses, les danseurs figurèrent les différents travaux des champs, le labour, les semailles, la moisson et le battage du blé. Isabelle était vêtue d'un costume de velours cramoisi, rayé de bandes d'or, avec une tiare d'énormes diamants, tandis que la mariée portait une robe tissée d'or et une longue chaîne de pierres précieuses autour du cou.

Le mardi gras, dernier jour du Carnaval, les Ambassadeurs se rendirent dans la chambre de la mariée et lui offrirent leurs présents.

Un bal suivit, auquel les princesses se montrèrent dans leurs plus somptueux costumes : celui d'Isabelle était de velours violet brodé de glands d'or et elle était parée d'une magnifique tiare de pierreries. La dernière comédie, la *Casine*, fut jouée avec une série de brillants intermèdes musicaux et des déclamations en l'honneur de l'heureux couple. Don Alphonse, qui était un violoniste de talent, prit part à un concerto à six instruments. A la fin du dernier ballet, — une danse guerrière de soldats suisses, — un ballon doré s'ouvrit en l'air, laissant apparaître les quatre Vertus personnifiées qui chantèrent un délicieux quatuor. La partie musicale fut réellement supérieure à la comédie, qu'Isabelle déclara « lascive et immorale au delà de toute expression », si bien qu'elle n'autorisa aucune de ses dames à y assister (1).

Le lendemain matin, étant le mercredi des Cendres, fut consacré par Isabelle, et par sa famille, aux exercices religieux. Mais dans l'après-midi, en manière de délassement, Isabelle assista avec toute la cour à une représentation donnée par un danseur de corde fort habile, nommé Cingano.

Le soir, la Marquise reçut les visites d'adieu des Ambassadeurs. Elle ne manqua pas de profiter de l'occasion pour rentrer, elle et son mari, dans les bonnes grâces de la Seigneurie de Venise.

Le lendemain, accompagnée de la Duchesse d'Urbin, elle reprit la route de Mantoue, où elle arriva le samedi 14. Quelques jours après, elle adressait à Lucrèce une lettre courtoise, lui annonçant sa bonne arrivée, et signant « *Votre sœur qui vous aime* » (2).

Lucrèce, de son côté, ne dissimulait pas son désir d'entretenir l'ami-

(1) Luzio, *I Precettori*, p. 36.
(2) F. Gregorovius, *Lucrèce Borgia*, II, p. 63.

tié d'Isabelle. Une lettre adressée de Ferrare à la Marquise par Laure Bentivoglio, quelques mois plus tard, raconte dans les termes suivants une visite faite à la femme d'Alphonse :

« Elle me fit asseoir et s'enquit de Votre Excellence avec une amabilité charmante. Elle s'informa de vos costumes et surtout de vos coiffures. Après quoi, à propos de ses robes espagnoles, elle dit que si vous souhaitez voir ou posséder quelque objet qu'elle pût vous procurer, elle serait contente de vous obliger, car elle est très soucieuse de plaire à Votre Excellence. Elle a exprimé le désir que vous lui écriviez quelquefois, et avec plus d'intimité. Elle me demanda à diverses reprises si les fiançailles de la fille du Duc de Valentinois avec votre fils avaient été conclues. Elle portait aujourd'hui une « camora » de satin noir ornée de feuillage d'or, avec un ourlet qui semblait fait d'une flamme d'or pur, des manches flottantes comme celles de Votre Excellence et un collier composé des plus belles perles. Elle était coiffée à sa manière habituelle, avec une émeraude très brillante sur le front et une toque de velours vert orné d'or martelé. »

Les toilettes d'Isabelle furent toujours un grand objet de curiosité pour Lucrèce Borgia, qui se faisait tenir au courant des dernières modes de Mantoue (1).

Pourtant, en dépit des compliments mutuels que les deux femmes se prodiguaient, leurs relations n'allèrent jamais jusqu'à l'intimité, et M. Luzio fait remarquer que la plupart des lettres des archives de Gonzague, citées par le biographe de Lucrèce, Gregorovius, étaient en réalité adressées au Marquis et non à Isabelle (2). Plus tard, même, une rivalité s'éleva entre les deux princesses : Isabelle ne put pardonner à ses anciens amis, Niccolo da Correggio et Hercule Strozzi, de reporter leurs hommages à sa belle-sœur, et de lui dédier leurs poèmes (3).

(1) Luzio, *N. Antologia*, 1896.
(2) Luzio, *I Precettori*, p. 37.
(3) Lucrèce se montra pour Alphonse une épouse excellente. Sa conduite pendant les dernières années de sa vie fut exemplaire, elle édifia le peuple de Ferrare par les institutions charitables qu'elle fonda, et passa une grande partie de son temps dans la retraite favorite de la Duchesse Éléonore, le couvent du *Corpus Domini*. Elle mourut en 1519.

CHAPITRE XIII

LE DEUXIÈME VOYAGE D'ISABELLE A VENISE L'EXPÉDITION DE CÉSAR BORGIA CONTRE URBIN

1502

LE VOYAGE D'ISABELLE ET D'ÉLISABETH D'URBIN A VENISE. || LETTRES AU MARQUIS. || PRÉVENANCES COURTOISES DU DOGE ET DE LA SEIGNEURIE. || REVENUS ET DÉPENSES D'ISABELLE. || PROJETS DE MARIAGE ENTRE SON FILS FRÉDÉRIC DE GONZAGUE ET LA FILLE DE CÉSAR BORGIA. || ELLE SE REND AVEC ÉLISABETH A PORTO. || CÉSAR BORGIA S'EMPARE D'URBIN. || FUITE DU DUC GUIDOBALDO A MANTOUE. || ISABELLE DEMANDE A CÉSAR BORGIA LA « VÉNUS » ET LE « CUPIDON » D'URBIN. || CÉSAR BORGIA LES ENVOIE A MANTOUE.

A PEINE remise des fatigues que lui avaient causées les fêtes nuptiales de Ferrare, Isabelle forma le projet d'un nouveau déplacement. La Duchesse d'Urbin n'avait jamais vu Venise; un vœu fait par la Marquise au « Santo » de Padoue était un excellent prétexte pour visiter à nouveau la ville fameuse. Cette fois, les deux princesses décidèrent de garder le plus strict « incognito », afin de se soustraire aux cérémonies fastidieuses et de pouvoir consacrer tout leur temps aux distractions ; elles partirent donc un matin de mars, n'emmenant avec elles que deux de leurs dames, la Marquise de Cotrone et la fidèle Emilia Pia.

Le protonotaire Sigismond de Gonzague et deux des plus fidèles serviteurs d'Isabelle, son Sénéchal Alessandro da Baesso et son secrétaire Benedetto Capilupi, les accompagnaient. Le Marquis conduisit sa femme et sa sœur à Sermide, où elles prirent le bateau jusqu'à l'embouchure du Pô. Selon sa coutume, Isabelle envoya à son mari un compte rendu détaillé de son voyage dans une lettre datée de Venise, où elle arriva le 14 mars (1).

(1) Cette lettre et les cinq suivantes, tirées des archives de Gonzague, ont été publiées par M. Luzio, *Mantova e Urbino*, p. 307-315.

ISABELLE RACONTE SON VOYAGE A VENISE

« Mon cher Seigneur, nous sommes parties hier matin de l'auberge « la Stellata » de si bonne heure que nous sommes arrivées à Chiozza une heure après la tombée de la nuit. Mais les hôtelleries étaient si pleines que nous avons dû envoyer Benedetto Capilupi prévenir le Podestat de notre arrivée, ce que nous fîmes d'autant plus volontiers que nous apprîmes que ce magistrat était Messer Alvise Capello, frère de Messer Paolo, un grand ami de Votre Excellence. Bien que nous lui ayons demandé de nous indiquer un logement privé, proche de l'un des hôtels, il a insisté pour nous recevoir dans sa propre maison de la façon la plus gracieuse, et surtout nous a permis de rester strictement « incognito ». Nous avons accepté son invitation et nous avons été convenablement logées et retenues à souper au palais. Nous étions trop fatiguées pour voir hier soir Sa Magnificence, mais ce matin elle nous a rendu visite en regrettant de n'avoir pas été à l'avance avertie de notre arrivée afin de nous faire plus d'honneurs, ainsi que l'aurait désiré la Seigneurie. Elle nous pria de dîner avec elle ; nous répondîmes que le but de notre voyage était d'accomplir un vœu à Padoue, mais que nous nous arrêtions à Venise parce que la Duchesse n'avait jamais visité cette ville ; qu'étant en costumes de voyage nous ne lui aurions pas fait savoir notre présence s'il n'avait pas été un ami de Votre Excellence, et que nous étions sûres que nous pouvions compter sur lui pour nous garder le secret ; il répondit que nous avions bien fait, mais que, dès qu'il avait su notre arrivée, il avait prévenu la Seigneurie ; nous l'avons alors prié de ne nous faire aucune réception publique. C'est ainsi que nous sommes venues ici tranquillement ce soir. Nous sommes logées dans la maison de Messer Niccolo Trevisano, occupée par l'Ambassadeur du Duc d'Urbin. Nous y avons rencontré Franceschino Trevisano, qui nous a dit que tout Venise était déjà informée de notre arrivée, et que les amis de Votre Excellence en étaient enchantés. Nous nous recommandons à vous tous les trois, et je vous prie d'embrasser mon fils. Demain, je vous enverrai des huîtres et du poisson. Je remercie Votre Excellence de m'avoir permis de venir ici ; je m'y plais beaucoup plus que la première fois et je trouve la ville beaucoup plus belle. La Duchesse avoue que c'est plus merveilleux que Rome et s'étonne du spectacle. Elle est plongée dans l'admiration et baise la main de Votre Excellence. De ma main, votre épouse, *Isabelle*. Venise, 14 mars 1502. »

Le lendemain, elle reprend son récit et raconte à son mari l'emploi de son temps. Suivie d'Élisabeth et de leurs compagnons de voyage, elle parcourt les principales curiosités de Venise.

« Hier, nous nous sommes arrêtées à Ponia pour voir les grands bateaux, et avons été à bord d'un très grand bâtiment en construction, que l'on dit être de trois mille tonnes et plus. Ce matin, nous avons été entendre la messe à Santa-Maria dei Miracoli, puis à San Giovanni e Paolo et à la Scuola di

San Marco, et nous sommes rentrées par un autre chemin. Immédiatement après dîner, nous sommes allées à Saint-Marc. Pour mieux voir cette ville merveilleuse, nous sommes montées sur le campanile, où nous avons pu admirer le magnifique panorama et tous les édifices que l'on découvre de toutes parts. Nous sommes revenues en gondole, avons été à San Giorgio et à la Misericordia...

« Nous sommes allées entendre la messe à la *Ca' Grande* », écrit encore Isabelle. « Après avoir débarqué au Rialto, nous avons traversé le marché aux poissons et la *Merceria*, jusqu'aux colonnes de Saint-Marc. Il y avait une telle foule, qu'il était difficile de se frayer un chemin, mais nous nous sommes tant amusées que nous ne redoutions plus la marche, et c'était Monseigneur qui était le plus fatigué de la bande... »

Elle visite encore le trésor de la basilique de Saint-Marc, le Palais des Doges, l'Arsenal, le couvent de la Vergine; elle assiste à la procession solennelle des Rameaux; elle va prendre des nouvelles de sa vieille amie la Reine de Chypre; elle donne, entre temps, audience à des personnages de marque, attentive à tout, réglant des questions d'intérêts ou de politique et ne perdant aucune occasion de mériter les bonnes grâces de la Seigneurie.

Effectivement, le 17 mars, Messer Alvise Marcello se présenta de bonne heure, pour offrir aux nobles voyageurs, de la part de la Seigneurie (1), un présent évalué, nous dit Sanuto, à vingt-cinq ducats. Ce présent consistait en quatre grandes caisses de poissons de différentes sortes, huit grands gâteaux de massepain dorés, vingt-neuf boîtes de confiseries, quatre pots de gingembre et quatre de sirop de violettes, plus vingt livres de bougies de cire.

Isabelle envoya ces présents le soir même à Mantoue par un messager porteur d'une lettre. Elle ajoutait en post-scriptum que l'Ambassadeur du Pape avait dit à la Duchesse d'Urbin en quels termes chaleureux le Doge avait parlé, devant le Collège, de ses augustes hôtes. « Le Duc et le Marquis », avait-il déclaré, « ne pouvaient donner une meilleure preuve de leur attachement à la Seigneurie qu'en envoyant à Venise ce qu'ils avaient de plus précieux. Et tous nos amis ici disent la même chose. » La Marquise donnait encore à son mari le compte rendu de leur journée et ajoutait : « Si Votre Excellence considère la courte durée de notre voyage et tout ce que nous avons fait ou vu, il nous proclamera les plus vaillantes femmes du monde ! »

Dans la matinée du 21 mars, les princesses quittèrent Venise pour

(1) Sanuto, *Diarii*, IV, p. 234.

arriver le soir à Padoue, où elles furent reçues par le Comte Achille Borromeo.

Isabelle trouva le temps de prévenir son mari qu'on attendait à Padoue les Ambassadeurs français, qui se rendaient à Venise, ayant été brusquement congédiés par l'Empereur. Maximilien avait refusé d'accorder à Louis XII l'investiture de Milan et l'annexion de ce duché au royaume de France. De son côté, le monarque français refusait de rendre la liberté à Ludovic le More et de permettre aux partisans exilés des Sforza de rentrer à Milan. « Jusqu'à présent », ajoute-t-elle, « le Roi de France a peu tenu compte des Vénitiens, mais maintenant il tient beaucoup à s'assurer leur amitié. » Et elle termine en exprimant le plaisir que lui procurent les bonnes nouvelles que son mari lui donne de son fils, qu'il lui tardait de revoir.

Après avoir passé les derniers jours de la semaine sainte dans la maison du Comte Canossa, à Vérone, où elle reçut un envoi de poisson du chevalier Giorgio Cornaro au nom de la Seigneurie de Venise, Isabelle et sa belle-sœur atteignirent Mantoue, la veille de Pâques.

Une semaine après, le Marquis François étant parti pour assister à quelques courses de chevaux dans le voisinage, ce fut le tour d'Isabelle à donner au père absent des nouvelles du petit Frédéric.

Elle lui écrit le 4 avril :

« Notre fils s'est toujours montré intelligent, mais depuis le départ de Votre Excellence, il me surprend à chaque instant par ses gentillesses et semble résolu à me distraire de votre absence. Il s'assied à votre place aux repas, et se livre à mille autres espièglerie que je ne raconte pas à Votre Excellence pour ne pas exciter vos regrets.

Deux jours après elle écrit encore :

« Hier, tandis que je lisais mes offices, notre Frédéric entra et me dit qu'il voulait chercher son papa ; il bouleversa toutes les cartes jusqu'à ce qu'il eût trouvé une figure portant une barbe, ce dont il fut ravi, et il l'embrassa à six reprises, en disant « Papa bello », avec force démonstration de joie (1). »

Une autre tâche, moins agréable, à laquelle Isabelle se consacra à cette époque, fut le règlement de ses comptes. Les dépenses de son séjour à Ferrare avaient été lourdes ; en plus du prix de ses somptueuses toilettes et de celles de ses dames, il avait fallu faire des pré-

(1) Luzio, *Precettori*, p. 38.

sents de chaînes et de brocarts aux acteurs, bouffons, trompettes et musiciens. Marino Sanuto prétend qu'à cette occasion la Marquise s'était montrée particulièrement généreuse surtout envers les bouffons espagnols de la suite de la mariée (1). A Venise, elle avait dû faire de nouveaux emprunts pour payer les Albani et racheter ses bijoux. Peu après son retour à Mantoue, elle écrit à son père, le Duc Hercule, et, suivant son habitude, lui confie ses embarras. Elle lui fit, cette fois, un exposé complet de ses revenus et de ses dépenses, document du plus haut intérêt qui montre que, si cette princesse brillante fut parfois prodigue, elle était, d'une manière générale, une femme prudente et avisée, faisant le meilleur emploi de son argent et ayant l'œil à tout. Voici cette lettre :

« Mon Seigneur et Honoré Père, lorsque j'entrai dans cette illustre maison, on m'alloua une rente annuelle de 6 000 ducats d'or pour ma toilette, et pour pourvoir aux besoins de mes demoiselles d'honneur, ainsi que de mes serviteurs, y compris deux gentilshommes. La cour se chargeait des frais de table d'une centaine de personnes environ. Plus tard, afin de me laisser libre d'augmenter ou de réduire ma maison, mon illustre époux a consenti volontiers, sur le conseil de ses intendants, à se décharger de ce soin en me donnant encore 2 000 ducats pour les dépenses de toute ma suite. Pour assurer mon revenu, 6 000 ducats sont prélevés sur les moutures, 1 000 sur les droits d'octroi et 1000 sur les terres de Letopalidano, près de Gonzague. Vous voyez ainsi que j'ai 8 000 ducats par an. Il est vrai que, par mes propres économies, et par celles de mes serviteurs, le revenu de la propriété s'est accru d'environ 1 000 ducats, avec lesquels j'ai pu acheter quelques terres voisines, de sorte qu'à présent il se monte à environ 2 500 ducats par an. Mais j'ai aussi à nourrir une cinquantaine de personnes de plus. Sans doute mon seigneur m'a donné depuis de nouvelles maisons de plaisance, entre autres Sacchetta et Porto ; mais leur revenu n'excède pas leur dépense et quelquefois même je suis entraînée à des frais supplémentaires pour les réparer... »

Isabelle avait donc la jouissance de 8000 à 9000 ducats, ce qui représente une assez jolie somme, si nous considérons que le ducat valait environ huit francs soixante, et que l'argent avait alors une valeur cinq fois plus grande qu'aujourd'hui (2). Mais, si l'on tient compte des incessants appels faits à la bourse de la Marquise, de sa passion pour les tableaux et les antiquités, les belles robes et les bijoux, on peut lui faire un mérite d'avoir évité les dettes, et d'avoir

(1) *Diarii*, IV, p. 230.
(2) Voir A. Luzio, *Nuova Antologia*, 1896.

même pu trouver de l'argent pour aider son mari dans les jours critiques.

La question du chapeau de Cardinal pour son beau-frère Sigismond fut à cette époque de nouveau soulevée. Mais elle se compliquait d'un autre projet. Il ne s'agissait de rien moins que des fiançailles du fils d'Isabelle, Frédéric, âgé de deux ans, avec la fille de César Borgia et de Charlotte d'Albret. La proposition émanait de Borgia lui-même. Au commencement de juin 1502, il adressait à Isabelle une lettre charmante, lui exprimant la joie que lui causait la perspective de ce nouveau lien entre eux, et, pendant les quelques mois qui suivirent, ce mariage fut l'objet de longues négociations. Les deux parties étaient également circonspectes. François exigeait que son frère fût tout de suite nommé Cardinal, tandis que Borgia demandait des engagements formels pour la célébration du mariage dans les années suivantes. Le Marquis et Isabelle accueillirent ces propositions avec une profonde méfiance. Malgré l'insistance flatteuse du Duc de Valentinois, les événements qui se succédèrent, au cours de l'été suivant, accrurent leurs craintes et leurs hésitations.

Vers le 20 juin, Isabelle et sa belle-sœur se rendirent à Porto, avec quelques dames et le petit Frédéric, sans lequel sa mère « ne pouvait être heureuse ». Tandis qu'elles goûtaient les délices de cette charmante campagne, les nouvelles les plus inattendues et les plus terrifiantes leur arrivèrent d'Urbin.

Isabelle écrit, le 27 juin, à sa belle-sœur Claire de Montpensier :

« Nous étions ici, paisibles et heureuses, en l'agréable compagnie de la Duchesse d'Urbin, qui était restée avec nous depuis le Carnaval. Souvent nous souhaitions que votre présence vînt parfaire notre contentement. Soudain, nous apprîmes la nouvelle de l'envahissement du duché d'Urbin. Le Duc lui-même est arrivé ici, seul avec quatre cavaliers, après avoir été traîtreusement surpris et n'ayant sauvé sa vie qu'à grand'peine. Nous sommes tout étourdies du coup, si stupéfaites et si désolées que nous n'avons pu encore nous ressaisir, ainsi que Votre Excellence le comprendra; si grande est ma compassion pour la Duchesse que je désirerais presque ne l'avoir jamais connue ! (1) »

Le 13 juin, lendemain du jour où César Borgia avait adressé à Isabelle la lettre affectueuse dans laquelle il se réjouissait du mariage projeté entre leurs enfants, il était parti de Rome, à la tête d'une nom-

(1) Luzio, *Mantova e Urbino*, p. 125.

breuse armée et avait dévasté le district de Spolète, en semant la terreur sur son passage. Avant son départ, il avait envoyé au Duc Guidobaldo des messages amicaux, le priant d'autoriser ses troupes à traverser le territoire d'Urbin, et lui demandant quelques pièces d'artillerie pour son expédition contre les Varani de Camerino. Mais lorsqu'il eut atteint Spolète, au lieu de marcher contre Camerino, ainsi que l'on s'y attendait, il tourna subitement ses pas vers le défilé de Furlo, prit la grande voie Flaminienne et se dirigea sur Urbin par la vallée du Métaure. Le 20 juin, le Duc, « se croyant en parfaite sécurité (1) », était parti à cheval pour souper dans les jardins d'orangers du couvent de Zoccolanti, un des sanctuaires favoris des Ducs d'Urbin, où Piero della Francesca avait peint le beau tableau d'autel actuellement à Milan, au musée Brera. Parmi les bocages ombreux, à la lisière des jardins du couvent, il goûtait la douceur d'une soirée d'été lorsqu'un messager, venu en toute hâte de Cagli, lui annonça que le Duc de Valentinois était devant cette ville, marchant sur Urbin à la tête de 2 000 hommes. Il était trop tard pour songer à la résistance. Les mercenaires de César arrivaient de toutes parts. Déjà les passes des Apennins étaient gardées, et la tête du Duc mise à prix. Fuir était la seule chance de salut qui restât à Guidobaldo. Cédant aux supplications de ses serviteurs, il partit en hâte pour sauver sa vie, emmenant avec lui son jeune neveu, François de la Rovère. Après beaucoup d'aventures et de périls, les fugitifs réussirent à atteindre Mantoue. « Je n'ai sauvé que ma vie, mon pourpoint et ma chemise », écrivait Guidobaldo le 28 juin à son parent le Cardinal Julien de la Rovère (le futur Pape Jules II), dans une longue lettre où il décrit sa fuite précipitée à minuit, et s'indigne des fallacieuses promesses de Borgia. « Une telle ingratitude et une telle traîtrise, ajoute-t-il, ne se sont jamais vues (2). » Lucrèce elle-même fut épouvantée de la conduite de son frère; elle dit au « Prêtre de Correggio » qu'elle n'avait point oublié les bontés de la Duchesse d'Urbin à son égard et qu'elle aurait donné le monde entier pour éviter ces événements.

Au lever du soleil, le 21 juin, le Duc de Romagne — c'était le nouveau titre pris par César Borgia — fit son entrée dans Urbin, revêtu d'une splendide armure, et s'installa sur le trône ducal, dans l'antique palais des Montefeltre. Aucune résistance ne fut possible; les quelques loyaux sujets qui osèrent s'opposer au vainqueur furent poignardés

(1) Dennistoun, *Dukes of Urbino*, vol. II, p. 325, etc.
(2) Alvisi, *César Borgia*; Dennistoun, *Dukes of Urbino*, vol. I, p. 391; Yriarte, *César Borgia*, vol. II.

ou jetés en prison. Pendant les semaines qui suivirent, une longue file de mules descendirent la colline, chargées des tapisseries et des statues précieuses, des tableaux et des trésors de vaisselle d'or et d'argent qui étaient l'orgueil de la maison ducale. Sanuto évalue le montant du butin emporté par le Duc de Valentinois à 150 000 ducats, ce qui ferait actuellement plus de 6 millions de francs. C'est alors qu'Isabelle intervint, mais d'une manière, à vrai dire, assez imprévue et qui ne devait pas lui faire beaucoup d'honneur. Elle se rappelait un admirable torse de *Vénus* et un *Cupidon* d'une beauté presque égale, qu'elle avait vus dans les collections du palais d'Urbin. Prétextant sa passion d'antiquaire, et munie de l'assentiment qu'elle s'est fait donner par les infortunés princes d'Urbin, elle écrit sans retard à Rome, afin de prier son frère, le Cardinal Hippolyte d'Este, de lui procurer, si possible, ces statues pour sa « Grotte ». Sa lettre est datée du 30 juin, trois jours après l'arrivée de Guidobaldo à Mantoue.

« Très Révérend Père en Dieu, mon cher et honoré frère, le seigneur Duc d'Urbin, mon beau-frère, avait dans sa maison une petite *Vénus* en marbre antique et un *Cupidon* qui lui avaient été donnés il y a quelque temps par Son Excellence le Duc de Romagne. Je suis certaine que ces objets, par la présente révolution, ont dû tomber aux mains dudit Duc, avec tout ce que contenait le palais d'Urbin. Fort désireuse de recueillir des antiques pour la décoration de mon studio, je souhaite vivement posséder ces statues. La chose ne me semble pas impossible, car on me dit que Son Excellence a peu de goût pour l'antiquité, ce qui le rendra plus accommodant pour faire plaisir à autrui. Mais je ne suis pas assez liée avec lui pour lui demander directement cette faveur. Je pense qu'il vaut mieux faire appel aux bons offices de Votre Vénérée Seigneurie et vous prier d'avoir la bonté de lui demander cette *Vénus* et ce *Cupidon*, par un messager et par une lettre, d'une manière assez pressante pour que vous et moi en obtenions satisfaction. Je consens, si Votre Révérence le juge bon, à ce que vous me désigniez nommément. Faites-lui savoir que j'ai sollicité ces statues avec beaucoup d'insistance, et que j'ai envoyé à cet effet un exprès. Croyez-moi, ni Son Excellence, ni Votre Seigneurie, ne pourraient m'octroyer une faveur plus grande. Je me recommande à vous affectueusement. Votre sœur, *Isabelle*, Marquise de Mantoue. Mantoue, 30 juin 1502 (1) ».

Le Cardinal, très bien en cour au Vatican depuis le mariage de Lucrèce, se plia sans retard au désir de sa sœur, et César Borgia s'empressa de répondre au vœu de la célèbre Madonna, dont il désirait

(1) Gaye, *Carteggio d'Artisti*, vol. II, p. 53.

gagner les bonnes grâces. Quelques semaines plus tard, le chambellan du Duc de Romagne amenait une mule chargée de marbres, à Mantoue; le 22 juillet, la Marquise annonçait joyeusement à son mari, qui était allé à Milan au-devant de Louis XII, que les précieuses statues se trouvaient en sûreté dans sa « Grotte », et elle le priait, par la même occasion, de s'employer à faire restituer sa dot à la Duchesse d'Urbin ; elle ajoutait le post-scriptum suivant :

« Je ne vous décris pas la beauté de la *Vénus*, car je crois que Votre Excellence l'a vue. Quant au *Cupidon*, il n'a son égal dans aucune autre œuvre moderne (1). »

Ce *Cupidon*, endormi, avec son carquois et sa torche à ses côtés, qui excitait à juste titre l'admiration de la Marquise, n'était pas, ainsi qu'elle semble l'avoir cru, un original antique, mais l'œuvre d'un jeune sculpteur florentin, Michel-Ange Buonarotti, dont le renom était déjà grand à Rome. L'artiste avait si bien su réaliser dans cette œuvre la perfection d'un marbre grec qu'un marchand l'emporta à Rome et le vendit comme antique au Cardinal Riario. Ce dernier, ayant découvert la supercherie, renvoya le *Cupidon* au marchand, et invita le sculpteur à venir à Rome. Michel-Ange, indigné, rechercha le vendeur et lui demanda de lui rendre son *Cupidon*, mais le marchand se moqua de lui et trouva bientôt un nouvel acquéreur. C'était César Borgia, et celui-ci, pour se concilier la faveur du Duc d'Urbin, lui offrit ce *Cupidon* avec un torse antique de *Vénus*. Guidobaldo tenait, semble-t-il, beaucoup à ce *Cupidon*, et lorsque, à la fin de 1503, il eut recouvré ses domaines, il fit faire, par l'intermédiaire de Cattaneo, agent de Mantoue à la cour papale, une démarche auprès de la Marquise pour la prier de lui rendre sa statue. Mais Isabelle répliqua, avec sa promptitude habituelle, que, tout en se réjouissant d'apprendre que le Duc reprenait possession de ses trésors dispersés, elle devait lui rappeler la lettre par laquelle Guidobaldo l'autorisait à demander pour elle ce *Cupidon* à César Borgia (2). Le Duc n'insista pas davantage et, en fin de compte, le *Cupidon* resta dans la fameuse « Grotte ». Il est mentionné dans l'inventaire de 1542 comme une œuvre de « *Michelagnolo fiorentino.* » De Thou, qui visita le Castello en 1573, admira fort la statue. En juin 1630, l'agent de Charles Ier, Daniel Nys, la cite comme étant, avec les *Cupidons* de Praxitèle et de Sansovino, parmi les œuvres les plus précieuses de la collection du Duc. Il semble probable

(1) Alvisi, *César Borgia*, p. 537.
(2) Luzio, *Arch. St. Lomb.*, 1886.

que ce *Cupidon*, sculpté par Michel-Ange, dont l'histoire est si curieuse, et que Guidobaldo et Isabelle appréciaient tant, fut apporté en Angleterre en 1632, et qu'il orna pendant quelques années le palais de Whitehall et les salles de Hampton Court, avec les autres trésors artistiques de Mantoue. Mais nous ignorons ce qu'il est devenu dans la suite. Sans doute aura-t-il disparu, comme tant d'autres objets rares et précieux, au moment de la vente des collections de Charles Ier (1).

(1) D'après M. K. Lange (*Der Schlafende Amor Michel Angelos*, Tübingen, 1898), le *Cupidon* de Michel-Ange peut être identifié avec l'*Amore cogli attributi di Ercole*, du Musée antique de Turin.

CHAPITRE XIV

LES DERNIERS EXPLOITS DE CÉSAR BORGIA

1502-1503

LOUIS XII A MILAN. || IL DONNE AUDIENCE AUX PRINCES EXILÉS ET AU MARQUIS DE MANTOUE. || CÉSAR BORGIA ARRIVE A MILAN ET CONCLUT UN ACCORD AVEC LE ROI DE FRANCE. || AVERTISSEMENTS DONNÉS PAR ISABELLE A SON MARI. || LE DUC ET LA DUCHESSE D'URBIN SONT CONTRAINTS DE QUITTER MANTOUE ET DE CHERCHER UN REFUGE A VENISE. || FRANÇOIS DE GONZAGUE PART POUR LA FRANCE. || ISABELLE GOUVERNE MANTOUE. || SES NÉGOCIATIONS AVEC BORGIA AU SUJET DU MARIAGE DE SON FILS. || CAMPAGNE DE BORGIA EN ROMAGNE. || ASSASSINAT DE VITELLOZZO ET DE SES COMPAGNONS. || ISABELLE ENVOIE AU DUC DE VALENTINOIS DES MASQUES EN PRÉSENT. || MORT DU PAPE ET SOUDAINE RÉVOLUTION A ROME. || RETOUR DU DUC GUIDOBALDO A URBIN. || ÉLECTION DU PAPE PIE III.

Toutes les victimes de la politique violente de César Borgia, et tous ceux qui suivaient en tremblant ses rapides succès, se tournaient maintenant vers le Roi de France comme vers un sauveur. Au début de juin, Louis XII franchit les Alpes pour combattre les forces espagnoles, qui, sous la conduite de Gonsalve de Cordoue, avaient attaqué ses troupes à Naples. Le 28, il entra dans Milan, ayant à sa suite Frédéric d'Aragon, l'ex-Roi de Naples, le Duc de Ferrare et le Marquis de Mantoue, qui s'étaient joints à lui la semaine précédente à Vigevano. Le malheureux Duc d'Urbin et Giovanni Sforza se présentèrent aussi pour plaider leur cause contre le Duc de Valentinois. Louis XII prodigua aux princes exilés les belles promesses et François de Gonzague parlait déjà hautement de tirer vengeance des spoliations dont ils étaient victimes, lorsque soudain César Borgia lui-même fit son apparition.

« Cet insondable Duc, » dit Machiavel, « qui, sans parler jamais, agit toujours, » avait laissé en Ombrie son armée victorieuse. Il arriva à Milan le 7 août après avoir fait une rapide visite à sa sœur Lucrèce, qui

venait de mettre au monde un enfant mort et était dangereusement malade à Ferrare. Sa venue changea la face des choses et enleva à Élisabeth de Gonzague ses dernières espérances. César accompagna le 26 le Roi de France à Gênes, et ne prit congé de lui que lorsque Louis XII eut promis de l'aider à achever sa conquête de l'Italie centrale, en échange de son appui contre les Espagnols de Naples.

Isabelle, pendant ce temps, était en proie aux plus vives angoisses. Elle redoutait l'effet des paroles imprudentes prononcées en public contre le Duc de Valentinois par son mari. Dans ses lettres, elle ne cessait de supplier le Marquis d'être plus circonspect à l'avenir. Elle lui recommandait surtout de se méfier du poison. Il savait ce dont Borgia était capable, les crimes qu'il avait déjà sur la conscience !

« Je ne puis cacher les craintes que j'ai pour Votre personne et pour l'État », écrit-elle le 23 juillet, le jour même où lui étaient parvenus la *Vénus* et le *Cupidon* envoyés par Borgia. « On croit, en général, que le Roi Très Chrétien entretient quelques intelligences avec le Valentinois. Aussi je vous supplie d'avoir soin de ne prononcer aucune parole qu'on puisse lui répéter contre vous, car, par les temps qui courent, on ne sait à qui se fier... (1) »

« Le bruit s'est répandu ici », lui fait-elle écrire (« et ce bruit a-t-il été apporté de Milan par lettre ou de vive voix? je ne sais), que Votre Excellence a proféré des paroles de colère contre le Duc de Valentinois en présence du Roi Très Chrétien et de serviteurs du Pape. Vrai ou faux, ce bruit parviendra sûrement aux oreilles de César Borgia qui, ainsi qu'il l'a déjà prouvé, n'a aucun scrupule à conspirer contre les siens et n'hésitera pas à se venger de vous. Tremblante comme je le suis pour votre vie, qui m'est plus chère que la mienne, et sachant que votre bonté naturelle juge inutile de prendre des précautions pour votre sécurité, je me suis informée auprès d'Antonio de Bologne et d'autres, et j'ai appris d'eux que vous laissez toutes sortes de gens vous servir à table. Alessandro da Baesso mange avec vous et laisse les serviteurs et les pages remplir l'office d'écuyer tranchant et d'échanson. Il serait facile à n'importe qui d'empoisonner Votre Excellence, puisque vous n'avez ni gardes ni serviteurs particuliers. Je vous prie et vous supplie donc, si vous ne voulez pas prendre garde à vous pour vous-même, d'être plus vigilant pour l'amour de moi et de notre fils, et j'espère qu'à l'avenir vous ne déchargerez Alessandro de ses fonctions qu'avec la plus grande circonspection. S'il ne peut les remplir, je vous enverrai Antonio ou quelque autre serviteur de confiance, car je préfère encourir le risque de vous contrarier plutôt que d'être réduite, ainsi que notre enfant, à pleurer votre perte. »

Elle ajoute de sa main le post-scriptum suivant :

(1) D'Arco, *Notizie d'Isabella*, p. 59.

« Mon cher seigneur, ne riez pas de mes craintes, ne dites pas que les femmes sont lâches et poltronnes, car la malignité de nos ennemis surpasse de beaucoup mes craintes et votre courage. J'aurais voulu écrire toute cette lettre de ma main, mais la chaleur est si grande que nous sommes presque anéantis. Notre fils va très bien et vous envoie un baiser. *Isabelle*, qui soupire après le retour de Votre Altesse (1). »

En même temps, la Marquise écrivait à son vieil ami Niccolo da Correggio, qui, lui aussi, était allé à la rencontre du Roi de France. Elle lui demande de la tenir au courant de tout ce qui se passe à Milan.

Le 8 août, Niccolo lui raconte l'arrivée inattendue de César Borgia et l'affectueux accueil qu'il a trouvé auprès de Louis XII.

« Pour obéir à vos ordres, je dois vous dire que la nuit dernière le Duc Valentino est arrivé ici à cheval. Je ne puis vous raconter toutes les chaleureuses démonstrations d'amitié de Sa Majesté Très Chrétienne. Le Roi revenait de la maison de Messer Trivulce, lorsqu'il rencontra le seigneur Duc qui arrivait par la Porte Romaine. Il l'embrassa avec effusion, le conduisit au château, et le logea dans la chambre la plus proche de la sienne. Il commanda lui-même le souper du Duc, et lui rendit visite trois ou quatre fois dans le cours de la soirée, voire même en chemise de nuit, au moment de se coucher! Il mit des sénéchaux et des serviteurs à la disposition dudit Duc, le pria de porter ses propres chemises et ses vêtements, lui disant de ne s'adresser à personne d'autre pour ce dont il pourrait avoir besoin, mais de considérer comme siens la garde-robe du Roi, ses voitures et ses chevaux. Même Sa Majesté est allée jusqu'à lui offrir de lui procurer une litière, à son choix. En somme, il ne pourrait faire plus pour un fils ou un frère. Hier, dimanche, Sa Majesté Très Chrétienne est allée à la messe à l'église San Stefano, où fut assassiné le Duc Galeazzo. Il dîna dans la maison de votre illustre père, le Duc de Ferrare, actuellement occupée par Messer Théodore Trivulce, et se rendit ensuite à un bal chez Francesco Bernardino Visconti. Après le souper, il retourna voir encore d'autres danses chez l'Évêque Pallavicini, hors de la Porte Lenza. Le seigneur Duc accompagna Sa Majesté à cheval et ne rentra au château qu'après neuf heures. Je ne me suis pas rendu à la « festa », mais on m'a dit qu'Ippolito était allé chez l'Évêque. Ce matin, le Roi est allé dîner à Binasco, où il passera la nuit. Il poursuivra demain sa route jusqu'à Pavie, où il soupera. L'illustre seigneur Duc, votre père, ira aussi à Pavie, mais il partira trois ou quatre heures plus tôt. Sa Majesté très Chrétienne se rend à Gênes et non à Parme comme on l'avait dit, car elle est obligée de hâter son retour en France. Je ne sais ce que je puis dire de plus à Votre Altesse au sujet des affaires publiques, car il est téméraire de préjuger de rien dans les temps que nous traversons. Mais le seigneur

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 137.

Marquis doit bientôt vous revenir, et il vous parlera encore de ces témoignages d'amitié échangés entre le Duc et le Roi (1). »

Cette lettre confirmait les pires craintes d'Isabelle. Elle employa toute son influence à décider son mari à faire sa cour au Duc. Elle poussa la précaution jusqu'à faire écrire au Marquis une lettre dans laquelle il exprimait ses sentiments amicaux pour Borgia, lettre qu'elle put montrer au chambellan qui venait de lui apporter les deux statues. A vrai dire, François avait déjà commis de grosses imprudences de langage. Sanuto rapporte qu'il avait fait publiquement allusion à la naissance scandaleuse de César Borgia, et que le Duc de Valentinois, à son arrivée à Milan, l'avait provoqué à un combat singulier. Le lendemain, pendant la messe, le Marquis dit à l'envoyé de Venise qu'il se battrait contre le Duc avec l'épée et le poignard et il se vanta de pouvoir délivrer l'Italie. Heureusement, le Roi Louis, avant de rentrer en France, réussit à réconcilier les deux princes, qui se séparèrent en bons termes.

Dans une conversation que Borgia eut à Gênes avec le trésorier de Mantoue, Ghivizzano, il attesta les sentiments amicaux qu'il avait pour le Marquis et l'estime dans laquelle le Pape tenait François et sa femme, mais il insista sur le fait que, si le Marquis voulait rester son allié, il ne devait pas garder Guidobaldo exilé à sa cour. C'est ainsi que, le 9 septembre, le Duc et la Duchesse d'Urbin furent contraints de quitter Mantoue, Élisabeth déclarant que, sans elle, son mari serait exposé à plus de périls, et que, dussent-ils mourir dans un hôpital, elle ne l'abandonnerait jamais. Ils trouvèrent heureusement un asile à Venise, qui, selon l'observation de Sanuto, devint le refuge et le salut de tous les princes chassés par César Borgia. La Seigneurie ne se borna pas à les accueillir, elle leur donna encore une maison à Canareggio (2), et leur servit une pension.

Cependant Élisabeth, manquant d'argent, était réduite à la plus grande gêne. Elle pensa même, un instant, à entrer au service de la Reine de France, Anne de Bretagne, qui, par pitié, avait généreusement offert son aide à la malheureuse Duchesse. Mais elle ne put se décider à se séparer de son mari, et rien ni personne n'aurait pu lui faire accepter la proposition du Duc de Valentinois, qui offrait de lui servir une large pension à la condition que la dissolution de leur mariage fût prononcée et que Guidobaldo renonçât à ses biens et se fît prêtre.

(1) Luzio, *Niccolo da Correggio* (*Giorn. St. d. Lett.*, XXI, p. 240).
(2) *Diarii*, IV, p. 329, 701.

Il faut rendre cet hommage à Isabelle qu'au milieu de ces épreuves et en présence de ces disgrâces elle ne craignit pas de demeurer affectueusement fidèle à ses infortunés parents. Elle se risqua à demander au Duc de Valentinois la restitution des biens d'Emilia Pia et chargea fréquemment son Sénéchal, Alessandro da Baesso, et d'autres membres de sa maison, de porter des lettres et des présents à Élisabeth et de rapporter ses messages. Le 5 octobre, elle lui écrit :

« Ma chère et honorée Sœur, les heureuses nouvelles de votre bonne arrivée à Venise et la bienveillante réception qui vous a été faite ont fort réjoui mon cœur et je vous remercie chaleureusement de votre lettre. Je n'ai pu vous répondre plus tôt parce que je n'avais pas de messager à envoyer, mais, puisque Alessandro doit vous voir, je ne veux pas tarder à vous écrire. Vous apprendrez par lui que mon seigneur, ainsi que nous tous, allons bien, excepté ma fille Éléonore qui a encore de la fièvre. Nous avons sevré Frédéric, et au bout d'un jour et une nuit il s'y est facilement accoutumé. Mon seigneur part demain pour la France, ainsi que cela était convenu. Votre Altesse peut imaginer combien je suis triste sans elle, mais j'espère que vous me consolerez en m'écrivant souvent ; j'en ferai autant de mon côté et me recommande à vous aussi bien qu'à votre illustre seigneur le Duc et à Madonna Emilia (1). »

Cependant, lorsque, quelques jours après, Guidobaldo, répondant à l'appel de ses anciens sujets, tenta un effort désespéré pour recouvrer son trône, le Marquis fit la sourde oreille aux supplications de sa sœur, et refusa de prendre les armes contre son allié le Duc de Valentinois. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, ce vaillant effort fut stérile, l'amour du peuple fut sans effet contre la puissance de Borgia. Guidobaldo dut s'enfuir d'Urbin pour la seconde fois, mais il tomba dangereusement malade à Citta di Castello et ce fut seulement à la fin de janvier qu'il réussit à gagner Venise.

François de Gonzague, ainsi que l'écrivait Isabelle à Élisabeth, était parti pour la France le 6 octobre, répondant à l'invitation du Roi Louis XII, qui voulait le consulter sur les affaires d'Italie, et pensait à s'assurer son appui contre les Espagnols. Le Marquis avait promis à sa femme qu'il serait de retour pour Noël, et les lettres d'Isabelle montrent combien il était impatiemment attendu.

« Après que ma dernière lettre fut partie », écrit-elle le 2 décembre, « mon petit Frédéric voulut souper avec moi, ce qu'il fit avec la plus char-

(1) Luzio, *Mantova e Urbino*, p. 145.

mante grâce du monde. Comme il s'amusait ensuite avec dix ducats d'or, je fis frapper à la porte comme si c'était un pauvre mendiant qui demandait l'aumône. Il prit aussitôt un ducat et, sans y être invité par personne, voulut qu'on le donnât au pauvre, en ajoutant : « Dites-lui de prier Dieu pour moi, et aussi pour mon « Pâ ». Tous les assistants furent ravis. J'espère que cette inspiration d'enfant aura pour effet de hâter votre retour, car votre présence est ardemment désirée (1). »

Mais Louis XII voulut emmener le Marquis passer les fêtes de Noël au château de Loches et le garda auprès de lui jusqu'à la fin de janvier. Le Roi et la Reine traitèrent François avec une particulière amabilité, et Anne de Bretagne renouvela l'offre, déjà faite, de prendre à sa cour la petite Éléonore et de la marier avec un prince du sang. Ce projet, finalement, fut abandonné, mais il semble avoir été un instant sérieusement envisagé, ainsi que le montre une curieuse lettre autographe de la Reine conservée aux archives de Gonzague :

« A ma cousine la Marquise de Mantoue.

« Ma cousine, mon cousin votre mari m'a dit que lui et vous me veuliez bailler votre fille pour estre avec moy et vous la m'envoyerez, mais que eussiez sceu mon vouloir. Ma cousine, envoiez la moi quant vais voudrez, car je la traieteray tout ainsi que si elle estoit myenne, et pouvez estre seure, ma cousine, que tout ce que je pourriez faire pour vous, toujours my employereay de bon cœur. Priant Dieu, ma cousine, qu'Il vous ait en Sa garde. Votre bonne cousine, *Anne.*

« Escript à Loches, le 15 jour décembre (2). »

Pendant l'absence de son mari, Isabelle administra les affaires publiques avec sa prudence et son habileté accoutumées, et elle réussit à entretenir les bonnes dispositions du Duc de Valentinois. Les négociations relatives au mariage de Frédéric et au chapeau de Cardinal de Sigismond traînaient toujours en longueur. L'objet de César Borgia était évidemment de gagner du temps, afin de rester en relations avec les Gonzague et avec la France, jusqu'à ce qu'il eût pleinement réalisé le rêve de sa vie : se tailler dans l'Italie centrale un grand royaume.

Pendant tout l'automne de 1502, il poursuit le cours de ses conquêtes. Après avoir étouffé l'insurrection d'Urbin, il marche contre Sinigaglia, que gouvernait, au nom de son jeune fils, François de la

(1) Luzio, *Precettori*, p. 38.
(2) L. Pélissier, *Revue historique*, 1891.

Rovère, Giovanna, sœur de Guidobaldo. La ville fut prise et saccagée. Puis il s'empara de Pérouse, de Citta di Castello et mit le siège devant Sienne. Il se proposa ensuite de faire la conquête de la Toscane et il entama aussitôt des négociations avec l'Empereur pour obtenir l'investiture de Pise, Sienne et Lucques.

La Marquise Isabelle lui avait à diverses reprises envoyé des lettres de félicitations à l'occasion de ses victoires. Le 1er janvier 1503, César lui annonça son dernier succès à Sinigaglia et le meurtre froidement accompli de ses anciens lieutenants Vitellozzo, Oliverotto et de leurs compagnons. Cet acte sinistre, ce « bellissimo inganno », comme dit Machiavel, fait le sujet d'une longue lettre d'Isabelle à son mari, écrite le 10 janvier, et qui jette une vive lumière sur la situation politique d'alors :

« Mon cher Seigneur, quelle que soit l'ardeur avec laquelle je désire le retour de Votre Altesse, et quelque impatience que j'aie de vous revoir, je comprends parfaitement, d'après votre lettre du 16 décembre, que le muletier m'a apportée, que la cause de votre retard vous fait honneur, et qu'elle est aussi utile à Votre Excellence qu'agréable à Sa Majesté Très Chrétienne. Dans ces conditions, je suis satisfaite de vos explications, et j'éprouve un grand plaisir à savoir les faveurs et les égards dont vous êtes l'objet. Le fait que Sa Majesté vous donne de l'argent sur sa propre cassette en sus de la pension que vous recevez est en soi-même, ainsi que vous le dites, une grande marque d'affection. Je vous remercie chaleureusement de m'avoir fait part de ces bonnes nouvelles que j'ai communiquées au très révérend Protonotaire, le magnifique Jean de Gonzague, et à d'autres de nos gentilshommes. Tous se félicitent d'apprendre que vous êtes ainsi comblé d'honneurs. Après ma dernière lettre du 3, je ne vous aurais plus écrit, si je n'avais reçu votre lettre, d'après laquelle je juge que celle-ci vous atteindra avant votre départ de Lyon.

« Bien que vous ayez déjà sans doute appris la capture et la mort des confédérés de La Marca, je veux vous communiquer le récit qui m'en a été fait par notre frère Jean. Le 3, il m'écrivit que l'illustre seigneur Duc de Romagne se félicitait, ainsi que le seigneur Giovanni Bentivoglio, d'avoir capturé, à Sinigaglia, Paolo Orsini, Vitellozzo, le Duc de Gravina et Oliverotto de Fermo. Il se justifiait de cette mesure en disant que, malgré le pardon que ces capitaines avaient reçu de Sa Sainteté et de Son Excellence, après leur précédente rebellion, ils étaient venus à Sinigaglia dans l'intention de se saisir de sa personne dès que les troupes françaises se seraient retirées. Il avait eu vent de la chose, et avait été assez heureux pour prévenir le coup : il les traita comme ils avaient l'intention de le traiter lui-même. Munis d'un sauf-conduit, il leur enjoignit de se rendre à Sinigaglia. Ils prirent en son nom possession de la ville, et allèrent ensuite à cheval à sa

rencontre. Le Duc échangea une poignée de main avec eux et les embrassa, puis entra dans la ville, ayant à ses côtés Vitellozzo et le Duc de Gravina, avec lesquels il s'entretenait. Mais à peine eurent-ils franchi le seuil de la maison où il avait fixé sa résidence, que Borgia les fit prisonniers de ses propres mains ; ils furent emmenés et condamnés à mort le lendemain matin. Vitellozzo et Oliverotto eurent la tête tranchée... Le Duc de Gravina et Paolo Orsini seront eux-mêmes sous peu mis à mort à leur tour... »

Et Isabelle poursuit en signalant à son mari les nouvelles alarmantes venues de divers côtés, l'arrestation du Cardinal Orsini à Rome, les redditions de Pérouse et d'Ancône, l'échec de la conspiration tramée à Sienne contre Pandolfo Petrucci, la fuite du Duc d'Urbin. Les Florentins commencent à s'inquiéter de l'extraordinaire fortune de César Borgia, et, malgré les efforts du Pape pour renouer les négociations avec eux, il est peu probable qu'ils se fient à lui. La Marquise termine en faisant allusion à l'éventualité d'une intervention française et presse François de conclure une alliance avec le Roi Louis XII, « car on ne sait pas ce qui peut arriver » (1).

Cependant, toujours prudente et diplomate, Isabelle a soin de se ménager les bonnes grâces de Borgia. Elle continue à féliciter l' « Illustrissime Seigneur » de ses « glorieuses entreprises », et, s'ingéniant à paraître aimable, elle joint à ses lettres des petits présents, entre autres une centaine de masques superbes, dont le Duc, grand amateur de ce genre de parure, se déclare enchanté. En retour, Borgia couvre de compliments sa « très chère sœur » et assure qu'il fera tout pour lui plaire (2).

Nous sommes au début de l'année 1503. Quelques mois plus tard, en avril, Isabelle va faire une courte visite à son père, et passer le jour de la Saint-Georges à Ferrare, où, comme toujours, le plus chaleureux accueil lui était réservé. Le 24, elle raconte à son mari l'emploi de son temps. Elle vient d'assister à la représentation du *Mystère de l'Annonciation.*

« J'ai été au Castello », écrit-elle, « chercher Madonna Lucrèce, qui continue à me témoigner une grande affection. Toutes deux nous nous sommes rendues à la maison de l'Archevêque, où j'ai trouvé mon seigneur et père. J'ai admiré le théâtre en bois qui a été somptueusement aménagé pour la circonstance. Un jeune ange apparut d'abord. Il fit l'exposition de la pièce et cita les paroles des Prophètes qui ont annoncé la venue du Christ. Puis les

(1) D'Arco, *Notizie d'Isabella*, p. 265.
(2) Gregorovius, *Lucrèce Borgia*, II, p. 99-103 ; A. Giustiniani, *Dispacci*, I, p. 412.

Prophètes eux-mêmes s'avancèrent, récitant leurs prophéties traduites en vers italiens. Sous un portique soutenu par huit piliers, apparut Marie ; elle dit quelques versets tirés des livres des Prophètes, et, tandis qu'elle parlait, le ciel s'ouvrit, laissant voir Dieu le Père, entouré d'un chœur d'anges. On ne devinait en aucune façon ce qui soutenait ses pieds, ni les pieds des anges. Six autres séraphins planaient dans l'air, suspendus par des chaînes. Au centre de ce groupe se trouvait l'archange Gabriel, auquel Dieu le Père donnait ses ordres. Après quoi, par un admirable artifice, Gabriel descendit et resta suspendu en l'air, à la même hauteur que l'orgue. Tout d'un coup, une infinité de lumières brillèrent aux pieds du chœur des anges, qui furent enveloppés d'une gloire. Ce fut un spectacle fort curieux, tout le ciel en était irradié. Au même instant, l'ange Gabriel descendit ; la chaîne qui le retenait étant invisible, il semblait reposer sur un nuage jusqu'à ce que ses pieds touchassent le sol. Après avoir accompli son message, il remonta au ciel avec les autres anges, au son des chants, des instruments et des mélodies. Des vers furent récités par des Esprits célestes qui tenaient en main des torches allumées, et, suspendus en l'air, les balançaient, de telle façon que j'en étais tout effrayée. On donna ensuite quelques scènes de la vie de sainte Élisabeth et de saint Joseph. Le ciel s'ouvrit de nouveau et, par le même admirable mécanisme, laissa descendre l'ange qui annonçait à Joseph l'Incarnation du Sauveur et la faveur miraculeuse accordée à la Sainte Vierge. Ainsi se termina la « *festa* ». Elle avait duré deux heures et demie et fut fort divertissante. Les jeux de scènes furent merveilleux, et j'ai dû laisser de côté bien d'autres détails étonnants. Mais la chaleur était grande par suite de l'immense affluence. Je crois que nous aurons jeudi une représentation des Mages et des Innocents. Je la raconterai à Votre Excellence à laquelle j'envoie en attendant, par ce courrier, un panier de rayons de miel nouveau ! Votre femme très dévouée, *Isabelle* (1). »

Le lendemain, en effet, le spectacle des Mages à la Crèche de Bethléem, guidés par l'étoile, avec un magnifique déploiement de cieux ouverts et de chœurs d'anges, provoqua une grande admiration. Le massacre des Innocents émut les spectateurs aux larmes, et plusieurs femmes et enfants présents ne purent retenir leurs cris (2).

A son retour à Mantoue, un nouveau chagrin attendait Isabelle : la mort de sa belle-sœur, Claire de Montpensier, survenue le 2 juin.

Au mois de juillet, François, depuis peu rentré de France, partait pour Naples avec La Trémoille, à la tête d'une forte armée française, afin de combattre Gonsalve de Cordoue, le vainqueur de Cérignoles. Isabelle prit à nouveau la régence.

(1) D'Arco, *Notizie d'Isabella.*
(2) D'Ancona, *Origini*, vol. II.

Bientôt le Pape Alexandre VI mourait au Vatican. Sa maladie avait été de très courte durée. Le 5 août, sur le point de partir, avec son fils César, pour rejoindre l'armée de Pérouse, il dînait avec le Cardinal Adriano da Corneto, dans sa villa. Le lendemain, César écrivit à Isabelle pour accepter avec reconnaissance l'offre qu'elle lui avait faite d'une paire de chiens d'une race qu'il admirait particulièrement. Une semaine après, le père et le fils tombèrent sérieusement atteints par la *malaria*, dont furent victimes tous les hôtes qui avaient dîné ce soir-là à la villa du Cardinal. L'état du vieux Pape, âgé déjà de soixante-treize ans, s'aggrava rapidement, et, dans l'après-midi du 18, Costabili faisait savoir au Duc Hercule (1) et Catteneo au Marquis de Mantoue que Sa Sainteté déclinait rapidement. Il mourut en effet dans la nuit. Cattaneo, qui écrivit au Marquis de bonne heure le lendemain matin, affirme qu'il ne fallait pas croire à un empoisonnement, bien que le père et le fils fussent tombés malades en même temps (2).

La nouvelle se propage dans toute l'Italie, comme une traînée de poudre. Elle parvient à Parme, à François de Gonzague, en route avec l'armée française pour le Midi. Il envoie un courrier exprès l'annoncer à Mantoue. Quant à Guidobaldo, il quitte Venise sans plus attendre et arrive à Urbin, où le peuple se soulève en armes, et l'accueille avec acclamations. Jamais prince exilé ne fut réintégré dans ses domaines avec une pareille explosion de joie. Les enfants se précipitèrent au-devant de lui en portant des rameaux d'olivier et saluèrent son retour par des chants de triomphe. Des vieillards pleuraient de joie, les femmes et les adolescents se portaient en foule dans les rues, et les mères montraient le Duc à leurs enfants, en leur disant de ne jamais oublier cette journée.

« Les pierres mêmes, » écrit Castiglione, « semblaient se réjouir et chanter d'allégresse (3). » Le secrétaire d'Emilia Pia, qui décrit cette scène à Isabelle, raconte que des femmes de haut rang dansaient de joie dans les rues, et que des vieillards aveugles se faisaient conduire près du Duc et demandaient à le toucher de leurs mains pour être bien certains de son retour.

Élisabeth écrivit elle-même à Isabelle pour lui raconter l'accueil fait au Duc par son peuple fidèle. Elle rappelait comment, aux jours sombres de sa détresse à Mantoue, la bonne sœur Osanna lui avait ordonné de sécher ses larmes, car la domination de Borgia serait aussi

(1) *Archivio di Stato Modena.*
(2) *Archives de Gonzague.* Cité par Pastor, *History of the Popes*, VI, App.
(3) Serassi, *Lettere di Castiglione.*

éphémère qu'un feu de paille, et elle bénissait Dieu de l'accomplissement de cette prophétie (1).

Cependant, Rome était en proie à une agitation extrême. « La confusion était telle, qu'il sembla d'abord que tout allait se briser », écrit le Cardinal Egidio de Viterbe. César Borgia, après avoir vainement tenté de s'emparer du château Saint-Ange, fut porté en litière à Nepi, et se plaça sous la protection de l'armée française, qui marchait sur Viterbe.

Le 16 septembre eut lieu un conclave de trente-sept Cardinaux ; le candidat français, Georges d'Amboise, sembla d'abord certain du succès, mais Julien de la Rovère, le futur Jules II, s'opposa fortement à son élection. Avant la réunion du conclave, l'agent de Mantoue, Ghivizzano, écrivit au Marquis : « Les Cardinaux bourdonnent autour de nous comme des mouches, intriguant de tous côtés. Mais ni d'Amboise, ni Julien ne seront élus : ce sera Sienne ou S. Praxède. »

L'événement lui donna raison. Le 22, le vieux Cardinal Piccolomini de Sienne fut élu.

« C'est un brave homme, » dit Ghivizzano ; « son passé et ses actes de charité font espérer au peuple que, comme Pape, il sera juste l'opposé d'Alexandre VI. Aussi est-on enchanté du résultat (2). » Le même jour, François de Gonzague écrivit à sa femme une lettre curieuse, datée du camp français sous les murs de Rome. Il lui parle de l'élection du Pape, et se fait l'écho de la légende, déjà accréditée dans l'esprit du peuple, et suivant laquelle le diable lui-même était venu chercher l'âme du Borgia détesté.

« Très illustre Dame, notre très chère épouse, afin que Votre Seigneurie soit informée comme nous des derniers détails concernant la mort du Pape, nous vous annonçons qu'étant malade, il se mit à parler de telle sorte que ceux qui l'entouraient croyaient qu'il divaguait, bien qu'il s'exprimât avec toute sa lucidité. Il disait : « J'arrive, c'est juste ; attends encore un peu. » Ceux qui connaissaient son secret en donnèrent l'explication et révélèrent que, dans le conclave qui suivit la mort d'Innocent, il avait fait un pacte avec le diable et lui avait acheté la tiare papale au prix de son âme. L'un des articles du pacte portait qu'il occuperait le Saint-Siège pendant douze ans ; c'est le terme qu'il a atteint avec un supplément de quatre jours. Certaines personnes assurent qu'au moment où il a rendu l'âme, on a vu sept démons dans sa chambre. Dès qu'il eut cessé de vivre, son corps est entré en putréfaction et sa bouche s'est mise à répandre de l'écume, comme un chaudron placé sur le

(1) Donesmondi, *Storia Eccl. di Mantoue*, II.
(2) *Archivio Gonzaga*. Pastor, *History of the Popes*, vol. VI, p. 619.

feu, et cela a duré jusqu'à ce qu'il fût enterré. Son corps a enflé d'une façon tellement monstrueuse qu'il a perdu toute forme humaine, et qu'il est devenu aussi large que long. On l'a enterré sans honneurs ; un portefaix l'a traîné du lit mortuaire au lieu de la sépulture, au moyen d'une corde qu'il lui avait attachée aux pieds, car personne ne voulait le toucher. On lui a fait un enterrement si misérable que celui de la femme du nain boiteux de Mantoue peut paraître honorable auprès du sien. En guise d'épitaphe, on trouve tous les jours affichés sur sa tombe les épigrammes les plus outrageantes. Nous apprenons aujourd'hui que c'est Sienne qui est élu Pape. On le dit neutre, sans passions et sans parti. Nous sommes au service de Votre Altesse, et la prions d'embrasser Frédéric mille fois. Nous avons envoyé chercher des vivres et demander le libre passage de Rome pour notre armée, ce qui nous avait déjà été promis, mais, le nouveau Pape n'ayant pas encore été élu, nous ne savons sur quelle réponse compter. On nous dit que l'ennemi est à Genazzaro et marche sur nous. Monseigneur La Trémoille est malade et a été forcé de se retirer, en nous laissant le commandement du camp. *Bene valeat. Conjux Marchio Mantuae. Ex Insula XXII septembris MDIII. Xmi Regis Locum tenentis Generalis* (1). »

(1) Gregorovius, *Lucrèce Borgia*, II, p. 398.

CHAPITRE XV

L'ÉLECTION DU PAPE JULES II LES FIANÇAILLES D'ÉLÉONORE, FILLE D'ISABELLE, AVEC L'HÉRITIER DU DUC D'URBIN

1503-1505

MORT DE PIE III. || ÉLECTION DE JULES II. || RETOUR D'ÉLISABETH A URBIN. || CÉSAR BORGIA EST ENVOYÉ EN ESPAGNE. || IL MEURT A VIANA. || NAISSANCE D'HIPPOLYTA, FILLE D'ISABELLE. || FRANÇOIS DE GONZAGUE SE DÉMET DU COMMANDEMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE. || IL REVIENT A MANTOUE. || LES FRANÇAIS PERDENT NAPLES. || REPRÉSENTATIONS DONNÉES A URBIN, A MANTOUE, A FERRARE. || MORT DU DUC HERCULE. || QUERELLES ET CONSPIRATIONS DES FRÈRES D'ESTE. || FIANÇAILLES DE FRANÇOIS-MARIE DE LA ROVÈRE ET D'ÉLÉONORE DE GONZAGUE. || SIGISMOND DE GONZAGUE EST NOMMÉ CARDINAL. || LETTRES D'EMILIA PIA, DE CASTIGLIONE ET DE BEMBO A ISABELLE. || MORT DE SŒUR OSANNA. || NAISSANCE D'HERCULE, FILS D'ISABELLE.

L'ÉLECTION de Pie III ne fut qu'une mesure temporaire. Le nouveau pontife, accablé par l'âge et les infirmités, ne put supporter ni les fatigues de son intronisation, ni les soucis de sa charge, et le 17 octobre, un mois seulement après son élévation au siège pontifical, il expira. Julien de la Rovère réunit cette fois tous les suffrages, et, après le plus court conclave qu'ait jamais enregistré l'histoire de la papauté, il fut proclamé Pape, le 1er novembre, sous le nom de Jules II. Son élection entraînait une évolution complète de la politique du Saint-Siège. Le Duc d'Urbin, dont la sœur avait épousé Jean de la Rovère, Préfet de Rome, fut nommé Capitaine Général de l'Église, avec Jean de Gonzague pour lieutenant ; son neveu, François de la Rovère, qui était en même temps neveu de Jules II, fut reconnu publiquement comme l'héritier de son duché. Élisabeth, demeurée à Venise jusqu'à ce que son mari ait pu ramener la paix et l'ordre dans ses États, prit alors congé du Doge et du Sénat et, après les avoir publiquement remerciés de l'hospitalité qu'ils lui avaient

accordée, elle retourna à Urbin, dans la première semaine de décembre.

Pendant les années qui suivirent, la cour d'Urbin brilla avec plus d'éclat encore que par le passé ; les plus élégants chevaliers, les savants et les artistes accomplis, tels que Castiglione, Bembo, Cristoforo Romano, et l'« Unico Aretino » se groupèrent dans ce palais où Guidobaldo et Élisabeth donnaient au monde le noble exemple des vertus les plus pures.

Peu à peu, le palais des Montefeltre recouvrait sa splendeur ancienne. Il est vrai que les tapisseries inestimables de la *Guerre de Troie* ne furent jamais retrouvées, mais la fameuse bibliothèque et un grand nombre des trésors artistiques contenus autrefois dans le palais furent restitués par César Borgia, qui, dans son désir de se concilier le nouveau Pape, s'abaissa jusqu'à faire les plus basses protestations d'amitié au Duc d'Urbin, qu'il avait si cruellement outragé. Cependant l'élévation de Jules II avait décidé du sort de l'aventurier. Personnage trop dangereux pour qu'on lui permît de rester à Rome, lorsqu'il eut rendu au Pape les principales forteresses des Romagnes, il alla à Naples. Là, sur l'ordre du Roi Ferdinand d'Aragon, Gonsalve de Cordoue l'arrêta, malgré le sauf-conduit qui lui avait été délivré. Envoyé en Espagne en août 1504, César Borgia languit deux ans en prison et réussit à s'évader de la tour de Medina del Campo. Mais il fut tué à Viana, au mois de mars 1507, en combattant contre la Castille pour son beau-frère, le Roi de Navarre (1). Ainsi mourut, à trente et un ans, cet homme dont l'audace dépassait encore la puissance et dont le nom seul répandait la terreur. Le météore qui avait ébloui le monde disparut soudain dans la nuit! Six mois après la mort de son père, Rome avait déjà oublié le fils. « On n'entend plus parler du Valentinois », écrivait l'envoyé de Mantoue, Giovanni Lucido.

César était cependant resté en bons termes avec les Gonzague et, arrivé à Pampelune, il écrivait au Marquis un long récit de sa fuite. Il signait sa lettre « *Votre compare et minore fratello* » et racontait au prix de quels travaux et de quels efforts il était enfin un homme libre. Lucrèce, de son côté, remercia François à plusieurs reprises de « l'affection particulière et vraiment fraternelle qu'il avait témoignée à son frère le Duc ».

Tandis que ces événements révolutionnaient l'Italie, Isabelle, qui gouvernait Mantoue en l'absence de son mari, mettait au monde une fille. Voici en quels termes, le 13 novembre 1503, son beau-frère, le protonotaire, annonçait l'événement au Marquis :

(1) César Borgia avait épousé Charlotte d'Albret, sœur du Roi Jean de Navarre.

PORTRAIT PRÉSUMÉ DE CÉSAR BORGIA (....†1507).

Médaille exécutée par un Florentin, probablement le médailleur « à l'Espérance ».

ALPHONSE 1er D'ESTE, 3e DUC DE FERRARE (1476-1534).

Par Niccolo Fiorentino en 1492.

LUCRÈCE BORGIA (1480-1519).

Médaille attribuée à Melioli.

(*Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale.*)

« Hier, je suis allé avec notre illustre Madonna et le signor Federico (le fils d'Isabelle) à l'école de Messer Francesco Vigilio où les écoliers récitèrent une comédie dans la perfection. Le spectacle était plaisant et nous divertit fort. Ensuite, nous fîmes, comme de coutume, un tour de voiture en ville, pour prendre l'air, et revînmes au Castello vers cinq heures. Madonna s'assit pour jouer aux cartes, selon son habitude, jusqu'à huit heures passées. Puis, se sentant souffrante, elle se leva et dit qu'elle ne descendrait pas souper. Elle se retira dans sa chambre, tandis que nous nous mettions à table. Je soupai au Castello. Mais, avant que nous eussions fini le repas, Madonna avait donné le jour à une petite fille. Nous désirions vivement un garçon, mais nous devons nous contenter de ce qui nous est accordé (1). »

Cette quatrième fille d'Isabelle reçut le nom d'Hippolyta. Elle devait entrer plus tard au couvent des Dominicaines de San Vincenzo.

François poursuivait sa campagne contre le royaume de Naples, au milieu des plus grandes difficultés. Les troupes françaises qu'il commandait étaient turbulentes et indisciplinées. Ses mouvements étaient entravés par de violentes inondations, et ses plans déjoués par l'habileté du « Grand Capitaine », Gonsalve de Cordoue, qui le repoussa et passa la rivière du Garigliano. A la fin, rebuté par sa tâche, et incapable, nous dit le chroniqueur vénitien, de supporter plus longtemps l'orgueil, les querelles et l'indiscipline des Français, il résigna son commandement sous prétexte de maladie, et rentra à Mantoue (2). Quelques semaines après son départ, les Français, malgré les hauts faits d'armes du chevalier Bayard, essuyèrent une défaite complète sur les bords du Garigliano. Pierre de Médicis, qui combattait dans les rangs français, se noya dans le fleuve. La forteresse de Gaëte, que Gonsalve bloquait vainement depuis si longtemps, se rendit, et Naples fut perdu pour la France. Le 11 février, un traité était signé à Lyon : Louis XII abandonnait tous ses droits à la couronne de Naples, et laissait Ferdinand d'Aragon maître de l'Italie méridionale.

Le retour de François à Mantoue et la restauration du Duc Guidobaldo à Urbin furent célébrés par de brillantes fêtes. Parmi les pièces représentées à la cour du Duc, l'une portait le titre de *Comédie du Pape Alexandre VI et du Duc de Valentinois*. On y voyait le mariage de Lucrèce, la conquête d'Urbin par César Borgia, la mort du Pape et le retour triomphal de Guidobaldo et d'Élisabeth (3).

(1) Luzio e Renier, *Giorn. St. d. Lett. It.*, vol. XXXIV, p. 27.
(2) M. Sanuto, vol. XXIV.
(3) D'Ancona, *Origini*, II, p. 21 ; Ugolini, *Storia di Urbino*, II, p. 128.

MORT DU DUC HERCULE

Cependant la santé du Duc Hercule, qui, sur la prière instante d'Isabelle, était venu participer aux réjouissances de Mantoue, donna bientôt des inquiétudes. Il ne pouvait plus monter à cheval; au mois de juillet 1504, il se fit porter en litière à Florence, pour accomplir ses dévotions à l'Annunziata. Au retour, il tomba sérieusement malade et Isabelle accourut pour le soigner à Ferrare. Il se remit et, comme il s'intéressait toujours aux questions littéraires, sa fille lui envoya, le 27 octobre, l'une de ces productions satiriques, connues sous le nom de « *Prediche d'amore* », qui venait d'être composée à Milan par un spirituel moine nommé Fra Stoppino (1). Le Duc languit encore pendant les mois d'hiver et s'éteignit le 25 janvier 1505 (2).

Alphonse, qui faisait alors un long voyage en France, en Angleterre et en Espagne, revint précipitamment en apprenant la maladie de son père. Le lendemain de la mort du Duc, sous les rafales d'une tourmente de neige, il se montra selon l'usage tout vêtu de blanc et à cheval dans les rues de Ferrare. Soldat intrépide et grand chasseur, l'époux de Lucrèce Borgia était doué d'une force physique extraordinaire. Il passait parfois des nuits entières dans les marais de Comacchio, à traquer des sangliers, par les temps les plus rudes, au désespoir de ses courtisans et de sa suite. Mais il avait aussi hérité des traditions artistiques de la maison d'Este : il bâtit le somptueux palais de marbre du Belvédère, sur une île du Pô, et employa Giovanni Bellini et Le Titien à décorer le *Castello*.

Par contre, il possédait un tempérament fougueux et vindicatif qui fut la cause de terribles drames de famille. La première année de son règne en particulier fut marquée par une tragédie domestique qui fit verser bien des larmes à Isabelle. En novembre 1505, une querelle s'éleva entre le Cardinal Hippolyte d'Este et son demi-frère Jules, fils illégitime du défunt Duc, qui étaient tous les deux épris d'Angela Borgia, la jolie demoiselle d'honneur de leur belle-sœur Lucrèce. Angela avait dit un jour, en plaisantant, au Cardinal que les yeux de Jules valaient plus que toute sa propre personne. Aussitôt, Hippolyte, dans un accès de jalousie féroce, soudoya une bande d'assassins pour attaquer ce dernier à son retour d'une expédition de chasse à Belriguardo. Les brigands cherchèrent à crever les yeux à l'infortuné prince et le laissèrent à moitié aveugle. Don Alphonse jugea sévèrement la conduite du Cardinal. Toutefois, lorsque Jules eut recouvré la vue, Niccolo da Correggio obtint une apparente réconci-

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 169.
(2) Frizzi, *Storia di Ferrara*, IV, p. 250.

liation entre les deux rivaux. Malheureusement, quelques mois plus tard, Jules, avec son plus jeune frère Ferdinand, entra dans une conspiration qui avait pour but d'assassiner le Duc de Ferrare et le Cardinal, et de se saisir du duché. Le complot fut découvert, et Ferdinand jeté en prison. Jules se réfugia à Mantoue, où Isabelle, non seulement lui donna asile, mais encore s'employa de tout son pouvoir à le sauver de la colère d'Alphonse, et écrivit à ce sujet de longues épîtres à son fidèle ami Niccolo. Mais le Duc se montra implacable. Au cours d'une visite que Niccolo fit à Isabelle, en juillet 1506, à sa villa de Sacchetta, il lui apporta les preuves de la culpabilité de Jules. Isabelle dut abandonner le malheureux prince, qui fut emprisonné, avec Ferdinand, au donjon du Castello de Ferrare. Les deux frères languirent en captivité pendant toute la durée du règne d'Alphonse. Ferdinand mourut en prison en 1540, et Jules ne fut relâché qu'en 1559, deux ans avant sa mort ! Il était alors âgé de quatre-vingt-trois ans et les chroniques de Ferrare racontent que le vieillard sortit de son cachot vêtu des habits qui avaient été à la mode au moment de son incarcération, près d'un demi-siècle auparavant (1).

Cette tragédie émut vivement Isabelle et, à partir de 1506, nous voyons ses visites à Ferrare se faire plus rares qu'autrefois. Mais elle demeura pourtant, par esprit de famille, attachée à la maison de son père, et dans la longue lutte que soutint Alphonse contre trois Papes successifs sa sœur fut pour lui une amie fidèle et un ferme appui.

Des événements plus heureux se passaient à Mantoue. Le mois même de la mort du Duc Hercule, avaient lieu les fiançailles de la fille d'Isabelle, Éléonore, avec François-Marie de la Rovère, neveu et héritier du Duc Guidobaldo d'Urbin. Ce mariage, désiré depuis longtemps par Élisabeth, entrait également dans les vues du Marquis de Mantoue, qui espérait, par cette alliance avec un Rovère, obtenir du Pape Jules II le chapeau de Cardinal qu'il ambitionnait depuis quinze ans pour son frère (2).

Effectivement, Sigismond de Gonzague fut proclamé Cardinal, en même temps que huit autres prélats, au consistoire qui se tint au mois de décembre suivant.

En janvier 1505, Ludovic Canossa fut envoyé à Mantoue, apportant les propositions du Duc d'Urbin, et, le 2 mars, le mariage par procuration fut célébré au Vatican, Jean de Gonzague représentant sa nièce. Le Pape exigea que la mariée apportât une dot de 30 000 ducats,

(1) Frizzi, *op. cit.*, p. 255.
(2) *Dispacci*, II, p. 359.

mais 20 000 ducats seulement devaient être payés comptant, et le reste de la somme à la date que fixerait la Duchesse Élisabeth. Un portrait d'Éléonore au crayon noir et blanc fut envoyé à Rome, sur la demande du Pape. Ce projet de mariage donna lieu à une correspondance active entre les cours de Mantoue et d'Urbin.

Élisabeth charge souvent sa belle-sœur Emilia Pia d'écrire à Isabelle à sa place. Les lettres de cette femme spirituelle et cultivée sont remplies de détails curieux. Elle remercie la Marquise d'un compte rendu du couronnement de la Reine de France envoyé de Blois par Mario Équicola, et lui adresse en échange les dernières nouvelles de Rome et d'Urbin (1). Elle décrit le service funèbre célébré en l'honneur de la Reine Isabelle d'Espagne, les banquets et les représentations donnés par le Cardinal Sanseverino, le mariage de la fille de Jules II, Madonna Félice, avec Jean Orsini, l'étrange seigneur de Bracciano, que le mari d'Éléonore, François-Marie, traite de fou. Elle entretient Isabelle des mariages qui vont s'accomplir et de ceux qui se sont rompus; elle juge aussi librement les sermons du carême et les comédies du carnaval. Elle s'étend longuement sur l'éloquence d'un moine dont la prédication convertit toute la cour et se réjouit de savoir qu'Isabelle suit les sermons de deux de ses amis qui prêchent le carême à Mantoue. Dans la même lettre, elle fait allusion à l'alarme que répand à Rome un bruit rapporté d'Espagne par des marchands de Valence, et d'après lequel Borgia se serait évadé. En réalité, explique Emilia, le Valentinois avait bien essayé de se sauver par la fenêtre au moyen d'une corde faite avec ses draps de lit, mais, la corde ayant cédé, il était tombé et s'était démis l'épaule. La correspondante de la Marquise termine en annonçant qu'elle envoie à Son Excellence une espèce de bois dont la vertu est, dit-on, merveilleuse pour les soins des ongles et des mains; elle y joint, pour blanchir les dents, une recette dont font usage « les Reines de Naples », c'est-à-dire Germaine de Foix, seconde femme de Ferdinand le Catholique, et Béatrice, veuve du Roi de Hongrie.

En échange, Isabelle envoie à Emilia, dans des boîtes d'argent, des parfums de sa façon, très recherchés des connaisseurs, et qui furent plus tard fort appréciés par Pietro Bembo, le secrétaire du Pape Léon X (2).

Pendant l'été de 1504, Élisabeth invita Isabelle à l'accompagner à Rome. La Marquise, qui ne connaissait pas la Ville Éternelle, fut enchantée de cette proposition. Elle déclara qu'elle voyagerait soit

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 158-168.
(2) V. Cian, *Giorn. St. d. Lett.*, IX, p. 120.

incognito et vêtue de noir, soit comme une demoiselle d'honneur de la Duchesse; mais quelques cas de peste et sans doute aussi la parcimonie bien connue du Pape Jules II firent abandonner par la suite ce beau projet de voyage.

Cet été-là, un des gentilshommes les plus remarquables de Mantoue, Balthasar Castiglione, entra au service du Duc et vint s'établir à Urbin, au grand déplaisir du Marquis François. Celui-ci avait accordé à contre-cœur un consentement qu'on ne lui avait demandé que pour la forme.

Aussi lorsque, un an après, Guidobaldo envoya Castiglione en mission à Ferrare, le territoire de Mantoue lui fut-il interdit, et lorsqu'en 1506 il se rendit en Angleterre pour recevoir l'ordre de la Jarretière qui venait d'être conféré au Duc d'Urbin, François lui refusa encore l'autorisation de venir à Mantoue embrasser sa mère, avant de se mettre en route pour ce long voyage. Ni l'intervention d'Élisabeth, ni une humble requête adressée au Marquis par Castiglione lui-même, ne purent le fléchir, et ce ne fut qu'à son retour d'Angleterre, en 1507, que l'auteur du *Courtisan* fut autorisé à remettre les pieds sur le sol natal.

A la même époque, un autre sujet de Mantoue, César de Gonzague, parent de François, vint aussi s'établir à Urbin, mais il resta en bons termes avec Isabelle, dont il fut l'un des plus fidèles correspondants. Ami dévoué et compagnon de Castiglione, il composa en collaboration avec lui l'églogue *Tirsi* que les deux auteurs récitèrent au carnaval de 1506. Il est l'un des principaux orateurs du *Courtisan*. César était le frère de Louis de Gonzague, qu'immortalisent les vers de l'Arioste, et dont le palais splendide de Borgoforte, près de Mantoue, fut souvent honoré de la présence d'Isabelle. Les lettres si gaies de ce gentilhomme étaient très appréciées de la Marquise.

Un autre poète, alors très en faveur auprès des seigneurs d'Urbin et de Mantoue, fut le Vénitien Pietro Bembo. Isabelle, qui reçut sa visite au mois de juin 1505, lui réserva le plus aimable accueil, et Bembo, après son départ, lui témoigna sa reconnaissance en lui envoyant une dizaine de sonnets.

Vers la même époque, Isabelle recevait un visiteur plus illustre encore en la personne du grand Florentin Machiavel, venu à Mantoue pour apporter à François sa nomination au poste de Capitaine Général de la République florentine. Louis XII avait été le premier à suggérer le nom du Marquis de Mantoue au gonfalonier Piero Soderini, et des négociations à cet effet avaient été poursuivies pendant quelques

semaines, ainsi que nous l'apprend une lettre d'Isabelle à son mari, écrite de Ferrare le 19 avril 1505 (1).

Nous n'avons malheureusement aucun détail sur la visite de Machiavel à Mantoue et nous ignorons quelle impression produisit Isabelle sur l'auteur du *Prince*. Tout ce que nous savons, c'est que sa mission échoua, les appointements offerts par les Florentins étant très inférieurs à ceux que le Marquis avait reçus de Venise.

La mort de sœur Osanna, qui rendit le dernier soupir dans les bras d'Isabelle en juin 1505, fut un grand chagrin pour la Marquise. Isabelle s'efforça par tous les moyens possibles d'obtenir la béatification de sa sainte amie, honneur qui ne fut accordé que plus tard, en 1515, par le Pape Léon X. Les efforts d'Isabelle en faveur de « celle qu'elle appelait notre chère Mère » furent chaleureusement secondés par Francesco Silvestri, un dominicain distingué, qui occupa la chaire de théologie de Bologne durant plusieurs années, et qui fut ensuite nommé général de son ordre par le Pape Clément VII. Ce religieux était l'un des amis et correspondants les plus fidèles d'Isabelle. C'est à lui que Bandello dédie l'un de ses romans, en le proclamant un homme rare et unique, doué par la nature de tous les dons du corps et de l'esprit. Il partageait avec la Marquise le goût de la musique et des arts, il l'encourageait à persévérer dans ses études, et, par-dessus tout, à élever ses enfants dans l'amour de la science et la crainte de Dieu. En mars 1504, lorsque Isabelle, relevée du souci du gouvernement par le retour de son mari, put une fois encore reprendre ses études classiques, Frate Francesco lui écrivit de Milan : « On me dit que vous étudiez encore la grammaire; j'espère qu'à ma prochaine visite, je vous trouverai étudiant la rhétorique ». En juillet, dans une lettre en latin, il l'exhorte à veiller à l'éducation de son fils, et approuve vivement le choix de Vigilio comme précepteur. « Veillez à ce que Frédéric reçoive une éducation libérale, » écrit-il, « bien que l'enfant n'ait encore que quatre ans, qu'il s'applique aux lettres afin qu'il devienne digne de sa sage et excellente mère. »

Lorsque le Duc Hercule mourut, les lettres de Francesco furent les plus belles et les plus consolantes que reçut Isabelle; six mois après, ce fut encore lui qui prononça l'oraison funèbre de sœur Osanna. Plus tard, les lourds devoirs qui lui incombèrent, en sa qualité de vicaire général et de général de l'ordre, l'obligèrent à voyager à travers la France et l'Italie pour inspecter les couvents de Dominicains. Mais il

(1) D'Arco, *op. cit.*, p. 277

ne cessa jamais de s'intéresser à la Marquise et à sa famille, et resta son vrai et fidèle ami jusqu'à sa mort, qui survint à Rennes en 1528.

Dans l'automne de 1505, Isabelle, qui attendait son cinquième enfant, tomba sérieusement malade de la fièvre. L'inquiétude fut grande. Ses nombreux amis lui écrivirent pour lui exprimer leurs sympathies. Bembo s'enquit anxieusement de sa santé à Venise. Cristoforo Romano demanda à tous les frères dominicains du couvent « delle Grazie » à Milan, de prier pour le rétablissement de la santé de l'auguste malade et fit vœu de visiter les sept églises de Rome et de dire une prière à chaque autel pour sa Dame de prédilection. Mario Equicola expédia de Blois les dernières nouveautés littéraires pour amuser Isabelle, tout en confessant qu'il ne pouvait rien trouver en France qui fût nouveau pour elle ! Élisabeth envoya en hâte à Mantoue son bouffon favori Serafino, et Emilia Pia écrivit des lettres enjouées pour la distraire. Enfin, Isabelle surmonta son mal et, dans les derniers jours de novembre, elle mit au monde un garçon qui reçut le nom de Louis ou d'Alvise en l'honneur du Roi de France. Mais Isabelle préférait l'appeler Hercule en mémoire de son grand-père.

CHAPITRE XVI

LA PESTE A MANTOUE

1505-1507

VOYAGE D'ISABELLE A FLORENCE. || LE TRAITÉ DE MARIO EQUICOLA : « NEC SPE NEC METU ». || RAVAGES DE LA PESTE A MANTOUE. || ISABELLE ET SA FAMILLE SE RÉFUGIENT A SACCHETTA. || FRANÇOIS DE GONZAGUE REJOINT LE PAPE JULES II A PÉROUSE. || IL CONDUIT L'ARMÉE PONTIFICALE CONTRE BOLOGNE. || FUITE DES BENTIVOGLI. || ENTRÉE DU PAPE A BOLOGNE. || LETTRES D'ISABELLE. || FRISIO LUI ENVOIE DES ANTIQUES DE BOLOGNE. || NAISSANCE DU TROISIÈME FILS D'ISABELLE : FERDINAND. || VISITE DE L'ARIOSTE A MANTOUE. || LES ÉGARDS QUE LUI TÉMOIGNE ISABELLE. || L'ARIOSTE LUI REND HOMMAGE DANS SON « ORLANDO FURIOSO ».

En mars 1506, pour accomplir un vœu fait à Santa Maria de l'Annunziata au cours de sa maladie, Isabelle se rendit à Florence et y passa la fête de l'Annonciation. Ce fut le premier et, croyons-nous, le seul séjour que fit Isabelle dans cette cité où elle comptait tant d'amis, et qui devait avoir tant d'attraits pour elle. Combien dut-elle admirer le Dôme, le campanile de Giotto, les églises, les palais des bords de l'Arno, et surtout les fresques et les œuvres des artistes qu'elle aimait tant! Il est vrai que le Pérugin n'avait pas réussi à lui plaire et que le jeune Raphaël venait de partir pour Urbin, mais Isabelle rencontra probablement le maître florentin Lorenzo di Credi, car, peu après, elle lui commandait une « Madeleine ».

La Marquise fit de fréquentes visites à Madonna Argentina, la femme du gonfalonier Piero Soderini ; elle rencontra l'oncle de Léonard de Vinci, mais ne réussit pas à voir le peintre lui-même, qui venait de se retirer à Fiesole, découragé par ses expériences de peintures à fresque, et absorbé par l'étude de machines hydrauliques.

Avant de quitter Florence, elle avait commandé à un sculpteur, nommé Filippo Benintendi, son effigie en argent, qu'elle voulait placer à côté de celle de son mari, dans la chapelle de l'église de l'Annun-

ziata construite par Alberti pour Ludovic de Gonzague. Mais, à son retour, la peste éclata à Mantoue, et l'argent baissa dans le trésor des Gonzague. Le pauvre sculpteur ne reçut pas les 25 ducats promis. Près de deux ans après, il se risqua à rappeler son oubli à la Marquise en lui disant combien était belle son image, placée dans la partie la plus en vue de l'église, et combien elle était admirée par tous les Mantouans qui venaient à Florence. Malheureusement, cette tête d'argent, comme tous les bustes qui furent faits d'Isabelle, ne nous est pas parvenue, ayant été détruite par un incendie, avec toutes les autres œuvres d'art qui ornaient la chapelle des Gonzague (1).

Lorsque la Marquise rentra chez elle, les progrès alarmants de la peste la contraignirent à quitter Mantoue et à emmener ses enfants dans la villa de Sacchetta, où elle avait coutume de passer les mois d'été. Ce fut là que le 16 mai, pour l'anniversaire de sa naissance, elle reçut un traité, composé par Mario Equicola, sur sa devise favorite : « NEC SPE NEC METU ».

Isabelle, nous l'avons vu, partageait avec la plupart des dames et des seigneurs italiens de son temps la manie des devises et des emblèmes. Les signes et notations qui rappelaient son amour de la musique, le candélabre portant l'inscription suggérée par Paolo Giovio : « UNUM IN TENEBRIS SUFFICIT », qu'elle faisait broder en or sur ses robes de fête, se voient encore à Mantoue, dans la décoration de ses *Camerini*.

On y peut lire aussi les mots : « NEC SPE NECMETU », qui exprimaient à ses yeux l'état de sérénité et l'équilibre philosophique auxquels aspirait son esprit, prémuni à la fois contre une vaine espérance ou une lâche frayeur. Elle avait adopté cette devise dès 1504, et, sur la demande de son amie Margherita Cantelma, elle autorisa gracieusement un Ambassadeur impérial qui visitait Mantoue et Ferrare à l'inscrire sur ses lettres, ses armoiries et ses livrées. « C'est nous, » écrit-elle, « qui avons composé cette devise, et l'avons prise pour nous-même (2). » L'automne suivant, Mario Equicola, le secrétaire calabrais de Margherita Cantelma, qui avait suivi sa maîtresse à Ferrare et fut souvent employé par les princes d'Este, écrit de Blois, à Isabelle, qu'ayant composé un livre sur cette devise, il n'attend que sa permission pour publier l'ouvrage (3).

Mario avait divisé son livre en vingt-sept chapitres, probablement par allusion au nombre mystique *XXVII*, «*vinte sette*», adopté par Isabelle,

(1) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 355.
(2) Luzio e Renier, *Giorn. St. d. Lett. It.*, XXXIII, p. 49.
(3) D'Arco, *Notizie d'Isabella*, p. 313.

qui, suivant Paolo Giovio (1), signifiait que toutes les sectes (*sette*) de ses ennemis étaient vaincues (*vinte*). Isabelle accorda avec empressement l'autorisation demandée et le livre imprimé et relié élégamment lui fut offert par Margherita Cantelma, à son anniversaire suivant.

« Votre lettre et le livre que Madonna Margherita nous envoya, » lui répondit Isabelle, « sont une offrande plus agréable que n'importe quel présent d'or ou objet précieux, puisque vous avez élevé notre humble devise à de telles hauteurs. »

Mais, avec son habituelle candeur, elle fait à son amie cette remarque, dans une lettre datée du même jour : « Je n'ai certainement jamais songé à tous ces mystères, lorsque j'ai composé cette petite devise ! »

Mario réussit à plaire à la Marquise, qui l'invita à venir à Mantoue à son retour de France. Il déclare, dans une lettre au Cardinal d'Este, qu'elle est une des trois personnes de la trinité qu'il sert sur la terre. « La première, » explique-t-il, « est Votre Grandeur ; la seconde, Signor Sigismondo Cantelma ; la troisième, la Signora Marchesana. »

Lorsque Mario partit de Mantoue au mois de septembre suivant, Isabelle lui donna son buste pour l'offrir à sa maîtresse, Marguerite Cantelma, en remerciement du cadeau que cette chère amie lui avait offert pour sa fête.

Un an après, Equicola accompagnait encore Marguerite à Mantoue, et assistait à des représentations dramatiques données à Gazzuolo par Antonia Del Balzo et par son beau-frère l'Évêque Louis de Gonzague, dernier fils survivant de Louis et de Barbara de Gonzague.

En mars 1508, nous retrouvons Equicola lisant des poésies latines à Mantoue avec Isabelle ; à l'automne, il obtint enfin de Cantelma et de sa femme la permission d'entrer au service de la Marquise, et succéda à Capilupi dans la fonction de secrétaire de sa « très illustre et savante élève ».

Lorsque le livre de Mario parvint à Isabelle, elle avait quitté Mantoue, ainsi que nous l'avons dit, pour fuir la peste et passer l'été à Sacchetta. Ce fut une triste année dans les annales de la maison de Gonzague. Le chroniqueur Schivenoglia raconte que la peste éclata au milieu du carnaval, et dura si longtemps que les portes de la ville res-

(1) *Delle Imprese*, p. 59.

tèrent closes jusqu'au jour de la Nativité de la Sainte Vierge, en septembre. Plus de 2 000 personnes moururent dans la ville et dans les faubourgs, et les dépenses occasionnées au gouvernement par l'épidémie s'élevèrent à 140 000 ducats. Le commerce souffrit beaucoup et le peuple fut réduit à la plus grande misère. Les impôts ne furent pas payés, et Isabelle dut, une fois de plus, mettre ses bijoux en gage. Mais elle lutta bravement contre cette nouvelle calamité, et employa son énergie à fonder des institutions charitables et à secourir la détresse des sujets de son mari.

Lorsque la peste commença à décroître, le Marquis reçut un appel du Pape Jules II, qui partait pour une expédition contre Pérouse et Bologne et demandait à François de le rejoindre à Urbin. Par une bulle promulgée le 10 janvier, ce Pape belliqueux avait déclaré son intention de recouvrer tout le territoire dont le Saint-Siège avait été injustement dépouillé. Les Baglioni et les Bentivogli furent les premiers usurpateurs contre lesquels il dirigea ses armes.

Le Duc Guidobaldo avait recommandé son beau-frère à Sa Sainteté comme le capitaine le plus vaillant et le plus habile d'Italie, et Jules II appela François à son aide. Le Pape quitta Rome à la fin d'août, et le Marquis mit tant de promptitude à répondre à son appel qu'il arriva à Pérouse à la tête de 200 cavaliers le 17 septembre, quelques jours à peine après l'entrée triomphale du Pape dans la ville.

« La confiance que Sa Sainteté nous témoigne », écrit François à Isabelle, « ne nous permet pas d'hésiter ; mais comment ne pas être ému de compassion pour cette noble famille des Bentivogli, qui a toujours eu tant d'affection pour nous (1). »

Le 25, Jules II atteignait Urbin, où de grands préparatifs avaient été faits pour le recevoir. Élisabeth avait emprunté, pour faire honneur à Sa Sainteté, les plus belles perles et les plus riches tapisseries d'Isabelle. Les hôtes étaient si nombreux qu'Élisabeth écrivit à son frère pour lui dire son regret de ne pouvoir le loger dans le palais, qui, n'étant « ni celui de Mantoue, ni celui de Ferrare », ne pouvait s'adapter qu'avec peine aux exigences du Pape et de ses soixante-dix-huit Cardinaux. Après un rude voyage par des chemins de mulets, à travers les cols de la montagne, le Pape arriva à Imola sous des torrents de pluie. Le 25 octobre, le Marquis de Mantoue fut nommé lieutenant général de l'armée, pour remplacer Guidobaldo, retenu par la

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 174.

goutte. En même temps, on apprenait la fuite de Jean Bentivoglio, parti avec sa famille pour Milan, muni d'un sauf-conduit de Charles d'Amboise qui commandait l'armée française. Quinze jours après, le 11 novembre, Jules II entra triomphalement à Bologne.

Le jour de la fête de saint Martin, par un temps merveilleux, au milieu des roses encore fleuries, le Pape victorieux, revêtu de son manteau de pourpre et de sa mitre richement ornée de joyaux, porté sur la « Sedia Gestaro tia », traversa les rues remplies par la foule, pour se rendre à San Petronio. En tête marchaient les porteurs des étendards pontificaux ; immédiatement derrière lui s'avançaient dix palefrois blancs, aux brides dorées, que suivaient le Duc d'Urbin, le Marquis de Mantoue, Francesco Maria, Préfet de Rome, et une suite de gentilshommes. En dernier lieu, dominant le cortège, la Croix pontificale et la Sainte Hostie étaient portées sous un dais de soie, accompagnées par le chœur de la chapelle Sixtine et par quarante prêtres tenant en mains des cierges allumés. Treize arcs de triomphe avaient été dressés sur la route du Souverain Pontife, et des médailles d'or et d'argent frappées pour la circonstance furent jetées à la foule des spectateurs venus pour recevoir la bénédiction donnée par le Pape du haut des marches de San Petronio.

François de Gonzague envoya à Isabelle des récits enthousiastes de la grande cérémonie, parlant de la faveur marquée avec laquelle le Pape le traitait. « Il se pourrait même que nous l'amenions avec nous à Mantoue », écrit-il à sa femme, et, en prévision de cet événement, il fit préparer le *Castello* et donna des ordres pour que, partout où quelque détérioration aurait pu se produire, les fresques de la *Camera Dipinta* fussent soigneusement restaurées par Andrea et ses fils, ou, à leur défaut, par Messer Francesco Bonsignori.

Mais lorsque cette lettre fut écrite, le grand peintre n'était déjà plus.

Le 21 septembre, Isabelle répond à son mari :

« J'ai reçu la lettre de Votre Excellence qui me décrit son entrée à Pérouse, avec tous les honneurs, les faveurs et les promesses que vous avez reçus de Sa Sainteté. Que le Dieu Très Haut en soit loué ! Je remercie Votre Excellence de m'avoir tenue au courant, car rien ne peut me donner une joie et une satisfaction plus grandes que d'apprendre votre prospérité et vos succès. Que Votre Seigneurie ait la hardiesse d'inviter le Pape à venir à Mantoue, et nous ferons notre possible pour lui faire honneur. Le corridor sera remis en état et je ferai repeindre la *Camera Dipinta* par Maestro Francesco, car, ainsi que vous l'avez appris, Messer Andrea est mort peu après votre départ. Le docteur a déclaré ce matin que notre fils Frédéric était

complètement rétabli. Il s'est habillé et a dîné de bon appétit. Il joue gaiement dans sa chambre et sa convalescence est bonne. Je ne vous écris pas plus longuement, car Monsignore fait partir ce courrier en grande hâte. Hercule et ses sœurs vont bien. »

Trois jours après, elle ajoute :

« J'ai donné l'ordre à Ghisolfo de faire couvrir le corridor qui conduit à la *Camera Dipinta*, mais nous ne pouvons trouver la clef de la salle d'armes et je n'ai pas voulu faire forcer la porte à cause de tout ce qui y est renfermé, car on ne peut en laisser la porte ouverte, tandis que les ouvriers vont et viennent pour travailler dans le corridor. Il faut que Votre Excellence me dise ce qu'elle désire à ce sujet, puisque nous ne sommes pas pressés par le temps. Le fils de M. Andrea Mantegna réparera la *Camera*, car Maestro Francesco (Bonsignori) ne peut laisser inachevé son *Cenacolo* (dans le couvent des frères Zoccolanti). Je suis allée voir les nouvelles salles de S. Sebastiano qui sont très belles, les peintures me semblent admirables. Frédéric et les autres enfants vont bien, ainsi que moi (1). »

Les peintures auxquelles Isabelle fait allusion sont, selon toute probabilité, les *Triomphes de César* de Mantegna, pour lesquels une salle avait récemment été aménagée dans le palais nouvellement construit de S. Sebastiano, près de la porte Pusterla. Dans une lettre du 17 avril 1506 (2), Corradi informe le Marquis qu'il vient de commander les colonnes sculptées (3), destinées à encadrer les toiles de Messer Andrea, car jusqu'alors les *Triomphes* servaient de décors de théâtre (4).

Nous trouvons une autre allusion aux appartements du palais de la Pusterla dans une longue lettre adressée par Isabelle à son mari le 5 octobre, et qui, malgré sa gaieté apparente, nous révèle pourtant que le bonheur conjugal des deux époux était loin d'être sans nuage (5).

« La lettre dans laquelle vous vous excusez de ne pas m'avoir écrit me remplit de confusion, car c'est moi plutôt qui devrais demander votre indulgence pour mon retard, sachant que c'est à peine si vous avez eu le temps de prendre vos repas ! Mais, puisque vous êtes assez bon pour me faire des

(1) D'Arco, *Arte e Artifici*, II, p. 68.
(2) *Ibid.*, p. 69.
(3) Ces colonnes sont reproduites dans les fameuses gravures sur bois de Mantegna (Kristeller, *Andrea Mantegna*, p. 279).
(4) D'Ancona, *Origini*, II.
(5) Cette intéressante lettre a échappé à l'attention de d'Arco et des autres historiens d'Isabelle. On ne la trouve que dans un article publié, en 1870, par P. Ferrato, sous le titre de *Lettere di Principesse di Casa Gonzaga.*

excuses, vous voudrez bien aussi pardonner mon silence, causé par une maladie de Frédéric, et la répugnance que j'éprouvais à vous envoyer des nouvelles susceptibles de vous jeter dans l'inquiétude. Maintenant, Dieu merci, il va parfaitement bien, et je puis remplir mon devoir avec la plus grande satisfaction. Le chapeau que vous demandez sera fait aussitôt que le maître chapelier sera de retour, et exécuté aussi bien et aussi élégamment que possible. Si vous me dites à quel moment vous en aurez besoin, je tâcherai de faire faire un habit assorti. Mais je vous prie de me répondre immédiatement. Merci de me convier à assister à votre entrée dans Bologne. Le spectacle sera sûrement magnifique. Je vais très bien et m'y rendrai très volontiers, puisque vous le voulez. Ma santé est à toute épreuve. Votre Altesse ne doit pas m'imputer nos querelles, car, tant que vous me témoignez quelque affection, personne ne peut me persuader du contraire. Mais je n'ai besoin de personne pour comprendre que, depuis quelque temps, Votre Excellence n'a que peu d'amour pour moi. Au reste, ce sujet étant désagréable, je coupe court et n'ajoute rien. Je regrette que Votre Altesse ait une objection à faire au choix du nom d'Hercule pour notre fils ; je n'aurais pas choisi ce nom si j'avais pensé qu'il vous déplût. Mais Votre Altesse se souvient d'avoir dit à Sacchetta que l'enfant ressemblait beaucoup à mon bienheureux père, et je vous ai répondu que, dans ce cas, vous aviez tort de ne pas l'appeler Hercule. Vous avez ri et n'avez rien ajouté, mais si vous m'aviez dit alors le fond de votre pensée, je n'aurais pas commis cette faute. Si j'ai un autre fils, vous pourrez l'appeler Alvise ou de tout autre nom qui vous plaira, et vous permettrez que l'autre continue pour moi à porter celui d'Hercule. Pourtant, je suis sûre que si j'avais mille fils, je ne pourrais jamais aimer aucun d'eux autant que Frédéric. Malgré tout, que Votre Altesse fasse ce qu'il lui plaira et je me conformerai à son désir. Il y a quelques jours, je me suis rendue au nouveau palais de Votre Excellence, et, ainsi que je vous l'ai dit, je l'ai trouvé très beau. Vous écrivez que je me moque de vous, ce qui n'est pas exact ; car, si les appartements n'étaient pas beaux, je n'aurais rien dit, mais, comme ils m'ont paru remarquables, je vous l'ai écrit et vous le répète. Ils me plaisent d'autant plus que Votre Altesse a pris modèle sur ma chambre, tout en ayant encore, je dois en convenir, obtenu un résultat meilleur. Je ne vous fatiguerai plus de paroles insignifiantes, mais je me recommande mille fois à Votre Altesse. Écrit de la main d'*Isabelle* qui désire ardemment vous revoir. Mantoue, 5 octobre 1506. »

Le 20 octobre, Isabelle écrit de nouveau ce qui suit :

« Votre lettre, qui me rend compte de vos heureux succès, m'a fait grand plaisir. Je me félicite du bon état de votre santé, de la gloire et de l'honneur que vous acquérez. Je vous remercie infiniment et dois en retour vous dire que je vais bien, ainsi que Frédéric, Alvise et nos filles. La nourrice d'Alvise a eu un accès de fièvre, et j'ai dû la remplacer par la nourrice de

Livia, jusqu'à ce qu'elle soit remise, ce qui, je l'espère, ne sera pas long maintenant. Le chapeau de feutre se confectionne sous la direction de Bernardus del Armaria; dès qu'il sera terminé, je le ferai recouvrir de velours et broder avec tant de goût que ce sera l'objet le plus élégant et le plus beau du monde! Je vous prie de veiller à ce que les perles que j'ai prêtées à la Duchesse d'Urbin vous soient bientôt rendues. Francesco Mantegna a commencé à réparer les fresques de la *Camera Dipinta* et Ghisolfo fait couvrir le corridor... »

Dans une lettre suivante, Isabelle parle à son mari des difficultés inattendues rencontrées à Venise par Girolamo Corradi et Bonsignori. Elle avait chargé ces deux artistes de copier au Palais ducal une fresque représentant l'Italie et qui devait être reproduite au palais de San Sebastiano. Elle fait allusion à la jalousie qu'inspiraient à la Seigneurie ses relations étroites avec le Pape et le Roi de France (1).

« Lorsque Messer Hieronimo, le peintre, et son compagnon, se rendirent à Venise pour copier l'*Italia*, j'écrivis à Carlo Valerio en le priant de les aider. Celui-ci, désireux d'être utile à Votre Excellence, demanda au Prince Sérénissime son autorisation, sans laquelle ils ne pouvaient pénétrer dans son antichambre. Les artistes qui, auparavant, s'étaient aventurés à copier cette toile sans permission, l'avaient fait à leurs risques et périls. Messer Hieronimo me fait savoir maintenant, de la part de Messer Carlo, que le Prince a refusé son consentement: « Voyez ces lettres que nous venons de recevoir, » dit-il, « par lesquelles on nous informe que le Marquis de Mantoue attaque « journellement la Seigneurie, non en public, car il garde des formes, mais en « particulier. Il n'est pas seul à agir ainsi, ses serviteurs imitent son exemple, « ce qui est très préjudiciable pour l'État. » Il est clair qu'ils nourrissent de la haine contre Votre Excellence. Ils disent recevoir tous les jours de semblables renseignements. Messer Carlo a promis d'agir avec une grande circonspection, et conseille à Votre Excellence de dire quelques paroles favorables à l'Ambassadeur de la Seigneurie près Sa Sainteté, de façon qu'elles soient rapportées, et qu'elles laissent le Sénat sous une meilleure impression. Quelque tournure que prennent les affaires, il vous supplie de ne laisser personne soupçonner que cet avertissement émane de lui. Quant à la copie de l'*Italia*, il dit qu'il vaudrait mieux attendre un ou deux mois et qu'il tentera alors d'obtenir l'autorisation nécessaire. Il m'a semblé utile, tant pour vous que pour Messer Carlo, de donner ces renseignements à Votre Excellence, tandis que vous vous trouvez avec le dit Ambassadeur. Frédéric continue à se fortifier Votre femme, *Isabelle*, de sa main. 1er novembre 1506 (1). »

(1) D'Arco, *Arte e Artefici*, II, p. 72.

Ainsi que nous l'avons vu, les Bentivogli s'étaient enfuis de Bologne devant l'armée papale, et leur splendide palais, où Francia venait d'exécuter ses fresques, avait été rasé. Annibal, fils aîné du prince régnant, et Lucrèce d'Este, demi-sœur d'Isabelle, avaient accepté avec reconnaissance l'aide et la protection des Gonzague. Ils vinrent donc à Mantoue, où le Marquis et sa femme les traitèrent avec la plus grande bonté, bravant la colère du Pape fort irrité de voir François donner asile à ses ennemis. « Sa sainteté », écrivit l'envoyé de Mantoue, « commença à mugir de colère comme un taureau, et menaça non seulement Votre Excellence, mais encore le ciel même ! »

Malgré la part qu'elle prenait à la douleur de ses amis vaincus, Isabelle, une fois de plus, songeait à sa collection d'art et entrevoyait sans scrupules une occasion nouvelle de l'enrichir. Un certain Niccolo Frisio avait mérité la gratitude de Castiglione en le soignant au cours d'une grave maladie à Rome. Il écrivit le 27 novembre pour informer la Marquise qu'il venait de retrouver deux sculptures d'albâtre qui avaient appartenu au protonotaire Antonio Bentivoglio, mais avaient été volées. L'une était une tête d'Antonia ; l'autre, coiffée de perles, était un buste de Faustine.

« Je regrette, » ajoute-t-il, « de n'être pas à Rome, j'aurais pu vous procurer deux toiles représentant les *Travaux d'Hercule*, qui, j'en suis sûr, vous plairaient encore davantage. Mais, si je retourne à Rome, j'espère pouvoir vous les obtenir. Celui qui aurait voulu voir Votre Excellence régner au Capitole, à la grande époque de la Rome triomphante, Votre serviteur, *Niccolo Frisio.* »

Les bustes furent envoyés à Mantoue, et prirent place à la Grotte, à côté du fameux buste de Faustine, qui avait été le trésor préféré de Mantegna (1).

Le retour de François fut célébré à Mantoue par de grandes réjouissances. La représentation du *Formicone* fut de nouveau donnée dans le Castello, le premier de l'an, sous la direction de Messer Vigilio. Peu après, Isabelle donna le jour à un troisième fils, qui reçut le nom de Ferdinand, et devint par la suite un vaillant soldat, grand favori de l'Empereur Charles-Quint.

Isabelle elle-même fut pendant quelques jours en danger de mort. Pendant sa convalescence, son frère, le Cardinal d'Este, envoya l'Arioste

(1) D'Arco, *Arte e Artefici*, II, p. 73.

porter, en cette heureuse occasion, ses félicitations à la Marquise. Cette attention toucha vivement Isabelle. Pendant les quelques jours qu'il passa à Mantoue, le poète lui lut la plus grande partie de son *Orlando furioso*, et elle écrivit au Cardinal que, « grâce à cette lecture, alors qu'elle était obligée de garder le lit, les heures non seulement passaient sans ennui, mais lui apportaient un réel plaisir ». Isabelle avait dès l'abord accueilli avec le plus grand intérêt le poète ferrarais. Elle l'encouragea à continuer son *Orlando*, et à en rassembler les divers fragments pour composer un grand poème. Il vint souvent la voir à Mantoue, et écoutait volontiers ses avis et ses critiques. Lorsque le poème fut publié en 1516, le Marquis permit que le papier sur lequel il devait être imprimé fût envoyé franc de droits de Venise à Ferrare, privilège auquel on attachait alors la plus grande importance, et qui n'était accordé qu'à quelques rares savants. Aussitôt que parut l'ouvrage, l'Arioste vint à Mantoue, en offrir un exemplaire à Isabelle et un à son mari. Dans une édition ultérieure, il fit un chaleureux éloge des vertus et des charmes de la Marquise.

CHAPITRE XVII

ISABELLE ET LA COUR DE LOUIS XII A MILAN

1507-1508

LOUIS XII DEMANDE A FRANÇOIS DE GONZAGUE DE SE JOINDRE A LUI POUR FAIRE LE SIÈGE DE GÊNES. || SÉJOUR D'ISABELLE A MILAN. || FÊTES DONNÉES AU CASTELLO. || CORRESPONDANCE D'ISABELLE AVEC ÉLISABETH DE GONZAGUE. || PROJETS DE VOYAGE EN FRANCE. || MORT ET FUNÉRAILLES DU DUC D'URBIN. || VISITE DU DUC FRANÇOIS-MARIE A MANTOUE. || NAISSANCE DE LA DERNIÈRE FILLE D'ISABELLE. || MEURTRE D'HERCULE STROZZI. || MORT DE NICCOLO DA CORREGGIO. || RIVALITÉ D'ISABELLE ET DE LUCRÈCE BORGIA.

Dans les premiers jours d'avril 1507, Louis XII entra en Italie avec une puissante armée et demanda au Marquis de Mantoue de l'aider à étouffer une rébellion qui avait éclaté à Gênes, et qui était soutenue en secret par Machiavel et les Florentins. François accepta avec empressement la proposition du Roi, et se distingua au siège de Gênes. Après la reddition de cette ville, il entra triomphalement à Milan avec Louis XII, qui le nomma grand-maître de l'ordre de Saint-Michel, et exprima si vivement son désir de faire la connaissance de la Marquise, que François dépêcha un courrier pour prier sa femme de venir tout de suite à Milan. Isabelle se mit en route sur-le-champ, avec son fils Frédéric, alors âgé de sept ans.

Elle passa par Lodi, et arriva dans la ville où elle était si souvent venue sous le règne de son beau-frère, Ludovic le More, qui languissait maintenant au donjon de Loches. Sans craindre d'afficher cet étrange oubli du passé dont faisaient preuve les hommes et les femmes de son temps, Isabelle dansa et soupa avec le Roi Louis, dans les salles mêmes de la Rocchetta, qui avaient vu mourir Béatrice. Elle ne s'émut pas des changements et des traces sinistres de destruction qui frappaient ses yeux dans ce palais des Sforza, jadis si splendide. Elle n'était d'ailleurs pas seule à ne plus se souvenir : parmi la brillante foule des

courtisans, se trouvaient beaucoup d'anciens amis et de visages familiers. Galeazzo di San Severino était maintenant un des plus proches serviteurs du Roi et Grand Écuyer de France ; il se distingua au tournoi donné en l'honneur de la Marquise, devant le Castello, sur la place même où il avait jadis accompli ses premières prouesses. Là aussi se trouvait l'ancien peintre favori de Ludovic le More, ce Léonard de Vinci qui était venu de Florence à Milan sur la requête instante du Roi de France, pour élever des arcs de triomphe et organiser les carrousels et les spectacles ! Un autre ami du Duc exilé vint faire sa cour au vainqueur : ce fut Antonio Pallavicini, maintenant Cardinal de S. Praxède, qui arriva en toute hâte le 7 juin, comme Légat du Pape, et fut reçu avec tout le cérémonial d'apparat dû au représentant du Saint-Siège.

Sans se montrer autrement troublée par les souvenirs que ne manquaient pas d'évoquer en elle la vue de ces lieux et la rencontre de ces visages, Isabelle semble s'être beaucoup amusée. Elle fut fort remarquée du Roi Louis et de ses courtisans. Jean d'Auton, le moine chroniqueur, la signale entre toutes les beautés présentes au bal royal du château comme « une belle dame qui danse à merveille » (1).

De retour à Mantoue, la Marquise écrit à Urbin, pour faire à sa belle-sœur le récit de tout ce qui s'est passé à Milan.

Sa lettre, qui révèle bien le caractère d'Isabelle, à la fois enjouée et enthousiaste, avide de plaisirs et d'honneurs, mérite d'être citée à peu près tout entière :

« Depuis que Votre Excellence est allée à Rome, et que le Pape est venu à Urbin, je n'ai jamais essayé de rivaliser avec la grandeur de votre cour et n'ai pas eu la prétention d'avoir vu autant de choses rares et excellentes qu'il vous a été donné de le faire. Je me suis bornée à lever les yeux en silence, et non sans une secrète envie, vers Votre Altesse. Mais maintenant que je suis allée à la première et à la plus noble cour de la chrétienté, je puis hardiment non seulement me mesurer avec vous, mais encore vous contraindre à m'envier. Il y a quelques semaines, j'ai été appelée à Milan par mon illustre Seigneur, pour rendre hommage à Sa Majesté Très Chrétienne. J'y suis arrivée la veille de la Fête-Dieu. Après dîner, tandis que je me disposais à aller présenter au Roi mes respects, j'ai reçu un message de lui, me priant de me rendre à la lice, sur la Piazza où les joutes avaient lieu. J'y allai à l'heure dite. Sa Majesté vint au-devant de moi sur l'escalier et me reçut, avec toute la courtoisie possible. Toutes les dames de Milan étaient présentes, ainsi que la Princesse de Bisignano, et tous les Barons et les gentilshommes français avec les grands seigneurs d'Italie, le Duc de Savoie,

(1) *Chronique de Louis XII*, publiée par R. de Maulde La Clavière.

les Marquis de Mantoue et de Montferrat, tous les gouverneurs des villes milanaises, et les Ambassadeurs de toutes les puissances. Les gentilshommes français étaient si nombreux qu'il serait impossible de les énumérer, mais je dois mentionner le Duc de Bourbon, notre neveu, un grand jeune homme de belle stature, qui ressemble beaucoup à sa mère (Claire de Montpensier) dont il possède le teint, les yeux et les traits.

« Si la cour de Rome est merveilleuse par son cérémonial et son ordonnance, celle de France n'est pas moins étonnante et extraordinaire par la confusion et le désordre qui y règnent, à tel point qu'il est absolument impossible de distinguer un personnage d'un autre ! Elle est également très remarquable par la liberté et l'absence d'étiquette. A cette cour, par exemple, les Cardinaux ne sont pas traités avec plus d'honneurs que les chapelains à Rome. Personne ne leur cède le pas, on ne leur témoigne aucun égard, pas plus le Roi que les autres. Quoi qu'il en soit, Sa Majesté est toujours extrêmement courtoise et respectueuse envers tous ceux qui osent l'approcher, surtout envers les dames; elle se lève et ôte son chapeau pour leur rendre honneur. Elle est venue à trois reprises me voir chez moi. La première fois, comme je dînais chez le Signor Zoanne Giacomo Trivulzio (Trivulce), elle attendit mon retour plus d'une demi-heure. A chaque visite, elle resta au moins deux ou trois heures, causant de divers sujets le plus amicalement du monde ; elle ne manqua pas, au cours de la conversation, de parler avantageusement de Votre Altesse. Madonna Margherita di San Severino (sœur d'Emilia Pia), la Comtesse de Musocho, et quelquefois la Princesse de Bisignano, très versées dans la langue française, nous servaient d'interprètes ! J'ai fait plusieurs tentatives pour trouver Sa Majesté au Castello, mais n'ai jamais pu réussir, excepté le jour où elle m'a invitée à un banquet public à la Rocchetta et où la Princesse de Bisignano et moi nous eûmes l'honneur d'être placées à sa table. Nous avons dansé sans cérémonie avant et après le souper. Sa Majesté dansa avec moi, et les Cardinaux Narbonne, San Severino, Ferrara et Finale, présents au banquet, furent contraints par le Roi à danser, ce qui nous divertit infiniment. Je ne vous dirai rien des spectacles publics qui furent donnés sur la Piazza, car je sais que votre Ambassadeur vous les a décrits tout au long. Certes, j'ai vu des joutes mieux organisées, mais je n'ai jamais vu et je ne crois pas qu'on puisse voir dans toute la chrétienté une affluence de spectateurs aussi nombreuse et aussi variée. La plupart d'entre eux appartenaient à la noblesse. Non seulement celle de Milan, qui doit être par l'étendue la première ou la seconde ville du monde, mais encore celle de la cour de France et des cours d'Italie y était assemblée. Aussi je laisse à penser à Votre Excellence combien le spectacle était magnifique et grandiose !...

« Oh ! combien j'ai été heureuse et combien j'ai plaisir à m'en souvenir ! Que serait-ce si Votre Seigneurie était ici, et si nous pouvions nous entretenir de vive voix ! J'ai écrit tout ceci pour montrer que je n'ai à envier personne et aussi pour décrire un spectacle merveilleux malgré sa confusion.

Je suis sûre que la cour de Rome n'est pas comparable à la cour de France, où le temporel et le spirituel ne font qu'un. J'aurais voulu que Votre Excellence eût pu voir la procession de la Fête-Dieu sortant du Dôme. Elle s'avançait sans beaucoup d'ordre : en tête le clergé, puis un nombre infini de gardes suisses, avec leurs hallebardes sur l'épaule ; ensuite les gentilshommes de la Garde, hache d'armes en main ; derrière eux, sous un dais, porté par les principaux seigneurs, le Légat de France portant le Saint-Sacrement ; puis le Roi, entouré de sept Cardinaux et de toute la noblesse de France et d'Italie ; enfin le peuple de Milan et des villes voisines. Cela vous eût paru le plus beau spectacle que vous eussiez jamais contemplé ! Il est vrai que Votre Seigneurie peut dire : « J'ai vu Rome », mais vous devez avouer que vous l'avez vue détruite et en ruines. Tandis que j'ai vu Gênes, Florence et Milan, qui à notre époque ne sont pas moins dignes d'admiration que dans leurs jours de splendeur.

« Je ne nierai pas cependant le grand désir que j'ai d'aller à Rome, non pour y voir la cour ou les différentes nations qui y sont représentées (car je ne pourrai rien voir de supérieur à ce que j'ai vu ici), mais pour y visiter les antiquités et les ruines fameuses et me rendre compte de ce qu'a pu être autrefois le triomphe d'un Empereur victorieux. A vrai dire, nous n'avons pas été entièrement privées de cérémonies telles qu'on en voit à Rome. Lors de son entrée, mon ami, le Très Révérend Cardinal et Légat de S. Praxède, a été reçu par le Légat de France avec huit Cardinaux, tous les ordres du clergé et les choristes, avec une grande pompe, puisque sa Seigneurie prend le rang du Pape qu'il représente, si bien que je puis dire que j'ai vu et le Pape et la cour romaine. J'ai rendu deux visites au Cardinal dans ses appartements, où j'ai été très affectueusement reçue, et j'ai pu me faire une idée du train splendide des Cardinaux qui vivent à Rome. Cette impression a été confirmée par une visite que me firent le Cardinal de Rouen et d'autres Cardinaux attachés à la cour, qui vinrent en corps non pas à titre officiel, ce qui n'eût pas été convenable de leur part, mais simplement par courtoisie. Je pourrais continuer à décrire toutes les visites que j'ai reçues de seigneurs français et italiens, de dames milanaises et françaises et de Cardinaux, mais cela et tout le reste je le laisse à l'imagination de Votre Seigneurie, de peur de vous donner trop de sujets d'envier mon bonheur ! Mantoue, 7 juillet 1507. »

Élisabeth se sentit piquée dans sa vanité de femme, mais la maladie du Duc Guidobaldo l'empêcha de répondre immédiatement. Au mois de septembre, elle écrivit enfin à Isabelle cette lettre ironique et spirituelle :

« Il y a déjà plus d'un mois que j'ai reçu la lettre de Votre Seigneurie, qui était charmante et agréable au delà de toute expression. Si je voulais,

ma chère dame, exprimer en paroles ou par écrit le plaisir et la satisfaction que j'éprouve à la lecture de vos lettres si impatiemment attendues et si appréciées, il me faudrait toute l'éternité ! Et je suis sûre que si vous aviez quelque idée du bonheur qu'elles me procurent vous emploieriez plus souvent votre secrétaire. Je comprends cependant qu'elles soient peu nombreuses et espacées, car je sais que tout ce qui est cher et précieux est rare aussi... Bien que Votre Excellence pense s'être débarrassée du péché d'envie, en excitant ma jalousie par le récit des magnificences de Milan, je dois répondre que je ne ressens aucune envie. Quel spectacle peut être plus grand que celui de Rome? J'ai vu cette ville qui a toujours été reconnue comme la première du monde, avec tous ses merveilleux trésors anciens et modernes, et cela restera l'objet de mon admiration et de mon infini plaisir. Tout d'abord j'ai vu le Pape, représentant de Dieu sur la terre, entouré de la cour romaine qui n'est dépassée par aucune autre. Je confesse que les choses qui ont causé tant de plaisir à Votre Seigneurie sont splendides. Mais, si vous aviez contemplé ces autres grands spectacles, vous les déclareriez, j'en suis sûre, très supérieurs. Il y a une chose dont j'ai bien plus de raisons de me vanter que Votre Excellence, c'est que, bien que n'ayant été qu'une fois moi-même à Rome, la cour de Rome est venue deux fois me rendre visite à Urbin. Votre Excellence verra si je ne puis la provoquer à un glorieux duel, et remporter une victoire honorable ! De plus, je vous rappellerai ce fait encore qui conduira Votre Seigneurie à se retirer volontairement du combat. Peut-être même, se sentant complètement vaincue, regrettera-t-elle d'être entrée dans la lice. Le Très Sérénissime Roi Catholique, étant à Gaëte, a désiré suivre l'exemple du Pape et du Sacré Collège, et venir me voir à Urbin. Ce qu'il eût fait, s'il n'avait pas dû ensuite modifier ses plans et se diriger ailleurs (1).

« Et s'il a été jusqu'ici impossible au grand Roi des Romains lui-même de se rendre en personne à Urbin, c'est qu'après avoir tenu plusieurs diètes, il n'a pu obtenir le consentement des électeurs pour son voyage d'Italie. Tout ceci permettra à Votre Altesse de comprendre que je n'envie nullement les spectacles qu'elle a vus, et que je n'ai besoin d'aller nulle part pour voir des choses belles et merveilleuses, puisque le ciel m'a accordé ces mêmes faveurs rares sans que je sorte de chez moi. Je n'ai pas non plus l'intention de faire d'autres voyages, sauf pour voir Votre Seigneurie et jouir de sa société. Ce sera toujours, en effet, pour moi le plus grand de tous les plaisirs, et mon souhait le plus cher, non seulement parce que je suis heureuse de vous voir et de vous embrasser, mais parce que j'ai tant de choses à vous dire que, si Madonna Emilia ne nous aide pas, cinq jours de conversation ininterrompue me satisferont à peine. J'apprends que Votre Seigneurie a fait le vœu de visiter Lorette, et je vous exhorte à l'accomplir

(1) Il s'agit ici de Ferdinand le Catholique qui venait visiter son royaume de Naples, nouvellement conquis. Il était accompagné de sa femme, Germaine de Foix. Il resta à Naples du mois d'octobre 1506 au mois de juin suivant.

bientôt, après quoi je vous tendrai de tels pièges que, de gré ou de force, vous tomberez en mon pouvoir ! Mon seigneur le Duc est remis de son indisposition. Je vais bien et espère apprendre qu'il en est de même pour vous, etc. Votre sœur *Élisabeth*, Duchesse d'Urbin, 7 septembre 1507. »

Lorsque la lettre d'Élisabeth parvint à Isabelle, celle-ci venait de recevoir d'Anne de Bretagne et de Louis XII l'invitation inattendue à se rendre à la cour de France pour servir de marraine à l'enfant dont la naissance était proche et qui, espérait-on, serait, cette fois, le dauphin désiré. La Marquise, transportée de joie à cette idée, écrivit à la Duchesse, pour lui annoncer la grande nouvelle sur le même ton d'ironie et de fanfaronnade amusantes :

« J'ai fait », dit-elle, « le signe de la croix à la vue d'une lettre de Votre Seigneurie de plus de six lignes de longueur, et j'ai eu tant de plaisir en la recevant, que je l'ai lue avec plus de soin et d'attention que les petits billets que je reçois d'ordinaire...

« En somme, je dois avouer que vous avez certainement vu de grandes choses à Rome et à Urbin, et que vous espériez en voir de plus grandes encore si le Roi Catholique était venu vous rendre visite, ou si le Très Sérénissime Roi des Romains avait été autorisé par les diètes à entreprendre son voyage en Italie. Mais que sont toutes ces choses en comparaison de mes espérances prochaines, qui dépassent tout ce que j'ai fait et vu dans le passé, ainsi que Votre Seigneurie le sait bien. Le Roi Très Chrétien pense que la Reine ne peut mettre un fils au monde si je ne suis pas là et il m'a priée instamment de venir auprès d'elle, afin que je puisse à la fois honorer cette naissance par ma présence, et tenir l'enfant sur les fonts baptismaux. Peut-il y avoir un honneur plus grand au monde que celui d'être la commère et la marraine d'un Roi de France ? Oh ! quelle splendeur, quelle pompe, quelle gloire m'attendent ! Non seulement je vais voir Paris, l'Université la plus célèbre et la cité la plus peuplée de tout l'univers, mais je verrai toute la France, la Bourgogne et les Flandres, et j'atteindrai peut-être même Sant'Iago de Galice ! Que de pays nouveaux et de spectacles royaux je vais contempler, au cours de ce voyage ! Votre Seigneurie et Madonna Emilia, qui connaissent tant de choses de ce pays et de ses coutumes, n'auront pas de peine à se le figurer. Mais qu'adviendra-t-il si mon voyage en France se réalise et si le projet de la venue de l'Empereur en Italie, qui a été écarté par tant de diètes, était définitivement abandonné ! Dans ce cas, la gloire que vous aimez me reviendrait toute, et les Allemands, je crois, feraient bien de renoncer dans l'avenir à leurs diètes et de manger et boire à cœur joie ! Je ne sais pas si vous pourrez maintenant encore vous dire mon égale et s'il me sera loisible d'accepter aussi facilement vos invitations à Urbin ! Lorsque je reviendrai en Italie, le pays sera-t-il encore

digne de moi, ne faudra-t-il pas étendre des tapis sous mes pieds et venir avec un dais à ma rencontre partout où je porterai mes pas ! Mais, plaisanterie à part, j'espère vraiment me mettre en route pour la France dans quelques jours, et suis très occupée à faire mes préparatifs. Lorsque je serai de retour, il faudra nous ménager une entrevue, car je suis aussi désireuse de vous voir que Votre Altesse peut l'être (1). Mantoue, 25 septembre 1507. »

Une cruelle déception attendait malheureusement Isabelle : ce voyage en France, dont elle se réjouissait tant, n'eut jamais lieu. Beaucoup de difficultés se présentèrent. D'abord l'argent, comme toujours, était rare à Mantoue, et François de Gonzague était peu disposé à laisser entreprendre à sa femme un voyage aussi long et aussi coûteux. Et puis, la présence de la Marquise était indispensable à Mantoue pendant les fréquentes absences de son mari, qui savait que les négociations secrètes entre le Pape et ses alliés pouvaient, d'un moment à l'autre, l'entraîner dans une guerre contre Venise. Isabelle se vit donc forcée de renoncer à ses rêves, pour se consacrer à son mari et à ses enfants.

Elle ne put même pas aller à Ferrare, assister aux fêtes splendides qui furent données à la cour de son frère, pendant le carnaval de 1508, et à l'occasion desquelles fut jouée une églogue d'Ercole Pio, où l'on voyait les bergers de l'Arcadie rendant un hommage enthousiaste à trois nymphes qui avaient pour demeure les bords du Pô, du Mincio et du Métaure, c'est-à-dire Lucrèce, Isabelle et Élisabeth, proclamées les femmes les plus parfaites de l'époque.

Un deuil cruel venait de frapper Isabelle: au mois de janvier, elle perdit sa fille, la petite Livie, et François lui-même tomba gravement malade, atteint des premiers symptômes du mal qui devait plus tard l'emporter. En même temps, de tristes nouvelles arrivèrent d'Urbin. Le Duc Guidobaldo succomba le 11 avril 1508 des suites de la goutte, dont il avait souffert toute sa vie. Il n'était âgé que de trente-cinq ans, mais les souffrances qu'il avait endurées pendant les dernières semaines avaient été si intolérables que la mort fut pour lui une délivrance. « Pourquoi m'enviez-vous une bénédiction si grande », disait-il avec un sourire à sa femme, dont le cœur était brisé, et aux amis qui l'entouraient en pleurant; « n'est-ce pas un grand bien que de se voir délivré de ce terrible fardeau de souffrance? » Quelques heures plus tard il rendait l'âme, en récitant des vers de Virgile à Castiglione, qui se tenait à son chevet.

Quatre jours après arrivait à Urbin Capilupi, le fidèle secrétaire

(1) Cette lettre et les trois précédentes, tirées des Archives de Gonzague, ont été publiées pour la première fois par M. Luzio, dans une brochure intitulée : *Gara dei Viaggi*.

d'Isabelle, envoyé par elle pour exprimer son chagrin et sa sympathie à la Duchesse Élisabeth.

« Il trouva», écrit-il, « cette illustre Madonna entourée de ses femmes dans une pièce tendue de noir, toutes les fenêtres fermées, une seule bougie brûlant à terre. Elle était assise sur un matelas, posé sur le sol, avec un voile noir sur la figure et un corsage noir montant jusqu'au cou. L'obscurité était si grande que je pouvais à peine y voir, et l'on dut me conduire vers elle en me tirant par mon manteau comme un aveugle. Elle me prit la main, et nous nous mîmes tous deux à pleurer, et il se passa quelque temps avant que notre douleur nous permît de parler. Je lui donnai la lettre de Votre Excellence, et lui exprimai ma sympathie en aussi peu de mots que possible...

« Les funérailles furent somptueuses, ainsi que vous le dit Signor Giovanni. 825 pleureurs suivaient le corps, vêtus de longs manteaux traînants et de capuchons. Tous les moines et les prêtres de l'État, avec cinq Évêques, entouraient le catafalque, et portaient une quantité de torches allumées, mais qui n'étaient cependant ni aussi belles ni aussi nombreuses que celles de Mantoue. La douleur et les lamentations universelles sont indescriptibles (1). »

Le jeune Duc François-Marie témoigna d'un vif désir de rendre visite à sa fiancée Éléonore, dont le « Signor Giovanni » (Jean de Gonzague) lui avait fait le portrait le plus séduisant.

Le 25 août, il se présenta à Mantoue et y passa deux jours avec le Marquis et sa fille. Isabelle était absente. Elle venait de donner le jour à une nouvelle fille dans sa villa d'été, sur les collines de Cavriana, où Frédéric Cattaneo lui envoya le récit suivant de la visite du jeune prétendant :

« Hier soir, vers sept heures, le jeune Duc d'Urbin est arrivé au Castello, voyageant « incognito » avec une suite de quatre personnes seulement. Il resta dans les appartements d'en haut, environ une demi-heure avec notre illustre seigneur. Dès son arrivée, notre seigneur envoya querir Madonna Laura (la femme de Jean de Gonzague), dont la petite fille était morte deux jours auparavant. Elle vint tout de suite, et avec elle Madonna Violante, Madonna Costanza, Madonna Orsini degli Uberti. Dès qu'elles furent au château, elles habillèrent Madonna Éléonore d'une robe de tabi blanc. Qu'aurait dit Votre Altesse, si elle avait vu la confusion qui régnait à ce moment-là ! Quant à moi, j'aurais bien voulu que vous fussiez là, pour mille raisons, et beaucoup de vos serviteurs l'ont souhaité

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 185.

aussi ! Le Cardinal vint alors, prit Madonna Éléonore par la main, et la conduisit en bas par le petit escalier qui passe près de la *Camera Dipinta* Ils entrèrent dans la *Camera del Sole,* et trouvèrent le Duc avec notre illustre seigneur et beaucoup d'autres gentilshommes. Le Duc vint au-devant de Madonna Éléonore et l'embrassa. Mais sans doute s'y prit-il mal, car notre Cardinal le poussa de nouveau vers la princesse qu'il entoura alors de son bras, pour la baiser sur la bouche. Après quoi ils s'assirent l'un près de l'autre, et s'entretinrent d'une foule de choses, et principalement de peinture. Puis, mon seigneur m'appela, me priant de chercher le portrait de Votre Altesse, par le peintre ferrarais Lorenzo Costa. Je venais de le faire encadrer, je l'apportai et chacun l'admira. Ensuite, nous prîmes tous congé. Le Duc se rendit à San Sebastiano et chacun s'en retourna chez soi. Au sujet de la modestie et de la tenue de Madonna Éléonore, je ne puis dire qu'une chose, c'est qu'elle se comporta non en enfant, mais en très prudente dame. Le Duc part lundi pour Viterbe. Mantoue, 26 août 1508. »

Le jeune Duc avait dix-huit ans. Il avait conquis la réputation d'un vaillant guerrier, mais la violence de son caractère, qui lui donna plus tard une triste célébrité, se manifestait déjà. Quelques mois auparavant, il avait poignardé un chevalier favori du Duc Guido-baldo, parce que l'infortuné jeune homme aspirait à la main de sa sœur Maria Varana, qui était veuve (1). Mais il se conduisit toujours avec la plus grande déférence envers sa tante la Duchesse Élisabeth et se montra très empressé à se concilier les bonnes grâces des parents de sa fiancée. Il fit présent au Marquis d'un cimeterre qui avait appartenu au feu Roi Ferdinand II de Naples, et donna à Isabelle de luxueux caparaçons destinés à un cheval qui avait appartenu à César Borgia. Il savait, dit-il, qu'elle ne se bornait pas à conduire un char et à monter des mules, mais qu'elle était encore excellente écuyère. Il pensait donc qu'elle apprécierait une part « des dépouilles de celui qui avait si bien su faire usage de sa bonne fortune (2) ». Éléonore comptait, elle aussi, dix-huit printemps ; sa beauté servait déjà de thème aux poètes et aux courtisans et devait être plus tard immortalisée par le pinceau du Titien à l'époque de son plein épanouissement.

La petite fille que sa mère venait de mettre au monde reçut le nom de Livia Osanna, en souvenir de l'amie tant pleurée, Beata Osanna. Cette seconde Livia fut dès son enfance vouée au cloître. Elle entra au couvent des Clarisses de Santa Paola ou Corpus Christi. Le

(1) Dennistoun, *op. cit.*, II, p. 305.
(2) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 186-187.

renom de Sa Sainteté attira de nombreux visiteurs et l'Empereur Charles-Quint en personne vint la voir. Sœur Paola (la princesse adopta ce nom en prenant le voile) est plus d'une fois mentionnée dans la correspondance de sa mère. Plusieurs lettres adressées par elle à son cousin, le Duc Hercule de Ferrare, ainsi qu'à sa femme Renée de France, sont conservées aux Archives de Gonzague et ont été publiées par Ferrato.

Isabelle se rendit en novembre à Ferrare ; elle y reçut un chaleureux accueil de son frère Alphonse, en dépit des querelles de famille qui assombrissaient la maison paternelle et de la froideur qui régnait entre elle et la « Diva Borgia », surnom donné à Lucrèce par la flatterie des poètes et des courtisans. Deux de ses plus anciens amis manquaient pourtant à l'appel. Hercule Strozzi, le parfait poète latin, l'ami intime de Bembo, dont la maison fut souvent honorée de la présence d'Isabelle, et qui était lui-même venu à Mantoue, avait été traîtreusement assassiné. Sa veuve, la belle Barbara Torelli, avait, deux semaines auparavant, donné le jour à leur premier enfant et, maintenant, « ruisselante de larmes et le cœur brisé », elle écrivait à ses amis de Mantoue la douloureuse nouvelle. On ne prononça pas le nom du meurtrier, mais on savait bien à Ferrare qu'Alphonse d'Este, le propre frère d'Isabelle, mari de Lucrèce Borgia, était depuis longtemps jaloux de la préférence accordée à Hercule Strozzi par Barbara Torelli, et qu'il avait en secret juré sa perte. Le Marquis de Mantoue ayant, avant la mort de Strozzi, promis d'être le parrain de la petite fille qui venait de naître, envoya le poète Tebaldeo le représenter au baptême.

Un mystère analogue planait sur le sort du brillant parent d'Isabelle, Niccolo da Correggio, mort à Ferrare, en janvier 1508, loin de sa demeure, objet de la disgrâce du Duc et laissant sa femme, Cassandra Colleoni, plongée dans la plus amère désolation. Dans sa lettre de condoléances, Isabelle exprime sa pitié à sa malheureuse cousine et fait à mots couverts allusion à une intrigue amoureuse à laquelle son vieil ami aurait été malheureusement mêlé. Elle écrivit en même temps au fils de Niccolo da Correggio, Giangaleazzo, le priant de lui envoyer le volume manuscrit des poèmes que son père lui avait dédiés depuis de longues années. Giangaleazzo répondit avec courtoisie, en demandant quelque délai, afin de faire les corrections que son père n'avait pu terminer.

Au reçu de cette réponse, la Marquise lui adressa une longue lettre conçue en termes tour à tour impérieux et pathétiques (1).

(1) D'Arco, *Notizie d'Isabella*, p. 315 ; Luzio e Renier, *op. cit.*, p. 79.

Giangaleazzo envoya alors à Mantoue un serviteur porteur de nouvelles excuses. Le manuscrit montré par son père n'était pas digne d'être offert à la Marquise. Il portait des marques à certains endroits et n'était pas relié aussi élégamment que le désirait Niccolo lui-même; il fallait qu'elle voulût bien attendre un peu plus longtemps. La Marquise tint peu de compte de ces explications, et se borna à répondre, par un billet bref; elle ne doutait pas que Niccolo, qui était le plus généreux des hommes, n'eût voulu orner le volume avant de le lui offrir, mais malheureusement, comme il n'était plus de ce monde, elle était obligée de prier Giangaleazzo de lui envoyer ces poèmes, qui, ainsi qu'il le savait bien, lui avaient été promis.

Quoi qu'il en soit, le livre n'arriva jamais, et au mois d'août, lorsque le confident d'Isabelle, Mario Equicola, écrivit de Ferrare que la Duchesse Lucrèce allait à Correggio dans le but d'obtenir les *canzoniere* de Messer Niccolo, Isabelle entra dans une vive colère. Mais Giangaleazzo réussit à éluder avec le même succès la requête de Lucrèce, et garda entre ses mains les *canzoniere* de son père.

Une lettre écrite par Mario en août 1508 nous donne un autre détail piquant sur la rivalité qui existait entre Isabelle et sa belle-sœur. En feuilletant les manuscrits de son ami Hercule Strozzi, il a découvert, dit-il, une épigramme latine, primitivement composée pour le *Cupidon endormi* de la Grotte d'Isabelle, puis modifiée ensuite de façon à s'adapter à un *Cupidon* en marbre appartenant à la Duchesse Lucrèce; et la discussion que le bon secrétaire engage nous montre à quel prix ces fameuses princesses estimaient l'honneur de voir leurs noms célébrés dans ces vers latins, qui devaient immortaliser leur renommée. « *Tantum possunt Camœnae!* »

NICCOLO DA CORREGGIO (....†1508) PAR SPERANDIO.

I

(*Collection Gustave Dreyfus.*)

II

VITTORIA COLONNA (1490-1547).

III

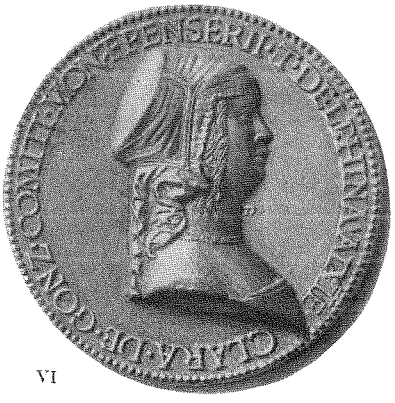
ANTONIA DEL BALZO, PAR L'ANTICO (1441-1538).

IV

FRÉDÉRIC II DE GONZAGUE, (1500-1540).

V

LE CARDINAL BEMBO (1470-1547). Médaille attribuée à Benvenuto Cellini.



VI

CLAIRE DE GONZAGUE (1464-1503). Femme de Gilbert de Montpensier, par Melioli.

(Les nos II à VI appartiennent au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale.)

CHAPITRE XVIII

LÉONARD DE VINCI ET LE PÉRUGIN ISABELLE ET LES ARTISTES AU DÉBUT DU XVIe SIÈCLE

1500-1506

RELATIONS D'ISABELLE AVEC LES ARTISTES PENDANT LES PREMIÈRES ANNÉES DU XVIe SIÈCLE. || SES LETTRES A LÉONARD DE VINCI. || SA CORRESPONDANCE AVEC FRA PIETRO DA NOVELLARA, ANGELO DEL TOVAGLIA, MANFREDI ET AMADORI. || ELLE DEMANDE AU PÉRUGIN UNE TOILE POUR SON STUDIO. || DESCRIPTION DU « TRIOMPHE DE LA CHASTETÉ ». || LES RETARDS DU PÉRUGIN. || CORRESPONDANCE AVEC MALATESTA, TOVAGLIA, ETC.

Nous avons vu que, pendant les dernières années du XVe siècle, Isabelle avait installé son fameux studio de la « Grotte » dans l'ancienne partie du château connue scus le nom de Corte-Vecchia. Elle avait commencé la collection d'œuvres d'art qui en faisait l'ornement et poursuivait son but avec une ténacité rare.

Jamais, à aucune période de sa vie, ses relations avec les artistes ne furent plus fréquentes et ne lui offrirent plus d'intérêt que pendant les dix premières années du nouveau siècle. Après la mort d'Andrea Mantegna, Isabelle s'adressa à Léonard de Vinci qui était venu à Mantoue à la fin de 1499 et y avait fait son portrait. Lorsque Léonard fut de retour à Florence, en avril 1500, il envoya au Marquis un croquis de la maison d'Angelo del Tovaglia, riche marchand que François employait pour ses affaires, et dont il avait beaucoup admiré la demeure lors d'un voyage fait au printemps à Florence.

« Je vous expédie », écrit en août l'agent de Mantoue (Francesco Malatesta), « un dessin de la maison d'Angelo Tovaglia de la main de votre serviteur Leonardo Vinci, qui se recommande à vous et à Madonna. Mais il dit que, pour que la maison fût parfaite, et pour réaliser votre pensée, il

faudrait aussi que vous pussiez transporter où vous avez l'intention de bâtir, le site dans lequel est placée la maison de Messer Angelo. Le dessin n'a pas été colorié, et je n'ai pas non plus jugé nécessaire d'y ajouter les arbres verts, les lierres, les cyprès, les buis et les lauriers du jardin. Mais, si vous le désirez, Léonard offre de vous envoyer aussi une esquisse en couleurs et une maquette de la villa (1). »

La naissance d'un fils et les complications politiques de cette année troublée empêchèrent Isabelle d'accepter les offres de service de Léonard. Mais, au mois de mars, elle écrivit à un religieux lettré, Fra Pietro da Novellara, qui prêchait alors le carême à Santa Croce à Florence :

« Très Révérend Père en Dieu, si Léonard, le peintre florentin, se trouve actuellement à Florence, nous vous prions de nous faire savoir quel est son genre de vie, je veux dire s'il a commencé quelque ouvrage, ainsi qu'on nous l'a rapporté, et de quelle sorte d'œuvre il s'agit. Pensez-vous qu'il doive séjourner à Florence? Votre Révérence pourrait le pressentir; s'il consentait à entreprendre une toile pour notre studio, nous lui laisserions le choix du sujet et de l'heure. S'il refusait, vous pourriez au moins l'amener à peindre pour nous une petite toile de la Vierge, dans le style doux et pieux qui est le sien. Voulez-vous aussi le prier de nous envoyer une seconde esquisse de notre portrait, notre illustre seigneur ayant donné celle qu'il nous avait laissée ici? Nous vous en serons également reconnaissante à vous et à Léonard. Mantoue, 27 mars 1501. »

Le Vicaire Général des Carmélites répondit sans retard :

« Illustrissime et Excellente Dame, Je viens de recevoir la lettre de Votre Excellence et j'obéirai à vos ordres avec la plus grande diligence. Mais, d'après ce que j'entends dire, le mode d'existence de Léonard est changeant et incertain et il semble vivre au jour le jour. Depuis qu'il est à Florence il n'a fait qu'une esquisse : un carton du Christ enfant, âgé environ d'un an, qui semble s'élancer des bras de sa mère pour saisir un agneau. La Vierge quitte sainte Anne pour empêcher l'enfant d'aller vers l'agneau, créature innocente qui symbolise la Passion, tandis que sainte Anne, désireuse de retenir sa fille, semble personnifier l'Église qui veut laisser s'accomplir la Passion rédemptrice du Christ. Les personnages sont de grandeur naturelle, et cependant ils tiennent dans une petite composition, car les uns assis, les autres inclinés, ils sont placés l'un devant l'autre sur la gauche de la toile. Cette esquisse est inachevée. Il n'a fait rien d'autre, si ce n'est quelques

(1) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 353.

retouches aux portraits que peignent deux de ses élèves. Il s'adonne à la géométrie et est lassé de la peinture. J'écris ceci pour dire à Votre Excellence que ses lettres me sont bien parvenues. Je ferai votre commission et vous informerai bientôt du résultat. Que Dieu vous garde en sa grâce. Votre obéissant serviteur, *Fra Petrus Novellara* (1), Carm. Vic. Gén., Florence, 3 avril 1501. »

Cette lettre, très importante, montre à quel point les études de géométrie absorbaient Léonard et elle nous donne la description du carton fameux dessiné pour les frères de Servi. Ce chef-d'œuvre fit l'admiration des artistes et une foule de visiteurs se pressèrent dans la salle du couvent où il resta exposé pendant deux jours. « Toute la ville s'en occupa, » écrit Vasari, « et l'on eût dit une procession, un jour de fête solennelle. » Girolamo da Casio, le poète bolonais, avec lequel Isabelle était en correspondance constante, écrivit un sonnet sur cet ouvrage, qui avait enthousiasmé Florence (2).

Quelques jours plus tard, Pietro da Novellara écrit à Isabelle le résultat de ses démarches :

« J'ai réussi, pendant cette semaine sainte, à découvrir les projets du peintre Léonard, grâce à son élève Salaï, et à l'un de ses amis qui, pour me les faire mieux connaître, m'a emmené le voir le mercredi saint. Effectivement, ses problèmes de mathématiques absorbent si complètement sa pensée, qu'il ne supporte plus la vue d'un pinceau. Mais j'ai cherché, avec toute l'adresse possible, à lui faire savoir le désir de Votre Excellence. Puis, le trouvant disposé à vous satisfaire, j'ai abordé franchement la question, et voici à quelle conclusion nous sommes arrivés. S'il lui est possible, comme il l'espère, de terminer son engagement avec le Roi de France, sans l'indisposer, dans un mois au plus tard, il servira Votre Excellence de préférence à toute autre personne au monde. Mais, en tout cas, dès qu'il aura terminé une petite toile qu'il peint pour un certain Robertet, favori du Roi de France, il fera votre portrait et vous l'enverra. J'ai laissé auprès de lui deux excellents solliciteurs.

La petite toile qu'il achève en ce moment représente une Madone assise travaillant à son fuseau, tandis que l'enfant, un pied posé sur le panier, saisit le dévidoir et en regarde attentivement les rayons en croix, comme s'il voulait cette croix. Il le tient ferme, souriant, et refuse de le donner à sa mère qui cherche en vain à le lui retirer. J'ai prêché un sermon hier. Dieu veuille qu'il puisse porter beaucoup de fruits, car les auditeurs étaient

(1) Luzio, *I Precettori*, App.
(2) Le carton est à Londres, et la peinture au Louvre.

nombreux. Je me recommande à Votre Excellence, *Frater Petrus de Novellara*. Florence, 14 (?) avril 1501 (1). »

Les promesses de Léonard, comme de coutume, ne se réalisèrent pas et, n'entendant plus parler ni de sa Madone, ni de son portrait, Isabelle écrivit en juillet à Manfredo de Manfredi, le représentant de son père à Florence, en le priant de remettre au maître, en mains propres, une lettre qu'elle venait d'écrire.

Le 30, Manfredi répondit :

« J'ai donné à Léonard, le Florentin, la lettre de Votre Excellence. Je la lui ai remise en mains propres, lui disant que je me chargerai de toute lettre qu'il pourrait désirer vous envoyer en réponse et que je veillerai à ce qu'elle vous parvienne fidèlement. Léonard a promis qu'il écrirait sous peu et qu'il espérait pouvoir être agréable à Votre Excellence. Mais, depuis, aucune lettre n'est venue et j'ai envoyé redemander quelles étaient ses intentions. Il a répondu qu'il avait commencé à faire ce que désirait Votre Altesse et que je pouvais vous en informer. C'est tout ce que j'ai pu obtenir dudit Léonard ! »

Un an plus tard, le 3 mai 1502, Isabelle apprit que certains vases ayant appartenu à Laurent de Médicis étaient à vendre, et elle écrivit à son agent Francesco Malatesta, le priant de montrer ces vases à quelqu'un de compétent, « par exemple à Léonard le peintre, qui vivait autrefois à Milan, et est un de nos amis. S'il est à Florence, consultez-le au sujet de leur beauté et de leur qualité ».

C'était aller au-devant des goûts de Léonard, et celui-ci n'hésita pas à donner à la Marquise son opinion judicieuse sur les précieux vases.

« Ainsi que le désirait Votre Altesse, » écrit Malatesta le 12 mai, « je les ai montrés à Leonardo Vinci, le peintre. Il les estime tous, mais surtout celui en cristal, qui est d'une seule pièce, avec un pied et un couvercle d'argent doré. Leonardo dit n'avoir jamais vu une œuvre plus remarquable. Celui en agate lui plaît aussi, car il est rare et de grande dimension ; il est également d'une seule pièce, excepté le pied et le couvercle qui sont d'argent doré, mais il est fêlé. Celui d'améthyste, ou plutôt, comme dit Leonardo, de jaspe, est transparent, aux couleurs variées, avec un pied d'or massif, parsemé de perles et de rubis évalués à eux seuls 150 ducats. Celui-

(1) Cette lettre est citée par M. Muntz, *Léonard de Vinci*, II, p. 121. Mais la date du 10 avril 1503, qu'il emprunte à la vie du maître par Calvi, est sûrement erronée. D. Richter et Solmi donnent 4 avril 1501 comme date correcte, mais, le mercredi saint de cette année tombant le 7 avril, cette lettre doit avoir été écrite peu après Pâques, c'est-à-dire vers le 14.

ci plaît énormément à Leonardo, qui le trouve original et de couleur exquise. Tous les quatre portent le nom de Laurent de Médicis gravé en lettres romaines, dans le corps du vase. Ils sont évalués à un très haut prix : le vase de cristal, 350 ducats ; le vase de jaspe orné de pierres précieuses, 240 ducats; le vase d'agate, 200 ducats, et le vase de jaspe, sur un simple pied d'argent, 150 ducats (1). »

Malatesta envoyait en même temps des dessins coloriés des quatre vases pour qu'Isabelle pût faire son choix. Il regrettait seulement qu'aucun peintre ne pût reproduire le bel éclat qui charmait les yeux de Léonard.

Le prix de ces œuvres d'art était probablement supérieur aux ressources d'Isabelle, que les dépenses occasionnées par le mariage de Lucrèce Borgia et son voyage à Venise avaient épuisées, et elle dut renoncer à cette acquisition.

L'inlassable princesse n'avait pourtant pas encore renoncé à obtenir une œuvre du maître florentin, et deux ans plus tard, alors que Léonard travaillait au carton de la *Bataille d'Anghiari*, destiné à la salle du Conseil du Palais public, elle revint à la charge. Cette fois, elle écrivit à l'artiste une lettre charmante, qu'elle lui fit tenir par l'intermédiaire d'Angelo del Tovaglia, ce marchand dont la villa avait, naguère, excité l'envie du Marquis, et qui était maintenant chargé par Isabelle de négociations avec Le Pérugin.

« Nous désirons ardemment, » écrit-elle à Angelo le 14 mai 1504, « avoir quelque œuvre de la main de Leonardo Vinci, que nous connaissons comme un excellent peintre, autant par la réputation qu'il s'est acquise que par notre expérience personnelle, et nous lui demandons dans la lettre ci-incluse de peindre pour nous un Christ, d'une douzaine d'années. N'ayez pas de scrupule à lui présenter cette lettre, ajoutez-y les mots qui vous sembleront les plus propres à le persuader de nous servir, et faites-lui entrevoir qu'il y trouvera bien sa récompense. S'il s'excuse en disant qu'il n'a pas le temps, à cause du travail qu'il a commencé pour l'illustre Seigneurie, vous pouvez lui dire que ce sera un repos et un plaisir qui le délasseront de la peinture historique, et qu'il peut prendre son temps et travailler à loisir. »

Voici, d'autre part, la lettre envoyée par Isabelle à Léonard :

«A maître Leonardo Vinci, peintre. — Messer Leonardo, Ayant appris que

(1) Luzio, *Arch. Stor. dell'Arte*, I, p. 181.

vous êtes établi à Florence, nous avons conçu l'espoir de réaliser notre désir et d'obtenir enfin une œuvre de votre main. Lorsque vous étiez dans cette ville et que vous avez fait de nous un portrait au fusain, vous nous avez promis de le refaire un jour en couleurs. Mais puisque, ne pouvant venir ici, cela vous est impossible, nous vous prions de tenir votre promesse en remplaçant notre portrait par un autre sujet qui nous sera encore plus agréable, c'est-à-dire par un Christ d'une douzaine d'années, âge auquel il discuta avec les docteurs dans le temple. Ce Christ serait exécuté avec la douceur et le charme qui caractérisent si excellemment votre art. Si vous consentez à accéder à notre vif désir, souvenez-vous, qu'en dehors du paiement dont vous fixerez vous-même le chiffre, nous vous resterons tellement obligée que notre seul désir sera de vous être agréable et qu'à partir de ce jour nous serons prête à vous rendre service et à vous faire plaisir. Nous espérons recevoir une réponse affirmative. Mantoue, 14 mai 1504. »

Le 27 mai, Angelo del Tovaglia répondit :

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse, à laquelle était jointe une lettre pour Léonard de Vinci que je lui ai remise. J'ai cherché, de mon côté, à le persuader par de puissantes raisons et à l'amener à satisfaire au désir de Votre Excellence en peignant le petit tableau du Christ que vous lui demandez. Il m'a promis de s'y mettre sans faute aux heures et aux instants qu'il pourra arracher aux travaux entrepris pour la Seigneurie. Je ne manquerai pas de relancer Léonard et aussi d'insister auprès du Pérugin à propos de l'autre sujet. Tous deux n'ont pas ménagé leurs promesses et semblent avoir le vif désir de servir Votre Altesse. Néanmoins, je crois qu'il y aura entre eux un concours de lenteur ! Je ne sais trop qui sera le vainqueur, mais je m'attends pourtant à ce que Léonard l'emporte ! Quoi qu'il en soit, je ferai de mon mieux. »

La prophétie d'Angelo devait se réaliser à la lettre. Plus d'un an s'écoula avant que la toile du Pérugin n'arrivât à Mantoue, tandis que ni les instances de l'honnête marchand, ni les séduisantes promesses de la charmante Marquise ne purent mettre Léonard à l'œuvre !

Une fois encore, le 30 octobre, Isabelle écrivit à Angelo, le chargeant d'une nouvelle lettre pour Léonard, à qui elle rappelait gentiment sa promesse :

« Vous m'avez fait dire par Messer Angelo, il y a quelque temps, que vous seriez heureux de satisfaire à mon désir. Mais les nombreuses commandes que vous recevez me font craindre que vous n'ayez oublié la mienne. J'ai cru bien faire en vous écrivant ces quelques mots pour vous prier de

peindre cette petite toile en manière de délassement, pour vous reposer de l'histoire de Florence. »

Cette fois encore, le maître ne donna pas signe de vie, trop absorbé qu'il était par une grande peinture murale dans la Salle du Conseil. En janvier, son élève favori, Salaï, fit des offres de service à la Marquise en lui exprimant son désir de peindre quelque « cosa galante » pour Son Excellence. Sa proposition ne fut pas acceptée, mais quelques mois plus tard, Isabelle pria Angelo del Tovaglia d'envoyer Salaï juger de la valeur de la toile que le Pérugin venait enfin de terminer pour son studio, et de suggérer, au besoin, des retouches.

En mars 1506, Isabelle, ainsi que nous l'avons vu, était venue en personne à Florence, passer la fête de l'Annonciation dans la « ville des Fleurs ». Elle ne vit pas son ami Léonard, retiré dans sa maison de campagne à Fiesole, où il étudiait le cours des rivières et le vol des oiseaux. Mais elle rencontra son oncle Alessandro Amadori, chanoine du lieu, avec qui Léonard passait la plus grande partie de son temps et auquel il portait une profonde affection. Ce fut à cet aimable ecclésiastique que la Marquise confia son grand désir d'obtenir une petite toile de la main du maître célèbre; et celui-ci promit d'employer toute son influence auprès de son neveu. Le 3 mai, une ou deux semaines après le retour d'Isabelle à Mantoue, Alessandro lui écrit :

« Ici, à Florence, je m'emploie à toute heure auprès de mon neveu Léonard de Vinci, comme représentant de Votre Excellence. Je ne cesse de le presser, usant de tous les arguments en mon pouvoir... Cette fois, il m'a promis réellement de commencer bientôt cette œuvre pour répondre à votre désir, et il m'a prié de le recommander à votre faveur. Et si, avant mon départ de Florence, vous me faîtes connaître vos préférences pour quelque sujet, je veillerai à ce que Léonard satisfasse Votre Altesse, car mon plus grand désir est de vous obliger... (1) »

La Marquise, reconnaissante, remercie le bon chanoine par une lettre écrite le 12 mai de Sacchetta, où elle s'était réfugiée quand la peste avait subitement éclaté à Mantoue (2).

Mais, avant la fin du mois de mai, Léonard quittait Florence pour entrer au service de Charles d'Amboise, le gouverneur français de Milan, où il séjourna plus d'une année, à la demande expresse du

(1) Luzio, *Arch. Stor. dell'Arte*, I, p. 181-184.
(2) Yriarte, *Gazette des Beaux-Arts*, 1888 ; Muntz, *Léonard de Vinci*, II, p. 113 ; Solmi, *Leonardo*, p. 159.

Roi Louis, qui était venu lui-même passer six semaines dans cette ville en 1508, et qui désira garder à sa cour « notre cher et bien aimé Léonard de Vinces ».

Il est vraisemblable qu'Isabelle rencontra l'artiste pendant ces deux semaines de vie joyeuse qu'elle passa elle-même à Milan, où elle retrouva tant de ses anciens amis. Mais Léonard n'exécuta jamais sa commande, et la seule œuvre de sa main que posséda la collection de Gonzague fut une petite toile donnée plus tard à Frédéric, fils d'Isabelle, par le Comte Nicola Maffei à son retour de France. Cette œuvre est décrite dans l'inventaire de 1627 comme « Une tête de femme, avec des cheveux flottants », évaluée 180 ducats ; elle était placée dans un corridor conduisant au studio de la « Grotte » (1).

Isabelle eut plus de succès dans ses négociations avec d'autres peintres ; elle obtint plus tard pour son studio une toile du Pérugin, bien que les lenteurs et les tergiversations de l'artiste aient mis également sa patience à l'épreuve. Le maître ombrien jouissait d'une grande réputation dans le nord de l'Italie, à la fin du XV^e^ siècle. Il avait peint de beaux tableaux d'autel à Crémone et à la Chartreuse de Pavie, et le Duc Ludovic Sforza l'avait à maintes reprises engagé à entrer à son service pour la décoration du château de Milan. Le Pérugin était bien connu à la cour de Mantoue. Sa jeune femme, Chiara, était fille de Luca Fancelli, l'architecte célèbre qui avait passé quarante ans au service des Gonzague. Lors du séjour du peintre à Venise en 1496, Isabelle lui avait demandé, par l'entremise de son ami Lorenzo de Pavie, de peindre un tableau pour son studio. Mais sa requête était arrivée trop tard : le Pérugin avait déjà quitté Venise et était occupé à peindre des tableaux d'autel à Florence et à Pérouse. Aussi, en 1500, Isabelle écrit-elle à Giovanna della Rovère, sœur du Duc Guidobaldo d'Urbin et mère de son futur gendre François-Marie, pour lui dire combien elle est désireuse d'avoir une *poesia* du Pérugin pour son studio. Elle la prie d'employer à cet effet toute son influence auprès de l'artiste. Giovanna lui fit une réponse assez peu encourageante : le Pérugin venait bien d'achever une série de fresques à Sinigaglia, mais il n'acceptait pas volontiers de nouvelles commandes et se montrait très lent à les exécuter. De plus, il soulèverait sûrement des difficultés sur le choix du sujet, qu'il n'aimait guère. L'événement prouva que Giovanna avait vu juste, mais Isabelle ne se laissait pas

(1) D'Arco, *Arte e Artefici*, II, p. 161.

facilement décourager. Deux ans et demi après, en septembre 1502, elle reprend ses démarches et écrit à François Malatesta (1) :

« Nous désirons avoir dans notre *camerino* des toiles de sujets allégoriques exécutés par les meilleurs peintres italiens, parmi lesquels le Pérugin est célèbre. Nous vous prions donc de le voir, et de connaître, par l'entremise de quelque ami, s'il consentirait à peindre un tableau sur une *Storia* ou un thème que nous lui donnerons, avec de petits personnages, comme ceux que vous avez vus dans notre *camerino*. Vous verrez quel salaire il demande et s'il peut se mettre bientôt à l'œuvre ; dans ce cas, nous lui enverrons les dimensions avec le sujet que nous avons imaginé. Ayez soin de me répondre promptement. »

Au premier abord, Malatesta donna peu d'espoir à la Marquise. Il lui dit que le Pérugin était un homme fertile en excuses, et d'un commerce difficile. Il lui donna le conseil de s'adresser de préférence à Filippino Lippi ou à Sandro Botticelli. Mais Isabelle insista pour qu'il vît d'abord le Pérugin. La première entrevue sembla satisfaisante. Le Pérugin, tenté par le prix généreux de 100 ducats que lui offrit la Marquise, promit de peindre pour son studio, dans le délai de quelques mois, le sujet de « fantaisie » choisi par elle.

Deux mois après, Capilupi écrit à un autre agent à Florence, Vincenzo Bolzano, pour le prier de remettre au Pérugin une note détaillée sur le thème du tableau imaginé par Paride da Ceresara, l'humaniste préféré d'Isabelle. Il devait en même temps obtenir la signature du contrat. Si le peintre acceptait les conditions d'Isabelle, la dimension de la toile et une esquisse de la composition devaient lui être données et vingt ducats payés à l'avance. Le secrétaire ajoutait que la Marquise désirait que le tableau fût peint sur toile comme les compositions de Mantegna et qu'elle recommandait au maître d'user du plus grand soin et de la plus grande diligence.

Le contrat fut dûment signé, l'argent payé, et le programme de la Marquise remis aux mains du maître. Ce curieux document, que M. Muntz (2) et M. Yriarte (3) ont reproduit *in extenso*, montre la minutie des instructions que les artistes recevaient des poètes et des humanistes du temps, et combien peu de latitude leur était accordée pour le choix de leurs sujets. Isabelle était particulièrement exigeante

(1) W. Braghirolli, *Notizie e Documenti inediti intorno a P. Vannucchi, Archivio Gonzaga ;* C. Yriarte, *Gazette des Beaux-Arts,* 1895.

(2) *Histoire de l'Art pendant la Renaissance,* II, p. 62.

(3) *Gazette des Beaux-Arts,* 1895.

et les meilleurs artistes devaient plier leur génie à ses ordres. Mantegna, qui avait raison de toutes les difficultés, traitait la matière donnée à sa fantaisie, et ses œuvres furent certainement les mieux réussies de toutes celles qui furent exécutées pour le studio. Giovanni Bellini, comme nous le verrons, refusera de peindre le sujet qui lui a été assigné. Quant au Pérugin, trouvant le thème peu approprié à son génie, il ne parvint pas à plaire à la Marquise. Nous n'avons d'ailleurs pas lieu de nous en étonner, en présence des instructions qu'elle lui donna :

« Le thème poétique que je désire vous voir peindre est le combat de l'Amour et de la Chasteté, Pallas et Diane luttant contre Vénus et l'Amour. Il faut que Pallas semble avoir presque vaincu l'Amour. Ayant brisé sa flèche d'or et son arc d'argent, qu'elle a jetés à ses pieds, elle tient d'une main l'enfant par le mouchoir qui lui bande les yeux et lève de l'autre main sa lance pour le frapper. Entre Diane et Vénus, l'issue du combat doit sembler plus incertaine encore. La couronne, la guirlande et le voile de Vénus n'auront été qu'à peine endommagés, tandis que le vêtement de Diane aura été brûlé par la torche de Vénus. Mais le corps même des deux déesses n'aura reçu aucune blessure. Derrière ces quatre divinités, vous traduirez selon votre meilleure inspiration la lutte ardente engagée entre la chaste nymphe de la suite de Pallas et de Diane, et la troupe lascive des faunes, des satyres, et des milliers de petits amours. Ces derniers devront être moins grands que le dieu Cupidon, ils ne porteront ni arcs d'or, ni flèches d'argent, mais des traits d'une matière plus vile, de bois ou de fer, comme il vous plaira. Pour donner toute son expression à la fable, et pour orner la scène, l'olivier cher à Pallas sera planté à ses côtés ; près d'elle aussi se trouvera le bouclier à tête de Méduse, tandis que le hibou, qui est son emblème, sera perché sur les branches de l'arbre. Près de Vénus fleurira le myrte, son arbre favori. Pour rehausser la beauté du tableau, vous y peindrez aussi un paysage avec une rivière ou la mer dans le lointain. Des faunes, des satyres et des amours accourront au secours de Cupidon, les uns volant à travers les airs, les autres nageant sur les vagues ou portés sur des cygnes blancs, mais tous également désireux de prendre part au combat de l'Amour. Sur les bords de la rivière, ou sur le rivage de la mer, Jupiter, dans son rôle d'adversaire de la Chasteté, changé en taureau, enlèvera la belle Europe. Parmi les dieux qui le suivront, Mercure fondra comme un aigle sur Glaucera, la nymphe de Pallas, qui portera un petit ciste aux attributs de la déesse ; Polyphème, le Cyclope borgne, poursuivra Galathée, et Phébus serrera de près Daphné qui se transformera en laurier ; Pluton emportera Proserpine dans le royaume infernal, et Neptune, sur le point de saisir Coronis, la verra se métamorphoser en corneille. Je vous envoie tous ces détails notés sur un petit croquis qui vous aidera à saisir mes explications. Si vous pensez qu'il y a trop de personnages, vous pouvez en réduire le

nombre, pourvu que les principaux subsistent, je veux dire Pallas, Diane, Vénus et l'Amour. Mais il ne vous est pas permis d'ajouter quelque chose de votre invention. »

Telle était la composition laborieuse et compliquée qui était proposée au Pérugin, le peintre des Madones et des Saints aux figures angéliques ! Il eût été difficile d'imaginer rien de plus contraire à son génie. Il peignait généralement des sujets simples, des figures peu nombreuses et au repos : une Madone admirant son enfant, un Saint les yeux levés vers le ciel, en extase au pied de la croix, même un Apollon nu dans la sereine contemplation de sa victoire, mais il était impuissant à concevoir et inhabile à exécuter cette toile encombrée avec cette multitude de personnages luttant et se pourchassant. Nous n'avons donc pas à nous étonner qu'il ait éprouvé une grande répugnance à traiter un pareil sujet. Il chercha mille excuses à ses délais prolongés. Chaque lettre reçue par Isabelle de ses agents de Florence lui répétait la même chose. Le Pérugin n'avait même pas seulement commencé l'esquisse de la composition ! A bout de patience, la Marquise envoya Angelo del Tovaglia exiger une explication du peintre. Le Pérugin déclara qu'il hésitait pour la taille des personnages, et avait besoin de connaître les dimensions exactes des figures du premier plan dans le tableau de Mantegna. Isabelle les lui fit alors parvenir avec le mot suivant, le 12 janvier 1504 :

« Excellent ami, le papier ci-joint, avec le fil qui l'entoure, donne la longueur de la plus grande figure du tableau de Messer Andrea Mantegna, à côté duquel le vôtre sera placé. Les personnages du second plan peuvent être de la taille que vous voudrez. Vous pourrez maintenant agir à coup sûr. Nous vous prions surtout de terminer immédiatement votre œuvre, car plus vous nous servirez rapidement, plus notre satisfaction sera grande. »

Cinq semaines plus tard, quelques changements ayant été apportés dans l'éclairage et l'arrangement du studio, Isabelle envoya de nouvelles instructions au peintre. Angelo constata que le travail n'avançait toujours pas, et en avril, Isabelle, indignée, réclama au Pérugin ses vingt ducats si le tableau n'était pas terminé avant un mois. Elle priait Tovaglia de s'adresser au gonfalonier dans le cas où le maître se refuserait à rendre la somme avancée. Après avoir écrit cette lettre irritée, la Marquise se ravisa et envoya un jeune artiste de Mantoue, Lorenzo Leombruno, à Florence, avec une lettre de recommandation pour le Pérugin. Le jeune artiste devait informer sa maîtresse du point

où en était l'œuvre, et réclamer les ducats si elle n'était pas commencée. Mais, lorsque Leombruno arriva à Florence, à la fin d'avril, le Pérugin était parti pour l'Ombrie. Il ne devait revenir qu'à l'automne suivant. Il prétendit alors avoir le plus grand désir de tenir ses promesses et Isabelle lui envoya la lettre que voici, le 31 octobre, le jour même où elle écrivait à Léonard de Vinci pour lui demander de peindre un Christ :

« *Perusino*, nous avons vu, par deux lettres que vous avez écrites à M. Angelo Tovaglia, que vous avez l'espoir d'achever bientôt notre *storia* et cela nous cause un vif plaisir. Mais, comme nous sommes très impatiente de la voir, nous vous prions de la terminer et de nous l'envoyer le plus tôt possible. Portez-vous bien. »

En réalité, la composition était à peine esquissée, comme nous l'apprend Agostino Strozza, l'abbé lettré de Fiesole, qui visita l'atelier du Pérugin, sur le conseil de Tovaglia, et envoya son rapport à Isabelle au début de novembre.

L'impatiente Marquise fit appel encore à un autre agent, Luigi Ciocca, qui lui promit d'aller voir celui qu'il nommait « le Patriarche », et qui remplissait très volontiers cette mission parce qu'elle lui donnait l'occasion d'admirer les jolis modèles du peintre. Le Pérugin trouvait maintenant une excuse dans sa pauvreté : il vivait au jour le jour, disait-il, et il était forcé d'accepter l'ouvrage qu'il livrait argent comptant et de reculer les autres commandes. Mais il promit à la Marquise son tableau pour Pâques.

Ciocca se permit alors de critiquer le dessin de certains faunes de la composition, mais le Pérugin lui répliqua avec tant d'arrogance que Ciocca s'échauffa et eût répondu grossièrement, dit-il, s'il ne se fût trouvé en présence de jeunes filles. Isabelle s'alarma et elle écrivit aussitôt à l'abbé Strozza, pour lui demander d'examiner le dessin en question, car elle préférerait renoncer à ce tableau plutôt que d'avoir une œuvre qui ne fît honneur ni au peintre ni à elle-même. L'élève de Léonard, Salaï, fut alors appelé à donner son opinion sur l'œuvre de l'artiste qui consentit à corriger son dessin (1).

Ciocca, satisfait, déclara que l'œuvre était aussi bonne qu'on pouvait l'attendre du pinceau du maître. Pourtant, Isabelle fut vivement contrariée lorsqu'elle apprit que le Pérugin, contrairement aux indications reçues, avait représenté Vénus nue. Elle écrivit à l'abbé

(1) Braghirolli, *op. cit.*

pour lui expliquer que, si un seul personnage était changé, tout le sens de la fable serait détruit (1).

Dès que l'abbé eut reçu la lettre de la Marquise à Fiesole, il s'empressa de se rendre à l'atelier du Pérugin, mais ce fut pour apprendre que le peintre était parti de Florence.

« Je ne puis comprendre la conduite de cet homme, » écrit-il à Isabelle le 22 février 1505 ; « je commence à craindre qu'il ne se joue de moi. Je sais qu'il a quitté Florence depuis déjà quinze jours et je ne puis découvrir, ni où il s'est caché, ni quand il doit revenir. Sa femme et ses amis ne savent pas où il est, ou bien me le dissimulent, probablement parce que, malgré toutes ses promesses, il a entrepris un autre travail. Pas un jour ne se passe sans que je n'envoie chercher de ses nouvelles. Tant qu'il travaillait à votre tableau, j'allais le voir au moins chaque semaine. Peut-être une nouvelle avance d'argent réchaufferait-elle son zèle ? Mais c'est un être inexplicable, qui ne semble faire aucune différence entre une personne et une autre. Je n'ai jamais rencontré un homme chez lequel l'art a accompli d'aussi grandes choses, tandis que la nature avait fait si peu. »

Un mois plus tard, l'abbé informa Isabelle que le Pérugin était toujours absent. On avait découvert qu'il était parti pour Pérouse, et y était retenu par suite d'un procès pour le compte d'un ami. En réalité, le maître avait accepté de peindre une fresque dans sa ville natale de Citta della Pieve. Il l'exécuta en mars 1505, après beaucoup de marchandages. Il peignit ensuite un *Saint Sébastien* dans la ville voisine de Panicale et ne revint qu'au commencement de mai à Florence où il fut accueilli par les reproches de Ciocca sur la façon scandaleuse dont il avait traité la Marquise.

« Sur quoi », écrit Ciocca, « il déclara comme de coutume que l'argent lui faisait grandement défaut, et murmura entre ses dents qu'il savait bien qu'on lui laisserait sa peinture pour compte et qu'il attendrait vainement ses ducats. Je lui dis de se souvenir qu'il n'avait pas affaire à des gens de Spolète ou des Marches, mais à la Marquise de Mantoue, femme généreuse qui savait apprécier tout ce qui était bon et beau, et surtout les œuvres d'art. Qu'il finisse sa peinture, qu'il en fasse un chef-d'œuvre, et Son Altesse lui prouverait qu'elle savait tenir ses engagements ! »

L'artiste promit encore, pour la centième fois, de finir la toile dans la quinzaine, et, « chose étrange », écrit Ciocca, « il a, cette fois, réellement tenu parole ! »

(1) Yriarte, *op. cit.*

LE TABLEAU EST ENFIN TERMINÉ

Le 7 juin, Isabelle, en personne, écrivit au peintre qu'elle appelle son « cher et célèbre ami », et lui envoie les quatre-vingts ducats qui lui étaient encore dus. Avant que sa lettre eût atteint Florence, le tableau avait été envoyé à Mantoue. Le 14, le Pérugin eut recours à l'aide d'un ami un peu moins illettré que lui pour remercier la Marquise de l'argent reçu. Il souhaitait que son œuvre pût la satisfaire et être digne de sa réputation, car, ainsi qu'on le savait bien, il avait toujours préféré l'honneur à l'argent. Il expliquait aussi qu'il avait peint la toile *a tempera*, Leombruno lui ayant dit que les œuvres de Messer Andrea Mantegna, dans le studio de la Marquise, avaient été exécutées selon ce procédé.

Le 30 juin, Isabelle lui répond :

« Le tableau m'est parvenu en bon état; il me plaît, car il est bien dessiné et bien peint; mais, s'il avait été achevé avec plus de soin, il vous aurait fait plus d'honneur et m'aurait causé plus de satisfaction, car il sera placé à côté de ceux de Mantegna qui sont exécutés avec une rare délicatesse. Je regrette que le peintre Lorenzo de Mantoue vous ait conseillé de ne pas employer l'huile; j'aurais préféré ce procédé, qui fait plus d'effet. Je suis pourtant très satisfaite, ainsi que je l'ai déjà dit, et je vous assure de ma bienveillance à votre égard (1). »

Le Pérugin répondit le 10 août pour exprimer son regret de s'être mépris sur le procédé employé par Mantegna. Il aurait de beaucoup préféré l'huile à la peinture *a tempera* qui s'adapte mal au genre de ses toiles, mais il espérait, un jour, pouvoir peindre une autre œuvre d'un fini plus délicat.

Isabelle n'était pas assez satisfaite du *Triomphe de la Chasteté* pour faire à l'artiste une seconde commande. Lorsque, après la mort du Pérugin, sa veuve Chiara Fancelli lui fit offrir un tableau représentant *Mars et Vénus surpris par Vulcain*, la Marquise refusa d'acheter l'œuvre (2). Le jugement d'Isabelle se confirme, lorsque l'on compare aujourd'hui au Louvre la toile du Pérugin avec les œuvres exécutées par Mantegna et Lorenzo Costa pour la « Grotte » de Mantoue. Le *Triomphe de la Chasteté* est l'œuvre la plus faible de la série; elle n'a pas le charme des gracieuses compositions du maître de Ferrare et elle est bien inférieure aux chefs-d'œuvre du grand Padouan. La composition manque de vie et d'unité, l'exécution est pauvre et tri-

(1) Braghirolli, *op. cit.*
(2) *Ibid.*

viale, les personnages et les arbres sont disproportionnés. La principale beauté de l'œuvre réside dans la clarté du ciel ombrien, dans le délicieux paysage avec sa rivière et ses collines bleues, et dans les expressions et les ébats joyeux des amours innombrables qui folâtrent sur le gazon. On peut noter que Vénus ne porte ni la couronne, ni la guirlande, ni le voile, prescrits par Isabelle ; en ceci, du moins, l'artiste avait eu raison. Mais, ainsi que la Marquise le disait elle-même, le *Triomphe de la Chasteté* méritait à peine la place d'honneur qu'il occupait dans son studio et n'était guère digne de la réputation de son auteur.

CHAPITRE XIX

LE PEINTRE GIOVANNI BELLINI

1501-1507

ISABELLE DEMANDE UNE TOILE A GIOVANNI BELLINI. || ELLE CORRESPOND A CE SUJET AVEC LORENZO DE PAVIE ET MICHELE VIANELLO. || RETARDS DU PEINTRE. || ISABELLE FAIT APPEL A ALVISE MARCELLO. || L'ŒUVRE TERMINÉE EST ENVOYÉE A MANTOUE EN 1504. || NÉGOCIATIONS D'ISABELLE PAR L'ENTREMISE DE PIETRO BEMBO POUR OBTENIR DE GIOVANNI BELLINI UNE AUTRE PEINTURE QUI NE FUT JAMAIS EXÉCUTÉE.

Giovanni Bellini avait été l'un des premiers peintres auxquels Isabelle s'était adressée lorsqu'elle avait commencé à enrichir son studio. Son père, Jacopo Bellini, était souvent venu à Ferrare travailler pour les princes d'Este, et François de Gonzague avait rencontré à Venise les deux frères Giovanni et Gentile. Isabelle avait elle-même admiré l'œuvre de Giovanni dans la Salle du Conseil, lors de son premier voyage à Venise en 1493. Ce fut trois ans après qu'elle demanda au grand maître de peindre un tableau pour son « Camerino ».

En 1498, elle s'était plu à comparer certaines toiles de Giovanni avec le portrait fait par Léonard de la jeune Cecilia Gallerani (1). Ses amis Lorenzo de Pavie, le célèbre luthier, Alde Manuce, le grand imprimeur, et d'autres savants vénitiens, avec lesquels elle était en communication constante, lui avaient appris à apprécier le talent de Giovanni Bellini. Michele Vianello, amateur distingué, possédait, d'après Messer Lorenzo, la plus belle collection d'œuvres d'art de Venise. Dans les premiers jours de mars 1501, étant venu passer quelques jours à Mantoue, il promit à la Marquise de décider Giovanni à peindre une « fantasia » pour faire pendant aux « allégories » de Mantegna (2).

(1) Julia Cartwright, *Beatrice d'Este, Duchess of Milan*, p. 53.
(2) W. Braghirolli, *Archivio Veneto*, vol. XIII ; C. Yriarte, *Gazette des Beaux-Arts*, 1896.

ISABELLE COMMANDE UNE TOILE A BELLINI

Dès son retour à Venise, le 5 mars, il écrit à Isabelle pour lui rendre compte de la conversation qu'il a eue avec le peintre. Ce dernier demande un an et demi et 150 ducats, qu'on pourra, pense-t-il, réduire à 100. Isabelle s'empressa de conclure le marché, et, le 1[er] avril, Michele lui écrivait :

« J'ai vu à diverses reprises *Zuan Bellini*, et lui ai parlé des désirs de Votre Excellence ; il accepte de faire le travail pour 100 ducats dans le délai d'un an. Il se mettra à l'ouvrage aussitôt que possible, et j'espère que vous pourrez avoir le tableau sans attendre beaucoup plus d'un an. Il promet d'y apporter tous ses soins, vous prie de bien vouloir lui envoyer 25 ducats et compte se mettre à l'ouvrage aussitôt après les fêtes. Votre serviteur, *M. Vianello.* »

Isabelle envoya, avec la *Storia* à représenter, l'argent demandé par Giovanni. Mais l'artiste lui fit bientôt savoir que le sujet qu'elle lui proposait ne l'inspirait pas. Sur les conseils de Michele, Isabelle consentit à « laisser le sujet à son choix, pourvu que ce soit une histoire ou une fable, de son invention, dans le goût classique et que l'idée soit belle ».

Le tableau de Giovanni est de nouveau mentionné dans une lettre de Lorenzo de Pavie datée du 27 août. Puis, les mois passèrent, et Isabelle, n'entendant plus parler de sa commande, écrivit le 20 décembre à Messer Michele, pour le prier de voir où en était le travail du peintre :

« Depuis que je vous ai envoyé 25 ducats, » dit-elle, « pour *Zuan Bellini*, nous n'avons jamais su s'il avait commencé notre tableau. S'il doit terminer cette œuvre en une année, la plus grande partie devrait déjà être achevée. Voyez-le, je vous prie ; dites-moi exactement à quel point il en est, et encouragez-le à continuer, pour que nous puissions avoir le tableau dans le délai convenu. Mais si l'œuvre n'est pas commencée, et si vous supposez qu'il ne peut pas ou ne veut pas tenir sa promesse, faites-lui rendre notre argent, afin que nous puissions nous adresser à un autre maître, car nous désirons avant tout achever la décoration de notre « Camerino » (1). »

Michele répondit, le 12 janvier 1502, que l'artiste venait d'être malade, qu'il avait plus d'ouvrage qu'il n'en pouvait faire, mais qu'il avait promis de terminer le tableau pour la fin de septembre, si la Marquise voulait consentir à patienter jusque-là. Huit mois s'écoulent,

(1) Braghirolli, *op. cit.*

et lorsque, à la fin d'août, Isabelle demande à Lorenzo des nouvelles de son tableau, celui-ci répond :

« Giovanni Bellini n'a encore rien commencé ! Messer Michele et moi nous n'avons pourtant pas cessé de le presser, mais j'ai toujours cru, et je l'ai dit à Votre Altesse, qu'il ne peindrait jamais cette toile. Il n'est pas l'homme de pareils sujets (*storie*). Il se dit prêt à les faire, et ne les exécute jamais. Pour arranger les choses, j'ai prié un de mes amis, poète de talent, de composer un thème très simple, qui peut être facilement rendu en peinture. Je vous l'envoie, mais je crains que, même dans ces conditions, Giovanni n'entreprenne jamais l'ouvrage. Messer Michele lui demandera alors de restituer les 25 ducats. »

Cette restitution présenta plus de difficultés que ne le supposait d'abord Lorenzo, et il écrivit le 10 septembre :

« Quant à l'argent, Votre Altesse doit comprendre qu'il est malaisé de décider le peintre à le restituer. Il assure maintenant qu'il peindrait une charmante *fantasia à sa manière*, qui est, il faut l'avouer, une *manière* un peu lente ! Messer Michele vous prie de lui écrire une lettre qu'il puisse montrer à Giovanni, pour le contraindre à rendre l'argent. »

Isabelle se décida alors à renoncer à l'idée d'un tableau pour son studio et à demander à l'artiste un de ces sujets religieux dans lesquels il excellait, par exemple une *Nativité*.

« ...Nous voudrions, » écrit-elle à Vianello le 15 septembre, « que dans cette *Nativité* figurassent la Vierge, Notre Seigneur, saint Joseph avec un saint Jean-Baptiste, le bœuf et l'âne. S'il ne veut pas accéder à cette proposition, vous lui demanderez de vous restituer les 25 ducats et, s'il refuse de rendre l'argent, portez l'affaire à la *Via della Ragione* (cour de justice vénitienne). »

Vianello fit la commission et Giovanni Bellini accepta l'offre d'Isabelle. Il demanda d'abord 100 ducats, mais, devant les représentations de la Marquise, il consentit à conclure le marché pour 50 (1).

Une année passa encore, et, sans nouvelles de son tableau, Isabelle demanda une fois de plus à Lorenzo de Pavie de s'informer si Giovanni Bellini était mort ou vivant ! Le 6 octobre 1503, Lorenzo répondit : « J'ai été voir Zuan Bellini qui déclare que sa toile sera prête dans six semaines ». Enfin le 3 janvier, après des visites répétées à l'ate-

(1) Braghirolli, *op. cit.* ; Yriarte, *op. cit.*

lier du vieux maître, il écrit : « Je vois souvent Zuan Bellini. Il travaille au tableau, mais très lentement et demande encore six semaines de répit, prétendant que la peinture ne sèche pas assez vite en hiver. »

La patience d'Isabelle, cette fois, était à bout, et le 10 avril 1504 elle adressa la lettre suivante à son inlassable intermédiaire Lorenzo :

« La fourberie de ce Giovanni Bellini est intolérable... Nous sommes décidée à réclamer notre argent, même si le tableau est achevé, ce que nous ne croyons pas. J'ai écrit à Messer Alvise Marcello, notre « compatre », le priant de réclamer l'argent ; si Bellini refuse de le rendre, il devra être contraint par l'ordre et l'autorité du prince sérénissime (le Doge, Leonardo Loredano). Vous voudrez bien prier Sa Magnificence de remplir cet office, en sorte que nous puissions nous débarrasser de cet homme ingrat. »

Le même jour, la princesse, indignée, écrivait à Alvise Marcello, patricien qui, en sa qualité d'Ambassadeur de Venise à Mantoue, avait été parrain de l'un des enfants d'Isabelle et avait eu pour elle des égards particuliers lors de son dernier séjour à Venise; elle lui exposait les griefs qu'elle avait contre Bellini et lui confiait le soin de ses intérêts en le priant d'obliger l'artiste à restituer les 25 ducats qu'elle avait eu l'imprudence de lui avancer (1).

Le noble sénateur hésita à intenter des poursuites contre le maître, alors âgé de soixante-dix-sept ans et qui était entouré de tant de considération à Venise. Il se borna à lui envoyer Lorenzo de Pavie, qui chercha une fois de plus à faire entendre raison au vieillard. Bellini déclara qu'il avait été accablé d'ouvrage et obligé d'exécuter une toile pour le Doge (probablement le superbe portrait de Loredano, en bonnet blanc pointu, qui se trouve actuellement à la *National Gallery*). Mais lorsque vint la question de l'argent, il refusa énergiquement de le restituer et montra son tableau aux trois quarts fini. « Il le terminera certainement maintenant, » écrivit Alvise à la Marquise, « à cause de sa grande pauvreté (*per essere lui miserrimo*) ». Finalement, le ton courtois de Messer Alvise et, plus encore, la perspective de posséder son tableau, calmèrent la colère de la Marquise. Une lettre très humble que lui écrivit Giovanni, le 2 juillet, donna satisfaction à sa dignité offensée et la décida à oublier le passé :

« Illustrissime Excellence, si j'ai été lent à satisfaire au désir de Votre Altesse, qui était aussi le mien, et si vous vous êtes lassée d'attendre aussi longtemps l'œuvre promise, j'implore à genoux votre pardon, en deman-

(1) Yriarte, *op. cit.*

dant à votre bonté bien connue d'imputer ce retard à mes innombrables occupations, et non pas à un oubli des ordres de Votre Excellence, qui restent à jamais gravés dans mon cœur, car je suis votre tout dévoué serviteur ; je prie Dieu, si je n'ai pas satisfait Votre Altesse dans le temps voulu, qu'elle puisse au moins être contente de l'œuvre. Si votre grande expérience et votre science ne sont pas satisfaites, vous attribuerez mon échec à la faiblesse de mes pauvres moyens. Je me recommande humblement à Votre Excellence. Votre très humble serviteur, *Johannes Bellinus, pictor.* Venise, 2 juillet 1504 (1). »

Quatre jours plus tard, Lorenzo de Pavie pouvait informer sa maîtresse que le tableau était enfin terminé et — chose plus importante encore —que c'était une œuvre d'art magnifique, digne en tous points du grand renom du maître. Il insistait d'ailleurs auprès de la Marquise pour qu'elle oubliât, en ne considérant que le mérite éminent de l'artiste, les mauvais procédés dont Bellini avait usé envers elle.

A peine eut-elle reçu la lettre de Lorenzo, Isabelle, toute à la joie de compter un chef-d'œuvre de plus dans ses collections, écrivit au vieil artiste pour l'assurer gracieusement qu'elle fermait les yeux sur le passé et qu'elle acceptait le tableau. L'œuvre lui fut expédiée par les soins de Lorenzo, et, en dépit de certaines critiques formulées par ce dernier, concernant la taille des personnages, la Marquise se montra pleinement satisfaite.

Comme tant d'autres œuvres précieuses, la *Nativité* de Giovanni Bellini disparut après le sac de Mantoue, et nous la trouvons mentionnée pour la dernière fois dans l'inventaire de 1627, où elle est décrite ainsi : « Une toile d'environ trois *braccia* de longueur, par Giovanni Bellini, avec une Sainte Vierge, l'Enfant Jésus, saint Jean-Baptiste, saint Gérôme et sainte Catherine, sur bois (2). »

Moins d'un an après, Isabelle renouvela au maître sa demande au sujet d'une *Storia* pour son *Camerino*. Cette fois elle eut recours à Pietro Bembo, qui, ainsi que nous l'avons vu, vint à Mantoue en juin 1505 et promit d'user de son influence pour décider Bellini à peindre une *Storia* qui, dans la « Grotte », ferait pendant aux œuvres de Mantegna et du Pérugin. Ce lettré distingué était un ami intime du grand artiste, qui venait de peindre un portrait superbe de sa maîtresse. A son retour à Venise, il s'empressa de remplir sa mission (3).

Isabelle, ajoutant ses instances à celles de Pietro Bembo, fit écrire

(1) Braghirolli, *op. cit.*
(2) D'Arco, *Arte e Artefici di Mantova*, II, p. 188.
(3) (27 août 1505.) Gaye, *Carteggio*, II, p. 76.

par Capilupi une lettre chaleureuse à Bellini. L'artiste était libre de choisir son sujet. Il accepta aussitôt la proposition.

Sur ces entrefaites la Marquise, atteinte d'un accès de fièvre, dut s'aliter, et, à peine rétablie, elle mit au monde son fils Hercule. Elle continue cependant à s'intéresser à la décoration de sa « Grotte ».

« ...Nous vous remercions sincèrement de vos bons offices auprès de Bellini, » fait-elle encore écrire le 2 décembre à Pietro Bembo, « et vous prions d'avoir l'œil sur lui jusqu'à ce que nous ne soyons plus alitée. Nous lui enverrons alors les indications nécessaires au sujet de la dimension et de l'éclairage de la toile. Vous pourriez aussi l'engager à terminer les autres travaux qu'il a commencés, afin qu'après les fêtes de la Noël il puisse travailler à notre commande sans distraction. J'espère que Votre Magnificence voudra bien choisir un sujet de *fantasia* qui puisse plaire à Bellini. Vous avez vu les autres tableaux de notre *Camerino* et vous n'aurez pas de peine à lui indiquer le thème le plus gracieux et le plus nouveau... (1). »

Le 1er janvier 1506 (2), Bembo répondit :

« Bellini, que j'ai vu dernièrement plusieurs fois, est disposé à satisfaire Votre Excellence et n'attend que les mesures de la toile pour se mettre au travail, mais la composition que vous me demandez de choisir pour le tableau devra convenir à la fantaisie de l'artiste. Il ne veut pas que son imagination soit enchaînée par d'innombrables instructions ; il préfère arranger sa composition à sa guise, persuadé d'obtenir ainsi le meilleur effet possible. Malgré tout, je m'efforcerai de remplir vos désirs aussi bien que les siens. »

En retour de ses services, Pietro demande une grande faveur à la Marquise. Un de ses parents et amis très chers, homme de grand talent et de grande science, Messer Francesco Cornaro (ou Cornelio, car il lui plaisait de latiniser son nom), était, « comme toutes les âmes nobles et bien nées, passionnément épris des choses rares ». Il avait demandé à Messer Andrea Mantegna de lui peindre certaines toiles au prix de 150 ducats, et il avait payé comptant 25 ducats en lui indiquant les dimensions qu'il devait observer.

« Maintenant, » écrit Bembo, « Andrea refuse de poursuivre son œuvre, si on ne lui offre une somme beaucoup plus importante. Cette prétention paraît d'autant plus étrange à Messer Francesco qu'il possède des lettres de Messer Andrea dans lesquelles lui-même avait fixé son prix. Je

(1) V. Cian, *Un Decennio nella Vita di P. Bembo*, p. 218.
(2) Dans D'Arco et Gaye, cette lettre est datée de 1505, c'est-à-dire 1506, nouveau style.

supplie et implore donc Votre Seigneurie de persuader Messer Andrea de tenir la promesse faite à Messer Francesco, et de commencer ses tableaux, car celui qui est appelé *le Mantegna* du monde devrait entre tous les hommes être celui qui *maintient* (*mantenere*) le mieux ses promesses... Messer Francesco n'attache pas d'importance à 100 ou 200 ducats. Dieu merci, il est assez riche, mais il n'aime pas qu'on se moque de lui et qu'on le traite légèrement. Si Votre Excellence estime que l'œuvre de Mantegna mérite une récompense plus élevée, il est entièrement disposé à se ranger à votre décision. J'espère que la courtoisie bien connue de Messer Andrea et sa « gentilezza » faciliteront la tâche de Votre Excellence, et je puis vous promettre que Messer Francesco vous rendra avec reconnaissance tout ce que vous ferez pour lui auprès de Messer Andrea. Il s'emploiera à avancer votre affaire avec M. Zuan Bellini sur lequel il a une grande influence, et il restera, comme moi-même, très profondément obligé à Votre Illustre Excellence (1). »

Le tableau en question était le magnifique *Triomphe de Scipion* actuellement à la National Gallery, tableau qui se trouvait encore dans l'atelier de Mantegna au moment de sa mort, huit mois après cette lettre.

Isabelle répondit le 31 janvier à Bembo :

« Nous sommes enchantée d'apprendre que Bellini va peindre notre tableau, et nous savons que nous devrons ce résultat à Votre Magnificence. Nous chercherons les détails de l'éclairage et des dimensions et nous les enverrons, ainsi que l'argent des arrhes. En attendant, nous vous demandons instamment d'arrêter le sujet avec l'artiste.

« M. Andrea Mantegna a été dangereusement malade ces jours-ci. Il approche de sa fin et, malgré une légère amélioration, il est impossible de lui parler de ses tableaux. S'il se rétablit, nous veillerons à ce que satisfaction soit donnée au Magnifique Francesco Cornelio (2). »

Mais une série d'obstacles inattendus vinrent contrarier les projets d'Isabelle. En mars, elle alla pour la première fois à Florence et la peste qui éclata subitement la contraignit de partir à la hâte pour se réfugier, avec ses enfants et ses serviteurs, dans son palais de Sacchetta. Le 11 mai 1506 (3), elle exprime à Bembo ses regrets de n'avoir pu envoyer les mesures à Bellini. Le fléau l'a contrainte à quitter précipitamment le Castello. Elle espère pouvoir s'occuper de ces détails dès que la peste diminuera. Elle le prie, en attendant, de composer le thème du tableau et d'entretenir les excellentes dispositions de l'artiste.

(1) Gaye, *op. cit.*, p. 71-73.
(2) Yriarte, *op. cit.*
(3) V. Cian, *Giorn. St. d. Lett. It.*, vol. IX.

Elle apprit à ce moment par Lorenzo de Pavie la mort de son ami Michele Vianello, qui s'était si activement et si loyalement employé pour elle, lors de ses premières négociations avec Bellini. Les trésors inestimables que contenait le *cabinetto* de ce collectionneur fameux furent vendus aux enchères. Isabelle désirait tout spécialement acquérir un précieux vase d'agate et un tableau représentant le *Passage de la Mer Rouge* et la *Destruction de Pharaon* par l'artiste flamand Van Eyck, qu'elle nomme Jean de Bruges. Elle mit sans retard Bembo au courant de ses désirs et sollicita une fois de plus son assistance. Elle fit appel également aux bons offices de son ami Lorenzo de Pavie, avec lequel elle engagea une longue correspondance.

Le jour de la vente, le palais de Messer Michele fut assiégé par les collectionneurs et l'émotion fut à son comble lorsque, après une rude lutte avec Messer Andrea Loredano, le tableau de « Jean de Bruges » fut adjugé à Lorenzo de Pavie, pour la somme considérable de 115 ducats. « J'agonisais de peur, » écrit l'excellent Lorenzo, « et j'aurais été plus heureux si le prix avait été moins élevé (1). »

Il savait bien qu'alors tous les bijoux d'Isabelle étaient en gage, et qu'elle avait de la difficulté à faire face à ses dépenses, mais elle réussit à emprunter la somme à son ami le banquier Albano, et elle écrivit joyeusement à son sculpteur de prédilection, Cristoforo Romano, pour lui dépeindre ce nouveau trésor qu'elle venait de s'assurer (2).

Peu après, Pietro Bembo quittait Venise pour aller à Urbin, et nous ne savons plus rien de la *poesia*, ni du tableau de Zuan Bellini. Pourtant, dans une lettre du 9 janvier 1507 (3), Lorenzo de Pavie fait la remarque suivante :

« J'apprends, par la lettre de Votre Seigneurie, que vous êtes très impatiente de posséder la viole d'ébène et de bois de santal, et je me sens très honteux de mes propres retards. Il me semble que j'ai gagné la maladie de Messer Zuan Bellini. »

Il ne faut pas oublier, pour sa défense, que le vieil artiste avait alors plus de quatre-vingts ans.

(1) A. Baschet, *Aldé Manuce.*
(2) A. Venturi, *Cristoforo Romano* (*Archivio Storico dell'Arte*, I, p. 151).
(3) C. Yriarte, *Gazette des Beaux-Arts*, 1896.

CHAPITRE XX

LES DERNIERS TRAVAUX DE MANTEGNA LES PEINTRES LORENZO COSTA, FRANCIA, GIORGIONE, DOSSO DOSSI, CAROTO ET BONSIGNORI

1504-1512

DERNIERS TRAVAUX DE MANTEGNA POUR ISABELLE D'ESTE. || IL IMPLORE L'AIDE DE LA MARQUISE, ET LUI VEND SON BUSTE ANTIQUE DE FAUSTINE. || DESCRIPTION DU « COMUS » PAR CALANDRA. || MORT DE MANTEGNA. || HOMMAGE DE LORENZO DE PAVIE. || TOILES DE L'ATELIER D'ANDREA. || LE « COMUS » ACHEVÉ PAR LORENZO COSTA. || LETTRES D'ANTONIO GALEAZZO BENTIVOGLIO A ISABELLE. || LE « TRIOMPHE DE LA POÉSIE » OU LA COUR D'ISABELLE. || PORTRAITS DE LA MARQUISE PAR COSTA ET FRANCIA. || CORRESPONDANCE A CE SUJET AVEC CASIO ET LUCRÈCE BENTIVOGLIO. || MORT DE GIORGIONE.

Au mois d'avril 1505, Isabelle intercède auprès de son mari en faveur du fils de Mantegna, banni de Mantoue pour avoir encouru le mécontentement du Marquis.

« Messer Mantegna est venu me recommander son fils, » lui écrit-elle. « Il était tout en pleurs et tellement changé par le chagrin qu'il semblait plus mort que vif; je me suis sentie à telle point émue que je n'ai pu lui refuser la grâce de demander à Votre Excellence qu'elle témoigne à son fils, encore qu'il l'ait gravement offensée, un peu de sa générosité habituelle, car les longs services, l'incomparable talent, les rares mérites d'Andrea réclament cette mesure de clémence en faveur de son fils. Si nous voulons qu'il vive et termine les œuvres qu'il a commencées, il faut que Votre Excellence lui donne satisfaction; autrement, nous n'obtiendrons plus rien de lui, car le chagrin l'emportera plus vite que la vieillesse. Je le recommande donc autant que je le puis à la bonne grâce de Votre Seigneurie et j'en fais autant pour moi-même. Votre femme, *Isabelle*, de sa propre main (1). »

(1) D'Arco, *op. cit.*, II, p. 58, et Yriarte, *Andrea Mantegna*, p. 148.

Le Marquis refusa néanmoins son pardon à Francesco Mantegna. Il avait insulté, disait-il, le meilleur de ses serviteurs, et, malgré ses protestations, il était en réalité le plus irréligieux des hommes ! Il pria Isabelle de faire savoir à Andrea que, malgré toute l'estime que le Marquis lui conservait toujours, son fils ne méritait aucune faveur (1). Plus d'un an se passa avant que Francesco fût autorisé à rentrer à Mantoue et à reprendre ses travaux dans le palais de S. Sebastiano. Sur ces entrefaites, Andrea, ainsi que nous l'avons vu par une lettre d'Isabelle à Bembo (2), était tombé gravement malade, en janvier 1506 ; pendant quelques jours on avait même craint pour sa vie. Il se rétablit pourtant, mais la mauvaise conduite de son fils et les difficultés pécuniaires au milieu desquelles il se débattait pesaient lourdement sur lui. La devise mélancolique qu'il inscrivit sur sa dernière œuvre, le *Saint Sébastien* (de la collection Franchetti), témoigne de la profonde tristesse qui avait envahi son âme : « *Nil nisi divinum stabile est ; cœtera fumus* (*Dieu seul est éternel ; le reste n'est que fumée*) ». Dans sa détresse, c'est vers Isabelle que se tourne encore le vieux maître et il envoie un jour la lettre suivante à celle qui avait toujours été sa meilleure et sa plus fidèle amie :

« Très Chère et Illustre Dame, Je prie Votre Excellence de me permettre de me recommander humblement et sincèrement à sa faveur. Par la grâce de Dieu, me voici en meilleure santé, quoique je n'aie point recouvré pleinement l'usage de mes membres. Le peu de génie que Dieu m'a donné est toujours à votre service ; j'ai presque fini de dessiner le sujet du *Comus* de Votre Excellence et j'espère avancer à mesure que mon imagination me secondera. Je me recommande à votre bonté, Mon Illustrissime Dame. Je ne parviens pas depuis plusieurs mois à trouver un liard, et je suis dans un extrême besoin. Je ne m'attendais pas à ces jours mauvais et je suis fort embarrassé parce que, ne voulant plus vivre en vagabond, j'ai acheté une maison pour la somme de 340 ducats, payable en trois fois. Le premier terme étant échu, mes créanciers m'attaquent, et Votre Excellence sait que je n'ai plus rien à vendre ou à mettre en gage, et que j'ai encore beaucoup d'autres dettes ; aussi m'est-il venu à l'esprit que je pourrais me tirer d'affaire en me débarrassant des objets qui me tiennent le plus au cœur. Contraint par la nécessité, je me suis décidé à me défaire de ma chère *Faustine*, ce merveilleux marbre antique qui bien des fois m'a été demandé par différents amateurs ; j'ai voulu en parler d'abord à Votre Excellence, car, si je dois m'en priver, je serais heureux de la voir entre vos mains, plutôt qu'entre celles de n'importe qui. Le prix est de 100 ducats,

(1) Kristeller, *Andrea Mantegna*, App., Doc., p. 73.
(2) Voy. p. 200.

celui que m'en ont souvent offert de grands amateurs. Qu'il plaise à Votre Excellence de me faire connaître ses intentions à cet égard. Je me recommande mille fois à Votre Excellence. Votre serviteur, *Andreas Mantinia* (1). »

Isabelle ne répondit pas tout de suite à cet émouvant appel. Son temps et ses pensées étaient trop absorbés ailleurs. Nous avons vu qu'elle tardait également à envoyer à Bellini les dimensions du tableau qu'elle se montrait si désireuse de recevoir. Son voyage à Florence et la soudaine apparition de la peste retardèrent encore sa réponse. Puis elle se trouva elle-même aux prises avec de terribles embarras d'argent et aurait eu quelque difficulté à donner à Messer Andrea les 100 ducats qu'il demandait pour sa chère *Faustine*. Dès que l'épidémie se fut calmée, elle envoya le fils de son vieux gouverneur de Sacchetta, Gian Giacomo Calandra, faire une visite au peintre et lui parler du buste antique vivement convoité, mais qu'elle ne pouvait acheter à un prix si élevé.

Calandra discuta avec le vieux peintre, sans obtenir aucune réduction sur son premier chiffre. Isabelle pria alors son correspondant de lui expédier le buste en bateau, par le lac, jusqu'à Sacchetta. Elle promettait de faire connaître sa décision à Andrea dès qu'elle aurait vu l'œuvre. Le 1er août, Calandra écrivit ce qui suit :

« Votre Seigneurie aura appris par Capilupi comment j'ai obtenu la *Faustine* de Messer Andrea Mantegna, qui, sans gage et très volontiers, me l'a remise en mains, pour vous être agréable, mais il me l'a confiée en grande cérémonie, me la recommandant avec la plus vive instance, et manifestant pour elle tant de jalouse affection, que je suis presque certain qu'il en mourrait si on ne la lui rendait pas avant le terme de six jours. Bien que je n'aie pas fait allusion au prix, il m'a lui-même répété qu'il ne pouvait accepter moins de 100 ducats. Il vous prie d'excuser son insistance, mais il déclare que, si la nécessité ne l'y poussait, il ne donnerait pas *Faustine* pour une somme beaucoup plus forte. Je regrette de n'avoir pu envoyer le buste par le bateau de ce jour, car peut-être s'écoulera-t-il encore six jours avant le départ d'un autre bateau. Mais Votre Seigneurie me fera savoir si elle désire qu'il soit expédié par un messager (2). »

Dès qu'elle eut reçu le précieux buste, Isabelle écrivit à Mantegna qu'elle le garderait, et lui en donnerait le prix demandé.

Mais, comme elle n'avait pas en mains à ce moment l'argent dis-

(1) D'Arco, *Arte e Artefici*, II, p. 61.
(2) D'Arco, *op. cit.*, II, p. 66, et Yriarte, *Andrea Mantegna*, p. 153.

ponible, elle dépêcha Cusatro à Mantoue avec pleins pouvoirs de traiter en son nom et de prendre les arrangements convenables. La conclusion de l'entrevue entre Cusatro et le peintre fut que la Marquise répondrait des 100 ducats que Mantegna devait à un certain Hieronimo Bosio, son principal créancier.

Isabelle, on le voit, était sincèrement désireuse de traiter avec bonté Mantegna dont elle appréciait tant les services, mais, tout occupée d'enrichir son studio, elle n'avait aucun scrupule à priver le vieil artiste des objets qui lui étaient le plus chers. Ainsi que l'avait prédit Calandra, Mantegna ne survécut guère à la perte de son marbre de prédilection. Six semaines après, le dimanche 13 août, il expira. Dans un court billet adressé à Isabelle, Lorenzo de Pavie rendit un noble témoignage au grand peintre :

« J'ai appris avec un vif regret la mort de Messer Andrea Mantegna ! En vérité, nous avons perdu un très excellent homme et un second Apelle, mais j'ai la conviction que Notre Seigneur Dieu emploiera maintenant cet artiste à faire quelque œuvre sublime. Quant à moi, je désespère de voir jamais un dessinateur plus habile, ni un génie plus original. *Lorenzo de Pavie*, à Venise, 16 octobre 1506 (1). »

Le grand maître n'a pas eu de plus juste épitaphe.

Isabelle répondit par ce simple mot : « Lorenzo, nous étions sûre que vous pleureriez la mort de Messer Andrea Mantegna, car, ainsi que vous le dites, une grande lumière s'est éteinte ! (2). »

La Marquise continua à s'intéresser à la famille de l'artiste. Après la mort de Mantegna, grâce à son influence, son fils put conserver sa maison du Borgo Pradella. En novembre 1507, Ludovic Mantegna lui écrivit pour la prier de l'aider à recouvrer certaines sommes d'argent garanties sur les droits de péage aux frères Mantegna par le Cardinal Sigismond, en paiement des tableaux qu'il avait gardés. Les dépenses des funérailles et du deuil pourraient ainsi être couvertes. Deux ans après, Ludovic mourut, et Francesco, après avoir cherché à assassiner sa belle-sœur et à mettre la main sur le patrimoine de son neveu, se tourna vers Élisabeth d'Urbin pour demander justice, déclarant qu'il avait été cruellement trompé par la corruption et la malignité des hommes de loi. La bonne Duchesse écrivit à son frère, le Marquis, en le priant de réparer la prétendue injustice faite au fils de Mantegna,

(1) Armand Baschet, *op. cit.*, p. 47, et Yriarte, *Andrea Mantegna*, p. 175.
(2) Kristeller, *op. cit.*, App., Doc., p. 84.

« au nom de l'affection toute spéciale que je portais à Messer Andrea, qui était, ainsi que le sait Votre Excellence, un homme d'un rare génie, très dévoué à notre maison (1) ».

Mais le caractère de Francesco Mantegna était trop connu à Mantoue pour que le Marquis prît garde à ses plaintes. Il ne recouvra jamais ses faveurs, malgré l'intercession d'Élisabeth.

Dans l'atelier d'Andrea, au moment de sa mort se trouvait le *Triomphe de Scipion*, qui lui avait été commandé par Francesco Cornaro, et aussi le fameux *Cristo in scurto*, « Christ vu en raccourci », dont le peintre ne voulut jamais se séparer de son vivant. Ces deux œuvres furent gardées par le Cardinal Sigismond de Gonzague, tandis qu'une troisième, le *Saint Sébastien* de la collection Franchetti, devint la propriété de l'Évêque Louis de Gonzague. En 1511, après la mort de ce prélat, cette belle œuvre passa entre les mains du Cardinal Bembo (2). Mais il n'est pas fait mention du *Comus* inachevé qui, commandé sans doute par Isabelle pour son studio, dut alors y prendre place (3).

Pendant l'été de 1504, la Marquise avait reçu la visite du Protonotaire Antonio Galeazzo Bentivoglio, beau-frère de sa sœur Lucrèce d'Este, et montré à ses yeux éblouis les trésors de la « Grotte ». Ce prélat courtisan, dont Francia a placé le portrait dans une *Nativité* célèbre, promit de demander au peintre Lorenzo Costa, depuis longtemps établi à Bologne, de composer un tableau pour le studio de la Marquise. Peu après son retour, il écrivit pour annoncer à Isabelle que Costa s'acquitterait volontiers de la commande, et peindrait la *fantasia* qui lui

(1) D'Arco, *op. cit.*, II, p. 77.

(2) Un autre *Saint Sébastien* de la main de Mantegna se trouvait parmi les présents offerts à Claire de Gonzague au moment de son mariage avec Gilbert de Montpensier (1481) et fut emporté en France par la jeune princesse qui le destinait à la chapelle de sa nouvelle demeure en Auvergne (Julia Cartwright, *Baldassare Castiglione*, I, p. 9). Ce *Saint Sébastien* semble pouvoir être identifié avec celui qui provient d'Aigueperse et que le Louvre vient de placer parmi ses acquisitions nouvelles (1911).

(3) L'artiste ferrarais Lorenzo Costa s'étant établi à Mantoue, en novembre 1506, succéda à Mantegna en qualité de peintre de la cour (voir ci-dessous, p. 209). Isabelle l'employa à achever cette *Storia* qui, par le style et par le sujet, s'harmonisait exactement avec les œuvres que Mantegna, le Pérugin et Costa lui-même avaient déjà peintes pour la « Grotte ». Le groupe de Janus, de l'Envie et de Mercure, chassant sur la droite trois personnifications des vices, se rapporte exactement à la description de Calandra, tandis que le mot *Comes* est inscrit sur l'arc de triomphe qui domine le tableau. Dans l'inventaire de 1542, cette œuvre est décrite comme étant « de la main de Messer Lorenzo Costa ». Il est clair que le vrai sujet de la *Storia* doit être le Triomphe de la Musique personnifié dans *Comus*, le dieu de la gaieté et de l'inspiration musicale, qui conduit ici le joyeux cortège bachique, devant Orphée et Arion qui figurent au premier plan. Le sujet avait sans nul doute été choisi par Paride da Ceresara à l'instigation d'Isabelle, pour faire pendant au *Triomphe de la Poésie* précédemment peint par Lorenzo Costa à Bologne.

serait proposée. Isabelle s'adressa sans retard à Paride da Ceresara, qui avait déjà fourni des sujets de *fantasia* au Pérugin et à Bellini, et elle lui demanda une composition inédite.

« Nous ne savons vraiment pas qui de nous deux souffre le plus de la lenteur des peintres, nous qui ne voyons pas la fin de notre entreprise du « Camerino », ou vous qui êtes chaque jour obligé de chercher des inventions nouvelles, que ces artistes capricieux rendent d'une manière infidèle, quand ils ne refusent pas de les exécuter. Aussi avons-nous résolu de faire appel à de nouveaux peintres, afin de compléter notre ensemble décoratif dans les délais que nous nous sommes fixés (1). »

Cinq jours plus tard, la Marquise recevait la composition du poète, qui lui semblait réaliser la perfection du genre. « Pourquoi les peintres ne sont-ils pas aussi rapides que les poètes ! » s'écriait-elle en soupirant. Le 27 novembre, elle envoyait à Bologne les indications de Paride. Elle y joignait des fils donnant la longueur et la largeur de la toile, dans un paquet scellé, avec une esquisse de la composition. Car, disait-elle, « les mots n'expriment pas toujours toute notre pensée ». Elle promit d'envoyer l'argent des arrhes, et pria Messer Antonio, excellent juge en la matière, de veiller à ce que le peintre se mît tout de suite à l'œuvre, sans traîner en longueur à la manière du Pérugin et de Bellini.

L'aimable Protonotaire s'empressa de satisfaire Isabelle sur ce point.

« Dès que votre courrier m'eut remis votre lettre, » lui écrivait-il le 1er décembre, « j'ai mandé le peintre qui s'est montré très content de la *fantasia* de Votre Excellence; il dit qu'il l'exécutera à sa manière, sans en rien retrancher, mais en améliorant la composition. Je suis persuadé qu'il vous donnera complète satisfaction, car il travaille de tout son cœur. Au sujet de l'éclairage, je lui ai dit que le tableau devait être placé là où Votre Excellence me l'avait indiqué, et qu'autant que je pouvais m'en souvenir, la lumière viendrait du côté opposé. J'ai dit aussi que je croyais que le tableau de Messer Andrea était verni, ce qui l'a surpris, étant donné qu'il est peint sur toile. Voulez-vous donc avoir l'obligeance de me dire si le tableau d'Andrea est verni ou non, et de m'envoyer la dimension précise des personnages, afin que le peintre puisse se rendre compte si son œuvre s'accorde exactement avec les œuvres voisines. Dès que le peintre aura reçu ce renseignement, et lorsque tout sera prêt, il se mettra au travail. Je

(1) Yriarte, *Gazette des Beaux-Arts*, 1896.

promets de veiller à ce que Votre Excellence soit bien et promptement servie, et qu'elle n'attende pas indéfiniment, comme ce fut le cas avec les autres artistes... Lorsque le tableau sera commencé et semblera répondre à vos désirs, je vous le ferai savoir, pour votre propre satisfaction, et non pour vous en rappeler le prix, car il ne doit pas être question d'argent entre nous, puisque je demande à Votre Excellence de bien vouloir me permettre de lui offrir ce tableau. Elle peut être certaine qu'il sera bien et rapidement terminé. Je ne désire rien en échange, mais je vous demande seulement d'être bonne pour Violante, à laquelle je pense sans cesse, si bien que je me verrai contraint de venir passer dix jours avec vous au prochain carnaval. Votre serviteur et parent, *Ant. Gal. Bentivolus*. Bologne, 1er décembre 1504 (1). »

Cette Violante, pour laquelle Isabelle avait une grande affection, était une jeune nièce du Protonotaire, fille d'Alexandre Bentivoglio et d'Ippolita Sforza. Elle épousa Jean-Paul Sforza, Marquis de Caravaggio, et il est souvent question d'elle dans les romans de Bandello.

La Marquise répondit sans délai à cette lettre. Elle envoya au peintre des instructions détaillées, en lui exprimant de nouveau les craintes qu'elle avait de voir « le tableau de Costa subir aussi la funeste influence de la constellation qui semblait avoir présidé à l'exécution des autres toiles de son pauvre « camerino » (2) ».

Malheureusement, ce même hiver Costa tomba gravement malade et fut à deux doigts de la mort, ainsi que Messer Antonio le fit savoir à la Marquise au mois d'avril. Il fut donc absolument incapable de commencer son œuvre. Cependant, au mois d'août, la *fantasia* était déjà fort avancée, et le fidèle correspondant d'Isabelle, le poète Casio, lui apprit qu'elle serait terminée avant Noël et lui causerait, il en était sûr, une grande satisfaction. Au début du mois de janvier suivant, le Protonotaire écrivit de nouveau à la Marquise, pour excuser le retard apporté par le peintre à l'achèvement de sa toile. « Elle aurait été dès longtemps terminée, si son frère, Giovanni Bentivoglio, n'eût pas chargé Costa de décorer la nouvelle chapelle mortuaire de Sainte-Cécile (3). »

La fresque de Lorenzo, dans cette chapelle, représente la Sainte distribuant ses biens aux pauvres ; elle porte la date de 1506. Mais elle n'a pu être achevée que quelques mois avant que les Bentivogli fussent chassés de Bologne par le Pape Jules II. Le tableau d'Isabelle était sans doute parvenu à bon port avant ce moment-là ; peut-être l'avait-

(1) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 359.
(2) Yriarte, *op. cit.*
(3) A. Venturi, *Archivio St. d. Arte*, I, p. 249.

Cl. Alinari.

LORENZO COSTA : LA COUR D'ISABELLE D'ESTE OU LE TRIOMPHE DE LA POÉSIE (1505).

La femme debout, vêtue d'un manteau à grandes manches, et celle qui est assise, caressant un agneau, représenteraient Isabelle (*Musée du Louvre*).

elle emporté lorsque, ce même printemps, elle passa par Bologne, à son retour de Florence. L'œuvre de Costa fut placée dans le « studio » de la « Grotte » à côté des allégories de Mantegna. Elle est ainsi décrite dans l'inventaire de 1542 : « une toile de la main de feu Messer Lorenzo Costa, peintre ; elle se compose de plusieurs personnages, de plusieurs arbres et d'un couronnement ». Le sujet précis est difficile à déterminer, mais il semble probable que le *Triomphe de la Poésie* fut le thème assigné à l'artiste, et que Costa, qui était (nous apprend Mario Equicola) aussi aimable courtisan qu'excellent peintre, en profita adroitement pour faire un compliment à la Marquise (1) en la représentant comme la Reine du royaume des poètes. Un enfant ailé sur les genoux de la muse de la Poésie pose une couronne de lauriers sur le front d'Isabelle, qui préside sa cour. Ses sujets déclament leurs vers immortels, et de belles vierges jouent du luth dans des bocages ombreux. Au premier plan, des jeunes filles couronnent de fleurs un taureau et un agneau, tandis que dans le lointain des cavaliers armés rappellent les exploits des plus célèbres héros. On a supposé que le chevalier du premier plan qui a tué l'Hydre gisant à ses pieds représentait Balthasar Castiglione ; mais ses traits sont plus probablement ceux du beau-frère d'Isabelle, Annibale Bentivoglio, ou encore ceux du Protonotaire en personne. Ces élégants chevaliers et ces muses gracieuses ont pour cadre un joli paysage, où l'on voit des collines lointaines et une rivière bleue qui serpente à travers des pâturages et des clairières. L'ensemble est charmant et Costa y a donné toute sa mesure.

Lorsque les Bentivogli furent expulsés de Bologne (2), au mois de novembre 1506, Isabelle, qui voulait témoigner sa satisfaction à Costa, l'invita à venir prendre la place de Mantegna à sa cour.

A la fin du mois, Lorenzo était installé à Mantoue où il était chargé par le Marquis de continuer les décorations de son palais de Saint-Sébastien laissées inachevées par Mantegna. Il recevait une pension annuelle de 669 lires 10 soldi. En 1509, le Marquis lui donna 1200 ducats avec une maison et 250 acres de terre à Revere. Les privilèges de citoyen de Mantoue lui furent octroyés, par un acte libellé dans les termes les plus flatteurs. Costa passa la fin de ses jours à Mantoue où il fut l'objet de la faveur du Marquis François et de son fils. Atteint de la fièvre à l'âge de soixante-quinze ans, il mourut, en 1535, après quelques jours de maladie. Il ne reste malheureusement rien de toutes

(1) C. Yriarte, *op. cit.*
(2) Gruyer, *l'Art à la cour de Ferrare*, II, p. 209.

les fresques dont il orna les villas de Revere et de Marmirolo, ainsi que le palais de Saint-Sébastien, résidence préférée de François de Gonzague. (1)

Dans une lettre du 11 avril 1509, Isabelle écrit à son mari que Costa décore les salles de son palais. On voyait, dit Vasari, les portraits du Marquis et de ses trois fils, Frédéric, Hercule et Ferdinand, assistant à un sacrifice offert à Hercule. Cette composition se trouvait à l'extrémité de la salle où étaient placés les *Triomphes* de Mantegna.

Dans une autre salle, Costa avait représenté François, guidé par Hercule, gravissant le chemin rude et épineux du mont de l'Immortalité, et Isabelle entourée de ses femmes jouant de divers instruments de musique. Ces personnages, déclare Vasari, sont tous peints d'après nature et rappellent l'admirable portrait d'Isabelle, œuvre du même artiste, que le Marquis montra à son futur gendre François-Marie, lorsqu'il visita le Castello en août 1508. Cette œuvre plut tant à la Marquise qu'elle écrivit de Cavriana pour prier Calandra de composer un distique qui pût être inscrit sur le tableau, et lorsqu'à l'automne suivant elle se rendit à Ferrare, ses frères étaient si pressés de voir ce portrait qu'un courrier spécial fut envoyé pour le chercher à Mantoue.

L'original de ce portrait a disparu, mais (2) il est probable que le portrait d'Isabelle d'Este (qui fait partie de la collection de portraits des Gonzague rassemblée en 1579 par l'Archiduc Ferdinand de Tyrol, et actuellement au musée de Vienne) est une copie de l'œuvre de Costa, qui, à l'époque, était encore conservée à Mantoue. Bien que de la main d'un artiste de second ordre, ce portrait est d'un grand intérêt, d'autant plus que la coiffure d'Isabelle, la forme et l'étoffe rayée de son corsage offrent une grande analogie avec le dessin de Léonard.

Vers le même temps, Isabelle entrait aussi en relation avec le très célèbre ami de Costa, le peintre orfèvre Francia. Le renom de Francia, comme premier orfèvre de l'Italie, s'était répandu bien au delà des murs de sa ville natale, et son nom était connu d'Isabelle, car il avait souvent travaillé pour sa famille. En 1488, il avait fait une superbe chaîne d'or avec des cœurs enlacés pour la Duchesse Éléonore, et, après le mariage d'Isabelle, il lui avait envoyé une chaîne de pierres précieuses gravées. Son nom se trouve sur l'en-tête de l'édition de Virgile sortie de la presse d'Alde Manuce, en sa qualité de fondeur des célèbres caractères italiques pour la première fois employés par le grand imprimeur. Aussi, lorsque ce maître éminent offrit de peindre une

(1) Gruyer, *op. cit.*, II, p. 218.
(2) Luzio, *Emporium*, 1901, p. 435.

toile pour le studio, Isabelle accepta-t-elle avec empressement cette proposition.

Le 17 août 1505, le poète Casio, écrivant à celle-ci pour la tenir au courant des progrès du travail de Costa, la prie d'envoyer une esquisse pour la toile que Francia devait peindre, car il voulait se mettre à l'ouvrage et avait refusé d'accepter aucune autre commande jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres de la Marquise. Et Casio ajoute qu'il a apporté de Florence au maître du beau bleu d'outremer destiné à cette œuvre.

Sans doute, les fresques qui occupèrent Francia pendant l'année suivante, dans la chapelle de Sainte-Cécile, et la révolution qui eut lieu à Bologne en 1506, retardèrent l'exécution de ce travail, car nous n'entendrons plus parler, pendant quelque temps, de la *Storia* d'Isabelle. Enfin, cinq ans plus tard, en décembre 1510, le peintre lui-même écrivit à la Marquise :

« Ayant appris que Votre Altesse désire une toile pour son « Camerino », nous attendons ses ordres et nous tiendrons prêt à commencer le tableau après Noël, et à nous consacrer à ce travail avec toute la diligence possible, bien que nous ayons affaire à de terribles rivaux. Mais Apelle et Parrhasius, nous y comptons, viendront à notre secours. *Francia*, aurifex. Bologne, 12 décembre 1510. »

Un mois après, il revenait sur le même sujet :

« J'apprends, Illustre Madonna, par une lettre de Girolamo Casio, que Votre Seigneurie désire que j'exécute cette toile du « camerino » qui m'a été commandée autrefois par l'intermédiaire de notre ami commun. Que Votre Seigneurie me fasse parvenir la toile et la mesure et m'indique le côté de la lumière ; je commencerai en toute diligence, afin de pouvoir faire plaisir à Votre Altesse et honneur à moi-même. *Francia*, aurifex (1). Bologne, 11 janvier 1511. »

Pourtant, après cette lettre, il n'est plus fait mention de la *Storia* qui fut sans doute abandonnée. Mais nous savons qu'à peu près à la même époque, Francia peignit un portrait de Frédéric, fils d'Isabelle, et un autre d'elle-même, et que tous deux plurent infiniment à la Marquise.

Le premier fut exécuté en juillet 1510, alors que le jeune prince, âgé de dix ans, allait partir pour Rome, où les Vénitiens exigeaient qu'il demeurât en otage, au moment où l'on rendit la liberté à son

(1) C. Yriarte, *op. cit.*

père. Isabelle, désireuse d'avoir le portrait de son fils préféré, envoya un exprès au Sénéchal Matteo Ippolito, le priant de décider Francia à peindre le portrait de Frédéric pendant son court séjour à Bologne (1). Francia accepta. Il mena rapidement le travail, et le portrait du jeune homme arriva à Mantoue le 10 août. Isabelle, enchantée, écrivit à Casio qu'il serait impossible d'avoir un portrait plus ressemblant et elle exprimait son étonnement qu'une œuvre aussi admirable et parfaite ait été exécutée en un laps de temps aussi court. Pourtant, elle trouvait la nuance des cheveux trop claire et elle renvoya le portrait à Casio en novembre, avec prière de demander à Francia de corriger ce détail, ce qui fut fait. Malheureusement, le Marquis François vint à ce moment-là à Bologne avec le Pape, et il fut tellement ravi du portrait de son fils qu'il tint à le montrer à Sa Sainteté et aux Cardinaux. Finalement, l'œuvre fut emportée à Rome par un certain Zoan Petro da Cremona, qui refusa catégoriquement de la restituer. « Francia, » écrit Casio le 7 novembre, « déclare que pour tout l'or du monde il ne consentirait pas à en peindre une réplique ! » Isabelle, désolée de la perte de cette précieuse toile, écrivit à Rome avec une telle indignation que le portrait fut immédiatement renvoyé. Le 20 novembre, Frédéric, qui était arrivé à Bologne pour rejoindre le Pape, fut présenté à Francia par Casio. La comparaison de l'original et du portrait satisfit entièrement le peintre. Isabelle fit alors remettre à ce dernier par Casio une somme de 30 ducats (2).

Quelques mois plus tard, lorsqu'un nouveau coup du sort ramena les Bentivogli à Bologne, sous la protection de la France, Lucrèce d'Este suggéra à Isabelle l'idée de faire faire son propre portrait par Francia, le peintre qui avait si parfaitement réussi le portrait de son fils Frédéric. La Marquise y consentit volontiers, et envoya à Lucrèce un croquis au crayon de sa personne, d'après lequel Francia promit de peindre le portrait, avec l'aide de Madonna Lucrèce. Cette princesse déclara en effet que les traits d'Isabelle étaient si profondément gravés en son cœur qu'elle était capable de décrire minutieusement son visage, sa carnation et son expression. Mais une fièvre tierce dont fut atteint le peintre fit obstacle à ses bonnes intentions, et, après deux tentatives infructueuses, Lucrèce elle-même dut confesser que le portrait était manqué.

« Chère et honorée sœur, » écrit-elle le 7 septembre, « j'ai fait ces der-

(1) A. Bertolotti, *Artisti bolognesi*, p. 33.
(2) C. Yriarte, *op. cit.*

Cl. Herbert Cook.

FRANCIA : PORTRAIT DE FRÉDÉRIC DE GONZAGUE, FILS D'ISABELLE, A L'AGE DE DIX ANS (1510).

niers jours de fréquentes visites à l'atelier du peintre Francia, pour voir si le portrait vous ressemblait. Pour parler franchement, il ne vous ressemble pas du tout. Il vous représente plus maigre et plus sévère que vous n'êtes et totalement différente de celle que mon souvenir me représente ; aussi ai-je prié le peintre, au nom de son honneur, et pour ma satisfaction, d'aller à Mantoue voir Votre Excellence, afin que son œuvre puisse réellement reproduire la nature (1). »

Isabelle, cependant, n'avait pas la moindre envie de voir Francia venir à Mantoue. D'abord, ainsi qu'elle l'avait déjà dit à Ludovic Sforza plusieurs années auparavant, elle était absolument excédée de poser pour son portrait. De plus, elle craignait d'éveiller la jalousie de son propre peintre de cour, Lorenzo Costa.

« Je vous remercie, » écrit-elle à sa sœur le 26 septembre, « de l'amabilité avec laquelle vous cherchez à décider Francia à venir à Mantoue, afin de faire un meilleur portrait de moi, mais j'espère que vous n'y réussirez pas, car, pour dire vrai, je ne tiens pas à ce qu'il vienne ici dans ce but. La dernière fois qu'on fit un portrait de moi, la nécessité de rester assise et immobile pendant longtemps me devint si insupportable que je ne veux plus recommencer ; mais Votre Altesse a notre image si profondément empreinte en sa mémoire que je suis persuadée qu'elle sera capable de redresser les erreurs du maître. Et il faut que vous considériez aussi que, si nous recevions Francia ici, nous ne saurions comment éviter que Costa n'en prît ombrage, et il nous serait difficile de conserver son amitié. »

Au reçu de cette missive, Lucrèce promit de ne pas pousser la chose plus loin. Elle informa Isabelle que le précepteur de son fils trouvait que le dernier essai de Francia ressemblait d'une façon satisfaisante au dessin qui avait été envoyé de Mantoue, et que le peintre arriverait à serrer de plus près la nature s'il voulait bien lui montrer encore une ou deux fois le portrait avant de le terminer. Le 25 octobre, elle écrit victorieusement à Isabelle que le portrait est achevé, et qu'il est l'objet de l'approbation générale, bien que Francia, plus soucieux de produire une belle œuvre d'art que de chercher la ressemblance exacte d'une femme qu'il n'avait jamais vue, n'eût pas jugé bon de consulter à nouveau Madonna Lucrèce à ce sujet.

« Notre Francia, le premier orfèvre parmi tous les peintres, et de tous les orfèvres le plus illustre des peintres, m'a apporté hier le portrait de

(1) Luzio, *Emporium*, 1901, p. 427-430.

Votre Illustre Seigneurie, complètement achevé et placé dans un cadre d'or, pour que je lui donne mon opinion sur son œuvre. Je l'ai vivement félicité, car il me semble digne de toute louange. Mais si Votre Excellence, après mûr examen, n'en est pas entièrement satisfaite, elle ne devra pas m'en imputer la faute, car je n'ai vu le tableau qu'une fois, tandis que l'œuvre était déjà commencée, et j'ai certainement cherché à décrire à Francia Votre Excellence aussi exactement que possible. Il faudra vous en prendre au peintre qui, trouvant son œuvre supérieure au dessin primitif, ne se donna pas la peine de me la remontrer, bien qu'il m'ait promis de me l'apporter plusieurs fois, avant de la terminer et de modifier tout ce qui ne me plairait pas. Je dois pourtant avouer que je ne vois dans ce portrait que peu de choses qui ne soient pas de mon goût. J'espère que Votre Excellence pensera de même, car certainement, si vous faites la comparaison avec la première esquisse envoyée de Mantoue, vous trouverez qu'il est aussi ressemblant que celle-ci et infiniment supérieur au point de vue de l'art. Tous ceux qui vous connaissent ici s'accordent à dire qu'il leur semble voir dans le portrait de Francia votre vivante image, et les plus intimes serviteurs de votre Illustre Seigneur le Marquis sont du même avis, surtout Scalona, par l'entremise duquel j'envoie cette lettre. Ainsi, je conclus que vous serez satisfaite de notre Francia dans cette œuvre si difficile, qui, ainsi qu'il le dit lui-même, tient plus de la chance que de l'art. J'enverrai les deux portraits aussitôt que possible à Votre Excellence, par la voie de Ferrare, et je me recommande à vous, ainsi que mes filles qui sont vôtres aussi, puisque vous les avez mariées à notre si entière satisfaction (1). »

Il faut dire en effet que Lucrèce avait plusieurs filles qui furent traitées avec grande bonté par Isabelle, pendant les années de leur exil à Mantoue. L'une d'elles, Camille, épousa le plus jeune des fils d'Antonia del Balzo, Pirro de Gonzague, de Gazzuolo, qui, lui aussi, comme sa cousine Violante, est souvent mentionné dans les romans de Bandello.

Le 6 novembre, l'œuvre de Francia était envoyée à Ferrare par bateau, et le peintre lui-même adressait à la Marquise la lettre suivante :

« Illustrissime Marquise, nous vous envoyons le portrait de Votre Seigneurie. Nous l'avons exécuté avec la plus grande diligence possible, aidé des conseils de Madonna Lucrèce Bentivoglio. Si l'œuvre n'a pas toute la perfection qu'elle devrait avoir, vous pardonnerez à l'auteur, qui est entièrement dévoué à votre bon plaisir et à votre service. *Nec plura. Vale et vivas felix. Francia,* aurifex (2). »

(1) A. Luzio, *op. cit.*, p. 429.
(2) Yriarte, *op. cit.*

Le 25 novembre, le portrait parvenait à Mantoue et Isabelle s'empressait d'exprimer la satisfaction que lui causait l'œuvre de Francia. Elle n'y releva qu'un léger défaut : les yeux étaient par trop foncés, et elle demanda à Lucrèce si le peintre ne pourrait pas les éclaircir. Mais ni la princesse ni le peintre n'entrèrent dans ses vues, ainsi que l'explique Lucrèce, dans une lettre écrite le 9 décembre.

« Le Francia, notre peintre, semble être au paradis, tant il est ravi de penser que son portrait plaît à Votre Excellence. Il se réjouit surtout de savoir que vous vous trouvez embellie par son art. Il avoue que ce serait trop accorder à la peinture que de vouloir la tenir pour supérieure à la nature ; néanmoins, il n'est pas fâché de recevoir un tel compliment d'une telle bouche ! Quant au changement de la couleur des yeux, le résultat serait douteux, et ce ne serait qu'à contre-cœur qu'il courrait le risque de gâter ce qui est bon dans son œuvre. Cela entraînerait des retouches aux ombres du portrait, il faudrait revernir la toile à nouveau, et si les yeux étaient quelque peu gâtés par cette opération, l'œuvre perdrait tout son charme. Néanmoins, si vous étiez ici, et que vous posiez pour lui, il chercherait à plaire à Votre Excellence, qu'il est toujours prêt à servir ; et il se montrerait empressé à entreprendre toutes vos commandes, petites ou grandes, en disant, comme Eole : « Junon ! c'est à toi qu'il appartient de « commander, à moi de veiller à ce que tes ordres soient exécutés ! » Au revoir donc et aimez-moi, ainsi que mes enfants, de tout votre cœur ! Votre sœur dévouée, *Lucrèce d'Este de Bentivoglio* (1). »

Isabelle reconnut la justesse des objections de Francia, et se contenta de lui envoyer 30 ducats au mois de mars suivant. Elle lui renouvelait ses remerciements et s'excusait d'avoir différé ce paiement, en raison de la guerre qui désolait l'Italie septentrionale.

Isabelle ne conserva pas longtemps ce précieux portrait. D'après les documents récemment publiés par M. Luzio, et tirés des Archives de Gonzague, elle le donna, ce même hiver, à un courtisan ferrarais nommé Zaninello, qui venait de lui offrir le manuscrit original des *Rime* de Pistoia, magnifiquement relié et richement enluminé, en l'accompagnant d'une dédicace. C'était l'un de ces présents auxquels Isabelle attachait un prix tout spécial, et ce volume des œuvres du poète défunt prit place parmi ses trésors préférés. En 1531, le poète ferrarais Berni demanda la permission d'emprunter le volume. Isabelle le prêta également à Alessandro Bentivoglio, et celui-ci le lui renvoya orné de fermoirs magnifiquement ouvragés. La Marquise répliqua :

(1) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 429.

ELLE OFFRE SON PORTRAIT A ZANINELLO

« Il était vraiment inutile que Votre Altesse, pour être déclarée bonne locataire, fît faire ces beaux fermoirs pour mon livre des poèmes de Pistoja ! Je ne vous avais pas demandé de me payer un fermage, et je vous l'avais prêté pour votre seul plaisir, comme je ferais certainement de tout ce que je possède ; mais, puisque, avec la *gentilezza* qui vous est habituelle, il vous a plu d'orner mon livre, je vous remercie chaleureusement de votre obligeance (1). »

La Marquise, semble-t-il, ne savait comment rendre à Zaninello l'équivalent de son présent, et ayant appris, par son fidèle Bernardo dei Prosperi, que rien ne ferait plus de plaisir au donateur que son propre portrait, elle lui envoya la belle œuvre de Francia, pour orner son cabinet de peinture. On s'étonne plus encore de découvrir que c'est à ce même gentilhomme de Ferrare qu'au mois de mai suivant elle offrit le portrait de son fils Frédéric par le même Francia. Ainsi que l'écrivait Zaninello, son humble toit était honoré à la fois par la présence de la mère et du fils, par Vénus et par Cupidon. Le premier de ces portraits, celui d'Isabelle, dans lequel la Marquise reconnaît que l'art du peintre a « embelli la nature », ne nous est plus connu que par la copie fameuse que le Titien a faite d'après l'original de Francia (2). Quant au portrait de Frédéric, M. Herbert Cook a eu la bonne fortune de le retrouver. Il appartient à M. A. W. Leatham et provient de la collection de Napoléon Ier (3).

Bien d'autres œuvres de valeur, de bons tableaux et de précieuses antiques, des poèmes et des chants parvinrent de Bologne à Isabelle par l'entremise de ses parents les Bentivogli, et plus souvent encore par celle de son ami Girolamo Casio. Une lettre de ce dernier, datée du 15 avril 1506, au moment où l'on attendait à Bologne la venue d'Isabelle à son retour de Florence, contient une liste curieuse des objets qu'il lui destine.

« Tout d'abord vous accepterez ces olives par égard pour moi ; puis, la *Magdalena*, peinte par Lorenzo di Credi. » (Il s'agit peut-être ici de la toile célèbre du maître florentin, qui se trouve maintenant à Berlin.) « J'ai aussi une étude de fruits, plus grands que nature, par Antonio da Crevalcore, maître très estimé dans son art. L'élève de Francia a achevé sa Madone que plusieurs prisent beaucoup. Vous la verrez bientôt et vous pourrez l'avoir pour son poids en ducats d'or ! Sérieusement, l'œuvre vaut plus de

(1) Capelli, *Rime di A. Cammelli d. il Pistoia*, p. 58.

(2) Ce fait intéressant a été mis en lumière par M. Luzio dans son article sur les portraits d'Isabelle (*Emporium*, 1900).

(3) Voir *Atheneum*, 7 février 1903.

Cl. Hanfstaengl.

LE TITIEN : ISABELLE D'ESTE.

Tableau peint en 1536, d'après le portrait imaginé par Francia en 1511.
(*Vienne, Musée Impérial.*)

dix ducats, mais vous paierez ce que vous voudrez, et je m'arrangerai pour que le peintre soit content ! Que Votre Excellence ne s'inquiète pas de l'argent, je réglerai cela pour vous. Je me recommande à vous du fond du cœur. *Semper felix valeat !* Votre très affectionné serviteur, *H. Casius.* »

L'année même où Francia peignit le portrait du fils d'Isabelle, celle-ci, qui ne laissait jamais échapper une occasion de s'assurer la possession d'une œuvre de maître, apprit la mort du Giorgione par ses amis de Venise. Elle écrivit immédiatement, le 25 octobre 1510, au banquier Taddeo Albano, pour lui demander de prendre des informations au sujet d'une merveilleuse *Nuit* (*Nativité de Jésus*), que l'on attribuait à l'artiste défunt.

« Très cher ami, nous apprenons que, parmi les biens laissés par le peintre Zorzo da Castelfranco, il existe une très belle et originale *Nuit.* Si cela est exact, nous voudrions l'avoir et prions Lorenzo de Pavie, ou toute autre personne de goût et de jugement, de s'assurer s'il s'agit réellement d'une œuvre supérieure. Dans ce cas, nous comptons que vous vous efforcerez de nous procurer ce tableau avec l'aide de notre très cher *Compare,* le magnifique Carlo Valerio, ou de toute autre personne que vous jugerez utile. Enquérez-vous du prix et avancez-moi la somme, si c'est réellement une belle œuvre et que vous jugiez préférable de brusquer le marché, de peur que d'autres ne s'en emparent ; faites pour le mieux, car nous savons que vous agirez pour nos intérêts avec votre sagesse et votre loyauté habituelles. »

Taddeo répondit le 8 novembre :

« Mon Illustrissime et Honorée Dame, en réponse à la lettre de Votre Excellence, je vous dirai que le dit Zorzo mourut de consomption plutôt que de la peste. J'ai parlé de votre désir à quelques-uns de nos amis qui étaient fort liés avec lui et ils m'assurent que le dit tableau n'existe pas parmi les œuvres qu'il laisse. Il est vrai que Zorzo a peint une *Notte* pour Messer Taddeo Contarini, mais, d'après nos informations, elle ne serait pas aussi parfaite que vous le souhaiteriez. Un autre tableau de la *Notte* a été peint par Zorzo pour un certain Vittore Beccaro ; cette œuvre, me dit-on, est mieux dessinée et plus achevée que celle de Contarini. Mais Beccaro ne se trouve pas actuellement à Venise, et d'ailleurs, aucun de ces deux tableaux n'est à vendre, car leurs possesseurs les ont commandés pour eux-mêmes. Aussi ai-je le regret de ne pouvoir répondre au désir de Votre Excellence Votre serviteur, *Thaddeus Albanus.* Venise, 8 novembre 1510 (1). »

(1) *Vite,* X, p. 70.

Ces intéressantes lettres ne fixent pas seulement la date de la mort du Giorgione, elles montrent encore l'inestimable valeur que les œuvres du jeune maître, décédé prématurément, avaient déjà acquise aux yeux de ses contemporains.

Pendant la vie d'Isabelle, un autre peintre, qui, lui aussi, avait un peu du génie romanesque du Giorgione, vint souvent à Mantoue. C'était Dosso Dossi, l'un des artistes favoris d'Alphonse d'Este et l'ami intime de l'Arioste. L'imagination fantasque de ce poète visionnaire semble revivre dans des compositions telles que la *Circé* et les *Nymphes* de la collection Borghèse. En 1511, Dosso passa quelque temps à Mantoue, et peignit une fresque au palais de Saint-Sébastien. Le *Saint Guillaume* en armure et la *Sainte Famille* aujourd'hui à Hampton-Court, passèrent en Angleterre, après avoir fait partie de la collection des Gonzague. Il est intéressant de rappeler que le Titien fit sa première visite à Mantoue en compagnie de ce maître ferrarais.

Parmi les peintres qui travaillèrent encore pour Isabelle, nous ne devons pas omettre de mentionner Caroto et Francesco Bonsignori, que nous trouvons si souvent nommés dans la correspondance de la Marquise. Tous deux étaient originaires de Vérone, mais avaient vécu longtemps à Mantoue, comme élèves et aides de Mantegna. Ils avaient travaillé avec lui à décorer les églises et les palais des Gonzague.

En 1513, Bonsignori peignit, sur l'ordre d'Isabelle, un portrait du poète Pistoia. Le tableau de la Beata Osanna remonte à une date un peu antérieure. Morelli attribue à Caroto le portrait très connu d'Élisabeth de Gonzague, Duchesse d'Urbin, actuellement aux Offices à Florence, et Vasari nous apprend qu'une admirable tête de vieillard, portant un faucon au poing, et attribuée au même artiste, fut payée fort cher par Isabelle qui la plaça dans son *studio* (1).

(1) Luzio, *Arch. St. d. Arte*, 1888.

CHAPITRE XXI

LES COLLECTIONS D'ANTIQUITÉS

1502-1512

LETTRES DE CRISTOFORO ROMANO. || LA COUPE ET L'ENCRIER DE CARADOSSO. || CRISTOFORO A ROME. || ACHAT DU « CUPIDON » DE PRAXITÈLE POUR LE « STUDIO » D'ISABELLE. || CRISTOFORO APPORTE A NAPLES UNE MÉDAILLE D'ISABELLE. || SABBA DA CASTIGLIONE, CHEVALIER DE SAINT-JEAN, A RHODES. || SA PASSION POUR L'ANTIQUITÉ. || SA CORRESPONDANCE AVEC ISABELLE. || SES VOYAGES DANS LES ILES DE LA GRÈCE. || MARBRES ET MÉDAILLES ANTIQUES ENVOYÉS PAR LUI A MANTOUE.

En tête des artistes qu'Isabelle avait chargés d'enrichir son studio figure le sculpteur Cristoforo Romano. La maladie incurable dont il souffrait entravait son propre travail et l'obligeait à de fréquents déplacements, mais le souci des intérêts de sa maîtresse le suivait partout où il portait ses pas. Ses lettres de Milan, de Bologne, de Rome énumèrent les marbres antiques, les coupes richement ciselées, les pierres précieuses, les médailles qu'il lui conseillait d'acheter.

En 1505, après une grave maladie, il se rend à Milan avec l'ami de Léonard de Vinci, Marco della Torre, et écrit souvent à la Marquise. En juillet, il lui parle d'un merveilleux vase en forme de rafraîchissoir exécuté par le fameux artiste Caradosso avec quarante-neuf morceaux de cristal, montés sur un pied d'argent doré et d'émail. Cette coupe, dit Cristoforo, ferait exactement la paire avec celle que possède déjà la Grotte, mais il faut laisser Caradosso ignorer ce détail tant que le marché ne sera pas conclu, sans quoi le rusé vieillard exigerait 50 ducats de plus. Il demande déjà un prix assez élevé et il a refusé 300 ducats offerts par l'Évêque Louis de Gonzague.

La proposition de 400 ducats faite par Cristoforo de la part de la Marquise parut tentante à l'orfèvre. Il offrit de porter l'œuvre d'art

lui-même à Mantoue pour que son Excellence pût juger personnellement qu'un marchandage de 50 ducats était indigne d'un tel chef-d'œuvre.

« Caradosso, » ajoute le sculpteur, « vient aussi de terminer l'encrier le plus parfait qui se puisse voir. Il en demande 1000 ducats, mais dussiez-vous en donner 10000, je vous conseillerais de ne pas laisser échapper cette occasion, car c'est une pièce absolument unique (1). »

Dix jours après, Cristoforo annonce à la Marquise que le Pape l'invite à venir à Rome. Il espère, avant de quitter Milan, terminer son projet de monument pour la Beata Osanna, et voudrait savoir la somme exacte que la Marquise désire y consacrer. « Aussi peu que possible ! », pense-t-il, et il suggère le chiffre de 150 ducats. Il propose d'élever une tombe modeste : l'effigie de la Sainte endormie serait placée sous un baldaquin de marbre noir, surmontée de *putti* et de candélabres en bronze et reposerait sur quatre colonnes de marbre blanc de Carrare polies comme de l'argent. Ce projet gracieux, qui est reproduit dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, rencontra à Milan l'approbation générale. Caradosso le présenta à la Marquise, lorsqu'il alla en septembre lui porter la coupe et l'encrier précieux.

Le 27 septembre, Isabelle écrit à Cristoforo pour le remercier de ses services et lui dire qu'elle a vu Caradosso. Elle a beaucoup admiré la coupe, mais l'a trouvée trop grande pour son *studio*. On doit bientôt lui montrer l'encrier, qui n'est pas encore achevé (2).

« Si vous allez à Rome, » ajoute-t-elle, « nous comptons que vous vous présenterez à Sa Sainteté et à tous, comme notre serviteur et notre sculpteur attitré, ce que vous êtes, et ce que, nous l'espérons, vous resterez toujours, car cela nous fait grand honneur. Nous sommes vraiment heureuse d'apprendre que votre changement d'air continue à vous faire du bien. »

A son tour, dans une longue lettre écrite de Bologne, Cristoforo exprime ses condoléances à la Marquise, alors souffrante; il lui envoie les hommages de Casio qui doit l'accompagner à Rome, et lui parle de toutes les messes et prières qu'il fait dire pour elle. Isabelle répond au début de novembre, peu avant la naissance de son second fils Hercule :

(1) A. Bertolotti, *Artisti*, etc. ; A. Venturi, *Arch. St. dell'Arte*, I, 116.

(2) M. Venturi a établi que l'encrier de Caradosso, probablement acheté par Isabelle pour son studio, se trouve actuellement à Paris dans la collection G. Dreyfus (*op. cit.*).

« Nous sommes charmée d'apprendre que vous vous rendez à Rome, car nous préférons vous savoir là plutôt que partout ailleurs. Nous espérons que vous nous y servirez aussi bien que vous l'avez fait à Milan et que vous vous efforcerez spécialement de nous procurer pour l'ornement de notre *studio* quelques objets précieux provenant des récentes fouilles. Vous pourriez voir les fils de Zampeluna qui vient de mourir et qui a; dit-on, laissé maintes pièces rares qui pourraient nous convenir. Et si, pour obtenir ces antiques, il vous fallait quelque aide, vous pourriez vous présenter comme notre serviteur au Cardinal de Sainte-Praxède (Antonio Pallavicino) ; par amour pour nous, il vous donnera tout l'appui de son autorité. Vous pouvez aussi conférer avec Brognolo qui est à Rome en ce moment. Lorsque vous aurez conclu quelque marché, faites-le-nous savoir, nous vous enverrons l'argent... »

Peu après l'arrivée de Cristoforo à Rome, l'agent de Mantoue, Ludovic Brognolo, informa Isabelle que, bien qu'il connût sa préférence pour les antiques, il lui envoyait un camée que Messer Zoan Cristoforo avait admiré pour sa rare beauté, et que, sur son conseil, il avait payé 20 ducats. D'autres trésors, des bronzes, des médailles et des marbres qui avaient été mis au jour par les fouilles récentes prennent aussi le chemin de Mantoue.

« Sachant combien ardemment Votre Altesse désire se procurer des antiques pour orner sa Grotta, » écrit Fra Serafino, le bouffon favori d'Urbin et de Mantoue, « je lui envoie une statue de marbre qui vient d'être découverte. Votre Excellence, si versée dans les choses de l'art, en reconnaîtra, je suis sûr, la beauté, et en comprendra la valeur sans recourir aux lumières de Zoan Cristoforo. Je vous demande de la placer dans votre Grotta en souvenir de moi (1). »

Stazio Gadio, le précepteur du fils d'Isabelle, lui parle d'une tête d'Ariane et d'un satyre en marbre qui viennent d'être mis au jour. Malheureusement, Isabelle est contrainte de refuser ces offres ; il ne lui reste plus d'argent, en ayant trop consacré à la construction d'une maison nouvelle. Malgré tout, elle réussit, ce même automne, à enrichir sa collection d'une œuvre d'une rare beauté : un Cupidon endormi sur une peau de lion, attribué à Praxitèle. Le marbre précieux appartenait à Alessandro Bonatti. Après une longue correspondance, il fut enfin acquis par l'agent d'Isabelle, Brognolo, assisté du Cardinal de Sainte-Praxède, du Duc Guidobaldo et de son neveu François-Marie. Envoyé à

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 168.

Mantoue en décembre, il fut placé dans la « Grotta », où De Thou le vit en 1573, lorsqu'il visita le Castello, et le déclara plus beau encore que le fameux Cupidon de Michel-Ange. Du reste, une tradition de Mantoue veut que Michel-Ange, conscient de la supériorité du marbre grec, ait demandé à la Marquise de montrer d'abord son Cupidon aux visiteurs, avant de leur faire admirer le chef-d'œuvre antique.

Cristoforo Romano, qui s'intéressait vivement aux fouilles de Rome et était présent, ainsi que Michel-Ange, lorsque le Laocoon fut découvert dans le lit du Tibre, appréciait ce Cupidon comme l'une des plus belles choses qu'il ait jamais vues et il écrivait à ce sujet à Isabelle, le 10 décembre, une très intéressante lettre dont voici les principaux passages :

« Mon illustre Dame, j'ai eu grand plaisir à présenter ce matin votre lettre au Cardinal de Sainte-Praxède et je la lui ai remise moi-même... Sa Sainteté, que j'ai saluée hier en votre nom, vous envoie ses meilleurs remerciements et se prêtera à vos désirs, dont je lui ai fait part, mais, comme elle était occupée avec les Cardinaux, je n'ai pu lui en dire plus. Depuis, j'ai passé mon temps à visiter de nouveau les ruines de l'ancienne Rome. Tant de belles choses ont été découvertes depuis ma dernière visite que j'en suis resté confondu. Beaucoup de personnes ici s'intéressent à ces fouilles, en sorte qu'il devient difficile d'acquérir les meilleures œuvres, à moins d'être le premier à les voir et disposé à payer cher, car elles atteignent vite des prix élevés. J'irai voir un bas-relief en bronze et argent qui est, me dit-on, très beau et qui plairait, il me semble, à Votre Altesse. Je passerai le marché si je peux, car c'est un objet qui fera bien n'importe où. J'ai les yeux ouverts et j'ai déjà dit aux ouvriers de me prévenir avant tout autre si leurs fouilles mettent au jour un antique vraiment beau. Je ne négligerai aucune occasion de vous servir. Si Votre Excellence vient à Rome au prochain Carnaval, je suis sûr qu'on lui fera de beaux présents, car votre venue est attendue ici avec la plus vive impatience... Vous trouverez d'abord une agréable société : celle de Madonna Felice, la fille du Pape, femme charmante, d'un esprit et d'une bonté rares, très éprise de l'antiquité, de littérature, de beaux-arts, et qui m'a dit souvent qu'elle avait un dévouement sans bornes pour Votre Altesse... Je vous répète que le Cupidon que vous a procuré Brognolo est une œuvre très rare, excellente, et je jure par le Dieu que j'adore, que s'il n'eût pas été acheté pour Votre Altesse, il ne fût jamais sorti de Rome. Autrefois, lorsque j'étais jeune, j'usais de tout mon pouvoir et de toute mon habileté pour empêcher de semblables œuvres de passer aux mains du Cardinal d'Aragon ou de Laurent de Médicis, parce que je souffrais, alors comme aujourd'hui, de voir Rome dépouillée de ses trésors. Il ne reste ici que peu de marbres aussi beaux, mais pour l'amour de

Votre Excellence je ferais n'importe quoi. Rien au monde ne m'arrête lorsque je puis lui plaire. Votre serviteur, *Zoan Cristoforo Romano* (1). »

Cette passion pour les antiques qui faisait alors fureur à Rome, et la difficulté que l'on avait de s'assurer quelque œuvre authentique à un prix raisonnable, nous sont confirmées par un autre correspondant d'Isabelle, Giorgio di Negroponto, savant grec, chargé également par elle de recueillir des chefs-d'œuvre pour la « Grotta ». Le 19 mai 1507, il écrit à la Marquise :

« En vérité, il ne reste rien de l'ancienne Rome, à part son nom immortel, quelques ruines et quelques fragments de statue. Chaque fois que je vois une œuvre rare, je voudrais posséder une baguette magique pour l'envoyer à la dame qui m'est chère. Même au péril de ma vie je trouverai pour vous un bel antique, mais, *Madama Mia*, vraiment c'est une tâche difficile. Car dès que l'on annonce une nouvelle découverte, en un instant surgissent sur la place tant d'acheteurs qu'il faut un miracle pour qu'elle reste entre vos mains. Des spéculateurs achètent des médailles couvertes de rouille 8 à 10 ducats et les revendent 25 ou 30 ; ils gagnent le plus souvent, parfois ils perdent. Il n'y a pas quatre jours, un homme acheta une médaille de Néron 6 ducats, et après qu'il l'eut nettoyée, il eût pu la vendre 12 ducats, mais n'a pas voulu la laisser à moins de 25. Samedi dernier, un Romain qui bêchait son jardin au Campo dei Fiori a découvert un Hercule, vêtu de la peau de lion, tenant une massue dans sa main droite et dans sa gauche un enfant de quatre ans. Phaedrus (le savant Cardinal Inghirami dont le portrait a été peint par Raphaël) déclare que la statue n'est pas un Hercule, mais représente l'Empereur Commode. Elle a été portée au Vatican le lendemain de sa découverte, et j'apprends que Sa Sainteté a donné à son heureux possesseur un bénéfice qui vaut bien 130 ducats par an. »

Cette statue d'Hercule et de Télèphe ou de Commode avec les attributs d'Hercule, ainsi qu'on la désigne parfois, est encore un des ornements du Musée du Belvédère où elle fut placée par le Pape Jules II. Trois mois plus tard, ce même Giorgio proposait à Isabelle un pavement antique de porphyre, de serpentin, et autres marbres de couleur, mais nous ignorons si elle put l'acquérir (2).

Malheureusement, Isabelle dut encore renoncer à son projet de voyage à Rome. Plusieurs années se passèrent, et lorsqu'enfin elle put

(1) A. Venturi, *op. cit.*
(2) Luzio, cité dans *Arch. St. Lomb.*, 1886, p. 94.

admirer les merveilles de la Ville Éternelle, le sculpteur, son ami, était mort depuis longtemps (1).

Le jour même où elle reçut la *Faustine* de Mantegna, elle fit part de sa joie à Cristoforo.

« Je crois que vous avez appris », lui écrit-elle le 5 août 1506, « comment nous avons pu nous assurer le vase d'agate de Messer Vianello, et son tableau de Pharaon, et comment nous avons aussi acquis la *Faustine* de Messer Andrea Mantegna. Ainsi, peu à peu, nous nous faisons un musée. De votre côté, guettez les antiques, les médailles, les bronzes, les œuvres de choix et faites-nous-en vite savoir le prix. En tout cas, achetez sans hésiter les médailles, nous vous enverrons l'argent sans faute (2). »

Ce paragraphe est le post-scriptum d'une longue lettre que la Marquise consacre à l'une de ces plaisanteries auxquelles les grandes dames de ce temps aimaient à se livrer. Il s'agissait ici de Bernardo Accolti, l'improvisateur brillant connu sous le nom de l'*Unico Aretino*. Sa popularité à Rome était si grande que, lorsqu'il récitait, les boutiques se fermaient et les rues devenaient désertes. Cet excentrique poète professait une adoration sans mesure pour la Duchesse d'Urbin, et son excessive vanité le désignait aux railleries et aux quolibets des gens de la cour (3).

Cristoforo Romano, qui allait à Rome et devait rencontrer l'Aretino à Fossombrone, avait été chargé par Isabelle de lui remettre la médaille que l'on avait faite d'elle. Pour taquiner son adorateur, la Duchesse pria le sculpteur de se borner à montrer la médaille au poète, en l'informant que la Marquise n'en avait plus à donner. La jalousie de l'Aretino fut naturellement à son comble lorsqu'il découvrit le grand nombre de ces médailles distribuées par Isabelle à ses amis à Rome et à Urbin, et il remplit les deux cours du bruit de ses amères récriminations. Quand la Duchesse jugea que la plaisanterie avait assez duré, Isabelle écrivit à Cristoforo en feignant de lui reprocher vivement d'avoir oublié de remettre sa médaille à l'Aretino. Elle lui recommandait, en post-scriptum, de montrer ces reproches au poète, afin de ménager la réputation d'Élisabeth. Il ne fallait pas que l'Aretino découvrît la plaisanterie qui les avait tous tant amusés, car il méritait bien quelque pénitence pour l'extravagance de son langage et

(1) Cristoforo Romano mourut en mai 1512 à Lorette, où Jules II lui avait confié la reconstruction du campanile de la célèbre Basilique.

(2) A. Venturi, *Arch. St. dell'Arte*, I, p. 153.

(3) Dennistoun, *op. cit.*, vol. II, p. 63.

l'excès de ses adulations. « La cruauté de la Duchesse d'Urbin et les fascinantes fourberies de la Sirène de Mantoue », *la ficatella della Marchesana e la giotoncella della Duchessa di Urbino*, étaient les thèmes perpétuels des lettres et des vers qu'il se permettait d'adresser à ses protecteurs et auxquels ceux-ci acceptaient de répondre sur le même ton singulier.

Un autre exemplaire de la médaille de la Marquise fut emporté à Naples par Cristoforo, pendant l'automne de 1507, et donné sur l'ordre d'Isabelle au fidèle secrétaire de son mari, Jacopo d'Atri, qui, depuis longtemps éloigné de Mantoue, chargé d'une mission auprès de Ferdinand le Catholique, reçut ce présent avec une joie profonde.

Cette médaille fit le tour de la Cour de Naples, où elle provoqua une admiration unanime, tant par la valeur artistique du travail que par la sympathie qui s'attachait à la personne dont elle reproduisait les traits.

Un autre gentilhomme illustre, le Chevalier de Saint-Jean, Fra Sabbà da Castiglione, parent de Balthazar et ami intime de Cristoforo Romano, entretenait avec Isabelle une correspondance suivie.

Né à Milan en 1484, Fra Sabbà avait rencontré Cristoforo Romano et Lorenzo de Pavie à la Cour des Sforza et considérait Niccolo da Correggio comme l'homme le plus distingué de son temps. Lorsqu'il alla rejoindre, dans l'île de Rhodes, les Chevaliers de son ordre en mai 1505, il s'arrêta à Mantoue et promit à la Marquise de lui envoyer quelques-unes des belles antiques que l'on découvrait journellement dans les îles grecques. Pendant les trois années qu'il passa dans cette île aride, loin de ses « chers amis et de son Italie bien-aimée », il se rappela ses promesses. Il y avait à Rhodes, ainsi qu'il le raconte, et principalement dans les jardins du Grand Maître, quantité de sculptures excellentes qui gisaient, dédaignées, à terre, exposées au vent et à la pluie. Il lui semblait voir sans sépulture les ossements de son père. Mais comme il avait exprimé ces sentiments dans un sonnet qu'il suspendit au cou d'une statue, des Chevaliers appartenant à d'autres nationalités — « dont il vaut mieux, déclare-t-il, parler le moins possible » — le traitèrent d'idolâtre comme tous les Italiens et il jugea prudent de se tenir tranquille. Il conseilla alors à la Marquise de s'adresser à Monseigneur de Chaumont, Vice-Roi de France à Milan et neveu du Grand Maître, en le priant de solliciter pour elle quelques statues grecques et d'autres antiquités. Elle pourrait même suggérer que, Sa Révérence étant sans doute absorbée par des affaires plus urgentes, elle voulût bien charger de cette commission son compatriote italien, Fra Sabbà da

Castiglione. Seulement il ne fallait à aucun prix que la Marquise laissât supposer que cette idée lui avait été suggérée par Sabbà lui-même, « car, écrivait ce dernier, on me remettrait comme païen et hérétique entre les mains des Inquisiteurs, qui auraient bientôt fait de me réduire en fumée et en cendres ! Telles sont, hélas ! la démence et la malignité des ignorants » (1).

Dans la solitude de son exil, le jeune savant regrettait le séjour heureux de Milan et de Mantoue ; il demandait qu'on le rappelât à l'affectueux souvenir de Messer Marchetto, le célèbre chanteur, et de Messer Fedele, l'orfèvre. Quant à ses propres travaux littéraires, dit-il à Isabelle, ils sont tous en suspens. Sa collection d'épitaphes dédiées à la Marquise reste inachevée, et il n'avance guère son ouvrage sur la Chevalerie, dans lequel il cherche à tracer, d'après son propre idéal, le portrait du bon et parfait Chevalier. Du moins peut-il discuter ce sujet avec les chevaliers castillans de son ordre, qui savent ou doivent savoir beaucoup en cette matière, mais Mars et son horrible trompette l'appellent sans cesse aux armes ; sa main doit échanger la plume contre l'épée et la lance, car on redoute chaque jour une attaque des Turcs et les vaillants chevaliers se préparent à recevoir l'ennemi avec courage.

En attendant, écrit-il à sa Dame de prédilection, sa seule consolation est d'avoir fondé une Académie, sur un étrange Parnasse, il est vrai, où l'on ne trouve ni salles magnifiques, ni portiques d'or, ni jardins bien cultivés égayés par des fleurs, mais seulement la grève nue où les lames déferlent contre les rochers, et où les vents mugissent avec une incessante fureur. C'est là, qu'au bruit des vagues qui se brisent, il récite des tragédies, des comédies, des églogues et des satires, et si un corbeau enroué vient se poser sur le rocher et assiste à sa récitation, il se déclare privilégié et marque d'un caillou blanc la journée.

« Ainsi, dit-il, s'écoule la vie d'un homme condamné à passer ses jours au milieu de barbares ! Mais peut-être la Fortune, puissante déesse, me réserve-t-elle des temps meilleurs ! »

Il est des heures moins sombres pourtant dans son existence monotone, lorsqu'au mois de mai, par exemple, il s'en va faire une croisière dans les Cyclades, et qu'il visite Délos, la demeure d'Apollon et de Diane. Mais il pleure en voyant brisées sur le sol tant de colonnes et

(1) *Lettere inedite di Fra Sabbà da Castiglione ;* Luzio, *Arch. St. Lomb,* 1886, p. 99.

tant de statues de marbre sculptées par les plus habiles ciseaux. En vain souhaite-t-il d'emporter ces restes précieux pour en faire l'ornement de la « Grotte » de sa Madonna. Il ne peut que lui envoyer des médailles enveloppées dans un sonnet écrit au milieu des ruines du temple, afin qu'elle puisse au moins se vanter de posséder dans sa collection des œuvres antiques provenant de la demeure d'Apollon (1).

Enfin, après dix-huit mois d'attente, arrive la lettre de Monseigneur de Chaumont qui est dûment remise au Grand Maître. La Marquise avait agi avec sa diplomatie habituelle, et, un peu plus tard, Sa Très Révérende Seigneurie donnait à Fra Sabbà la permission gracieuse de recueillir des marbres anciens et de les expédier par bateau à Venise. Le pauvre Chevalier était transporté de joie. Il allait enfin pouvoir vagabonder à son aise à travers l'île, découvrir de nouveaux trésors, sans crainte d'être brûlé comme hérétique et idolâtre! Mais il avait encore deux périlleux écueils à éviter. D'un côté, les trésors pouvaient tomber entre les mains d'un certain Chevalier de l'Ordre à Venise, qui était capable de les garder plus longtemps qu'il ne faudrait. Ils risquaient d'autre part de prendre le chemin de Milan, car, bien que Monseigneur de Chaumont, « né dans une contrée barbare », attachât peu de prix à ces choses (à moins qu'il ne s'agît d'une tête de Bacchus, le dieu du vin), il y avait à Milan plus d'un bon antiquaire qui connaissait la valeur de ces fragments précieux. Aussi Sabbà profita-t-il de la visite d'un voyageur parmesan pour lui confier deux têtes d'amazones provenant du mausolée d'Halicarnasse, nouvellement découvert. Il y joignit une statuette de marbre, hélas ! sans tête et sans membres, mais avec des draperies de toute beauté, qui provenait de l'île de Naxos.

« Bien qu'elle soit tristement mutilée, » dit-il, « je prie Votre Seigneurie de la recevoir avec un cœur satisfait et un front serein, car je crois qu'elle plaira à Andrea Mantegna et à mon Zoan Cristoforo, si tous deux sont encore en vie parmi vous. »

Mais, lorsque la lettre de Fra Sabbà (*ex clara Rhodo*) fut écrite, le 16 avril 1507, Cristoforo était déjà parti pour Rome et Messer Andrea était mort depuis plusieurs mois.

Cet envoi, « contrairement à l'ordinaire », ainsi que Sabbà en fait la

(1) Luzio, *op. cit.*, p. 100-105.

remarque, arriva sain et sauf à destination et provoqua une lettre pleine de reconnaissance de la Marquise, « cette heureuse Madonna qui brille comme un soleil au milieu des étoiles ». Malheureusement, une maladie grave vint interrompre les recherches de Sabbà, et comme, après une croisière de deux mois, il était sur le point d'atterrir à Halicarnasse au milieu de l'hiver, l'apparition soudaine de vingt galères turques le força à battre en retraite sans qu'il pût jamais voir la tombe merveilleuse, but de son voyage. Ayant suggéré au Grand Maître l'idée d'offrir à Isabelle un dieu marin enlaçant une nymphe, qui venait de lui être envoyé d'Halicarnasse, Sa Révérence lui répondit, « comme une personne bien ignorante en ces matières, qu'il ne pouvait envoyer à une aussi noble Dame une statue aussi insignifiante ». « Je n'ai rien osé répondre », ajoute Sabbà, « car la moindre contradiction le rend aussi difficile à manier qu'un fagot d'épines. » Un autre vase de marbre que convoitait Sabbà fut malheureusement converti par le même personnage en un rafraîchissoir. Sabbà ne put cette fois envoyer à Isabelle que du bois odoriférant appelé « *calamus*, qui se polit admirablement et pourrait être transformé en une belle lyre ou une viole par un habile luthier ». Dans le secret de son âme, ainsi qu'il l'écrit à Isabelle, il caresse un rêve splendide qui, s'il pouvait être réalisé, donnerait à sa belle cité un éclat nouveau. Il ne s'agissait de rien moins que de transporter à Mantoue le célèbre mausolée d'Halicarnasse. Sabbà en avait déjà dit un mot au capitaine d'un bateau italien et à un ingénieur de Crémone, qui tous deux assuraient que la chose pouvait se faire aisément et sans dépenses excessives.

Mais, avant que ce projet put être exécuté, Sabbà avait obtenu la permission si longtemps désirée de partir ; il quitta Rhodes avec joie, regrettant seulement de n'avoir jamais vu le tombeau de Mausole et d'Artémise.

Avant son départ, il obtint du Grand Maître l'autorisation d'envoyer à Isabelle la statue du dieu marin et dissimula dans ses bagages une tête de marbre venant de Chio et un beau fragment de Délos, qu'il destinait à la Marquise et qu'il lui fit parvenir dès qu'il eut débarqué en Italie.

En juillet 1508, après ses trois ans d'exil, Fra Sabbà arrivait à Rome où il fut attaché au service du Vicaire Général de son Ordre. Il demeura à Rome jusqu'en 1516, et fut alors nommé Prieur d'une maison de Chevaliers de Saint-Jean, près de Faenza. Il vécut là jusqu'à un âge avancé, heureux au milieu de ses livres, écrivant à loisir ses *Ricordi* dans lesquels il se décrit comme « un pauvre Chevalier dont

le petit cabinet de travail est orné d'une tête de saint Jean-Baptiste par Donatello et d'un saint Jérôme d'albâtre par un maître lombard, le plus beau que j'aie jamais vu. Je puis me vanter de posséder aussi plusieurs morceaux d'*intarsiatura* signés Fra Damiano da Bergamo (1) ».

C'est là qu'il reçut la visite du Cardinal Bembo et, en 1529, celle du Pape Clément VII, lorsqu'il se rendit au couronnement de l'Empereur Charles-Quint.

(1) Luzio, *op. cit.*; Peluso, cité dans *Arch. St. Lomb.*, 1876, p. 370.

CHAPITRE XXII

ALDE MANUCE ET LA BIBLIOTHÈQUE D'ISABELLE

1501-1510

LA BIBLIOTHÈQUE D'ISABELLE A LA « GROTTA ». || SES RELATIONS AVEC ALDE MANUCE ET LORENZO DE PAVIE. || LES ÉDITIONS CLASSIQUES D'ALDE MANUCE. || IL EST EMPRISONNÉ SUR LE TERRITOIRE DE MANTOUE. || MORT D'ALDE MANUCE. || DERNIÈRES LETTRES DE LORENZO DE PAVIE A ISABELLE. || SON VOYAGE A ROME ET SA MORT.

On sait quelle passion Isabelle avait pour les livres, et combien riche était sa bibliothèque confiée à la garde de Calandra, l'un des plus cultivés parmi les jeunes savants de Mantoue, et successeur de son père dans le poste de Chambellan. La correspondance de la Marquise Isabelle nous renseigne sur ses goûts de bibliophile.

En juillet 1501, elle écrit à son agent Trotti : « Nous désirons avoir les œuvres de tous les meilleurs auteurs pour orner notre *studio* ». Cette même année, elle put enrichir sa collection de la première des célèbres éditions d'auteurs classiques imprimées à Venise par Alde Manuce. Le 8 juillet, elle s'informe auprès de Lorenzo de la publication du Virgile qui était le premier de la série et avait paru en avril :

« Des exemplaires de Virgile en petit format et imprimés avec des caractères petits et presque italiques, ont été récemment vendus ici et me plaisent beaucoup. J'apprends que les œuvres de Pétrarque et d'Ovide vont aussi être publiées et je voudrais les avoir sur parchemin. »

Quinze jours plus tard, Lorenzo répond à sa maîtresse :

« Très Illustre Madonna, dans une de vos lettres vous avez manifesté le désir d'avoir un bel exemplaire sur parchemin du *Virgile*, du *Pétrarque* et de l'*Ovide* ; je me suis donc empressé de me rendre chez maître Alde qui

imprime ces livres en petit format et avec les plus beaux caractères italiques que vous puissiez voir. C'est lui qui a imprimé les premiers livres grecs, et il est mon très cher ami. En ce moment, le *Virgile* est le seul qu'on puisse avoir sur parchemin et je m'empresse de vous l'envoyer ; le *Pétrarque* n'est pas encore terminé, mais il le sera dans dix jours; il n'en a encore été tiré qu'une quinzaine sur papier, qu'on a déjà fait relier, à cause du manque de parchemin. C'est avec difficulté qu'on a pu se procurer même le peu qui a été employé pour le *Virgile* et pour le *Pétrarque*. Votre Seigneurie aura néanmoins l'un de ces *Pétrarque*, qui n'est pas encore relié. Messer Alde m'a promis que votre exemplaire serait choisi feuille par feuille afin que Votre Seigneurie ait le plus beau de tous; il s'y prête d'autant plus volontiers qu'il fait cette publication en société avec Pierre Bembo, lequel est tout dévoué à Votre Seigneurie. C'est lui qui a pu se procurer le manuscrit même que Pétrarque a écrit de sa propre main, pour servir de modèle à son impression. Ce manuscrit, que j'ai eu moi-même dans mes mains, appartient à un Padouan et il est si remarquable qu'on l'a copié lettre par lettre avec le plus grand soin. Aussitôt imprimé, je l'enverrai à Votre Seigneurie. Ils veulent que le premier exemplaire soit le vôtre et ne sauraient, disent-ils, placer l'édition sous de meilleurs auspices.

« Après le *Pétrarque*, on imprimera de même le *Dante*, et aussi l'*Ovide* qui sera commencé, je crois, vers la fin de septembre ; mais le *Dante* le sera dans vingt jours ; j'ai donc prié de faire chercher de la bonne peau de chèvre, qui soit bien pure et bien blanche, fine et égale, non trop épaisse dans un endroit et trop mince en un autre, car autrefois j'ai vu du beau papier à Mantoue. La grande difficulté est de trouver du bon papier pour le *Dante* et l'*Ovide*. La grandeur est la même que celle du Pétrarque et la feuille est entière. Que Votre Seigneurie s'en rapporte à moi ; je m'efforcerai d'obtenir une œuvre rare et incomparable, digne d'elle. Rien au monde ne me sera plus cher que de recevoir vos ordres et de conserver le souvenir de tous vos bienfaits.

« On me dit que le prix du *Virgile* et du *Pétrarque* ne saurait être moindre de 3 ducats pour chaque. Votre serviteur, *Lorenzo de Pavie*. Venise, 26 juillet 1501 (1). »

La Marquise, ravie de l'honneur que Maestro Alde allait lui faire, répondit qu'elle attendait avec impatience le *Virgile*, que son serviteur Franceschino n'avait pu lui apporter. Elle promit de faire chercher à Parme la belle « *carta pecora* » qui n'existait pas à Mantoue. Fidèle à sa parole, le 3 août, Lorenzo adresse à sa maîtresse le *Pétrarque* promis, non relié, en disant qu'il pense bien qu'elle voudra le faire couvrir en matière précieuse et orner de fermoirs d'argent, et il lui suggère l'idée,

(1) Baschet, *Alde Manuce* ; A. F. Didot, *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise*, p. 170 ; Voir aussi A. Luzio, *Giorn. St. d. Lett.*, vol. XXXIII, p. 18, pour le texte correct.

qu'elle accepte aussitôt, d'envoyer en Flandre deux exemplaires de Pétrarque pour les faire munir d'une reliure semblable.

Ces éditions exquises, imprimées en petit format sur le plus beau papier, charmaient le goût raffiné d'Isabelle. En novembre 1502, elle commande encore un *Pétrarque* et un *Dante* et, peu à peu, toute la série des éditions sorties de la presse d'Alde Manuce. Le Bristish Museum possède un très bel exemplaire du *Virgile*, imprimé en juillet 1501, relié en maroquin vert foncé et doré avec des lettres capitales et des marges enluminées. Il appartenait au second fils d'Isabelle, le Cardinal Hercule de Gonzague, et porte la date de 1527, écrite de sa propre main.

En 1503, le grand imprimeur s'adresse directement à Isabelle pour la prier d'intercéder auprès de son mari en faveur d'un certain Federico Ceresara, Mantouan d'origine, qui avait tué son frère dans un accès de colère et était pour ce crime en prison depuis deux ans, au grand désespoir de sa malheureuse mère, ainsi privée de ses deux fils. La grâce demandée fut accordée.

L'année suivante, il lui fait hommage des ouvrages qu'il vient de publier : la *Vie d'Apollonius de Tyane*, avec le traité d'Eusèbe *Contre Hiéroclès*, en grec et en latin, et les poésies de Grégoire de Naziance, traduites en latin.

Le 16 mai 1505, Isabelle recommande à Alde de lui envoyer un exemplaire de tous les livres latins qu'il a imprimés en petit format, excepté le *Virgile* qu'elle possède déjà.

« Et quand vous imprimerez d'autres volumes, ajoute-t-elle, n'oubliez pas d'en faire tirer aussi pour nous sur beau papier et aussitôt que possible. Faites-nous-en connaître le prix, je vous prie, et nous nous empresserons de vous le faire remettre. »

Alde répondit le 23 :

« J'ai reçu la lettre de Votre Excellence demandant mes livres sur vélin en petit format. En ce moment je n'ai que ceux-ci : *Martial*, *Catulle*, *Tibulle*, *Properce* non reliés, et *Horace*, *Juvénal* et *Perse* reliés et enluminés. Si Votre Altesse le désire, je puis les lui envoyer immédiatement. Je me conformerai ensuite aux ordres de Votre Illustre Altesse (1). »

L'insatiable Marquise demande plus encore. Elle écrit de nouveau le 27 :

(1) D'Arco, *Arch. St. It.*, App. II, p. 312.

« Messer Alde, vous me ferez un singulier plaisir en m'envoyant un exemplaire de toutes vos éditions en petit format sur vélin, non reliés, comme le *Pétrarque*, qui est exceptionnel ; s'ils nous conviennent, nous vous en ferons remettre le prix ; sinon, nous vous les retournerons immédiatement ; je vous en serai infiniment obligée. Songez, quand vous imprimerez dans ce format d'autres ouvrages, à en faire tirer pour nous un exemplaire sur vélin, ainsi que nous vous l'avons écrit. »

Le 9 juin, Alde envoie à Isabelle, par l'entremise d'un parent de sa femme, Jean d'Asola, tous les livres qui lui restaient imprimés sur vélin avec une note indiquant les différents prix.

« *Martial, Catulle, Tibulle, Properce* et *Lucain*, non reliés ; *Horace, Juvénal* et *Perse* reliés ensemble, ornés de capitales enluminées. Ce dernier volume est coté 6 ducats (ou au moins 4 ducats) ; *Martial*, 4 ducats (ou au moins 3) ; *Catulle, Tibulle, Properce*, 3 ducats (ou au moins 2 1/2) ; *Lucain*, 3 ducats (ou au moins 2 1/2) (1). »

Mais Isabelle, trouvant les prix deux fois trop chers, le papier inférieur et l'impression imparfaite, refusa la commande (2).

Quinze jours plus tard, une singulière aventure survenait au grand imprimeur sur le territoire de Mantoue. Le 17 juin 1506, revenant, avec Federico Ceresara, de Milan où il avait été examiner certains manuscrits avant d'entreprendre la publication des petits poèmes de Virgile, Alde fut arrêté à Castel Romano, sur la frontière de Mantoue. Federico s'enfuit et réussit à passer à gué une rivière près d'Asola, laissant son cheval et un sac, contenant les vêtements et les manuscrits précieux d'Alde, aux mains des sentinelles de Mantoue. Deux malfaiteurs venaient, paraît-il, de s'échapper de prison, et les soldats avaient pris Alde et son compagnon pour les criminels évadés. Vainement le savant protesta-t-il qu'il était Aldo Romano, l'imprimeur de Venise bien connu du Marquis et de la Marquise de Mantoue, et que l'Empereur Maximilien honorait de sa bienveillance. Il n'en fut pas moins jeté dans un donjon humide et infect où il languit quatre jours, sans pouvoir découvrir la raison de son arrestation. Il écrivit au Marquis : « Je mériterais d'être protégé plutôt que molesté sur le territoire mantouan, car j'ai cherché à donner un nouvel éclat à la gloire de Virgile, le poète de Mantoue. » Mais les magistrats furent sourds à ses appels et, pour qu'on lui rendît sa liberté, il fallut l'intervention

(1) Luzio, *Giorn. St. Lett. It.*, VI, p. 276.
(2) A. Baschet, *Alde Manuce* ; A. F. Didot, *Alde Manuce*, p. 275 et 276.

puissante du Gouverneur vénitien d'Asola, du Vice-Chancelier français de Milan et de l'ancien élève d'Alde devenu son protecteur, Alberto Pio de Carpi, qui se trouvait heureusement à Mantoue.

Le 25 juillet, ayant enfin recouvré sa liberté, il adressa au Marquis une lettre de reproches :

« Si je fusse resté, lui dit-il, deux jours de plus dans l'endroit affreux où j'étais enfermé, je n'aurais pu y survivre; mais, grâce à Dieu, dans le traitement injuste qui m'a été imposé, je vois l'expiation de mes anciens péchés. »

Le Marquis s'empressa de s'excuser longuement de la déplorable erreur qui avait failli coûter la vie au grand savant et restitua à Messer Alde ses manuscrits et ses vêtements en lui renouvelant l'assurance de son entière bienveillance. Isabelle se trouvait alors à Sacchetta à l'abri de la peste, et n'apprit probablement l'emprisonnement d'Alde Manuce qu'après sa mise en liberté.

Lorsque, quatre ans plus tard, les guerres suscitées par la ligue de Cambrai désolèrent la province de Venise et obligèrent Alde à interrompre ses travaux, Isabelle fut pour lui une fidèle amie et lui fit rendre les terres de sa femme qui avaient été confisquées à Asola par les autorités de Mantoue. A cette occasion, l'Empereur Maximilien adressa une lettre à la Marquise qui gouvernait Mantoue en l'absence de son mari, prisonnier à Venise. Il recommandait à sa bienveillance « son cher et fidèle serviteur Aldo Romano » que sans doute elle aimait déjà à cause des éminents services qu'il avait rendus aux belles-lettres (1).

Messer Alde mourut en 1515. Son ami Lorenzo de Pavie ne lui survécut que deux ans et resta jusqu'à la fin de sa vie en correspondance active avec Isabelle. En mars 1514, il lui adressait la lettre suivante :

« Très Illustre Madonna, que Votre Altesse me pardonne si son instrument n'est pas encore terminé, mais j'ai été très occupé et j'ai eu beaucoup de soucis. Pourtant je suis encore en vie et je sais que mon Illustre Dame apprendra avec plaisir que j'ai achevé le grand et splendide clavicorde commandé par le Pape Léon X et qui est attendu avec impatience par Sa Sainteté. Le voici prêt, et j'espère après Pâques pouvoir le porter à Rome. C'est le plus beau que j'aie jamais exécuté. Assurément, voilà de la véritable harmonie ! Quelle joie j'aurais si vous pouviez l'entendre ! Je joins ici une copie des vers gravés en caractères romains sur ledit instrument. Nava-

(1) A. F. Didot, *op. cit.*, p. 324.

gero et Zoan Aurelio avaient tous deux composé une inscription, mais j'ai choisi celle de Navagero qui me semblait plus appropriée. Lorsque je serai à Rome, je m'efforcerai de découvrir des antiques pour Votre Altesse (1). »

Lorenzo se rendit à Rome en juin. Avant de partir, il écrivit à la Marquise de Mantoue qu'il se proposait de rendre visite à sa fille Éléonore, la jeune Duchesse d'Urbin. Il la félicitait de la naissance de son petit-fils qui avait eu lieu le 2 avril (2).

« Dans quelques jours, j'espère partir pour Rome et j'ai l'intention de m'arrêter à Urbin pour présenter mes respects à notre Illustre Duchesse. La naissance de son fils et son état de santé me rendent sincèrement heureux ainsi que Votre Altesse. Je lui porte plusieurs belles choses, sans compter celles que vous m'avez commandées. Adieu. Votre *Lorenzo da Pavia*. Juin 1514. »

Nous ne savons pas si Lorenzo était encore à Rome, l'automne suivant, lorsque la Marquise s'y rendit pour la première fois; mais elle vit sûrement le bel instrument exécuté pour son vieil ami, le Pape Léon X. Deux ans plus tard, au cours d'une courte absence, un mot de la Marquise adressé au musicien napolitain Andrea Cossa nous apprend brièvement que Lorenzo n'est plus de ce monde.

« Nous vous remercions beaucoup de nous avoir envoyé ce béret brodé que nous avons bien reçu et de nous avoir confirmé la nouvelle de la mort de Messer Lorenzo. Le bruit en était déjà parvenu à Mantoue, mais nous n'étions pas certaine qu'il fût exact (3). Vegliana, 4 mai 1517. »

(1) Carlo dell'Acqua, *Lorenzo Gusnasco da Pavia*, p. 26.
(2) Litta, *Famiglie* ; Dennistoun, *Dukes of Urbino*, vol. III, p. 82.
(3) Carlo dell'Acqua, *op. cit.*

CHAPITRE XXIII

LA RÉGENCE D'ISABELLE ET LA LIGUE DE CAMBRAI

1509-1511

LIGUE DE CAMBRAI. || DÉFAITE DES VÉNITIENS A VAILA. || LE MARQUIS DE MANTOUE EST FAIT PRISONNIER A LEGNAGO. || SA CAPTIVITÉ A VENISE. || ISABELLE ADMINISTRE L'ÉTAT. || ELLE S'EFFORCE D'OBTENIR LA MISE EN LIBERTÉ DE FRANÇOIS. || ÉLÉONORE PART POUR URBIN. || PRÉSENTS OFFERTS PAR ISABELLE A L'ÉVÊQUE DE GURK ET A LA REINE DE FRANCE. || LE PAPE ACCORDE L'ABSOLUTION A VENISE ET OBTIENT LA DÉLIVRANCE DE FRANÇOIS DE GONZAGUE. || FRÉDÉRIC EST ENVOYÉ COMME OTAGE A ROME. || SA VIE AU VATICAN. || SES VISITES A BOLOGNE ET A URBIN.

Le 10 décembre 1508, un traité secret fut signé entre le Pape Jules II, l'Empereur d'Allemagne, le Roi Louis XII, le Duc de Ferrare et le Marquis de Mantoue ; la *Ligue de Cambrai* était formée ; il s'agissait de mettre un frein à l'insatiable ambition de Venise, et de contraindre la Seigneurie à restituer ses conquêtes de Romagne et de Lombardie. En montant sur le trône, Jules II avait ouvertement déclaré qu'il rognerait les griffes du Lion de Saint-Marc, et le moment d'agir était venu. En avril 1509, l'armée française passait la frontière, et les troupes pontificales, sous le commandement du Duc d'Urbin, envahissaient les Romagnes.

Les Vénitiens subirent une défaite complète dans les plaines de Ghiar'Adda ou Vaila, le 14 mai, jour aussi désastreux pour leur pays, dirent les écrivains contemporains, que celui de la bataille de Cannes. Les forces de la République furent écrasées d'un seul coup. « En un jour », écrivait Machiavel, « les Vénitiens perdirent ce que leur labeur avait accumulé en 800 années (1). » Ils durent restituer non seulement leurs conquêtes dans les Romagnes, mais toutes les

(1) *Discorsi*, III, p. 31.

villes qu'ils possédaient sur la terre ferme ; même les places fortes de Vérone, de Vicence et de Padoue ouvrirent leurs portes aux vainqueurs.

Pendant ce temps, le territoire de Mantoue était envahi par les troupes françaises indisciplinées que François de Gonzague redoutait plus que des ennemis avoués. Aussi le 22 juin, Isabelle, en lui écrivant pour le remercier d'un envoi de perdreaux, remarque plaisamment que la chaleur régnante ne réussit pas à la faire maigrir, mais que, si elle supportait encore autant de fatigues et de tracasseries qu'elle en avait endurées de la part de ces coquins de Français, elle ne garderait peut-être pas longtemps son embonpoint.

Sa belle humeur devait, un mois plus tard, être soumise à une épreuve imprévue. Le 17 juillet, les Vénitiens parvenaient à reprendre Padoue, et le 9 août François de Gonzague était lui-même surpris et fait prisonnier à Isola della Scala, village situé près de Legnago, sur l'Adige. Comme il rejoignait, à la tête d'une compagnie à cheval, l'artillerie impériale au siège de Padoue, une nuit où il se croyait en toute sécurité à Isola, des forces vénitiennes, commandées par Luca Malvezzi, entourèrent subrepticement la ferme où il campait. A la première alarme, le Marquis s'échappa par une porte de derrière, mais il fut découvert dans un champ de maïs par quatre paysans et emmené prisonnier à Legnago, puis à Venise. C'était une belle capture ; le camp de François, avec toute son argenterie, ses tentes, ses somptueuses tapisseries, ses équipements précieux et ses riches armures, tomba aux mains des vainqueurs, ainsi que « quelques-uns des plus beaux chevaux du monde (1) ». Grande fut la consternation à Rome et à Mantoue. L'irascible Jules II jeta son bonnet par terre en maudissant à haute voix saint Pierre. Les loyaux sujets du Marquis furent saisis d'un découragement voisin de la panique en apprenant que leur Seigneur avait été emmené en triomphe par ses vainqueurs à Venise et enfermé dans la grosse tour du Palais Ducal, nommée Torresella, munie pour l'occasion de barres et de verrous neufs (2).

Cependant, le courage et la force d'âme d'Isabelle furent à la hauteur des circonstances. Son premier mouvement de douleur fut de solliciter les prières des conseillers spirituels dans lesquels elle avait mis sa confiance, le Prieur Francesco Silvestri et ses amies les Carmélites de Mantoue. Elle demanda aussi l'aide et le conseil d'un viei

(1) Luigi da Porto, *Lettere storiche*, p. 106.

(2) Lorenzi, *Monumenti per la storia d. Pal. ducale*, p. 150 ; Luzio, *La Reggenza d'Isabella d'Este durante la prigionia del marito (1509-1510)*. Milano, 1910.

homme de loi, Prisciani, de Ferrare, qu'elle connaissait depuis l'enfance et qui était versé dans les arts de l'astrologie. Comme tous ses contemporains, Isabelle avait une foi superstitieuse dans le cours des astres. Elle s'était fait tirer son horoscope en 1494, à Urbin, par un savant astrologue qui lui avait particulièrement recommandé de ne pas monter à cheval. Elle suivit quelque temps sa prescription, puis sa passion d'écuyère l'emporta. Elle ne renonça jamais pourtant à certains préjugés ; elle consultait les astrologues sur l'avenir, se refusait à se mettre en route ou à commencer une entreprise sous certaines conjonctions de la lune et des étoiles. Et maintenant, dans sa détresse, elle implorait l'aide du vieil astrologue, qui lui répondit par une longue lettre dans laquelle il mêlait curieusement la foi chrétienne et la confiance superstitieuse dans les puissances occultes.

Il lui raconte comment, pendant qu'il déplorait ses malheurs dans un moment d'insomnie, une voix lui indiqua où chercher le secours. Il se leva, alluma sa chandelle et, ouvrant ses livres, découvrit qu'une remarquable conjonction, depuis longtemps attendue, entre l'étoile de Jupiter et la constellation du Dragon, aurait lieu le samedi soir 18 août, à sept heures vingt-sept minutes.

« A ce moment précis », continue-t-il, « agenouillez-vous et, les mains jointes et les yeux levés au ciel, répétez le *Confiteor* en priant Dieu ardemment de ramener votre très cher époux sain et sauf à vos côtés. Répétez trois fois cette prière et, peu après, la bénédiction demandée vous sera accordée. Vos jeunes fils et vos filles pourraient au même instant s'agenouiller et implorer la même grâce, afin que vos prières soient entendues. Août 1509 (1). »

Ceci fait, Isabelle sécha ses larmes et envisagea les circonstances avec son énergie et sa présence d'esprit accoutumées. Elle administra les affaires publiques, prépara la défense du territoire et usa de toutes les ressources de la diplomatie pour obtenir la délivrance de son mari. Elle manda des émissaires, non seulement à Louis XII et à Maximilien, mais même au Sultan, qui promit sans hésiter d'user de son influence sur le Doge en faveur de François. Elle comptait surtout sur le Pape, et le meilleur moyen de lier à sa cause Sa Sainteté étant de hâter l'union du neveu de Jules II avec sa fille Éléonore, elle fixa le mariage à l'automne suivant.

En novembre, la Duchesse Élisabeth vint en personne à Mantoue

(1) Luzio, *Giorn. St. d. Lett.*, 1900.

chercher la fiancée, et le 4 décembre Isabelle écrivit à son ancien ami Jacopo d'Atri, envoyé par elle à la cour deFrance pour plaider la cause de son mari :

« Nous avons reçu ici la Duchesse d'Urbin et une nombreuse et brillante suite, ce qui nous a coûté fort cher, mais nous a causé beaucoup de plaisir. Dans deux ou trois jours, elle emmènera notre jeune Duchesse que nous laissons volontiers partir avec elle, car nous espérons qu'elle nous attirera les faveurs de Sa Sainteté, d'autant plus que le Saint-Père désire qu'elle se rende, ainsi que le Duc, à Rome où il célébrera leur mariage. Sa Sainteté a envoyé à la mariée une litière splendide, tapissée de drap d'argent et de cordelières d'or. Elle était accompagnée de deux beaux pages en livrées assorties et d'un superbe cheval gris pommelé avec de riches harnais. Le Duc était en route *incognito* pour nous rendre visite, mais, arrivé à Carpi, il fut rappelé en toute hâte par un ordre du Pape lui enjoignant de se mettre à la tête des troupes de la Ligue pour marcher contre Ravenne (1). »

Le cortège nuptial partit le 9 décembre. La route fut marquée d'une série d'aventures désagréables et de difficultés imprévues. Ce fut d'abord, au départ de Mantoue, un brouillard si intense qu'Isabelle et sa suite ne purent même escorter Éléonore au delà des portes de la ville. Avant de parvenir à la villa de Gonzague qui devait être leur première halte, les voyageurs perdirent leur chemin et errèrent plusieurs heures en pleine nuit. « L'Astrologue qui a fixé le moment du départ », remarque Isabelle dans une lettre adressée à Rome, « a certainement fait un calcul faux ! Espérons que la fin du voyage sera plus heureuse ! »

Il n'en fut guère ainsi. Des banquets et des danses furent donnés en l'honneur des fiancés à Modène et à Bologne où les Duchesses logèrent dans le palais du Légat du Pape, le Cardinal Alidosi ; puis elles se rendirent à Faenza et manquèrent de se noyer en traversant un torrent dans la montagne. L'eau monta si rapidement et le courant était si fort que Picenardi ne dut son salut qu'à la nage. Dans une lettre humoristique à la Marquise, il décrit un chariot où se trouvaient avec leurs bagages deux femmes de la suite d'Éléonore, le tout flottant à la dérive et les bœufs emportés par la force du courant. « Les figures de Madonna Ginevra et de Madonna Pasina », ajoute-t-il, « vous auraient fait mourir de rire ! »

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 190.

Enfin, après de longues journées de fatigues, par de mauvais chemins et sous des pluies torrentielles, on arriva à Urbin. Le jeune Duc vint au devant du cortège. Il embrassa la belle Duchesse et serra dans ses bra sa « pauvre tante boiteuse », ainsi qu'Élisabeth se qualifie. Elle souffrait en effet d'une crise de goutte aiguë, et, après avoir salué son neveu, elle s'empressa de remonter dans sa litière.

« Les nouveaux époux », raconte Picenardi, « parcoururent à cheval les rues d'Urbin ; puis nous escortâmes tous la Duchesse jusqu'à son appartement dans le Palais... Son entrée a été vraiment superbe. Le Duc insistait pour recommencer le lendemain. Mais la Duchesse votre sœur s'y opposa, sur quoi le Duc entra en fureur, et menaça de s'en aller ; mais notre Madonna lui recommanda d'être raisonnable, et de ne pas se conduire comme un turc, ajoutant d'autres sages paroles qui le calmèrent. Puis arrivèrent de Rome, porteurs du bref papal, Messer César de Gonzague et le Comte Ludovic de Canossa, et tout le monde fut content (1). »

La jeune Duchesse fit une excellente impression à la Cour, au témoignage des nombreux amis d'Isabelle qui s'empressèrent de le lui faire savoir. Le spirituel Florentin Bernardo Dovizi de Bibbiena, qui se trouvait à Urbin avec son maître le Cardinal de Médicis, adressa à la Marquise une longue épître signée du plaisant surnom qu'il s'était donné : « *Il Moccicone* » (*le Nigaud, le Fou*). Il parle en termes chaleureux de la jeune princesse dont les charmes ont conquis toute la Cour.

« Ses manières et sa tenue sont parfaites. Chacun s'accorde à le dire,... entre autres Madonna Emilia dont vous apprécierez le jugement à cause de son intelligence et de sa bonté. Notre jeune Duchesse plaît infiniment à Madonna, mais la grande affection qu'elle lui porte peut, il est vrai, la rendre aveugle. Que dirai-je de plus ? Madonna Éléonore est le vivant portrait de son auguste mère (2). »

Ces lettres d'anciens amis venaient à propos adoucir les soucis d'Isabelle. Les dépenses du mariage pesaient lourdement sur le budget de Mantoue, ainsi que la dot élevée exigée par le Pape et par la mère de François-Marie, au moment où avait été dressé le premier contrat de mariage du vivant du Duc Guidobaldo. Dans son désir de plaire au Pape et à ses parents, Isabelle avait donné à sa fille un trousseau et

(1) Luzio e Renier, *op. cit.*, p. 195.
(2) Luzio e Renier, *op. cit.*, p. 197.

Cl. Alinari.

LE TITIEN : PORTRAIT PRÉSUMÉ D'ÉLÉONORE DE GONZAGUE, DUCHESSE D'URBIN (1493-1570) (« LA BELLE DU TITIEN »).

(Florence, Pitti.)

des bijoux de grand prix qui dépassaient de beaucoup la somme prévue par le contrat, ainsi qu'elle eut soin d'en informer Brognolo, son agent à Rome.

Cependant, rien ne pouvait la détourner du but qu'elle poursuivait sans relâche : obtenir la liberté de son mari. Le Marquis trouvant fort triste la sévère réclusion qui lui était imposée à Venise, Isabelle lui envoya son ténor favori, Marchetto, le joueur de luth Angelo Testagrossa, et plusieurs autres chanteurs de sa Cour, pour tromper l'ennui des heures de captivité. Mais on ne permettait leur visite qu'à de rares occasions et les grandes dépenses que leur séjour occasionnait, aussi bien que la sévérité des autorités vénitiennes, contraignirent la Marquise à les rappeler en janvier. Elle envoya à François, sur sa demande expresse, son portrait par Costa et celui de sa fille nouvellement mariée. François devait les offrir, lorsqu'il fut mis en liberté, à son ami le Sénateur Alvise Marcello, dans le palais duquel, quinze ans plus tard, Marc Antonio Michiel les vit encore.

Isabelle fit aussi de riches présents aux personnages influents des Cours de France et d'Allemagne dans l'espoir de les gagner à sa cause Elle fit offrir par son secrétaire Scalona, à Matthäus Lang, Évêque de Gurk, le tout-puissant Légat impérial, un beau vase d'argent rehaussé d'émaux représentant des scènes de la vie de Romulus (1), et elle envoya à la Reine de France une superbe Madone peinte par Costa. Si Isabelle avait osé suivre le conseil de son ambassadeur, elle eût ajouté quelque chose à son envoi. « Le Roi », lui disait-il, « porte parfois un chapeau de feutre poilu tout râpé; si vous lui en offriez une paire de soie, il l'accepterait volontiers. » (2). Le 24 janvier 1510, ce tableau précieux, « le même, écrit-elle, qui fut admiré dans notre Camerino par Monseigneur de Tyande », après avoir été retouché par le peintre, fut donc confié à Jacopo Soardino chargé de l'emporter en France. Des lettres adressées à Jacopo d'Atri y étaient jointes, le priant d'insister auprès de la Souveraine sur l'ardent désir qu'avait Isabelle d'obtenir la liberté de son mari. Ces lettres se croisèrent avec des dépêches de l'Ambassadeur qui informaient Isabelle de la prochaine arrivée de Louis XII à Milan et lui rapportaient une curieuse conversation qu'il avait surprise entre le Roi et la Reine de France.

Anne de Bretagne, semble-t-il, avait eu sérieusement le projet

(1) Luzio, *Federico*, p. 6.
(2) Luzio, *La Reggenza d'Isabella d'Este.*

d'accompagner le Roi en Italie et avait fait de grands préparatifs pour ce voyage, auquel elle renonça par la suite.

« Le Roi, fort avisé, » écrivit Jacopo d'Atri à la Marquise, « l'avertit franchement qu'elle trouverait un grand contraste entre sa propre personne et celle de nos dames, qu'il faudrait qu'elle fît de grands efforts si elle voulait vous égaler ; que Votre Excellence, en premier lieu, et après vous la Duchesse de Ferrare et beaucoup d'autres, seraient de dangereuses rivales ; que de plus, si elle voyageait en Italie, elle serait anéantie rien qu'à la vue de la nouvelle mariée votre fille, tant Sa Majesté Très Chrétienne fait de cas de l'incomparable beauté, de la sagesse et de la vertu de Madonna Éléonore ! Depuis cette conversation, la très sage Reine, qui parle peu (donnant par là une grande preuve de jugement), s'est persuadée qu'elle ne peut rivaliser avec nos princesses italiennes et a décidé de se faire accompagner par quatre nobles dames : la Marquise de Montferrat (qu'elle dit être Française), Mme de Nevers, Mme de Longueville et une dame de Bretagne, toutes fort belles et très hautement estimées. Elle compte ne porter que des vêtements en drap noir ou couleur de tan, et jamais de belles robes, afin de ne pas se mesurer avec vous, persuadée que la dernière d'entre vous la surpasserait. A mon avis, il n'en sera pas ainsi, car, si elle vient en Italie selon son vif désir, elle paraîtra dans toute sa pompe et sa gloire et se présentera comme la Reine non seulement de la France, mais de tout l'univers. Je ne crois pas qu'elle fasse étalage de brocarts ou d'habits somptueux, mais ses gardes à pied émerveilleront tous les yeux, et elle-même, avec la fierté qui la caractérise, vous montrera des choses inconnues jusqu'ici en France et en Italie, mais qu'elle peut se procurer si cela lui plaît. Elle a aussi un grand choix de bijoux. Je ne puis m'empêcher de dire qu'il serait à souhaiter que les bérets et les corsages décolletés, qui sont à la mode maintenant en Italie, fussent aussi décents que ceux portés ici. Ces bérets, qui donnent aux femmes des airs de garçons, et cette mode de laisser la gorge nue ne plaisent pas aux étrangers, et si les Français venus en Italie les admirent, ils ne le font que par flatterie. Je ne cherche pas à le nier, car la sincérité est après tout la meilleure des politiques. Ainsi préparez-vous, si Sa Majesté vient, chère Madonna, à faire honneur au nom latin (1). »

Isabelle manifesta une grande joie en apprenant le projet de la visite de Sa Majesté Très Chrétienne en Italie, persuadée que la présence du Roi à Milan amènerait la délivrance de son mari, « fût-il nécessaire, ajoute-t-elle, de recourir aux armes ». Dans un post-scriptum, elle remercie d'Atri de lui avoir envoyé le portrait du bouffon de la Cour, Triboulet, — le Rigoletto de Verdi (2), — et renou-

(1) Luzio, *Nuova Antologia*, 1896.
(2) Luzio, *La Reggenza d'Isabella d'Este.*

velle sa demande d'un vocabulaire français pour mieux connaître cette langue. Mais Louis XII se désintéressait de la guerre contre Venise et ne fit rien pour la mise en liberté de son allié. Le Roi et l'Empereur avaient appris à se défier des intrigues de François de Gonzague, et ils informèrent la Marquise qu'ils n'entreprendraient aucune démarche auprès de la République en faveur de son mari, avant d'avoir reçu son fils Frédéric en otage. La seule pensée de se séparer de son fils remplit d'angoisse le cœur de la pauvre mère, et lorsque Maximilien renouvela cette proposition, Isabelle malgré les protestations violentes de son mari envoya cette réponse indignée à Donato di Preti, son chargé d'affaires à la Cour impériale (1) :

« Pour tous ceux qui savent ce que c'est que l'amour maternel, la demande qui concerne notre cher fils aîné, Frédéric, est cruelle et presque inhumaine. Plusieurs raisons la rendent difficile, sinon impossible à réaliser. Nous sommes persuadés que Sa Majesté veillerait sur lui et le protégerait, mais comment consentir à exposer aux dangers d'un voyage long et difficile un enfant si jeune et si délicat? Vous comprendrez aussi que la présence de ce cher enfant, espoir et joie de nos sujets, est pour nous un réconfort et une consolation, tant que se prolonge la malheureuse situation de son père. Nous priver de notre fils serait nous priver de la vie même, et de tout ce qu'il peut y avoir de bon et de précieux sur terre. Si vous nous prenez Frédéric, prenez aussi notre vie et nos États. Donnez cette réponse franche et définitive, nous subirons tout plutôt que de nous séparer de notre fils, et vous pouvez considérer notre résolution comme mûrement réfléchie et inébranlable. »

Dans ces circonstances, Isabelle s'adressa une fois encore au Pape. Le Pontife était satisfait d'avoir humilié Venise et prêta une oreille complaisante aux propositions de paix que lui firent les Ambassadeurs de la République. Le 24 février, il donna enfin solennellement l'absolution à Venise, dont les « cinq envoyés vêtus d'écarlate » se tinrent une heure agenouillés à ses pieds sous le portique de Saint-Pierre. Après le chant du *Miserere*, les grandes portes furent ouvertes et l'accès de l'église fut de nouveau permis aux Vénitiens (2). Isabelle comptait naturellement que cette réconciliation entraînerait la délivrance de son mari, d'autant plus que le Duc d'Urbin avait emmené sa jeune femme à Rome où le Pape leur avait fait à tous deux un chaleureux accueil et avait célébré leur arrivée par des fêtes ininterrompues. Mais quand François-

(1) Luzio, *Federico*, p. 7.
(2) Brosch, *Papst Julius II*, p. 288; Creighton, V. 127; Pastor, *Hist. of the Popes*, VI, p. 319.

Marie se hasarda à plaider la cause de son beau-père, le Pape entra dans une colère violente, lui reprocha dans les termes les plus vifs de vouloir jouer le rôle du Valentinois en s'imposant à la Papauté, et le chassa de sa présence. Éléonore n'eut pas plus de succès auprès du Pape, malgré les marques d'affection qu'elle en recevait.

Un jour pourtant que, du balcon de Saint-Pierre, il assistait aux courses du Carnaval, le Saint-Père s'était écrié avec une satisfaction marquée : «Le Marquis de Mantoue à déjà remporté deux palliums ; j'espère qu'il va encore gagner celui-ci et nous allons entendre le peuple acclamer Mantoue ! »

Sur quoi, les deux Duchesses d'Urbin saisirent l'occasion de le supplier de se souvenir du Marquis prisonnier. Sa Sainteté répondit avec bonté : « Un peu de patience, mes enfants ! » A ce moment, les couleurs des Gonzague parurent sur le champ de courses et le cheval du Marquis gagna le prix sur plus de quarante autres. Une immense acclamation retentit : « Mantoue ! Mantoue ! Turco ! Turco ! », à la grande joie, non seulement d'Éléonore et d'Élisabeth, mais encore du vieux Pape, qui rit de bon cœur et rentra chez lui de fort belle humeur (1). Cet incident, rapporté à la Marquise par un témoin oculaire, Picenardi, contribua à ranimer ses espérances, mais, lorsque Jules II se décida enfin à demander la délivrance de François sous prétexte qu'il avait besoin de ses services, les Vénitiens s'y refusèrent ; ils exigeaient des gages, et plusieurs mois se passèrent avant qu'on tombât d'accord sur les conditions de la libération. Enfin, en juillet 1510, le Marquis fut mis en liberté et se rendit à Bologne pour voir le Pape qui le nomma Gonfalonier de l'Église à la place d'Alphonse d'Este. Mais le Doge exigea que son fils Frédéric, âgé de dix ans, fût envoyé à Rome comme otage pour répondre de l'attitude de son père. Forcée de se séparer de son fils, Isabelle éprouvait une certaine consolation à le savoir à Rome entouré d'amis, et élevé au milieu de la société la plus polie et la plus brillante de l'époque. La séparation lui coûta pourtant bien des larmes, et en confiant son fils à Matteo Ippoliti et à Stazio Gadio, elle leur recommanda de lui envoyer des nouvelles tous les jours. Elle remit au jeune enfant une relique précieuse (un bracelet contenant l'Évangile de saint Jean), afin qu'il échappât à tout danger pendant son long voyage.

Après quelques jours passés en compagnie de son père à Bologne où Francia, nous le savons, fit son portrait, Frédéric arriva à Rome

(1) Luzio, *op. cit.*, p. 58.

assez tôt pour embrasser sa tante la Duchesse Élisabeth. Celle-ci, avant de retourner à Urbin, envoya à sa mère un aimable billet pour la rassurer sur la santé de l'enfant. Sur les ordres du Pape, Frédéric et sa suite furent logés au Belvédère, dans une villa bâtie sur les hauteurs qui dominent la campagne romaine et les monts Albains et que Bramante venait d'agrandir et de relier au Vatican. Dans la cour spacieuse dessinée par le grand architecte, plantée de buissons d'orangers, ornée de fontaines et de vieux sarcophages, Jules II avait placé son incomparable collection de statues antiques qui comprenait le fameux *Laocoon* et l'*Apollon* dit « du Belvédère ». C'est là aussi que l'*Hercule* décrit par Giorgio da Negroponto dans sa lettre à Isabelle avait été placé, à l'entrée de la cour, ainsi que l'inscription « PROCUL ESTE PROFANI » gravée sur le portique.

« Son Altesse, » écrit Stazio Gadio, « est logée dans le plus bel appartement de ce palais, et prend ses repas dans une superbe loggia qui regarde la campagne et mérite bien son nom de Belvédère. Ses journées se passent à en parcourir les salles, ainsi que le jardin d'orangers et de pins, ce qui lui procure beaucoup de plaisir et de distraction, mais il ne néglige pas son chant, réclame souvent lui-même son maître et répète chaque jour l'office. Il reprendra sans doute ses leçons, dès que Maestro Francesco Vigilio arrivera. »

Ce dernier, qui était tombé malade à Bologne, ne put jamais entreprendre le voyage de Rome.

Très désireuse que l'éducation de l'enfant ne soit pas négligée, Isabelle, dans sa correspondance, lui recommande sans cesse d'étudier le chant, d'être appliqué à ses leçons, et de consacrer du temps à l'équitation et aux exercices de chevalerie. En retard pour la lecture, le petit prince avait montré tout jeune une grande facilité de mémoire et, à huit ans, il savait déjà par cœur de longs passages d'Ovide qu'il chantait de sa voix claire, en courant dans le Castello.

Les fréquents déplacements de Frédéric avaient compromis la régularité de ses études. Mais Isabelle reconnaissait qu'il avait néanmoins appris beaucoup.

« Vous avez l'occasion d'acquérir à Rome toute la science et toute l'expérience désirables, » lui écrit-elle, « vous pouvez vous amuser, mais sans cesser de vous adonner aux lettres, plus nécessaires encore aux princes qu'aux autres hommes. »

La Marquise était particulièrement satisfaite d'apprendre l'intérêt que Frédéric portait à l'antiquité classique et de savoir qu'il

allait journellement au Colisée, au Capitole ou au Forum, en compagnie de l'Arétin qui lui servait de guide. De toutes les statues antiques du Belvédère, le *Laocoon* était celle que Frédéric admirait le plus, et il écrivait à sa mère qu'il brûlait de lui envoyer cette œuvre divine, sachant combien elle l'apprécierait. Le grand orfèvre lombard Caradosso, qui travaillait alors pour le Pape à Rome, s'offrit à faire du groupe fameux un modèle réduit en or que Frédéric pût porter à son chapeau, et suggéra l'idée qu'un second exemplaire en fût envoyé à sa mère. Mais la Marquise, à court d'argent, dut refuser la séduisante proposition de l'artiste. Elle fut néanmoins très sensible au souvenir affectueux de son fils et le remercia de songer à lui envoyer les antiques qu'il voyait. Cette tendre pensée, ainsi que le plaisir qu'il prenait aux belles choses, étaient pour elle des signes certains d'une bonne nature et d'un esprit cultivé (1).

« Plus vos lettres sur mon fils Frédéric et sur ce qui se passe à la Cour seront longues et nombreuses, plus elles me feront plaisir », écrit-elle aux serviteurs qui avaient accompagné le jeune prince à Rome ; et, certes, ses prescriptions étaient fidèlement suivies. Chaque jour, Stazio, Grossino ou Ippoliti lui décrivaient en détail les occupations et les amusements du prince, ses promenades à pied ou à cheval dans Rome et dans la campagne, les habits qu'il portait, les visites qu'il faisait ou qu'il recevait. On lui montrait un jour le trésor du Pape au château Saint-Ange avec toutes ses richesses accumulées, les douze statues en or des Apôtres, la tiare évaluée à 80000 ducats, les superbes coffres remplis de croix, de mitres rehaussées de pierres précieuses, de vaisselle d'or et d'argent. Un des gardiens voulut poser la tiare sur la tête de Frédéric, mais il s'écria : « Non, je ne veux pas être Pape, mais Capitaine de l'Église ! » et il brandit une lance, à la grande admiration des assistants qui le comparèrent au jeune Achille.

Stazio eut soin de dire à la Marquise l'enthousiasme que soulevait le beau garçon lorsqu'il passait à cheval dans les rues de Rome, vêtu de brocart blanc et or, avec une toque de velours pourpre posée sur ses boucles blondes ; il louait aussi sa générosité envers les chanteurs et les musiciens qui, les soirs d'été, venaient pour le distraire dans les jardins du Vatican ; il était toujours disposé, disait-il, à donner plus que le docteur Maestro Luca ne jugeait nécessaire. Mais Isabelle était loin d'encourager ces prodigalités, et en apprenant que Frédéric avait donné à l'un de ses serviteurs un chapeau brodé d'or, elle blâma sévè-

(1) Luzio, *op. cit.*, p. 10.

rement Ippoliti de l'avoir laissé faire. Si Frédéric l'avait ôté de sa tête pour le placer en témoignage de faveur sur celle d'un courtisan, sa mère l'eût approuvé, mais des serviteurs ne devaient pas faire de semblables demandes à leur maître et encore moins à un enfant. La Marquise enjoignait en même temps à Ippoliti de veiller sur sa propre conduite, de ne jamais réprimander ni frapper le prince en public, mais de le traiter avec le respect dû à son rang.

La colère du Pape se tournait maintenant contre la France et ses alliés ; ayant déclaré la guerre à Alphonse, frère d'Isabelle, et Duc de Ferrare, il alla rejoindre l'armée pontificale à Bologne. Ce fut là qu'à la fin de septembre Frédéric le retrouva. Il eut bientôt fait de conquérir le cœur du vieillard avec son jeune et souriant visage et le charme de ses manières. L'entourage du Pape ne tarda pas à s'en apercevoir : il était devenu le compagnon favori de toutes ses expéditions, et la seule vue de l'enfant suffisait souvent pour apaiser la colère du Pontife.

Cependant Isabelle insistait pour que Frédéric reprît ses leçons. Il lut Virgile et fit des thèmes latins, pendant que le Pape, malgré son grand âge et les rigueurs d'un rude hiver, faisait campagne en personne, bravant le gel et la neige dans les tranchées de Mirandola. En février, Frédéric fut autorisé à se rendre à Urbin où il resta jusqu'en avril. Il passa un joyeux carnaval en compagnie de sa sœur et de sa tante, gâté, choyé par toute la Cour. Des soupers, des danses, des représentations et des mascarades furent chaque soir donnés en son honneur ; les journées se passaient à chanter avec sa sœur Éléonore et Émilia Pia. Julien de Médicis, Pietro Bembo et le violoniste Jacopo di San Secondo rivalisaient d'attentions envers lui. La sympathie qu'inspirait Isabelle rejaillissait sur son fils et chacun en le louant cherchait à s'assurer la bienveillance de la Marquise. « O Madonna ! » écrit un jour à Isabelle Bibbiena, le secrétaire du Cardinal de Médicis, « vous avez un fils exceptionnel et vous trouverez plus de joie en lui que dans le monde entier ! »

CHAPITRE XXIV

L'EXPÉDITION DE JULES II CONTRE FERRARE

1511-1512

CAMPAGNE DU PAPE CONTRE FERRARE. || EFFORTS D'ISABELLE POUR RÉTABLIR LA PAIX. || L'ÉVÊQUE DE GURK A MANTOUE. || PRISE DE BOLOGNE PAR LES FRANÇAIS. || ASSASSINAT DU CARDINAL ALIDOSI PAR LE DUC D'URBIN. || GRAVE MALADIE DU PAPE. || INFLUENCE DE FRÉDÉRIC SUR LUI. || MORT D'AURA, CHIENNE FAVORITE D'ISABELLE. || LA SAINTE LIGUE CONTRE LA FRANCE. || VICTOIRE ET MORT DE GASTON DE FOIX A RAVENNE. || LES FRANÇAIS CHASSÉS D'ITALIE. || FRÉDÉRIC AU VATICAN. || L'APOLLON DU BELVÉDÈRE ET LA STATUE DU TIBRE. || LE DUC DE FERRARE VIENT A ROME.

La délivrance de son mari et les éloges qu'on faisait de son fils causèrent une vive joie à Isabelle. Elle fut heureuse d'apprendre, par la Duchesse Élisabeth et par ses amis de Rome, que le Pape, malgré la violence de son caractère, était bien disposé pour elle et son mari et que Frédéric lui inspirait une réelle affection. Mais la campagne dirigée contre son frère par Jules II et sa résolution de conquérir à tout prix Ferrare ne tardèrent pas à renouveler ses angoisses. Elle était désolée de voir son mari et son gendre à la tête des troupes qui envahissaient le territoire d'Alphonse et elle employa toute son influence pour ramener la paix. Le Duc d'Urbin avait réussi à prendre Modène et Mirandola, et le Pape, entraîné par son ardeur belliqueuse, avait escaladé les remparts sur une échelle de siège pour entrer dans la ville par la brèche que ses canons avaient ouverte. Mais, malgré ses revers, Alphonse tenait encore en échec les forces pontificales, et l'approche d'une armée de secours française commandée par Trivulce obligea le Pape à se replier sur Bologne. Une trêve fut conclue et, sur les instigations d'Isabelle, les Ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Allemagne se réunirent à Mantoue pour discuter les termes de

la paix (1). Le Ministre favori de l'Empereur, Matthäus Lang, Évêque de Gurk, arriva dès les premiers jours de mars et fut magnifiquement reçu par la Marquise.

Ce hautain prélat est décrit par le maître des cérémonies, Paride Grassi, comme un grand et bel homme, avec de longs cheveux blonds et des manières de barbare (2). Il prenait des airs de souverain, portait un costume laïque et restait assis devant le Pape, sa barrette sur la tête. Très sensible au charme féminin, il ne tarda pas pourtant à être complètement séduit par l'habile Marquise.

« L'Illustre Signora Marchesana, » écrivait de Mantoue Guido Silvestri à son maître le Cardinal d'Este, « est décidée à obtenir la paix. Ce misérable Casola lui a dit l'autre jour devant nous tous que les flèches de Cupidon étaient les seules armes qu'elle devrait redouter, ce qui nous a donné à tous un fou rire ! (3) »

Casola, poète comique au service du Cardinal d'Este, envoya à son maître un étrange récit de l'entretien qu'avaient eu l'Évêque allemand et Isabelle : « L'Évêque de Gurk a rendu l'autre jour visite à la Marquise. J'ai diverti toute l'assistance en lui servant d'interprète ; nous avons ri à avoir mal aux côtes. » Quant à la politique du jour, il n'en fut pas question. La conversation roula sur les jeux et les baisers ; de gaies chansons furent chantées, des propos d'esprit échangés, et toutes sortes de folies débitées par les envoyés allemands, Isabelle et ses dames.

Malheureusement, lorsque Lang arriva ensuite à Bologne, le Pape ne voulut prêter l'oreille à aucune des propositions de paix de l'Empereur, et l'Évêque partit brusquement sans chercher à dissimuler son dépit.

Les hostilités reprirent donc aussitôt, et le Pape avait à peine quitté Bologne que Trivulce surprit l'armée du Duc d'Urbin, la défit et s'empara de la ville. Le 23 mai, les Bentivogli rentrèrent en triomphe, la statue en bronze de Jules II par Michel-Ange fut renversée par la populace, puis fondue sur les ordres d'Alphonse d'Este et transformée en un canon qu'il baptisa « *la Giulia* ». Le lendemain, le Légat du Pape, le Cardinal Alidosi, fut poignardé dans les rues de Ravenne par le Duc d'Urbin qui l'accusait d'avoir livré traîtreusement Bologne aux Français.

(1) Pastor, *Hist. of the Popes*, VI, p. 344.
(2) Paride Grassi, *Diarii*, éd. Frati, p. 260, etc.
(3) Luzio e Renier, *Giorn. St. d. Lett.*, 1900.

Un mois après, le vieux Pape rentrait à Rome. Sa santé était épuisée par les fatigues et les soucis, ses armées étaient battues, ses espérances trompées. Bologne était perdue, et presque sous ses yeux son favori venait d'être assassiné par son propre neveu. Mais son énergie ne l'abandonnait pas. Il tint en échec les Cardinaux révoltés qui, soutenus par l'Empereur et par Louis XII, avaient convoqué un grand Concile à Pise, en proclamant lui-même qu'un Concile général aurait lieu au Latran en avril 1512. Il entama des négociations avec l'Espagne et Venise dans le but de former une Ligue pour défendre l'Église et chasser les Français d'Italie.

Il ouvrit en même temps des poursuites judiciaires contre son neveu au sujet du meurtre du Cardinal Alidosi. Mais le mécontentement que lui avait causé le Duc d'Urbin ne diminuait en rien son affection pour le fils d'Isabelle, le jeune beau-frère de François-Marie. L'enfant était son compagnon de table au Vatican et l'escortait dans ses promenades journalières à pied et à cheval. Lorsque les Cardinaux venaient dîner au Vatican, ils étaient placés à des tables à part, tandis que Frédéric seul était à la petite table du Pape. Le soir, ils jouaient ensemble au trictrac ou allaient souper avec Agostino Chigi dans les jardins de sa nouvelle villa du Transtevere.

Ce fut au cours de cet été que Raphaël peignit le Pape Jules II dans la fresque qui a pour sujet Grégoire IX donnant les décrétales, à droite de la fenêtre dans la Chambre de la Signature; le peintre représenta le Souverain Pontife portant la barbe qu'il avait fait vœu de ne raser que lorsque les Français seraient chassés d'Italie! Le 16 août, Grossino écrit à Isabelle que Sa Sainteté a prié Raphaël « d'introduire le portrait de Signor Federico dans la chambre qu'il décore actuellement au palais, et dans laquelle il a déjà représenté Sa Sainteté avec sa barbe d'après nature ».

Pour obéir à l'ordre du Pape, Raphaël reproduisit les traits du jeune homme dans sa grande fresque de l'École d'Athènes. La tête de Frédéric apparaît dans un groupe à gauche derrière le philosophe Averroës, tandis que le jeune homme au vêtement flottant blanc et or est censé être son beau-frère François-Marie.

Au commencement d'août, le Pape emmena Frédéric à Ostie pour chasser pendant quelques jours. Grossino décrit la joie du vieillard lorsqu'il abattit un gros faisan : « Il rit bruyamment et nous conta avec fierté sa prouesse, en montrant sa victime à tout le monde (1). »

(1) Luzio, *Federico*, p. 21.

La veille de l'Assomption, Jules II revint à Rome, et assista à l'office solennel des Vêpres dans la chapelle Sixtine au moment où la partie centrale des fresques peintes par Michel-Ange sur la voûte fut dévoilée (1). Trois jours après, il tombait atteint d'une fièvre violente, et refusait avec son obstination habituelle de prendre la nourriture et les médicaments ordonnés par ses médecins.

Le 23, on disait le Pape mourant. Il fit son testament, absolvant le Duc d'Urbin, qui accourut à Rome en apprenant la maladie de son oncle. « Sa Sainteté se meurt, » écrivait l'Ambassadeur de Venise, « le Cardinal de Médicis me dit qu'il ne passera pas la nuit ; la ville est en émoi. Chacun prend les armes (2). »

Au Vatican, tout était confusion ; les serviteurs avaient disparu, les appartements étaient déjà dépouillés des meubles et des objets précieux. A cet instant critique, Frédéric donna une preuve remarquable de son influence sur le Pape et, au dire des spectateurs, sauva la vie de l'irascible vieillard. « Jetez ces médecins maudits par la fenêtre », criait le Pape, en se moquant de son neveu François-Marie et de ses autres parents qui cherchaient vainement à lui faire prendre quelque nourriture.

« Chacun était désespéré, » écrivait Stazio Gadio à Isabelle, « et Sa Sainteté refusait tout, lorsque le Signor Federico prit une tasse de bouillon avec deux jaunes d'œufs battus et, l'apportant lui-même au chevet de Sa Sainteté, le supplia de l'avaler pour l'amour de lui et de Notre-Dame de Lorette... Et l'on dit à Rome que le Pape Jules vivra, grâce au Signor Federico (3). »

La volonté de fer et la constitution robuste du malade triomphèrent de la prostration dans laquelle la fièvre l'avait plongé ; il recommença à manger et à boire et à gronder ses serviteurs aussi rudement que par le passé. Trois jours après, Gadio écrivait que sa maladie était déjà oubliée (4).

Pendant que la confusion régnait à Rome, où la mort du Pape était attendue d'heure en heure, Isabelle et ses courtisans — détail typique qui donne bien la mesure de la frivolité de l'époque — pleuraient à Mantoue une petite chienne favorite nommée Aura, compagne fidèle de la Marquise : « La plus jolie et amusante créature que l'on pût voir », poursuivie par un gros chien, s'était tuée en tombant d'un rocher!

(1) Pastor, *op. cit.*
(2) M. Sanuto, *Diarii*, XII, p. 482.
(3) Luzio, *op. cit.*, p. 22.
(4) Sanuto, XII, p. 482 ; Paride Grassi, *Diarii* ; Pastor, *op. cit.*, VI, p. 370.

Calandra écrivait à Frédéric : « Ce soir, Son Excellence a pleuré à table et elle ne peut parler d'Aura sans soupirer. » La pauvre petite bête fut placée dans une boîte de plomb et une belle tombe fut préparée pour elle dans la nouvelle loggia que la Marquise avait fait bâtir à l'automne. A Mantoue, à Rome et à Ferrare, des élégies, des épitaphes, des sonnets et des épigrammes en vers latins et italiens furent composés par les meilleurs poètes du temps, Tebaldeo et Scalona, Equicola et Celio Calcagnini, et une vingtaine d'humanistes les plus célèbres. Frédéric prit part au chagrin de sa mère et lui envoya aussi des vers latins à la mémoire d'Aura composés par Messer Filippo Beroaldo et d'autres, qui sont conservés aux archives de Gonzague avec une foule d'hommages du même genre (1).

Des soucis plus graves et de plus lourds chagrins ne tardèrent pas à assombrir la vie d'Isabelle. La santé de François de Gonzague avait souffert de sa captivité prolongée et des fatigues endurées pendant sa campagne d'hiver contre Mirandola, et il dut alors renoncer à sa vie active. Cette oisiveté forcée, si contraire à ses habitudes, et la maladie incurable dont il souffrait, changèrent son caractère, le rendirent faible, irrésolu, irritable et chagrin. Pendant le reste de sa vie, il se reposa de plus en plus sur sa femme qui prit une part prépondérante dans la direction des affaires publiques. « Vous pouvez être assuré, » écrivait Equicola au Duc Alphonse, « qu'ici l'on se réfère pour toute chose à Madonna ; pas une feuille n'est bougée sans qu'elle ne le sache et n'y consente. »

La tâche qu'elle avait assumée n'était d'ailleurs pas des plus faciles.

Jules II, dès qu'il fut guéri, reprit ses projets avec une énergie nouvelle, et en octobre 1511 une Sainte Ligue entre l'Espagne, Venise et le Pape était proclamée à Rome. Vers la fin de janvier 1512, les troupes pontificales et espagnoles commandées par Raymond de Cardona, Vice-Roi de Naples, assiégèrent Bologne et les Vénitiens s'emparèrent de Brescia. Mais cette dernière ville fut rapidement reprise et cruellement saccagée par le neveu de Louis XII, Gaston de Foix, qui poursuivit ses succès en envahissant les Romagnes. Le jour de Pâques, les armées se rencontrèrent dans les plaines voisines de Ravenne et, après un rude combat, la supériorité de l'artillerie d'Alphonse d'Este décida du succès de la journée. L'armée de la Ligue fut complètement défaite ; le Cardinal de Médicis, le Légat du Pape, deux de ses généraux,

(1) Luzio, *Giorn. St. d. Lett.*, 1899, p. 44-46.

Fabrizio Colonna et le Marquis de Pescara, furent faits prisonniers avec tous leurs canons et leurs bannières. Mais le général victorieux, Gaston de Foix, étant tombé au fort de la mêlée, personne ne put le remplacer, l'armée se démoralisa, et les chefs se prirent de querelle. Alphonse d'Este se retira à Ferrare. Le Duc d'Urbin, qui avait jusque-là refusé d'agir, se porta alors en avant au secours du Pape avec de nouvelles forces et reçut une fois encore le bâton de commandement, tandis qu'à l'appel du Saint-Père un important contingent de Suisses, commandés par le Cardinal Schinner, descendait sur Milan. Le 3 mai, trois semaines seulement après le désastre de Ravenne, le Pape, dont l'indomptable courage ne se démentait jamais, ouvrit le Concile de Latran et proclama la nullité du Concile de Pise.

Un mois plus tard, les Milanais prenaient les armes et secouaient une fois de plus le joug de la France. Les généraux français repassèrent les Alpes avec leurs troupes et Bologne ouvrit ses portes au Légat du Pape. Le triomphe du Saint-Père était complet, il ordonna que la délivrance de l'Italie fût célébrée dans toutes les églises par des processions et des actions de grâce.

Cependant, le fils d'Isabelle vivait toujours au Vatican. Depuis la guérison de Jules II, l'ascendant que Frédéric avait pris sur lui n'avait fait que croître. A l'ouverture du Concile de Latran, où il accompagna Sa Sainteté, il portait son épée et sa cuirasse sur un pourpoint de satin blanc et de brocart d'or, brodé des lettres grecques alpha et omega, que sa mère lui avait envoyé pour la circonstance, ainsi qu'une toque de velours et une médaille d'Hercule en or par Caradosso. Stazio raconte que l'équipement guerrier de Frédéric amusa beaucoup le Pape qui, le menaçant de sa canne, l'interpella en lui disant : « Êtes-vous prêt à vous mesurer avec moi? » Mais, après la messe, le jeune prince esquiva les longues oraisons et les fatigantes cérémonies qui suivirent et, conduit par Agostino Chigi, alla dîner au couvent de San Gregorio sur l'Aventin et écouter les récitations comiques de l'Aretino. Le riche marchand multiplia les fêtes en l'honneur de son jeune hôte. Gadio énumère à Isabelle la quantité de viandes fines, les vins des meilleurs crus, les melons et les fruits les plus savoureux qui furent servis à cette occasion. Il raconte les scènes pastorales que de jeunes paysans venus de Sienne, ville natale du Pape Jules II, jouèrent devant son fils. Chigi emmena un jour Frédéric visiter ses carrières d'alun à Civita-Vecchia et passer la journée du dimanche dans un pavillon de chasse de la forêt. La table était chargée d'une telle profusion de gibier et de poisson que l'honnête précepteur mantouan du prince en fut stupéfait. Il ne pou-

vait comprendre comment tant de luxe existait en ces lieux sauvages et déserts.

Le jour de la fête de saint Sébastien, Frédéric se rendit à la basilique de Saint-Paul hors les murs pour gagner les indulgences attachées à un crucifix devant lequel sainte Brigitte avait prié et qui est encore conservé dans une chapelle latérale. Après avoir dîné avec les Pères Bénédictins, il fut conduit, par le capitaine génois des galères pontificales, sur un bateau du Tibre dont les esclaves galériens formaient l'équipage.

On tira des salves et les trompettes sonnèrent pour annoncer sa visite, mais la vue des rameurs le remplit de compassion, lui et ses compagnons.

« Je n'avais jamais vu de galériens, » écrivit Grossino à la Marquise, « mais je crois que peu de gens pourraient n'être pas affligés à la vue de ces infortunés enchaînés par les jambes et presque nus. Ils vivent de pain et d'eau et leur peau est noircie par les intempéries. Pauvres gens ! ils doivent envier les morts! Leur seule distraction est de faire des cordes pendant leurs moments de repos. »

Les acclamations de ces misérables créatures se mêlèrent pourtant aux salves de l'artillerie, et le secrétaire s'empresse d'ajouter que Signor Federico donna de l'argent à beaucoup d'entre eux. Grossino continue son récit en racontant la visite faite au retour à l'église Saint-Sébastien et parle du bloc de marbre qui porte l'empreinte du pied de Notre Seigneur. « Malgré une violente averse », raconte-t-il, « tout Rome s'y était donné rendez-vous. »

Dans la même lettre, Grossino décrit une visite faite le jour de la fête de sainte Agnès à l'église qui porte son nom, située à quelques kilomètres en dehors des murs. « C'est, » dit-il, « un sanctuaire des plus anciens, aussi vieux que Rome, rempli de belles choses antiques. » Et il cite les six beaux candélabres de pierre blanche et le sarcophage de porphyre consacré à Bacchus, qui ont été transportés depuis au Vatican.

Il donne enfin une longue et minutieuse description de la fameuse statue du dieu du Tibre avec la louve allaitant Romulus et Remus, qui venait d'être trouvée dans une maison voisine du couvent dominicain de Santa Maria sopra Minerva. On accourait de toutes parts pour voir la découverte. Le groupe de marbre fut immédiatement acheté par le Pape et placé dans le Belvédère avec une nymphe endormie, connue sous le nom d'Ariane, mais que Grossino appelle une Cléopâtre

et qui fut célébrée comme telle en élégants hexamètres latins par Castiglione.

Dans une lettre précédente, le 12 juillet 1511, Grossino parlait aussi du fameux *Apollon* « que l'on considère comme non moins beau que le *Laocoon* ». Cette statue, transportée alors au Vatican, avait été découverte, quelques années auparavant, à Grotta Ferrata, dans une ferme appartenant à Jules II, alors qu'il était encore Cardinal della Rovere.

Une autre lettre de Grossino donne une description curieuse de la fête dite des Juifs au temps du Carnaval, où douze juifs faisaient une course à pied de la place Saint-Pierre au château Saint-Ange. Le médecin juif du Pape, Messer Rabi, présidait cette fête ; cent juifs armés chevauchaient devant lui, tandis que cinquante autres portaient à ses côtés des rameaux d'olivier et des bannières aux armes du Pape et de la ville de Rome S. P. Q. R. Le pallium écarlate était offert au vainqueur par un Sénateur au milieu des cris de la foule acclamant le Pape. Messer Rabi recevait ensuite dans sa maison les juifs qui avaient pris part à la fête.

Frédéric assista aussi aux combats de taureaux et aux courses de chevaux de la place Saint-Pierre et à une splendide mascarade au Campo dei Fiori, dans laquelle l'oncle d'Isabelle, le Cardinal d'Aragon, parut avec plusieurs autres prélats, montés sur des chevaux arabes, vêtus de magnifiques costumes hongrois étincelants d'or, d'argent et de pierreries, avec des ceintures et des cimeterres, des bottes et des éperons (1).

La Marquise aimait à être informée de tous ces détails. Il lui plaisait plus encore d'apprendre quelle ardeur Frédéric apportait à ses études de grec et de mathématiques, sous la direction du vieux savant Fabio Calvi de Ravenne, ami de Raphaël, dont les habitudes frugales et la passion pour la science confondaient ses contemporains si ardents au plaisir.

L'orgueil maternel d'Isabelle fut très flatté lorsque Philippe Beroaldo composa une ode en l'honneur de Frédéric ; elle souhaitait que « cet encouragement le poussât à de nouveaux efforts, bien qu'elle eût peine à croire qu'il possédât vraiment tous les dons excellents que lui attribuait le poète ».

Il lui vint bientôt à l'idée de profiter de l'influence de Frédéric sur le Pape pour faciliter une réconciliation entre Sa Sainteté et son frère Alphonse.

(1) Luzio, *op. cit.* p. 28-34.

Le Duc, se voyant abandonné par ses alliés français, demandait humblement la permission de venir solliciter à Rome l'absolution du Pape. Il avait au Vatican un ami puissant en la personne de Fabrizio Colonna, beau-frère d'Élisabeth de Gonzague, qu'il avait fait prisonnier à la bataille de Ravenne et relâché sans rançon. Sur son intercession, Jules II consentit à accorder un sauf-conduit au Duc de Ferrare, et Alphonse vint à Rome en juillet, accompagné du professeur de latin d'Isabelle, Mario Equicola. Il logea dans la maison du Cardinal de Gonzague, près de San Lorenzo in Lucina.

Frédéric obtint la permission de donner en son honneur au Vatican un banquet suivi d'un concert. On y entendit les meilleurs chanteurs et musiciens de Rome. Avant le festin, le Duc visita les appartements des Borgia et y admira beaucoup les fresques de Pinturicchio ; il manifesta ensuite le désir de voir la voûte de la chapelle que Michel-Ange était occupé à peindre. Frédéric s'empressa d'envoyer demander, au nom du Pape, à Buonarotti, la permission de monter sur l'échafaudage. L'autorisation fut accordée.

« Le Duc, » écrit Grossino, « monta pour voir la voûte avec plusieurs gentilshommes de sa suite. L'un après l'autre, tous redescendirent, sauf le Duc qui ne se lassait pas de contempler ces peintures. Il s'entretint longtemps avec Michel-Ange et finit par le prier de lui peindre un tableau, pour lequel il lui offrit une somme élevée. Le maître promit qu'il le ferait. Pendant ce temps, Signor Federico, voyant que Son Excellence s'attardait si longtemps, emmena ses gentilshommes voir les appartements du Pape et les chambres que décore actuellement Raphaël d'Urbin. Son Excellence refusa de l'y rejoindre et ses gentilshommes me dirent que c'était par respect pour le Pape, afin de ne pas entrer dans la chambre où dormait Sa Sainteté (1). »

Le jour suivant, Fabrizio Colonna introduisit le Duc auprès du Pape, tandis qu'une foule immense s'assemblait aux portes du Vatican, espérant voir le redouté seigneur de Ferrare faire pénitence, comme autrefois Barberousse, aux pieds de Sa Sainteté. Mais le premier accueil du Pape fut assez cordial. Il accueillit Fabrizio comme un des libérateurs de l'Italie, donna en privé l'absolution à Alphonse, lui prescrivant de visiter les quatre églises principales de Rome, et consentit à nommer une commission de Cardinaux qui régleraient les clauses de la réconciliation (2).

(1) Luzio, *op. cit.* p. 37.
(2) Sanuto, XIV ; Brosch (M.), *Papst Julius II*, p. 352.

Cl. Anderson.

LE TITIEN : PORTRAIT D'ALPHONSE D'ESTE, FRÈRE D'ISABELLE, VERS 1525.

(*Madrid, Prado.*)

Mais, quand on en vint à discuter les termes de l'accord et que le Pape demanda la cession de Ferrare en échange d'Asti, Alphonse repoussa avec indignation les conditions qu'on voulait lui imposer, rompit les pourparlers et regagna précipitamment Ferrare, laissant Jules II plein de rage et de menaces.

CHAPITRE XXV

LA RESTAURATION DES MÉDICIS A FLORENCE

1512-1513

CONGRÈS DE MANTOUE. || LE VICE-ROI DE NAPLES, L'ÉVÊQUE DE GURK ET JULIEN DE MÉDICIS A MANTOUE. || MAXIMILIEN SFORZA EST PROCLAMÉ DUC DE MILAN PAR LES ALLIÉS. || LES MÉDICIS SONT RÉTABLIS PAR LES TROUPES ESPAGNOLES. || SAC DE PRATO. || RETOUR DE JULIEN ET DE JEAN DE MÉDICIS A FLORENCE. || FÉLICITATIONS D'ISABELLE. || SES INTRIGUES EN FAVEUR DE FERRARE. || MENACES DU PAPE. || LE CARDINAL DE GURK A ROME. || FRA MARIANO ET LES FÊTES DU CARNAVAL. || PORTRAIT DE FRÉDÉRIC PAR RAPHAEL. || MORT DE JULES II. || ÉLECTION DE LÉON X. || BIBBIENA DEVIENT CARDINAL.

Au commencement d'août 1512, les représentants des puissances alliées se réunirent à Mantoue et y tinrent une longue conférence. Isabelle, dans la conduite des négociations, fit preuve de son tact et de son habileté accoutumés. L'Évêque de Gurk, son ami, représentait de nouveau l'Empereur, et Raymond de Cardona, Vice-Roi de Naples, vint à Mantoue pour la première fois en qualité d'envoyé du Roi Ferdinand. Julien de Médicis et le secrétaire de son frère Jean, Bernardo da Bibbiena, étaient accrédités par le Pape. Giovanni Soderini, frère du Gonfalonier, représentait Florence, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que son crédit était fort mince. Le Pape était résolu à punir la République d'avoir contracté une alliance avec la France, et la restauration des Médicis était déjà secrètement décidée, mais la grande question que les délégués avaient à régler était celle de Milan.

Maximilien et Ferdinand auraient tous deux désiré conférer le duché à leur petit-fils Charles-Quint, mais ni le Pape, ni Venise, ni Mantoue ne voulurent y consentir, et les Suisses, qui occupaient Milan et étaient les vrais maîtres de la situation, se déclarèrent en faveur de Maximilien Sforza, fils aîné de Ludovic le More.

Depuis la première conquête de Milan par les Français en 1499, le jeune homme avait été élevé à Innsbruck avec son frère François; ils avaient été confiés tous les deux aux soins de leur cousine l'Impératrice Bianca (sœur de Jean Galéas). Maximilien, plus Allemand qu'Italien de goûts et d'habitudes, avait maintenant dix-neuf ans et ne semblait doué ni des capacités de son père ni du caractère élevé de sa mère ; Isabelle n'oubliait pas qu'il était son neveu et ne se réjouissait pas seulement de voir le fils de Béatrice occuper le trône paternel, elle comprenait aussi que les intérêts de sa famille seraient sauvegardés par cette élection. Elle appuya donc de toutes ses forces la cause du jeune prince auprès de Lang et de Cardona, comme auprès de Julien de Médicis et de Bibbiena, sur le dévouement et l'attachement desquels elle pouvait compter. Le Vice-Roi ne tarda pas à subir l'ascendant de la brillante Marquise et de ses dames d'honneur. Aux affaires succédaient des intermèdes de musique et de chants, et des réunions de société où l'on ne s'ennuyait pas; Julien de Médicis et Bibbiena se déclaraient amoureux de la jolie Alda Boiarda, tandis que la séduisante beauté de Brognina avait conquis Cardona et l'Évêque. Avec une habile souplesse, Isabelle savait discuter de graves questions politiques entre deux danses ou à la fin des petits soupers, et par-dessus tout elle avait l'art de gouverner les autres sans qu'ils s'en doutassent. Le choix de Maximilien Sforza cadrait d'ailleurs parfaitement avec les intérêts des confédérés, ainsi que le faisait remarquer Vettori, l'un des Florentins les plus clairvoyants de son temps:

« Le Pape veut un Duc de Milan faible, afin de pouvoir disposer à son gré des opulents bénéfices du duché. L'Évêque de Gurk ne tient qu'à gagner le plus d'argent possible pour l'Empereur son maître. Le Vice-Roi rêve de faire solder et héberger ses troupes espagnoles par la Lombardie. Les Suisses comptent être engagés de nouveau par le Duc et rester les vrais maîtres de Milan, et Venise prévoit un facile triomphe sur la faiblesse du prince (1). »

Aussi les affaires de la conférence furent-elles rapidement expédiées à la satisfaction de tous, sauf du malheureux représentant de Florence.

En effet, le 21 août, l'armée espagnole entra en Toscane avec les frères Médicis, et, lorsque le Gonfalonier envoya des troupes pour s'opposer à l'invasion, Prato fut emporté d'assaut et impitoyablement

(1) Francesco Vettori, *Storia d'Italia*, 1511-1527; *Arch. St. It.*, VI.

saccagé. Le 31, Julien envoyait à la Marquise le billet suivant, écrit de la main de Bibbiena (1) :

« Je sais que Votre Excellence se réjouira de mon bonheur et je m'empresse de lui faire savoir que demain mon très révérend frère et moi nous serons sur le point de rentrer dans notre demeure et de reprendre possession de notre maison avec le consentement de la ville de Florence tout entière. Un nombre considérable de citoyens sont venus nous féliciter de notre heureuse fortune. Je sais que ces bonnes nouvelles réjouiront Votre Excellence et son Illustre Seigneur ; c'est pourquoi j'envoie un courrier vous l'annoncer et vous redire que je resterai entièrement à votre service lorsque je serai rentré dans ma demeure, comme je l'ai été au cours de mon long exil. Je me recommande à ma chère Madonna Alda, à Equicola et à toute votre noble Cour ; votre fidèle serviteur « le Moccicone » en fait autant. — Votre serviteur, *Julien de Médicis.* Prato, 31 août, 9 P. M. »

Le lendemain, les deux frères firent une entrée solennelle à Florence, et Isabelle leur envoya ses plus chaleureuses félicitations.

« Je remercie Votre Seigneurie, » écrit-elle à Julien, « de cette heureuse nouvelle et vous assure que rien ne pouvait me causer un plus grand plaisir. Je me réjouis de penser que votre retour dans votre demeure a pu s'accomplir sans lutte et avec le consentement de la République. Je considère ce fait comme de bon augure pour votre paix et votre prospérité futures. Je suis sûre que votre retour soulèvera d'autant moins d'opposition et sera d'autant mieux accueilli par tous qu'il s'est heureusement effectué sans effusion de sang. Dites au « Moccicone » combien nous partageons tous avec lui cette joie, la plus grande qu'il ait jamais eue (2). »

En écrivant ces lignes d'une ironie inconsciente, Isabelle ignorait les atroces cruautés des soldats espagnols, les milliers de femmes et d'enfants tombés victimes des passions furieuses des vainqueurs. Elle n'était cependant pas exempte d'inquiétudes pour son propre compte et, dans une lettre adressée au Cardinal d'Este (3), elle parle d'une entrevue orageuse qui avait eu lieu entre le Pape et l'envoyé de Mantoue, au cours de laquelle Sa Sainteté s'était plainte amèrement du Marquis. C'est à cause de lui, disait-il, que la Diète s'est tenue à Mantoue, au lieu de Rome, pour la honte de l'Église, et que maintenant Gurk refuse de se présenter devant lui.

(1) Pastor, *Hist. of the Popes*, VI, p. 654.
(2) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 222.
(3) Guasti, *Sacco di Prato.*

« Il nous accuse, » poursuivait Isabelle, « de donner asile aux Ferrarais. Il dit que si vous venez à Mantoue avec la Duchesse et ses enfants, il ordonnera à son armée de marcher contre nos États au lieu de Ferrare, sans se soucier des désirs de l'Empereur, qu'il enverra Frédéric à la Torresella de Venise, et il accompagne ces menaces de beaucoup d'injures (1). »

La colère du Pontife aurait été plus violente encore s'il eût pu prendre connaissance des messages adressés fréquemment par Isabelle à son gendre, le suppliant d'épargner Ferrare pour l'amour d'elle et de faire le moins de tort possible aux sujets de son frère. Castiglione, qui était alors à Urbin et avait, ainsi qu'Isabelle le disait à ses frères, plus d'influence que personne sur le Duc, envoya à Isabelle de rassurantes promesses. Tandis que le Marquis de Mantoue écrivait au Pape des lettres serviles, lui promettant de lui envoyer le premier des Este traîtres qui oserait mettre le pied sur son territoire, François-Marie perdait tant de temps aux préparatifs qu'on fut obligé de suspendre les opérations militaires jusqu'au printemps.

Parme et Plaisance s'étaient soumises à l'Église et leurs délégués apportaient à Rome de splendides présents. Enfin, le 4 novembre, l'Évêque de Gurk arrivait en personne au Vatican et annonçait publiquement l'adhésion de l'Empereur au Concile de Latran. Le Pape, transporté de joie par ce triomphe, accueillit l'Ambassadeur de Maximilien avec des honneurs royaux et l'éleva à la dignité de Cardinal. Le 25 novembre, la nouvelle alliance du Pape et de l'Empereur fut solennellement proclamée à Sainte-Marie du Peuple.

Frédéric chevauchait aux côtés du Pape, « aussi beau qu'un ange », écrivait Stazio Gadio, vêtu d'un habit de satin or et vert-paon, coiffé d'une toque de velours blanc ornée de belles plumes blanches, présent de sa mère, et fixées par une broche de diamant portant les lettres A. C. R. V., « ce que Sa Sainteté interprète ainsi : *Amor caro ritorna vivo* (Cher amour, reviens sain et sauf) (2) ».

La Noël et le Carnaval suivants furent célébrés avec une gaieté inconnue depuis longtemps à Rome.

Les banquets et les soupers auxquels Frédéric fut convié chez son oncle Sigismond de Gonzague et chez les autres Cardinaux dégénéraient en fêtes bruyantes que sa mère n'aurait guère approuvées, et Stazio jugea nécessaire de passer certains incidents sous silence dans ses lettres à la Marquise. Il ne mentionne pas entre autres la présence de la

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 205.
(2) Luzio, *Federico*, p. 40.

courtisane romaine Albina chez le Cardinal de Gonzague, une certaine nuit où Fra Mariano sauta sur la table et, aidé de Bibbiena, se mit à jongler avec les poulets et à barbouiller de sauce et de soupe les visages des invités (1).

Ce Fra Mariano Fetti, dont les membres du Sacré Collège goûtaient fort la compagnie et avec lequel, écrit Stazio, il était impossible de n'être pas de bonne humeur, devint ensuite le bouffon favori de Léon X, et remplit pendant plusieurs années le poste lucratif de *Piombatore* ou de gardien du sceau pontifical. Il professait un grand attachement pour le Marquis de Mantoue, qui offrit plusieurs fois au joyeux couvent de San Silvestro le pallium remporté par ses chevaux sur le Corso. Ses spirituelles lettres sont remplies de messages affectueux pour la Marquise et pour le *caro Marchesino*. Au milieu de ces fêtes du Carnaval, il fut mandé à Florence, ainsi que Bibbiena, par leur maître, le Cardinal de Médicis. Du couvent de Saint-Marc, le frère adresse au Marquis une ettre détaillée ; il le plaint de sa longue maladie, vante les charmes de son fils dont le jeune visage a rafraîchi la vie de la vieille cité romaine, et l'assure qu'il n'a plus que deux désirs au monde : visiter le sanctuaire de Sainte-Marie de Lorette, et aller voir son cher Seigneur et la fameuse palazzina qui contient les *Triomphes de Pétraque* (?) par Andrea Mantegna, gloire de Mantoue. N'étaient les horreurs du vent, de la neige et de la pluie, de la boue et des marais, il s'enfuirait immédiatement et irait goûter le bon poisson du lac de Garde ; mais vienne seulement le printemps, et il se mettra en route sans attendre, afin de passer une joyeuse semaine en compagnie de son Seigneur, pour la santé de qui tout bon Dominicain ne cesse de prier (2).

La réjouissance la plus magnifique du Carnaval de 1513 fut une procession figurant le Triomphe du Pape Jules II. Elle partit du Capitole, descendit le Corso jusqu'au pont Saint-Ange et la Via dei Pontifici jusqu'à l'Agone. Cette étrange cavalcade représentait la victoire du Pape sur les Français, la délivrance de l'Italie captive, les séances du Concile de Latran. Les différentes villes étaient figurées par des personnages et des groupes symboliques avec une profusion d'allusions bibliques et classiques. On y admirait Moïse levant le serpent d'airain dans le désert, Phaéton tombant du ciel, Apollon, dieu du Soleil, sur un trône, dans le temple de Delphes, triomphant de ses ennemis.

Les correspondants d'Isabelle lui décrivirent minutieusement cette

(1) Luzio, *Federico*, p. 47.
(2) Luzio, *op. cit.*, p. 48.

procession ; mais, tandis qu'elle se déroulait dans les rues bondées de spectateurs, aux acclamations de Rome entière, le Pape se mourait au Vatican. Toute la science de son médecin juif ne put ranimer le souffle de vie dans le corps épuisé du vieillard. Le 18 février, Stazio Gadio écrivit au Marquis que le Pape était atteint d'un subit accès de fièvre et qu'il fallait s'attendre à un dénouement fatal. Les Cardinaux avaient placé des gardes aux portes du palais et quelques-uns des capitaines avaient demandé à Frédéric de prendre le commandement des troupes pontificales. De tous côtés, chacun mettait ses biens en sûreté, en prévision d'une émeute. Frédéric lui-même se demandait s'il devait rester ou non, mais il suivit les indications de son oncle le Cardinal de Gonzague. L'ordre cependant fut maintenu et Frédéric put demeurer sans péril au Vatican.

Un an auparavant, le 24 mai 1512, Isabelle avait exprimé le désir que le portrait de son fils fût peint par Raphaël.

« Ayant été obligée, » écrivait-elle à Ippoliti, « de nous séparer du portrait de notre fils Frédéric peint à Bologne, nous désirons en avoir un autre, d'autant plus qu'on nous assure que le jeune homme est devenu encore plus beau et plus gracieux. Nous vous prions de voir si le peintre Raphaël, fils de Giovanni Santi d'Urbin, est en ce moment à Rome. S'il s'y trouve, demandez-lui de peindre Frédéric, en buste, revêtu de son armure. Si Raphaël n'est pas là, cherchez le maître le meilleur après lui, car nous ne voulons pas que ce portrait soit peint par un artiste de second ordre ; nous désirons au contraire qu'il soit de la main d'un bon maître, que nous traiterons avec notre courtoisie habituelle. Demandez-lui ce portrait de grandeur naturelle et priez-le de l'exécuter le plus tôt possible, car nous ne souhaitons rien plus ardemment. »

Une année entière se passa avant que Raphaël pût entreprendre cette tâche. Enfin, le 13 janvier 1513, il pria le jeune prince de lui donner une première séance.

« Hier, » écrit Stazio Gadio à la Marquise, « Frédéric a revêtu le pourpoint que lui a donné Votre Excellence, son chapeau à plume et sa cape dorée, et s'est rendu, pour faire faire son portrait, chez Maestro Raphaël d'Urbin, peintre de Sa Sainteté, qui a pris de lui dans ce costume une esquisse au crayon qu'il peindra plus tard. »

« Maestro Raphaël d'Urbin, » ajoute Grossino, « a commencé à peindre Signor Federico dans le costume qu'il portait pour l'ouverture du Concile, avec le pourpoint et la toque que Votre Excellence lui a envoyés. »

Un mois plus tard, le 15 février, Grossino écrit encore :

« Quant au portrait de Signor Federico, je m'informe sans cesse auprès de Maestro Raphaël des progrès qu'il fait ; il m'assure qu'il y travaille et que je n'ai aucune crainte à avoir, car il est très désireux de faire ce portrait et de servir Votre Excellence. »

Mais il ajoute, quatre jours après :

« Maestro Raphaël d'Urbin a renvoyé la cape et le pourpoint de Signor Federico dans lesquels il devait faire son portrait. Il supplie Votre Excellence de lui pardonner, car pour l'instant il lui est impossible de se consacrer à cet ouvrage. »

La vie de Jules II, le grand protecteur de Raphaël, déclinait rapidement et, dans la nuit du 20 février, le Pape rendit le dernier soupir. Jamais la nature héroïque du Saint-Père ne se manifesta mieux que sur son lit de mort. Le Cardinal de Gonzague, dans une lettre qu'il écrit à Mantoue le soir même, avoue que ses frères les Cardinaux et lui se sont sentis émus jusqu'aux larmes, quand le Pape moribond leur fit ses adieux en leur donnant avec calme sa dernière bénédiction. Il leur demanda de prier pour son âme, car il avait été un grand pécheur, disait-il, et n'avait pas bien gouverné l'Église. Avec une parfaite possession de lui-même, il leur fit connaître ses directions pour le prochain Conclave, les pria d'observer ses lois contre la simonie, de garder leurs mains pures, et le Cardinal ajoute :

« J'ai admiré cette âme forte et grande que l'approche de la mort n'ébranlait pas, mais qui se tournait vers Notre Sauveur Dieu pour se souvenir de ce que la généralité des hommes oublient à leurs derniers instants (1). »

Quelques heures après, Frédéric lui-même écrivait le bref billet suivant à son père :

« La nuit dernière, lundi à quatre heures et demie du matin, Sa Sainteté le Pape Jules II a passé de ce monde dans l'autre, appelé par Notre Seigneur Dieu à la vie éternelle (2). »

La désolation fut grande à la nouvelle de la mort du Pape. « Rome sentait, comme dit M. Gregorovius, qu'une âme royale venait de dis-

(1) Luzio, *Federico*, p. 51.
(2) D'Arco, *Arch. St. It.*, App. II, p. 284.

paraître. » Paride Grassi, qui avait vécu quarante ans à Rome, assurait qu'il n'avait pas encore vu pareille foule à l'enterrement d'un Pape, ni tant de témoignages de réelle et universelle douleur.

« On se pressait pour baiser les pieds et contempler le visage du défunt, car tous saluaient en lui un vrai Pontife Romain et un Vicaire du Christ, défenseur et protecteur des faibles contre les tyrans et libérateur de l'Italie contre les barbares (1). »

Ferrare seule apprit avec soulagement la mort de Jules II. Alphonse d'Este se trouvait ainsi débarrassé de son plus dangereux ennemi, et Isabelle dut en secret éprouver un profond sentiment de délivrance. Frédéric, enfin libéré, allait pouvoir se jeter dans ses bras. Dès que le Conclave fut assemblé, le jeune prince obtint du Sacré Collège la permission de se rendre à Mantoue, et le 3 mars il prit congé des Cardinaux.

« La porte étant entr'ouverte, » écrit à sa maîtresse l'honnête Grossino, « j'ai pu voir comment Son Altesse a salué jusqu'à terre et voulu baiser leurs mains, mais tous l'ont serré dans leurs bras et l'ont embrassé (2). »

Une semaine après, le Cardinal de Médicis était proclamé Pape. Son secrétaire, Bibbiena, apprenait avec joie à la Marquise Isabelle l'élection de son maître et l'assurait de l'entier dévouement de Léon X à sa personne et à ses intérêts.

Isabelle était à Milan, lorsque lui parvint la nouvelle de l'élection de Léon X; elle envoya tout de suite Equicola baiser le pied du nouveau Pape et lui porter ses félicitations. Le 28 mars, elle répondit à Bibbiena la lettre suivante :

« Vous aurez déjà su par Mario Equicola toute la satisfaction que nous fait éprouver cet heureux événement ; je crois en vérité que, depuis le jour de notre naissance, nous n'avons jamais ressenti de joie plus vive qu'à cette bonne nouvelle qui nous est parvenue presque au moment même où l'on nous annonçait la mort du Pape Jules. Nous en louons et remercions Notre Seigneur Dieu, espérant que, grâce à la grande bonté et à la sagesse de Sa Sainteté, nous pourrons voir la sécurité des États de notre frère le Duc, et celle de notre neveu le Duc de Milan, rétablies, l'élévation de notre mari le Marquis confirmée, ainsi que la paix de toute l'Italie assurée. Pour notre propre compte,

(1) Gregorovius, *Rom.*, VIII, p. 113.
(2) Luzio, *op. cit.*, p. 52.

nous serons heureuse d'être l'objet de la protection et de la constante faveur de Sa Sainteté, en mémoire du lien de notre commun parrainage et aussi de l'affection et de l'estime que nous lui avons vouées comme Cardinal de Médicis, sans parler de l'amitié que nous avons pour son frère Julien le Magnifique. Nous ne comptons pas moins sur la faveur et l'influence que vous possédez sur Sa Sainteté, certaine que ni le rang ni les honneurs ne changeront votre caractère et que vous resterez bon et affectueux pour nous comme par le passé, bien que nous vous ayons fait perdre 500 ducats ! (1) »

Après cette allusion à quelque pari fait entre eux à propos du résultat du Conclave, Isabelle termine en félicitant Bibbiena des nouvelles dignités de Protonotaire et de Trésorier que le Pape venait de lui conférer.

Equicola, dans ses lettres écrites de Rome, informe sa maîtresse que son ami Bibbiena est en grande faveur auprès du Pape et qu'il est déjà assiégé de solliciteurs. La Cour, ajoute-t-il, est envahie par d'innombrables Florentins; vraiment, tout le Vatican, et l'on peut dire toute Rome est devenue florentine!

Le Pape n'avait pas oublié l'aimable accueil qu'il avait trouvé à Mantoue, un an auparavant, lorsqu'il s'était échappé du camp français, après avoir été fait prisonnier à la bataille de Ravenne. Il reçut donc très gracieusement le messager d'Isabelle et lui parla de la Marquise dans les termes les plus chaleureux, disant qu'il la considérait comme une sœur très chère et qu'il avait pour elle une grande vénération.

Bibbiena, qui n'était âgé que de trente-trois ans, fut alors ordonné diacre, en vue de sa future élévation, et, ainsi que ses amis s'y attendaient, il fut nommé Cardinal l'année suivante. La Marquise fut l'une des premières à laquelle il annonça cette nouvelle dignité; et dans un billet charmant qui porte la date du 18 octobre il la remercie de ses félicitations (2).

Tout Rome se réjouit de l'élection du nouveau Pontife.

« VÉNUS RÉGNA, PUIS MARS, MAINTENANT PALLAS DÉTIENT L'EMPIRE », disait l'inscription placée par Agostino Chigi sur l'arc de triomphe élevé pour le couronnement de Léon X.

Tandis que le Duc d'Urbin, portant le deuil de son oncle le Pape défunt, tenait la bride du nouveau Pontife en qualité de Préfet de Rome et de Capitaine Général de l'Église, le Duc de Ferrare,

(1) Luzio e Renier, *op. cit.*, p. 211.
(2) Luzio, *Federico*, p. 13.

absous de la censure papale, en somptueux costume de brocart blanc et or, était l'un des personnages les plus magnifiques du cortège qui se déroula de la basilique Saint-Pierre au Latran (1). Personne plus que sa sœur Isabelle ne se réjouit de ce retour de fortune et, ainsi qu'elle l'écrivait à son ami le nouveau Cardinal, elle soupirait après le jour où elle pourrait elle-même venir à Rome pour baiser le pied du Pape.

(1) Gregorovius, *Rom.*, VIII, p. 167 ; Roscoe, *Leo X*, App.

CHAPITRE XXVI

LES DAMES D'HONNEUR DE LA MARQUISE

1512-1513

ISABELLE PASSE LE CARNAVAL A MILAN. || LE DUC MAXIMILIEN SFORZA. || FAIBLESSE ET BIZARRERIE DE SON CARACTÈRE. || LE VICE-ROI DE NAPLES ET LE CARDINAL DE GURK A MILAN. || ISABELLE ET SES DAMES D'HONNEUR. || RENVOIS DE BROGNINA ET D'ALDA. || LA MARQUISE PREND LA DÉFENSE D'ISABELLE LAVAGNOLA.

En cette année 1513, Isabelle passa fort gaiement le Carnaval à la Cour de son neveu Maximilien, Duc de Milan, qui dès l'automne de 1512 avait repris possession du duché de son père.

Le Duc s'était rendu en novembre à Mantoue où la Marquise l'avait accueilli avec la plus grande affection et avait donné une série de fêtes brillantes en son honneur. Le fils de Béatrice semble s'être tout de suite sincèrement attaché à sa tante, et celle-ci, de son côté, s'efforça de préparer le faible et indolent jeune homme à remplir dignement son rôle.

L'éducation négligée de Maximilien, la pauvreté dont il avait souffert, la tristesse de ses longues années d'exil, avaient eu une influence néfaste sur son caractère. Il avait pris des manières bizarres, il était soupçonneux, il ne souriait guère que devant les facéties de ses nains et de ses bouffons, pour lesquels il avait une admiration d'enfant. A Mantoue, les folies d'un certain nain de la Marquise, que l'on nommait Nanino, lui plaisaient par-dessus tout ; Lorenzo Strozzi, écrivant à Frédéric qui revenait de Rome, raconte longuement les plaisanteries imaginées par ce bouffon favori. Un jour, Nanino allait au-devant du Duc en vêtements épiscopaux avec l'air le plus solennel du monde ; une autre fois, il arrivait sous l'habit d'un patricien de Venise. Ses exploits cynégétiques, ses

combats singuliers avec une chèvre divertissaient fort son maître (1).

Un mois plus tard, le 20 décembre, le Cardinal de Gurk, le Vice-Roi de Naples Raymond de Cardona et le Cardinal Schinner, commandant des forces suisses, arrivèrent à Milan pour assister à l'entrée solennelle du Duc (2). La Marquise avait promis à son neveu d'honorer de sa présence les fêtes qu'il donnerait au nouvel an ; et elle saisit avec empressement cette occasion de plaider auprès des envoyés d'Espagne et de l'Empereur la cause de son frère Alphonse. Un soir d'hiver, en janvier, elle entra à Milan, à la lueur des torches, avec une suite brillante de seigneurs et de dames. Parmi ces dernières étaient Délia, qui fut longtemps la passion du jeune Marquis de Pescara ; Alda Boiarda, dont le nom se retrouve si souvent dans les lettres de Bembo et de Bibbiena, et Brognina, la plus séduisante, qui avait déjà conquis les cœurs de Gurk et de Cardona, l'été précédent, à Mantoue.

Les banquets, les joutes, les comédies, les bals se succédèrent et la gaieté de ces divertissements ne fut même pas troublée par le bruit des canons de la garnison française qui, occupant encore le Castello, bombardait la ville. « Heureusement, les canons français eurent la courtoisie de s'interrompre lorsque commencèrent les joutes », écrit Isabelle à son mari dans une lettre où elle lui raconte le tournoi qui eut lieu devant la Corte Vecchia, ce vieux palais des Sforza situé près du Dôme. Dans une autre lettre, Isabelle décrit le banquet somptueux et la représentation dramatique donnés le 25 janvier par le Comte Brunoro de Brescia, frère de Véronique Gambara. La victoire de la Ligue et l'expulsion des Français furent célébrées dans une série de tableaux et de récitations accompagnés de musique. Un chêne imposant, emblème de la famille della Rovere, avec un nid d'aigle sur sa plus haute branche, occupait le centre de la scène. Mais la représentation elle-même fut médiocre et très inférieure, paraît-il, à celles qui avaient été données à Mantoue.

« Je suis sûre, » écrit Isabelle, « que quiconque a vu les comédies et les beaux décors de théâtre de Votre Excellence, doit éprouver à des représentations comme celles-ci plus d'ennui que de plaisir (3) ».

Ce fut à cette occasion que le Cardinal et le Vice-Roi se disputèrent ouvertement les faveurs des aimables demoiselles d'honneur d'Isa-

(1) Luzio, *Buffoni* (*Nuova Antologia*, 1891).
(2) Prato, *Cronaca Arch. St. It.*, III, p. 309.
(3) D'Ancone, *Teatro It.*, vol. II.

belle. Tous deux cherchèrent à embrasser Brognina au moment où elle entrait dans la maison, et Monsignore de Gurk, raconte Isabelle à son mari, oublia la dignité de sa charge jusqu'à s'agenouiller devant elle. Un autre soir, Isabelle ayant invité le Duc et ses illustres hôtes à un bal masqué, le Cardinal dansa deux fois avec Brognina et passa la plus grande partie de son temps à lui faire la cour. Brognina ne cachait cependant pas sa préférence pour le Vice-Roi espagnol, qui ne tarda pas à afficher son amour en lui envoyant un riche cadeau de velours cramoisi et noir. Isabelle saisit cette occasion de gagner à sa cause le favori de l'Empereur, et lorsque, après souper, les invités enlevèrent leurs masques, elle eut avec le Cardinal de Gurk une longue conversation au sujet de Peschiera, ville fortifiée sur le lac de Garde, qui, autrefois, avait appartenu à Mantoue et que les Gonzague désiraient vivement reprendre (1). Elle avoue pourtant qu'elle attend peu des promesses de « Monsignore ». Ses efforts pour le compte de ses frères eurent plus de succès; elle put se faire restituer certaines lettres écrites par le Cardinal Hippolyte, qui trahissaient sa sympathie pour la France et qui étaient malencontreusement tombées entre les mains du Légat du Pape. Pour résoudre ces questions délicates, Isabelle trouva une aide précieuse dans la personne de Francesco Chiericati, humaniste de Vicence, secrétaire du Cardinal Schinner, qui devait obtenir plus tard des postes élevés sous Léon X et ses successeurs. Chiericati était attaché aux Gonzague qui avaient eu de grandes bontés pour sa famille. Déjà, avant l'arrivée d'Isabelle, il lui avait signalé l'existence de quelques-unes de ces lettres.

« Après avoir consulté Madonna Ippolita Sforza, » écrit-il à Isabelle le 29 novembre, « je les ai toutes brûlées, bien certain que vous ne désireriez pas qu'elles fussent conservées. »

Isabelle se souvint toujours du service rendu alors par Chiericati et l'honora d'une fidèle amitié (2).

Les lettres de la Marquise, datées de Milan, donnent de nombreux et curieux exemples de la jalousie qui divisait alors les Italiens et les Espagnols. Ceux-ci, toujours prêts à tirer l'épée à la moindre provocation, montraient une rapacité qui devint proverbiale. A un bal donné à la Corte Vecchia, les courtisans du Duc virent leurs boutons d'or subtilement arrachés, et Isabelle elle-même, dont la robe était parsemée

(1) Luzio, *Arch. St. Lomb.*, 1901, p. 162.
(2) B. Morsolin, *F. Chiericati*, p. 124.

de petits candélabres d'or, perdit plusieurs de ces emblèmes favoris (1).

Des considérations d'ordre politique autant que les instances de son neveu, décidèrent Isabelle à prolonger jusqu'en mars son séjour à Milan. Mais, à la nouvelle de la mort du Pape et du retour prochain de son fils Frédéric, elle se hâta de regagner Mantoue. Malheureusement, le scandale soulevé par les amours du Vice-Roi et de la demoiselle d'honneur de la Marquise était parvenu aux oreilles de François de Gonzague. Aussi, avant de quitter Milan, Isabelle reçut de son mari une lettre furieuse, lui reprochant son absence prolongée et lui disant que la conduite honteuse de ses dames faisait d'elle la fable de toute la ville. Dans sa réponse, datée du 12 mars 1513 (2), Isabelle cherche à se justifier en termes à la fois très dignes et très affectueux.

« Mon cher Seigneur, je regrette, sans en être surprise, d'apprendre que mes explications ne vous satisfont point. Je serais plus attristée certainement si je sentais que je suis coupable au lieu de n'être que victime. Mais si je n'ai pas obéi immédiatement aux ordres de Votre Excellence, c'est que, avec votre permission, je voulais être utile à mon frère et agréable à mon neveu, et vous ne devriez pas, il me semble, en exprimer tant de mécontentement. Je ne puis que déplorer le sort malheureux qui rend toujours mes actes importuns à vos yeux. Je crois certes n'avoir rien fait, durant ce séjour à Milan, qui méritât de faire de moi « la fable de toute la ville ». Je sais que j'ai gagné beaucoup de nouveaux amis à votre cause et à la mienne. Je me suis conduite comme je le devais et comme j'ai toujours l'habitude de le faire, car, grâce à la protection de mon Dieu et à ma propre dignité, je n'ai jamais eu besoin ni d'être surveillée par autrui ni d'être rappelée au contrôle de mes actions. Bien que pour d'autres choses je n'aie aucune prétention, Dieu m'a du moins accordé cette grâce pour laquelle Votre Excellence me doit autant de gratitude qu'un mari en a pu devoir jamais à sa femme. Si même vous m'aimiez et m'honoriez autant qu'il est possible de le faire, vous ne payeriez jamais de retour ma fidélité. Ceci vous fait dire quelquefois que je suis fière, parce que, sachant combien vous me devez et combien peu vous me donnez, je suis tentée de modifier mon caractère et de me montrer différente de ce que je suis en réalité. Mais, si même vous me traitiez toujours mal, je ne cesserais jamais de faire ce qui est bien. Moins vous me témoignerez d'amour, plus je continuerai à vous aimer ; car, en vérité, cet amour fait partie de moi-même ; devenue votre femme si jeune, je ne me souviens plus d'avoir existé sans l'éprouver. C'est pourquoi je pensais que je pourrais avoir la liberté de retarder de quinze jours mon retour, pour les raisons que je vous ai déjà exposées, sans encourir pour cela votre indignation. Ne

(1) Luzio, *op. cit.*, p. 161.
(2) *Ibid*, p. 164.

soyez pas irrité contre moi et ne dites pas que vous ne croyez pas que, ainsi que je vous l'ai écrit, je désire vous revoir ; car, si mes désirs étaient exaucés, je vous verrais bien plus souvent que je ne le fais à Mantoue. Je me recommande une fois de plus à Votre Excellence et vous demande pardon d'avoir écrit une aussi longue lettre. Celle qui vous aime autant qu'elle-même, *Isabelle, Marquise de Mantoue.* Piacenza, 12e jour du mois de mars 1513. »

Cette lettre jette un jour douloureux sur les tristesses de la vie privée d'Isabelle durant les longues et pénibles années que dura la maladie de son mari. Le malheureux prince, atteint d'une affection incurable et condamné à une vie d'inactivité forcée, était devenu quinteux et irascible, se querellant avec ses serviteurs et avec ses amis, tourmentant sans cesse sa femme pour des vétilles, et se plaignant amèrement dès qu'elle s'absentait. Les lettres que celle-ci lui adressait presque journellement au cours de ses voyages sont un vivant témoignage de la patience avec laquelle elle supportait les caprices de son mari. Elle s'efforçait de le distraire, cherchait à satisfaire ses désirs et manifestait pour sa santé la plus affectueuse sollicitude.

Le scandale auquel faisait allusion le Marquis François eut pour première sanction le renvoi de Brognina. Elle se retira dans un couvent près de Goïto, où elle continua à entretenir des relations avec le Vice-Roi. Quelques mois plus tard, le Marquis exigeait encore le renvoi de la dame d'honneur favorite d'Isabelle, Alda Boiarda, cousine du poète de Ferrare Matteo Boiardo. Isabelle en fut douloureusement affectée, car elle avait beaucoup de sympathie pour la jeune femme qui l'avait accompagnée dans tous ses déplacements. Une amie, pour elle, était sacrée. Elle le montra bientôt, par l'ardeur avec laquelle elle prit la défense d'une autre de ses dames d'honneur, Isabelle Lavagnola, et lui fit rendre justice contre le poète Tebaldeo, qui avait fait placarder, le jour de la Toussaint, sur les murs de Mantoue, un pamphlet grossièrement injurieux à l'adresse de cette dernière et de Mario Equicola.

Le trésorier de la Marquise, Giulio Oldoïno, compromis dans cette affaire, fut congédié sur-le-champ. François et Isabelle écrivirent au poète Tebaldeo, qui avait depuis peu quitté Mantoue, pour le blâmer sévèrement, en même temps qu'ils mettaient en garde contre « l'ingrat » le Cardinal d'Este et Élisabeth d'Urbin (1).

(1) Cian, *Giorn. St. d. Lett. It.*, VIII.

CHAPITRE XXVII

EXCURSION AU LAC DE GARDE

1513-1514

INVASION DE LA LOMBARDIE PAR LES FRANÇAIS. || VICTOIRE DES SUISSES A NOVARE. || LE VOYAGE D'ISABELLE A MILAN EST INTERROMPU PAR LA MALADIE DU MARQUIS. || INTRIGUES DU PAPE CONTRE FERRARE. || VISITE DE RAYMOND DE CARDONA A MANTOUE. || SÉJOUR D'ISABELLE AU LAC DE GARDE. || LETTRES ÉCRITES DE LONATO, DE SERMIONE ET DE SALO. || TRISSINO LUI OFFRE SES « RITRATTI » DANS LESQUELS SE TROUVE LE PORTRAIT DE LA MARQUISE. || ISABELLE SE REND A MILAN ET A PAVIE.

On ne tarda pas à s'apercevoir de la fragilité du pouvoir du jeune Duc de Milan. Les fêtes en l'honneur de son avènement étaient à peine terminées, que déjà sa capitale subissait l'assaut d'une armée française commandée par La Trémoille et Trivulce. L'arrivée des Suisses, qui infligèrent aux envahisseurs une défaite sanglante à Novare, sauva la ville. Les Français battirent précipitamment en retraite au delà des Alpes, le Castello se rendit et Maximilien Sforza n'eut plus d'inquiétude de ce côté. Malheureusement, sa faiblesse et son incapacité, autant que les lourdes taxes dont il accabla ses malheureux sujets pour pouvoir payer le tribut annuel exigé par les Suisses et pour satisfaire aussi à ses goûts extravagants, le rendirent de plus en plus impopulaire.

Isabelle semble pourtant avoir été sincèrement attachée à son neveu ; elle consentit, sur ses instances, à revenir le voir à l'automne et se mit en route pour Milan en septembre. Elle fit une première halte à Gazzuolo ; ses cousines, Susanna et Camilla, les filles de Madonna Antonia del Balzo, vinrent à sa rencontre et la conduisirent à la Rocca, où elle passa une soirée charmante. Puis elle se remit en route, mais, arrivée à Casalmaggiore, elle reçut de si mauvaises nouvelles de son mari qu'elle se décida à rentrer à

Mantoue (1). François de Gonzague fut sérieusement malade pendant tout l'hiver. Ses sujets, de leur côté, souffraient durement de la présence des troupes allemandes et vénitiennes qui parcouraient le territoire, en quête d'abris et de provisions. Les nouvelles de Rome n'étaient pas non plus rassurantes. On savait que le Pape nourrissait d'ambitieux projets en faveur de sa famille. Son neveu Laurent, fils de Pierre de Médicis, était déjà, en fait, le maître absolu de Florence et l'on disait ouvertement que le Roi Ferdinand avait proposé au Pape de donner à Julien l'investiture de Ferrare.

La visite du Vice-Roi de Naples et de sa suite espagnole, au moment du Carnaval, à Mantoue, ne diminua pas les craintes de la Marquise, car, soit à cause de l'affaire de Brognina, soit pour des raisons politiques, Cardona se montra extraordinairement silencieux et taciturne. De plus, la présence prolongée des Espagnols en Lombardie alarmait le Marquis : non seulement il n'obtenait pas Peschiera, mais il craignait sans cesse de perdre ses propres possessions sur le lac de Garde.

Aussi Isabelle se décida-t-elle à profiter des premiers jours du printemps pour aller dans cette région visiter les sujets de son mari. Elle partit de Mantoue le 15 mars, avec une suite de quatre-vingt-treize personnes et de quatre-vingts chevaux. Ses lettres au Marquis pendant cette absence offrent un charmant tableau de son voyage.

Elle écrit le soir de son arrivée à Goïto, et raconte la réception qui lui a été faite par le gouverneur de la Rocca. Le lendemain, elle dîne à Cavriana, l'une de ses résidences d'été favorites, et se rend l'après-midi à Lonato, d'où elle écrit la lettre suivante, en date du 17 mars :

« Je suis arrivée ici vers six heures, ayant voyagé depuis Cavriania dans une charrette. Les cahots de la route m'avaient rompue ! Mais, après une bonne nuit de repos, je suis, ce matin, tout à fait remise. Une troupe de chevaux est venue au-devant de moi à Solferino ; plus loin j'ai rencontré cent soldats à pied et un grand nombre d'enfants qui portaient des rameaux d'olivier et des bannières à nos armes et acclamaient votre nom et le mien. Les portes de la ville étaient décorées de banderoles et de guirlandes ; au Palais Communal, où je réside, j'ai été reçue par de nombreuses dames. Les notables sont venus ce matin me présenter leurs respects et m'exprimer leurs regrets que la saison ne leur permette pas de me recevoir avec plus de solennité. Ils pourvoient à toutes mes dépenses de la manière la plus généreuse et ce sont de bons « *Gonzageschi* », qui ne vous trahiront jamais. Vous pouvez lire dans leurs cœurs ! Je dis ceci à Votre Excellence pour confirmer

(1) A. Pedrazzoli, *Arch. St. Lomb.*, 1890.

la bonne opinion que vous avez sur ces loyaux sujets. Je suis allée ce matin à l'église de l'Annonciation qui appartient aux Frères Mineurs. C'est un lieu tranquille et agréable. Après dîner, j'ai visité la Rocca que je ne vous décris pas, car je sais que vous la connaissez. Mais il faut que je vous dise que je n'ai jamais vu un plus beau site. Je me suis fait nommer toutes les villes que l'on peut voir du haut de la colline et j'y ai pris beaucoup de plaisir. Si vous vous décidez à y bâtir une villa, vous aurez mille fois raison, car c'est l'endroit le plus délicieux du monde ! Tous mes compagnons disent que l'air y est parfait, et Capilupi déclare que sa tête, ses yeux et ses oreilles, qui l'ont dernièrement tant fait souffrir, vont beaucoup mieux. De la Rocca, je me suis rendue à l'église de S. Zeno, en passant à côté des scieries ; et j'ai admiré les ruisseaux clairs, les vignes et les champs, cultivés comme des jardins. Je suis revenue en ville très satisfaite et je vous assure, mon cher Seigneur, que, si vous pouviez venir passer quelques jours dans cet air pur, vous vous en trouveriez le mieux du monde. Demain, je dîne à Maguzano avec les vénérables Pères et compte souper dimanche à Sermione. Je suis contente que ma lettre vous ait fait plaisir, et plus contente encore de savoir que vos nouvelles pilules vous conviennent. Dites-moi comment elles agissent. Dieu veuille qu'elles vous fassent un bien durable ! Je remercie Votre Excellence de tout mon cœur pour les bonnes nouvelles que vous me donnez au sujet de mon frère le Duc, car l'attitude taciturne du Vice-Roi me laissait quelques craintes. Mais je ne puis terminer cette lettre sans vous conter un miracle. Hier, tandis que l'on tirait des salves pour saluer notre entrée, une balle de plomb a traversé le manteau, la veste et la chemise de Zanino Mereschalchi sans l'atteindre, ni le blesser aucunement. Je tiens ceci pour un heureux présage, c'est la preuve que vous conserverez cette ville que vous appréciez tant (1). »

Les deux lettres suivantes sont écrites de Sermione, le promontoire classique chanté par Catulle. Isabelle était charmée de la beauté du pays. Du haut de la vieille citadelle construite au XIVe siècle par les Scaligers, elle admirait les eaux bleues du lac et les montagnes.

« Hier, » écrit-elle le 19, « j'ai été à Maguzano et j'ai dîné dans ce délicieux endroit où les bons Pères m'ont fait le meilleur accueil... Aujourd'hui, je suis arrivée à Sermione dont les pauvres habitants m'ont reçue avec joie. Girolamo Archano m'a fait parcourir la Rocca et m'a montré les plans de la nouvelle construction que vous comptez faire et qui sera très belle. Puisque vous me demandez mon avis, j'ai dit à Girolamo — mais c'est pour vous obéir, car réellement rien ne manque — de prévoir une autre chambre dans la tour, ainsi qu'il vous l'expliquera. Vous avez bien raison, je vous l'assure,

(1) A. Pedrazzoli, *op. cit.*

de faire construire ici, car cet endroit est franchement le plus beau du monde. J'ai circulé en barque autour du promontoire et j'ai constaté que la maison fera très bon effet du lac ; je monterai demain sur la colline pour me rendre mieux compte. Je désire plus que jamais voir Votre Excellence recouvrer la santé, afin qu'elle puisse jouir de ce séjour délicieux. Mais votre lettre d'aujourd'hui me contrarie beaucoup, car je crains que vos pilules ne vous aient pas fait tout le bien que vous espériez. Il ne faut pourtant pas en être désappointé, car souvent les remèdes n'agissent pas aussi vite que nous le voudrions. Maintenant que revient le beau temps, je suis sûre qu'avec un régime bien observé votre santé s'améliorera bientôt. Que Dieu nous l'accorde ! Je ne vous cacherai pas que j'ai pris physiquement possession de cette demeure. En descendant l'escalier de la Rocca, mouillé par une petite averse, mon pied glissa et j'ai manqué trois marches, sans me faire le moindre mal. Mais j'ai bien ri du discours fleuri du Vicaire qui m'a dit que ma chute avait peut-être été occasionnée par mon admiration excessive pour la beauté du site ! La situation de la Rocca est certainement splendide, mais les pièces sont si petites et si sombres que je suis obligée de loger à la cure, où je n'ai qu'une seule chambre pour dormir et manger ; il faut donc vous dépêcher de construire une belle habitation. Une de mes demoiselles d'honneur a pris de la même manière possession de Lonato ! La mule montée par Livie s'est emportée sur le chemin de Maguzano et la cavalière est tombée, un pied pris dans l'étrier, et l'autre en l'air. Elle faisait ainsi très ridicule figure, et si l'on n'était pas venu rapidement à son aide, elle se serait cassé le cou. Dieu merci ! elle ne s'est fait aucun mal ! Il serait très monotone de voyager si de semblables incidents ne survenaient parfois !... »

« Pour continuer mon histoire », poursuit la Marquise deux jours après, « je suis montée hier sur la colline voir les ruines romaines et suis entrée dans les grottes pour les visiter à fond. Ces ruines sont vraiment merveilleuses, surtout pour quelqu'un qui, comme moi, ne connaît pas Rome. Je ne suis pas surprise que les Romains aient aimé ce lieu et l'aient choisi pour y établir leurs maisons de plaisance, car il est fort beau et se prête à la construction de belles villas. Si Dieu donne la santé à Votre Excellence, et si nous pouvons revenir ensemble jouir en paix de ces lieux, nous devrions bâtir un « *casino* », non pour la gloire de l'État, mais comme lieu de plaisance et de réunion. J'ai passé la journée entière à pied et à cheval, contemplant les ruines et les points de vue. Aujourd'hui, je me suis rendue à Peschiera, m'arrêtant pour visiter le sanctuaire de la Madone des Frênes, qui fait, dit-on, tant de miracles. J'y ai vu beaucoup d'images et d'ex-voto. C'est une belle église en construction dans laquelle j'ai prié avec ardeur pour la santé de Votre Excellence. Ensuite, j'ai chevauché à travers la ville, et j'ai rencontré le Gouverneur du Château, un capitaine espagnol, qui m'a gracieusement accompagnée dans la Rocca. Il n'avait avec lui que douze ou quinze hommes de petite taille, et mes dames et moi aurions pu facile-

Cl. Gebr. Bachrendt.

LE LAC DE GARDE, RIVE ORIENTALE.

Pl. XXIII. Page 276.

ment le faire prisonnier avec ses troupes et me rendre maîtresse de la place, sans que le Roi de France ou l'Empereur y trouvassent beaucoup à redire, puisque les Espagnols la détiennent injustement ! La situation de Lonato, je le répète, est belle, celle de Sermione plus belle encore, mais Peschiera les surpasse toutes. Aussi faut-il faire tout notre possible pour reprendre la place. Je confesse que je suis rentrée à Sermione avec un accès de mauvaise humeur qui n'est pas encore passé, quand je songe à l'injustice qui nous a été faite. Cette place, inutile au Roi Catholique, serait pour vous si agréable et si utile ! Mais je ne veux plus rien dire là-dessus maintenant ! Demain, j'irai voir l'île des Frères Mineurs et coucher à Salo. Le Gouverneur espagnol m'a dit que je trouverai facilement à m'y loger et m'a aimablement engagée à m'y rendre. Ensuite, je reviendrai sur ce rivage, pendant que le beau temps se maintient, bien qu'il soit trop tôt pour profiter ici d'autre chose que de l'air pur. Je vous aurais envoyé du poisson si je n'avais su que vous n'en mangiez pas, non plus que des fruits. Du reste, on a pris peu de poisson ; depuis que je suis ici, je n'ai pas vu une seule sardine. On dit que l'air est trop pur et que les vents sont contraires. »

Le jour suivant, Isabelle se fit conduire en bateau à rames jusqu'à la petite île, et visita la vieille église bâtie par saint François sur les ruines d'un temple de Jupiter, puis elle traversa le lac pour atteindre la rive pittoresque où la haute église et les maisons de Salo sont nichées, parmi des bosquets de citronniers et d'orangers, au pied du Monte Pennino. Le 23, elle envoie au Marquis son compte rendu habituel :

« J'ai été hier, ainsi que je vous l'avais dit, à l'« *Isola dei Frati* ». L'endroit est beau et bien situé, mais cela manque de fruits et de friandises ! et le contraire étonnerait. Les Frères m'ont chaleureusement accueillie. Le Capitaine de Salo, Guglielmo di Castiglio, chambellan et créature du Vice-Roi, est venu en bateau à ma rencontre avec une nombreuse suite et m'a fait de très aimables offres de service. Je le pris, avec un autre officier espagnol, dans mon embarcation, la sienne suivit avec plus de vingt-cinq autres, toutes lourdement chargées. Il y eut beaucoup de roulements de tambour, de sonneries de trompettes, de cris de « *Turco ! Gonzaga ! Isabella !* ». Les Espagnols m'escortèrent jusqu'à Salo ; je me fis conduire le long du rivage, en face de la ville, pour jouir de la vue qui est fort belle. Je débarquai à l'Hôtel de Ville où s'étaient déjà assemblés le Capitaine et une si grande foule que j'en étais tout étourdie. Tous les habitants m'acclamèrent. Dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, ainsi que sous une loggia donnant sur la plage du lac, des tables étaient dressées, chargées de paniers de pommes, de poires, de raisins nouveaux, de boîtes de bonbons, de massepains, de cire, de confetti, de plats de poissons de toute sorte, en quantité. Les notables me firent de beaux et longs discours. Je leur adressai en retour beaucoup de

compliments de la part de Votre Excellence au nom de laquelle ces honneurs m'étaient rendus; peut-être quelque jour éprouverons-nous l'utilité de ces dévouements. Après que je me fus retirée dans mes appartements, le Capitaine, qui avait pris congé de moi à la porte, me fit parvenir un beau présent de poisson, de pommes et de raisin. Je ne me suis pas souvenue de lui, mais il m'a dit être venu à Mantoue avec le Vice-Roi, et une autre fois avec Celindo (le chambellan du Vice-Roi) pour régler l'affaire de Brognina. Il est fort aimable. Aujourd'hui, je reste ici pour voir le pays et visiter les couvents. Demain, j'irai en voiture à Grignano voir Tusculano et les autres jardins, et, s'il fait beau, je reviendrai par l'eau. Samedi, fête de l'Annonciation, j'assisterai avec les Sœurs au service divin. Dimanche, j'ai l'intention de traverser le lac et d'aller coucher à Laciso, pour voir l'autre rive, et lundi j'irai à Peschiera et, de là, rentrerai à Mantoue. Je n'ajouterai rien, si ce n'est que chaque fois que je découvre un nouvel endroit charmant, je désire plus vivement que votre santé se rétablisse et que vous y puissiez venir avec moi.

« *P. S.* — Je n'ai rien trouvé ici qui puisse vous être agréable, si ce n'est quatre jeunes chevreaux que je vous envoie, espérant qu'en souvenir de moi ils vous feront plaisir. Nous mangerons le peu de poisson que l'on a pris. Les hommes de Sermione emporteront les chevreaux vivants à Mantoue. »

Ce fut à Salo, en ce même jour de l'Annonciation de Notre-Dame, qu'Isabelle reçut le nouveau volume de *Ritratti* ou Portraits des Dames italiennes, que lui offrait Giangiorgio Trissino, poète de Vicence, et dans lequel l'écrivain rendait un chaleureux hommage à la Marquise de Mantoue (1).

La scène est censée se passer au palais Cantelma à Ferrare, et l'un des interlocuteurs, Vincenzo Magrè, après avoir énuméré les beautés de Milan et de Ferrare, de Florence et de Vicence, fait une brillante peinture d'une femme inconnue qu'il a vu descendre de son char et entrer dans le Dôme de Milan avec son missel ouvert à la main.

« Ni Mantegna, ni Vinci, ni même Apelle ne pourraient jamais donner d'elle une juste idée. Pétrarque l'a décrite dans ses vers : « *Una donna piu bella assai ché'l sole* ». C'est ainsi qu'elle parut à nos yeux, plus radieuse que le soleil. Ses cheveux d'or tombaient sur ses épaules, à peine maintenus dans une résille faite de soie couleur de tan et de nœuds d'or fin, au travers de laquelle ses boucles paraissaient comme de brillants rayons de lumière; un rubis étincelant et une grosse perle resplendissaient sur son front, une chaîne de perles tombait de son cou jusqu'à sa taille, sa robe de velours noir était brodée d'or; bref, tout ce qu'elle portait était l'œuvre des meilleurs artisans. »

(1) B. Morsolin, *Vita di G.-G. Trissino.*

Un second personnage, qui n'est autre que Pietro Bembo, le prince des humanistes, intervient alors :

« N'ajoutez rien, » dit-il. « Je connais la femme dont vous parlez, c'est Madonna, la Marquise de Mantoue, qui est honorée et aimée du monde entier. Mais vous ne l'avez vue qu'une fois, tandis que souvent je me suis entretenu avec elle et je suis en mesure de vanter sa douceur, sa bonté, ses vertus qui surpassent de beaucoup ses parures d'or et ses bijoux. J'ai entendu sa voix qui, ainsi que le dit Pétrarque, est une chose « *chiara, soave, angelica e divina* ». Elle aurait charmé Orphée et Amphion même, par sa douceur ravissante... Et si vous l'aviez une fois entendue chanter sur son luth, vous auriez, comme les Sirènes, oublié votre demeure et votre patrie pour suivre ses accents enchanteurs... En vérité, Dieu l'a comblée de tous les dons des Muses, de tous les trésors de Castalie et du Parnasse, mais par-dessus tout elle aime la poésie, ce qui convient à une princesse qui règne sur la terre de Virgile. »

Il continue en louant la beauté de sa demeure, ses palais ornés de tentures magnifiques, ses salons remplis de livres rares et de tableaux admirables, de sculptures antiques et modernes, de camées, de médailles, de pierres précieuses, et déclare en terminant qu'elle peut se mesurer avec les femmes les plus accomplies de l'ancienne Grèce, avec Nausicaa, Sapho et Corinne, avec Pénélope et Alceste (1).

C'était Margherita Cantelma, Duchesse de Sora, la compagne dévouée d'Isabelle, qui avait révélé à la Marquise cet ouvrage de Trissino et s'était chargée d'en demander pour son amie un exemplaire. Le poète s'était empressé de satisfaire au désir d'Isabelle et lui avait expédié ses *Ritratti* en un manuscrit luxueusement relié et accompagné d'une lettre et d'une dédicace en vers. Le même jour, la Marquise lui écrivit pour lui exprimer tous ses remerciements :

« Magnifico amico, Votre lettre, vos vers, et votre petit livre n'auraient pu nous parvenir dans un endroit plus beau et plus propice que ces rives du lac de Garde, où nous nous trouvons et où nous pouvons nous adonner entièrement à la poésie et à la méditation. Nous les recevons avec joie, à la fois parce que vous en êtes l'auteur, et parce que, à notre avis, ils sont extrêmement élégants et ingénieux, bien qu'à vrai dire l'éloge que vous faites de notre personne dépasse de beaucoup la vérité. Mais, suivant le proverbe bien connu : « Si elles n'expriment pas la vérité, vos paroles pourtant me plaisent », et nous les apprécierons, parce qu'elles

(1) G. Trissino, *Ritratti*.

viennent d'un grand et savant écrivain, et nous ne trahirons pas le secret de leur auteur, puisque c'est votre désir, comme c'est aussi le nôtre. Nous voudrions que vous changeassiez quelques détails de la description de notre personne ; nous vous les indiquerons lorsque nous vous reverrons... »

Isabelle resta encore quelque temps dans cette belle contrée, jouissant des charmes de la nature et de la sympathie des habitants, reçue partout avec des honneurs royaux, comme une *magnifica Signora.*

Elle rentra à Mantoue dans les premiers jours d'avril. Quelques semaines plus tard, elle reçut de pressantes invitations de son neveu Maximilien, lui déclarant que cette fois, si elle ne venait pas à Milan, il se présenterait à Mantoue avec ses troupes suisses, et l'enlèverait de force. Elle obtint enfin de son mari la permission de réaliser ce projet si souvent remis, et, aux premiers jours d'été, elle partit pour Milan avec une suite nombreuse de dames d'honneur et de gentilshommes. La ville entière vint à sa rencontre, et la salua d'acclamations enthousiastes, tandis qu'elle se rendait à cheval au Castello des Sforza. Le Duc lui offrit comme jadis une série de fêtes, et l'emmena à Pavie où elle n'était pas retournée depuis les jours brillants de Ludovic le More et de Béatrice. Isabelle voyait Milan pour la dernière fois. Déjà le trône de Maximilien chancelait; avant la fin de l'année, le jeune Duc était envoyé en exil et le vainqueur de Marignan régnait à sa place.

CHAPITRE XXVIII

PREMIER VOYAGE D'ISABELLE A ROME

1514-1516

VOYAGE D'ISABELLE A ROME. || ELLE EST REÇUE PAR LE CARDINAL BIBBIENA ET JULIEN DE MÉDICIS. || FÊTES DONNÉES EN SON HONNEUR. || REPRÉSENTATION AU VATICAN DE « LA CALANDRIA ». || VOYAGE A NAPLES. || LÉON X RETIENT ISABELLE A ROME POUR LE CARNAVAL. || RETOUR A MANTOUE. || FRANÇOIS Ier ATTAQUE MILAN. || VICTOIRE DE MARIGNAN. || ABDICATION DE MAXIMILIEN SFORZA. || FRÉDÉRIC DE GONZAGUE A LA COUR DE FRANCE. || MORT DE JULIEN DE MÉDICIS ET CONQUÊTE D'URBIN PAR LAURENT DE MÉDICIS. || LE DUC ET LA DUCHESSE D'URBIN S'ENFUIENT A MANTOUE.

Ce fut à l'automne de 1514 qu'Isabelle réalisa enfin son désir le plus cher et le plus longtemps différé: pour la première fois elle alla à Rome. Depuis l'avènement de Léon X, elle avait reçu de pressantes invitations de ses amis le Cardinal Bibbiena et Pietro Bembo, mais elle avait dû ajourner son voyage à cause de la maladie de François. Cet été-là, la santé du Marquis semblait s'améliorer, et les bruits alarmants qui arrivaient de Rome au sujet des visées du Pape sur Ferrare et Urbin augmentaient la hâte qu'avait Isabelle de se concilier les bonnes grâces du Souverain Pontife. Elle se mit donc en route au commencement d'octobre et fut accueillie à Bolsena par Julien de Médicis, le Cardinal Bibbiena et l'Unico Aretino.

Le 18 octobre, Isabelle entrait à Rome et trouvait auprès du Pape Léon X et de tous les membres du Sacré Collège le plus cordial accueil. Les six semaines suivantes furent consacrées à la visite des églises, des ruines de l'ancienne Rome et des merveilles du Vatican. Elle vit enfin les statues que lui avaient si souvent vantées Cristoforo Romano, Bembo et son propre fils Frédéric. Elle put juger, par elle-même, de la majesté des compositions de Michel-Ange, de la grâce et de la perfection incomparables de Raphaël, dont Castiglione et

Bibbiena l'avaient tant de fois entretenue. Elle monta au Capitole en se souvenant des *Triomphes* de Mantegna et put contempler, de la loggia du Belvédère, les plaines empourprées de la campagne de Rome et les monts Albains. Elle s'agenouilla avec une profonde dévotion devant la tombe du Prince des Apôtres et se promena, escortée par les premiers savants de l'époque, dans les jardins fameux d'Angelo Colocci, sur les pentes du Pincio et du Quirinal. Bembo et Bibbiena, Sadoleto et Castiglione guidaient ses promenades quotidiennes à travers la Ville Éternelle. Le savant bibliothécaire du Vatican, Tommaso Inghirami, le Phèdre des humanistes, devint l'un des plus grands admirateurs de la Marquise. Colocci discutait avec elle sur la poésie provençale et la priait d'agréer un exemplaire de son livre si rare sur les poètes du Limousin. Chigi lui donnait dans sa nouvelle villa des festins magnifiques. C'est là qu'Isabelle vit la superbe fresque de Raphaël, cette blanche Galathée qui conduit son char au milieu des vagues. Raphaël lui-même fut, selon toute vraisemblance, le guide de la Marquise dans ses visites aux fouilles de Rome ; il lui montra les peintures et les stucs merveilleux récemment découverts aux bains de Titus et à la Maison Dorée de Néron. Le grand maître était alors à l'apogée de sa gloire ; il venait d'être nommé, par le Pape, architecte de Saint-Pierre, et c'est en lui parlant des jours passés autrefois à Urbin, de son père qui avait fait son portrait, de ses premiers protecteurs, le Duc et la Duchesse, qu'Isabelle lui demanda de peindre à son intention une petite Madone, dès qu'il aurait quelques moments de libres. Bien entendu, Raphaël, qui était « *la gentillesse même* », promit volontiers, puis il retourna à ses fresques, à ses constructions, à ses plans de la Rome ancienne, et oublia totalement la Marquise et sa commande.

Les Cardinaux et les princes se disputaient l'honneur de recevoir l'illustre visiteuse. Ils lui offraient de somptueux banquets ou des petits soupers, pendant lesquels l'Aretino récitait ses derniers vers et le bouffon favori du Pape, Fra Mariano, débitait les folies qui égayaient Sa Sainteté et faisaient rire aux larmes ses invités.

Le plus remarquable des divertissements offerts à Isabelle fut la représentation de la *Calandria* du Cardinal Bibbiena, qui fut donnée au Vatican en présence du Pape (1). Cette comédie avait été jouée pour la première fois à Urbin, le 6 février 1513, sous la direction de Castiglione, qui décrivit cette représentation dans une lettre bien connue, adressée

(1) D'Ancona, *op. cit.*, II, p. 88.

au Cardinal Ludovic de Canossa. La pièce, imitée des *Ménechmes* de Plaute, met en scène les aventures d'un frère et d'une sœur jumeaux dont les méprises et les intrigues amoureuses se prêtent facilement aux grosses farces où les contemporains du Cardinal trouvaient un plaisir toujours nouveau. Cette fois le décor était peint par le maître siennois Balthazar Peruzzi, qui y avait apporté le soin le plus minutieux. Vasari s'étend longuement sur la beauté et la variété des décors, sur les rues, les palais, les temples, les loggias et les places, qui étaient si admirablement en perspective et disposés avec tant d'adresse, dans cet étroit espace, qu'on avait l'impression d'une cité considérable.

Vers la fin de novembre, Isabelle partit pour Naples où son grand-père, ses oncles et son cousin avaient régné tour à tour et qui était devenue la résidence du Vice-Roi d'Espagne. Elle y retrouva un membre de la famille de sa mère, sa cousine et ancienne amie Isabelle d'Aragon, Duchesse de Milan, restée veuve (de Jean Galéas) avec une seule de ses filles, Bonne Sforza, qui devait épouser quelques années plus tard le Roi de Pologne et aller vivre à Cracovie. Cette jeune princesse garda pour la Marquise un affectueux attachement. Isabelle lui envoyait des nouvelles de Mantoue en y joignant quelques échantillons des dernières élégances de Milan, et la Reine de Pologne remerciait celle qu'elle considérait comme la « source et l'origine de toutes les belles modes d'Italie (1) ».

Malgré l'occupation étrangère, Isabelle s'amusa beaucoup pendant les quelques semaines qu'elle passa à Naples. Les princes napolitains et les grands d'Espagne rivalisèrent d'empressement pour la fêter. Fabrizio Colonna (père de Vittoria Colonna) se distingua entre tous par la magnificence de ses réceptions.

Cependant, le retour de la Marquise était impatiemment attendu à Rome où, sur l'ordre du Pape, une nouvelle série de comédies était préparée pour la distraire.

Au mois de janvier, Pietro Bembo écrivit au Marquis de Mantoue pour lui demander d'autoriser la Marquise à rester encore jusqu'au Carnaval et François n'osa pas refuser cette requête. Si nous en croyons Pietro Bembo et Bibbiena, la seule présence de la Marquise donna aux fêtes un éclat inaccoutumé. Isabelle était radieuse, et si elle charmait tout le monde par sa bonne grâce, elle était elle-même enchantée de son séjour à Rome. Il fallut pourtant rentrer à Mantoue, auprès du pauvre malade qui se consumait d'ennui.

(1) Luzio, *Arch. St. Lomb.*, 1901, p. 171.

Le soir même de son retour, le 18 mars, elle s'empressa d'écrire au Cardinal Bibbiena la lettre suivante, où elle exprimait toute sa mélancolie :

« Me voici à Mantoue, mais tout mon cœur est à Rome. J'ai du moins le sentiment d'avoir obéi à mon mari et de lui avoir donné satisfaction. Mais pensez combien ces petits appartements et la vie que je mène ici sont différents des salles du Vatican et de l'existence que j'ai menée à Rome ! Mon corps, je le répète, est ici, mais mon âme est là-bas ! Je continue à faire par la pensée des promenades avec vous, à goûter votre conversation et celle des autres seigneurs Cardinaux, à baiser le pied de Sa Sainteté. C'est avec ces imaginations que je cherche à me tromper moi-même, et à me distraire, tandis que j'attends une occasion de servir Votre Très Révérende Altesse, en retour ou du moins en reconnaissance des bontés infinies dont vous m'avez comblée (1). »

Nombreux furent les présents qu'elle adressa à Bembo et à Bibbiena pendant les mois suivants — truites saumonées du lac de Garde, ou boîtes de parfums rares, qui faisaient envie à tous les amis de Bembo ! Mais l'envoi le plus original et le plus apprécié fut un couvre-pied de duvet, en satin richement brodé, que la Marquise expédia vers l'automne à Bibbiena. Au mois de décembre, Bembo lui écrivit pour lui demander, au nom de sa vieille amitié, un couvre-pied semblable. Et le Pape lui-même faisait rappeler à la Marquise par Bibbiena que celui qu'elle avait promis à Sa Sainteté serait le bienvenu !

L'année 1515, si joyeusement commencée, s'acheva dans l'inquiétude et le chagrin, et il fallut à Isabelle toute son attention et toute sa prudence pour triompher des difficultés qui surgissaient sur son chemin. L'avènement au trône de France d'un prince jeune et belliqueux avait amené une révolution dans les affaires d'Italie, et la défaite des troupes suisses à Marignan avait entraîné la ruine de l'infortuné Maximilien Sforza. Le 4 octobre, il remit le Castello aux mains des Français et abdiqua en faveur de François Ier, qui lui permit de vivre en France avec une pension convenable. L'événement ne surprit pas la Marquise, qui ne se faisait plus d'illusions sur la faiblesse et l'incapacité de son neveu. Mais elle garda sa bienveillance au malheureux jeune homme qui, un an plus tard, lui envoyait de son exil d'Amboise la lettre suivante, écrite de la main de son écuyer :

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 215.

« Je vais bien, grâce à Dieu, et suis aussi heureux que peuvent le souhaiter mes amis. J'ai voulu en informer Votre Excellence, sachant que, m'aimant comme vous le faites, vous en éprouverez quelque plaisir. Votre neveu et fils obéissant, *Maximilien*. 6 octobre 1516 (1). »

La principale préoccupation d'Isabelle fut dès lors de se concilier les vainqueurs et de s'assurer la faveur de François Ier. Elle décida d'envoyer dans ce but son fils Frédéric rendre hommage au jeune Roi à la place du Marquis : elle comptait sur la séduction personnelle et le charme du jeune homme. Les trois années que celui-ci avait passées à la Cour de Jules II n'avaient pas été perdues. Si elles n'avaient pas développé précisément son sens moral, elles avaient du moins fait de lui un courtisan accompli, gracieux et aimable, beau parleur, et, en même temps, d'une sagesse et d'une prudence bien au-dessus de son âge. Depuis son retour, il avait pendant deux ans et demi continué ses études avec son excellent précepteur Vigilio, sous les yeux de sa mère. Même au milieu des distractions et des plaisirs de Rome, Isabelle ne perdait pas de vue le jeune homme et le bon Messer Francesco la tenait au courant des progrès qu'il faisait.

« Pendant l'absence de Votre Altesse, » écrit-il le 5 février 1515, « votre fils, mon maître, le Seigneur Frédéric, n'a pas manqué de suivre mes leçons deux fois par jour. Il faut dire qu'il ne peut soutenir son attention pendant plus d'une heure, mais alors, il est vraiment appliqué et diligent. Nous avons parcouru l'histoire abrégée de Tite-Live et il a traduit deux livres de Valère-Maxime, avec mon aide lorsque quelque chose l'embarrassait. Il connaît maintenant l'histoire romaine, les lois et la constitution de l'État, si bien qu'il me rappelle parfois des détails que j'ai oubliés et même sait trouver le passage que je cherche. Je lui ai appris une œuvre d'Ovide, *In Ibim*, pleine de récits et de fables peu connues, et il semble aimer tout spécialement l'histoire, qui, je crois, est particulièrement utile pour un prince. J'ai lu aussi avec lui de belles élégies. Il n'a pas de facilité pour les vers, bien qu'il sache les scander, mais il compose très facilement des harangues. Je lui dicte chaque jour des épîtres qu'il écrit correctement, — sauf quelque faute d'étourderie, — et chaque jour je commente avec lui une lettre de Cicéron, afin de former son style. Aux examens de grammaire, il répond à mes questions plus vite et mieux qu'aucun des autres élèves. Je lui ai fait parcourir Pétrarque, ce qui est un bon exercice de lecture, et il a lui-même voulu lire quelques livres de l'*Orlando*, sur lesquels il passe souvent plus de deux heures de suite. Voilà comment nous étudions les

(1) Luzio e Renier, *Arch. St. Lomb.*, 1901, p. 168.

lettres. Quant à sa conduite en général, je ne vois rien qui ne puisse me faire espérer pour lui une carrière glorieuse et honorable. Bien que l'ardeur naturelle de la jeunesse le porte à l'amour, sa conduite sur ce point me persuade qu'il saura éviter la licence qui offense Dieu et les hommes. Je supplie Votre Excellence de condescendre à appuyer mes efforts par ses exhortations. Votre serviteur dévoué, *Jo. Franc. Vigilius.* »

L'excellent précepteur connaissait bien les goûts et les habitudes de son élève. Sans avoir pour l'étude le zèle que professaient sa mère et son frère Hercule, il possédait certainement plus de culture que son père et les autres princes de Gonzague. Dès son enfance il avait hérité de la passion des Este pour les romans de chevalerie, dont il réunit plus tard une riche collection. Mais à cette époque il avait quinze ans, et il ne demandait pas mieux que d'abandonner ses livres pour mener joyeuse vie à la Cour de Milan. Il y trouva un accueil gracieux et fut invité à accompagner François Ier à Vigevano.

L'envoyé de Venise Contarini nous représente Frédéric comme un bel et gracieux adolescent, qui donna aux jeunes patriciens de sa suite un magnifique festin. L'illustre compagnie se sépara charmée de sa courtoisie et de ses exploits équestres. Le jeune prince prit une part active aux chasses royales et aux jeux de paume. Ce dernier sport était une des passions de Sa Majesté Très Chrétienne et Frédéric raconte à sa mère que François Ier donnait et recevait des coups dans la mêlée, renversait ses courtisans et se lançait sur le grand et athlétique prince de Gonzague, Frédéric de Bozzolo, avec une ardeur juvénile, au milieu des rires des spectateurs. Mais le fils d'Isabelle, dont la bourse contenait tout juste deux cents ducats, se vit dans l'impossibilité d'accepter l'invitation du Roi à jouer aux cartes avec lui, au risque de gagner ou de perdre des centaines de ducats en une seule partie (1).

Le jeune Roi, vivement séduit par la beauté et les riches atours des Milanaises, pria Frédéric de demander à sa mère, dont il avait entendu vanter le goût et les charmes, de lui envoyer une poupée de cire habillée à la mode de Mantoue, avec le modèle d'une robe, d'une veste et de manches qu'elle aurait portées, ainsi qu'une coiffure semblable à la sienne, afin que les Françaises pussent les copier. Isabelle répondit :

« Nous enverrons volontiers une figurine costumée à la mode mantouane afin de plaire à Sa Majesté Très Chrétienne, mais nous avons peur qu'elle n'y

(1) M. Sanuto, *Diarii*, XXI, p. 296, 329.

trouve rien de nouveau, étant donné qu'ici nous nous habillons exactement comme les Milanaises (1). »

L'embarras d'Isabelle s'accrut lorsque François Ier manifesta le plus vif désir de voir Brognina, la belle et sentimentale demoiselle d'honneur dont les coquetteries avaient déjà causé tant de querelles, et qu'il envoya effectivement l'Évêque de Nice porteur d'un bref du Pape pour la faire sortir du couvent de Goïto et la lui amener. Heureusement, une troupe de cavaliers espagnols, appelée par Brognina à son aide, put à temps arrêter le convoi et contraindre l'indigne prélat à battre en retraite (2). Cependant, Frédéric réussit à se maintenir dans les bonnes grâces du Roi, et grande fut la joie d'Isabelle lorsqu'en janvier son fils fut invité par François Ier à venir en France avec lui. Pendant le voyage, Frédéric fut accompagné, comme d'habitude, par son fidèle serviteur Stazio Gadio, qui décrit dans ses lettres à la Marquise l'entrée du Roi à Marseille, où l'on donna une représentation de la *Vie de saint Louis* en plusieurs tableaux. A Aix, on joua en son honneur des scènes de l'Ancien Testament. A Avignon, on donna une danse de Juifs et de Juives, et une curieuse représentation au cours de laquelle trois personnages figurant saint Pierre, Marthe et Marie-Madeleine vinrent saluer le retour du Roi, comme autrefois « ils s'étaient réjouis de la résurrection de Lazare ! »

Frédéric resta à la Cour de France pendant le printemps et l'été qui suivirent et il accompagna François Ier à Blois, à Amboise et dans les autres châteaux royaux.

Mais si toute crainte de danger du côté de la France était écartée, la Marquise surveillait avec une anxiété croissante le développement des projets ambitieux du Pape contre Urbin. En juin 1515, le bâton de Gonfalonier du Pape avait été retiré subitement à François-Marie et donné à Julien de Médicis, et bien que Léon X assurât le Duc d'Urbin de son inaltérable amitié, les protestations de Bibbiena elles-mêmes ne pouvaient dissiper les soupçons d'Isabelle. La duplicité du Pape dans la circonstance a été abondamment prouvée. Lorsque François Ier vint à Bologne à sa rencontre au mois de décembre, il dut à regret consentir au sacrifice d'Urbin pour obtenir du Pape, en retour, la restitution de Parme et de Plaisance. Léon X cependant s'abstint d'agir tant que vécut son frère Julien. Ce dernier, en effet, ne pouvait oublier la dette de reconnaissance contractée envers la famille ducale et les

(1) Luzio, *Nuova Antologia*, 1896, p. 466.
(2) Luzio, *Arch. St. Lomb.*, 1901, p. 167.

liens de vieille amitié et d'affection qui l'unissaient aux Gonzague et aux della Rovere.

Aussi lorsque, pendant sa dernière maladie, il reçut à Fiesole la visite du Pape, il le supplia sur son lit de mort de ne pas attaquer le Duc d'Urbin. Léon X lui répondit de se guérir et de ne pas se tourmenter de ces questions (1). Le 19 février, le Pape retournait à Rome et Bibbiena, qui restait à Fiesole, écrivit à Isabelle qu'il avait transmis ses affectueux messages à son ami mourant. Un mois après, le 17 mars, Julien s'éteignait, pleuré par tous les amis de sa famille comme le meilleur des Médicis. La charge de Gonfalonier de l'Église fut immédiatement conférée à son neveu Laurent et le Duc d'Urbin fut mandé à Rome pour y répondre d'une longue suite d'accusations, parmi lesquelles figurait celle du meurtre du Cardinal Alidosi, sous le pontificat de Jules II.

En vain, le jeune Frédéric de Gonzague intercéda auprès de François Ier pour son beau-frère ; vainement aussi la Duchesse Élisabeth se rendit en hâte à Rome pour y voir le Pape et rappeler à Laurent le temps où son père avait cherché un refuge à Urbin et où elle l'avait porté lui-même tout enfant dans ses bras. Sa Sainteté la reçut avec la plus grande cordialité, les Cardinaux s'empressèrent de lui faire leur cour et Bembo lui réitéra les assurances de son inaltérable dévouement ; mais lorsque, à l'audience que le Saint-Père lui accorda ensuite, la Duchesse fit appel à sa compassion, lui rappelant leur ancienne amitié et l'hospitalité que son frère défunt et lui-même avaient trouvée à Urbin pendant leur exil, le Pape se borna à hausser les épaules et à la regarder à travers ses lunettes. « Ah ! Saint-Père, » continua la Duchesse s'enhardissant, « ne vous souvient-il plus du temps où nous priions pour que vos biens vous soient rendus? Et voulez-vous vraiment nous chasser de notre demeure et nous envoyer demander l'aumône à travers le monde? Ne vous souvenez-vous plus combien il est amer d'errer en Italie, exilé et mendiant? » Mais le Pape ne lui répondit pas un mot et la pauvre Duchesse retourna désespérée à Urbin (2).

Le 27 avril, François-Marie était excommunié et privé de ses États, et, en mai, Laurent envahissait Urbin à la tête de 20 000 hommes. Le Duc, avec l'aide d'un brave Capitaine de Mantoue, Alessio Beccaguto, que son beau-père avait envoyé à son aide, fit une vaine tentative de résistance. Ses propres sujets se retournèrent contre lui. Alors, il jeta ses canons dans la rivière et se retira à Pesaro. Là, il s'embarqua avec

(1) Alberi, *Relazioni Venete*, series III, p. 2 ; Dennistoun, II, p. 346, etc.
(2) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 229.

les deux Duchesses et ce qu'il possédait de plus précieux, et prit par mer le chemin de Mantoue. Une tempête violente poussa au large de l'Adriatique les bateaux qui portaient les infortunés exilés. Ils ne purent débarquer que le 18 juin. Isabelle faisait à cette époque un séjour chez son parent Louis de Gonzague, dans son palais d'été de Borgoforte, sur le Pô, à quelques milles au sud de Mantoue. C'est là que les pauvres Duchesses vinrent la voir, car le Marquis craignait d'exciter le mécontentement du Pape en recevant les exilés sous son propre toit, et ils décidèrent de rester, pour le moment, à Pietola où des logements leur avaient été préparés.

De tous côtés on avait pitié de la douce et bonne Duchesse Élisabeth qui se trouvait pour la seconde fois injustement exilée et obligée de compter sur la charité des autres. Heureusement, elle trouva une tendre et fidèle amie en Isabelle qui s'efforça d'alléger ses peines et qui semble avoir eu pour sa belle-sœur un attachement plus profond même que celui que lui inspira sa propre fille, la Duchesse Éléonore.

CHAPITRE XXIX

VOYAGE D'ISABELLE EN PROVENCE RÉUNIONS LITTÉRAIRES

1516-1519

DÉNUEMENT DES DUCHESSES D'URBIN A MANTOUE. || ELLES DONNENT A FONDRE LES PLATS DESSINÉS PAR RAPHAEL. || MARIAGE DE CASTIGLIONE. || FRANÇOIS-MARIE S'EFFORCE DE RECOUVRER URBIN, MAIS IL EST CONTRAINT D'ACCEPTER LES CONDITIONS DU PAPE. || VOYAGE D'ISABELLE EN PROVENCE. || FIANÇAILLES DE FRÉDÉRIC DE GONZAGUE AVEC MARIE DE MONTFERRAT. || ÉTUDES LATINES D'ISABELLE. || CONTARINI ET SORANZO VISITENT LE CASTELLO. || CRISTOFORO SOLARI A MANTOUE. || FRA FRANCESCO A PORTO. || LE ROMANCIER BANDELLO. || SES RELATIONS AVEC LA MARQUISE. || SES DESCRIPTIONS DE LA COUR DE MANTOUE.

Le 18 août, Laurent de Médicis, neveu du Pape, était créé Duc d'Urbin, et en même temps Léon X signait une convention avec le Marquis de Mantoue par laquelle François-Marie, « ci-devant Duc d'Urbin », était autorisé, ainsi que sa famille, à résider sur les États de son beau-père, à la condition de n'en jamais sortir sans l'autorisation du Pape et de n'entrer en négociation ni avec ses anciens sujets, ni avec aucune autre puissance (1).

Pendant les cinq années suivantes, les deux Duchesses logèrent à la Corte Vecchia, au Castello, et ne quittèrent Mantoue que pour aller de temps en temps à Venise. Le Marquis leur faisait une rente de 6000 ducats, mais elle était insuffisante. Peu après leur arrivée, elles furent obligées de faire fondre la superbe argenterie qu'elles avaient apportée d'Urbin et, entre autres, deux magnifiques plats de bronze doré dont les reliefs de style antique avaient été dessinés par Raphaël. Élisabeth les avait offerts auparavant à la Marquise qui, bien que désolée de voir détruire d'aussi belles œuvres d'art, n'avait sans doute pas été en me-

(1) D'Arco, *Arch. St. It.*, App. II, p. 285.

Cl. Giraudon.

RAPHAEL (1515) : PORTRAIT DE BALTHAZAR CASTIGLIONE (1478-1529).

(Musée du Louvre.)

sure de les acheter. Isabelle avait en effet de gros embarras d'argent. Ses lettres à Frédéric nous révèlent avec quelle difficulté elle parvenait à fournir à son fils les ressources suffisantes pour paraître décemment à la Cour de France, et à pourvoir en même temps à l'entretien de sa maison, à Mantoue.

« Vous me demandez, » écrit-elle, « de payer votre serviteur Prete Stefano ; je le ferais volontiers s'il m'était donné d'accomplir des miracles et de nourrir cinq mille personnes avec un peu de pain et encore moins de poisson. Mais avec vingt-huit ou trente mesures de froment et huit ou neuf barriques de vin de Frioul, il est impossible de nourrir tous vos serviteurs, et c'est à cela que sont actuellement réduites les provisions destinées à votre maison. Votre précepteur, Messer Francesco Vigilio, nous a aussi demandé de lui accorder de l'aide et cela nous est impossible. »

Prete Stefano était un bouffon favori qui avait accompagné Frédéric à Milan, où il avait donné une représentation aux envoyés vénitiens et rivalisé d'adresse avec le fameux Triboulet. Il amusa beaucoup le Roi François Ier en se montrant costumé en femme à une mascarade, et Alphonse d'Este déclara que ce fou était digne du plus grand monarque du monde (1).

Les correspondants de Frédéric à Mantoue eurent pourtant, cet automne, à lui annoncer une bonne nouvelle. C'était celle du mariage du fameux écrivain Castiglione qui était rentré dans sa vieille demeure à la suite des princes exilés d'Urbin. Le 17 octobre, il épousa Ippolita Torelli, une belle jeune fille de quinze ans, dont la mère était fille de Giovanni Bentivoglio, ancien Seigneur de Bologne, et sœur de la femme de Giovanni de Gonzague. L'union avait été favorisée par les Gonzague qui accueillirent avec joie le retour à Mantoue de leur ancien favori et lui firent l'honneur d'assister dans sa demeure à la réception de la nouvelle mariée. La jeune Duchesse Éléonore alla au-devant d'elle en voiture avec Laure Bentivoglio et une longue suite de courtisans, tandis qu'Isabelle et Élisabeth l'attendaient dans la maison de son fiancé, cet ancien « palais » du XIIIe siècle dont les imposants portails sont encore debout sur la Piazza Sordello. Le Marquis lui-même vint en voiture jusqu'aux prairies du Té, où se trouvaient ses vastes écuries, et descendit pour baiser la main de la mariée et féliciter l'heureux couple.

Deux jours après, une représentation dramatique était donnée en

(1) M. Sanuto, *Diarii*, XXI, p. 329 ; Luzio e Renier, *Nuova Antologia*, 1891, p. 121.

l'honneur de ce joyeux événement au palais de Giovanni de Gonzague au Borgo Pradella. On joua une comédie intitulée *Gog et Magog*, écrite autrefois par Falcone, le jeune poète de Mantoue dont la mort prématurée avait été amèrement pleurée par Castiglione (1).

« Madonna y assistait, » écrit Amico della Torre à Frédéric, « ainsi que toute la Cour et Monseigneur de Saint-Pol et beaucoup de gentilshommes français, mais Lautrec ne vint pas. »

Il ressort de ces lignes que Lautrec, Vice-Roi de Milan, et plusieurs gentilshommes français étaient à Mantoue les hôtes de la Marquise, dont la politique consistait maintenant à rester en bons termes avec la France et, si possible, à détacher le Roi de son alliance avec le Pape.

En avril 1517, Isabelle profita de la présence de sa fille à Mantoue, pour quitter son mari malade et aller faire un pèlerinage au sanctuaire de Sainte-Marie-Magdeleine, à la Sainte-Baume, dans les collines voisines de Marseille. Après avoir accompli ses dévotions, la Marquise visita plusieurs villes du midi de la France et poussa même jusqu'à Lyon. L'état de ses finances l'obligea à voyager *incognito* avec une suite peu nombreuse, parmi laquelle se trouvaient François de Gonzague, qui fut plus tard Ambassadeur à Rome, Tommaso Strozzi, beau-frère de Castiglione, et Mario Equicola. Ce dernier, plus soucieux d'étaler son savoir que de raconter des faits intéressants, écrivit une relation pédante de ce voyage (2). A Avignon, il rappelle la résidence des Papes et le souvenir de Pétrarque et de Laure. A Marseille et à Arles, il mêle les réflexions philosophiques aux traditions historiques et ne fait çà et là que de rares allusions aux coutumes du pays. Un jour, tandis que la Marquise regardait des paysans exécuter une danse champêtre, Mario confesse qu'ayant bu plus que son compte il ne se borna pas à inviter une paysanne à danser, mais qu'il l'embrassa, au grand amusement de ses compagnons; après quoi, il se retira dans sa chambre pour y déchiffrer une inscription ancienne (3).

Partout où passait la Marquise, sa beauté et sa distinction lui attiraient des suffrages, et l'un de ses serviteurs, Giovanni da Cremona, écrivit de Lyon, le 4 juin, à Frédéric, pour lui dire combien sa mère était admirée :

(1) D'Ancona, *Origini del Teatro*, II, p. 396 ; Julia Cartwright, *Baldassare Castiglione*, I, p. 139-144.

(2) *De Isabella Estense iter in Narbonensem Galliam.*

(3) F. Santoro, *Iter in Narb. Gall.* (*Giorn. St. It.*, 1896).

« Il faut que Votre Excellence sache que partout où Madame se montre dans la rue, les hommes et les femmes de tout rang se précipitent au portes et aux fenêtres, ou s'arrêtent sur son passage, regardant avec stupéfaction ses magnifiques habits et ceux de ses dames. Bien des gens disent que les vêtements portés par nos dames sont beaucoup plus beaux que ceux que l'on voit en France. Quelques personnes ont peine à croire que Madame soit la mère de Votre Excellence et la prennent pour votre sœur (1). »

La Marquise revint à Mantoue en juillet. Quinze jours plus tard, à la fête de sainte Marie-Magdeleine, Isabelle et Frédéric assistèrent ensemble à une représentation d'épisodes de la vie de la Sainte donnée par des moines qui habitaient un couvent situé au delà de la Porte Pradella. La scène était placée contre le mur extérieur de l'église et, en face, une vaste tribune de bois avait été élevée, moitié sur la terre, moitié sur les eaux du lac qui baigne les murs de la cité. Mais à peine l'assistance avait-elle pris place sur le sol marécageux qu'il céda, le plancher de bois s'effondra et la Marquise et ses compagnons se trouvèrent brusquement précipités dans le lac. Isabelle enfonça dans l'eau jusqu'à la taille, Frédéric se foula la cheville et beaucoup de gentilshommes et de dames furent sérieusement contusionnés. « Mais, grâce à Dieu et à la Magdeleine, toutes les vies furent sauves », écrit Isabelle à Antonia del Balzo dans une lettre fort gaie où elle lui narre l'incident (2).

Peu après, un mariage fut projeté entre le fils d'Isabelle, Frédéric, et Marie Paléologue, âgée de huit ans, fille de Gugielmo II, Marquis de Montferrat, descendant des derniers Empereurs de Constantinople. Les deux familles étaient depuis longtemps liées et l'un des correspondants habituels d'Isabelle, Galleoto di Carreto, vivait à la cour de Casale On parla pour la première fois de ce mariage, lorsque Frédéric passa par Casale, à son retour de France. En octobre 1517, Isabelle recommande son vieux maître de musique Angela Testagrossa à la Marquise Anne de Montferrat, comme un professeur qui serait excellent pour « notre commune fille, Marie ». Elle ajoute qu'elle-même avait autrefois été son élève et que, si elle lui faisait peu d'honneur, ce n'était pas lui qui en était responsable (3). Le marquis de Montferrat mourut l'année suivante, laissant un fils de six ans et deux filles en bas âge aux soins de leur mère, une princesse de la maison d'Alençon. Sur les instances de

(1) Luzio, *Nuova Antologia*, 1896.
(2) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 435.
(3) Davari, *Musica in Mantova*.

la Marquise de Montferrat, Isabelle, après s'être arrêtée deux jours à Milan, se rendit aussi à Casale, en octobre 1518 et revint en novembre à Mantoue en passant par Asti et Gênes.

Pendant les derniers jours de la vie de son mari, Isabelle fut absorbée par le souci des affaires politiques. Elle n'avait que peu de loisirs à consacrer à l'étude et à la musique et n'avait plus ni temps ni argent à employer à la décoration de ses appartements et à l'acquisition de nouveaux trésors. Pourtant, çà et là, quelques traits de sa vie privée montrent que ses goûts et ses habitudes demeuraient les mêmes. A son retour de Rome, elle s'était adonnée avec une ardeur nouvelle à ses études latines sous la direction d'Equicola. En mars 1516, son vieux serviteur, Jacopo d'Atri, lui écrit même de Naples pour lui demander la première œuvre latine de sa composition. Mais Mario était alors absent : il avait été chargé de porter les condoléances de la Marquise au jeune Roi Charles d'Espagne, à l'occasion de la mort de son grand-père Ferdinand. Il fut ensuite retenu à Ferrare par Alphonse d'Este, qui le chargea de composer l' « histoire » d'après laquelle les peintres devaient décorer ses appartements. Isabelle lui écrivit plusieurs fois de Porto, le priant de hâter son retour, car elle était seule et avait besoin d'aide pour ses études. Equicola remettait son départ de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin, le 21 septembre, la Marquise lui déclarât en riant qu'elle renonçait à tout espoir de jamais le revoir, mais l'avertissait que, s'il revenait, elle se proposait de le faire tant travailler qu'il rendrait bientôt l'âme !

En novembre 1515, Isabelle reçut la visite des Ambassadeurs vénitiens Zuan et Alvise Contarini, qui, se rendant à Milan, passèrent deux jours à Mantoue. Un patricien de Venise, qui faisait partie de leur suite, Ser Piero Soranzo, raconte leur arrivée en bateau, un soir d'hiver. Ils furent conduits à la lueur des torches dans les appartements parfumés et somptueusement meublés, occupés d'habitude par le jeune Frédéric. On leur servit un souper composé d'une variété infinie de poissons, d'œufs, de tartes, de « *confetti* » et huit sortes de vins différents, tandis que des chœurs et des musiciens se faisaient entendre. Le matin suivant, après avoir assisté à la grand'messe, les envoyés visitèrent le palais de San Sebastiano et admirèrent la magnifique série des *Triomphes* de Mantegna. Puis ils furent introduits dans une autre suite d'appartements richement décorés et remplis de parfums capiteux.

Ils y trouvèrent le Marquis étendu sur un lit de repos près du foyer, avec son nain favori vêtu de brocart d'or, et trois superbes lévriers

couchés à ses pieds. Trois pages se tenaient à ses côtés, balançant de grands éventails pour « empêcher même un cheveu de tomber sur lui »; il y avait dans la chambre une quantité de faucons et de gerfauts à la chaine et les murs étaient couverts des portraits de ses chiens et de ses chevaux favoris. François reçut aimablement les envoyés et ordonna qu'on leur montrât les autres salles du palais, ornées des fresques récemment peintes par Costa et des portraits de sa famille et de ses amis. Les visiteurs admirèrent la magnifique vue de la loggia, la beauté et l'étendue des jardins et furent éblouis par le merveilleux service de table en argent ciselé. Dans l'après-midi, ils virent le Cardinal Sigismond et visitèrent le Castello de la « *Marchesana* ».

« Ce dernier palais, » écrit Soranzo, « était le plus beau, et de ravissantes jeunes filles s'y trouvaient. Nous avons vu l' « Arsenal » du Marquis, digne d'être comparé aux salles du Conseil des Dix, un cabinet qui contient des bijoux et de l'argenterie d'une valeur inestimable, ainsi que la Grotte dans laquelle la Marquise a collectionné un nombre infini d'objets rares et précieux. »

Les Vénitiens furent aussi conduits aux écuries de la place du Tè, hors les murs, et ils y admirèrent 150 splendides chevaux barbes de la race fameuse élevée par François. Un second souper fut offert aux voyageurs fatigués, puis Marchetto chanta, en s'accompagnant sur le luth, « d'incomparables romances (1) ». Malheureusement Isabelle, souffrant d'un accès de fièvre, ne put recevoir personnellement ses hôtes.

Mais au mois de mars suivant elle reçut la visite de son vieil ami Trissino qui, à son retour d'Inspruck, où il avait été envoyé par le Pape, s'arrêta à Mantoue pour rendre à la Marquise 400 ducats qu'elle lui avait généreusement avancés, quelques mois auparavant. En reconnaissance de cette aide opportune, le Nonce du Pape donna à la Marquise une information précieuse au sujet d'un traité secret conclu entre le Pape Léon X et l'Empereur Maximilien. Isabelle écrivit sans retard à son frère Alphonse d'avoir à se tenir prêt à toute éventualité, car ce traité entre le Pape et l'Empereur pouvait mettre gravement en péril ses États et sa personne (2).

Quelques semaines après, la Marquise recevait un nouvel hôte, le sculpteur milanais Cristoforo Solari, surnommé *Il Gobbo*, celui qui avait exécuté les belles sculptures du tombeau de sa sœur Béatrice et

(1) M. Sanuto, *Diarii*, XXI, p. 280-282.
(2) B. Morsolin, *G. G. Trissino*.

de Ludovic le More. Ce maître renommé arrivait de Ferrare avec une lettre de recommandation du Duc Alphonse, priant sa sœur de lui montrer ses tableaux et ses antiques. Isabelle se prêta volontiers à cette requête et saisit l'occasion de la visite de Cristoforo pour lui demander une œuvre nouvelle. Après mainte hésitation, le sculpteur consentit à dessiner le projet d'une fontaine pour les jardins de la villa de Porto et promit d'exécuter lui-même les plus beaux reliefs et les détails de la décoration, tandis que deux de ses aides feraient le reste du travail. Mais Cristoforo mourut de la peste avant que la fontaine ne fût terminée, et il s'ensuivit une longue correspondance entre Isabelle et ses fils. Lorsque la Marquise revint de Rome en 1527, les marbres préparés par *Il Gobbo* et les reliefs qu'il avait sculptés furent remis à son fils et à un autre sculpteur renommé de Pavie, qui exécuta l'œuvre sur les dessins laissés par le maître défunt (1).

La Marquise professait depuis longtemps une profonde et respectueuse estime pour Fra Francesco de Ferrare, le Vicaire général de l'ordre des Dominicains. Lors de son voyage à Rome en janvier 1515, elle avait réussi à obtenir du Pape Léon X la béatification de leur amie commune, Osanna degli Andreasi, et, ainsi qu'elle l'écrivait au « Frate », elle était déterminée à ne pas se lasser jusqu'à ce que ses efforts obtinssent la canonisation de celle qu'elle appelait « notre Chère Mère ». Elle pressait sans cesse Fra Francesco de venir la voir. Et celui-ci passa, en effet, une journée à Mantoue au mois de mai 1516.

Un autre dominicain d'un type bien différent était le romancier Matteo Bandello. Souvent, à Mantoue, pendant les dernières années du règne de François de Gonzague, il fut l'objet de la faveur d'Isabelle, à qui il apportait fréquemment des lettres de son supérieur, le savant Prieur Francesco, lorsqu'il faisait son noviciat à Milan, au Couvent de Sainte-Marie des Grâces. De 1516 à 1519, Bandello semble avoir vécu surtout au couvent dominicain de Mantoue. Il fut admis dans le cercle le plus étroit des amis de la Marquise. La gaieté de ce moine brillant et plein d'esprit, son talent de conteur, faisaient de lui l'hôte toujours bienvenu des petits dîners et des soupers auxquels Isabelle aimait à convier les poètes et les humanistes, sur les fraîches collines de Cavriana ou sous les épais ombrages de Porto.

Dans la dédicace d'une de ses histoires, adressée à Pirro de Gonzaga de Gazzuolo, il écrit :

(1) A. Bertolotti, *Artisti*, 1885 ; Luzio, *Arch. St. Lomb.*, 1891, p. 175.

« Lorsque j'habitais Mantoue, j'avais l'habitude, pendant les soirs d'été d'aller deux ou trois fois par semaine présenter mes respects à Madame Isabelle d'Este, Marquise de Mantoue, dans son beau palais de Porto, et de passer tout le jour à discuter des sujets variés avec ses seigneurs et ses dames, quelquefois en présence de Son Excellence, quelquefois seuls entre nous (1). »

On s'entretenait de l'histoire de Tarquin et Lucrèce, de la cruauté de César Borgia, des aventures galantes de Mantoue et d'ailleurs. On disputait sur la différence qu'il y a entre l'esprit et la sottise, un fin propos et une plaisanterie vulgaire. Chacun avait un exemple à donner, une anecdote à conter, quelque épigramme à produire. Et l'on devine que la conversation ne chômait pas avec des hommes comme le brillant Bandello ; le spirituel et beau Comte Balthasar Castiglione ; l'aimable bibliothécaire Gian Giacomo Calandra, qu'ont immortalisé les vers de l'Arioste; le savant et universel Mario Equicola, qui aidait la Marquise dans ses études; l'imprimeur Alde Manuce; le poète Paride da Ceresara; le savant dominicain Francesco ; l'érudit Pomponazzi, à qui son type sémitique attirait parfois de si fâcheuses mésaventures (2) ; le joyeux Messer Olduino ; le romancier Strascino, etc. Souvent, le Marquis François lui-même se joignait à eux ainsi que son frère Giovanni, son neveu Alessandro, et des nobles seigneurs comme les Visconti, les Pallavicini, les Bentivogli et les frères San Severino. Isabelle était le centre et l'âme de cette brillante compagnie ; elle la dirigeait, accueillait avec bienveillance les étrangers, souriait gracieusement au dernier orateur, proposait de nouveaux sujets de discussion.

Une peinture animée de ces réunions si goûtées d'Isabelle a été faite par Bandello dans ses *Novelle*. La Marquise n'appréciait pas seulement chez ce dernier ses dons remarquables et son caractère enjoué, mais encore sa fidélité et sa loyauté. Elle lui confiait des messages pour Milan, elle le chargeait des négociations difficiles et délicates. Le jour de l'an 1517, elle envoya à la Duchesse Élisabeth, comme la chose la plus précieuse, une hymne qu'il avait composée sur la Nativité. En avril 1518, dans une lettre adressée au Vicaire général des Dominicains, elle réfute certaines accusations qui avaient été formulées contre Bandello. Elle rend témoignage de son excellente conduite pendant les années qu'il a

(1) *Novelle*, I, p. 30.
(2) *Ibid.*, III, p. 38.

passées au couvent des Dominicains à Mantoue. Cette lettre était ainsi conçue :

« Au Vicaire et aux Religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs :

« Révérend Père et mes amis en Jésus-Christ. Les vertus et les qualités excellentes du vénérable Matteo Bandello, ainsi que la vie pieuse et modeste qu'il a menée dans notre cité, pendant qu'il vivait au couvent de San Domenico, sont tellement connues que nous le louerons et le recommanderons toujours comme le feront toutes les personnes de mérite et de jugement droit. Ayant appris que vous aviez reçu à son sujet des rapports complètement faux, nous manquerions à notre devoir, si nous ne rendions témoignage de la bonne conduite du dit Frère Matteo qui mérite la plus haute louange. Nous vous prions donc, Révérends Pères, de dissiper tous les soupçons fâcheux que vous auriez pu concevoir, si vraiment vous en avez conçus, ce que nous mettons fortement en doute. Nous vous prions de tout cœur de l'aimer et de l'honorer, ainsi qu'il le mérite à cause de ses innombrables vertus. Non seulement ce sera digne et juste, mais cela nous causera le plus grand plaisir. Mantoue, 15 avril 1518 (1). »

Bandello retourna à Milan peu après avoir reçu ce témoignage public d'estime. Il ne revint à Mantoue qu'après la mort du Marquis François. C'est alors que, sur la demande de ses amis, il composa une oraison latine à la mémoire de ce prince et l'envoya, à l'anniversaire de sa mort, à son fils et successeur ; il en fit plus tard la lecture en présence de Frédéric et de toute sa Cour. Voici la lettre qu'il écrivit, non sans perspicacité, à la Marquise, peu après la mort de son mari :

« Très illustre et honorée Maîtresse. Je pense que vous avez déjà reçu tant de lettres de condoléances au sujet de la mort de votre illustre Seigneur, non seulement de toutes les parties de l'Italie, mais de toute l'Europe, que vous devez être absolument fatiguée de les lire, d'autant plus que chacune de ces lettres renouvelle votre douleur et rouvre vos blessures. Il est pourtant de mon devoir, étant votre loyal serviteur, de vous exprimer ma sympathie, au risque de vous sembler indiscret. Je le ferais de tout mon cœur si je ne m'adressais pas à une femme qui domine les faiblesses ordinaires de son sexe. Mais lorsque je me souviens que Votre Altesse n'est pas seulement douée des vertus et des dons excellents qui la placent au-dessus des autres femmes, mais encore que la nature l'a tellement favorisée qu'elle peut trouver en elle-même, pour son chagrin, un remède supérieur à celui que mille lettres ne sauraient lui apporter, je sens que je n'ai plus rien à dire. Il suffit que Votre Altesse sache que je suis son esclave, que je déplore sa dou-

(1) Luzio, *Precettori*, p. 46.

leur comme doit le faire tout serviteur fidèle pour toutes les pertes que ses maîtres ont à supporter. Je ne puis manquer d'ajouter que votre chagrin doit être diminué par l'espoir que nous mettons tous en l'illustre Marquis votre fils. Nous espérons tous que, étant ce qu'il est, et ce qu'il s'est toujours montré, sous la direction de Votre Altesse, il se rendra digne du sang qui coule dans ses veines. Que Dieu garde longtemps à Votre Altesse la santé et le bonheur. Je suis, de votre Illustre Excellence, le très obéissant serviteur, *Fra Matteo Bandello* (1). »

L'habile moine réussit à s'assurer la faveur du nouveau Marquis, qui lui rendit plus tard d'importants services à Rome. Lorsque, plusieurs années après, on lui confia dans la maison de son protecteur, Fregoso, l'éducation de Lucrezia, fille orpheline de Camille et de Pirro de Gonzague, il rappelait souvent les jours heureux passés à Mantoue près de la Marquise et de ses amis, qu'il avait célébrés en des pages immortelles.

(1) Luzio e Renier, *Giorn. St. d. Lett.*, V, p. 34.

CHAPITRE XXX

LA MORT DU MARQUIS FRANÇOIS

1519-1520

MORT DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN. || MORT DU MARQUIS FRANÇOIS DE GONZAGUE, SES FUNÉRAILLES. || AVÈNEMENT DE SON FILS FRÉDÉRIC. || MORT DE LUCRÈCE BORGIA. || MARIO EQUICOLA SUCCÈDE A CAPILUPI COMME SECRÉTAIRE D'ISABELLE. || MORT DE LAURENT DE MÉDICIS, DUC D'URBIN. || MISSION DE CASTIGLIONE A ROME. || URBIN EST ANNEXÉ AUX ÉTATS DU PAPE. || RAPHAËL EXÉCUTE UN PROJET DE TOMBEAU POUR LE MARQUIS FRANÇOIS. || IL FAIT UN TABLEAU POUR ISABELLE. || LE PORTRAIT DE FRÉDÉRIC EST ENVOYÉ A MANTOUE. || IL EST MENTIONNÉ DANS L'INVENTAIRE DE CHARLES Ier. || LETTRE DE PIC DE LA MIRANDOLE SUR LA MORT DE RAPHAEL.

ISABELLE d'Este fut douloureusement frappée dans ses affections pendant cette année 1519, qui vit mourir plusieurs des personnages qui avaient eu le plus d'influence sur sa vie et les destinées de sa maison. Ce fut d'abord en janvier la mort de l'Empereur Maximilien. Son petit-fils, Charles-Quint, qui régnait déjà sur l'Espagne, Naples et les Pays-Bas, lui succéda en juin.

Tandis que l'élection impériale était l'objet des intrigues de toutes les puissances rivales d'Europe, le Marquis François s'éteignait à son tour. Depuis qu'Isabelle était revenue de Casale, à la fin de l'année, l'état de son mari avait rapidement empiré; il ne pouvait plus sortir de son palais de San Sebastiano.

Le 29 mars au matin, il manda son notaire Leonello Marchese, et fit son testament. Il instituait son fils Frédéric son héritier et successeur, et laissait à ses deux plus jeunes fils, Hercule et Ferdinand, un revenu annuel de 8 000 ducats, et 3 000 ducats à ses deux filles non mariées. Ses deux filles illégitimes reçurent une pension de 400 ducats, et une maison dans le Borgo Pradella fut attribuée à Margherita qui n'était pas encore mariée. La Marquise gardait tous ses revenus, qui se montaient à 12 000 ducats. Elle était

Cl. A. Premi.

BUSTE DE FRANÇOIS DE GONZAGUE (1466-1519).

Exécuté vers 1496, auteur inconnu (*Museo Patrio, Mantoue*).

nommée, de concert avec le Cardinal Sigismond et avec Giovanni de Gonzague, exécutrice testamentaire, en même temps que tutrice ou conseillère de Frédéric jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de vingt-deux ans. Le Marquis laissait à son frère Giovanni, comme témoignage spécial d'affection, une maison et des terres ; une pension de 6000 ducats par an était assignée au Duc et à la Duchesse d'Urbin pendant tout le temps que durerait leur exil (1). Après avoir pris ces dispositions, François reçut les derniers sacrements et fit appeler sa femme et ses enfants qui, dans la soirée, se rassemblèrent tous autour de son lit. Les deux Duchesses d'Urbin, sa sœur et sa fille, étaient présentes, ainsi qu'Isabelle, ses trois fils et ses deux plus jeunes filles, Hippolyta, qui l'année précédente avait pris le voile, et Livia, destinée au cloître dès sa naissance, et que l'on appelait déjà de son nom religieux, Paola. Le Marquis leur fit ses adieux, ainsi qu'aux principaux magistrats et aux seigneurs de Mantoue, en les priant de servir son fils comme ils l'avaient servi lui-même. « Mon très cher fils, » dit-il à Frédéric, « je vous laisse un bel État et de grands revenus. Soyez juste, méritez l'amour de vos sujets, et accomplissez mes dernières volontés, si vous voulez que je repose en paix. » Puis, se tournant vers Isabelle, il lui recommanda ses enfants, en lui disant qu'il appréciait depuis longtemps sa grande sagesse et sa capacité et qu'il plaçait en elle toute sa confiance. Ensuite, il demanda aux deux franciscains qui étaient présents de lire à haute voix le récit de la mort du Christ dans l'Évangile selon saint Luc, et lorsqu'ils arrivèrent aux paroles : « Père, je remets mon esprit entre Tes mains », il recommanda dévotement son âme à Dieu. « Tout le monde était en larmes, » écrit Equicola qui était présent, « on n'entendait plus que les sanglots des femmes, tandis que les enfants restaient interdits et silencieux. »

Le Marquis rendit le dernier soupir à huit heures. Son corps fut exposé dans le Castello tout le jour suivant, puis il fut revêtu de l'habit franciscain, ainsi qu'il l'avait désiré. On le porta ensuite dans un cercueil de chêne couvert d'un drap de velours noir à la chapelle des Gonzague, située dans l'église de San Francesco. Tous les moines de Mantoue suivaient le cortège (2).

Le 4 avril, le nouveau Marquis, Frédéric, sortit du Castello, vêtu de blanc, et se rendit à cheval à la cathédrale où, devant le grand portail,

(1) M. Sanuto, *Diarii*, XXVII, p. 161.
(2) Mario Equicola, *Commentarii*, éd .1607.

il reçut le sceptre des mains de Sigismond Folengo, Podestat de Mantoue. Puis, il parcourut la cité, suivi de toute la noblesse et des principaux citoyens. Son intendant, Ippoliti, marchait devant lui, portant une épée nue au-dessus de sa tête, les tambours battaient, les trompettes sonnaient et le peuple criait : « Longue vie à la maison de Gonzague ! » Une semaine après, les derniers honneurs furent rendus au défunt Seigneur, et Frédéric, à la tête de tous les princes de sa maison, alla en grande pompe à l'église San Francesco. Le corps de son père y fut déposé sur un somptueux catafalque couvert de bannières, éclairé par des torches, surmonté d'une effigie du prince défunt vêtu de son armure (1). L'ancien précepteur de Frédéric, Francesco Vigilio, prononça le lendemain une oraison funèbre. Puis, le nouveau Marquis reçut les Ambassadeurs étrangers et donna audience aux notables de Mantoue et des villes voisines.

Pendant les semaines suivantes, la Marquise Isabelle reçut des lettres et des visites de condoléances, non seulement, ainsi que Bandello le fit remarquer, de toutes les parties de l'Italie, mais encore de tous les coins du monde civilisé. Les Ambassadeurs de France, d'Espagne et d'Allemagne vinrent présenter leur respectueuse sympathie. Le Pape Léon X, qui, malgré sa conduite basse et perfide envers la famille d'Isabelle à Ferrare et à Urbin, avait toujours professé pour la Marquise une sincère estime, envoya en juin à Mantoue son secrétaire Pietro Bembo, porter à la fois ses condoléances et ses félicitations à Frédéric. Sur l'invitation de la Marquise, Bembo lui rendit visite à Marmirolo où elle passait l'été. Le Cardinal Bibbiena lui-même, qui, après avoir pris parti contre le Duc d'Urbin, ne pouvait guère reparaître en présence d'Isabelle, lui envoya à son retour de France un billet courtois, daté de Brescello, dans lequel il exprimait ses plus chaleureux sentiments d'affection et ses regrets de ne pouvoir se rendre personnellement auprès d'elle.

Une des plus affectueuses lettres qu'Isabelle ait reçues à cette occasion fut celle de sa belle-sœur, Lucrèce Borgia (2). Le Duc Alphonse, alarmé par les secrets desseins du Pape contre Ferrare, s'était rendu à la Cour de France, pour y implorer le secours de son allié, le Roi François Ier. Il n'apprit qu'à son retour la mort de son beau-frère. En son absence, Lucrèce, dans une lettre du 31 mars, exprimait le profond regret qu'elle éprouvait de la mort d'un prince qui avait toujours été pour elle un excellent ami :

(1) G. Daïno, *Cronaca* ; Volta, *Storia di Mantova*, II, p. 304.
(2) Gregorovius, *L. Borgia*, p. 319.

« La perte cruelle que vous avez éprouvée m'a causé tant de douleur, que j'ai moi-même besoin de trop de consolation pour pouvoir en donner. Je compatis de tout mon cœur au malheur de Votre Excellence, et ne saurai jamais exprimer tout le chagrin qu'il me cause. Mais nous devons nous incliner devant la volonté de Dieu et je sais que Votre Altesse supportera sa douleur avec le courage et la fermeté que nous lui connaissons. »

La pauvre Duchesse était elle-même dans un état de santé critique. Le 14 juin, elle mit au monde un enfant mort, et, dix jours après, elle rendit le dernier soupir dans les bras de son mari. Deux jours avant sa mort, sentant sa dernière heure approcher, elle dicta une touchante lettre pour le Pape Léon X, elle lui demandait sa bénédiction et ses prières en lui recommandant son mari et ses enfants. Le chagrin d'Alphonse fut réel et profond. Il était tendrement attaché à « cette chère compagne de sa vie », qu'il avait naguère épousée à contre-cœur. Giovanni de Gonzague, qui assista, à Ferrare, aux funérailles de Lucrèce, raconte qu'il trouva toute la ville plongée dans le deuil et apprit « des choses merveilleuses » sur la vie, la bonté et la piété de la Duchesse tant pleurée (1).

Isabelle avait perdu quelques mois auparavant son dévoué secrétaire, Benedetto Capilupi, qui depuis son mariage était son aide et compagnon journalier. Sa santé déclinait depuis longtemps et il était mort à la fin de 1518. Le choix d'un nouveau secrétaire était très important pour la Marquise. Après mûre réflexion, elle offrit le poste vacant à Mario Equicola.

« Il est d'une importance toute spéciale, » écrit-elle, le 23 mai 1519, à son frère Alphonse, « d'avoir un secrétaire qui soit agréé par le seigneur Marquis, et comme il accorde sa faveur à Mario, ainsi que toute ma famille, c'est lui que j'ai nommé mon secrétaire. »

Latiniste remarquable et habile diplomate, Equicola était spécialement qualifié pour ce poste. Il avait gagné les bonnes grâces de Frédéric lorsque celui-ci était tout jeune à Rome, en lui faisant parvenir les messages des demoiselles d'honneur de sa mère, entre autres de Alda Boiarda et de cette Isabella Lavagnola, dont le nom avait été plusieurs fois associé à celui de Mario, au vif déplaisir de la Marquise. Le jeune Marquis honora Mario des témoignages de sa faveur et lui confia plusieurs emplois lucratifs durant les premiers mois de son règne. Somme toute, Equicola fut un bon serviteur pour Isabelle,

(1) Zuchetti, *Lucrezia Borgia*, p. 21, etc. ; et Gregorovius, *L. Borgia*, II, p. 229.

bien que son rôle devînt difficile dans les dernières années de sa vie, lorsque des dissentiments s'élevèrent entre Frédéric et sa mère, et quoique, attentif à plaire au nouveau Marquis, il ait oublié parfois ce qu'il devait à sa maîtresse.

Sur ces entrefaites, parvint à Mantoue la nouvelle de la mort du neveu du Pape, Laurent de Médicis. Ce prince, faible et dissolu, mourut à Florence, le 4 mai, quelques jours à peine après sa femme, Madeleine de La Tour d'Auvergne, princesse française. Ils laissaient une petite fille, celle qui devint célèbre dans l'histoire sous le nom de Catherine de Médicis. Cette mort inattendue raviva les espérances de François-Marie, que ses anciens sujets désiraient vivement voir remonter sur le trône d'Urbin. Mais Isabelle et Frédéric sentirent que leurs intérêts étaient en jeu et refusèrent d'appuyer une tentative hasardeuse du Duc.

Le jeune Marquis décida pourtant, de concert avec sa mère, d'envoyer en mission à Rome le Comte Castiglione, afin d'obtenir certaines concessions du Pape au sujet de droits sur le sel que Mantoue acquittait au Saint-Siège et de plaider en même temps la cause du Duc exilé. Léon X se montra inflexible sur ce dernier point et, immédiatement après la mort de son neveu, il proclama l'annexion du duché d'Urbin aux États de l'Église.

La Marquise avait également chargé Castiglione de décider Raphaël ou Michel-Ange à lui dessiner un projet pour le tombeau de son mari. Le Comte s'adressa d'abord à Raphaël, son ami, et il écrivit le 3 juin à Isabelle pour lui annoncer le succès inattendu qui avait couronné ses démarches auprès du grand maître d'Urbin.

« Quant à ce que Votre Excellence m'écrit au sujet des dessins pour le tombeau, j'espère que votre désir est déjà satisfait et que vous avez reçu le projet de Raphaël, qui est, à mon avis, tout à fait bien, des mains de Monsignore Tricarico (Ludovic de Canossa). Michel-Ange n'étant pas à Rome, je n'ai pu m'adresser qu'à Raphaël, mais je suis sûr que ce dessin vous plaira (1). »

Ce monument ne fut jamais exécuté et l'esquisse de Raphaël a malheureusement disparu. Une fatalité singulière a poursuivi toutes les œuvres exécutées pour les Gonzague par le maître d'Urbin. Nous avons vu qu'au moment de la mort de Jules II le portrait de Frédéric était

(1) Campori, *Notizie di Raffaello*, etc.

resté inachevé. Après le départ du jeune prince, Raphaël lui-même, ou l'un de ses élèves, termina le portrait, qui fut retrouvé par Castiglione, en 1520, entre les mains de l'un des serviteurs du Cardinal Colonna. Castiglione s'entremit heureusement afin de décider le Cardinal Colonna à offrir ce portrait à Frédéric, qui le reçut avec une grande joie.

Cent ans plus tard, lorsque le Duc Vincenzo II vendit à Charles Ier la plus grande partie de ses inestimables collections, nous trouvons mentionnée, parmi les entrées de l'inventaire de 1627, un petit portrait en buste du premier Duc Frédéric, adolescent, en armure. Ce portrait passa certainement en Angleterre ; le catalogue, dressé par Van der Doort, des tableaux de White Hall et de St. James en 1639 le décrit en ces termes : « *Le Marquis de Mantoue, qui fut créé par Charles-Quint premier Duc de Mantoue,* 5 pouces 1/2 sur 8 1/2. Tête sur panneau d'un jeune homme avec de longues boucles portant un béret rouge avec une médaille ». Cette médaille était certainement celle d'Hercule faite en relief par Caradosso, que portait Frédéric lorsqu'il posait devant Raphaël. A la vente de la Collection Royale sous la République, ce portrait est décrit ainsi : « *Une tête de Marquis, par Raphaël, évaluée* 200 *livres sterling* ». D'après Passavant, le portrait fut acheté pour le Cardinal de Richelieu, après la mort duquel il fut rapporté en Angleterre. Le docteur Waagen le vit dans la collection Lucy à Charlecote Park, Warwickshire. Il aurait été vendu, il y a une vingtaine d'années, à un marchand de Londres, et, depuis, on n'en aurait plus jamais entendu parler (1).

Lorsqu'Isabelle était à Rome, elle avait, nous l'avons vu, demandé à Raphaël de peindre un petit tableau pour son *studio* et, de retour à Mantoue, avait prié Agostino de Gonzague de rappeler au maître sa promesse. En juin 1515, Agostino répondit qu'il avait obtenu de Raphaël la promesse de se mettre bientôt à l'œuvre. Sachant par expérience la vanité de semblables promesses, la Marquise jugea à propos de réclamer l'aide de Castiglione. Le Comte étant venu cet été-là à Mantoue, elle le pria d'user en sa faveur de son influence sur Raphaël, et Castiglione s'était empressé d'accomplir cette nouvelle mission.

Mais ni les instances de Castiglione, ni l'affection de Raphaël pour son ami n'amenèrent de résultat. Lorsque le Comte retourna à Rome en 1519, le tableau de la Marquise était toujours inachevé, et l'envoyé du Duc de Ferrare, Paolucci, écrivait à son maître :

(1) Claude Philipps, *The Picture Gallery of Charles Ier*, p. 80 ; Waagen, *Kunstwerke in England*, p. 476 ; Passavant, *Kunstreise*, p. 156.

« J'ai été voir Messer Balthasar Castiglione, et lui ai parlé de Raphaël. Il m'a dit qu'il a commencé, depuis bien longtemps, à peindre un tableau pour Madame la Marquise, mais qu'il est si absorbé par d'autres choses qu'il n'y travaille plus que lorsque son ami vient le voir. Et Messer Castiglione est persuadé que, dès qu'il sera parti, le peintre n'y travaillera plus du tout (1) ! »

Le Comte quitta malheureusement Rome en novembre 1519 et, comme Raphaël mourut au mois d'avril suivant, nous pouvons en conclure que le tableau d'Isabelle demeura inachevé. Il n'est plus fait mention de cette œuvre, ni dans la correspondance de la Marquise, ni dans les inventaires de ses collections. Tout ce que nous savons, c'est que, parmi les toiles provenant de Mantoue achetées par Charles Ier, il y avait deux tableaux portant le nom du grand artiste d'Urbin. L'un était la Sainte Famille connue sous le nom de *La Perla*, œuvre des dernières années de Raphaël, exécutée surtout par ses élèves pour Ludovic de Canossa, et achetée ensuite par le Duc Vincenzo Ier. L'autre un « *quadretto* », décrit dans l'inventaire de la vente royale comme « une petite Vierge avec le Christ » et évalué au prix élevé de 800 livres sterling, est peut-être, suppose M. Claude Philipps, la Vierge de la Maison d'Orléans qui se trouve maintenant à Chantilly. Ce « quadretto » serait celui qui fut peint pour le Duc Guidobaldo d'Urbin, il aurait été offert à Isabelle par son gendre et ne date pas des dernières années du maître.

Mais il existe une Madone de Raphaël qui pourrait très bien avoir été terminée après sa mort par des mains inférieures. C'est l'œuvre séduisante connue sous le nom de « la Madonna de Rogers », qui a été exposée récemment à Burlington House et qui appartient maintenant à Miss Macintosh. Comme la Madone de Chantilly, cette Vierge provient de la collection d'Orléans et peut également avoir passé de Mantoue en Angleterre. Il est donc possible que cette peinture, malheureusement en fort mauvais état, mais qui garde l'incomparable charme de la composition de Raphaël, ait été l'œuvre à laquelle Castiglione vit travailler le maître dans les derniers jours de sa vie et qui fut si longtemps et vainement attendue par Isabelle.

Les lettres de Castiglione à la Marquise renferment plusieurs allusions aux travaux que Raphaël multiplia durant la dernière année de sa vie. Dans une lettre du 16 juin, il écrit :

« Sa Sainteté prend plus que jamais plaisir à la musique et à toutes les manifestations de cet art favori. Elle se passionne aussi pour l'architecture et

(1) Campori, *op. cit.*, p. 12.

fait sans cesse quelque nouvelle construction dans son palais. Le dernier embellissement est une loggia peinte et ornée de stucs dans le style antique ; c'est l'œuvre de Raphaël et l'on n'a peut-être rien vu de plus beau dans les temps modernes. »

Un des nombreux correspondants de la Marquise, Messer Pandolfe Pic de la Mirandole, qui lui envoyait souvent des nouvelles de Rome en l'absence de Castiglione et de ses autres amis, lui adressa cette lettre mémorable, le 7 avril 1520.

« A la très illustre et excellente dame, Madame la Marquise de Mantoue.

« Bien qu'en ces saints jours nos pensées doivent être absorbées par la confession et les exercices de dévotion, je ne veux pas manquer de rendre mes devoirs à Votre Excellence. Pour le moment je n'ai qu'une chose à vous apprendre. C'est la mort de Raphaël d'Urbin, qui s'est éteint la nuit dernière, c'est-à-dire dans la nuit du Vendredi-Saint, laissant la Cour plongée dans la douleur la plus universelle et la plus profonde. Nous voyons disparaître l'espoir des grandes choses que nous attendions de lui, car, s'il eût vécu, il les eût réalisées, et elles auraient été la gloire de ce temps. Nous avions le droit d'attendre de lui les plus grands chefs-d'œuvre, étant donnés ceux qu'il avait déjà exécutés et les travaux plus grands encore qu'il avait entrepris. Les cieux ont annoncé cette mort par l'un de ces signes qui ont marqué celle du Christ, lorsque les rochers se brisèrent en deux. *Lapides scissi sunt.* De même, le palais du Pape a été ébranlé au point que le bâtiment menace ruine, et Sa Sainteté s'est enfuie, terrifiée, de ses appartements, pour se réfugier dans ceux qui datent du Pape Innocent VIII. On ne parle ici que de la mort de ce grand homme dont la première existence se termine à l'âge de trente-sept ans. Sa seconde existence, cette gloire immortelle qui ignore le temps et la mort, durera éternellement, assurée par ses propres œuvres et par les travaux des savants qui écriront ses louanges et qui trouveront en lui un thème inépuisable. Raphaël a été très honorablement enterré dans la Rotonde où il a désiré qu'un monument de 1000 ducats lui fût élevé ; il a légué une somme égale à la chapelle de sa sépulture. Il a aussi laissé 300 ducats à chacun de ses serviteurs. Nous avons appris hier par Florence que Michel-Ange était malade. Votre très dévoué serviteur, *Pandolfo di Pico della Mirandola* (1). »

Isabelle répondit le 16, par le billet suivant, écrit de la main de son secrétaire, Mario Equicola, dont nous reconnaissons le style :

« Messer Pandolfe. En réponse à votre lettre du 7, je n'ai rien à dire, si ce n'est que je déplore profondément la mort de Messer Raphaël, si digne

(1) Campori, *Notizie di Raffaello*, p. 13.

d'une gloire immortelle, et maître en l'art de peindre. Dieu nous a repris ce qu'Il n'a accordé à personne autre, mais les lois de la nature sont inévitables et le sort a fixé les limites de la vie. Résignons-nous donc. Vous avez entendu parler des vers écrits sur la mort prématurée du remarquable Mellini (1). Si nous pouvions pleurer un jeune homme aussi bien doué autant qu'il mériterait de l'être, notre deuil n'aurait pas de fin ; mais la modération en toutes choses et l'obéissance à la voix de la raison ont seules quelque prix. Nous aimerions à voir ces vers. Bienheureux est celui dont la mort a été chantée par un Pape ! Quelle louange plus grande pourrait-il recevoir, ou par quel personnage plus important pourrait-il être pleuré? Adieu (2). »

(1) Il s'agit ici d'un jeune Romain, Celso Mellini, qui, après s'être distingué par ses harangues contre le Flamand Longueil, l'ami d'Érasme, avait été attaché à la maison du Pape.

(2) Luzio e Renier, *Mantova*, p. 233.

CHAPITRE XXXI

ISABELLE ET LE NONCE CHIERICATI

1519-1520

LE TITIEN VIENT A MANTOUE. || IL ADMIRE LES ŒUVRES DE MANTEGNA. || VISITE DE CHIERICATI, NONCE DU PAPE. || SES LETTRES D'ESPAGNE ET D'ANGLETERRE ADRESSÉES A ISABELLE. || PÈLERINAGE EN IRLANDE, AVENTURES EXTRAORDINAIRES. || CHIERICATI CHERCHE A RENOUER DES RELATIONS AMICALES ENTRE ISABELLE ET CHARLES-QUINT. || INFLUENCE D'ISABELLE ET DE CASTIGLIONE AU VATICAN.

Le Titien fit à Mantoue sa première visite cinq mois avant la mort de Raphaël. Au cours de l'automne de 1519, le maître vénitien fut appelé à peindre pour Alphonse d'Este, dans le Castello de Ferrare, sa grande série de Bacchanales. Il profita d'un tournoi qui eut lieu à la Cour ducale pour faire à Mantoue une rapide visite en compagnie du peintre de la Cour, Dosso Dossi. Isabelle, malheureusement, se trouvait à Marmirolo et n'apprit que plus tard la visite du Titien par la lettre suivante de son fidèle correspondant de Ferrare, son ancien maître de musique, Girolamo da Sestola.

« Chère et très illustre Dame, Il y a quelques jours, Messer Dosso est venu à Mantoue, accompagné de Messer Tiziano, un autre excellent maître qui fait ici à Ferrare de belles peintures pour le Seigneur Duc. Il a vu toutes les œuvres de Mantegna et en a fait un grand éloge à mon Seigneur. Il loua aussi beaucoup votre *studio*. Il a par-dessus tout apprécié votre *Tondo* et déclare que c'est la plus belle chose qu'il ait jamais vue. Monseigneur le Duc en possède également un, mais Le Titien dit que le vôtre est incomparablement plus beau. Je me recommande comme toujours à Votre Altesse. Votre serviteur, *Girolamo da Sestola*, dit *Cholgia* (1). » (22 novembre 1519.)

(1) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 431.

Il est fort probable que le *Tondo* qui fit l'admiration du Titien était la fameuse fresque de Mantegna dans la voûte de la Sala degli Sposi, avec son fond de ciel bleu, les *putti* rieurs, le paon au plumage brillant et les têtes de femmes regardant par-dessus la balustrade.

Pendant les premiers mois de son veuvage, Isabelle reçut la visite d'un hôte de marque: le Nonce du Pape, Francesco Chiericati de Vicence. Sous le court règne de Maximilien Sforza, la Marquise, nous l'avons vu, avait rencontré à Milan Chiericati, alors secrétaire du Cardinal Schinner; il s'était depuis élevé au plus haut sommet de la faveur du Pape Léon X et avait été chargé de missions très importantes. Mais sa loyauté envers les Gonzague ne se démentit jamais; il resta toujours en correspondance avec Isabelle, il la tenait au courant des événements politiques ou lui racontait ses étranges aventures dans les pays lointains où le conduisit sa carrière. Il lui envoya d'Espagne un abrégé de l'*Histoire de la Castille*, qui charma la Marquise pendant l'été qu'elle passa à Porto en 1515. Lorsqu'il se rendit en Angleterre, comme Nonce du Pape, à la fin de l'année, il lui adressa toute une série de lettres intéressantes et amusantes, dans lesquelles il décrivait à son intention cette contrée qu'elle ne connaissait pas.

Chiericati était arrivé à Londres à un moment fort opportun, au début du règne de Henri VIII; l'avènement du jeune Roi remplissait des plus vives espérances tous les cœurs épris de science. Érasme de Rotterdam (l'ami de Chiericati) déclarait qu'en ces jours heureux la Cour d'Angleterre comptait plus de personnages doués de vraie science et de capacités qu'aucune Université d'Europe. Le Nonce ne pouvait dissimuler sa stupéfaction en constatant le haut degré de civilisation et de culture qu'il trouvait dans ce pays « barbare ». Ses lettres à Isabelle sont remplies des louanges du Roi Henri VIII qui est à la fois habile musicien, vaillant écuyer, bon soldat, et qui gouverne son pays avec sagesse. Cet ami généreux des savants était capable de faire revivre l'âge d'or.

Chiericati passa le jour des Rameaux 1517 avec le jeune prince.

« Très illustre Madonna, » écrit-il à Isabelle, « nous trouvons ici en Angleterre toutes les opulences et toutes les délices du monde. Ceux qui appellent les Anglais des barbares sont eux-mêmes des barbares. Nous voyons ici les costumes les plus somptueux, nous y rencontrons les vertus les plus rares et la plus exquise courtoisie. Par-dessus tout, nous admirons ce Roi invincible, doué de tant de qualités qu'il semble surpasser tous ceux qui de nos jours portent une couronne. Heureux et béni est le pays qu'un prince aussi vertueux et aussi excellent gouverne! »

Le renom de la Cour de Mantoue était parvenu jusqu'à ce coin reculé de l'Occident. Henri VIII dit au Nonce qu'aucun cheval n'égalait ceux que le Marquis lui avait envoyés et qu'il montait dans les jours de gala. Il exprima la plus vive satisfaction lorsqu'on lui dit que François de Gonzague en dressait de nouveaux à son intention. Il appréciait aussi beaucoup un musicien de Brescia qui était venu à la Cour avec une recommandation du Marquis, et que le Roi chargea, lorsqu'il retourna en Italie, de porter à Son Excellence ses cordiales salutations.

Le Roi et son beau-frère, le Duc de Suffolk, firent tous deux savoir à la Marquise qu'une visite de l'un de ses fils serait accueillie avec joie, et le Cardinal Wolsey dit à Chiericati que, s'il plaisait à la Marquise d'envoyer Frédéric ou un autre de ses fils en Angleterre, il serait pour le jeune prince un père et un protecteur.

Dans la volumineuse correspondance qu'il entretint avec Isabelle (1), le Nonce rapporte en détail les différents incidents de son voyage en Angleterre; il décrit la magnifique réception faite à l'ambassade de Charles-Quint, les fêtes et le banquet somptueux auxquels il assista; puis il raconte en un style très animé et pittoresque son excursion en Hibernie, c'est-à-dire en Irlande, où il visita, avec sa suite, le fameux purgatoire de Saint-Patrick et les autres curiosités de l'île.

« Il faut que je vous dise, » écrit-il à la Marquise, « que nous avons quitté Londres avec des lettres du Roi. Après cinq jours de voyage, nous sommes arrivés dans une ville nommée « Chiustra » (Chester), et avons fait une traversée d'un jour et d'une nuit pour atteindre « Dublino », l'une des trois capitales de l'Hibernie. Beaucoup d'Irlandais font par mer l'exportation de poisson salé, de cuir, de chevaux et de bétail, et importent du vin et des marchandises. Nous avons été très aimablement reçus par l'Archevêque et le Comte de « Childaria » (Kildare), Vice-Roi de l'île, et nous nous sommes rendus, munis de leurs lettres, à Dromore, ville située dans une agréable plaine, et de là, à cinq milles plus loin, à « Doncalch » (Dundalk), cité fameuse autrefois, mais maintenant en ruines. Après un trajet de vingt-quatre milles qui nous prit encore un jour, nous arrivâmes à « Armacana » (Armagh), où siège le Métropolitain et qui possède une abbaye de chanoines dans un site très désolé. Vous vous trouvez là au milieu d'une population sauvage et, quittant la mer, vous entrez dans les montagnes. Vingt milles plus loin, nous atteignîmes la ville de « Clochere » (Clogher), entourée de murailles et remplie de voleurs, à douze milles d'une autre ville appelée « Omagh », qui est aussi infestée de voleurs. Puis nous arrivâmes à « Tyrone », pays de forêts, de lacs, de marais, où cesse la domination de l'Angleterre et où règne un Comte

(1) B. Morsolin, *F. Chiericati*, p. 124-237.

local. Les rivières y sont nombreuses ; en mai et en juin, on trouve sur les rochers des huîtres renfermant des perles. Pendant ces deux mois, un épais et noir brouillard flotte à l'aube sur les rivières et, lorsque le soleil monte, il se fond en rosée, de sorte que, lorsque par hasard une goutte tombe dans une huître ouverte, elle se congèle en une substance blanche et dure. C'est ce qui constitue les perles appelées « perles écossaises » ; elles se trouvent en si grandes quantités qu'elles font l'objet d'un commerce très actif.

Nous arrivâmes ensuite au bord d'un lac (Lough Derg), qui a quatre milles de tour ; au centre est une île rocheuse de vingt-sept pas de long sur seize de large, que l'on nomme le Purgatoire de S. Patrick et qui est habitée par trois chanoines. En sonnant d'une corne et en agitant un mouchoir blanc au bout d'une perche, nous appelâmes l'un des deux serviteurs des chanoines, lequel nous fit traverser le lac à la rame, un par un (pour le prix de deux sous chacun), dans une barque grossière creusée dans le tronc d'un hêtre. Nous débarquâmes et vîmes un petit oratoire avec une hutte et des tables pour les chanoines.

Devant la porte de l'église s'élèvent les trois cabanes de Sainte Brigitte, Saint-Patrick et Saint-Colomban. Derrière, vers l'est, se trouve le puits de Saint-Patrick, caverne dans laquelle, dit-on, dormit le Saint. Elle peut contenir douze personnes ; elle est fermée par une porte de fer. Je n'y entrai pas, redoutant d'y voir des spectacles terribles. Je restai dehors à trois pas de la porte, et les chanoines entrèrent avec deux torches de pins. Le toit est un roc semblable à une meule ; lorsque vous le frappez, un écho résonne, ce qui a donné naissance aux fables que l'on raconte sur ce puits de Saint-Patrick. Deux de mes compagnons entrèrent dans la caverne avec cinq autres pèlerins et je crois que ma pénitence fut pire que la leur, car je dus attendre leur retour pendant près de dix jours et j'avais épuisé la plus grande partie des victuailles que nous avions apportées.

Le jour de votre arrivée, vous faites votre testament, si vous avez quelque chose à léguer ! Puis vous vous confessez et jeûnez pendant neuf jours avec du pain et de l'eau, et vous visitez les trois cabanes toutes les heures, en récitant un grand nombre de prières. Vous êtes obligé d'entrer dans le lac, les uns jusqu'aux genoux, les autres à mi-corps, quelques-uns jusqu'au cou ! Au bout des neuf jours, vous assistez à la messe, vous communiez, vous êtes béni et aspergé d'eau bénite et vous vous rendez, avec la croix portée devant vous, jusqu'à la grille du puits de Saint-Patrick. Vous entrez, la porte est close pour ne s'ouvrir que le lendemain, et il vous faut demeurer là vingt-quatre heures. Par un trou percé dans le roc, un plat avec de la nourriture vous est passé par l'un des chanoines qui se tient là et exhorte les pèlerins à rester ferme et à ne pas se laisser vaincre par le démon. On dit que les plus horribles visions passent devant vos yeux et que beaucoup succombent à la tentation, et deviennent idiots ou fous. Parmi ceux qui étaient entrés dans la caverne en ma présence, deux furent témoins de choses si affreuses que

l'un perdit la raison et, questionné, déclara qu'il avait été violemment battu, mais ne savait pas par qui. L'autre avait vu des femmes d'une grande beauté qui l'invitèrent à venir manger avec elles, lui offrant des fruits et des mets de toute sorte. Ces deux-là faillirent céder à la tentation. Les autres ne virent et ne sentirent rien qu'un grand froid, une grande faim et une grande faiblesse et revinrent le lendemain à moitié morts. Nous les ranimâmes de notre mieux et leurs noms furent inscrits sur un livre conservé dans l'église qui contient les noms de tous les pèlerins. Le premier que je lus fut celui de Guarino da Durazzo, ce qui me sembla fabuleux, mais depuis j'ai trouvé la description de son voyage dans un ancien manuscrit sur parchemin. L'entrée dans ce purgatoire vous confère, dit-on, non seulement une indulgence plénière, mais, par la grâce de saint Patrick, vous êtes exempté de faire pénitence pour vos péchés dans l'autre monde.

Nous sommes retournés à Armagh par le même chemin, après avoir visité l'abbaye de « Verdelino » et franchi trente-quatre milles pour arriver à une ville au bord de la mer nommée « Don » (Down), où je trouvai un Évêque originaire de Viterbe, vieillard de cent quatorze ans. Son église renferme le corps de saint Patrick, de sainte Brigitte et de saint Colomban. Nous nous arrêtâmes là trois jours au cours de notre pèlerinage. Je ne pouvais sortir dans les rues de cette ville sans être poursuivi par tous les habitants qui, apprenant que j'étais le Nonce du Pape, quittaient leurs maisons pour baiser mes habits. Je fus forcé de rester chez moi... Voilà les ennuis auxquels vous expose une dévotion excessive ! Le bon vieil Évêque me traita avec une grande bonté et me donna de l'excellent poisson. Le poisson ici est tellement abondant que vous payez deux sous un saumon de cinquante livres, qui serait si cher en Italie ! »

Après avoir visité le sépulcre de pierre d'un géant long de quarante-huit pieds, et une source consacrée à saint Patrick et qui possédait des vertus miraculeuses, les voyageurs repartirent pour Dublin, et Chiericati termine sa lettre à Isabelle en résumant ainsi ses impressions générales sur l'Irlande :

« L'île d'Hibernie se trouve au delà de l'Écosse et de l'Angleterre et est d'un tiers plus grande. Son climat est très tempéré et, chose curieuse, plus chaud que celui de l'Angleterre. Un tiers environ de la côte appartient au Roi, le reste du pays est la propriété de divers seigneurs qui ne sont guère que de simples paysans. Ils disent que le Pape est leur Roi et gravent sur leur monnaie la triple tiare et les clefs de saint Pierre. Le Comte de « *Childaria* » est leur principal Seigneur ; il est très riche et aussi civilisé qu'un Anglais. Les villes maritimes sont également assez civilisées. Le pays est pauvre et ne produit que du poisson, du bétail et des volailles. On paye un bœuf un ducat, une paire de chapons quatre sous. Le prix du poisson est insignifiant. Les ha-

bitants sont intelligents et adroits ; très belliqueux, ils se querellent sans cesse. Ils vivent de gâteaux d'avoine, boivent surtout du lait et de l'eau. Les hommes portent des chemises de drap de couleur safran, qui les couvrent des pieds à la tête, des souliers sans bas, un manteau gris (sbernia) et un chapeau de feutre. Ils sont rasés, sauf le menton. Les femmes ont le teint blanc ; elles sont belles, mais sales. Elles portent les mêmes chemises couleur de safran et, sur la tête, des bonnets rouges, « à la Carmagnola ». Ils sont très dévots, mais ne considèrent pas le vol comme une faute envers le prochain. Car, suivant eux, c'est un péché de posséder une propriété ou une fortune particulière ; ils vivent à l'état de nature et mettent tout en commun. Aussi, y a-t-il beaucoup de voleurs et l'on court grand risque pour sa vie et sa fortune si l'on voyage sans une nombreuse escorte. Dans les montagnes du Nord, les gens sont, dit-on, encore plus sauvages ; ils vivent tout nus, dans des cavernes, et mangent de la viande crue... (1) »

Le Nonce, à son retour à Londres, au début d'août, trouva la ville frappée d'une terrible épidémie de suette. Cette maladie mystérieuse atteignait soudain certaines personnes au cours d'une promenade ou d'un voyage et les faisait mourir en quelques heures. On ne voyait que des cadavres jonchant les rues ; plusieurs membres de la maison du Cardinal furent atteints et l'Ambassadeur de Venise se trouva au nombre des victimes, ainsi qu'un ami intime de Chiericati, Ammonio de Lucca, secrétaire latin du Roi.

Abandonnant la cité en détresse, il se rendit en hâte à la Cour du Roi Catholique, à Middelbourg en Zélande, et écrivit à Isabelle son espoir de revenir bientôt en Italie et d'aller en personne lui présenter ses hommages. Mais des affaires urgentes l'appelèrent directement à Rome et, le printemps suivant, il fut envoyé en Espagne, pour assister à l'entrée triomphale du jeune Roi Charles-Quint à Barcelone. Ses lettres à la Marquise contiennent d'enthousiastes descriptions des jardins de myrtes et d'orangers que renferme ce pays délicieux. De là il se rendit dans le sud de la France, où il rencontra, en avril 1519, à Montpellier, Galeazzo di Sanseverino, devenu Grand Écuyer de France. Au cours de l'été, il put enfin obtenir un congé de courte durée et alla voir ses amis à Vicence et à Mantoue.

La Marquise lui fit un chaleureux accueil et il lui donna de précieuses informations, non seulement sur ses voyages dans ces pays éloignés, mais sur les affaires politiques. Il promit d'user de son influence en

(1) B. Morsolin, *op. cit.*

faveur de son fils auprès du Pape et aussi auprès du nouvel Empereur Charles-Quint, auquel on prêtait de la froideur pour le nouveau Marquis de Mantoue, allié de François Ier.

Le Nonce réussit à renouer des relations amicales entre les Gonzague et ce puissant monarque. Il se concertait avec Castiglione, afin de soutenir les intérêts de Mantoue auprès du Saint-Siège et écrivait personnellement à Isabelle pour lui communiquer ses impressions.

La sage diplomatie d'Isabelle rendit certainement à son fils les plus utiles services pendant ces premières années de son règne, et nous trouvons souvent la trace de son influence au Vatican dans le développement de la politique qui marqua les dernières années du pontificat de Léon X. Le premier objet auquel tendirent les efforts d'Isabelle fut la nomination du Marquis au poste de Capitaine Général de l'Église. Le second fut la restitution à son jeune neveu François Sforza du duché auquel son frère aîné avait renoncé. Depuis la seconde conquête de Milan par les Français en 1515, les chefs du parti des Sforza avaient cherché un refuge à la Cour de Mantoue et, malgré l'alliance des Gonzague et de François Ier, ils avaient conservé des relations secrètes avec le jeune Duc de Bari, prince brave et fougueux qui avait conquis l'amour de tous les anciens sujets de son frère (1). La haine qu'excitait dans toute la Lombardie le Vice-Roi de France, Lautrec, fit renaître les espérances du parti des Sforza. De Trente, où il était exilé, François n'attendait qu'une occasion favorable pour faire valoir ses droits.

Dès le premier moment, Isabelle et son fils embrassèrent la cause de leur parent. Leurs espérances semblaient à la veille de se réaliser lorsque, en mai 1521, le Pape conclut un traité secret avec Charles-Quint pour l'expulsion des Français et la restauration de François Sforza.

Castiglione avait été envoyé de nouveau à Rome (2), en juillet 1520, afin d'achever ces négociations. Avant la fin du mois, il annonçait à Frédéric que Sa Sainteté l'avait consulté sur l'opportunité de le nommer Capitaine Général de l'Église. Le Pape lui avait aussi demandé qui pourrait gouverner Mantoue en l'absence du Marquis, et Castiglione avait répondu que « Madonna » avait déjà donné des preuves de sa capacité et de son intelligence dans la direction des affaires de l'État.

(1) Bandello, *Novelle*, I, p. 28.

(2) C'est là, au cours de ces négociations, que lui parvint la nouvelle de la mort de sa charmante jeune femme, Ippolita Torelli.

Cette réponse avait satisfait entièrement le Saint-Père, mais il avait ordonné à Castiglione de garder le plus grand secret et de n'informer personne de cette proposition, excepté Madonna et son fils. En janvier 1521, l'accord fut conclu, à la grande joie d'Isabelle qui, malgré la jeunesse de son fils, voyait se réaliser ses plus chères espérances. Quelques mois après, la nouvelle, rendue publique, fut accueillie avec enthousiasme à Mantoue. Isabelle et son fils ne ménagèrent ni leurs remerciements ni leurs éloges à Castiglione.

CHAPITRE XXXII

LES PREMIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DE FRÉDÉRIC

1520-1522

LA COUR DE MANTOUE SOUS FRÉDÉRIC. || VOYAGE DU MARQUIS A VENISE. || ISABELLE BOSCHETTI. || LA MARQUISE SE REND A LORETTE. || LE DUC D'URBIN EST CONTRAINT DE QUITTER MANTOUE. || FRÉDÉRIC COMMANDE LES TROUPES PAPALES CONTRE LES FRANÇAIS. || PRISE DE MILAN. || RETRAITE DE LAUTREC. || MORT DU PAPE LÉON X. || LE CARDINAL DE GONZAGUE BRIGUE LA PAPAUTÉ. || ÉLECTION D'ADRIEN VI. || FRANÇOIS-MARIE RECOUVRE URBIN. || RETOUR DE FRANÇOIS SFORZA A MILAN. || FRÉDÉRIC DÉFEND PAVIE. || DÉFAITE DES FRANÇAIS. || LES NOUVEAUX APPARTEMENTS D'ISABELLE DANS LA CORTE VECCHIA. || LE « PARADISO ».

L'AVÈNEMENT d'un prince jeune et amoureux du plaisir transforma la Cour de Mantoue, et le Carnaval de 1520 fut célébré avec un renouveau de gaieté et de splendeur. Le clou des fêtes données à cette occasion fut la représentation de la pièce du Cardinal Bibbiena, *Calandria*, sous la direction de Castiglione (1), qui en avait déjà dirigé la première représentation, à Urbin, sept ans auparavant. En mai, le jeune Marquis et son frère Hercule accompagnèrent le Duc exilé d'Urbin et les deux Duchesses pour les fêtes de l'Ascension à Venise, où ils furent reçus avec grande courtoisie par le Doge et le Sénat. Frédéric s'installa avec son Ambassadeur à la Casa Foscari ; une série de banquets splendides, de cortèges nautiques, d'illuminations furent organisés en son honneur par la société de jeunes patriciens connus sous le nom d'*Immortels*, au nombre desquels il venait d'être admis. Isabelle avait refusé d'accompagner son fils et avait accueilli le projet de ce déplacement avec beaucoup de froideur, car le Marquis avait insisté vivement pour emmener avec lui à Venise sa grande favorite, la jeune et belle Isabelle Boschetti, femme de son parent Francesco de

(1) D'Ancona, *Origini del Teatro*, II, p. 397.

Gonzague, Comte de Calvisano. Sa maîtresse, ainsi que la nomme ouvertement Sanuto (1), assista avec lui à la messe à Saint-Marc et parut à toutes les fêtes. C'est la première fois qu'il est fait mention de celle dont l'influence sur le jeune Marquis fut si puissante pendant les dix années qui suivirent, et qui fut pour la Marquise la cause de tant de chagrins.

En octobre, Isabelle se rendit en pèlerinage à Lorette, après avoir fait une visite à Ferrare où son frère Hippolyte, le belliqueux Cardinal, venait de mourir et où Alphonse lui-même était tombé malade, harassé par les intrigues et les complots que le Pape ourdissait perpétuellement contre lui. Isabelle et Castiglione essayèrent en vain de modifier la politique de Léon X, qui regardait le Duc comme son pire ennemi et était décidé à annexer Ferrare aux États de l'Église. Mais Castiglione tenait Alphonse au courant des desseins que le Saint-Père formait contre lui, et ses dépêches chiffrées adressées à Mantoue contiennent des avertissements répétés, qu'Isabelle s'empressait de faire parvenir à son frère.

Le ressentiment de Léon X envers le Duc exilé d'Urbin était toujours aussi vif. En janvier 1521, lorsque le Pontife offrit à Frédéric le poste de Capitaine Général, il exigea que le Duc d'Urbin et sa famille quittassent Mantoue. Isabelle réussit à obtenir la permission de garder sa fille et sa belle-sœur, mais François-Marie dut chercher un refuge à Venise d'abord, puis à Vérone. Castiglione s'employa de son mieux à améliorer le sort de la famille ducale et écrivit à la Duchesse Élisabeth pour l'assurer de son inaltérable fidélité et de son dévouement. « Je me souviens, » lui dit-il, « que les meilleures heures de ma vie sont celles que j'ai passées à votre service. » La bonne Duchesse répondit simplement qu'elle plaçait sa confiance en une puissance plus haute et elle alla s'agenouiller jour et nuit dans les églises de Mantoue pour prier Dieu de bénir et de favoriser la cause de son neveu (2).

En août 1521, Frédéric prit le commandement des troupes pontificales et se joignit à Prospero Colonna, Général de l'Empereur, pour entamer contre Lautrec une campagne vigoureuse. Le 19 novembre, Milan fut pris, et les Français, laissant seulement une garnison dans le Castello, se retirèrent à Crémone. Ces nouvelles parvinrent à Léon X, à sa villa de La Magliana, le 25 novembre et le remplirent de joie. Il formait déjà d'ambitieux projets pour l'élévation des siens et parlait ouvertement de décider l'Empereur à conférer le duché de Milan au Cardinal de Médicis et non plus à François Sforza. Mais, le jour suivant, il prit froid à

(1) *Diarii*, XXVIII, p. 529, etc.
(2) Martinati, *Notizie intorno di Castiglione.*

la chasse et la fièvre se déclara. Le 30, la maladie s'aggrava et il mourut le lendemain soir, à l'âge de quarante-cinq ans. On s'écria de tous côtés que le Pape avait été empoisonné, et Castiglione, alors à La Magliana, en fut un moment persuadé. Mais ces soupçons n'étaient pas fondés et l'autopsie prouva que la mort avait été naturelle.

Cet événement inattendu consterna les amis du Pape défunt. Non seulement Léon X laissait 300 000 ducats de dettes, mais les joyaux et la vaisselle, les tiares et les mitres, les services d'argent et même les tapisseries flamandes de la chapelle Sixtine avaient été donnés en gage.

« Jamais », écrivait l'envoyé de Venise, « un Pape n'est mort en laissant un aussi mauvais souvenir. » Pasquino, la statue aux épigrammes, n'était pas plus indulgent, ainsi que l'écrivait à Isabelle son compatriote Alfonso Facino. « Léon X s'est élevé au pouvoir comme un renard, il a régné comme un lion, et il est mort comme un chien », telle était l'inscription irrévérencieuse tracée par une main satirique sur la célèbre statue.

Parmi les proches parents de Frédéric, la mort du Pape causait une satisfaction non dissimulée. Le Duc de Ferrare salua avec joie la nouvelle, fit frapper des médailles portant la devise *Ex ore Leonis* (hors de la gueule du Lion) en commémoration de sa délivrance, et il se mit immédiatement en campagne pour recouvrer les villes que le Pape lui avait prises. L'action du Duc d'Urbin fut plus rapide encore. Lorsque ces nouvelles l'atteignirent, il se trouvait à Maguzano, sur le lac de Garde, écoulant dans une oisiveté forcée les tristes heures de son exil. Sans perdre une heure, il rentra précipitamment à Mantoue, leva des troupes, réunit l'argent qu'il put trouver avec l'aide du Marquis et du Duc de Ferrare, et se rendit en hâte à Urbin, « rappelé, » dit Guicciardini, « par l'amour de ses sujets (1) ». Tous se levèrent en armes d'un élan unanime, chassèrent le Gouverneur papal, et acclamèrent leur ancien maître aux cris de « Feltre ! Feltre ! »

La mort du Pape arrêta pour un temps les hostilités en Lombardie. L'armée pontificale s'évanouit et Frédéric dut payer lui-même les quelques troupes qu'il réussit à maintenir à Milan. François Ier, qui gardait toujours de l'affection pour le jeune Marquis et lui avait envoyé le collier de Saint-Michel lors de son avènement, profita de la situation difficile où il se trouvait pour lui offrir de le prendre à son service. Frédéric déclina courtoisement la proposition, mais non sans avoir hésité, semble-t-il. Il consulta sa mère avant de rompre les négociations à ce

(1) *Storia d'Italia*, III, p. 223.

sujet. Isabelle lui conseilla vivement d'attendre l'élection du nouveau Pape avant de prendre une décision qui engagerait l'avenir.

En apprenant la mort de Léon X, son neveu, le Cardinal Jules de Médicis et le prélat suisse, le Cardinal Schinner, quittèrent tous les deux le camp de la Ligue à Milan et accoururent à Rome. Le Cardinal Sigismond de Gonzague, le beau-frère d'Isabelle, l'un des dix-huit candidats, suivit le conseil de Castiglione et s'y rendit lui-même aussi vite que le lui permit l'attaque de goutte dont il souffrait. C'était un original, et Pasquino, qui ne lui ménageait pas ses épigrammes, le traitait de fou et de bavard, mais il était populaire au Sacré Collège et Castiglione remua ciel et terre pour servir ses intérêts.

La correspondance du Comte avec Isabelle pendant les séances du Conclave montre avec quelle anxiété la Marquise attendait le résultat des élections dont les conséquences devaient être si importantes pour sa maison. L'esprit de parti s'y était rarement manifesté aussi ouvertement et on n'avait jamais mis en avant tant de candidatures.

« La division est extraordinaire, » écrivait l'envoyé anglais John Clerk au Cardinal Wolsey (1), « et l'on n'a jamais été plus près d'un schisme. » L'Ambassadeur impérial, Don Juan Manuel (2), écrivait à son maître que, même en enfer, il ne pouvait y avoir autant de haine et autant de démons qu'au sein du Sacré Collège.

La candidature du Cardinal de Médicis était soutenue par tous les jeunes Cardinaux et par l'Empereur, tandis qu'elle était violemment combattue par François Ier, qui fit savoir que si « cet homme, qui avait été la cause de la guerre, devenait Pape, lui et tout son royaume refuserait d'obéir à l'Église ». Henri VIII chercha vainement à obtenir l'élection de Wolsey, et lorsque l'opposition des Colonna eut anéanti les espérances du Cardinal de Médicis, il soutint avec ses amis le Cardinal Farnèse.

Tandis que les séances du Conclave se prolongeaient, l'excitation populaire grandissait. Des paris s'engageaient sur les chances des différents favoris.

« Aujourd'hui, » écrivait l'Abbé Louis de Gonzague à Frédéric, « Farnèse est monté de 50 pour 100 ; il était descendu, il y a deux jours, à 18, et notre Cardinal est tombé à 13 pour 100. Je dois confesser, mon cher Seigneur, que je suis très effrayé du résultat. On murmure beaucoup à Rome

(1) Brewers, *Letters*, III, pt. II.
(2) *Bergenroth Calendar*, p. 370.

aujourd'hui et les Cardinaux sont menacés du régime du pain et de l'eau s'ils ne se hâtent pas (1). »

Lorsqu'enfin, le 9 janvier 1522, on annonça l'élection d'Adrien d'Utrecht, Cardinal de Tortosa, ancien précepteur de l'Empereur, et alors Vice-Roi en Espagne, un cri de rage et d'épouvante s'éleva de la populace romaine. « La ville, » écrivaient les Vénitiens, « est remplie du bruit des pleurs et des malédictions. » On inscrivit sur les murs du Vatican : *Roma est locanda*. On ne pouvait croire, au premier moment, qu'un « barbare », dont le nom était presque inconnu, et qui n'était même pas présent au Conclave, fût élu Pape. Les Cardinaux eux-mêmes n'expliquaient pas leur œuvre et se retirèrent chez eux, honteux et abattus, au milieu des sifflets et des railleries de la foule. Seul, le Cardinal de Gonzague sut garder son sang-froid et remercia en souriant le peuple de se borner à des malédictions et de ne pas se venger à coups de pierres ! Le soir même, il adressa la lettre suivante à Isabelle :

« Nous sommes enfin sortis du Conclave, les excellents Cardinaux et moi-même ; nous avons passé quinze jours aussi désolants et fatigants que possible en interminables querelles. A la fin, sans doute selon la volonté de Dieu, puisqu'Il gouverne tout, nous avons élu un Pape qui est, dit-on, un saint homme. Pour mon compte, je ne l'ai jamais vu. En ce qui me concerne, j'ai fait de mon mieux et je ne peux reprocher à aucun des Cardinaux de m'avoir trompé. Seulement, cet événement inattendu, que ni moi ni personne n'avions prévu, a renversé mes espérances. Au moment où je me sentais certain d'atteindre le but désiré, la plus grande partie des membres du Conclave ont donné leurs voix à cet homme, pour se tirer d'affaire, sans savoir ce que faisaient les autres, et lorsqu'on lut les votes, ce candidat imprévu se trouva en avoir au moins quinze. Mes plans avaient échoué. Non ! je ne puis prétendre n'être pas très désappointé, mais du moins je me suis rendu compte de l'estime qu'ont pour moi mes collègues, et il faut espérer que j'aurai plus de chance, une autre fois (2). »

Frédéric, en sa qualité de Capitaine Général de l'Église, apprit le jour même l'élection d'Adrien VI, à la fois par Don Juan Manuel qui, comme tout le parti impérial, se réjouissait de l'élection du candidat de son maître, et par le Cardinal de Médicis. Ce dernier était en effet très désireux de maintenir ses bonnes relations avec les Gonzague, et Isabelle, de son côté, ne perdait aucune occasion de fortifier la position

(1) Luzio, *Giorn. St. d. Lett. It.*, XIX, p. 83.
(2) Luzio, *op. cit.*, XIX, p. 83.

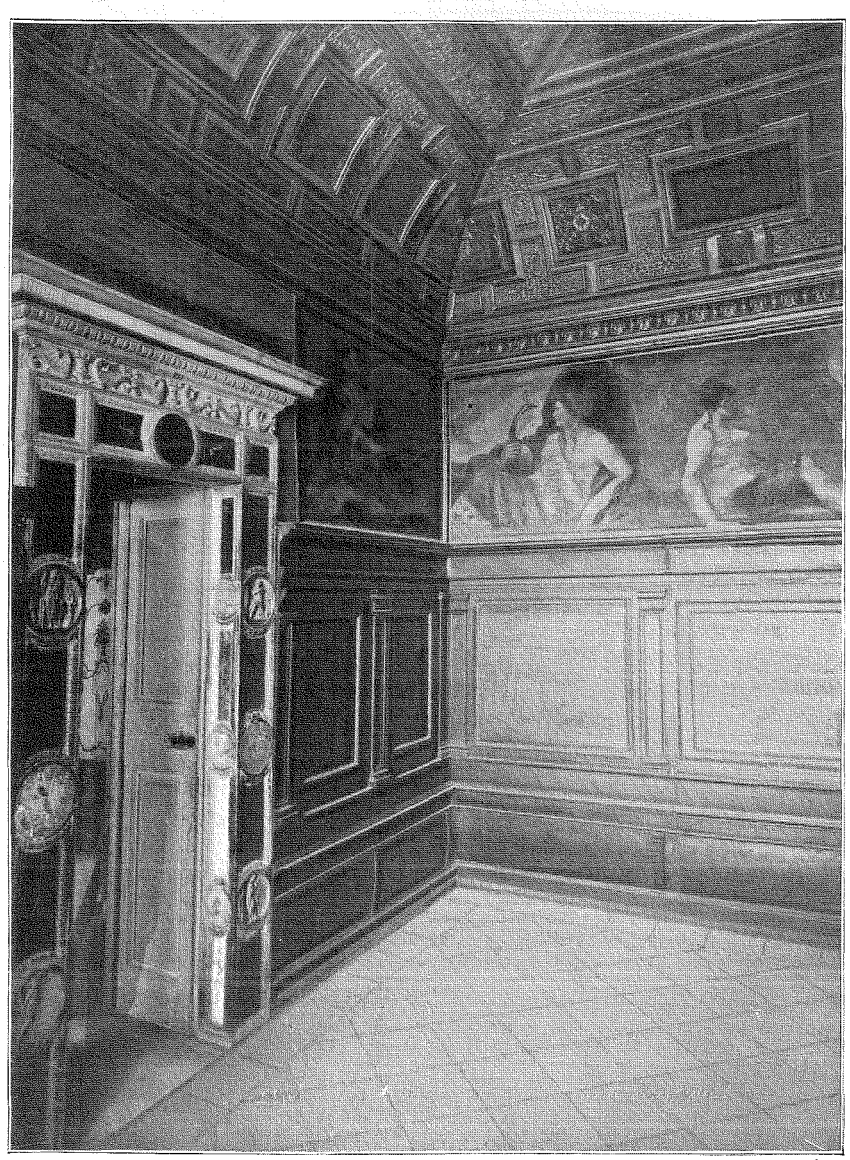
de son fils. Castiglione réussit à obtenir du nouveau Pape la confirmation de Frédéric dans sa charge et la ratification de la restitution du duché d'Urbin à son Seigneur légitime. En février 1522, le Cardinal de Médicis envoya de Florence à l'Empereur un messager confidentiel, qui passa la nuit à Mantoue et pendant plus de deux heures conféra en tête à tête avec Isabelle (1). L'Ambassadeur vénitien raconte que ledit envoyé, Giovanni Matteo dei Médici, avait été chargé par le Cardinal de préciser les conditions de l'accord entre Florence et le Duc d'Urbin et de faire des propositions de mariage entre Guidobaldo, le jeune fils de François-Marie, et la petite Catherine, fille de Laurent de Médicis, la future Reine de France. Au cours de la même entrevue, Isabelle plaida éloquemment la cause de son frère, le Duc de Ferrare, et de son neveu, le Duc de Milan, et pria l'envoyé florentin d'exposer ses requêtes à l'Empereur.

A la suite de ces négociations, François Sforza, reprenant possession de Milan, arriva à Mantoue. Quelques jours plus tard, au mois de mars 1521, le Marquis, à la tête de trois cents hommes, accompagnait son cousin à Pavie, et François Sforza entrait à Milan entre Prospero Colonna et Antonio de Leyva, Capitaines de la Ligue, accueilli avec enthousiasme par les anciens sujets de son père. Lautrec concentra alors ses efforts sur Pavie, vaillamment défendue par Frédéric de Gonzague, qui repoussa l'assaut des Français et les contraignit à se retirer sur Monza. Le 27 avril, se livra une bataille décisive entre l'armée de Lautrec et les forces de la Ligue commandées par Prospero Colonna et le Duc de Milan : les troupes françaises et suisses furent complètement défaites. Lautrec se retira alors au delà des Alpes. Crémone et le Castello de Milan furent les seules forteresses qui restèrent entre les mains du Roi François Ier.

Frédéric s'était couvert de gloire au cours de cette brillante campagne, et son retour à Mantoue fut célébré par de grandes réjouissances. Isabelle, qui recevait des félicitations de tous côtés, ne pouvait contenir l'orgueil et la joie que lui causait le succès de son fils.

La fortune semblait alors sourire à la Marquise et ses plus chères espérances étaient réalisées. Au mois de mai, les Duchesses d'Urbin rentraient dans leur duché. Le fils d'Éléonore, le petit Guidobaldo, restait en otage à Mantoue entre les mains de son oncle et commençait à apprendre le latin et à lire Virgile sous l'œil vigilant de sa grand'mère. La paix était momentanément rendue à la malheureuse ville de

(1) M. Sanuto, *Diarii*, XXXII, p. 457.



Cl. A. Premi.

LE « PARADISO » D'ISABELLE, AU PALAIS DE MANTOUE.

La porte de marbre est attribuée à Cristoforo Romano.

Milan, et Isabelle voyait avec joie combien son neveu était devenu cher à ses sujets.

Cependant, l'Italie jouissait pour quelque temps de la paix et Isabelle put de nouveau négliger la politique et porter son attention sur des objets moins troublants. Elle s'occupa d'abord de la décoration de ses nouveaux appartements dans la Corte Vecchia. Un an après la mort de son mari, Isabelle, qui se sentait depuis longtemps à l'étroit dans les petits appartements du Castello, avait obtenu de son fils l'autorisation de s'installer dans la Corte Vecchia, où elle avait déjà transporté sa bibliothèque et ses œuvres d'art (la « Grotta », au rez-de-chaussée).

Une suite splendide de seize chambres fut préparée pour la Marquise dans la Corte Vecchia par l'architecte Viani et le peintre mantouan Leombruno. Aujourd'hui, la *Scalcheria*, seule, a conservé quelques vestiges de la décoration originale. Leombruno, qui avait été envoyé à Rome pour étudier les œuvres de Raphaël et de Michel-Ange sous la direction de Castiglione, fit peindre par ses élèves une série de scènes de chasse sur les murs et orna le plafond d'une fresque imitant celle de Mantegna dans la Sala degli Sposi.

Sur la frise du *cortile* ou jardin intérieur sur lequel s'ouvre la Grotte, au-dessus des piliers de style ionique et des niches sculptées, ornées de mosaïques de marbre, où figuraient autrefois les statues antiques d'Isabelle, nous pouvons encore lire l'inscription suivante : « ISABELLA ESTENSIS, REGUM ARAGONUM NEPTIS, DUCUM FERRARIENSIUM FILIA ET SOROR, MARCHIONUM GONZAGARUM CONJUX ET MATER, FECIT A PARTU VIRGINIS, MDXXII ». Nous avons ici la date exacte de ces adjonctions à la Grotte. Nous pouvons attribuer à la même époque la belle suite de « camerini » de l'étage supérieur du même bâtiment, auxquelles la vue délicieuse, qui s'étend sur les lacs et sur les jardins en terrasses, a fait donner le nom de « Paradiso ». Les quatre petites chambres consacrées à l'usage personnel d'Isabelle gardent encore une grande partie de leur décoration primitive : les boiseries finement sculptées, les plafonds d'azur et d'or, les panneaux marquetés et les portes de marbres multicolores. Là, parmi les reproductions de villes et de palais en *intarsiatura*, nous reconnaissons les emblèmes et les devises de la Marquise : les notes de musique, les mots *Nec spe nec metu* qui firent le sujet du traité d'Equicola, l'autel surmonté d'une lyre, le candélabre avec les lettres U. T. S., qui, d'après Paolo Giovio, signifient *Unum in tenebris sufficit*, les billets de « lotto », le nombre mystique XXVII, *vinti sette*,

rappelant qu'elle a vaincu tous ses ennemis, devise, dit l'Évêque de Nocera, qui « semble bien légitime pour une aussi grande princesse (1) ». Là aussi nous trouvons la belle porte de marbre ornée par le grand sculpteur Cristoforo Romano des mythes d'Orphée, de Vénus et de Calliope. Cette porte provenait du *studiolo* de la Marquise au Castello et fut apportée là avec une autre porte de marbre plus récente, exécutée probablement par le Vénitien Tullio Lombardo en 1523. Le nom d'Isabelle se répète par intervalles dans les panneaux de la frise et nous rappelle que les dernières années de sa vie s'écoulèrent paisiblement dans ces petites pièces ensoleillées, d'où la vue s'étend sur les eaux limpides du Mincio et sur les vertes prairies qui entourent la patrie de Virgile (2). La décoration de ces nouveaux appartements absorba une grande partie du temps et des pensées d'Isabelle. Nous la voyons écrire à Rome et à Venise pour faire venir des marbres, des bustes et des bas-reliefs antiques, employant à rassembler ces œuvres d'art toute son énergie d'autrefois.

Castiglione était, comme toujours, l'un de ses principaux conseillers. Les lettres du Comte, datées de Rome, ne sont plus exclusivement consacrées aux affaires de l'État. Tantôt, il fait une description des fêtes du Carnaval et des comédies données au Vatican, tout en avouant qu'elles lui ont semblé, cette année, froides et sans vie. Tantôt, il recueille pour Isabelle les derniers vers badins de Pasquino, ou lui rapporte comment le spirituel conteur Strascino, ami de Bandello, a diverti Sa Sainteté avec ses récitations comiques; il a envie, ajoute-t-il, de l'envoyer à Mantoue pour le prochain Carnaval. Une autre fois, il parle d'un bas-relief que Caradosso, « questo maladetto vecchio », lui a promis depuis longtemps, mais n'a pas encore achevé. « Je vais le voir tous les jours, et il ne cesse de travailler à son projet ; il veut le faire aussi beau que possible, car, dit-il, c'est le dernier qu'il fera jamais dans sa vie. Il est si vieux que cela pourrait bien être vrai (3) ».

Un autre jour, Castiglione décrit un merveilleux orgue en albâtre, qu'il a pu acheter pour 600 ducats et qu'il espère envoyer à la Marquise s'il est possible de trouver assez de mules pour porter le précieux

(1) Paolo Giovio, *Delle Imprese*, p. 59.

(2) Il y a quelques années, un modèle réduit du *studiolo* d'Isabelle, dans cet appartement du *Paradiso*, fut construit par les soins de M. Charles Yriarte et placé dans la cour italienne du « South Kensington Museum ». Les décorations des murs et des plafonds sont reproduites avec soin, mais M. Yriarte se trompe en supposant que les belles peintures à la détrempe de Mantegna, Costa et Pérugin ornèrent ces murs. Ces peintures furent exécutées *pour la Grotta*, au rez-de-chaussée de la Corte Vecchia, et y restèrent jusqu'au sac de Mantoue, en 1630, ainsi que nous l'apprennent les inventaires et les documents publiés par d'Arco (*Arte e Artefici*).

(3) Luzio, *Nuova Antologia*, 1896, p. 308.

Cl. A. Premi.

CRISTOFORO ROMANO (?) : FIGURES ALLÉGORIQUES.

Médaillons inférieurs de la porte du Paradiso (*Palais de Mantoue*).

instrument à Mantoue. Mais il faut faire attention aux officiers de la douane de Rome, qui sont les plus grands fripons du monde et ne demandent pas moins de 200 ducats! « Si je puis arranger cette affaire, » déclare-t-il, « je crois que j'aurai accompli un miracle ! » Rien ne décourageait le Comte et, à la fin du mois d'août 1522, les différentes parties de l'orgue furent chargées sur le dos de dix mules, envoyées à Mantoue et montées dans la *Grotta*, sous la direction du luthier qui avait fait l'instrument.

Les travaux du Castello avancèrent pendant cette-année là, et tout le temps que dura l'absence du Marquis en Lombardie, Mario Equicola lui envoya des rapports journaliers sur les derniers embellissements exécutés.

« Ces appartements splendides et tous les tableaux qu'ils renferment me font croire, » écrit-il en février 1522, « que je vis au temps où les Romains élevaient ces monuments qui émerveillent le monde. Dans la chambre à coucher de Votre Excellence se trouvent quatre « tondi » et un grand panneau où l'on pourrait représenter la Gloire entre la Guerre, la Victoire, la Vertu et l'Espérance ! Dans la Camera della Fede, on pourrait mettre votre portrait avec celui d'anciens héros qui ont été fidèles à leur foi... »

Quant aux écuries (qui occupaient toujours une place importante au palais de Mantoue), elles sont si belles qu'il voudrait être cheval pour pouvoir y vivre ! et il propose que ce vers de Virgile soit inscrit au-dessus des portes :

Hinc bellator equus campo sese arduus infert (1).

(1) Luzio, *Giorn. St. d. Lett.*, 1900, p. 15.

CHAPITRE XXXIII

HERCULE DE GONZAGUE A L'UNIVERSITÉ DE BOLOGNE

1522-1525

ISABELLE CHERCHE A OBTENIR L'ÉLÉVATION DE SON SECOND FILS, HERCULE DE GONZAGUE, AU CARDINALAT. || ELLE CONSULTE CASTIGLIONE ET TRISSINO AU SUJET DU CHOIX D'UN PRÉCEPTEUR. || ELLE ENVOIE HERCULE A BOLOGNE. || IL SUIT LES COURS DE POMPONAZZI. || LE « TRAITÉ DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME » BRULÉ A VENISE. || VIE D'HERCULE AU COLLÈGE. || SON PRÉCEPTEUR, MESSER LAZZARO. || MORT DE POMPONAZZI. || VÉNÉRATION GARDÉE PAR HERCULE DE GONZAGUE POUR SA MÉMOIRE.

Bien qu'Isabelle prodiguât sa tendresse surtout à son fils aîné, elle ne négligeait pas ses plus jeunes enfants. Elle désirait tout spécialement donner la meilleure éducation possible à son second fils, Hercule, qui était destiné à l'Église, et montrait déjà des dispositions pour les lettres. A quinze ans, Hercule fut sacré Évêque et nommé coadjuteur de son oncle, le Cardinal Sigismond. Mais les ambitions de sa mère visaient plus haut encore et, dans les derniers mois de la vie de Léon X, elle s'efforça d'obtenir le chapeau de Cardinal pour le jeune prélat. Elle échangea avec Castiglione plusieurs lettres à ce sujet et, une semaine seulement avant la mort du Pape, la Marquise avait renouvelé sa demande et avait prié le Comte d'annoncer à Sa Sainteté qu'elle envoyait Hercule compléter ses études à l'Université de Bologne. La fin soudaine de Léon X anéantit ses espérances. Non seulement il y avait déjà un Cardinal dans la famille de Gonzague, mais l'une des décisions prises par le Sacré Collège avant l'ouverture du Conclave stipulait expressément que nul ne pourrait être créé Cardinal avant l'âge de trente ans.

Isabelle concentra alors son attention sur les études de son fils et pria Castiglione de lui trouver un précepteur à Rome. Le Comte promit de faire de son mieux. « En ce qui concerne le choix d'un précepteur

pour le Seigneur Hercule, » écrit-il, « je me conformerai à vos désirs et j'espère que précepteur et élève seront dignes l'un de l'autre ! »

Mais ses recherches furent infructueuses et il dut abandonner la tâche à d'autres. La Marquise s'adressa alors à son vieil ami Trissino. L'humaniste de Vicence s'était élevé très haut dans la double faveur du Pape et de l'Empereur pendant ces dernières années, et il avait été chargé par Léon X de plusieurs missions délicates. Mais il gardait pour Isabelle son attachement d'autrefois et, en décembre 1521, il lui dédiait encore une « canzone », imitée de celles de Pétrarque, qu'il avait composée en son honneur. Comme les Grecs, disait-il, avaient coutume d'offrir aux dieux les prémices de leur génie, de même il dédiait les prémices de son inspiration poétique à la Marquise, déesse de son temps.

Au mois de juin suivant, tandis que l'avenir d'Hercule était encore incertain, la Marquise pria Trissino, qui était pour elle un conseiller précieux, de venir à Mantoue.

« L'un de nos fils, Hercule, » écrit-elle, « a fait preuve d'une vive intelligence et prend un grand plaisir à l'étude. Ce qui nous plaît surtout, et ce que nous considérons comme un heureux présage, c'est qu'il apprécie beaucoup la conversation des savants. Nous aimerions que vous lui parliez littérature et que vous nous donniez sincèrement votre opinion sur ses capacités (1)... »

Trissino vint à Mantoue en octobre et, pendant son séjour, la Marquise se décida à reprendre son premier projet et à envoyer son fils compléter ses études à Bologne. La principale raison de cette détermination était la présence à cette Université de Pietro Pomponazzi, le savant fameux, connu parmi ses élèves sous le nom de « Maestro Peretto ».

Né à Mantoue, Pomponazzi devait ses succès à la protection des princes de Gonzague. En 1488, le Marquis François l'avait recommandé à la Seigneurie de Venise pour la chaire de philosophie de Padoue, et lorsque, pendant les guerres de la Ligue de Cambrai, l'Université de cette ville avait été fermée, Pomponazzi obtint, grâce à l'influence de la Marquise, un poste équivalent à Ferrare. Depuis 1512, il occupait la chaire de philosophie à Bologne, et ses cours étaient réputés dans le monde entier. C'est là que, quatre ans plus tard, il écrivit son fameux *Traité sur l'Immortalité de l'Ame,* dans lequel il osait affirmer que

(1) B. Morsolin, *op. cit.*

cette doctrine ne pouvait être prouvée logiquement et n'avait jamais été soutenue par Aristote. Cette assertion surprenante souleva de nombreux débats dans les milieux ecclésiastiques et le traité de Pomponazzi fut brûlé publiquement à Venise par les Franciscains. Mais le grand professeur avait au Vatican de puissants amis en la personne du Cardinal Bibbiena et de Bembo, et, après la publication de son *Apologia,* dans laquelle il expliqua sa pensée et se soumit à l'Église, le bruit fait autour de la question s'apaisa peu à peu. Cette *Apologia,* parue en 1518, était dédiée au Cardinal de Gonzague. En lui confiant alors son fils, Isabelle donnait à Pomponazzi une nouvelle preuve de son estime. Le 8 décembre 1522, elle lui écrit :

« Cher et honoré maître, Notre bien-aimé fils le révérend et illustre Seigueur Hercule ira étudier à Bologne, et bien que nous sachions que vos conseils sincères et votre direction ne lui feront pas défaut pour l'aider à atteindre la perfection qu'il recherche, et que nous désirons pour lui pardessus tout, nous voulons cependant, en bonne mère, vous le recommander nous-même, et vous assurer que nous vous serons reconnaissante des soins que vous aurez pour lui (1). »

Trois jours après, Hercule arrivait à Bologne et écrivait le lendemain à sa mère, avec toute l'exubérance de son âge, pour lui raconter la bienveillante réception qui lui avait été faite et le plaisir que lui causait l'appartement confortable que la Marquise lui avait fait préparer.

« Très excellente et illustre Dame, ma très chère Mère, à mon arrivée ici hier, une grande cavalcade vint à ma rencontre à huit milles de Bologne. En tête marchait mon cousin Pirro de Gonzague (fils de Louis de Gazzuolo et de Francesca de Fieschi) avec soixante autres écoliers à cheval, presque tous Mantouans de naissance. Ils mirent pied à terre et Pirro et moi nous nous embrassâmes tendrement. Un peu plus loin, nous trouvâmes une troupe de gentilshommes bolonais qui tous se réjouirent de mon arrivée. Plus loin encore parut mon cher Maître Pietro, en personne, avec plusieurs savants docteurs, venus à ma rencontre assez loin de la ville. C'est ainsi que je suis entré dans Bologne avec une suite de 200 cavaliers ; les rues et les portes étaient remplies de spectateurs, et les femmes à toutes les fenêtres criaient « Gonzaga! » Lorsque j'arrivai à ma maison, je vis que son propriétaire, Aliprando, en avait décoré le seuil avec des festons de feuillages et des écussons portant les armes de notre maison, celles du Pape, du Gouverneur et du peuple de Bologne. Après avoir pris congé de ces Messieurs, je descendis de cheval et

(1) Luzio, *Giorn. Stor.*, VIII, p. 374, etc.

visitai mes appartements qui me plurent beaucoup. J'entrai d'abord dans un petit « salotto » garni des tapisseries que j'avais envoyées; divers tableaux encadrés y produisent le plus heureux effet. Cette pièce contient un lit tendu de damas cramoisi sur lequel sont brodées diverses devises. De cette chambre je passai dans une plus petite, tendue également de tapisseries et qui contient deux lits de repos, l'un couvert de drap d'or, l'autre de toile. Une troisième chambre intérieure renferme un lit tendu de velours cramoisi et de drap d'or. Je me servirai de cette dernière comme cabinet d'étude. Ce logement est excellent, tous mes serviteurs sont très satisfaits et la maison est aussi bonne et confortable que possible. La nuit dernière, mon cousin Pirro et quelques-uns des écoliers de Mantoue ont soupé avec moi. Je baise respectueusement vos mains. Votre fils, *Hercule* (1). »

Le jour suivant, Hercule mit ses livres en ordre, alla voir Messer Pietro et fut présenté aux appariteurs et aux professeurs de l'Université. Le lendemain, il alla à pied présenter ses hommages au Gouverneur qui l'emmena à la messe à S. Salvadore. Il trouva, à son retour, une députation de citoyens qui l'attendaient avec un magnifique présent composé de « confetti », de bougies de cire, de gibier, de blé, de viande salée. Pomponazzi lui-même avait envoyé à son élève un veau, des faisans et des perdreaux.

« Je ne saurais dire à Votre Excellence, » écrivait Vincenzo de Preti, le précepteur mantouan qui avait accompagné Hercule à Bologne, « combien de joueurs de trompettes et de *pifferari* entourent la maison, ni combien Monseigneur a reçu de visites du Recteur du Collège et d'autres gentilshommes et étudiants. Non seulement les grandes salles, mais encore la « loggia » et la cour ont été tout le jour encombrées de visiteurs. Vers le soir seulement, Hercule a pu s'échapper et sortir à cheval pour visiter l'église de S. Michele in Bosco, sur la colline, qui lui a paru un endroit fort agréable et délicieux. »

Sous la direction d'un nouveau précepteur, Messer Lazzaro Buonamici de Bassano, les études s'organisèrent sérieusement. Chaque après-midi, Hercule lisait Cicéron et Aristote chez lui avec Lazzaro, et il se rendait le soir aux leçons de Messer Pietro. La première fois que le jeune prince parut à ses cours publics, Pomponazzi fit un petit discours pour l'exhorter à persévérer dans le bon chemin. Il parla de sa mère, « *Sanctissima mater tua, Isabella* », en de tels termes que bien des auditeurs furent émus aux larmes !

(1) Luzio, *op. cit.*

SOLLICITUDE DE POMPONAZZI POUR SON ÉLÈVE

Le grand professeur semble avoir fasciné Hercule dès le premier jour. De petite taille et lourdement bâti, avec une tête énorme et un visage entièrement rasé, l'aspect extérieur de Messer Peretto prêtait souvent au ridicule. Bandello nous raconte que, lorsqu'il vint à Modène pour faire une conférence, quelques femmes à la mode, qui rencontrèrent ce vilain petit homme chauve et mal habillé, le prirent pour un juif allemand et l'appelèrent « Maestro Abram (1) ». Mais lorsqu'il commençait à parler, toute sa personne se transformait. Ses yeux étincelaient, son enthousiasme et son éloquence entraînaient avec une force irrésistible son auditoire. Il avait le don de rendre intéressants les sujets les plus ennuyeux : son esprit vif et caustique, les fréquentes allusions aux événements et aux personnages contemporains lui avaient fait un grand renom de conférencier.

Isabelle se sentit doublement récompensée de la peine qu'elle avait prise pour l'éducation de son fils, lorsque Peretto lui-même lui rendit compte de l'application d'Hercule et de l'affection qu'il inspirait à ses maîtres et à ses camarades. « Ce sont des joies et des résultats que toute mère aimante souhaite et que tous les enfants vertueux permettent de recueillir », écrivait Isabelle en répondant au maître, et elle le priait de continuer à veiller sur le jeune homme, en sorte qu'elle pût être aussi tranquille que si elle-même était à ses côtés. Pomponazzi lui écrivait encore après Noël :

« Messer Lazzaro lit tous les jours avec le Seigneur Hercule, et je lui ai demandé plusieurs fois son opinion sur son élève. Il le loue hautement, et m'assure qu'il réussira très bien pour le grec et pour le latin. Il le trouve avide d'apprendre, me dit qu'il a une excellente nature, qu'il est rempli de bonté et de douceur, et c'est également l'impression qu'il me donne, ainsi qu'à tous ceux qui le connaissent ici. »

Plus tard, Vincenzo écrivait à son tour :

« Le travail se poursuit gaiement, soir et matin. Messer Lazzaro fonde de grandes espérances sur Monseigneur, et Messer Pietro est content de ses débuts. Il est fort satisfait de ce qu'il sait sur le compte de Gianfrancesco Forno qui est très versé dans les humanités. »

Forno était un jeune noble de Modène, élève favori de Peretto, qui avait été désigné pour lire avec Hercule et qui, plus tard, pendant les vacances, l'accompagna à Mantoue.

(1) *Novelle*, III, p. 38.

Pourtant, à Bologne, les étudiants avaient aussi leurs plaisirs, et les rapports journaliers de Vincenzo montrent que le temps du jeune seigneur n'était pas entièrement consacré aux études. Un matin, il monte à cheval de bonne heure pour aller voir le couvent des Bénédictins à la Madonna del Monte ; un soir, il soupe avec une joyeuse bande de camarades d'études, dont la gaieté excessive avait parfois des conséquences déplorables. Un jour même, un ami d'Hercule, Mantouan comme lui, qui partageait ses études et sa table, se querella avec un jeune homme de Modène et le blessa mortellement.

A Noël, des fêtes furent célébrées avec toute sorte de divertissements, des guirlandes de lauriers furent suspendues à la porte du jeune prince, et à la fin des cours l'appariteur du collège récita des vers comiques en son honneur, au milieu de la gaieté générale. Lorsque la semaine de vacances fut passée, Hercule et son cousin Pirro suivirent un cours d'anatomie et assistèrent à la dissection du corps d'un voleur qui avait été pendu.

Une attaque de fièvre interrompit, cet hiver-là, ses études et, sur les conseils de son médecin, il ne travailla plus que le matin durant quelques semaines. Après le Carnaval, Hercule résolut de rattraper le temps perdu. Il suivit des cours de logique, lut les lettres de Cicéron, et composa des épîtres latines pour Messer Lazzaro, travaillant souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Isabelle avait toutes les raisons possibles d'être satisfaite des progrès de son fils. Grâce à la recommandation de Pomponazzi, Hercule fut dispensé de la lecture quotidienne du bréviaire, afin d'avoir plus de temps pour ses études classiques. Il se mit aussi avec Forno à lire l'arabe et engagea un serviteur arabe pour apprendre à parler cette langue (1). Ses maîtres trouvaient en lui un élève docile et intelligent, et Lazzaro, qui devint plus tard professeur de grec à Padoue, resta toute sa vie en excellents termes avec son ancien élève. Mais Pomponazzi inspirait au fils d'Isabelle des sentiments plus profonds encore et la mort du grand maître, le 18 mai 1525, fut pour Hercule un coup très sensible.

Le vieux philosophe souffrait depuis longtemps de douleurs intolérables qui le réduisirent à la fin à un état de prostration nerveuse complète. Dans sa souffrance, il refusa de prendre aucune nourriture, disant qu'il valait mieux mourir de suite que prolonger ainsi son agonie. Son élève, Antonio Broccardo, le poète dont les traits mélancoliques revivent pour nous dans le portrait du Giorgione, écrivit,

(1) Luzio, *op. cit.*

dans une lettre à son père, un récit de ses derniers moments.

« La septième nuit de la maladie qui l'emporta, tandis que sa fin était attendue d'heure en heure, on l'entendit dire : « Je m'en vais avec joie ». « Où allez-vous ? » demanda un ami qui se tenait à son chevet. « Là où vont tous les mortels », répondit Pomponazzi. « Où vont-ils ? » reprit son interlocuteur. « Là où d'autres sont allés avant eux », répondit le mourant. On tenta un dernier essai pour lui faire prendre de la nourriture, mais il refusa, disant : « Laissez-moi tranquille. Je désire mourir ». Et son esprit, » écrit son élève désolé, « s'envola vers les ombres, dans un soupir (1). »

Hercule en éprouva un profond chagrin et apprit la triste nouvelle au Marquis par le bref billet suivant : « Je n'ai rien à vous dire si ce n'est que notre bien-aimé Messer Pietro Pomponazzi est mort la nuit dernière vers trois heures. Que Dieu lui accorde la paix (2) ! »

Après la mort de Messer Peretto, le jeune prince sentit qu'il ne pourrait plus rester à Bologne. Il écrivit à sa mère, alors à Rome, qu'il désirait retourner à Mantoue et la pria de lui permettre de passer l'été dans sa villa de Porto, la chaleur étant intolérable en ville.

Le corps de Pomponazzi fut rapporté à Mantoue, sa ville natale, et Hercule lui fit élever un beau monument de bronze dans l'église San Francesco, où il fut déposé. Toute sa vie, l'élève garda pour son ancien maître un affectueux et fidèle souvenir. Il cachetait ses lettres avec une effigie de Pomponazzi et conservait un portrait de lui dont il trouvait la ressemblance frappante. Lorsque, en 1545, Paolo Giovio lui demanda la copie de ce portrait pour l'ajouter à sa collection, le Cardinal répondit qu'il fallait attendre le retour d'un élève de Jules Romain, alors à Rome, car il ne pouvait se séparer de l'original et rester privé de l'image du grand homme qui avait été son maître (3).

(1) V. Cian, *Nuovi documenti su Pomponazzi*, p. 29.
(2) Davari, *Lettere inedite di Pomponazzi.*
(3) Luzio, *Giorn. St.*, 1900, p. 45. En cette même année 1545 se réunit le Concile de Trente que le Cardinal Hercule de Gonzague fut appelé à présider.

CHAPITRE XXXIV

NOUVEAUX SÉJOURS D'ISABELLE A VENISE

1523-1525

CASTIGLIONE A ROME. || RÉFORMES DU PAPE ADRIEN. || CHIERICATI A LA DIÈTE DE NUREMBERG. || SES LETTRES A ISABELLE. || LE VOYAGE DE MAGELLAN. || SÉJOUR D'ISABELLE A VENISE. || NAVAGERO ET LE TITIEN. || ALLIANCE DU DOGE ANDREA GRITTI AVEC CHARLES-QUINT. || LE PAPE ADHÈRE A LA LIGUE. || MORT D'ADRIEN VI. || ÉLECTION DE CLÉMENT VII. || CASTIGLIONE EST ENVOYÉ A ROME. || GUERRES EN LOMBARDIE. || LE CONNÉTABLE DE BOURBON A MANTOUE. || ISABELLE A VENISE. || FERDINAND DE GONZAGUE EN ESPAGNE. || CASTIGLIONE EST ENVOYÉ PAR LE PAPE A MADRID. || JULES ROMAIN A MANTOUE. || ISABELLE BOSCHETTI.

L'AMBASSADE de Castiglione au Vatican se prolongea jusqu'en novembre 1522. Frédéric de Gonzague réussit à conserver le poste de Capitaine Général et ce fut à ce titre qu'il porta le dais sous lequel le nouveau Pape fit son entrée solennelle à Rome, le 30 août 1522. Quoique Adrien VI témoignât de dispositions bienveillantes en faveur des Gonzague et de leurs parents d'Urbin et de Ferrare et qu'il désirât sincèrement la paix, ses habitudes étrangères et les réformes qu'il ne tarda pas à introduire à la cour pontificale tournèrent contre lui les anciens membres de la cour de Léon X et le peuple de Rome. Il renvoya les Cardinaux qui logeaient au Vatican, leur ordonna de raser leur barbe et de ne plus porter d'habits séculiers, prit un vieux cuisinier flamand et ne donna à son intendant qu'un seul ducat par jour pour les dépenses de sa maison. Le Carnaval fut dépouillé de sa splendeur. Pasquino lui-même dut se taire, et il aurait été jeté dans le Tibre, si l'on avait écouté le Pape.

Ces innovations firent soupirer Castiglione qui était las de sa mission. A ces causes de mécontentement vint s'ajouter la peste qui régna tout l'automne à Rome. L'Ambassadeur désirait ardemment quitter la ville où sa vie était chaque jour menacée.

Il réussit pourtant à conserver son influence auprès d'Adrien VI et trouva au Vatican un appui précieux en la personne du vieil ami d'Isabelle, l'Évêque Chiericati. Le Pape tenait en très haute estime cet excellent prélat ; il l'envoya en qualité de Nonce à la diète de Nuremberg dans l'espoir qu'il serait capable d'opérer une réconciliation entre les catholiques et les luthériens allemands. Erasme se réjouit en apprenant l'importante mission qui venait d'être confiée à son ami, et Chiericati lui-même avait grand espoir de réussir, lorsqu'il traversa Mantoue en novembre 1522. Mais les lettres qu'il adressa de Nuremberg à Isabelle montrent que la tâche dépassait ses forces et que ni le Pape ni ses conseillers ne soupçonnaient les proportions que la réforme luthérienne avait déjà prises.

« Je puis certifier à Votre Excellence, » écrit-il en janvier 1523, « que la doctrine de Luther a déjà poussé en terre de si nombreuses racines que mille personnes ne pourraient l'arracher ; à coup sûr, je n'y parviendrai pas tout seul. Je ferai le peu qui me sera possible, bien que je n'échappe ni aux menaces ni à la persécution. Je suis chaque jour l'objet de basses insultes, mais je tâche de tout supporter patiemment pour l'amour de Dieu, car je sais que cela me sera compté comme un martyre... On s'est mis à prêcher maintenant que le Saint Sacrement de l'autel n'est pas un vrai sacrement, qu'il ne doit pas être adoré, mais seulement célébré en mémoire du Christ. On dit aussi que la Sainte Vierge n'a pas eu de privilèges spéciaux comme mère du Christ et qu'elle donna d'autres fils à Joseph. Tous les jours les choses s'aggravent. Je demande à Dieu d'intervenir bientôt ! »

Il écrit encore à Isabelle combien il est affligé de constater l'esprit séculier du clergé ; les Cardinaux et les Archevêques allemands ne craignent pas de sauter et de danser avec leurs habits ecclésiastiques. Puis, sachant que les controverses théologiques n'ont jamais beaucoup intéressé la Marquise, il passe à d'autres sujets et lui raconte les merveilleuses histoires rapportées des pays inconnus par son serviteur Antonio Pigafetti de Vicence, parti trois ans auparavant avec Magellan, pour faire le tour du monde, et dont il lui annonce la visite prochaine (1) :

« Il vous dira les choses grandes et merveilleuses, qu'il a vues et qu'il a décrites. Ce voyage est certainement le plus considérable qu'un homme ait entrepris jusqu'ici, car ses camarades et lui ont fait le tour complet du monde. Ils ont d'abord navigué au sud, vers ces îles de l'Océan que l'on nomme « Terra Ferma », puis autour de la pointe vers l'ouest à

(1) B. Morsolin, *Chiericati.*

travers la mer de *Sur*. Tournant ensuite vers le nord et l'est, ils se trouvèrent dans un grand golfe, près des « Iles aux Épices », et naviguèrent par la « Chersonèse d'Or » et le « Golfe du Gange » à travers les mers Persique et Arabique, par le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à la mer Éthiopienne, et à travers l'Atlantique. Lorsqu'ils eurent atteint les îles Canaries, ils retournèrent dans leur pays par le côté opposé, ayant acquis non seulement de grandes richesses, mais, ce qui vaut mieux, l'immortalité. »

Quelques semaines plus tard, Chiericati envoya à la Marquise l'*Itinéraire* de Pigafetti. Le 3 février 1523, Isabelle le remercia du livre et lui exprima le plaisir qu'elle aurait à entendre de la bouche même de l'explorateur le récit de son voyage. Elle le félicitait en même temps d'avoir réussi à persuader les princes allemands de prendre les armes contre les Turcs et le plaignait des difficultés qu'il avait rencontrées à Nuremberg.

« Que Notre Seigneur Dieu vous donne le pouvoir nécessaire pour éteindre cette honteuse et diabolique secte luthérienne. Il ne faut pas vous laisser décourager par les insultes et par l'opposition à laquelle vous vous heurtez. Rappelez-vous qu'il en est de même pour toutes les entreprises importantes et que, plus grandes seront vos difficultés, plus grande sera votre gloire (1). »

Antonio Pigafetti vint peu après à Mantoue, apportant le journal qu'il avait tenu pendant son voyage et que Chiericati déclarait être une « divine chose ». On fit au voyageur la réception la plus enthousiaste, et la Marquise put écouter à son aise ses merveilleux récits et satisfaire sa curiosité.

Dans les derniers jours de ce même mois de janvier 1523, le Titien vint à Mantoue sur la demande expresse de Frédéric, qui l'avait sans doute rencontré à Venise et avait admiré ses œuvres à Ferrare. Le jeune Marquis désirait commander un portrait au peintre vénitien. Il s'agissait probablement de celui de sa maîtresse, Isabelle Boschetti, puisque le nom du modèle n'est jamais mentionné dans ses lettres à ce sujet. Mais le Vénitien se rendait alors à Ferrare pour surveiller l'installation de ses grandes Bacchanales destinées au *camerino* du Duc Alphonse. Il avait déjà envoyé par bateau dans cette ville la dernière toile de la série de *Bacchus et Ariane*, actuellement à la National Gallery à Londres. Il ne passa donc que quelques jours à Mantoue, et le portrait, proba-

(1) B. Morsolin, *op. cit.*

blement esquissé pendant ce rapide séjour, ne fut terminé qu'à Venise au mois d'août suivant. L'œuvre fut jugée très belle et plut beaucoup au Marquis qui envoya au Titien un splendide pourpoint, avant même que la toile ne lui fût parvenue (1). La *Mise au Tombeau*, par le même peintre, qui se trouve au Louvre, fut également exécutée et envoyée à Mantoue vers la fin de cette même année. Elle fut vendue à Charles Ier d'Angleterre avec les joyaux de la collection de Mantoue au siècle suivant, mais on ignore si cette œuvre fut exécutée pour Frédéric ou pour sa mère. Isabelle était absente lorsque, quatre ans auparavant, le Titien était venu pour la première fois à Mantoue, et c'est sûrement lors de ce second voyage qu'elle fit la connaissance du maître qui devait, dans la suite, être en relations si fréquentes avec elle et avec son fils.

Quelques mois plus tard, elle le retrouve à Venise où elle passait les fêtes de l'Ascension après avoir été à Padoue pour accomplir un vœu au « Santo ». « Aujourd'hui, » écrit le 20 mai Marino Sanuto, « la Seigneurie a appris par l'Ambassadeur de Mantoue que la Marquise douairière est dans cette ville et loge dans la Casa Barbaro à S. Stefano. Un présent de ducats lui fut envoyé par l'ordre de la Seigneurie (2). » Isabelle était alors accompagnée de son frère, le Duc Alphonse, désormais délivré de la crainte perpétuelle des intrigues du Pape. Castiglione était là aussi, ayant, enfin, quitté Rome, et jouissant d'un repos bien gagné. La petite troupe se mit joyeusement en route pour Venise le 16 mai, voyageant « incognito » et, comme toujours, en pareil cas, Isabelle voulut aller partout et tout voir. Ses compagnons s'avouèrent vaincus par son infatigable énergie et le Comte écrivait à Frédéric qu'il était terriblement occupé, *occupatissimo*, à escorter Madama dans ses marches et ses promenades en gondole à travers la ville (3).

Vingt et un ans s'étaient écoulés depuis la mémorable visite faite par Isabelle à Venise avec sa belle-sœur, la Duchesse Élisabeth. Elle avait beaucoup de chefs-d'œuvre nouveaux à voir dans les églises et les palais : les fresques merveilleuses qui décoraient la salle du Grand Conseil, les derniers et les plus beaux tableaux d'autel de Giovanni Bellini, les peintures de Carpaccio dans le petit sanctuaire des marins esclavons et les fameuses toiles du Giorgione qu'en vain elle avait cherché à acquérir pour sa Grotte. A cette heure, le grand peintre vénitien et le jeune maître de Castelfranco étaient morts et c'était une nou-

(1) Crowe e Cavalcaselle, *Titian*, vol. I, App.
(2) M. Sanuto, *Diarii*, XXXIV, p. 156.
(3) *Esenzioni di famiglia di Castiglione*, p. 30.

velle génération d'artistes qui avait pris leur place avec le Titien au premier rang. La Marquise visita certainement l'église de S. Maria Gloriosa, elle vit l'*Assomption* qu'il venait de peindre pour les Franciscains, elle admira ses dernières fresques au palais ducal. Elle remarqua tout spécialement un *Saint Jérôme* qui se trouvait dans son atelier ; aussi, en juin, après son retour, écrivit-elle à son agent de Mantoue, Malatesta, le priant d'offrir au peintre 100 ducats pour ce tableau (1). Puis, à court d'argent, elle changea d'idée et rompit les négociations engagées.

Le bibliothécaire de Saint-Marc, Andrea Navagero, ami de Raphaël et de Castiglione, qui était venu plusieurs fois à Mantoue, fut fort utile à la Marquise pendant son séjour à Venise.

Isabelle et son frère, tout en visitant des églises et des ateliers ou en recherchant des livres rares et des manuscrits, sous la conduite de Castiglione et de Navagero, ne négligeaient pas les affaires politiques. Andrea Gritti venait de remplacer le vieil Antonio Grimani sur le trône. Alphonse de Ferrare et la Marquise avaient assisté tous deux à sa proclamation et à son intronisation et Alphonse avait serré la main du nouveau Doge et lui avait offert ses vœux. Le lendemain matin, une messe solennelle avait été célébrée à Saint-Marc, la bannière de la République avait été remise en grande pompe au Doge, et Isabelle et son frère étaient là, quand il avait été couronné en haut de l'escalier des Géants (2).

A son avènement, le nouveau Doge fut appelé à prendre une importante décision. Charles-Quint et François Sforza lui proposaient de se joindre à eux pour défendre le Milanais contre la vieille alliée de la Seigneurie, la France. Castiglione s'empressa de présenter ses respects à Son Altesse Sérénissime avec laquelle il eut une longue entrevue le 30 mai; le Doge professait les plus chaleureux sentiments d'amitié à l'égard du Marquis Frédéric. Castiglione fut heureux de saisir cette occasion pour plaider la cause de son ancien maître, le Duc d'Urbin. Son attente ne fut point déçue, et lorsque, le 28 juin, on publia le nouveau traité de la République avec l'Empereur, François-Marie fut nommé Général de l'armée vénitienne.

Les Gonzague venaient de s'allier étroitement avec Charles-Quint, et en juillet 1523, quelques semaines après son retour de Venise, Castiglione écrivait à son ami Andrea Piperario, à Rome, pour le prier d'assurer l'Ambassadeur espagnol que, quelle que fût la conduite du

(1) Luzio, *Giorn. Stor.*, 1900, p. 48.
(2) M. Sanuto, *Diarii*, XXXIV, p. 157, 158.

Pape ou celle du Duc de Milan, le Marquis resterait, corps et âme, dévoué à l'Empereur (*imperialissimo*).

« Madame sa mère, » poursuit le comte, « partage entièrement cet avis et, s'il était nécessaire d'agir pour les maintenir tous les deux dans cet état d'esprit, je donnerais volontiers non seulement mon temps et ma peine, mais encore ma vie (1). »

Le 3 août, le Pape Adrien et la République de Florence se joignirent à la Ligue pour la défense de l'Italie contre les Français, et le Marquis de Mantoue, qui était déjà Capitaine de l'Église, reçut en outre le commandement des troupes que Florence envoyait pour grossir les forces pontificales. Malgré cette ligue formidable, François Ier était décidé à recouvrer Milan. Au commencement de septembre, une forte armée commandée par Bonnivet traversa donc les Alpes, s'empara de Novare et de Vigevano et vint mettre le siège devant Milan.

Le 14 septembre 1523, le jour même où l'armée française franchissait le Tessin, le Pape succomba, navré de l'impuissance de ses efforts pour réformer l'Église et unir les forces de la Chrétienté dans une croisade contre les Turcs. « *Ci-gît Adrien VI, qui ne devint Pape que pour être le plus malheureux des hommes* », telle est, nous dit Paolo Giovio, l'inscription qu'il désira voir placer sur sa tombe.

Le Conclave se réunit le 1er octobre et, après cinquante longs jours de séance, le Cardinal de Médicis fut élu Pape, sous le nom de Clément VII. Les Impériaux triomphaient. Bembo prophétisait que le nouveau Pontife serait le meilleur et le plus sage de tous ceux qu'eût jamais connus l'Église. Tout Rome se réjouissait du choix d'un Médicis qui allait s'entourer d'une cour somptueuse et ramener l'âge d'or de Léon X. Les Gonzague débordaient de joie en voyant, une fois encore, un ami de leur maison dans la chaire de saint Pierre, et Castiglione, qui était en termes d'amitié avec le nouveau Pape, fut immédiatement envoyé pour le féliciter de son élection.

Cet été-là, Isabelle se trouva de nouveau en deuil par suite de la mort de son beau-frère, Jean de Gonzague, et de sa femme, Laure Bentivoglio, qui succombèrent la même semaine. Jean s'était toujours montré le plus loyal des sujets envers son frère, puis envers son neveu, et sa maison du Borgo Pradella avait été témoin de plus d'une réunion de famille. Ce prince honnête et droit fut profondément regretté par Isabelle et plus encore par la Duchesse Élisabeth qui, tendrement atta-

(1) Serassi, *Lettere di Negozi*, II, p. 55.

chée à son plus jeune frère, l'était moins à ses neveux. L'aîné surtout, Alexandre, était bien connu pour son caractère querelleur et son amour invétéré du jeu, où il gaspillait son temps et sa fortune.

Trois mois plus tard, Isabelle reçut la visite d'un autre neveu de son mari, d'un caractère bien différent celui-là, et dont les malheurs excitèrent sa plus profonde sympathie. C'était le fameux Connétable de Bourbon, le seul fils survivant de Claire de Gonzague et de Gilbert de Montpensier. Par son mariage avec Suzanne, fille unique d'Anne, sœur de Charles VIII, les immenses biens des Bourbons avaient passé entre les mains du jeune prince. Lorsque sa femme mourut, la Reine Mère, Louise de Savoie, réclama ces biens et, par ses intrigues, arriva à faire chasser Charles de Bourbon de la cour de France. L'Empereur le reçut alors à bras ouverts et lui offrit le commandement des forces allemandes en Lombardie, où il combattit contre son suzerain, dans la ville même où il avait autrefois été Vice-Roi. Jadis, lors de sa visite à la cour de Louis XII à Milan, Isabelle avait été très frappée par la grande ressemblance du jeune prince avec sa mère, et maintenant elle écrivait à sa tante Élisabeth pour lui dire combien il était beau et charmant et combien il supportait ses malheurs avec noblesse et sérénité. « Monsignore de Bourbon », ainsi que le nommaient ses parents italiens, accompagna Frédéric au camp de la Ligue et s'employa activement à défendre Milan contre les Français. A la fin de l'année, Bonnivet fut contraint de lever le siège, et Lannoy, le nouveau Vice-Roi de Naples, qui prit le commandement des forces impériales réunies dans les Marches, l'obligea bientôt à repasser les Alpes. Les troupes pontificales furent licenciées et Frédéric de Gonzague rentra à Mantoue au début de mai.

L'Italie allait jouir, une fois encore, d'une brève période de tranquillité et Isabelle en profita pour faire un nouveau séjour à Venise.

« Le 8 mai, Marino Sanuto mentionne l'arrivée de la Marquise de Mantoue, mère de notre seigneur Marquis, sœur du Duc de Ferrare. On l'appelle en général Madama et elle loge à la Casa Barbaro, près de S. Vitale, ainsi que l'Ambassadeur de Mantoue. Elle a apporté pour l'usage de sa maison quatre *amphore* et trois barils de vin vingt sacs de farine, quatre fromages et encore de la viande et des légumes. Le tout a été affranchi des droits par la Seigneurie (1). »

Isabelle alla rendre visite au Doge Andrea Gritti qui lui fit une réception splendide. Il l'introduisit dans ses appartements privés où

(1) M. Sanuto, *Diarii*, XXXVI, p. 366.

elle passa quelques instants, causant de tous les sujets et surtout des dernières nouvelles reçues de Turquie. La Marquise fut partout accueillie avec la même courtoisie, et lorsque l'envoyé de Mantoue vint en remercier la Seigneurie et lui dire combien Isabelle gardait un agréable souvenir de son séjour à Venise, le Doge répondit dans les termes les plus cordiaux et parla du Marquis comme d'un fils très aimé et d'un fidèle allié.

Isabelle passa à Venise les fêtes de l'Ascension ; elle assista à la grand'messe de la Fête-Dieu, célébrée à Saint-Marc par le Patriarche qui chanta l'office en présence du Doge vêtu de pourpre et de tous les membres de la *Scuola di San Rocco*. La Marquise se promena ensuite dans la Merceria et dans les rues les plus animées de la ville jusqu'au Rialto. « Elle s'amusa énormément, » écrit Sanuto, « et fit marcher une personne de sa suite de chaque côté d'elle, soutenant ses bras, afin de sauvegarder sa dignité (1). »

Cependant, le Doge, malgré tout l'empressement avec lequel il manifestait son amitié pour la Marquise et son fils, se laissait déjà ébranler dans sa fidélité à l'Empereur, et, avant la fin de l'année, Venise et le Pape concluaient secrètement un accord avec la France.

Sitôt élu, Clément VII avait adopté la politique tortueuse de Léon X, et sans rompre ouvertement avec Charles-Quint, il commença à négocier en secret avec François Ier. Pour gagner du temps, il s'efforça de garder la neutralité et essaya, par des manœuvres habiles, de tenir la balance entre les deux rivaux, qu'il redoutait également. Tandis qu'il censurait sévèrement Alphonse d'Este qui, profitant de la mort du dernier Pape, avait repris Reggio, il confirmait à Frédéric de Gonzague son poste de Capitaine Général et traitait son Ambassadeur avec une faveur marquée. Pendant tout l'été, Castiglione demeura à Rome, veillant fidèlement aux intérêts de son maître, tandis qu'un réseau d'intrigues embrouillées se resserrait chaque jour davantage autour du Vatican. Souvent, au milieu de sa tâche ingrate et pénible, il soupirait après le repos et la liberté, et il souhaitait de se trouver à Porto dans la belle villa de la Marquise.

« Signora mia illustrissima, » écrivait-il le 20 juillet 1524, « j'accepte avec l'humilité d'un bon pénitent le châtiment que Votre Altesse juge bon de m'infliger à cause de ma négligence à écrire. Ici, la chaleur, jointe à l'abondance de melons savoureux que nous avons eus tout le mois dernier, ne me

(1) *Diarii*, XXXVI, p. 366.

convient pas du tout et aurait pu me faire un mal sérieux sans les excellents remèdes recommandés par Votre Excellence. J'espère aller bientôt baiser ses gracieuses mains, sinon pendant ces fortes chaleurs, du moins lorsqu'elles seront un peu tombées. Nous pourrons peut-être encore dîner dans votre jolie loggia, car, malgré les beautés de Rome, je ne connais aucun lieu qui puisse rivaliser avec celui-là (1). »

Isabelle s'empressa d'assurer son ami qu'il était attendu avec impatience à la loggia. Mais le jour même, le Pape écrivait au Marquis pour lui demander l'autorisation d'envoyer en mission extraordinaire « son bon serviteur le magnifique Balthazar Castiglione » à Madrid, auprès de Sa Majesté l'Empereur. Ni Frédéric ni le Comte ne pouvaient repousser cette offre flatteuse ; Isabelle elle-même était d'autant plus disposée à accéder au désir du Pape, qu'elle était sur le point d'envoyer son troisième fils Ferdinand à la cour d'Espagne. La faveur marquée témoignée par Charles-Quint à Frédéric avait encouragé la Marquise à prendre cette décision. Castiglione promit avec empressement de servir de tout son pouvoir les intérêts du jeune prince.

« Je désire plus que jamais avoir le plaisir de me retrouver dans la loggia de Votre Excellence, » écrivait-il le 4 août, « et suis désolé de penser combien il est peu probable que j'y aille maintenant. Lorsque je serai en Espagne, je souhaiterai souvent d'être de retour à Mantoue, mais me consolerai en servant Don Ferdinand jusqu'à ce que Dieu me permette de revenir et de chercher enfin un repos nécessaire à mon âge. »

Ferdinand de Gonzague avait dix-sept ans à peine ; grand et actif, il avait hérité des dons de son père pour les exercices équestres et il tenait en même temps de sa mère l'amour des arts et des lettres. Mais c'était dans la carrière des armes plus que dans celle des lettres que le jeune fils d'Isabelle devait conquérir ses lauriers et s'élever, par la faveur de l'Empereur, à la haute situation qu'il atteignit plus tard.

Isabelle, cependant, ne renonçait pas à l'espoir d'obtenir le chapeau de Cardinal pour Hercule ; sur ses ordres, Castiglione renouvela ses instances auprès du Pape Clément VII. Le Comte répondit que Sa Sainteté semblait disposée à écouter favorablement cette proposition, mais qu'elle ne voulait prendre aucun engagement. En octobre, Castiglione insista pour que Frédéric de Gonzague vînt à Rome en personne. Le Pape, disait-il, était désireux de le voir et sa présence avancerait sûre-

(1) Luzio e Renier, *Mantova e Urbino*, p. 255.

ment la solution de la question (1). Le Marquis profita du conseil et se mit en route pour Rome au milieu d'octobre. Mais, arrivé à Bologne, il apprit que François Ier venait soudain de franchir le mont Cenis et marchait sur Milan. En cet instant critique, il sentit qu'il était impossible de poursuivre son voyage et retourna à Mantoue pour y attendre les événements (2). Avant qu'il eût regagné ses États, François Sforza avait été contraint d'évacuer Milan, de se retirer sur Lodi, laissant une forte garnison au Castello, tandis que François Ier mettait le siège devant Pavie, courageusement défendue par Antonio de Leyva, Capitaine espagnol. Durant tout l'hiver, les généraux impériaux furent contraints de demeurer inactifs faute d'argent et de renforts ; à Rome, Pasquino, qui, avec le nouveau Pape, avait retrouvé sa verve d'autrefois, offrait une récompense à celui « qui retrouverait l'armée impériale égarée depuis le mois d'octobre dernier environ dans les montagnes entre la France et la Lombardie, et dont on n'a plus entendu parler ! (3) »

« Il n'y a pas de nouvelles ici à Rome, » écrivait le Nonce Chiericati à Isabelle ; « toutes les informations importantes viennent de Lombardie où Votre Excellence se trouve en ce moment ; aussi ne puis-je vous offrir qu'une « salade » des différentes bribes qui nous parviennent d'au delà des Alpes. Ici, les Colonna et les Orsini lèvent des troupes ; nous nous demandons tous si les Français vont envahir Naples. Sa Sainteté observe une stricte neutralité et ne cherche qu'à maintenir la paix ! »

En somme, le Pape persévérait dans sa politique de temporisation : il refusait de se déclarer ouvertement pour aucun des deux partis.

Comme Mantoue restait en paix et que la présence de Frédéric n'était pas réclamée sur le champ de bataille, Isabelle se décida à se rendre à Rome, afin de demander elle-même au Pape le chapeau de Cardinal pour Hercule. Elle était déjà en route, lorsque Castiglione arriva à Mantoue pour faire ses adieux à sa mère et à ses enfants avant de partir pour l'Espagne, vers la fin de décembre. Sur la demande de Frédéric, le Comte amenait avec lui à Mantoue le peintre Jules Romain, élève de ce Raphaël « que j'aime toujours autant, bien qu'il soit mort », écrivait Castiglione au Pape. Le Comte apportait aussi au Duc le modèle d'un palais avec des jardins spacieux, dont les plans avaient été dessinés par Michel-Ange. Frédéric déclara son intention

(1) Serassi, *Lettere di Negozi*, I.
(2) Sanuto, *Diarii*, XXXVII ; D'Arco et Braghirolli, *Arch. St. It.*, VII, p. 191.
(3) Machiavelli, *Il principe*, éd. L. Burd, p. 159.

de le faire édifier à Marmirolo où il venait déjà de construire un théâtre et d'autres bâtiments (1). Ce projet semble pourtant avoir été abandonné. Mais Jules Romain, qui s'établit à ce moment-là à Mantoue, commença la construction du fameux palais du Té en dehors de la porte Pusterla, sur les terrains marécageux occupés autrefois par les écuries du Marquis François.

Le jeune Marquis était alors passionnément épris d'Isabelle Boschetti, dont Jules Romain reproduisit les traits sur le plafond du palais du Té, où elle brille au premier rang parmi les déesses. C'est pour sa maîtresse que Frédéric bâtit le beau Palais della Giustizia, décoré aussi par le pinceau de son peintre favori. L'amour qu'il portait à Isabelle Boschetti lui faisait repousser toute proposition de mariage. Après la mort de son père, Frédéric avait rompu ses fiançailles avec Marie de Montferrat et obtenu de Clément VII l'annulation du contrat (2). Quelques-uns de ses parents voulaient lui faire épouser la fille du Roi de Pologne, mais Frédéric lui-même témoigna si peu d'empressement qu'on ne parla plus de ce projet. Sa mère s'inquiétait de cet état de choses, elle eût voulu voir la succession assurée dans sa famille et elle souffrait de l'égoïsme et de la jalousie de la maîtresse de Frédéric. Paolo Giovio, qui allait fréquemment voir Isabelle à Mantoue, nous raconte que la Marquise restait souvent seule avec deux ou trois vieux serviteurs fidèles, tandis que l' « *innamorata* » de son fils chevauchait fièrement à travers la ville, suivie d'une foule de courtisans et de grandes dames. C'est à cette époque, nous dit l'historien, que la Marquise adopta pour emblème un candélabre à plusieurs branches comme celui dont on se sert à l'office de la Semaine Sainte et dont le prêtre éteint l'un après l'autre les lumières jusqu'à ce qu'une seule subsiste, comme un symbole de la flamme immortelle de la foi.

« Madame fit peindre cet emblème, » écrit l'Évêque, « dans ses appartements de la Corte Vecchia et dans sa villa de Porto, et moi, qui ai toujours été un loyal serviteur, je lui ai donné la devise, *Unum in tenebris sufficit*, qui rappelle le vers de Virgile *Unum pro multis* » (3). »

Bandello, nous l'avons vu, parle de la néfaste influence exercée par Isabelle Boschetti sur le Marquis ; quelques-uns même des serviteurs de la Marquise, dans le désir de gagner les bonnes grâces de son fils,

(1) Luzio e Renier, *Mantova*, p. 257.
(2) Davari, *Arch. St. Lomb.*, 1887.
(3) *Delle Imprese*, p. 59.

oublièrent les égards qu'ils devaient à leur ancienne maîtresse. Parmi ceux-ci se trouvait Mario Equicola, qui allait mourir au mois de juillet 1525. Castiglione, au contraire, resta toujours l'ami dévoué d'Isabelle d'Este, il ne l'oubliait pas au milieu des soucis et des distractions de sa mission en Espagne. Peu après son arrivée à Madrid, en mars, il lui donnait des nouvelles de son fils Ferdinand.

« Dieu merci, je me porte bien, mais quoique tout ici me paraisse étrange, je commence à m'habituer aux coutumes espagnoles et ces Messieurs semblent satisfaits de me voir. Il y a une semaine, mon illustre Seigneur Don Ferdinand s'est rendu à Saint-Jacques de Galice. Il se porte très bien, il est en grande faveur auprès de l'Empereur et adoré par tous les Seigneurs espagnols. J'espère que Votre Altesse m'écrira et me dira comment elle va. Si vos secrétaires sont trop occupés, Messer Andrea Piperario sera heureux de m'écrire tout ce que vous aurez la bonté de lui dire à mon intention (1). » Madrid, 6 avril 1525.

En juillet, Messer Balthazar écrit de nouveau de Tolède ; il conseille à la Marquise, qui se trouvait alors à Rome, de prolonger son voyage et de venir voir le sanctuaire de Saint-Jacques avant son retour.

« Autrefois, » ajoute-t-il gaiement, « Votre Excellence disait qu'elle désirait visiter Saint-Jacques de Galice. Ce serait, je pense, le cas d'y venir et vous verriez en chemin beaucoup de belles choses qui vous raviraient. Il me semble que je vous entends rire, car vous croyez que c'est une plaisanterie et que je veux vous rappeler la maudite passion du vagabondage que certain Seigneur de la maison d'Este légua à toute sa race ! Mais je dis cela, parce que je crois vraiment que ce voyage plairait à Votre Excellence. Je sais que la Brogna ne l'approuvera pas, à cause de son désir de rentrer à Mantoue, et qu'elle déclarera le pardon obtenu à Santa Croce plus précieux que celui de Saint-Jacques. Mais il suffit que je vous aie donné mon avis. Votre Excellence fera ce qui lui plaira (2). »

Le vœu du Comte ne fut pas réalisé. Isabelle n'alla pas en Espagne et elle ne revit jamais Castiglione.

(1) Luzio, *Giorn. St.*, 1900, p. 74.
(2) Luzio e Renier, *Mantova*, p. 258.

CHAPITRE XXXV

LE DEUXIÈME SÉJOUR D'ISABELLE A ROME

1525-1527

ISABELLE SE REND A ROME. || ELLE S'ARRÊTE A URBIN ET A LORETTE. || ELLE EST REÇUE PAR LE PAPE. || ELLE OCCUPE LE PALAIS DES SS.-APÔTRES. || MORT DU CARDINAL DE GONZAGUE ET DE LA DUCHESSE ÉLISABETH D'URBIN. || LES IMPÉRIAUX AVANCENT VERS LE SUD. || PASSAGE DU PÔ. || MORT DE JEAN DES BANDES-NOIRES. || CHARLES DE LANNOY ET LE PAPE SIGNENT UNE TRÊVE. || BOURBON S'AVANCE CONTRE ROME. || LE MARQUIS DE MANTOUE AVERTIT LE PAPE. || ISABELLE REFUSE DE QUITTER ROME. || ELLE FORTIFIE SA MAISON ET DONNE ASILE AUX AMBASSADEURS ET AUX DAMES ROMAINES. || HERCULE DE GONZAGUE EST NOMMÉ CARDINAL.

Au commencement de janvier 1525, Isabelle envoya des serviteurs à Rome préparer pour elle le palais du Duc d'Urbin, situé près de l'église S. Maria in Via Lata. Elle se mit en route un mois après, avec une petite suite dont faisaient partie son nouveau secrétaire, Giovanni Francesco Tridapale, et son ancienne favorite, Brogna, qui, rentrée en faveur après la mort du Marquis François, avait repris son poste de dame d'honneur. La Marquise était accompagnée aussi de deux jeunes princesses remarquables par leur charme et leur beauté : Camille de Gonzague de Novellara et Julie, fille de Louis de Gonzague de Gazzuolo et petite-fille de cette Antonia del Balzo, qui avait eu la réputation d'être la plus belle femme de son temps. Après avoir passé quelques jours à Ferrare, les voyageurs se rendirent en bateau à Ravenne, puis à cheval à Pesaro, où ils arrivèrent heureusement le 17 février. La Marquise y trouva les deux Duchesses qui l'attendaient et la ville entière l'accueillit avec de grandes manifestations de joie. Le jeune prince d'Urbin, Guidobaldo, se rendit, à trois milles de la ville, au-devant de sa grand'mère avec un cortège de jeunes gens de la noblesse, et Éléonore, avec les dames de sa cour, la reçut au pied de l'escalier du Palais. Cette visite d'Isa-

belle causa la plus vive joie à sa belle-sœur Élisabeth, dont la santé déclinait depuis son retour d'exil; on persuada à la Marquise de passer deux nuits à Pesaro. Une pastorale avec des intermèdes de danse et de musique fut jouée en son honneur, le dernier soir, et de bonne heure, le lendemain matin, elle partit pour Sinigaglia, se dirigeant sur Lorette.

Ce fut pendant le trajet de Lorette à Rome qu'elle reçut la nouvelle de la défaite complète de François Ier, fait prisonnier à Pavie, le jour de la fête de saint Matthias et du vingt-cinquième anniversaire de la naissance de l'Empereur. De nombreux amis d'Isabelle se trouvaient sur ce champ de bataille si rudement disputé; son neveu, Charles de Bourbon, et son parent, le vaillant Pescara, avaient été les héros du jour. La Trémoïlle, La Palice, Galeazzo di San Severino, étaient parmi les 12000 morts tombés dans la mêlée, tandis que Frédéric de Bozzolo, Saint-Pol et bien d'autres encore avaient été faits prisonniers avec le Roi de France. Arrivée à Rome, la Marquise trouva les Impériaux triomphants et le Pape à demi-mort de terreur, car l'on disait ouvertement que Charles-Quint, furieux de la duplicité de Clément VII, jurait qu'il descendrait lui-même en Italie pour donner une leçon à Sa Sainteté. Aussi le Pape se montrait-il doublement désireux de conserver l'amitié des princes mantouans. Ayant appris par l'Arétin que Frédéric convoitait vivement le portrait du Pape Léon X par Raphaël, alors dans la collection des Médicis à Florence, il donna immédiatement l'ordre que cette œuvre célèbre lui fût offerte. En décembre 1524, François de Gonzague, qui avait succédé à Castiglione comme Ambassadeur au Vatican, écrivit au Marquis pour l'informer qu'une copie du portrait allait être faite immédiatement par un maître florentin; dès qu'elle serait achevée, l'original serait envoyé à Mantoue (1). Andrea del Sarto fut désigné pour cette tâche et nous apprenons par Vasari que ce fut sa copie — et non l'original — qui fut envoyée à Frédéric au mois d'août suivant. La famille du Pape était naturellement peu désireuse de se séparer de l'œuvre même de Raphaël et la copie était si parfaite que Jules Romain lui-même ne découvrit la supercherie que lorsque Vasari la lui révéla (2). Les mêmes raisons expliquent l'empressement que mit Sa Sainteté à rendre à la Marquise les plus grands honneurs.

C'était l'année du Jubilé ; mais rares étaient les pèlerins qui osaient s'aventurer à Rome en ces temps troublés et Isabelle fut le seul hôte

(1) A. Baschet, *Arch. St. It.* (*serie terza*), III, p. 118-120; D'Arco et Braghirolli, VII, p. 192-193
(2) *Vite*, V, p. 41.

de distinction qui prit part aux offices de la Semaine Sainte et reçut une indulgence plénière. Le Pape lui fournit du blé, de l'orge, du vin, du sucre, de la cire, de l'huile, de la viande et du poisson pour tous les besoins de sa maison, et il la reçut en audience privée le 9 mars. Mais, lorsque la Marquise exposa le but véritable de son voyage et demanda à Sa Sainteté de nommer Cardinal son fils Hercule, le Pape éluda la question et ne répondit que par des paroles évasives et polies. La Marquise résolut d'attendre patiemment, et comme elle était décidée à passer les mois d'été à Rome, elle accepta l'offre qui lui fut faite par le Cardina Pompeo Colonna d'occuper son palais, situé près de l'église des SS.-Apôtres. Cette demeure splendide était entourée de magnifiques jardins et située au sommet de la colline du Quirinal. Isabelle y passa les deux années qui suivirent et c'est là qu'elle assista à la catastrophe terrible du siège et du sac de Rome.

Au début, tout alla bien. Le Pape, alarmé, consentit à conclure une alliance nouvelle avec le vainqueur de Pavie. Le premier jour de mai, il entendit la messe à l'église des SS. Apôtres et se rendit ensuite au banquet qui lui fut donné dans la maison de son ennemi le Cardinal Colonna. D'une fenêtre du palais qui donnait dans l'église, le Pape et la Marquise assistèrent aux étranges et bruyantes fêtes qui se célébraient, tous les ans, à cette date. Au milieu des femmes qui se pressaient en foule dans l'enceinte sacrée, on lâcha des centaines de volailles, puis les hommes grimpèrent à un mât de cocagne enduit de graisse et cherchèrent à atteindre le porc placé au sommet, tandis que les spectateurs, des maisons voisines, jetaient des seaux d'eau sur les concurrents. « Ces jeux, » écrit Marcello Alberino, « étaient fort peu convenables dans un édifice sacré, mais la foule y participait d'autant plus joyeusement qu'elle pressentait qu'ils ne se renouvelleraient plus (1). Les amis d'Isabelle à Rome étaient pour la plupart morts ou absents. Le Cardinal Bibbiena, Julien de Médicis, Raphaël n'étaient plus; Castiglione était en Espagne. Pourtant, parmi ceux qui étaient encore là nous voyons Sadoleto, secrétaire du Pape, Chiericati, Paolo Giovio, et Pietro Bembo, qui vint cet hiver-là, à Rome, pour présenter ses devoirs au Pape Clément VII.

Parmi les dames qui entouraient alors Isabelle, se trouvait cette Camille de Gonzague de Novellara à laquelle Bembo avait voué un vif attachement et avec laquelle il entretenait une active correspondance. Après qu'il eût quitté Rome, il envoya à la jeune femme quelques-

(1) M. Alberino, *Diarii*, etc.

uns de ses sonnets, la priant d'offrir ses hommages à la Marquise et de saluer l'Ambassadeur de Venise, Domenico Venier (1).

Un autre savant profondément attaché à Camille de Gonzague était le poète Molza: il vint de Bologne à Rome en mars et apporta à la Marquise des lettres de son fils Hercule qui le recommandait chaleureusement à sa mère :

« Je sais combien vous vous plaisez dans la compagnie des savants, et je vous demande d'accueillir Molza avec une bonté toute spéciale, bien certain qu'avant peu il vous aura forcée, ainsi que toutes les dames qui vous entourent, à l'aimer pour lui-même. »

La demeure d'Isabelle devint ainsi le rendez-vous dés poètes et des hommes de lettres; ils l'accompagnaient dans ses promenades à pied et en voiture, lui lisaient leurs vers ou contaient leurs histoires au milieu des ruines du Temple du Soleil, ou dans les jardins en terrasses, d'où la vue donnait sur les Thermes de Constantin et la campagne romaine. Elle se passionnait plus que jamais pour les antiques, explorait les ruines, recherchait les médailles, marchandait aux collectionneurs et aux brocanteurs des marbres anciens et des mosaïques. Michel-Ange était absent, il travaillait à Florence pour le Pape; mais la Marquise se lia avec son élève, Sébastien del Piombo, dont elle admirait les portraits. Tour à tour, elle visita les églises et les sanctuaires, et elle ne manquait pas d'assister dans son carrosse aux rassemblements du peuple autour de Pasquino.

Le 4 octobre, elle apprit la mort de son beau-frère, le Cardinal Sigismond de Gonzague. Il était alité depuis plusieurs mois à Mantoue, souffrant de la goutte. Sans perdre un instant, elle se rendit en hâte auprès du Pape, pour le supplier de donner sa succession à son fils, Hercule. Clément VII, indécis comme de coutume, eût voulu plaire à la Marquise, mais il redoutait d'affronter ensuite les autres compétiteurs ; Isabelle cependant insista avec une telle chaleur, que le Pape promit de créer Hercule Cardinal, dès qu'il verrait la possibilité d'augmenter le Sacré Collège. La Marquise emporta la promesse écrite du Pontife.

Le 4 novembre, Bembo écrivait de Padoue à son ami Beazzano à Rome :

« Il y a quinze jours, le Duc d'Urbin m'a montré la copie d'un bref adressé

(1) V. Cian, *Un decennio nella vita di M. P. Bembo*, p. 29.

CAROTO : ÉLISABETH DE GONZAGUE, DUCHESSE D'URBIN (1471-1526).

(Florence, Offices)

par le Pape au Seigneur Hercule de Gonzague, frère du Marquis de Mantoue, par lequel il promet solennellement de le créer Cardinal au prochain consistoire, ce qui, je crois, aura lieu prochainement. »

Bembo écrivit dans le même sens à Hercule, lui conseillant de se rendre en personne à Rome le plus tôt possible.

La mort de son frère Sigismond avait atteint cruellement Élisabeth d'Urbin dont la propre santé était dans un état précaire. Au commencement de janvier, la bonne Duchesse tomba malade et mourut le 28. Cette nouvelle affligea profondément Isabelle qui était, depuis quarante-six ans, étroitement liée avec sa belle-sœur.

« La mort de la Duchesse Élisabeth, de « sainte mémoire, » écrivait, le 5 février, l'Ambassadeur de Mantoue, François de Gonzague, « a plongé Madama dans la plus extrême douleur. Elle pleure en elle non seulement une affection unique, mais encore la femme du plus rare mérite qu'ait connue notre temps. C'est la volonté de Dieu et nous devons supporter cette perte avec patience... Sa Sainteté, de son côté, a témoigné le plus grand chagrin. Elle m'a dit que nous perdions une femme exceptionnellement douée et d'une perfection rare et qu'elle pouvait en juger mieux qu'un autre, car elle l'avait connue pendant les plus tristes jours de sa vie... (1). »

Cependant, d'importants événements politiques se préparaient. Le 14 janvier fut signé le Traité de Madrid, qui rendait la liberté à François Ier. Mais, à peine le Roi de France avait-il remis le pied dans ses États, qu'il fut relevé par le Pape de son serment. Clément VII entra lui-même dans une ligue formée contre l'Empereur, par la France, Venise, Florence et le Duc de Milan. Le Marquis de Mantoue était tenu au courant par sa mère et par François de Gonzague de tout ce qui survenait à Rome; il garda une stricte neutralité, et sollicita du Pape l'autorisation de ne pas prendre les armes contre son suzerain l'Empereur. Le Duc de Ferrare, exclu par Clément VII de la ligue, fit au contraire un traité secret avec Charles-Quint et fournit à ses troupes des vivres et des munitions. La colère du Pape contre son vieil ennemi en fut redoublée : « Si le Duc désire rendre l'Empereur maître de toute l'Italie, » s'écria-t-il, « qu'il essaie ! Grand bien lui fasse ! (2). »

Guido Rangone, à la tête des forces papales, rejoignit alors le Duc d'Urbin, qui, en sa qualité de Général des forces vénitiennes, prenait le commandement des armées de la ligue. Mais, soit à cause du mauvais

(1) Luzio e Renier, *Mantova*, p. 274.
(2) Gayangos, *Spanish Calendar of letters* ; Creighton, *Hist. of the Papacy*, VI, p. 330, etc.

état de sa santé, soit par une prudence exagérée, François-Marie laissa sans coup férir le Castello de Milan tomber aux mains des Impériaux, et le malheureux Sforza fut contraint de capituler le 24 juillet. Il se retira à Lodi, et le Duc d'Urbin, après s'être emparé de Crémone, alla rejoindre sa femme à Mantoue.

Rome était pour un instant rendue à la tranquillité. Isabelle y passa un agréable été, recevant des amis et collectionnant des marbres antiques et des tableaux. Le 26 juillet fut célébré, dans le palais de la Marquise, le mariage de Vespasiano Colonna, chef de cette puissante maison, avec la belle Julie de Gonzague. Le fiancé n'était plus jeune. Il avait eu d'un premier mariage une fille nommée Isabelle, la plus riche héritière d'Italie, que le Pape destinait à son jeune cousin, Hippolyte de Médicis. Mais l'immense fortune et la situation de Colonna rendaient cette alliance très brillante pour la jeune princesse de Gonzague, et la Marquise en était extrêmement satisfaite. Le mariage fut célébré avec une grande splendeur. Vespasiano emmena sa jeune femme au château de Palliano dans la campagne romaine. Personne ne songeait alors à l'orage qui était sur le point d'éclater.

Deux mois plus tard, le 20 septembre, Rome fut surprise par une soudaine invasion des Colonna. Vespasiano et Ascanio, leur parent le Cardinal Pompeo, et l'envoyé de l'Empereur, Don Ugo di Moncada, entrèrent par la porte du Latran sans rencontrer d'opposition, marchèrent à travers la ville et campèrent sur la place des SS.-Apôtres, sous les fenêtres d'Isabelle. Le Pape et les Cardinaux se réfugièrent au château Saint-Ange ; les soldats espagnols pillèrent le Vatican et se disputèrent les vases d'or et d'argent des autels de Saint-Pierre. Chiericati lui-même, dont les sympathies pour l'Empereur étaient bien connues, et qui avait conquis toute la faveur de Charles-Quint, ne put même pas sauver ses biens. Dans sa terreur, Clément fit venir Moncada et lui promit de se retirer de la ligue. Les envahisseurs quittèrent alors la ville et le Pape rappela ses troupes à Rome. Il les employa aussitôt à exercer des représailles contre les châteaux et les possessions des Colonna dans la campagne romaine. Au mois de novembre, le Capitaine allemand Frundsberg passa les Alpes avec 12 000 *landsknechte* et, après quelques escarmouches contre les forces du Duc d'Urbin, réussit à opérer sa jonction avec Bourbon à Plaisance.

Isabelle apprit par son fils la mort de Jean des Bandes-Noires, fils de son vieil ami Jean de Médicis et de Catherine Sforza, le chef le plus écouté des armées de la ligue. Ce vaillant soldat fut blessé mortellement dans une tentative désespérée qu'il fit pour empêcher les Impériaux

de franchir le Pô à Governolo ; on le transporta au milieu d'une tourmente de neige dans la maison de Louis de Gonzague, à Borgoforte. Le Duc d'Urbin y rendit visite au héros mourant, et son ancien ennemi, le Marquis Frédéric, se montra plein de courtoisie. « Il l'embrassa tendrement, écrit Pierre l'Arétin, et lui dit des paroles gracieuses comme je n'ai jamais entendu aucun prince en prononcer, excepté François-Marie. » Frédéric fut très ému à la vue de ce brave étendu sur son lit de mort et le pria de lui dire quelle faveur il pourrait lui accorder, puisqu'il avait toujours, pendant sa vie, refusé de rien accepter de sa main. « Aimez-moi lorsque je serai mort », dit Jean. — « Je le ferai, répliqua le Marquis, et ni moi ni beaucoup d'autres ne cesserons de pleurer la perte d'un prince aussi grand et aussi excellent (1). » Peu après, celui que ses soldats appelaient *le Gran Diavolo* rendit l'âme.

Il fut très regretté par son parent, le Pape Clément VII. « Et en vérité », écrivit l'Ambassadeur de France, Du Bellay, « c'estait un grand homme de guerre. »

Le Duc d'Urbin se retira vers la frontière vénitienne et les chefs impériaux, ne rencontrant plus d'opposition, continuèrent leur marche vers le sud, ravageant le pays et vivant de pillage. Frundsberg fut laissé dangereusement malade à Ferrare et Bourbon se déclara impuissant à refréner les hordes sauvages des *landsknechte* allemands qui réclamaient leur solde. Renzo da Ceri prit alors, au sud de Rome, le commandement des forces pontificales et réussit à repousser les Impériaux qui se trouvaient sous les ordres de Lannoy, Vice-Roi de Naples. Encouragé par ce succès, le Pape ouvrit des négociations avec Lannoy qui vint à Rome le 25 mars et signa une trêve de huit mois. Clément VII promettait de retirer ses troupes de Naples, tandis que Bourbon devait se retirer en Lombardie moyennant un paiement de 60 000 ducats. Lannoy se rendit à Florence pour y rejoindre Bourbon, et le Pape, bercé par une sécurité trompeuse, malgré les avertissements répétés du Marquis de Mantoue, licencia son armée.

« Le sage conseil de ne pas désarmer malgré la trêve, donné par Votre Excellence dans sa lettre du 28 au Pape, » écrivait l'Ambassadeur François de Gonzague, « est aussi nécessaire que digne de louanges, mais Sa Sainteté semble déjà s'être rendue à discrétion. Il n'y a pas à en douter, la volonté de Dieu immuable et absolue est que l'Église et son Chef soient anéantis (2). »

(1) Pasolini, *Caterina Sforza*, II, p. 39.
(2) Gregorovius, *Rom.*, VIII, p. 507.

Frédéric supplia alors sa mère de revenir à Mantoue, mais Isabelle était résolue à ne pas quitter Rome sans en emporter le chapeau de Cardinal pour Hercule ; elle répondit qu'elle aurait bien le temps de penser au départ, lorsque les *landsknechte* seraient aux portes ! Et que, puisque son neveu Charles de Bourbon commandait l'armée impériale et que son fils Ferdinand revenait en hâte d'Espagne pour le rejoindre, elle n'avait rien à craindre pour sa sécurité.

Lannoy s'empressa de rejoindre Bourbon, ainsi qu'il l'avait promis. Il trouva le général de l'Empereur au pied des Apennins et lui apprit la trêve qui venait d'être signée à Rome. Les Allemands et les Espagnols, toutefois, refusèrent d'en accepter les termes, et comme le Duc d'Urbin était maître des passages qui donnaient accès à Florence, ils demandèrent à marcher contre la ville papale. Lannoy, se sentant impuissant, partit pour Sienne, tandis que Bourbon adressait au Saint-Père une lettre réclamant 240 000 ducats et reprenait sa marche à travers les Apennins sur la grand'route de Rome.

Le 2 mai, on apprit au Vatican que Bourbon était à Viterbe. Le Pape comprit pour la première fois le péril de sa situation et envoya un courrier supplier le Duc d'Urbin d'accourir à son aide. Les Romains, pris de panique, emportèrent leurs trésors au château Saint-Ange ou les enfouirent sous terre. D'autres se préparèrent à fuir, mais ils furent arrêtés par un décret du Pape défendant à aucun citoyen de sortir de Rome sous peine de mort. Les portes furent fermées et Renzo da Ceri leva en hâte quelques centaines de soldats et renforça les défenses de la ville.

« Ce matin, » écrivait Du Bellay, Ambassadeur de France, « j'ai passé une heure entière avec le Pape. Il est difficile d'exprimer l'état de terreur où il est plongé. J'ai fait de mon mieux pour lui rendre un peu de courage. Il aurait voulu que Renzo levât 1 000 hommes d'armes, mais on n'a pas même pu trouver un nombre équivalent de ducats (1). »

Réduit à cette extrémité, Clément VII employa le seul moyen à sa portée pour trouver de l'argent : il nomma cinq nouveaux Cardinaux qui payèrent leur élection chacun 40 000 ducats. Un des cinq était Hercule de Gonzague. Plusieurs des Cardinaux, qui ne pouvaient oublier que le frère d'Hercule, Ferdinand, servait dans le camp de Bourbon, avaient en vain protesté. Le temps n'était guère propice aux objections. Le dimanche 5 mai, tandis que Bourbon était déjà sous les murs

(1) Guicciardini, *Opere inedite*, V.

de Rome, le chapeau rouge fut apporté au palais Colonna et remis à la Marquise par le Cardinal Pizzino. Isabelle voyait se réaliser son désir mais il lui était devenu impossible de quitter Rome (1).

Elle eut alors l'idée d'envoyer un messager à son fils Ferdinand et à Charles de Bourbon, pour leur demander de protéger sa maison s'ils s'emparaient de la ville. En même temps, elle donnait des ordres pour faire fortifier le palais, y placer une garnison et réunir des provisions pour permettre à ses gens d'y soutenir un siège.

Le samedi 4 mai, Bourbon envoyait un héraut demander à Renzo da Ceri de donner des provisions à ses troupes et de lui accorder le libre passage sur Naples. Ces propositions furent rejetées avec mépris. Le même messager était porteur d'une lettre de Bourbon à Isabelle, par laquelle il l'engageait à fortifier et à défendre sa maison, jusqu'à ce qu'il fût en mesure de pourvoir à sa sécurité. Pendant les deux jours qui suivirent, un grand nombre de riches Romains et de femmes de qualité cherchèrent un asile dans l'enceinte du palais de la Marquise et l'on dit que 3.000 personnes environ, parmi lesquelles François de Gonzague, envoyé de Mantoue, et les Ambassadeurs de Ferrare et d'Urbin, se réfugièrent auprès d'elle. Le matin du 6 mai, tandis que les envahisseurs occupaient déjà le Borgo, l'envoyé vénitien Domenico Venier, ne pouvant parvenir au château Saint-Ange, fut aussi accueilli par Isabelle. Puis les portes furent barricadées et la vaillante Marquise attendit avec calme l'issue de la lutte.

(1) M. Sanuto, *Diarii*, XLV, p. 207.

CHAPITRE XXXVI

PRISE ET SAC DE ROME

1527-1529

SIÈGE ET SAC DE ROME. || ALEXANDRE ET FERDINAND DE GONZAGUE PROTÈGENT LE PALAIS D'ISABELLE. || SCÈNES DE CARNAGE DANS LA VILLE. || CRUAUTÉS ET SACRILÈGES COMMIS PAR LES SOLDATS. || ISABELLE QUITTE ROME ET SE REND A OSTIE. || ELLE RENTRE A MANTOUE. || HORREUR GÉNÉRALE INSPIRÉE PAR LA PRISE ET LE SAC DE ROME. || MORT DE CASTIGLIONE EN ESPAGNE.

Le dimanche soir, 5 mai, l'armée impériale traversait le Monte Mario et campait sous les murs de Rome. A minuit les trompettes sonnèrent, et, à l'aube, l'assaut commença. Le point désigné pour l'attaque était la colline du Vatican, à la porte San Spirito, où les murs étaient le plus bas et où les assaillants devaient être masqués par le brouillard épais qui s'élevait sur les bords du fleuve. Le feu dirigé par les troupes de Renzo da Ceri et les canons du château Saint-Ange firent dans leurs rangs une large trouée. Un moment, l'issue sembla douteuse. Alors Bourbon, superbe dans son armure d'argent, sauta de son cheval, saisit une échelle, et, exhortant ses hommes à le suivre, tenta d'escalader le mur près du Campo Santo. Il avait à peine mis le pied sur les premiers échelons qu'il tomba frappé d'une balle qui l'atteignit dans l'aine : « *Ah! Notre-Dame, je suis mort!* » s'exclama-t-il. Le Prince d'Orange le couvrit de son manteau et ses suivants le portèrent dans la chapelle voisine, où une heure après il rendit le dernier soupir, répétant encore : « *A Rome! A Rome!* » (1). Comme on le sait, Benvenuto Cellini se vanta d'avoir tiré ce coup mortel. Et le fait fut confirmé par un témoin oculaire qui raconta que Bourbon fut tué par l'un des orfèvres du Pape, qui, debout sur le mur, le visa, devinant en lui un personnage important.

(1) Gregorovius, *Rom.*, VIII, p. 526.

Les troupes espagnoles, folles de rage en voyant tomber leur chef reprirent l'attaque avec une énergie nouvelle; une brèche fut ouvert dans le mur près de San Spirito et les hordes sauvages des soldats en délire se ruèrent sur la ville infortunée. Le Pape était à Saint-Pierre, agenouillé au pied de l'autel, lorsqu'il apprit que l'ennemi était dans le Borgo. Il vit ses gardes suisses s'enfuir devant les « lands-knechte » et entendit les cris de : « *Spagna! Impero!* », qui éclataient dans les rues, tandis que ses serviteurs l'entraînaient vers le Castello. Treize Cardinaux le suivaient; Paolo Giovio couvrit le Pape de son manteau rouge, de peur que ses vêtements blancs n'attirassent l'attention, en traversant le pont de bois qui conduisait au château Saint-Ange (1). Un vieux Cardinal, Armellini, fut hissé dans un panier après que la herse eût été abaissée; un autre, le Cardinal Pucci, fort avancé en âge, fut tiré de force à travers une fenêtre, à demi mort de terreur et de fatigue (2). Les envoyés de France et d'Angleterre, Alberto Pio de Carpi et Gregory Casale, avaient déjà cherché un refuge dans le château; ils y furent rejoints dans l'après-midi par Renzo da Ceri qui avait vainement cherché à défendre le Transtevere. Luigi Rodomonte, le vaillant capitaine de Gonzague, conduisit le contingent italien des forces impériales par le Montorio et le Ponte Sisto jusqu'au cœur de la ville.

A cinq heures et demie, le combat avait cessé; les Allemands campaient sur le Campo di Fiore, les Espagnols occupaient la place Navone, Ferdinand de Gonzague gardait le pont Saint-Ange et les abords du Castello; puis, la soldatesque se déchaîna. Des milliers de rudes Allemands et de farouches Espagnols se ruèrent sur les habitants sans défense, précipitèrent par les fenêtres des femmes et des enfants et torturèrent leurs victimes pour découvrir le butin caché. Les églises et les couvents furent pillés et incendiés, les autels dépouillés de leurs vases sacrés, les religieuses outragées et les Cardinaux traînés nus à travers les rues. Le Prince d'Orange prit ses quartiers au Vatican et réussit ainsi à sauver la bibliothèque et les trésors artistiques du Pape; mais les tapisseries de Flandres, exécutées d'après les cartons de Raphaël, furent volées, et les lansquenets logèrent leurs chevaux dans les « Stanze » décorées par le même artiste. Les archives du Capitole furent détruites et avec elles disparurent d'innombrables papiers de famille et des manuscrits précieux. La grande croix d'or de Constantin fut arrachée de la grille de Saint-Pierre et la tombe du Pape

(1) P. Giovio, *Vita di P. Colonna.*
(2) Gregorovius, *op. cit.*, VIII, p. 526.

Jules II ainsi que celle du Prince des Apôtres furent profanées. Les horreurs inexprimables qui se déroulèrent pendant les trois jours suivants sont décrites par le commissaire impérial Gattinara dans la lettre détaillée qu'il écrivit à son maître :

« Tous les ornements d'églises furent volés, toutes les reliques détruites. Le *Sancta Sanctorum* du Latran, le plus ancien et le plus sacré des autels, fut saccagé. On se passa de main en main, dans les tavernes de la Lungara, le *Volto Santo* ou voile de Véronique. L'église de Saint-Pierre et le palais du Pape furent du haut en bas transformés en écuries. Il n'y avait pas de chef pour contenir nos soldats, et aucune discipline. Le Prince d'Orange et nos autres capitaines ont fait ce qu'ils ont pu, mais leurs efforts restèrent stériles. Les lansquenets se sont conduits comme de vrais Luthériens, les autres comme des brutes. Personne n'a échappé, quel que fût son âge ou son sexe. Tous ont été également torturés et dépouillés (1). »

Des fenêtres du palais Colonna, Isabelle d'Este et les femmes de sa suite assistaient à ces scènes affreuses. Elles entendaient les cris d'agonie des femmes, les gémissements des mourants, que dominait le bruit des canons du château Saint-Ange. Tandis que les heures s'écoulaient dans une sinistre attente, combien de fois ne crurent-elles pas que leur dernier instant allait sonner ?

Enfin, à la nuit tombante, on vit un capitaine traverser la place en courant ; il portait à son casque les couleurs impériales noires, rouges et blanches. Camille de Gonzague reconnut avec joie son frère Alexandre qui se frayait un passage jusqu'aux grilles du palais. Des cordes furent immédiatement descendues du haut des créneaux pour hisser le Comte jusqu'aux fenêtres. Isabelle apprit alors de la bouche de son parent tout ce qui s'était passé. Il n'avait pas encore terminé son tragique récit, qu'un cavalier espagnol, Don Alonzo da Cordova, se présentait et informait la Marquise que, la veille, le Duc de Bourbon lui avait donné l'ordre de prendre sa maison sous sa protection. Enfin, vers dix heures du soir, Ferdinand lui-même accourait en toute hâte, n'ayant pu abandonner plus tôt son poste au pont Saint-Ange. Isabelle, qui n'avait pas revu son fils depuis son départ pour l'Espagne, trois ans auparavant, l'accueillit avec des pleurs de joie, et Ferdinand, de son côté, se sentit revivre en trouvant sa mère et ses amis sains et saufs. La maison d'Isabelle fut, avec la Chancellerie, occupée par le Cardinal Colonna, la seule épargnée à Rome. Les palais mêmes des

(1) Dennistoun, *Dukes of Urbino*, vol. III, App.

Cardinaux qui appartenaient au parti impérial furent attaqués et pillés et la maison de l'Ambassadeur portugais, propre neveu de l'Empereur, fut impitoyablement saccagée. La présence de Ferdinand de Gonzague ne put exempter les grands personnages qui avaient trouvé un refuge dans le palais de sa mère, du paiement de la lourde rançon qui leur fut imposée.

« Il m'a fallu beaucoup lutter pour sauver Madame, » écrivit Ferdinand à son frère le Marquis, « car le bruit s'était répandu au camp qu'elle cachait dans son palais des trésors dont la valeur dépassait deux millions, et ce bruit était uniquement dû à sa charité, qui lui avait fait donner asile à plus de 1 200 dames et de 1 000 citoyens. »

Il fut, en fin de compte, décidé que la Marquise et sa maison seraient exemptées de la rançon, mais que toutes les autres personnes réfugiées dans le palais payeraient une taxe de 60 000 ducats, dont Ferdinand n'accepta pas un centime, ainsi qu'il le raconte à son frère (1).

L'Ambassadeur vénitien, Domenico Venier, fut réclamé comme son prisonnier par Alexandre de Gonzague qui pria galamment Isabelle de fixer le prix de sa rançon. Il eut, malgré cela, beaucoup de peine à empêcher que l'envoyé ne fût massacré ou emmené en Espagne par Don Alonzo qui offrit 5 000 ducats à Alexandre pour qu'il lui livrât son captif. Domenico Venier déclara au Doge qu'il ne dut la vie qu'à l'intercession de Ferdinand et de sa mère, qui se portèrent garants du prisonnier de leur parent. L'Ambassadeur fut autorisé à demeurer au palais Colonna à la condition qu'Isabelle le remettrait à Mantoue au Comte Alexandre ou paierait la rançon fixée. Le malheureux Vénitien adressa de Civita-Vecchia une touchante supplique au Doge, l'implorant d'intercéder en sa faveur auprès du Marquis, car il avait tout perdu pendant le siège et, si on l'envoyait en prison à Novellara, il était un homme mort. Ses secrétaires durent payer chacun une rançon de 150 ducats et Don Alonzo exigea 10 000 ducats du Magnifique Marc-Antonio Giustiniani, parce qu'il avait appris que cet opulent prélat avait offert 40 000 ducats au Pape pour être nommé Cardinal. Un autre patricien de Venise, Marco Grimani, eut plus de chance et s'échappa de Rome déguisé en muletier avec la suite de la Marquise (2). Une fois ces conventions conclues avec le capitaine espagnol, les lansquenets menacèrent encore de forcer le palais, se plaignant de n'avoir pas eu leur

(1) Gregorovius, *Rom.*, VIII, p. 540.
(2) M. Sanuto, *Diarii*, XLV, p. 214.

part des rançons, et ils ne furent empêchés de mettre leur projet à exécution que par le Prince d'Orange, qui plaça un énergique capitaine allemand, nommé Johann, à la tête d'une forte garnison pour défendre la demeure d'Isabelle.

Le 9, le Prince promulgua un décret interdisant tout pillage et rappela les troupes sous les armes ; mais ses ordres furent impuissants à calmer les soldats, et, durant toute une semaine encore, les mêmes scènes de violence et de carnage se répétèrent. Les palais des Cardinaux Della Valle, Siena, Cesarini et Enckefort, qui avaient cependant payé une forte rançon aux Espagnols, furent pillés à nouveau par les Allemands, et eux-mêmes ne trouvèrent leur salut qu'en se réfugiant à la Chancellerie.

Lorsque le Cardinal Colonna rentra à Rome le 10 mai, il fondit en larmes au spectacle qui s'offrait à ses yeux. Paolo Giovio salue le retour de ce prélat qui avait été le pire ennemi du Pape, comme celui d'un ange du ciel, et dit que durant quelques jours il arracha des mains des Allemands et des Espagnols au moins 500 malheureuses nonnes et d'innombrables victimes de tout sexe et de tout âge. « Et toute cette détresse est l'œuvre du Duc d'Urbin. Ou cet homme n'a pas eu le courage de regarder l'ennemi en face, ou il prend plaisir à la ruine du Pape », écrivait Guicciardini, commissaire de Florence, alors au camp de la ligue, à Isola, à neuf milles de Rome.

La conduite du Duc François-Marie était en effet inexplicable. Le 3 mai, il s'était mis en route avec son armée pour Florence. Le 6, Frédéric de Bozzolo s'était avancé avec 800 chevaux, mais il avait été arrêté par un fâcheux accident. Son cheval était tombé et on avait dû laisser à Viterbe le brave capitaine, avec un bras et une jambe cassés. Son lieutenant, Pepoli, n'arriva au Ponte Molle que pour découvrir qu'il était trop tard. L'ennemi était déjà dans le Borgo, et avec sa poignée d'hommes il ne pouvait rien faire. Le gros de l'armée pontificale n'atteignit Isola que le 22, et, ce jour-là, le Duc d'Urbin déclara encore qu'il ne pouvait se porter au secours du Pape avant d'avoir reçu des renforts.

« La conclusion de tous ces événements, » écrit Guicciardini, « c'est que le Pape a été abandonné à son sort. Je n'ai pas besoin de dire sur qui en retombe la faute... Je ne suis pas général, je ne comprends rien à l'art de la guerre, mais je puis vous répéter ce que dit tout le monde, c'est que, lorsque nous est parvenue la nouvelle de la prise de Rome, si nous nous étions jetés au secours du Castello, nous aurions délivré le Pape et les Cardinaux, et aurions peut-être écrasé l'ennemi et sauvé la malheureuse ville. Tout le monde sait quelle fut au contraire notre hâte !... On aurait cru vraiment qu'il ne

s'agissait point de la délivrance de l'infortuné Pontife dont nous dépendons tous, ou du salut de cette grande ville à l'agonie, mais d'une affaire insignifiante. C'est ainsi que le Pape est encore dans le Castello, implorant du secours si ardemment que ses instances attendriraient des pierres, et dans un état de si abjecte misère, que les Turcs eux-mêmes sont émus de pitié ! (1) »

Le Pape, en effet, était fort à plaindre, et il devait subir encore pendant plusieurs mois de cruelles injures. La signature du traité avec l'Empereur n'eut lieu que le 9 décembre. Mais sa terreur était encore si grande, qu'il préféra s'échapper de nuit avec l'aide d'un capitaine de l'armée impériale. Sortant du Castello par une issue secrète, déguisé en pèlerin, il monta sur un cheval qui l'attendait dans les jardins du Vatican et partit pour Orvieto, escorté par le brave Luigi Rodomonte.

Isabelle avait alors depuis longtemps quitté Rome (2). Dès qu'un peu d'ordre, eut été rétabli, le 13 mai, son fils Ferdinand avec un corps nombreux de gardes espagnols et italiens, escorta la Marquise et sa suite, ainsi que les trois Ambassadeurs, jusqu'aux rives du Tibre, où les attendaient des galères qui les conduisirent à Ostie (3). Ils y furent retenus six jours par le mauvais temps, et lorsque Isabelle, impatiente de poursuivre sa route, se fut embarquée avec sa suite sur des vaisseaux d'André Doria, un orage terrifiant s'éleva soudain. Les voyageurs trouvèrent enfin des eaux plus calmes et atteignirent Civita-Vecchia, dans la soirée du 19 mai (4) par un temps merveilleux. Le jour suivant, ils prirent des chevaux pour se rendre à Ferrare, tandis qu'ils envoyaient par mer à Livourne les marbres antiques, les tableaux et les pierres précieuses que la Marquise avait collectionnés à Rome. Partout, sur leur passage, Isabelle et ses compagnons étaient assaillis de questions anxieuses sur le sort de Rome et ils racontaient l'affreuse ruine de la cité autrefois si glorieuse.

La famille d'Isabelle avait conçu les plus vives inquiétudes à son sujet. Lorsque parvinrent au camp de la ligue les premières nouvelles de la mort de Bourbon et du sac de Rome, on craignit qu'elle n'eût péri dans la ruine générale. Le 14 mai, écrivant d'Orvieto à Éléonore qui se trouvait à Venise avec ses enfants, le secrétaire du Duc d'Urbin rapportait que la maison de l'Ambassadeur portugais avait été saccagée par la soldatesque, la maison de Madama, disait-on, avait subi le même sort. On savait pourtant que l'Ambassadeur d'Urbin,

(1) Guicciardini, *op. inedite*, vol. IX.
(2) A. Reumont, *Rom.*, III, p. 220.
(3) M. Sanuto, *op. cit.*, XLV, p. 216, etc.
(4) M. Sanuto, *op. cit.*, XLV, p. 220.

ainsi que plusieurs personnages de marque, avaient trouvé un asile près d'Isabelle et que son palais seul, parmi tous ceux de Rome, avait été solidement fortifié. Le Marquis Frédéric avait bien entendu dire à Florence que le château Saint-Ange et un palais où une Marquise et beaucoup de nobles personnages s'étaient réfugiés, avaient seuls échappé à la rage des destructeurs ; mais ce ne fut que le 16 mai, par un serviteur de l'Ambassadeur vénitien, que l'on eut, à Mantoue, la certitude qu'Isabelle était sauvée et sous la protection de son fils. Ferdinand écrivit lui-même peu après à son frère, pour le rassurer, et, à la fin du mois, la Marquise arrivait à Ferrare.

Après quelques jours d'un repos nécessaire, Isabelle reprit son voyage et navigua sur le Pô jusqu'à Governolo, où son fils Hercule vint à sa rencontre et reçut, des propres mains de sa mère, son chapeau de Cardinal (1).

Le lendemain, ils partirent tous les deux par le Mincio pour Mantoue où le Marquis attendait Isabelle avec une suite brillante de dames et de chevaliers ; toute la ville sortit au-devant d'elle et la conduisit avec des acclamations et des larmes de joie jusqu'aux grilles du palais. Éléonore était à Venise, gardée en fait par la Seigneurie comme otage de la fidélité du Duc, mais ses deux filles vinrent à Mantoue recevoir leur grand'mère.

L'Ambassadeur de Venise, Domenico Venier, arriva à Mantoue en même temps que la Marquise et y demeura jusqu'à la fin d'octobre à titre de prisonnier d'Alexandre de Gonzague. Sa femme vint le rejoindre et elle rendit un chaleureux témoignage à la bonté du Marquis Frédéric, qui s'efforça de faire oublier à son hôte l'amertume des jours passés. L'Ambassadeur saisit pourtant la première occasion de s'échapper de Mantoue sans payer la rançon convenue et, le 17 octobre au soir, il fit savoir à la Seigneurie qu'il était bien arrivé à Vérone. La Marquise, indignée à juste titre de cette violation de la parole donnée, adressa au Doge une lettre de remontrances qui fut lue devant le Sénat et que la haute assemblée trouva fort judicieuse.

Cependant, Ferdinand de Gonzague, qui s'était retiré à Velletri, le 17 juin, avec la cavalerie impériale, écrivit à sa mère pour la féliciter d'avoir échappé aux horreurs du pillage et d'être arrivée saine et sauve à Mantoue.

Les lansquenets restés à Rome y mouraient par milliers et la peste avait atteint le château Saint-Ange lui-même. Les soldats allemands

(1) G. Daino, *Cronaca* ; D'Arco, *Notizie*, p. 237.

refusaient pourtant de quitter la ville jusqu'au paiement complet de leur solde et l'anarchie était à son comble. Lorsque les troupes étrangères se furent enfin éloignées, le Pape rentra dans sa capitale après un exil de dix mois, et trouva la cité dévastée et dépeuplée. On estima que 30 000 de ses habitants avaient péri sous l'épée des envahisseurs ou étaient morts de la peste et de la famine, et que 20 000 autres s'étaient enfuis (1). Le souvenir de ces jours d'horreur se grava si profondément dans le cœur des générations qui suivirent, qu'aujourd'hui encore les mères romaines endorment leurs petits enfants en leur chantant cette berceuse : « Dors, dors, mon petit, Bourbon est parti ! » (2).

Castiglione, envoyé par le Pape à la cour de Madrid, avait en vain cherché à apaiser la colère de l'Empereur et à sauver le Pape. Il est vrai que Charles-Quint lui-même était à peine responsable de la tournure soudaine prise par les événements. Mais les reproches amers, injustement adressés par Clément VII à son Nonce, furent cruellement ressentis par le Comte. Malade déjà, il ne se releva pas du coup qui l'atteignit. La faveur même de l'Empereur ne pouvait le consoler, et, après avoir langui tout l'été suivant, il mourut à Tolède, le 7 février 1529.

Charles-Quint manifesta à cette nouvelle un regret sincère et, se tournant vers ses courtisans, il leur dit :

« Nous avons perdu l'un des plus grands cavaliers du monde ! »

A Mantoue, la mort de Castiglione causa aux siens la plus vive douleur. Sa vieille mère demeurait seule pour veiller sur ses petits enfants orphelins, et ses amis regrettaient la profondeur et la sincérité de son affection. Jules Romain fut chargé d'élever un monument à la mémoire de son ancien protecteur, dans le sanctuaire de Sainte-Marie des Grâces, et Isabelle, pleura en lui le plus brillant de ses courtisans et le plus fidèle de ses amis.

(1) M. Alberino.
(2) R. Lanciani, *Destruction of Rome*, p. 226.

CHAPITRE XXXVII

LES COLLECTIONS ARTISTIQUES D'ISABELLE

1527-1529

MISÈRE EN ITALIE. || LA PESTE A MANTOUE. || CONSTRUCTIONS DE FRÉDÉRIC. || ANTIQUITÉS RAPPORTÉES DE ROME PAR ISABELLE ET PERDUES EN VOYAGE. || CORRESPONDANCE DE LA MARQUISE AVEC SON MARCHAND DE ROME, « RAPHAËL D'URBIN ». || SÉBASTIEN DEL PIOMBO. || LE CARDINAL HERCULE PROTÈGE LES LETTRES ET LES ARTS. || MORT D'EMILIA PIA. || VÉRONIQUE GAMBARA ET LA « MADELEINE » DU CORRÈGE. || ALLÉGORIES PEINTES PAR LE CORRÈGE POUR LE « STUDIO » D'ISABELLE. || LE TITIEN VIENT A MANTOUE ET FAIT LE PORTRAIT D'ISABELLE.

ISABELLE retrouvait, à son retour de Rome, ses fidèles Mantouans dans une situation précaire. Pendant les deux années qu'avait duré son absence, la guerre n'avait pas cessé de sévir en Lombardie. L'infortuné François Sforza, malade, attaqué de tous côtés, cherchait vainement à résister aux Impériaux, et le général espagnol Leyva avait les plus grandes difficultés à nourrir son armée. La désolation de la contrée et la misère des rares habitants qui y subsistaient encore firent une profonde impression sur les Ambassadeurs anglais envoyés par Henri VIII au Congrès de Bologne en 1529. Il n'y avait plus de laboureurs dans les champs, plus de paysans dans les villages et dans les cités de Lombardie, autrefois si florissantes; des familles entières mendiaient leur pain. Nicolas Carew écrivait à son Roi :

« Ce pays offre le plus pitoyable spectacle qui se vît jamais au sein de la Chrétienté... Entre Verceil et Pavie toute la contrée a été dévastée. On ne trouve plus ni homme, ni femme occupés aux champs, et sur tout notre parcours nous n'avons rencontré que trois femmes qui cueillaient des raisins sauvages. Toute la population meurt de faim (1). »

(1) *Letters and Papers, Foreign and Domestic, Henri VIII*, IV, p. 2719.

Bien que les horreurs de la guerre aient été épargnées à Mantoue, le passage incessant des armées étrangères y avait provoqué la famine. Pour ajouter encore à la détresse universelle, une terrible épidémie de peste éclata dans la haute Italie. Pendant l'année 1528, le tiers de la population de Mantoue fut enlevé par ce fléau et, pour venir en aide à ses sujets, Isabelle mit une fois de plus en gage ses bijoux et entre autres son fameux collier composé de cent pierres précieuses. Malgré ces malheurs, Frédéric de Gonzague faisait poursuivre activement ses travaux d'architecture et Jules Romain, avec toute une pléiade d'élèves, décorait les salles somptueuses du palais du Té. Le jeune Marquis mettait tant d'ardeur à cette entreprise qu'il permit à grand'peine aux artistes à son service d'achever quelques embellissements pour le palais d'Isabelle. Il écrit un jour à Jules Romain, de sa villa de Marmirolo, qu'il décorait à profusion :

« Messer Giulio, ayant appris que l'illustre Madame, notre honorée mère, désire que Maître Battista s'occupe des nouveaux appartements dont elle m'a parlé, je vous prie d'expliquer à Son Excellence que, bien que ses exigences ne soient pas pour nous faciles à satisfaire en ce moment où tant d'ouvriers à notre solde sont malades et incapables de travailler, nous autorisons Messer Battista à se mettre à son service pendant cette semaine-ci. Mais je vous prie de supplier en mon nom Son Excellence de ne pas le garder plus d'une semaine, car cela nous causerait beaucoup de désagréments et de dépenses (1). »

Isabelle avait rapporté de Rome une foule de projets pour la décoration de ses palais. Un historien du XVIII[e] siècle, Bettinelli, nous dit qu'à son époque une galerie, décorée d'arabesques, conduisait du *studio* de la *Grotta* à la cour du jardin et portait la date de 1527 (2).

Malheureusement, l'un des bateaux qui transportaient les œuvres d'art et les marbres précieux rassemblés à Rome par la Marquise avec tant de soins et à si grands frais, tomba en cours de route aux mains des pirates et une petite partie seulement de ces trésors atteignit Mantoue. Il y avait entre autres deux petites statues achetées à Rome chez un marchand qui portait le superbe nom de « Raphaël d'Urbin ». La Marquise les avait payées 43 ducats, somme qui figure sur ses livres de comptes, à la date du 14 janvier 1527 (3). Lorsque ces statues furent apportées chez la Marquise, elle découvrit avec indignation

(1) D'Arco, *Arte*, etc., II, p. 153.
(2) S. Bettinelli, *Delle Lettere ed Arti Mantovani*, p. 87.
(3) Gaye, *Carteggio*, II, p. 192, etc.

qu'elles n'étaient pas antiques et elle les renvoya immédiatement au marchand en demandant la restitution de son argent. Survinrent le siège et le sac de Rome, et, dans la confusion générale qui suivit, il ne fut plus question de Messer Raphaël. Lorsque l'ordre fut rétabli, Isabelle pria son trésorier, Carlo Ghisi, de rechercher ce marchand peu scrupuleux et de lui réclamer son argent; mais Messer Raphaël se borna à de vagues excuses, prétextant que, forcé de partir en hâte de Rome avant le sac, il avait perdu l'une des statues qu'il persistait à déclarer authentiques. La Marquise s'adressa alors à François de Gonzague, rentré à Rome en même temps que le Pape ; elle le pria de faire une enquête et d'obtenir la restitution de ses ducats ou, si elle avait peu de chance de les revoir, de lui faire rendre du moins ses statues, car perdre l'un et l'autre serait « une chose injuste et inique ».

« Si Messer Raphaël, » ajoute-t-elle en post-scriptum, « persiste à dire que ces figures sont antiques, vous pouvez lui opposer les avis de M. Giacomo Sansovino le sculpteur, de Colombo l'antiquaire, et d'un autre sculpteur nommé Lorenzo, qui tous ont déclaré qu'elles étaient modernes. Tous trois sont très versés dans l'art de la sculpture et leur opinion a un très grand poids. »

Messer Raphaël, malgré tout, persistait dans ses dires; il pria seulement la Marquise de prendre la statue qu'il avait conservée, ainsi que deux vases en majolique qui lui avaient été commandés par Monsignore Palmieri avant le siège, et qui lui restaient maintenant pour compte. Isabelle lui répondit que, si elle ne pouvait pas rentrer dans ses ducats, elle préférerait avoir une médaille qu'il lui avait montrée à Rome. Mais cette médaille, elle aussi, à en croire le marchand, avait disparu pendant le séjour des Impériaux à Rome, ainsi qu'un si grand nombre d'autres objets de valeur, que l'infortuné marchand se trouvait maintenant sans un centime. La Marquise ne se laissa pas si aisément persuader et écrivit une nouvelle lettre à son Ambassadeur, le 14 août :

« C'est fort bien, que Messer Raphaël plaide la misère et se prétende dénué de tout, mais notre conviction est qu'il ne se soucie nullement de nous satisfaire. Nous ne pouvons du reste croire à la vérité de son excuse, car, lorsque les Colonna pillèrent le Borgo, il nous a dit avoir expédié au dehors cette médaille antique ainsi que tous les autres objets de valeur. C'est pourquoi nous sommes assurée qu'ayant été si prompt à sauver sa médaille en la circonstance, il a dû être plus expéditif encore avant l'invasion des Espa-

gnols et le sac de Rome. S'il le nie, nous ne le croirons pas si facilement, et resterons convaincue qu'il pourrait nous procurer la médaille, si cela lui convenait. Nous vous prions donc de la lui demander encore et de lui dire que nous préférons ne rien recevoir en échange de nos statuettes plutôt que de nous contenter d'objets sans valeur ou vulgaires. »

Le 4 septembre, elle affirme à nouveau que Messer Raphaël détient la médaille et qu'il ne la lui refuserait pas s'il restait en lui la moindre trace d'honnêteté ! Le malheureux marchand semble pourtant n'avoir pas pu répondre au vœu de la Marquise et, après une correspondance prolongée, Isabelle écrit sèchement à François de Gonzague, le 29 septembre, qu'elle se contentera des objets offerts par Messer Raphaël et désire qu'ils soient envoyés à Mantoue par le prochain courrier.

L'Ambassadeur ne fut pas plus heureux au sujet d'un bas-relief en marbre acheté par la Marquise, mais laissé par elle dans la boutique du marchand, où elle le jugeait plus en sûreté et qui, après le sac, avait passé aux mains du Cardinal di Cesi. Ce prélat refusa poliment, mais fermement, d'abandonner son bien. Après une longue correspondance, Isabelle écrivit à l'Ambassadeur que, étant donné que Monseigneur voulait garder la sculpture et qu'elle ne voulait pas lui faire un procès, il valait mieux n'en plus parler (1).

La Marquise put heureusement retrouver une autre de ses acquisitions de Rome, une collection de médailles d'argent qu'elle avait confiée à son fils Ferdinand. Lorsque ce prince se retira à Velletri, il remit les médailles à Messer Pandolfe Pic de la Mirandole, le même agent qui avait annoncé autrefois à la Marquise la mort du grand peintre Raphaël. Au retour de Ferdinand à Rome, les médailles avaient disparu. Ce fut seulement en février 1529 que la Marquise chargea le peintre Sébastien del Piombo de rechercher ce que Pandolfe en avait fait. Sébastien, alors à Venise, lui répondit qu'il irait prochainement à Rome et qu'il exécuterait sans faute sa commission.

Il tint parole, et les médailles furent envoyées à Mantoue et offertes ensuite par la Marquise à son fils Frédéric, qui apprécia fort ce présent. Le Marquis et sa mère connaissaient déjà Sébastien et estimaient beaucoup son talent de portraitiste. En mai 1524, Frédéric avait écrit à l'un de ses correspondants à Rome pour le prier de lui envoyer un petit tableau de la main de « Sebastianello Veneziano », « non pas des portraits de Madones ou de Saints, mais une belle œuvre d'imagination ». Le Marquis désirait, semble-t-il, rivaliser

(1) Gaye, *op. cit.*, p. 192-195.

avec la collection d'œuvres qui ornaient le *studio* de sa mère à la *Grotta* (1).

Quatre ans plus tard, comme le nouveau Cardinal Hercule allait présenter ses hommages au Pape exilé, il rencontra le maître vénitien qui était un intime ami de l'humaniste Molza, et il écrivit à sa mère, d'Orvieto, le 25 mars 1528 :

« Il y a quelques jours, Maître Sébastien, peintre aussi excellent par son art que grand par sa réputation, est venu me présenter ses respects. Je l'ai prié de faire mon portrait, me rappelant avoir entendu dire à Votre Excellence, l'autre jour à Mantoue, qu'il peignait des portraits très vivants, et il m'a promis de se mettre à l'œuvre dès qu'il pourra se procurer les couleurs nécessaires. Dès que le portrait sera terminé, je l'enverrai à Votre Excellence. »

Isabelle s'empressa de répondre le 6 avril :

« Je vous ai dit et vous répète encore qu'il est parfaitement exact que ce maître possède une habileté remarquable dans l'art du portrait. Votre intention m'a donc fort réjouie, d'autant plus que vous me destinez ce portrait. Je vous assure que rien au monde ne pourrait me faire un plus grand plaisir (2). »

Le Marquis Frédéric était depuis quelque temps de plus en plus absorbé par son amour pour sa maîtresse Isabelle Boschetti, et Ferdinand se trouvait sans cesse retenu par son service militaire, aussi Hercule prenait-il dans le cœur de sa mère une place grandissante. Le jeune Cardinal se montrait fils dévoué ; il écrivait fréquemment à Isabelle et parlait avec elle art et littérature. Déjà, pendant son séjour à Bologne, il avait manifesté ses goûts de bibliophile. En janvier 1523, ayant appris qu'Alberto Pio da Carpi avait été déclaré rebelle et que Prospero Colonna l'avait dépouillé de ses États, il avait prié ce dernier de lui permettre d'acheter la bibliothèque du prince exilé qui renfermait, disait-on, la plus belle collection d'auteurs grecs et latins de toute l'Italie. Colonna avait acquiescé volontiers à cette requête, mais, avant qu'Hercule ait pris possession de la célèbre bibliothèque, le frère d'Alberto, Leonello Pio, avait repris Carpi par un coup de main et causé ainsi un vif désappointement au jeune Cardinal.

Après le sac de Rome, le poète Molza fut obligé de vendre sa bibliothèque et il écrivit à son vieil ami Hercule, au mois d'avril 1529,

(1) Gaye, *op. cit.*, II, p. 10.
(2) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 431.

pour le supplier de l'acquérir. « Si Votre Excellence, » ajoute-t-il, « n'achète pas ces livres, je crains qu'ils ne passent en Angleterre, ce dont Dieu veuille nous garder tant que vivra le Cardinal de Mantoue ! (1). »

En mai 1528, Isabelle reçut la triste nouvelle de la mort à Urbin de sa vieille amie Emilia Pia. La compagne dévouée d'Élisabeth n'avait pas survécu longtemps à sa belle-sœur, et elle était morte subitement le 21 mai, sans avoir eu le temps de faire son testament ni de recevoir les derniers sacrements.

Trois mois après, la nièce d'Emilia Pia, Véronique Gambara, écrivit une intéressante lettre à la Marquise pour lui parler d'un tableau que venait de terminer un jeune peintre de Correggio, Antonio Allegri. Fille de Gianfrancesco Gambara de Brescia et d'Alda Pia, et veuve de Giberto I, seigneur de Correggio, Véronique appartenait à un petit groupe de jeunes femmes remarquables par leur beauté et par la culture de leur esprit, qui professaient un grand respect pour la Marquise et se trouvaient très honorées d'être l'objet de son amitié.

Élève de l'artiste ferrarais Lorenzo Costa, Allegri avait sans doute accompagné son maître à Mantoue en 1508, et l'une de ses premières œuvres, la charmante Madone de Hampton Court, se trouvait dans la collection de Gonzague. Il avait travaillé ensuite pour Alexandre de Gonzague de Novellara qui avait épousé Costanza, la fille du premier mariage de Giberto da Correggio. Dans la dernière période de sa vie, il fut employé souvent par le Marquis Frédéric, et la belle *Antiope,* du Louvre, ainsi que l'*Éducation de l'Amour*, qui toutes deux passèrent d'abord en Angleterre, avec la collection de Mantoue, étaient probablement peintes avant cette époque. Le Corrège était donc bien connu d'Isabelle lorsque Véronique Gambara écrivait la lettre suivante :

« Je manquerai à ce que je dois à Votre Excellence si je ne vous parlais pas du chef-d'œuvre que vient de terminer notre Antonio Allegri, car je sais tout le plaisir qu'en éprouvera Votre Altesse, si excellent juge en ces matières. Le tableau représente *la Madeleine au désert,* dans une caverne obscure où elle s'est réfugiée pour faire pénitence. Elle est agenouillée, sur la droite, levant au ciel ses mains jointes et implorant le pardon de ses péchés. La superbe attitude, l'expression de chagrin profond, mais digne, qui se lit sur sa belle figure, sont si saisissantes que tous ceux qui ont vu le tableau sont remplis d'admiration. Le peintre a exprimé dans cette œuvre tout ce que l'art, qu'il maîtrise si bien, renferme de plus sublime (2). »

(1) Luzio, *Giorn. St.*, VIII, p. 385.
(2) W. Braghirolli, *Giorn. di Erud. Art.*, I, p. 325.

Nous savons qu'Isabelle était alors fort à court d'argent et ne pouvait guère acheter le tableau, quelque envie qu'elle eût de le posséder. Mais il faut cependant noter que, dans une lettre écrite environ au même moment de Parme par Carlo Malaspina, il est fait allusion à un propos d'Ortensio Landi à la Marquise de Novellara, d'après lequel le Corrège aurait peint une superbe Madeleine pour les Magnifiques Seigneurs de Mantoue (1).

Que la Marquise ait ou non possédé une Madeleine du Corrège, nous savons en tout cas que deux admirables peintures à la détrempe, œuvres du maître, ornèrent la *Grotta*. Dans l'inventaire de 1642, ces œuvres sont mentionnées comme « deux peintures, près de la porte d'entrée, de la main de défunt Antonio da Correggio, l'une représentant l'*Histoire d'Apollon et Marsyas*, l'autre *les Trois Vertus*, la Justice, la Tempérance et le Courage, enseignant à un enfant à mesurer le Temps, afin qu'il puisse remporter la palme et être couronné de lauriers ».

Dans l'inventaire de la collection de Charles I^er^ dressé par Vanderdoort(2), la même œuvre est décrite comme « un grand et célèbre tableau peint à l'eau sur drap, renfermé dans une boîte en bois, où l'on voit le supplice de Marsyas qu'on écorche. Un autre aussi peint à l'aquarelle par Anthony Correggio représente une histoire inconnue, figurant quatre personnages dans un paysage et quatre anges dans les nuages ». L'inventaire de la République donne une description plus vague encore et mentionne les peintures à la détrempe de Corrège comme « un satyre écorché » et « une autre du même », mais il les évalue au prix élevé de 1 000 livres, somme que paya, en effet, pour les acquérir le banquier Jabach.

Les vrais titres de ces œuvres étaient : *le Triomphe des Vices* et *le Triomphe des Vertus*. Dans le premier on voit un homme nu attaché à un arbre. Le Vice, personnifié par une femme coiffée de vipères, le lie avec des cordes, et le Plaisir joue de la flûte à son oreille, cherchant ainsi à étouffer la voix de la Conscience; celle-ci, vêtue de violet, lance des scorpions à la victime impuissante, tandis qu'un malin satyre balance devant ses yeux une grappe de raisins. Dans le second tableau, trois femmes sont groupées autour d'un jeune garçon vêtu d'une armure. La Justice en cotte de mailles s'appuie sur sa lance; le Courage est couché sur une peau de lion avec une épée et une bride en main, et la Sagesse mesure d'une main le Monde, tandis

(1) W. Braghirolli, *op. cit.*, I, p. 332.
(2) P. 76.

Cl. Hachette.

LE TITIEN : PORTRAIT D'ISABELLE D'ESTE, A L'AGE DE 55 ANS (1529).

(Collection Goldschmidt, Paris.)

que de l'autre elle désigne la vallée profonde et les lointaines collines. Trois génies jouant d'instruments de musique passent dans la lumière dorée ; l'un d'eux apporte une couronne pour l'enfant élevé dans la Vertu.

Le genre et l'exécution de ces sujets s'accordent parfaitement avec les œuvres de Mantegna, du Pérugin et de Costa qui ornaient déjà le *studio* d'Isabelle. Ils furent sans doute composés par la Marquise elle-même, sur les conseils de l'un de ses humanistes préférés, puis exécutés par le Corrège pour faire pendant aux *fantasie* d'Andrea.

Isabelle était depuis peu revenue de Rome lorsque deux œuvres d'un plus grand maître encore parvinrent à Mantoue. C'étaient les portraits de Pierre l'Arétin et du patricien vénitien Adorno, ancien ami des Gonzague, qui furent envoyés au Marquis, à l'instigation de l'Arétin, avec une lettre du Titien. Le peintre le priait d'accepter les portraits de ses deux amis, pensant que ce présent serait agréable à Son Excellence, dont l'amour pour la peinture était bien connu et qui l'avait prouvé par la généreuse protection qu'elle avait accordée à Jules Romain. Frédéric et sa mère furent enchantés de ces portraits, qui sont, hélas ! aujourd'hui perdus, et ils s'efforcèrent d'attirer le Titien à Mantoue. Le peintre ne put se rendre à leurs pressantes invitations avant le mois de mars 1529, époque à laquelle Alphonse d'Este envoya enfin à Mantoue son peintre favori, en priant son neveu de ne pas le retenir trop longtemps.

Ce fut sans aucun doute pendant le mois passé alors à la cour des Gonzague que le Titien peignit d'après nature son premier portrait d'Isabelle. Cette œuvre précieuse passa en Angleterre et fut estimée 50 livres au moment de la vente de la collection du Roi Charles Ier, où elle figurait comme « *Une Marquise de Mantoue en robe rouge* ». Il n'en avait plus été fait mention nulle part et l'on croyait l'œuvre perdue, lorsque, récemment, M. Léopold Goldschmidt acquit dans une collection privée anglaise un superbe Titien qui est, d'après les meilleurs critiques, le portrait d'Isabelle d'Este (1).

La Marquise porte une robe de velours cramoisi avec une ceinture d'or ; un long collier tombe sur son cou nu et sa chemisette de mousseline ruchée est parsemée de pierreries. Les boucles brunes n'ont pas encore perdu la teinte dorée de jadis, mais sont en partie cachées par une coiffure en forme de turban, faite de soie plissée richement ornée de joyaux. Isabelle avait adopté ce genre de coiffure depuis plus de

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, 1903, t. I, p. 106.

vingt ans. En 1509, sa cousine Eleonora Rusca, fille de Niccolo da Correggio, avait écrit, du château de son mari à Locarno sur le lac Majeur, pour demander à la Marquise la permission de copier cette coiffure inventée par elle et que plusieurs dames milanaises portaient déjà (1). La tendance d'Isabelle à l'embonpoint n'avait fait qu'augmenter avec les années ; à l'époque où elle fut peinte par le Titien, ses cinquante-cinq ans l'avaient décidément alourdie. Mais elle avait conservé les beaux traits du dessin de Léonard de Vinci et de la médaille de Cristoforo Romano et gardé une ressemblance frappante avec sa fille Éléonore. Toute sa personne respire la dignité et le calme, et dit la force de caractère qu'exprimait sa devise d'alors : *Nec spe nec metu* (2).

(1) Luzio, *Arch. St. Lomb.*, 1901, p. 171.

(2) Il existe à la Galerie impériale de Vienne une copie de ce portrait, exécutée par Rubens lorsqu'il vint à Mantoue au début du XVII^e^ siècle.

CHAPITRE XXXVIII

ISABELLE ET RENÉE DE FRANCE

1528-1529

MARIAGE D'HERCULE D'ESTE, FILS D'ALPHONSE ET DE LUCRÈCE BORGIA, AVEC RENÉE DE FRANCE. || ISABELLE VA RECEVOIR LA FIANCÉE A MODÈNE. || FÊTES A FERRARE. || SYMPATHIE DE RENÉE ENVERS LES RÉFORMÉS DE FRANCE ET D'ITALIE. || TOLÉRANCE D'ISABELLE. || LIVRE DE MESSIBUGO SUR LES FÊTES DONNÉES PAR HERCULE. || TRAITÉS DE BARCELONE ET DE CAMBRAI. || CHARLES-QUINT DÉBARQUE A GÊNES. || IL EST REÇU PAR LE DUC DE FERRARE. || FERDINAND DE GONZAGUE MARCHE CONTRE FLORENCE. || ISABELLE VISITE SOLAROLO. || SON ARRIVÉE AU CONGRÈS DE BOLOGNE. || ENTRÉE SOLENNELLE DE CHARLES-QUINT.

PENDANT l'automne de 1528, Isabelle assista, à Ferrare, aux fêtes qui se donnèrent en l'honneur du mariage de son neveu, Hercule, avec Renée, fille de Louis XII et sœur de la Reine Claude, femme de François Ier. L'heureuse issue de la campagne de Lautrec à Naples avait encouragé le Duc de Ferrare à renouveler son ancienne alliance avec François Ier (1). Le 28 juin, le mariage de son fils Hercule avec la Princesse Renée fut célébré à Paris en grande pompe dans la Sainte-Chapelle.

Après une série de parties de chasse, de bals à Fontainebleau et à Saint-Germain, le jeune couple s'était mis en route le 20 septembre pour l'Italie. Bartolommeo Prospero écrivit de Montargis pour en prévenir la Marquise. « Ils voyageront, » écrit-il, « par petites étapes en passant par Lyon, Turin, Parme, Reggio et Modène, et n'atteindront guère Ferrare avant le milieu de novembre. »

Trente-sept ans auparavant, Isabelle avait accompagné à Ferrare sa jeune belle-sœur Anne Sforza, puis elle avait assisté au mariage de Lucrèce Borgia, et maintenant, pour la troisième fois au cours de sa

(1) Guicciardini, *Storia d'Italia* IX, p. 314.

vie longue et mouvementée, la Marquise de Mantoue se retrouvait dans la vieille demeure paternelle, pour y accueillir la femme de l'héritier du trône de Ferrare.

Sur la demande de son frère, le Duc Alphonse, elle s'était rendue à Modène au début de novembre, et ce fut elle qui reçut la jeune mariée lorsqu'elle fit son entrée triomphale au milieu de telles salves de canon, d'un tel bruit de trompettes et de cloches qu'il semblait, dit le chroniqueur, que le «ciel et l'air eux-mêmes allaient s'effondrer (1) ».

Après quinze jours de fêtes et de réjouissances, Hercule et sa femme se rendirent au Belvédère, le nouveau palais bâti par le Duc Alphonse sur une île du Pô et célébré par l'Arioste dans son *Orlando*. Le poète ferrarais Bordoni avait naguère dédié à la Marquise Isabelle une description de cette merveilleuse résidence d'été avec ses vastes salles et sa chapelle décorées par Dossi, ses terrasses et ses majestueux escaliers qui descendaient vers la rivière, ses jardins plantés d'orangers et de buis, ornés de loggias et de fontaines de marbre. On passa la nuit dans ce lieu enchanteur, puis la royale épousée descendit le Pô jusqu'à Ferrare dans l'embarcation d'honneur du Duc ; elle fut reçue à la porte S. Paola par le frère d'Hercule, Hippolyte, Archevêque de Milan, par les Ambassadeurs de France, de Venise et de Mantoue et par tout le clergé et les docteurs de Ferrare. Ce brillant cortège l'escorta jusqu'au Dôme en passant par la Strada Grande. Les rues étaient pavoisées de tentures rouges, vertes et blanches ; cent pages en livrées de satin noir, avec des toques et des bas roses, ouvraient la marche, précédés par le bouffon espagnol de la Cour, Diégo, juché sur un dromadaire. La mariée venait ensuite, portée dans une litière cramoisie sous un dais d'or, ayant à ses côtés Mme de Soubise à cheval et quatorze dames françaises en carrosse.

La peste venait de ravager Ferrare et la misère de la ville que nous décrit le chroniqueur formait un contraste mélancolique avec la splendeur déployée par le cortège nuptial. « Les rues étaient désertes et les boutiques fermées ; on trouvait chaque jour des cadavres aux portes des églises et l'on entendait dans les rues des malheureux crier : « Je meurs de faim ! », sans que personne vînt les secourir. »

Un décret avait ordonné à tous les loyaux sujets de quitter leur deuil et de revêtir des vêtements de fête pour accueillir leur jeune Duchesse. Les bons Ferrarais, si amateurs de beaux spectacles, se rendirent en foule à la Piazza, où descendit la mariée pour recevoir la

(1) Fontana, *Renata di Francia*, I, p. 64, etc.

bénédiction de l'Archevêque et les clefs de la ville qui lui furent apportées, par ordre du Duc Alphonse, dans une coupe d'argent.

La Marquise Isabelle attendait la jeune femme au pied du grand escalier de marbre du palais d'Este : elle lui donna la main pour la conduire dans la Sala Grande tendue de tapisseries d'or et de soie. Les Ambassadeurs lui offrirent des cadeaux de brocarts, de velours et de damas, et les notables des bœufs, des veaux, des fromages et des chapons. Renée portait sa robe de noces en brocart d'or, un collier de perles énormes et une couronne d'or. Cette couronne n'eut pas le don de plaire à Louis de Gonzague, Ambassadeur de Mantoue, auquel nous devons ces détails, « car, dit-il, la femme d'Hercule, après tout, n'est pas une Reine, mais seulement la fille d'un Roi ! » L'extérieur de la Duchesse excita la verve maligne des courtisans. Elle était petite, disgracieuse, et légèrement difforme. Les Ferraraises, qui se souvenaient de la beauté d'Anne Sforza et du joli visage aux cheveux d'or de Lucrèce Borgia, trouvaient que la nouvelle Duchesse ne ressemblait guère à leurs Dames tant regrettées. Elle était en outre d'une santé délicate, ne comprenait pas l'italien et témoignait d'une préférence marquée pour les serviteurs français et les modes de son pays. Le vieil ami d'Isabelle, Bernardo Tasso, fut le seul Italien qu'elle prit à son service et qu'elle employa comme secrétaire. La première impression produite par la nouvelle Duchesse à son arrivée à Ferrare ne paraît donc pas lui avoir été favorable. Mais, lorsqu'on la connut mieux, bien des préventions se dissipèrent. Ses manières étaient aimables et séduisantes, sa conversation remplie de charme et d'esprit, et, quoique trop Française de goûts pour devenir jamais populaire à Ferrare, elle conquit bientôt l'affection de son beau-père.

Renée attira à la cour ducale les savants les plus en vue. Elle présidait elle-même une académie dont les séances se tenaient dans ses appartements et devint la protectrice de toutes les institutions charitables de la ville. D'une nature profondément religieuse, elle avait été très séduite en France déjà par les doctrines de la Réforme. Clément Marot avait composé un épithalame en son honneur et parlait dans ses écrits de « *ce noble cœur de Renée de France* ». Le poète vint la voir à Ferrare où elle reçut aussi, en 1536, le grand réformateur Calvin ; elle se lia intimement avec Vittoria Colonna qui, très favorable, elle aussi, aux idées nouvelles, fit prêcher le frère Bernardino Ochino dans le Dôme de Ferrare.

Isabelle elle-même ne témoigna pourtant jamais beaucoup d'intérêt aux doctrines nouvelles que professaient tant de ses amis à Rome

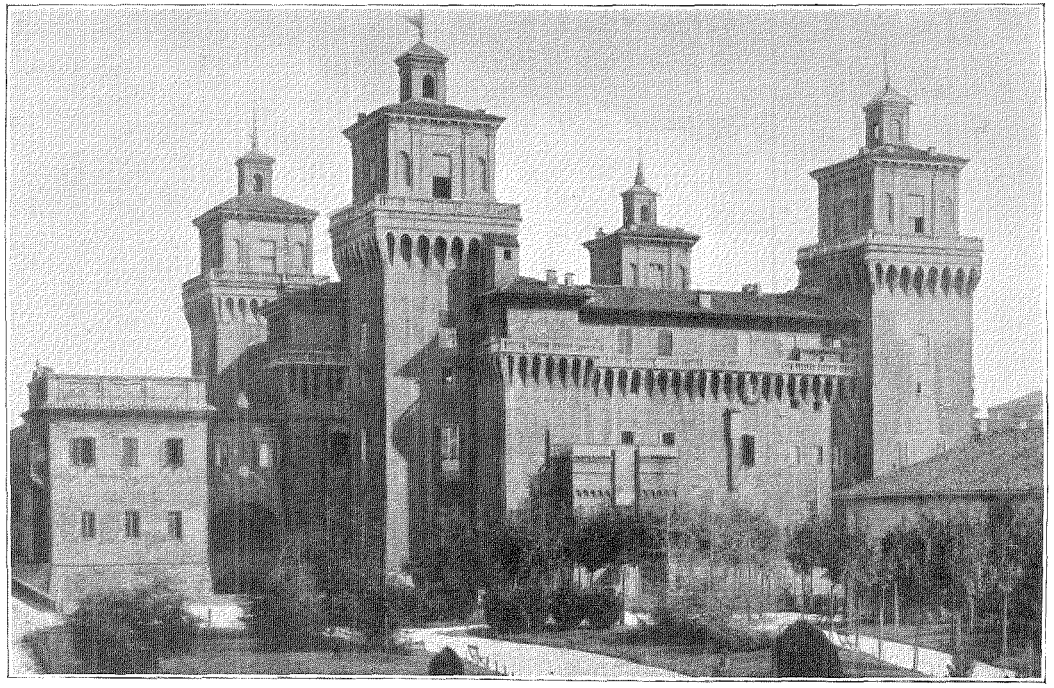
et à Venise. Tolérante et généreuse, personne n'avait un esprit plus large et ne condamnait plus vivement les persécutions religieuses. Lorsqu'elle fut au pouvoir, sa protection s'étendit même sur les Juifs à Mantoue et elle fit lever certaines interdictions qui pesaient sur eux. Mais son esprit, occupé du présent, n'approfondit jamais les questions métaphysiques ou théologiques, et nous avons vu les mérites de Pomponazzi comme professeur effacer à ses yeux les doutes qu'elle pouvait avoir sur l'orthodoxie de ses croyances. Elle accepta l'enseignement de l'Église, tel que le lui avait transmis sa mère, et ne se laissa pas troubler par les graves problèmes qui agitaient alors les consciences. Sans partager sur ce point les convictions de Renée, Isabelle se sentait attirée par l'intelligence supérieure de la jeune Princesse et ses goûts littéraires. Elle la soutint au milieu des difficultés auxquelles elle se heurta et devint son amie la plus sage et la plus loyale.

Isabelle retourna à Mantoue passer la Noël avec ses fils, mais elle revint à Ferrare au commencement de janvier pour assister à la fête des Rois et à celles du Carnaval. Le 13 janvier, son secrétaire, Tridapale, écrivit au Marquis la lettre suivante :

« Dimanche dernier, les jeux de Quintaine ont eu lieu, mais sans entrain ; peu de jeunes gens ont couru et les joutes ont commencé tard et se sont terminées de bonne heure. Mme la Duchesse avec ses dames et ses gentilshommes, ainsi que les nôtres, y ont assisté des fenêtres et des balcons de nos appartements, mais mon Illustrissime Dame préféra rester au coin du feu à deviser avec les Seigneurs qui lui avaient fait visite. Ce soir, on a dansé, avant et après le souper, jusqu'à onze heures, bien que l'exiguïté de la pièce et la nombreuse assistance rendissent le divertissement plus fatigant qu'agréable : la plus grande confusion régnait parmi les danseurs. Le Duc avait ordonné que les *Ménechmes* fussent joués en français dimanche, mais, pour une cause que j'ignore, le spectacle a été remis à la semaine prochaine (1). »

La plus somptueuse de toutes les fêtes fut le banquet donné, le 24 janvier, par le jeune Duc Hercule (2). Cette réception parut extraordinaire, même au sein de cette Cour si brillante ; elle fit l'objet d'un volume, publié vingt ans plus tard par le Sénéchal du Duc, Messibugo, et qui est encore conservé à la Bibliothèque Nationale. Plus de cent invités se trouvèrent réunis ce soir-là au Castello, dans les magnifiques salles

(1) D'Ancona, *Teatro*, II, p. 430.
(2) Gruyer, *op. cit.*, II, p. 565.



Cl. Alinari.

FERRARE : LE CASTELLO.

Résidence des princes d'Este ; construit par Bartolino de Novare, à la fin du XIVe siècle.

revêtues de marbre et d'albâtre d'une éclatante blancheur et décorées par les pinceaux du Titien et de Dossi. La table, longue de 55 brasses et brillamment éclairée, était ornée de vingt-cinq statuettes des dieux de l'Olympe en sucre doré et colorié, exécutées par les meilleurs artistes de Ferrare sous la direction de Messibugo qui, dans cette occasion, se surpassa lui-même par son habileté et son ingéniosité. Le principal groupe, par une allusion facile au jeune Duc, représentait Hercule étranglant le lion de Némée. Au milieu du banquet, une seconde série de statuettes semblables fut placée sur la table. Au centre, cette fois, se dressait le groupe d'Hercule terrassant l'Hydre, puis, dans une troisième série, Hercule combattant le Minotaure. Chaque service était annoncé par une troupe de musiciens jouant de la flûte, de la viole, du cornet à piston, de la lyre et de la harpe, ou chantant des madrigaux et des rondeaux sous la direction d'Alfonso di Viola, chef d'orchestre au Dôme, tandis que le son de l'orgue se faisait entendre à quelque distance. A la fin du banquet, de l'essence de roses et d'autres parfums de choix furent présentés aux invités dans des vases délicatement ciselés et des fleurs de soie et d'or furent offertes aux dames. Pour terminer, un grand pâté doré fut apporté au centre de la table, et lorsque l'on en enleva le couvercle on le trouva rempli d'une quantité de colliers, de bracelets, de boucles d'oreilles et de broches. Au milieu d'une grande gaieté, les convives tirèrent au sort ces bijoux dont beaucoup valaient près de cinquante ducats pièce. On se rendit ensuite dans une salle voisine pour assister à la représentation de la *Cassaria* de l'Arioste sous la direction du poète en personne. La fête fut clôturée par un bal, qui dura jusqu'au matin ; mais Isabelle, nous dit-on, se retira à minuit.

Les échos de ces fêtes étaient à peine assoupis que les événements apportèrent une orientation nouvelle à la politique d'Alphonse. L'issue désastreuse de la campagne de Naples, la mort de Lautrec, emporté, ainsi que la fleur de son armée, par la peste, mirent un terme aux projets ambitieux de François Ier. Le Pape se rejeta dans les bras de l'Empereur et, après des négociations prolongées, conclut le traité de Barcelone, le 29 juin 1529. Le Souverain Pontife recouvrait la possession des États qu'il avait perdus, on lui promettait Modène et Reggio qu'il revendiquait toujours, et le parent de Clément VII, Alexandre de Médicis, fils de Laurent, devait être réintégré à Florence, qui avait secoué le joug des Médicis immédiatement après la prise de Rome. La défaite de l'armée de Saint-Pol par Leyva en Lombardie anéantit les dernières espérances de François Ier ; au mois d'août, un traité fut signé

à Cambrai par la tante de l'Empereur, Marguerite d'Autriche, et la mère du Roi de France, Louise de Savoie. Charles-Quint restait possesseur incontesté de Naples et de la Lombardie et François Ier sacrifiait au Pape ses alliés de Florence et de Ferrare.

Le triomphe de Charles-Quint était complet. Le 12 août, il débarqua à Gênes, mettant pour la première fois le pied en Italie. Il désirait depuis longtemps recevoir à Rome la couronne impériale, mais le souvenir des horreurs du siège y était trop récent encore, et Bologne fut désignée pour la rencontre du Pape et de l'Empereur. Le Cardinal Hercule de Gonzague fut envoyé par Clément VII au-devant de Charles-Quint à Gênes, ainsi que les deux jeunes princes de Médicis, Alexandre, qui devait bientôt recevoir le titre de Duc de Florence, et Hippolyte, fils de Julien, qui, à l'âge de dix-huit ans, était déjà Cardinal.

L'Empereur manifesta l'intention de faire une visite à son bon ami le Marquis de Mantoue en se rendant à Bologne; et Frédéric et sa mère se préparèrent à recevoir somptueusement l'auguste visiteur. Mais, avant le départ de Charles, le Duc de Ferrare, désireux de reconquérir les bonnes grâces du monarque tout-puissant, le pria de prendre la route la plus courte par Reggio et Modène, et se mit, ainsi que ses sujets, à l'entière disposition de Sa Majesté. Alphonse se rendit à cheval au-devant de Charles-Quint à Reggio et plaida sa cause avec tant d'éloquence que l'Empereur accepta son invitation. Le Duc le reçut avec magnificence et l'escorta sur le chemin de Bologne jusqu'à la sortie de son territoire. Pendant ce temps, Isabelle, comprenant la gravité de la situation, décida de se rendre en personne à Bologne et d'y rencontrer en même temps le Pape et l'Empereur. Il était bien avéré que Charles-Quint avait pour la maison des Gonzague une bienveillance marquée. Il ne pouvait oublier que Ferdinand de Gonzague et son cousin Luigi Rodomonte comptaient parmi les plus vaillants capitaines à son service. Et, précisément, le premier marchait encore à ce moment même contre Florence, en qualité de lieutenant du Prince d'Orange, à la tête de l'armée impériale qui devait assiéger la ville et anéantir ses dernières espérances de liberté (1).

Sur le chemin de Bologne, Isabelle s'arrêta dans une petite ville, située à quelques milles plus au sud et qui venait de prendre pour elle un nouvel intérêt. C'était Solarolo, petit fief près d'Imola, que Léon X avait, en 1514, conféré au Cardinal Sigismoud de Gonsague en reconnais-

(1) D'Arco, *op. cit.*, p. 297.

sance de l'appui qu'il lui avait donné au moment de son élection et que, après la mort du prélat, en 1525, Isabelle avait racheté pour une petite somme d'argent (1). La Marquise, qui venait pour la première fois voir ses nouveaux sujets, leur témoigna le plus vif intérêt, et, sur la fin de sa vie, elle dota leur ville de plusieurs beaux monuments. Après un séjour de quelques semaines dans cette agréable petite ville, Isabelle se remit en route, accompagnée d'une suite brillante, pour Bologne, où elle fit une entrée solennelle dans les derniers jours de novembre (2).

Ses demoiselles d'honneur, la splendeur de ses carrosses et de ses livrées firent une grande impression sur la foule déjà rassemblée pour assister à la rencontre solennelle et à la réconciliation publique du Pape et du monarque dont les troupes avaient saccagé Rome. Isabelle descendit au palais Manzola, sur la place San Donato, à côté de Saint-Jacques le Majeur, église favorite des Bentivogli, près de la chapelle qui contenait les fresques de sainte Cécile peintes par Francia et Costa et à quelque distance des fameuses tours penchées de Garisenda et d'Asinelli chantées par le Dante.

Ce fut là qu'elle passa les quatre mois suivants, entourée de sa famille et de ses amis, et qu'elle assista aux scènes mémorables qui se déroulèrent pendant le cours de cet hiver. Le Pape arriva quelques jours après la Marquise; il venait de rendre visite à son vieil ami, le Chevalier de Saint-Jean, Sabba da Castiglione, au paisible couvent de Faenza. Il fit en grande pompe son entrée à Bologne, couronné de la triple tiare et porté sur la *Sedia Gestatoria*, avec un cortège de seize Cardinaux. Mais on remarqua combien il était peu acclamé à côté de Charles-Quint qui fit son entrée triomphale dans la ville le 5 novembre, après avoir passé la nuit au couvent de la Certosa hors les murs. D'un balcon en face de San Petronio, Isabelle assista à la solennité et, le jour suivant, elle en donnait le compte rendu à sa nièce, Renée de France, dans la longue lettre que voici :

« Chère et très Illustre Dame, Hier, Sa Majesté Impériale est arrivée de Castelfranco Bolognese à la Certosa à un mille de Bologne, et fut tout d'abord reçue par le Gouverneur (Uberto Gambara) et ses troupes, puis par tous les très révérends Cardinaux qui avaient été au-devant de Sa Majesté, ainsi qu'un très grand nombre de gentilshommes. Sa Majesté passa la nuit à la Certosa avec une partie de sa suite, et ceux qui n'y purent trouver place furent logés à Bologne avec tous les Monsignori qui avaient été le saluer. Aujourd'hui, vers deux heures, l'entrée à Bologne a eu lieu dans

(1) Renier, *Italia*, 1868, p. 16.
(2) M. Sanuto, *Diarii*, LII, p. 144.

l'ordre suivant. En premier lieu venaient trois compagnies de cavalerie légère portant des lances, tous bien armés et montés. Au milieu d'eux se trouvaient l'artillerie et le génie, puis quatorze compagnies d'hommes à pied, arbalétriers, piquiers et hallebardiers, tous très beaux hommes et bien équipés. Parmi eux se trouvait Antonio de Leyva, sans armes et porté par ses serviteurs sur une chaise, parce qu'il est perclus de goutte, mais il n'en gardait pas moins autant de vigueur et de majesté que s'il avait été bien portant et armé de pied en cap. Derrière ces compagnies marchaient celle des cavaliers bourguignons, revêtus d'armures blanches avec des pourpoints de velours jaune, rouge et vert, puis une autre compagnie splendide de cavalerie légère, armés de lances et vêtus de pourpoints de drap aux mêmes couleurs. Chaque Bourguignon était suivi d'un page monté sur un beau destrier portant son casque et sa lance. Puis vinrent les gentilshommes de Sa Majesté en grande armure, avec des pourpoints et des manteaux variés, portant des emblèmes selon leur goût et leur fantaisie. Derrière eux, les pages de Sa Majesté avec des toques de velours jaune, des habits de velours aux trois couleurs, jaune, gris et pourpre, s'avançaient montés sur de beaux et élégants chevaux, genets d'Espagne, entre autres, tous richement drapés et caparaçonnés.

«Sa Sainteté descendit alors du palais, portée sur sa chaise, revêtue de tous ses habits pontificaux, entourée de ses chambellans et de ses gentilshommes de la Chambre. Les Ambassadeurs et tous les révérends Cardinaux marchaient à pied devant elle, deux par deux, suivis d'un grand nombre d'Évêques et de membres du clergé. Ils gravirent une estrade tendue de drap blanc qui avait été dressée sur les marches de San Petronio. Le sol, sous les pieds de Sa Sainteté et des Cardinaux, avait été recouvert de drap rouge. Les places destinées aux personnages de moindre importance étaient tendues de tapis de différentes couleurs. Sur le côté opposé de la place, arriva le cortège impérial, les gardes de Sa Majesté en tête, de beaux hommes portant les mêmes livrées que les pages de la Cour. Après eux venaient à cheval les premiers courtisans de l'Empereur, tous armés et vêtus de pourpoints et de manteaux somptueux ; le coup d'œil était splendide. Derrière eux, sous un dais de drap d'or porté par les premiers citoyens de Bologne, s'avançait Sa Majesté avec un représentant de sa noblesse, le Grand Maréchal Don Alvarez, Marquis d'Astorga, qui portait haut devant lui son épée nue. Sa Majesté montait un très beau genet blanc, et portait un pourpoint et une veste de brocart d'or ; elle était complètement armée, le bras droit et la poitrine seuls étaient découverts. A côté d'elle marchaient quarante jeunes nobles bolonais en pourpoints de satin blanc, avec des crevés de brocart d'or, des toques de velours blanc à plumes roses et des hauts-de-chausses roses. Ils étaient venus au-devant de Sa Majesté jusqu'à la porte par laquelle elle fit son entrée, et ils l'escortèrent à pied à travers toutes les rues. Arrivée aux degrés de San Petronio, Sa Majesté descendit et se présenta devant Sa Sainteté qui se leva pour la recevoir. Après que l'Empe-

reur lui eut baisé le pied, la main et les lèvres, le Saint-Père l'embrassa tendrement et le fit asseoir à sa droite. Voici les paroles dites par Sa Majesté à Sa Sainteté : « Padre Sancto, soy venido a besar los pies de Vuestra « Santitad, lo que es mucho tempo lo deseava, ayora lo compido co l'obra ; « suplico a Dios que sea en su servicio y de V. S. » « Saint-Père, je suis « venu baiser les pieds de Votre Sainteté, acte que je désire accomplir depuis « longtemps, ce qui m'est enfin permis ; je prie Dieu que ceci soit pour son « service et pour celui de Votre Sainteté. » Voici la réponse de Sa Sainteté : « Nous remercions Dieu qui vous a amené jusqu'à ce jour que nous avons « désiré voir depuis si longtemps et nous espérons que, par l'intermédiaire « de Votre Majesté, de grandes choses seront accomplies pour le service de « Dieu et le bien de la Chrétienté ». Après quoi, Sa Majesté se releva et offrit à Sa Sainteté une bourse remplie de pièces d'or, parmi lesquelles il y en avait deux de 100 ducats, en tout 1000 ducats.

« Tous ceux qui se trouvaient avec Sa Majesté sur l'estrade baisèrent alors le pied de Sa Sainteté le Pape ; ils restèrent quelque temps ensemble, mais ils ne purent guère échanger de conversation privée. Ils descendirent ensuite les degrés et l'Empereur offrit de reconduire le Pape à son palais, mais Sa Sainteté le pria de demeurer. L'Empereur entra alors à San Petronio avec quatre des Cardinaux, ceux de Cesarini, de Ravenne, de Naples et de Ridolfi, qui restèrent attachés à sa personne. Sa Sainteté retourna à ses appartements, portée sur sa chaise et accompagnée par les autres Monseigneurs à pied. Tandis que l'Empereur descendait, s'agenouillait devant le Pape, puis entrait à San Petronio, le défilé de ses gardes continuait, composé principalement de chevau-légers et d'infanterie avec un grand nombre de canons. Lorsqu'il eut offert des actions de grâce à Notre Seigneur et accompli les cérémonies d'usage, l'Empereur se rendit, au milieu des Cardinaux toujours à pied, au palais où ses logements étaient préparés. J'ai su, par ceux qui les ont visités, que ces logements sont placés si près de ceux de Sa Sainteté qu'un seul mur les sépare les uns des autres. Ce spectacle, Madame, m'a paru si splendide que je confesse n'avoir jamais vu et ne m'attends pas à revoir jamais rien qui puisse l'égaler. Et si j'avais voulu en décrire tous les détails à Votre Excellence, je vous donnerais trop à lire ; mais il faut encore que je vous dise que, dans toutes les rues où a passé Sa Majesté, on a jeté des pièces d'or et d'argent en signe de réjouissance et de libéralité princière. Il nous reste à implorer Dieu pour que la conférence que ces deux grands Seigneurs vont avoir produise tous les bons résultats que nous désirons et ramène la paix universelle dans la Chrétienté. Je pense que Votre Altesse sera tenue plus complètement encore au courant de tous ces détails par son Ambassadeur. Néanmoins, pour répondre à la demande que m'a faite ici, il y a quelques jours, l'un de vos gentilshommes, j'ai tenu à vous donner ce compte rendu par lettre (1). »

(1) D'Arco, *op. cit.*

CHAPITRE XXXIX

LE COURONNEMENT DE CHARLES-QUINT A BOLOGNE

1529-1530

VISÉES POLITIQUES D'ISABELLE. || FAVEUR TÉMOIGNÉE AU MARQUIS DE MANTOUE. || FRANÇOIS SFORZA REÇOIT L'INVESTITURE DE MILAN. || PROCLAMATION DE LA PAIX GÉNÉRALE. || FLORENCE EST SEULE EXCLUE DE LA LIGUE. || FÊTES ET BALS A L'OCCASION DE NOEL ET DU CARNAVAL. || CHARLES-QUINT REÇOIT DES MAINS DU PAPE LA COURONNE DE FER DES LOMBARDS ET LA COURONNE D'OR DU SAINT-EMPIRE ROMAIN. || SON COURONNEMENT A SAN PETRONIO. || LE DUC DE FERRARE VIENT A BOLOGNE ET SE RÉCONCILIE AVEC LE PAPE.

PENDANT les quatre mois qui suivirent, les personnages les plus illustres d'Italie se rassemblèrent à Bologne pour assister au couronnement de l'Empereur et lui rendre leurs hommages (1).

Isabelle y retrouva Véronique Gambara, installée au palais Marsilio, qui devint le rendez-vous des humanistes et des poètes réunis cet hiver-là à Bologne, Contarini, Pietro Bembo, Trissino, Paolo Giovio, le Florentin Guicciardini, Antonio Broccardo, Molza, Angelo Colocci, l'ami de Bembo, et elle fut heureuse de recevoir elle-même, au palais Manzola, cette élite intellectuelle qu'elle avait si vivement appréciée à Rome.

Ferdinand de Gonzague (2) arriva le 13 novembre avec le Prince d'Orange et, le 20 du mois, le Marquis de Mantoue fit lui-même son entrée à Bologne, escorté d'une magnifique suite de seigneurs, et se rendit directement auprès de sa mère. La maison du Pape vint à sa rencontre et l'Empereur, par une faveur toute spéciale, l'invita à occuper un appartement voisin du sien. Charles-Quint ne tarda pas à annoncer à la Mar-

(1) Giordano, *Della venuta e dimora in Bologna del Sommo Pont. Clemente VII per la Coronazione di Carlo V*, 1530. Tous les détails de la cérémonie donnés ici sont tirés de la chronique détaillée laissée par cet écrivain.

(2) Litta, *Famiglie*, tavola XIV.

quise qu'il avait l'intention d'accorder à son fils le titre de Duc et lui manifesta son désir d'aller la voir à Mantoue en retournant en Allemagne. Le plus grand rêve d'Isabelle allait enfin se réaliser, et Frédéric quitta Bologne pour préparer une réception digne de son auguste visiteur.

Frédéric et sa mère avaient profité de leur influence sur l'Empereur pour plaider chaleureusement la cause de l'infortuné Duc de Milan, François Sforza. Ce dernier prince ne s'était jamais remis de la blessure que lui avait faite, six ans auparavant, le conspirateur Bonifazio Visconti. Il ne pouvait plus voyager qu'en litière, et lorsqu'il arriva à Bologne, le 22 novembre, il était encore si faible qu'il ne put se tenir debout en présence de l'Empereur. Charles Quint le reçut avec bonté et les amis du Duc remarquèrent que l'Empereur lui adressa la parole en allemand,—langue que ne comprenait pas son ennemi Leyva,—et qu'il regarda en souriant François, tandis que le sombre général espagnol prenait un air maussade. Après de longs pourparlers, le Duc reçut enfin l'investiture de Milan, mais il devait verser une énorme rançon que ses malheureux sujets, déjà ruinés par la guerre et la famine, se trouvèrent hors d'état de payer.

En compensation, on accorda à Leyva la ville de Pavie sa vie durant.

L'envoyé de Venise, Contarini, discuta ensuite avec l'Empereur les termes de la paix entre le Pape et la Seigneurie. La veille de Noël, un traité rédigé par le Chancelier impérial, le Cardinal Gattinara, fut signé par le Pape, l'Empereur, Venise, Milan, Mantoue, la Savoie et le Montferrat. Sur la demande expresse de l'Empereur, on y avait inséré le nom du Duc de Ferrare, tout en remettant à une date ultérieure la solution de sa querelle avec le Pape. Florence seule était exclue de la Ligue et les infortunés députés chargés de plaider sa cause ne furent même pas admis à l'audience de l'Empereur.

« Maintenant, » s'écria le Cardinal Pucci, « nous pouvons chanter le *Gloria* avec les Anges, puisque la paix et la bienveillance sont rendues aux hommes. »

L'Empereur assista à la messe de minuit dans la chapelle du Pape, reçut l'épée avec la Colombe du Saint-Esprit bénites par Clément VII, et chanta lui-même les premiers mots de l'Évangile. Le lendemain, jour de Noël, Isabelle d'Este et les illustres personnages alors assemblés à Bologne assistèrent à la messe solennelle célébrée à San Petronio. Le Pape, qui officiait, donna à l'Empereur le baiser de paix. Le dernier jour de l'année, la bulle papale, proclamant la paix générale, fut lue

sur les degrés du Palais Public et un *Te Deum* solennel fut chanté ; après quoi, le Duc de Milan et tous les grands feudataires de l'Empire et de l'Église, suivis des Ambassadeurs et des princes étrangers, vinrent baiser les pieds du Saint-Père (1).

Le 18 janvier, Charles-Quint reçut une députation de l'Université de Bologne et conféra à cette vénérable institution, entre autres privilèges, celui de porter le titre de « Mère des Universités ». Le même jour, le poète Girolamo di Casio, un vieil ami d'Isabelle, reçut une couronne de lauriers des mains de l'Empereur et du Pape. Le 25, arriva à Bologne une magnifique ambassade de Sénateurs vénitiens. Ils étaient vêtus de longues robes de velours noir et de toges d'or ornées de chaînes d'or massif. Ils parcoururent la ville, suivis de jeunes gens portant des coupes remplies d'écus d'or qu'ils offrirent en grande pompe à l'Empereur, assis sur un trône dans la *Sala Grande*. De Noël jusqu'au Carnaval se succédèrent les banquets, les joutes, les mascarades, les bals donnés par la Marquise Isabelle, par Véronique Gambara et par d'autres grands personnages, et que Charles-Quint rehaussait souvent de sa présence.

Malheureusement, ces fêtes ne furent pas toujours paisibles. Ainsi qu'autrefois à Milan, des chevaliers espagnols et italiens se querellèrent pour les beaux yeux de l'une des demoiselles d'honneur d'Isabelle et plus d'une fois les festins se terminèrent en rixes sanglantes. Les gentilshommes espagnols n'éprouvaient qu'une médiocre sympathie pour les seigneurs allemands. Le dernier jour de l'année, alors que la paix était publiquement proclamée à San Petronio, Alfonso d'Avalos, le jeune et hautain Marquis del Vasto, vit à ses côtés un homme très simplement vêtu et le bouscula violemment. A sa grande surprise, on lui apprit que c'était un prince allemand, frère du Duc de Wurtemberg, mais il refusa néanmoins de lui faire des excuses, disant qu'un gentilhomme d'un tel rang devrait savoir qu'il ne convenait pas de se présenter à la Cour dans un accoutrement aussi piteux (2). Les airs orgueilleux de ces fiers Castillans, leur susceptibilité excessive provoquèrent rixe sur rixe. De leur côté, les lansquenets allemands pillaient les boutiques ; un soir, même, une troupe de soldats luthériens renversèrent une statue du Pape Clément VII, puis en jetèrent la tête dans le feu de leur camp.

Charles-Quint et ses capitaines s'efforçaient de refréner ces excès, en donnant à tous l'exemple de la courtoisie et de la tolérance. Les habitudes simples et les goûts cultivés de l'Empereur eurent bientôt conquis les

(1) Giordano, *op. cit.*
(2) Reumont, *Rome*, p. 146.

quelques princes italiens qu'il admit dans son intimité. Il occupait généralement ses matinées à conférer avec le Pape ou son Chancelier et consacrait ses après-midi aux visites des églises anciennes de la ville, admirant les fresques et les peintures qui les ornaient. Il sortait ordinairement à pied, simplement vêtu, coiffé d'une toque de velours et suivi d'un très petit nombre de courtisans. Souvent, il était accompagné par le Marquis de Mantoue, plus souvent encore par son favori Alfonso d'Avalos, Marquis del Vasto, cousin du mari défunt de Vittoria Colonna. Lorsqu'il faisait beau, il se rendait à cheval à S. Michele in Bosco, ou dans d'autres sites intéressants du voisinage.

Les préparatifs de la grande cérémonie du double couronnement étaient enfin terminés. Le 22 février, — première journée du sacre, — Charles-Quint reçut des mains du Pape la couronne de fer envoyée de Monza sur l'ordre du Duc de Milan. Le monarque reçut la sainte onction et la communion des mains d'un Cardinal flamand, Wilhelm Enckefort (l'ami et le compagnon d'Adrien VI), qui avait payé 40000 couronnes pour sa rançon lors du sac de Rome et portait encore une longue barbe en signe de deuil. Le Grand Maréchal espagnol Astorga portait le sceptre royal et ce fut le Marquis de Montferrat qui présenta au Pape la couronne de fer.

Dans l'après-midi, le Duc et la Duchesse d'Urbin firent leur entrée solennelle à Bologne. François-Marie avait pendant plusieurs années commandé les armées de la Ligue contre l'Empereur ; mais, en qualité de Capitaine Général des Vénitiens et de l'Église, il était reçu maintenant avec les plus grands honneurs. Le Pape et l'Empereur envoyèrent leurs maisons à sa rencontre et les visiteurs de haut rang se réunirent pour le recevoir. Aucun général n'avait commis plus de fautes et n'avait été plus malheureux au cours de ses campagnes, mais son attitude martiale et celle des capitaines qui l'entouraient, ainsi que la remarquable beauté d'Éléonore, provoquèrent l'admiration unanime.

Le 23, arrivèrent le beau-frère de l'Empereur, Charles, Duc de Savoie, et l'Ambassadeur du Roi de Hongrie, l'Évêque de Trente. Ce dernier était accompagné d'une suite de Seigneurs hongrois dont les joyaux étincelants et les costumes d'une splendeur un peu barbare excitèrent une vive curiosité (1).

Le jour de la fête de saint Matthias, qui était le jour anniversaire de la naissance de l'Empereur et de la victoire de Pavie, avait été choisi pour la grande solennité du couronnement. Le matin, le soleil se leva radieux

(1) Giordano, *op. cit.*

après une nuit de forte pluie, et, dès l'aurore, toutes les cloches de Bologne se mirent en branle. L'un des premiers debout fut Antonio de Leyva qui ordonna à ses serviteurs de le porter en litière sur la place de San Petronio. Il surveilla les dernières dispositions et posta lui-même les gardes italiens, espagnols et allemands. L'artillerie fut massée sur la place, les postes de gardes doublés. Un pont de bois fut élevé entre le Palazzo et l'église. Il était couvert de tentures bleu-ciel, orné de guirlandes de fleurs, de rameaux de myrte et de lauriers. Une double rangée de soldats bourguignons, les plus beaux hommes de l'armée impériale, faisaient la haie le long du chemin par lequel le Pape et l'Empereur devaient se rendre à San Petronio.

Au premier rang du cortège prirent place les Docteurs de l'Université avec leurs étoles de fourrure et leurs chaînes d'or. Le Recteur les suivait dans sa robe de pourpre. Ensuite venaient les Archevêques et les Évêques en chapes violettes, coiffés de la mitre. Les Cardinaux précédaient le Pape porté sur la *Sedia Gestatoria*, toute tendue de drap d'or, avec ses serviteurs en livrées rouges. Sa Sainteté portait la triple tiare, sa chape d'or était retenue par un merveilleux bijou représentant Dieu le Père dans sa Gloire, œuvre de Benvenuto Cellini ; au milieu était enchâssé le fameux diamant porté par Charles le Téméraire à Nancy, qui était passé entre les mains de Ludovic Sforza et du Pape Jules II (1). Une sonnerie de trompettes annonça bientôt l'arrivée de l'Empereur. Devant lui marchaient des hérauts venus de toutes les parties de son empire, de Naples et de la Sicile, d'Autriche et de Bourgogne, d'Espagne et de Navarre, ainsi que les Ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Écosse, de Hongrie, de Bohême, de Pologne, de Portugal et des divers États d'Italie. Quatre grands officiers d'État suivaient: le jeune Marquis de Montferrat, vêtu d'un costume écarlate brodé d'hermine, portait le sceptre royal; Philippe, Duc de Bavière et Comte palatin, vêtu de pourpre, tenait le globe figurant le monde ; le Duc d'Urbin, en costume de satin cramoisi et un bonnet d'hermine en pointe sur la tête, portait l'épée d'honneur en qualité de Préfet de Rome. En dernier lieu venait le Duc de Savoie, Vicaire de l'Empire; il était vêtu d'une magnifique robe de pourpre brodée d'or et d'argent, étincelante de pierreries; il portait sur un coussin doré le diadème impérial. L'Empereur s'avançait ensuite; un manteau de brocart d'or flottait sur ses vêtements impériaux, et sur sa tête était posée la couronne de fer des Lombards. Il était escorté d'une suite de grands d'Espagne et de seigneurs

(1) B. Cellini, *Trattato*, p. 50.

napolitains. On remarquait au premier rang le Grand Maréchal Astorga et le Vice-Roi de Naples, Don Pedro de Tolède. Le défilé fut retardé quelques instants par une violente dispute qui s'éleva entre les Ambassadeurs de Gênes et de Sienne à propos d'une question de préséance. « Des mots on passa aux coups et aux soufflets. » Enfin, au moment où l'Empereur entrait dans l'église, le pont de bois s'effondra soudain avec fracas. Une grande panique s'ensuivit, de nombreux gardes furent blessés et contusionnés, mais il n'y eut aucun accident grave et Charles-Quint garda la plus complète présence d'esprit, « confiant, écrit Paolo Giovio, dans sa bonne fortune (1) ».

Alors commença l'imposante cérémonie. Le rituel minutieux du Moyen Age fut ponctuellement suivi : l'Empereur jura sur l'Évangile de défendre et de protéger l'Église, il fut consacré diacre et reçut la sainte onction des mains du Cardinal Farnèse au maître-autel. Après quoi, le Pape lui remit solennellement les insignes impériaux en prononçant les paroles sacramentelles : « *Accipe Gladium Sanctum* », et il lui attacha l'épée au côté : « *Accipe Virgam... Accipe Pomum* », et il lui remit le sceptre et le globe : « *Accipe Signum Gloriae!* », et il lui posa le diadème d'or sur le front. L'Empereur baisa le pied du Pape et vint s'asseoir sur son trône, de deux degrés plus bas que le siège pontifical, tandis que les hérauts le proclamaient à voix haute : « *Empereur des Romains et Seigneur du monde entier* », « *Romanorum Imperator, semper Augustus, mundi totius Dominus, universis Dominis, universis Principibus et Populis semper venerandus* ». Un grand cri s'éleva alors de la multitude assemblée : « *Vivat Carolus Imperator ! Evviva Carlo Cesare !* » Le tumulte des acclamations étouffait la voix des trompettes, des canons et des cloches qui annonçaient aux foules massées dans les rues et sur les toits que l'acte solennel était accompli, qu'un Empereur romain avait une fois de plus reçu la couronne des mains du Vicaire du Christ.

Le nouveau César communia ensuite avec dévotion. Après la messe, il tint l'étrier de Sa Sainteté qui monta sur un cheval barbe de robe grise. On amena à Charles un blanc destrier superbement drapé de brocart perlé, que conduisaient le Prince Doria et le Duc d'Urbin, et il chevaucha aux côtés du Pape, sous un dais porté par les principaux docteurs et gentilshommes de Bologne. Le grand cortège se déroula ainsi lentement à travers les rues brillamment pavoisées, tandis que des toits, des fenêtres et des balcons retentissait le même cri : « *Evviva Carlo Quinto ! Imperator gloriosissimus !* ».

(1) Giordano, *op. cit.*

De retour au palais, Charles prit un instant de repos bien nécessaire après les fatigues de cette longue cérémonie, puis il se rendit au banquet préparé dans la Sala Grande. Selon l'antique coutume, l'Empereur était seul à une table surélevée ; les principaux Cardinaux et les princes étaient placés immédiatement au-dessous et soixante hôtes de distinction s'asseyaient dans la salle voisine. A la fin du banquet, Charles but à la santé du Pape, et le Cardinal Hippolyte de Médicis, au nom de Sa Sainteté, porta la santé de l'Impératrice et de son fils, le Prince d'Espagne. L'Empereur reçut alors les félicitations de ses courtisans, tandis que ses chambellans jetaient des confetti dorés et coloriés à la foule, qui se pressait sur la place brillamment illuminée. On remarqua l'absence imprévue de plusieurs princes italiens de haut rang. Le Duc de Milan était trop malade pour affronter tant de fatigues ; le Prince Ferdinand de Salerne était offensé de n'avoir pas reçu, malgré sa qualité de parent de l'Empereur, un rôle à remplir dans la cérémonie, et Frédéric de Gonzague excusa son absence par la raison qu'il avait à faire des préparatifs pour recevoir l'Empereur à Mantoue. Le 26, un bœuf entier fut rôti sur la Piazza et la ville de Bologne offrit un festin aux soldats de garde. Le dimanche 27, l'Empereur assista à la grand'messe à San Giovanni del Monte, et alla ensuite admirer la *Sainte Cécile* de Raphaël et les tableaux d'autels de Francia, de Costa et du Pérugin qui ornaient l'église. Le même soir, vingt dames, parmi lesquelles se trouvaient Isabelle d'Este, sa fille Éléonore et Véronique Gambara, furent invitées à un bal dans ses appartements, et il leur offrit le lendemain de riches présents. Pendant les derniers jours du Carnaval, on donna une série de fêtes brillantes, de mascarades, de comédies et de bals. Mais les citoyens de Bologne ne pouvaient plus tolérer les insultes journalières qu'ils avaient à subir de la part des soldats espagnols, et le Comte Pepoli, résolu à mettre un terme à ces insolences, prit sur lui de punir quelques-uns des principaux coupables. Une grave bagarre s'ensuivit, il y eut morts d'hommes et Antonio de Leyva se plaignit amèrement au Pape. Charles-Quint intervint heureusement et eut la sagesse d'ordonner aux troupes espagnoles de sortir de la ville et d'aller camper hors des murs.

Le 4 mars, huit jours après le couronnement, l'Empereur donna un grand banquet aux princes et aux prélats. Le soir, à cinq heures, il sortit à cheval, escorté de ses hôtes les plus illustres, pour aller au-devant de sa belle-sœur, Béatrice de Portugal, Duchesse de Savoie. Cette princesse, par son charme et sa beauté, exerçait une grande influence

sur l'Empereur ; son arrivée fit sensation. Elle montait un cheval blanc drapé de brocart d'or et portait une robe de satin couleur de mûres, garnie d'une frange d'or. Sa coiffure de velours noir était ornée de longues plumes blanches, un collier de perles tombait jusqu'à sa taille, tandis que ses cheveux étaient retenus dans une résille en orfèvrerie. A sa suite venaient dix-huit demoiselles d'honneur, montées sur des chevaux blancs et portant les mêmes coiffures de velours et les mêmes plumes blanches, puis trente mules, aux caparaçons écarlates, conduites par des pages en livrée rouge. Les envoyés vénitiens furent frappés de la beauté de la jeune Duchesse et de la courtoisie de l'Empereur qui escorta lui-même sa belle-sœur jusque chez elle. On ne remarqua pas moins, en revanche, la petite taille et l'apparence disgracieuse de son mari, le Duc Charles de Savoie. « Elle est grande et très belle et semble environ âgée de vingt-deux ans, » écrit Sanuto ; « il est petit et laid et plus près de cinquante que de quarante ans (1). »

La Duchesse descendit au palais Pepoli, voisin de la demeure d'Isabelle d'Este, et son appartement, durant les quinze jours qui suivirent, devint le rendez-vous des principaux personnages réunis à Bologne. Charles-Quint faisait à sa charmante belle-sœur de fréquentes visites et, sur sa demande, elle invita souvent le Duc et la Duchesse d'Urbin. L'Empereur, qui admirait fort la beauté d'Éléonore, à laquelle il rendit visite au palais Rossi, témoignait une particulière bienveillance à François-Marie. Il tenait à le consulter pour tout ce qui avait trait aux questions militaires, malgré les insuccès de sa dernière campagne. Avant de partir de Bologne, il offrit même au Duc le commandement en chef des armées impériales, mais François-Marie déclina cet honneur en alléguant qu'il s'était engagé au service de la Seigneurie de Venise. Celle-ci, de son côté, déclara courtoisement à l'Empereur qu'elle ne pouvait se passer de lui.

Dans la soirée du 7 mars, à la nuit tombante, on signala à Bologne un nouvel et dernier arrivant, Alphonse, Duc de Ferrare, frère d'Isabelle. Le Pape, sur la demande instante de l'Empereur, avait enfin consenti à lui accorder un sauf-conduit. Charles-Quint lui fit un accueil chaleureux et l'invita le soir même à assister à la représentation d'une comédie composée par un poète de Lucques. Pendant la quinzaine qui suivit, il travailla à réconcilier le Pape et le Duc : Alphonse conserverait Modène et Reggio, moyennant une forte rançon à l'Empereur et à l'Église. Charles-Quint appréciait beaucoup Alphonse

(1) M. Sanuto, *Diarii*, LIII, p. 45.

et il déclara plus tard qu'il était le plus sage et le plus spirituel des princes d'Italie. Souvent ils sortaient à cheval ensemble, et l'Empereur emmena, un jour, le Duc visiter la boutique de Fra Damiano de Bergame, le maître célèbre de l'*intarsiatura*. « Qui est là ? », demanda le moine, lorsque l'Empereur frappa à la porte. « Charles d'Autriche »; répondit le prince. Le frère ouvrit alors promptement la porte, mais il la referma non moins vite en apercevant le compagnon de l'Empereur. Charles lui demanda en souriant pourquoi il refusait de laisser entrer le Duc de Ferrare. — « Parce que, » répliqua l'artiste, « Son Excellence me fait payer des péages exorbitants sur les outils de fer que j'achète à Ferrare. » L'Empereur et le Duc se prirent à rire, et lorsque Alphonse eut admiré les œuvres de Fra Damiano, il promit d'exempter ses outils de tous droits ; l'artiste; reconnaissant; lui offrit aussitôt une belle *intarsia*.

Isabelle avait tout lieu d'être satisfaite du résultat des conférences de Bologne: son frère et son neveu s'étaient réconciliés avec le Pape et l'Empereur ; sa fille et son gendre avaient été l'objet de la faveur impériale et Charles-Quint était sur le point de conférer le titre de Duc à son fils aîné.

Le 17 mars, la Duchesse de Savoie donna une fête brillante au palais Pepoli ; la Marquise Isabelle, les Ducs de Ferrare et de Milan, le Duc et la Duchesse d'Urbin y furent invités. Mais après que l'Empereur se fut retiré, les privautés insolentes que se permirent quelques nobles Espagnols à l'égard des demoiselles d'honneur de la Duchesse indignèrent les gentilshommes savoyards, qui tirèrent l'épée : trois Espagnols furent tués et sept serviteurs bolonais blessés. Suivant d'autres récits (1); les dames d'Isabelle auraient été mêlées à cette querelle. Giordano dit que dix-huit Espagnols auraient été tués et que la Marquise, désolée du scandale, aurait dès le lendemain quitté Bologne (2). Mais M. Renier croit plutôt que la cause réelle du brusque départ d'Isabelle pour Mantoue fut le désir qu'elle éprouvait de se reposer des fatigues de ces fêtes prolongées. Quoi qu'il en soit, elle partit le 21 mars, après avoir pris congé de Sa Majesté Impériale et avoir reçu la bénédiction papale pour elle et toute sa famille (3). Le Duc de Milan, qui avait; lui aussi, fait une très favorable impression sur Charles-Quint et qui avait consolidé sa situation, partit avec le Duc et la Duchesse de Savoie, tandis que le Duc de Ferrare regagnait en hâte Modène, afin d'y recevoir l'Empereur qui allait se rendre à Mantoue.

(1) Renier, *Italia*, p. 16.
(2) Giordano, *op. cit.*, et D'Arco, dans *Arch. st.*, App. II.
(3) Fontana, *Renée de France*, p. 66.

CHAPITRE XL

FRÉDÉRIC DE GONZAGUE CRÉÉ DUC DE MANTOUE PAR L'EMPEREUR. SON MARIAGE

1530-1531

CHARLES-QUINT A MANTOUE. || LE MARQUIS FRÉDÉRIC EST CRÉÉ DUC ET FIANCÉ A L'INFANTE JULIE. || PRISE DE FLORENCE PAR FERDINAND DE GONZAGUE. || ISABELLE SE REND A VENISE. || LE TITIEN EST CHARGÉ PAR LE DUC DE PEINDRE UNE « MADELEINE » POUR VITTORIA COLONNA. || MORT DE BONIFAZIO, MARQUIS DE MONTFERRAT. || FRÉDÉRIC ROMPT SES FIANÇAILLES AVEC JULIE ET DEMANDE LA MAIN DE MARIE DE MONTFERRAT. || MORT DE CETTE PRINCESSE. || FRÉDÉRIC DEMANDE LA MAIN DE SA SŒUR MARGUERITE. || IL SE REND POUR LE MARIAGE A CASALE. || JULES ROMAIN CONSTRUIT DE NOUVELLES SALLES AU CASTELLO. || ISABELLE PRÉSIDE A LEUR DÉCORATION ET ORGANISE LA RÉCEPTION DE LA NOUVELLE MARIÉE.

Le jour de la fête de l'Annonciation, le 25 mars, l'Empereur fit à Mantoue son entrée solennelle. Somptueusement vêtu de brocart d'or et d'argent; il portait l'épée et la couronne impériale qui lui avaient été remises à Bologne. A ses côtés marchaient les Légats du Pape, les Cardinaux Cibo et Hippolyte de Médicis, et, immédiatement derrière lui, venait le Duc de Ferrare qui l'escortait depuis Modène. Frédéric de Gonzague se rendit à la rencontre de son illustre hôte jusqu'à la porte Pradella ; il était accompagné du Marquis del Vasto, depuis quelques jours déjà à Mantoue. Cinquante jeunes gentilshommes vêtus de blanc, tenant à la main de longs bâtons d'argent, portaient un dais de satin blanc au-dessus de la tête de l'Empereur qui chevauchait à travers les rues bondées de curieux. Une série d'arcs de triomphe avaient été dressés sur son passage; d'après les plans de Jules Romain (1). Ils étaient décorés de la façon la plus ingénieuse. Chaque arc était orné d'un groupe de dieux et de

(1) M. Sanuto, LIII, 80-108.

déesses et portait des inscriptions grecques et latines. Mars et Vénus, Mercure et Pallas saluaient César au nom de Mantoue, dans la langue de Virgile ; sur la place de Saint-Pierre, une Victoire colossale tenait suspendue au-dessus de la tête de l'Empereur une couronne de lauriers. Le cortège s'arrêta aux portes du Dôme et Charles entra dans l'église pour recevoir la bénédiction de l'Évêque. Il traversa ensuite la place jusqu'à la grille du Castello où la Marquise Isabelle l'attendait, au pied de l'escalier d'honneur, pour lui souhaiter la bienvenue dans le palais ancestral des Gonzague (1).

Charles-Quint séjourna quatre semaines à Mantoue, heureux de faire trêve un instant aux affaires publiques et aux soucis de l'État. Le Marquis donna en son honneur des chasses splendides. Le dimanche 27 mars, 5 000 cavaliers au moins furent de la partie, et Frédéric offrit à 1 000 convives un banquet à Marmirolo. Après le repas, l'Empereur prit part au jeu de la *palla* et, à la chasse qui suivit, tua de ses propres mains un sanglier. Le même jour, Sa Majesté faillit être victime d'un grave accident. Il poursuivait un cerf blessé lorsque son cheval heurta violemment celui du jeune Cardinal Hippolyte. Les deux cavaliers furent projetés à terre, et Hippolyte de Médicis fut sérieusement blessé. « C'est ainsi, » écrivait le Vénitien Marco Antonio Venier, « qu'un cerf, en cherchant à fuir la mort, a failli causer celles d'un Empereur et d'un Cardinal. »

Les quinze jours qui suivirent se passèrent à visiter les palais et les villas des Gonzague. L'Empereur vit les trésors de la *Grotta* d'Isabelle, la fameuse collection d'armures de la Corte Vecchia, les *Triomphes* de Mantegna au palais Saint-Sébastien, les étonnantes fresques de *Psyché* que Jules Romain venait de peindre dans le nouveau Palais du Té. Mais il admira par-dessus tout les Saintes Familles et les portraits du Titien, qui ne tarda pas à devenir son artiste préféré.

Isabelle, radieuse, faisait, avec sa grâce habituelle, les honneurs de la maison de son fils à son hôte auguste. Elle eut un moment d'indicible fierté lorsque, le 8 avril, l'Empereur signa de son sceau d'or l'acte qui transformait en duché le marquisat de Mantoue, et du haut des degrés de Saint-Pierre, devant une foule enthousiaste (2), proclama publiquement Frédéric Duc de Mantoue.

Le matin suivant, eurent lieu, en présence de l'Empereur, les fiançailles solennelles du nouveau Duc de Mantoue avec sa cousine, l'Infante Julie d'Aragon. Le Chancelier impérial, le Cardinal Gattinara,

(1) G. Daïno, *Cronaca*, *Arch. st.*, App. II, p. 232.
(2) G. Daïno, *op. cit.*, p. 232.

plaça l'anneau au doigt du fiancé et bénit un second anneau que le Duc de Ferrare fut chargé de remettre à la princesse.

Le jeudi saint, Charles-Quint se rendit au couvent de S. Benedetto, à quelques milles de la ville, et consacra les huit jours suivants à des exercices de dévotion. Le mardi de la semaine de Pâques, 19 avril, il quitta enfin Mantoue, escorté par Frédéric jusqu'à Goïto, sur la route de Trente.

La visite impériale s'était passée de la façon la plus heureuse et Isabelle gardait avec orgueil le souvenir de ces journées mémorables et glorieuses. Elle ne se doutait pas que ces événements, qui couronnaient ses espérances les plus chères, étaient, en réalité, le premier pas vers la déchéance de Mantoue et de l'Italie au profit de la maison d'Autriche.

Quatre mois après le séjour de Charles-Quint à Mantoue, lorsque la cité de Florence se rendait à Ferdinand de Gonzague qui, à la mort du Prince d'Orange, avait pris le commandement des armées impériales, c'était le dernier rempart de l'indépendance italienne qui s'écroulait.

En mai, Isabelle alla passer plusieurs semaines à Venise.

Elle y vit le Titien qui avait reçu plusieurs commandes pour le Duc de Mantoue et à la requête duquel il était allé à Bologne, au mois de juillet, pour peindre le portrait d'une certaine dame dont les beaux yeux avaient captivé Covos, le secrétaire de l'Empereur. Le 19 juin, Isabelle rentra à Mantoue et reçut, peu après, une lettre du peintre lui exprimant son regret d'avoir été empêché de lui dire adieu à Venise et l'informant qu'il avait presque terminé le petit tableau « de voyage » qu'elle lui avait commandé. Il suppliait en même temps la Marquise d'user de son influence sur Frédéric en faveur de son fils Pomponio, qui désirait vivement obtenir le bénéfice de Medola (1). Le nouveau Duc accueillit volontiers cette demande, et la perspective de cet important bénéfice fut une sensible consolation pour le Titien qui venait d'être très éprouvé par la mort subite de sa femme Cécilia.

« Messer Tiziano, » écrivait le 4 octobre l'envoyé de Mantoue, Benedetto Agnelo, « commence à se ressaisir ; il espère bientôt aller à Mantoue. »

Que le Titien soit allé ou non cet automne-là à Mantoue, il est du moins certain qu'il exécuta plusieurs commandes du Duc au cours de l'hiver. Isabelle s'intéressait spécialement à l'une d'elles: c'était une *Madeleine* que Frédéric voulait offrir à Vittoria Colonna, Marquise de Pescara.

(1) Crowe e Cavalcaselle, *Titian*, I, p. 343.

Le Titien, dans son désir de satisfaire son généreux protecteur, laissa de côté, pour cette nouvelle commande, tous ses autres travaux. Le tableau était déjà très avancé le 22 mars et, d'après Agnello, il semblait devoir être une œuvre de tout premier ordre. Le 19, Isabelle avait écrit à Agnello combien elle se réjouissait, ainsi que son fils, d'apprendre que Messer Tiziano avait commencé la *Madeleine*, qui leur ferait d'autant plus de plaisir qu'elle leur parviendrait plus rapidement. Le 8 avril, elle écrit encore :

« Nous apprenons par le gouverneur du château, Gian Giacomo Calandra, que le Titien a presque terminé son tableau de la *Madeleine*. Nous en sommes ravis et nous vous prions de remercier Messer Tiziano de la peine qu'il a prise et de la promptitude qu'il a mise à nous servir, bien que nous sachions qu'il aurait difficilement pu faire autrement. Désirant avoir immédiatement cette œuvre, nous envoyons tout de suite un courrier à Venise pour la rapporter. Veillez, je vous prie, à ce que la toile soit bien emballée et bien couverte, de façon qu'elle ne courre aucun risque, en l'emballant toutefois le plus légèrement possible, afin que le courrier puisse l'emporter avec lui ; faites en sorte d'éviter les retards de la douane, et que le tableau soit autorisé à entrer franc de droits (1). »

La toile était prête, mais le vernis n'était pas sec, ce qui causa deux jours de retard. Le 14 avril elle fut enfin envoyée à Mantoue avec une lettre du peintre, disant qu'il avait mis dans cette œuvre le meilleur de lui-même.

« Si ma main et mon pinceau, » ajoutait-il, « avaient su traduire mon rêve, le résultat eût été meilleur ; mais, hélas ! ce n'a pas été le cas, il y a loin de l'idéal que j'avais rêvé à sa réalisation. La Madeleine, avec ses mains jointes sur sa poitrine, m'a promis elle-même de demander votre indulgence (2). »

Le Duc et sa mère furent enchantés de l'œuvre et Frédéric remercia 'artiste en termes expansifs (19 avril 1531).

La *Madeleine* fut envoyée sans retard à Vittoria Colonna, qui exprima la plus vive gratitude pour ce don inestimable et envoya au Duc une cassette merveilleusement travaillée, remplie de parfums rares et de cosmétiques à la rose. Isabelle et le Duc, en faisant ce royal cadeau à Vittoria Colonna, cherchaient à s'assurer, par son entremise,

(1) Gaye, *Carteggio*, II, p. 225.
(2) Gaye, *op. cit.*, II, p. 226.

la faveur de son neveu, le tout-puissant Alfonso d'Avalos. Certaines questions délicates restaient, en effet, à régler touchant le mariage de Frédéric.

Avant que l'Empereur quittât Mantoue, les fiançailles de Frédéric et de l'Infante Julie avaient été rendues officielles. Charles-Quint avait promis à la fiancée une dot de 50000 ducats et le contrat de mariage avait été dressé, à la grande satisfaction de la mère de l'Infante, la Reine douairière de Naples. Dans les lettres que chaque semaine Isabelle recevait de Ferrare, nous trouvons des allusions fréquentes à sa future belle-fille qui portait dès cette époque le titre de Duchesse de Mantoue. Le nouvelliste Stabellino envoie le 22 mai à la Marquise une description d'une fête donnée par Renée de France dans la belle salle du palais Schifanoia. « La Duchesse, » dit-il, « donnait la main aux filles de la Reine de Naples et Don Hercule à la fille de Mme de Soubise. Don François d'Este conduisit l'Infante Julie... » Suivent, comme de coutume, de minutieux détails sur la toilette de la princesse et l'effet qu'elle produisit (1). Bien qu'Isabelle désirât ardemment le mariage de son fils, le choix de l'Empereur semblait ne l'avoir jamais satisfaite; l'Infante avait dépassé la trentaine, et la Marquise pouvait à juste titre conserver quelques appréhensions à l'égard de ce mariage, d'autant plus que la maîtresse du Duc, Isabelle Boschetti, n'avait pas perdu son empire sur lui.

Un événement imprévu vint changer la face des choses. Le jeune Marquis de Montferrat, qui avait joué un rôle si important au moment du couronnement, fut tué à la chasse d'une chute de cheval, un jour de juin. Son oncle, l'Évêque Giovanni Giorgio, lui succéda; c'était un prince âgé et infirme. L'aînée de ses nièces, Marie Paléologue, celle qui avait été autrefois fiancée à Frédéric de Gonzague, devenait maintenant l'héritière de la riche principauté de Montferrat. Isabelle d'Este et la Marquise douairière de Montferrat avaient toujours regretté que ces projets de mariage eussent été abandonnés, et le Duc lui-même désirait maintenant obtenir la main de la fiancée qu'il avait dédaignée. Il se hâta donc de faire sa demande à nouveau et envoya des messagers à l'Empereur et au Pape pour demander à être relevé de son engagement envers l'Infante. Il prétextait un contrat antérieur et les scrupules qu'il éprouvait à épouser sa cousine. Une conférence eut lieu à Mantoue, au cours de laquelle les meilleurs juristes et les ecclésiastiques assemblés furent unanimes à se prononcer en faveur des pre-

(1) Fontana, *Renée de France*, p. 144.

mières fiançailles. Les sujets du Duc, à leur tour, lui présentèrent une pétition, le priant de renoncer à l'Infante et d'épouser Marie Paléologue qui était plus jeune et donnerait plus probablement un héritier à sa couronne.

Au milieu de ces négociations, la jeune princesse, Marie Paléologue, mourut, le 25 septembre 1530, après quelques jours de maladie. Le Duc proclama aussitôt un deuil général en mémoire de celle qu'il considérait comme son épouse et demanda sans retard à la Marquise de Montferrat la main de la seule fille qui lui restait, Marguerite. Cette princesse, qui venait d'entrer dans sa vingtième année, se trouvait maintenant recherchée par les personnages les plus considérables. L'Empereur appuyait la candidature du Comte Palatin, le Roi de France cherchait à assurer la main de l'héritière à son second fils, tandis que la Marquise de Montferrat était désireuse de voir sa fille épouser le Duc de Milan. Mais, selon leur habitude, les Gonzague triomphèrent; Isabelle réussit à imposer sa volonté. Le Pape se décida, en mars 1531, à annuler le contrat passé avec l'Infante, et Charles-Quint, après avoir cherché en vain à persuader à Frédéric de tenir sa promesse et d'épouser Julie d'Aragon, reconnut bientôt que toute opposition serait inutile et donna son consentement au mariage du Duc et de Marguerite Paléologue. Le 26 juillet, le contrat fut définitivement signé à Casale et de tous côtés affluèrent les félicitations.

Bernardo Tasso composa un épithalame en l'honneur de l'heureux événement. Vittoria Colonna envoya de l'île d'Ischia ses vœux les plus chaleureux avec deux de ses derniers sonnets (1). Frédéric annonça son mariage au Titien qui envoya, le 31 juillet, ses plus vives félicitations à son noble protecteur.

Le jeune Duc était résolu à ne pas laisser cette fois retarder son mariage, et il décida la Marquise de Montferrat à fixer l'époque de la cérémonie au commencement d'octobre. Dans les derniers jours de septembre, il se mit en route pour Mantoue avec une suite brillante dont faisaient partie ses parents, l'Ambassadeur François de Gonzague, l'abbé Louis et son plus jeune fils Gian Francesco Cagnino, le Comte de Caiazzo qui avait épousé une fille de Pirro de Gonzague, le Comte Nicola Maffei, ainsi que le Légat du Pape et l'Ambassadeur impérial.

Le Duc se rendit d'abord à Pavie où il descendit avec sa suite au palais de l'Évêque et fut reçu par deux envoyés de Casale. Le lundi matin, après la messe, il fit une partie de chasse avec le Comte

(1) Luzio, *Rivista Mantovana*, I, p. 3-8.

Maximilien Stampa. Il passa la nuit à Vigevano avec son cousin le Duc de Milan. Le secrétaire chargé de narrer en détail à Isabelle le voyage de son fils écrit :

« Cet illustre Duc (de Milan) sortit avec toute sa Cour au-devant de Monseigneur, et lui fit le plus affectueux et honorable accueil. Tant que nous avons été sur les terres du Seigneur Duc, nous avons été magnifiquement traités. Nous n'aurions pas pu être reçus plus royalement (1). »

François Sforza annonça alors son projet d'accompagner son cousin à Casale pour assister au mariage, et le mardi, après une nouvelle partie de chasse, les deux princes, accompagnés du redoutable Antonio de Leyva et de vingt-cinq nobles milanais, arrivaient dans cette ville. Le vieux Marquis de Montferrat sortit hors des murs pour se rendre au-devant du fiancé, et Frédéric entra dans la cité à cheval entre son hôte et le Duc de Milan, avec une escorte de mille hommes. Arrivé au Castello, il fut conduit auprès de la Marquise qui se trouvait malade et alitée.

Le mariage eut lieu le soir même dans la chambre de celle-ci. Antonio de Leyva s'y fit porter par ses serviteurs. Il fut bientôt suivi par le fiancé qui avait échangé ses bottes de cheval et son costume de voyage contre un splendide vêtement de brocart d'or. Frédéric était assisté du Duc de Milan et d'autant de gentilshommes et de courtisans que la petite chambre en pouvait contenir. Dès que la Marquise le vit, elle lui tendit les bras, les larmes aux yeux. « Je laisse à imaginer à Votre Excellence, » écrit le correspondant d'Isabelle, « avec quelle tendresse elle l'embrassa. »

La mariée entra ensuite ; elle était vêtue d'une robe de satin blanc brodé d'argent avec un très haut col et des manches constellées de perles. Une ceinture de pierreries lui serrait la taille, et elle portait sur ses cheveux une toque de satin blanc enrichie de diamants. L'Évêque de Verceil prononça quelques paroles, chacun baisa la main de la mariée, et l'on se rendit au festin.

Isabelle, en l'absence de son fils, administrait une fois de plus l'État et surveillait les préparatifs pour la réception de la nouvelle mariée à Mantoue. Pendant tout l'été, Jules Romain, avec une troupe d'architectes, d'artistes, de décorateurs, avait travaillé au Castello où le Duc avait décidé d'habiter. Une suite nouvelle d'appartements, connus sous le nom de

(1) M. Sanuto, *Diarii*, LV, p. 38.

« Palazzina », furent aménagés pour la Duchesse à la droite du pont de bois conduisant au pont S. Giorgio. Ces appartements étaient reliés par un corridor aux pièces occupées autrefois par Isabelle près de la « Camera degli Sposi ». Un jardin en terrasse et une loggia ouverte surmontaient le toit du côté du lac. Le 7 octobre, Ippolito Calandra écrivit au Duc pour lui rendre compte d'une visite faite par sa mère aux constructions nouvelles et de la grande satisfaction qu'elle avait exprimée.

« Hier, Madame Illustrissime vint au Castello et désira tout visiter. Elle a été très satisfaite ; elle est sortie sur la nouvelle terrasse, qui lui plaît infiniment, et y est restée plus d'une heure à admirer le panorama. « Ah ! si, « de mon temps, s'écria-t-elle, j'avais eu une aussi belle terrasse, je ne me « serais jamais plainte d'avoir à habiter le Castello ! » Son Excellence a visité le jardin, puis la loggietta dont elle a beaucoup goûté le plan et le dessin. Elle désirait descendre ensuite dans les chambres, mais elle n'a pas osé s'aventurer sur les marches de bois glissantes, bien qu'une rampe y ait été posée. Isabelle (dame de compagnie de la Marquise), et Madonna Paola y sont alors descendues avec les jeunes filles, et Isabelle a ensuite raconté exactement à Madame votre mère comment les chambres étaient arrangées. Elle approuve infiniment le tout et déclare que Votre Excellence ne pouvait agrandir plus habilement et plus commodément le Castello. »

Quelques jours après, Ippolito écrivit de nouveau au Duc que la Marquise était revenue voir les appartements pour disposer les tentures et le mobilier et qu'elle avait inspecté les chambres préparées pour les femmes de la Duchesse et la nouvelle cour du côté du pont.

« Elle a de nouveau exprimé une vive satisfaction et elle riait en me disant : « Ah ! Ippolito, si de mon temps nous avions eu, moi et « mes dames, de pareils logements, combien nous nous serions trouvées pri- « vilégiées ! (1) »

En recevant cette lettre, Frédéric écrivit de Casale pour ordonner la construction d'un passage couvert afin de relier l'ancien *studio* aux nouveaux appartements, car il n'approuvait pas l'escalier de bois, et plus tard il fit placer des marches en pierre qui conduisaient à la terrasse et aux jardins suspendus. Sur le conseil de Jules Romain, les murs des nouvelles pièces n'étaient pas peints, mais seulement émaillés en blanc et ornés de tableaux, tandis que les portes et les manteaux de cheminées étaient tendus de cuir de Cordoue.

(1) S. Davari, *Arch. St. Lomb.*, 1895.

« De cette façon, » écrivait le peintre, « les chambres seront prêtes lorsque Votre Excellence arrivera, et son Altesse la Duchesse pourra en profiter dès cet hiver, car elles ont vraiment très bonne apparence ; on pourra ensuite les peindre lorsque la belle saison viendra (1). »

Jules Romain et Isabelle choisirent avec le plus grand soin les tableaux qui devaient être suspendus dans les nouveaux appartements. Le 14, Jules Romain annonce que les fenêtres sont toutes vitrées et que les tableaux sont accrochés aux murs dans de beaux cadres dorés. Quinze jours après, Ippolito Calandra envoie à son maître une liste des chefs-d'œuvre choisis par la Marquise pour orner la *Camera delle Arme*, nouvelle salle ainsi nommée à cause des armoiries de François et d'Isabelle, de Frédéric et de sa femme qui étaient reproduites sur les murs.

« Les tableaux placés dans cette salle, » écrit-il, « sont : le portrait de Votre Excellence par Messer Jules, celui du Pape Léon X par Raphaël qui vous a été donné par Sa Sainteté Clément VII, le portrait de Votre Excellence par Messer Titien et celui que Raphaël d'Urbin fit de Votre Excellence à Rome, ainsi que le tableau qui fut offert par un Vénitien, représentant une Dame et son enfant, et qui fut tant admiré par Messer Jules, et enfin le splendide *Saint Jérôme* peint à l'huile en Flandre et acheté par Votre Excellence. Toutes les peintures sont pourvues de cadres dorés et sont d'un très bel effet. Dans le *camerino* de la Duchesse, nous pourrions peut-être placer six peintures : le *Christ en raccourci* de Mantegna, le *Saint Jérôme* de Messer Titien, la *Sainte Catherine* de Messer Jules et le Léonard de Vinci qui vous a été offert par le Comte Nicola. Elles se présenteraient très bien dans cette pièce (2). »

Ces quelques lignes si souvent citées témoignent de la richesse de la collection des Gonzague à l'époque d'Isabelle. Le portrait du Pape Léon X et de ses deux Cardinaux n'était pas l'original peint par Raphaël, mais une copie d'Andrea del Sarto, dont nous avons déjà parlé (3). Le portrait de Frédéric en armure, par le Titien, était cette œuvre superbe exécutée par le maître vénitien au printemps de 1530, et que Charles-Quint avait trouvée encore plus belle que toutes celles qu'il venait d'admirer à Mantoue. Ce portrait, qui, d'après Vasari, « semblait être la vie même » (4), et qui, au moment de l'inventaire de 1627, fut évalué 150 ducats, disparut malheureusement pendant le sac de

(1) Gaye, *Carteggio*, II, p. 228.
(2) Pungileoni, *Elogio di Raffaelle*, p. 182 ; Luzio, *Arch. d. Arte*, I, p. 181.
(3) Voir ci-dessus, page 346.
(4) *Vite*, V, p. 42.

Mantoue et ne se trouva pas parmi les œuvres d'art vendues à Charles Ier. A côté de ce chef-d'œuvre, Calandra mentionne le précieux petit portrait de Frédéric enfant peint par Raphaël à Rome et qui, nous l'avons dit, avait été retrouvé par Castiglione quelques années auparavant (1). Le *Saint Jérôme* du Titien avait été envoyé de Venise au Duc en 1531. Nous ne savons rien de certain au sujet du Léonard de Vinci qui avait été offert à Frédéric par le Comte Nicola Maffei, et nous pensons qu'il s'agit d'une « Tête de femme aux cheveux ébouriffés » (*scapigliata*), seule œuvre de ce maître mentionnée dans l'inventaire de 1627. Enfin, dans le portrait d'*Une dame avec son enfant* par un artiste vénitien inconnu, qui conquit les suffrages de Jules Romain, nous pouvons reconnaître la toile où l'on a quelquefois vu le portrait même d'Isabelle d'Este et de son fils. Cette supposition est fondée surtout sur la coiffure en turban mise à la mode par la Marquise et adoptée à Milan et à Venise. Une reproduction de ce portrait se trouve à la galerie de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Une autre appartient à M. Ludwig Mond, de Londres, et l'on en trouve plusieurs répliques dans divers musées d'Italie. Le portrait original décora pendant de longues années les murs du palais ducal de Mantoue, et il appartient certainement à l'école vénitienne, mais on ne saurait affirmer qu'il représente la Marquise Isabelle.

Isabelle était donc très absorbée, ainsi que Jules Romain, par les préparatifs de la réception de la nouvelle mariée. Frédéric avait donné l'ordre que les décorations et les fêtes fussent prodiguées, et un impôt volontaire pour pourvoir à ces dépenses avait été levé sous le nom de cadeau de noce du Duc. Mais des murmures s'élevèrent à cette occasion parmi les sujets du Duc, et la mère de Castiglione, Louise de Gonzague, fut parmi ceux qui déclarèrent avoir le regret de ne pouvoir rien payer.

Isabelle discutait chaque détail avec son ardeur habituelle. « Madame, » écrivait Jules Romain au Duc, « trouve qu'un grand pont couvert devrait être construit pour relier le pont S. Giorgio au Castello. » De son côté l'architecte proposait qu'un escalier permanent fût construit depuis les bords du lac, où la mariée devait atterrir, jusqu'à un portique où Madame et ses dames d'honneur la recevraient. On pourrait peindre en blanc les murs de ce portique, les orner de guirlandes de verdure, de draperies bleues, avec quelques broderies de façon à l'embellir pour ce jour-là, sans entraîner de grandes dépenses. Un arc de triomphe, semblable à ceux élevés en l'honneur de la visite de l'Empereur, pourrait être construit en face du Castello.

(1) Voir ci-dessus, pages 304-305.

Cl. A. Premi.

MANTOUE : LE CASTELLO (XIV^e SIÈCLE), VU DU LAC.

« Il y aurait largement place, » disait-il, « pour Madame et toutes les nobles dames de Mantoue. S'il y avait de la pluie, du tonnerre ou des éclairs, elles se trouveraient abritées et l'on pourrait aménager de grandes et belles fenêtres en face du lac, en sorte qu'elles assistassent à l'arrivée des barques si impatiemment attendues. Les carrosses y seraient rangés afin que, aussitôt après la réception de la mariée, les dames pussent se rendre à la Piazza du Dôme (1). »

Mais, avant que ce projet pût être réalisé, une terrible inondation, telle qu'on n'en avait jamais vu en Lombardie, vint interrompre tous les préparatifs de fête et causer une panique générale. Il y eut à la fin d'octobre une semaine de pluies violentes. Le Pô, qui se trouvait exceptionnellement bas pour l'époque, monta subitement de plusieurs pieds et inonda toute la contrée entre Governolo et Mantoue. Le Mincio et l'Oglio débordèrent à leur tour. Sacchetta et Borgoforte furent submergés, beaucoup de villages et de maisons détruits. Les dégâts furent immenses, et Mantoue se trouva pendant plusieurs jours dans une situation très périlleuse.

« La pluie continue toujours, » écrivait Benedetto Agnello au Doge de Venise, « et de tous côtés nous parviennent de mauvaises nouvelles. Le cours inférieur de toutes les rivières a beaucoup monté, plusieurs villes ont été inondées, beaucoup de bâtiments ont été détruits, ce qui me fait croire que Dieu, dans sa colère, a permis ce malheur en châtiment de nos péchés. »

Isabelle fit preuve en ces circonstances de son courage et de sa présence d'esprit habituels. Elle manda les principaux fonctionnaires, nomma des commissaires spéciaux pour réparer les digues et préserver la cité.

« Madame Illustrissime, » écrivait Agnello, « ainsi que Votre Sublimité peut l'imaginer, a éprouvé une grande détresse en voyant la terrible calamité qui est si subitement venue fondre sur son État. Elle est surtout désolée d'apprendre les dommages dont vous avez souffert, ainsi que les gentilshommes de Venise, à la suite de la rupture des digues du Pô à Sacchetta, et elle a fait prendre toutes les précautions possibles pour empêcher l'extension du fléau. Un très grand nombre d'ouvriers travaillent nuit et jour pour réparer à cet endroit les digues, et s'il est au pouvoir des hommes d'arrêter le désastre, Votre Sublimité peut être certaine que la chose sera faite. Mais Dieu et le Destin ont voulu ce malheur et il ne nous appartient pas de leur résister (2). »

(1) Gaye, *op. cit.*, II, p. 233-242.
(2) M. Sanuto, *Diarii*, LV, p. 110-111.

L'inondation se retira peu à peu et les dégâts furent réparables, mais l'entrée solennelle du Duc et de sa femme dut être remise à plus tard et ne put avoir lieu que le 16 novembre. La Duchesse s'étant trouvée sérieusement souffrante, on abréga la cérémonie de sa réception. Le Duc de Milan, qui avait été invité à assister aux fêtes, resta à Vigevano, et Isabelle, entourée de ses fidèles sujets, fut seule à accueillir la jeune femme de Frédéric, dans la splendide demeure où sa venue était attendue depuis si longtemps.

CHAPITRE XLI

ANNEXION DU MONTFERRAT AU DUCHÉ DE MANTOUE

1531-1536

ISABELLE A VENISE. || MORT DE MARGUERITE CANTELMA. || MARIAGE DE FERDINAND DE GONZAGUE. || LA DUCHESSE MARGUERITE PALÉOLOGUE. || L'ARIOSTE ET BERNARDO TASSO ENVOIENT LEURS POÈMES A LA MARQUISE. || DEUXIÈME VISITE DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT A MANTOUE. || MARIAGE ET MORT DU MARQUIS DE MONTFERRAT. || SES ÉTATS SONT ANNEXÉS A MANTOUE. || NAISSANCE DU FILS DU DUC FRÉDÉRIC. || LE TITIEN FAIT LE PORTRAIT D'ISABELLE D'APRÈS UN ORIGINAL DE FRANCIA.

Isabelle prit pour la dernière fois une part active aux affaires publiques à l'occasion du mariage de son fils aîné. Sa vigoureuse constitution commençait à faiblir et elle sentait peu à peu le poids des années. En août 1531, elle rédigea son testament (1), et au printemps suivant, après son séjour habituel à Venise, elle alla prendre les bains d'Albano.

Le 22 mai, la Marquise perdit une de ses plus anciennes amies, Marguerite, veuve de Sigismondo Cantelmo, Duc de Sora, qui avait passé les dernières années de sa vie à Mantoue. Elle léguait à Isabelle sa grosse fortune en la priant de fonder un couvent de chanoinesses pour venir en aide aux femmes sans fortune appartenant à la noblesse et de faire construire dans l'église S. Maria della Presentazione un monument à la mémoire de Sigismondo et de ses fils (2). Ses volontés furent fidèlement accomplies et le tombeau imposant des Cantelmi, exécuté en 1534 sur les plans de Jules Romain, se voit encore dans une chapelle de S. Andrea, à Mantoue. La Marquise fut donc à juste titre contrariée lorsque son fils Ferdinand lui écrivit pour lui emprunter une forte somme d'argent en invoquant cet important héritage.

(1) Luzio e Renier, *Mantova*, p. 282.
(2) D'Arco, *Notizie d'Isabella*, p. 221.

« Si je ne me rendais compte, » lui répondit-elle, « que vous ajoutez évidemment foi à la légende qui me représente comme considérablement enrichie par le legs de Signora Cantelma, je serais fort surprise de la hardiesse avec laquelle vous ne craignez pas de m'emprunter 3 000 ducats. Vous savez qu'il n'a jamais été dans mes habitudes de thésauriser; pourtant, si le bruit qui court était fondé, je n'aurais pas fait de difficulté pour vous satisfaire ! (1) »

Ferdinand avait toujours été le plus prodigue des fils d'Isabelle et celui qui se faisait le moins de scrupules de lui demander de l'argent. Mais il venait d'épouser une riche héritière, Isabelle de Capoue, fille du Duc de Tremoli, et avait acheté à la famille Torelli la principauté de Guastalla, au sud de Mantoue. La résistance d'Isabelle était donc fondée.

Les mariages des deux fils de la Marquise furent très heureux. Isabelle voua une grande tendresse à sa belle-fille, Marguerite Paléologue. Cette douce et vertueuse princesse, sans posséder des dons exceptionnels et sans chercher à se faire remarquer, ne tarda pas à conquérir l'amour de son mari et de ses sujets. Dans les premières années de sa vie conjugale, la jeune Duchesse eut beaucoup à souffrir de l'insolence et de la haine d'Isabelle Boschetti, qui gardait encore une part de son influence sur Frédéric. Cette rivalité ne tarda pas à avoir des conséquences tragiques. Le bruit courut à Mantoue que la mère de la Duchesse, la Marquise Anna, indignée des insolences que sa fille avait à supporter, avait cherché à empoisonner la maîtresse du Duc. A la suite de cette tentative, François de Gonzague, mari d'Isabelle Boschetti, entra dans une conspiration contre Frédéric, mais il fut trahi et mis à mort à Ferrare (2).

Pendant l'automne de 1531, la Marquise retourna à Venise, et son vieil ami l'Arioste lui envoya un exemplaire de la troisième édition de l'*Orlando furioso*. En 1507, au moment de la naissance de son fils Ferdinand, le poète lui avait lu quelques chants de cette œuvre encore inédite, et dès qu'elle fut imprimée, en 1516, il était venu en personne à Mantoue l'offrir à Isabelle. L'édition nouvelle contenait le passage fameux écrit en l'honneur de la maison d'Este et de la Marquise.

Amie des Arts et des Lettres et telle
Que je ne saurais dire si elle est plus gracieuse
Que belle, ou plus sage que vertueuse,
Ou plus libérale que magnanime, Isabelle !
. . . . . .

(1) Luzio, *Nuova Antologia*, 1896.
(2) G.-B. Intra, *Arch. St. Lomb.*, 1887.

Je veux qu'à l'avenir, ton nom
Soit synonyme d'intelligence sublime,
De beauté, distinction, courtoisie et sagesse,
Marqué enfin du signe de la perfection,
De sorte que tous les écrivains trouvent matière
A célébrer ce nom illustre et noble,
Et que le Parnasse, le Pinde et l'Hélicon,
Renvoient indéfiniment aux échos : Isabelle ! Isabelle ! (1).

Isabelle remercia chaleureusement l'Arioste et lorsque, l'année suivante, Charles-Quint vint de nouveau à Mantoue, elle invita le poète à s'y trouver. L'Arioste offrit à Sa Majesté Impériale un exemplaire de son *Orlando*. Il devait mourir sept mois plus tard, le 6 juillet 1533, pleuré à Mantoue autant qu'à Ferrare.

Vers le même temps, un vieil ami d'autrefois, Bernardo Tasso, l'auteur des *Amadigi*, envoya à Isabelle un exemplaire de ses poèmes intitulé *Il libro degli amori*, le 5 décembre 1531, avec la lettre suivante :

« Je n'attacherais que peu de prix à l'éloge ou au blâme que ces vers pourraient m'attirer, s'ils n'étaient pas auparavant soumis au jugement de Votre Excellence qui est parfait en ces questions comme en tant d'autres. Si mes vers sont assez heureux pour mériter votre approbation, ils me deviendront beaucoup plus chers et précieux. Je prie Votre Excellence de les agréer et, lorsque vous aurez un moment de liberté, prenez et lisez mes pauvres vers. Et soyez assez bonne pour excuser mes folies en vous souvenant que j'ai été depuis mon enfance le serviteur de Votre Excellence et que je le demeurerai toujours, ainsi que je le prouverai par mes actes, s'il m'est donné de demeurer encore quelque temps sur cette terre. Je me recommande humblement à Votre Excellence, et je prie Dieu qu'elle puisse jouir d'une longue et heureuse vie (2). »

(1) *D'opere illustre e di bei studi amica*
Ch'io non so ben se più leggiadra e bella,
Mi debba dire, o più saggia e pudica,
Liberale e magnanima Isabella.
. . . . . .
Per l'avvenir vo che ciascuna ch'aggia
Il nome tuo, sia di sublime ingegno
E sia bella, gentil, cortese e saggia,
E di vera onestade arrivi al segno ;
Onde materia agli scrittori caggia
Di celebrare il nome inclito e degno,
Talchè Parnaso, Pindo ed Elicone,
Sempre Isabella, Isabella risuona.
(*Orlando furioso*, Cantos XXIX, 29, et XLII, 59).

(2) D'Arco, *op. cit*, p. 323.

La Marquise, dont l'amitié pour Bernardo Tasso avait grandi lors de ses fréquents séjours à Ferrare, apprécia fort cet hommage et elle lui exprima sa reconnaissance.

Bernardo fut nommé plus tard, en 1563, gouverneur d'Ostiglia par le petit-fils d'Isabelle, le Duc Guglielmo, et mourut six ans plus tard dans les bras de son célèbre fils, Torquato Tasso.

Le 7 novembre 1532, le Duc de Mantoue eut à nouveau la visite de Charles-Quint qui amena avec lui une nombreuse suite de gardes bourguignons, de bagages, de chevaux et de chiens de chasse. Ferdinand et son cousin Louis de Gonzague de Borgoforte étaient les compagnons inséparables de l'Empereur. Ils s'entretenaient gaiement et familièrement avec lui, mais les Vénitiens remarquèrent qu'avec le Duc d'Urbin il parlait toujours guerre et politique, tandis qu'avec Frédéric il n'était question que de chasses et de divertissements. Le Duc avait résolu cette fois de donner une série de représentations théâtrales au Castello et demanda à sa mère la permission d'aménager la suite de ses appartements du rez-de-chaussée, de façon à y organiser une scène (1).

Messer Jules et Calandra eurent encore l'occasion de se distinguer. A la demande de Frédéric, le Titien envoya un habile et « très agréable artiste » nommé Vincenzo de Brescia qui peignit une grande toile représentant des villages, des maisons, et un Empereur à cheval, escorté de gardes montés sur des coursiers arabes. Cette toile était suspendue au plafond par des cordes d'or et de soie (2). Messer Jules, « bien que peu versé dans de semblables matières, déploya aussi une habileté et une ingéniosité rares ». Il peignit des perspectives et des paysages remarquables.

« Jamais, » s'écrie Vasari, « on ne vit des mascarades aussi splendides et des costumes aussi variés que ceux dessinés par ce maître pour les joutes, les cavalcades et les tournois qui eurent lieu à cette occasion et qui étonnèrent l'Empereur Charles-Quint et tous ceux qui y assistèrent (3). »

Les magnifiques décorations des nouvelles salles du Castello, et surtout le portrait du Duc par le Titien, firent une impression plus profonde encore sur le monarque; il avoua à plusieurs reprises qu'il aimerait

(1) M. Sanuto, *Diarii*, LVII, p. 227, etc.
(2) D'Ancona, *Teatro*, II, p. 430, etc.
(3) *Vite*, V, p. 335.
(4) P. Aretino, *Lettere*, I, p. 257.

avoir son propre portrait peint par ce grand maître (4). Sur quoi Frédéric envoya un courrier exprès à Venise prier le Titien de venir immédiatement à Mantoue, et — trait qui rappelle le caractère pratique de sa mère — il ajoute un *post scriptum* demandant au peintre d'apporter avec lui du poisson. Le Titien, ne pouvant quitter immédiatement Venise, proposa d'aller rejoindre l'Empereur à Bologne, lorsque le monarque s'y rendrait, en décembre, pour y rencontrer le Pape.

Le jour de la fête de saint André, fut célébrée une messe solennelle à laquelle assistèrent les Ducs de Ferrare, d'Urbin, de Milan et de Mantoue. Le Marquis del Vasto y reçut l'ordre de la Toison d'Or. Le 5, un bal fut donné au Castello; la Marquise Isabelle était assise à la table de l'Empereur, remplaçant sa belle-fille souffrante. On avait décidé de faire à Gonzague une dernière partie de chasse, lorsqu'une forte chute de neige arrêta l'exécution de ce projet; le Duc ordonna alors que l'on préparât des traîneaux à la mode allemande. Mais on apprit l'arrivée imprévue du Pape à Bologne et Charles-Quint ne put s'attarder plus longtemps à Mantoue. « Toutes les dames, » écrit Sanuto, « se réjouissaient à l'avance de ce plaisir nouveau ; elles maudirent l'arrivée du Pape qui les privait de ce divertissement (1). »

Vers le milieu du mois, l'Empereur se mit donc en route, escorté par les Ducs de Mantoue, de Ferrare et de Milan, et se rendit à Bologne en s'arrêtant à Borgoforte, à Gonzague et à Correggio où il fut l'hôte de Véronique Gambara.

Avant de quitter l'Italie, l'Empereur s'occupa du mariage de Donna Julie d'Aragon, ancienne fiancée du Duc de Mantoue, avec Giovanni Giorgio, le vieil et infirme Marquis de Montferrat. Le mariage fut célébré en grande pompe à Ferrare en avril, et, le 21, la mariée fit son entrée solennelle à Casale. Mais son époux était si malade qu'il ne put quitter sa chambre et mourut huit jours après. L'Infante retourna auprès de sa mère à Ferrare. La lignée mâle des Paléologue étant éteinte, le Duc de Mantoue fit valoir les droits de sa femme, seul enfant du Marquis Guglielmo, sur le Montferrat, et l'emporta, malgré l'opposition du Marquis de Saluces et du Duc de Savoie.

En 1536, un décret impérial accordait à Frédéric et à ses héritiers le titre de Marquis de Montferrat et annexait cette riche province au duché de Mantoue.

Le 13 mars 1533, la Duchesse Marguerite donna le jour à un fils qui

(1) M. Sanuto, *op. cit.*, p. 334.

reçut le nom de François et fut tenu sur les fonts baptismaux par sa grand'mère, Isabelle. La naissance tant désirée d'un héritier fut célébrée par des réjouissances publiques qui durèrent trois jours. La jeunesse bruyante de Mantoue, pour manifester son allégresse, fit un immense feu de joie dans lequel furent précipités les portes des boutiques, les stalles du Palais de Justice avec les documents qu'elles contenaient, et même les chaises de la cathédrale (1).

Alfonso d'Avalos, Marquis del Vasto, le puissant favori et compagnon de l'Empereur, s'était lié d'une étroite amitié avec le Duc de Mantoue et celui-ci avait chargé le Titien de peindre le groupe allégorique représentant del Vasto et sa famille. Cette belle œuvre, qui fut longtemps l'un des ornements du palais de Mantoue, passa dans les mains de Louis XIV après la vente des tableaux de Charles Ier et figure actuellement au Louvre.

Au mois de mars 1533, Isabelle, attentive à obliger ce très haut personnage, écrivait à Tucca, secrétaire de celui-ci, la lettre suivante :

« Il y a quelque temps, j'ai lu une lettre écrite par vous à mon ami le Comte Nicola Maffei, dans laquelle vous lui disiez que l'illustre Seigneur Marquis del Vasto désirait posséder mon tableau de Sainte M. Madeleine pour l'offrir à la Marquise di Pescara (Vittoria Colonna). Comme il n'est rien au monde que je ne donnerais à Son Excellence, j'ai éprouvé la plus grande satisfaction à cette nouvelle. Je lui aurais envoyé tout de suite le tableau, si, désirant garder une réplique de l'œuvre, il ne m'avait pas fallu attendre que le peintre pût la copier. Maintenant que la copie est terminée, je vous envoie par le porteur l'original que je vous prie d'offrir en mon nom au Seigneur Marquis, en lui disant combien je voudrais que cette toile fût encore meilleure, bien que le fait qu'elle plaise à la Marquise soit une preuve de sa beauté. Je vous prie de lui donner l'assurance que, ainsi qu'il le sait déjà, tout ce que je possède est à son service (2). »

En se séparant d'un de ses plus beaux tableaux pour être agréable au favori de l'Empereur, Isabelle suivait l'exemple de son frère Alphonse qui permit au Secrétaire impérial, Covos, de choisir plusieurs des plus beaux Titiens qui se trouvaient à Ferrare, entre autres son portrait et celui de son fils Hercule. Nous ne savons malheureusement pas de quel peintre était la *Madeleine* qui passa ainsi entre les mains de Vittoria Colonna.

Le Titien exécuta certainement vers cette époque une autre com-

(1) M. Sanuto, *op. cit.*
(2) Luzio, *Rivista Mantovana*, I, p. 19.

mande d'Isabelle. Ce fut le propre portrait de la Marquise qui se trouve actuellement dans la Galerie impériale de Vienne. Ce portrait qui représente la Marquise dans tout l'épanouissement de sa beauté, bien qu'il ait été peint en 1536, alors qu'elle avait soixante ans passés, a toujours intrigué les critiques et les historiens. De nouveaux documents trouvés aux archives de Gonzague et mis au jour par M. Luzio expliquent l'énigme et éclairent toute cette question (1). Le Titien avait déjà, nous l'avons vu, fait un portrait d'Isabelle à l'âge de cinquante-cinq ans, alors que ses traits et sa personne avaient perdu la grâce de la jeunesse, mais le Duc, dans son affection pour sa mère, aurait désiré que son peintre favori peignît le portrait de la Marquise à la fleur de l'âge. Isabelle se souvint alors du portrait, si admiré autrefois, que Francia avait fait d'elle en 1511 et que, à son grand regret maintenant, elle avait donné jadis à Gianfrancesco Zaninello. Sur sa demande, le frère du collectionneur ferrarais, dans les mains duquel était passé le portrait de Francia après la mort de Gianfrancesco, prêta au Titien la précieuse peinture que le grand maître promit de copier aussi vite que possible. La négociation fut menée par l'entremise d'un correspondant habituel d'Isabelle à Ferrare, l'humaniste Stabellino, qui signe en général ses lettres « Apollo » ou « Demogorgon ». Le 3 mars 1534, ce dernier lui adressa la lettre suivante du palais Schifanoia où il résidait alors avec la Duchesse Renée, pour lui demander de renvoyer le portrait :

« Chère et très honorée Dame. Il y a trois ou quatre mois, Votre Excellence m'a prié de demander votre portrait à Zaninello, frère de feu Giovanni Francesco Zaninello, afin que je puisse vous l'adresser à Mantoue avec la promesse qu'il lui serait renvoyé un mois après. Je lui ai donc demandé ce portrait, il me l'a donné volontiers et je l'ai envoyé à Votre Altesse. Mais il ne m'a jamais été rendu, Zaninello m'en a parlé plusieurs fois et m'a prié de vous écrire et de vous le redemander instamment. Il désire le conserver, si vous n'y voyez pas d'objections, pour l'amour de vous et en souvenir de l'attachement dévoué qu'il a pour vous depuis longtemps et qu'il aura toujours. Votre serviteur, *Apollo.* »

Au reçu de ce billet, Isabelle écrivit tout de suite à Benedetto Agnello, à Venise :

« Puisque le possesseur du portrait que Messer Titien vient de copier désire instamment le recouvrer, nous vous prions de reprendre le tableau au

(1) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 432.

peintre et de nous l'envoyer par une personne sûre et prudente, emballé de telle sorte qu'il ne courre aucun risque d'être endommagé. Mantoue, 6 mars 1534. »

Mais le Titien n'avait naturellement pas encore commencé le portrait qu'il devait faire d'après l'original de Francia, et deux ans se passèrent encore avant qu'il eût terminé son œuvre. Le 5 mai 1536, lorsque l'Empereur revint en Italie et que le Duc de Mantoue alla à sa rencontre à Asti, Isabelle renouvela une fois de plus sa demande et pria Agnello de réclamer le portrait au Titien. L'Ambassadeur répondit de Venise :

« Le Titien n'est pas ici, il est parti il y a quelques jours pour Mantoue, afin d'accompagner le Duc à la Cour et de retourner ensuite avec lui à Mantoue, où Votre Excellence le verra avant moi et pourra lui parler du portrait de Zaninello et lui donner l'ordre de le renvoyer dès qu'il sera rentré chez lui. »

Le 29 mai, Isabelle accuse réception du portrait du Titien qui lui était enfin parvenu :

« Notre portrait de la main du Titien nous plaît infiniment ; nous nous demandons si nous avons vraiment été aussi belle, même à l'âge où il nous représente. Nous avions songé à indemniser le Titien pour toute la peine qu'il a prise, mais nous avons décidé d'attendre jusqu'à ce qu'il ait renvoyé le portrait de Zaninello, que vous le supplierez de rendre à ces Messieurs qui l'attendent avec une impatience, il faut l'avouer, bien légitime (1). »

Ce second portrait d'Isabelle par le Titien fut également copié par Pierre-Paul Rubens lorsqu'il vint à Mantoue au commencement du XVII[e] siècle. Cette réplique fut gravée par Vorsterman avec l'inscription suivante: « *Isabella Estensis, Francisci Gonzagae, March. Mantovae, uxor. E. Titiani prototypo. P. P. Rubens, ex.* » La gravure reproduit fidèlement le portrait du Titien qui fut apporté à Vienne avec la collection de l'Archiduc Léopold. La belle et jeune princesse qu'il représente avec son riche costume est sans aucun doute Isabelle d'Este telle que Francia la peignit vingt-cinq ans avant le Titien. Ses traits ont une ressemblance frappante avec ceux de sa fille Éléonore, le bleu clair de ses yeux nous rappelle qu'Isabelle avait reproché à l'artiste de ne pas les avoir peints assez foncés. Nous retrouvons sur ses cheveux ondulés

(1) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 432.

le reflet doré qui suggérait à Equicola et à Trissino une comparaison avec les radieuses boucles de la Laure de Pétrarque. Elle porte la coiffure de pierreries qu'elle affectionnait, et le dessin des nœuds entrelacés que Niccolo da Correggio et Léonard de Vinci avaient fait pour elle se retrouve sur la broderie d'or et d'argent de ses manches bleu pâle. Une *camora* ou pelisse en velours noir doublée d'hermine est jetée sur ses épaules, une guimpe de mousseline blanche ruchée fait ressortir l'éblouissante beauté de la peau; des boucles d'oreilles et une agrafe de perles à sa coiffure sont ses seuls bijoux. Ce portrait, admirablement peint, nous donne une idée des traits d'Isabelle et nous montre l'élégance de sa mise, mais il n'a pas la vie et le caractère du dessin de Léonard de Vinci. Il n'a pas non plus la force qui distingue la copie faite par Rubens du premier portrait du Titien. Nous sentons que la belle Marquise n'a pas posé pour ce portrait, que Francia et le Titien ont travaillé sur les données d'un autre artiste, et nous cherchons vainement dans leur œuvre le reflet de la vive intelligence qu'évoque le souvenir d'Isabelle.

CHAPITRE XLII

LES DERNIÈRES ANNÉES D'ISABELLE

1531-1537

RELATIONS D'ISABELLE AVEC FERRARE. || LETTRES DE STABELLINO. || LA DUCHESSE RENÉE DE FRANCE ET SA FILLE ANNE D'ESTE. || MORT DU DUC ALPHONSE. || EXCURSION D'ISABELLE AU LAC DE GARDE. || SES NAINS FAVORIS. || LE GOUVERNEMENT DE SOLAROLO. || ÉLÉONORE D'URBIN. || MARIAGE DE SON FILS GUIDOBALDO. || ÉTOFFES BRODÉES ET COIFFURES FABRIQUÉES A MANTOUE. || LE SERVICE DE TABLE EN MAJOLIQUE. || LES PLATS DU MUSÉE CORRER A VENISE ET DU BRITISH MUSEUM A LONDRES. || LE CARDINAL DE GONZAGUE ENVOIE A SA MÈRE UNE MÉDAILLE D'ARISTOTE. || ISABELLE S'OCCUPE DE JARDINAGE. || SES JARDINS A PORTO. || TRISSINO LUI EMPRUNTE SON JARDINIER POUR SA VILLA DE CRICOLI.

Le grand attachement d'Isabelle pour sa famille s'accrut encore pendant les dernières années de sa vie. Elle garda un culte fidèle pour la demeure de son enfance et pour ses amis d'autrefois. Elle recevait chaque semaine des lettres de Girolamo de Sestola et du spirituel nouvelliste Stabellino, qui la tenaient au courant de tout ce qui se passait à Ferrare. Le Duc Alphonse avait enfin repris possession de Modène et de Reggio, et grâce à l'ère de paix et de prospérité qui s'ouvrait, la Cour avait retrouvé sa gaieté de jadis. Les lettres de Stabellino abondent en descriptions des fêtes qui eurent lieu au palais de Schifanoia et des toilettes portées par la Duchesse Renée et ses dames d'honneur. Isabelle désirait être informée des moindres détails, et le nouvelliste s'efforçait de satisfaire sa curiosité. Il lui raconte la réception offerte un soir à Schifanoia par la Duchesse Renée aux dames de sa Cour ; elle-même était vêtue d'une robe de satin bleu avec un très haut col à la mode française et des manches fendues « pour laisser voir la chemisette blanche, semblable à celles que portent nos dames ». Elle portait une résille d'or et un petit béret de velours noir surmonté d'une plume blanche. Six de ses dames étaient habillées

de satin noir et six autres de cramoisi avec le même béret de velours et la résille d'or, tandis que les filles de la Reine de Naples étaient vêtues à la mode italienne avec des corsages très décolletés. La semaine suivante, Renée se montra dans le parc de Belfiore portant une robe de satin noir à la française et un béret à la façon de Mantoue, ce qui motiva les commentaires de ses invités. « On dit, » remarque Stabellino, « qu'elle porte cette coiffure pour cacher ses oreilles ou bien plutôt à cause du froid (1) ».

Quelques mois plus tard, il raconte que Mme de Soubise a persuadé à la Duchesse d'abandonner la mode portugaise alors en vogue en Italie, et de revenir à la mode française. « Toutes nos dames, » ajoute-t-il, « trépignent d'impatience de voir quelles modes elle adoptera, car elles sont prêtes à la suivre. »

L'influence de Mme de Soubise ne se bornait pas malheureusement aux questions de toilette : elle devint la cause de conflits sérieux qui aboutirent à sa disgrâce et à son départ pour la France. Mais, tant que vécut le Duc Alphonse, Renée eut une existence assez tranquille, et en novembre 1533, la naissance d'un fils fut marquée par de grandes réjouissances. L'enfant reçut le prénom de son grand-père et eut pour parrain le Pape Clément VII. Deux ans auparavant, la Duchesse avait donné le jour à une fille qui reçut au baptême le nom d'Anna, en souvenir de sa grand'mère Anne de Bretagne. On lui trouvait une ressemblance frappante avec sa grand'tante Isabelle.

Le 24 janvier 1532, l'excellent Sestola écrivait à Isabelle :

« Notre Dame la Duchesse est allée aujourd'hui en litière assister au tournoi de Schifanoia. Elle m'appela pour marcher à ses côtés et me demanda ce que je pensais de sa fille qui est vraiment une enfant magnifique. Elle m'a raconté que Monseigneur avait dit qu'elle ressemblait un peu à Votre Excellence lorsqu'elle était petite fille. J'ai répondu que c'était aussi mon sentiment et que j'avais vu à Mantoue le portrait de Votre Seigneurie qui ressemble certainement à la petite princesse. La Duchesse m'a dit d'écrire immédiatement à Votre Excellence et de vous prier de lui envoyer ce portrait que j'ai vu dans la maison de « la Brogna », lorsque nous avons assisté au baptême de son fils. Ce portrait, si je m'en souviens bien, représente Votre Altesse enfant avec une guirlande ou une couronne retenue par une agrafe sur le front. Je pense que c'est vous qui l'avez donné à Brogna, parce que c'est vous qui me l'avez montré lorsque nous étions chez elle. Votre Excellence veut-elle avoir la bonté de demander le portrait à Brogna

(1) Fontana, *op. cit.*, I, p. 144.

et de me l'envoyer? Lorsque la Duchesse l'aura vu, je promets de le réexpédier sans faute. L'enfant est magnifique et la Duchesse ne la perd jamais de vue (1). »

Isabelle envoya le portrait à Ferrare par le courrier suivant, avec ce billet :

« J'envoie mon portrait pour être agréable à la Duchesse, et je pense que c'est celui dont vous parlez, car il a été fait lorsque j'avais trois ans. Vous pourrez ainsi juger s'il a quelque ressemblance avec la fille de Son Excellence; plaise à Dieu que le Duc lui trouve quelques points de comparaison avec moi, j'en serais enchantée. J'ai donné à restaurer au peintre de la Cour un autre portrait qui a été exécuté après mon mariage ; il vous l'enverra dès qu'il l'aura terminé, mais je serais bien aise que ces deux portraits me fussent renvoyés. Recommandez-moi à la Duchesse. »

Le 8 février, Girolamo annonça que les deux portraits lui étaient bien parvenus :

« Je les ai tout de suite apportés à la Duchesse qui en a été plus enchantée encore que je ne le saurais dire et a fait immédiatement la comparaison avec l'enfant. Certainement votre portrait lui ressemble beaucoup, le bas du visage depuis le nez est exactement le vôtre. Tous ceux qui voient votre portrait sont frappés de cette ressemblance, et Son Excellence demande à le garder jusqu'à la fin du Carnaval (2). »

Avant de restituer les portraits, le Duc en fit faire des copies. Isabelle en fut très flattée et s'intéressa spécialement à cette petite Anne d'Este qui devint plus tard la femme du Duc François de Guise et transmit aux héritiers de la maison de Lorraine les boucles blondes de Lucrèce Borgia et le charme des princesses d'Este.

En mai 1534, Alphonse d'Este se rendit à Milan pour assister au mariage de son neveu François Sforza. Le Titien l'accompagnait et fit à cette occasion les portraits du marié et de sa jeune femme, Christine de Danemark; nièce de l'Empereur. L'automne suivant, le Duc Alphonse mourut subitement le 31 octobre 1534, trois mois seulement après son ennemi, le Pape Clément VII. La mort de ce frère tendrement aimé par la Marquise ne desserra pas les liens qui la rattachaient à Ferrare. Elle garda avec les enfants du Duc des relations aussi étroites que par le passé, et lorsque, dans l'hiver de 1536, Renée tomba malade,

(1) Luzio, *Emporium*, 1900, p. 345.
2) Luzio, *op. cit.*

à la suite de la naissance de sa seconde fille Lucrèce, le nouveau Duc Hercule pria sa tante de venir passer le Carnaval à Ferrare pour tenir compagnie à sa femme. Isabelle répondit volontiers à cet appel. Elle écrivit, le 30 janvier, à son fils Frédéric pour lui annoncer sa bonne arrivée à Ferrare.

« Je suis arrivée aujourd'hui, une demi-heure après la tombée de la nuit. J'ai été reçue par l'Archevêque (son neveu Hippolyte) à quatre milles de Ferrare. Le Duc, quantité de dames et de gentilshommes m'attendaient sur les bords de la rivière. Ils m'escortèrent avec des torches allumées à mes appartements dans la Corte Vecchia du Castello, en face de l'église San Domenico. Peu après, j'ai rendu visite à la Duchesse qui a une légère fièvre, mais rien de très grave. Nous sommes ensuite allés dans la grand'salle assister aux danses. »

Isabelle écrit encore quelques jours plus tard ; elle parle du plaisir qu'elle trouve dans la compagnie du Duc et de la Duchesse, d'un souper donné par Hercule dans les nouveaux appartements du palais, « suivi d'un concert de musique variée et excellente et de danses qui se prolongèrent jusqu'à l'heure du coucher (1) ».

Isabelle avait gardé tout l'entrain et l'enjouement de sa jeunesse. Elle avait conservé aussi vif que jamais le goût des voyages. Au printemps de 1535, elle fit une nouvelle excursion au lac de Garde (2) ; accompagnée de ses dames et de ses courtisans, elle retourna à Sermione et à Salo, et revit les délicieux rivages où Élisabeth d'Urbin avait passé avec elle un si heureux printemps, il y avait déjà tant d'années ! Son nain préféré, Morgantino, était de la partie ; ses tours et ses plaisanteries amusèrent fort les habitants des bords du lac. Les paysans venaient le couronner de fleurs et de verdure et, à leur grande joie, il dansait des « moresques » ou se joignait à leurs danses populaires. Un jour qu'il revenait de Cavriana sur le siège de la voiture de la Marquise, un violent orage survint, et si Morgantino n'avait promptement cherché un refuge à l'intérieur, il aurait été, selon le mot d'un des excursionnistes, noyé « comme un petit poulet » !

Ce Morgantino était le grand favori de la Marquise. Il l'avait accompagnée à Rome en 1527 et avait si bien fait la conquête du Cardinal Pisani à Venise, en 1530, qu'Isabelle avait autorisé ce prélat à le garder auprès de lui pendant plusieurs semaines. C'est probablement à lui et à Delia qu'il est souvent fait allusion sous les noms de « Nanino

(1) Fontana, *op. cit.*
(2) D'Ancona, *Teatro*, II ; Ferrato, *Del Viaggio*, p. 43, etc.

et Nanina » dans les lettres de la Marquise. Tous deux furent la tige de la race des nains de Mantoue.

« J'ai promis à Madame Renée, il y a quatre ans, » écrit un jour Isabelle à l'une des dames d'honneur de sa nièce, « de lui envoyer la première des filles de mes nains qui naîtrait. La « puttina » a maintenant deux ans et restera sans aucun doute naine, bien qu'on ne puisse espérer qu'elle soit aussi petite que ma Delia. L'enfant peut maintenant marcher seule et sans guide, si la Duchesse désire toujours l'avoir. »

Une autre « Bella Nanina » fut envoyée par la Marquise à la femme de Ferdinand de Gonzague, en octobre 1533. La jeune princesse remercia vivement sa belle-mère, « la naine était la plus douce et la plus charmante créature du monde et elle l'amusait infiniment (1) ».

Dans ces dernières années, les voyages d'Isabelle se bornèrent surtout à Ferrare et Venise, et de temps à autre seulement à son petit fief de Solarolo. Les lettres fréquentes qu'elle adressa aux gouverneurs et aux magistrats de cette petite ville sont encore conservées aux archives de Gonzague (2), et sont considérées comme un modèle d'administration sage et prévoyante. Isabelle ne craignait pas de réprimer sévèrement les séditions et les désordres, elle insistait pour que la justice fût scrupuleusement observée, et ne négligeait rien pour assurer le bien-être de ses sujets. Après la mort d'Isabelle, la petite principauté passa au plus jeune de ses petits-fils, Louis de Gonzague, qui hérita par sa femme du duché de Nevers et vendit Solarolo, en 1574, au Pape Grégoire XIII (3).

L'affection d'Isabelle pour sa fille Éléonore n'avait jamais égalé celle que ses fils lui inspiraient. Après la mort de la Duchesse Élisabeth d'Urbin, de fréquents malentendus s'étaient élevés entre Frédéric de Gonzague et son beau-frère François-Marie. Isabelle, au contraire, se rapprocha dans ses dernières années de sa fille Éléonore qui avait si jeune quitté le toit paternel et avait traversé tant de vicissitudes. En 1527, lorsque Isabelle revint de Rome, Éléonore étant aux bains d'Albano, elle parla de sa fille avec tendresse à un moine dominicain qui rapporta cette conversation à la Duchesse :

« L'autre jour, » écrit-il, « Madame votre illustre mère et mon honorée maîtresse m'a parlé de Votre Excellence, de toutes les infortunes et de toutes

(1) Luzio e Renier, *Nuova Antologia*, 1891, p. 134.
(2) Luzio, *Arch. St. Lomb.*, 1901, p. 146.
(3) Litta, *Famiglie*, vol. III, tav. 35.

les souffrances que vous avez endurées, et elle m'a exprimé la grande anxiété et la tristesse qu'elle éprouve à votre égard. Elle m'a répété par deux fois: « La pauvre enfant a été cruellement tourmentée par le sort ! Elle n'a eu ja- « mais aucun bonheur, et je suis surprise qu'elle ne soit pas morte de chagrin ! » Et elle répéta ces mots comme si elle avait elle-même partagé vos souffrances ; aussi je puis assurer à Votre Excellence que je me suis senti tout à fait réconforté, car j'ai compris qu'elle parlait du fond du cœur. Je l'ai trouvée de tout temps bonne et dévouée à Votre Excellence, mais je vois maintenant l'affection et la sympathie profondes qu'elle éprouve pour vous... Il faut que Votre Excellence reprenne courage. Le bien que vous retirerez des eaux, ainsi que vos prières, vous aideront, avec ces bonnes nouvelles, à vivre encore de longs et heureux jours (1). »

En 1533, Éléonore passa le printemps à Mantoue et donna le jour à un fils qui reçut le nom de Jules et qui, entré dans les ordres, devint Cardinal. L'année suivante, son fils aîné Guidobaldo, celui qui avait appris à lire Virgile sur les genoux de sa grand'mère, épousa Julie Varana, héritière de Camerino. Isabelle avait toujours entretenu une correspondance active avec la Duchesse de Camerino, alliée aux princes d'Este. Elle présida elle-même à la confection du trousseau de la mariée, et écrivit à la Duchesse sa fille que les broderies étaient toutes en mains et seraient terminées le plus rapidement possible.

« Je suis convaincue, » ajoute-t-elle, « qu'elles sont aussi belles et aussi parfaites que je le désire, car, ainsi que le sait Votre Altesse, il y a ici quelques personnes très expertes dans l'art de broder (2). »

Ainsi, même au déclin de sa vie, Isabelle maintenait sa réputation d'élégance et de bon goût et les reines et les princesses étrangères cherchaient encore auprès d'elle le « ton de la mode ». La Reine de France fut enchantée du cadeau de douze paires de gants qu'Isabelle lui envoya, une année, à Noël. Les coiffures brodées d'or dites *scuffiotti*, faites d'après les modèles de Mantoue, étaient célèbres dans toute l'Italie. Lors de son mariage, Lucrèce Borgia avait demandé une de ces coiffures, et plus tard, son mari, le Duc Alphonse, étant devenu chauve, Bartolomeo Ziliolo pria Isabelle de lui envoyer quelques-uns des ravissants bonnets, élégamment ouvragés d'or et d'argent, qu'il avait autrefois admirés à Mantoue. La Marquise s'empressa de lui faire parvenir par exprès cinq des plus beaux modèles qu'elle put

(1) Luzio e Renier, *Mantova*, p. 281.
(2) Luzio, *Nuova Antologia*, 1896.

trouver (1). Pareillement, nous voyons en 1518 l'historien Andrea Navagero (l'ami de Raphaël et de Castiglione) remercier Equicola du joli *scuffiotto* d'or qu'il a envoyé à son « innamorata » et que cette belle dame porte avec d'autant plus de plaisir qu'il est d'une mode encore inédite à Venise. La réputation de la Cour des Gonzague était devenue universelle et une troupe de brodeurs mantouans émigra à cette époque à Londres pour s'établir à la Cour de Henri VIII. Le mot « mantua-maker » (couturière), qui subsiste dans la langue anglaise, doit, dit-on, son origine à ces émigrés italiens, et c'est le renom d'Isabelle d'Este qui a inspiré à l'auteur anglais Leigh Hunt ses vers bien connus :

Mantua of every age the long renown,
That now a Virgil giv'st, and now a gown !

Isabelle étendit sa protection aux fabriques de majoliques d'Urbin. Elle fit de nombreuses commandes aux ouvriers de Casteldurante et de Pesaro. En 1523, Alphonse d'Este envoya un artiste, nommé Antonio da Faenza, qui travaillait pour lui à Ferrare, montrer à sa sœur, à Mantoue, quelques plats et quelques assiettes de sa fabrication.

« Si vous désirez des œuvres aussi belles, » écrivait le Duc, « donnez vos ordres au maître Antonio qui ne manquera pas de vous satisfaire (2). »

En 1530, lorsque Calandra commande pour Isabelle un service de table ou « *credenza* », le poète Picenardi, habituel correspondant de la Marquise, répond :

« Je reviens d'Urbin où j'ai vu des majoliques admirables ornées de paysages, de fantaisies et de scènes d'une merveilleuse beauté. Je me suis informé au sujet du service que vous avez commandé. On ne peut avoir aucune idée des prix avant de savoir la qualité et la quantité des pièces désirées. Mais on me dit que l'un des grands plats vaudrait environ deux ducats et demi et les plus petits un ducat ou un ducat et demi, pièce. Les coupes et les plats ronds valent trois et quatre ducats pièce, cela dépend du travail dont la qualité peut varier à l'infini (3). »

De nombreuses pièces des magnifiques services de table qui ont appartenu à Isabelle existent encore et se retrouvent dans les collec-

(1) Bertolotti, *Artisti*, etc.
(2) Bertolotti, *Arch. St. Lomb.*, p. 832.
(3) Campori, *Notizie*, etc., p. 111.

tions publiques et privées. Dix-sept plats, entre autres, sont conservés au musée Correr à Venise. Ils portent les armes des Este et des Gonzague et sont décorés de gracieux personnages mythologiques : Apollon jouant de la viole, Orphée charmant de ses chants les animaux sauvages. Morelli a voulu voir, dans ces œuvres, la main du maître de Raphaël, Timoteo Viti. Un autre plat, au musée de Bologne, porte l'emblème favori d'Isabelle, les notes et signes musicaux. Plusieurs autres pièces d'un très riche coloris sont au British Museum à Londres. Ces derniers portent tous les armes des Este et des Gonzague soutenues par des génies ailés, avec la devise *Nec spe nec metu.* Deux des plus grands sont décorés de groupes mythologiques: Apollon étouffant le Python et Daphné changée en laurier lorsque Jupiter met la main sur elle (1). Mais la plus belle de toutes ces pièces est la *scodella* ou coupe de la collection du Baron Alphonse de Rothschild à Paris. M. Jacquemart y voit le chef-d'œuvre de la majolique italienne (2). Les armes de la Marquise se détachent sur un fond bleu, avec la fleur de lis que les Este avaient reçu le privilège de porter. Elles sont blasonnées en couleur sur un écusson supporté par des « putti », au-dessous desquels s'ébat une troupe d'amours ailés tenant des bannières à la main et une banderole sur laquelle est inscrite la devise *Nec spe nec metu.* L'élégance de la forme, la qualité de la pâte, la grâce des personnages, l'harmonie de toute la décoration, rendent incomparable ce chef-d'œuvre qui orna autrefois la table d'Isabelle. Il est établi que toutes ces majoliques sont l'œuvre de Niccolo Pellipario de Casteldurante, qui vécut à Urbin entre 1520 et 1530; plusieurs portent encore la marque de ce grand artiste que le discernement de la Marquise sut découvrir et attacher à son service.

Mais les majoliques, les riches étoffes, les costumes et les broderies ne faisaient pas oublier à Isabelle les antiques qui restaient sa passion dominante. De tous ses contemporains, nul n'était à un si haut degré possédé de cette « folie » à laquelle Zuan Francesco Valier faisait allusion lorsqu'il lui envoyait une tête de marbre antique qui venait d'arriver de Rhodes et qu'on admirait tant à Venise. Il craignait pourtant qu'elle ne semblât plus qu'une œuvre médiocre lorsqu'elle se trouverait au milieu des trésors de la *Grotta* ! Isabelle remercia son ami en termes enthousiastes et Valier lui répondit que, si la tête avait été de diamants et de rubis, elle ne lui aurait certainement pas exprimé une plus vive gratitude.

(1) Lermolieff, *Gallerie zu Berlin*, p. 219, etc.
(2) *Gazette des Beaux-Arts*, XIX, p. 397.

La joie d'Isabelle fut pourtant plus grande encore lorsque, en août 1536, le Cardinal Hercule, celui de ses fils qui avait hérité de ses goûts d'humaniste, lui envoya le moulage d'un médaillon récemment découvert à Rome et représentant Aristote.

Pendant les trois dernières années de sa vie, Isabelle se plut à résider dans son palais de Porto qui lui rappelait les plus heureux jours de son existence et dont elle ne se lassait pas d'embellir les jardins. C'est là que se trouvait le « Casino » élevé par Biagio Rossetti, l'architecte ferrarais, sur le modèle du pavillon d'été des jardins de sa mère, ainsi que le « Boschetto » planté l'année de la mort de son père. Là aussi se trouvaient la somptueuse fontaine de marbre, avec ses reliefs et ses statues dessinés par le sculpteur lombard qui avait élevé la tombe de Béatrice, la « loggia » où Castiglione aimait à s'attarder pendant les soirées d'été, et les vertes pelouses et les bosquets de platanes où Bandello venait se reposer ou causer. Jardins dignes de l'Arcadie, et chantés comme tels par Niccolo Liburnio, curé de S. Fosca à Venise, qui dédia à la Marquise ses poèmes pastoraux (1) !

Ils étaient morts et disparus, ces hôtes brillants dont la voix avait autrefois réveillé les échos endormis et rempli les clairières de musique et de rires. Mais les fleurs chantées par le poète vénitien, les plantes rares et exotiques cultivées à tant de frais par Isabelle étaient toujours l'orgueil de Porto.

La Marquise s'intéressait personnellement aux détails matériels de la tenue de son jardin. Elle veillait à ce que les arbres fruitiers, les buis et les ifs fussent taillés en temps utile, elle envoyait son jardinier visiter les jardins les mieux tenus de Venise, et l'autorisait parfois, faveur rare et appréciée, à donner à ses amis des conseils. C'est ainsi qu'au mois d'avril 1537 celui-ci alla passer quelques jours à Cricoli, dans la villa du vieil humaniste Trissino, pour remettre en état son jardin.

(1) N. Liburnio, *Le Selvette.*

CHAPITRE XLIII

MORT D'ISABELLE D'ESTE

1537-1539

VISITE D'ÉLÉONORE, DUCHESSE D'URBIN, A MANTOUE. || PORTRAITS DU DUC ET DE LA DUCHESSE PAR LE TITIEN. || MORT DE FRANÇOIS-MARIE, DE FRANÇOIS SFORZA, DUC DE MILAN, DE LUIGI RODOMONTE ET D'ANTONIA DEL BALZO. || VISITE DE PIETRO BEMBO. || DERNIER SÉJOUR D'ISABELLE A FERRARE. || SON AFFECTION POUR SES PETITS-ENFANTS. || LE DUC HERCULE LUI PRÊTE SON PALAIS A VENISE. || DERNIÈRE MALADIE ET MORT D'ISABELLE. || SON TOMBEAU A S. FRANCESCO DÉTRUIT PAR LES FRANÇAIS. || MORT DU DUC FRÉDÉRIC. || VENTE DES COLLECTIONS DE MANTOUE ET SAC DU CASTELLO. || CARACTÈRE D'ISABELLE D'ESTE.

En mai 1537, la Duchesse Éléonore arriva inopinément à Mantoue, à la grande joie de sa mère, qui, le 30, écrivit à son fils Ferdinand, le seul de ses enfants qui manquait à cette réunion de famille :

« Les nouvelles que je puis vous donner aujourd'hui sont que je me porte bien pour le moment et que je suis très heureuse, car j'ai eu la joyeuse surprise de voir arriver auprès de moi non seulement Monseigneur Révérendissime (son fils le Cardinal Hercule), mais notre chère Duchesse d'Urbin qui est ici depuis trois jours et qui, à ce qu'elle dit, aussi bien que par ce que je constate, semble se trouver dans le meilleur état de santé. »

Éléonore arrivait de Venise, où son mari venait d'être nommé Capitaine Général des armées de l'Empereur, du Pape et de la Seigneurie. Il était chargé de conduire les troupes de la Ligue contre les Turcs. C'est à ce moment que le Titien fit les admirables portraits du Duc et de la Duchesse, qui sont aujourd'hui à Florence au Musée des Offices. Pierre l'Arétin chanta ces tableaux dans deux sonnets dédiés à Vittoria Colonna. Le teint bronzé de François-Marie, son air martial, son armure étincelante, forment un saisissant contraste avec la grâce de sa femme

et les riches brocarts qui la parent. Le peintre n'a pas cherché à dissimuler les ravages accomplis par le temps et les malheurs sur les traits ravissants d'Éléonore, alors âgée de quarante-sept ans. Le charme et les grâces de la jeunesse sont passés et la Duchesse a toute la sérieuse dignité d'une aïeule. Éléonore devint veuve l'année suivante, François-Marie étant mort subitement à Pesaro le 22 octobre 1538.

La mort, qui avait frappé déjà tant de contemporains d'Isabelle, s'attaquait maintenant à la génération qui la suivait. Le jour de la Toussaint 1535, un an et demi seulement après son mariage, mourut son neveu François, Duc de Milan, le dernier des Sforza. On comptait aussi bien des disparus parmi les Gonzague. La vénérable Antonia del Balzo avait vu mourir déjà deux de ses fils, le brave Frédéric de Bozzolo et Pirro, qui, avec sa femme Camilla Bentivoglio, avait longtemps tenu à Gazzuolo une cour si brillante. Un coup plus inattendu encore et plus triste fut la mort du vaillant Luigi Rodomonte, qui, en décembre 1532, reçut une blessure mortelle à Vicovaro, dans un combat contre les Orsini. Il laissait un enfant d'un an. Ce fils, Vespasiano, seul rejeton du mariage romanesque de son père avec Isabelle Colonna (1), tint plus tard à Sabbionetta une cour splendide, qui rivalisa avec celle de Mantoue et conquit à la petite cité le nom de « Nouvelle Athènes ». La mort de ce petit-fils fut un coup cruel pour sa vieille grand'mère Antonia. Elle ne surmonta jamais cette douleur, languit jusqu'à l'été de 1538 et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, pleurée par ses sujets et universellement honorée.

La Duchesse d'Urbin quitta Mantoue en juin 1537, et ne devait plus jamais revoir sa mère. Peu après son départ, Isabelle reçut la visite d'un ancien ami qu'elle n'avait pas revu depuis bien des années : Pietro Bembo, le dernier survivant du cénacle d'autrefois à Urbin. Le grand humaniste ne quittait plus que rarement la chère solitude de sa maison de campagne qu'il préférait à toutes les pompes de la Cour impériale. Le gouverneur du château, Gian Giacomo Calandra, écrivait cet été-là de Mantoue :

« Le magnifique Bembo vient d'arriver ici pour offrir ses respects au Duc, rendre visite à Madame Illustrissime et voir les beaux palais de Leurs Excellences (2). »

(1) Chargé en 1528 par le Pape de défendre contre les Orsini le château de Palliano et les biens d'Isabelle Colonna, Luigi Rodomonte s'était victorieusement acquitté de sa mission avec une vaillance qui avait conquis en même temps le cœur et la main de la jeune héritière. Celle-ci était la fille orpheline de Vespasiano Colonna qui avait en secondes noces épousé la belle Julie de Gonzague, sœur de Luigi Rodomonte.

(2) V. Cian, *Giorn. Stor.*, 1887.

Cl. Anderson.

LE TITIEN : PORTRAIT DE FRANÇOIS-MARIE DE LA ROVÈRE, DUC D'URBIN (1491-1538), EN 1537.

(*Florence, Offices.*)

De retour à Padoue, Bembo écrivit à la Duchesse d'Urbin combien il avait regretté son absence à Mantoue, où il avait passé cinq ou six jours très heureux avec la Marquise. Il avait admiré les incomparables trésors artistiques accumulés par les Gonzague dans leurs somptueuses demeures et les embellissements exécutés pendant les dernières années (1). Le Castello et le palais du Té étaient remplis des fresques et des décorations de Jules Romain. La Palazzina avait été construite pour la jeune Duchesse, Messer Jules venait d'achever, dans la nouvelle aile de la Corte Vecchia, la superbe « Salle de Troie », où le Titien était en train de peindre sa grande série des douze Césars, et les nouveaux appartements du « Paradiso » avaient été décorés avec un goût exquis pour la Marquise.

Vittoria Colonna passa ce même été à Ferrare et fut instamment priée par la Marquise et ses fils de se rendre à Mantoue. Elle était venue rendre visite à la Duchesse Renée et avait été, en juin, marraine de sa troisième fille, l' « Éléonore » qu'aima Le Tasse (2). Le but de cette visite de Vittoria était de présenter à ses amis de Ferrare le grand prédicateur Fra Bernardino Ochino et d'obtenir la protection du Duc Hercule pour son nouvel ordre des Frères Réformés, fondé, disait-elle, dans le but de ramener « à la vraie vie sainte de saint François ». Pendant le carême de 1535, Augustin de Gonzague avait écrit à Isabelle une longue lettre de Rome pour lui décrire l'enthousiasme soulevé dans la cité papale par les sermons du Frère.

« C'est un homme de sainte vie, » disait-il, « et ses sermons sont consacrés à l'explication des Évangiles. Son unique but est d'apprendre aux hommes à marcher sur les traces du Christ ; il est rempli de la plus admirable ferveur et est doué d'une voix parfaite. Il ne craint pas de dire ce qui est salutaire à ses auditeurs et adresse des admonestations à ceux qui occupent des situations élevées. Aussi tout Rome accourt pour l'entendre. Le « Révérendissime Médicis » ne manque jamais un de ses sermons et la plupart des membres du Sacré Collège y assistent aussi. Mon « Révérendissime » votre fils (Hercule de Gonzague) est venu deux fois et a été enchanté des sermons qu'il a entendus. Aussi je crois bien qu'il continuera à en suivre assidûment toute la série. »

(1) Parmi les peintures qui ornaient les murs du Castello, Bembo trouva son portrait, ainsi que celui de son ancien maître, le Pape Léon X, à côté de ceux du réformateur Martin Luther et d'Érasme de Rotterdam. Ce groupe de portraits, si curieusement assemblés, est mentionné dans un inventaire des tableaux du Duc Frédéric trouvé à Casale après sa mort (V. Cian, *op. cit.*).

(2) Frizzi, *Storia di Ferrara*, IV, p. 321.

Dans la même lettre, Augustin dit à Isabelle que la « Marquise de Pescara assiste à tous ces sermons et vit en recluse avec les sœurs de S. Silvestro; elle ne reçoit aucune visite, porte les plus humbles habits et elle est si consacrée aux exercices religieux que l'on s'attend à la voir bientôt prendre le voile (1) ». Lorsque, après Noël, Isabelle vint rendre à la Cour d'Hercule sa visite accoutumée et assister aux fêtes du Carnaval, Vittoria Colonna était encore à Ferrare. Le 23 février 1538, elle prit congé de ses hôtes et le Cardinal de Ravenne, Benedetto Accolti, écrivit à Hercule de Gonzague la lettre suivante :

« Madame la Marquise de Pescara est partie, ce matin, pour Bologne, laissant dans un incroyable chagrin Son Excellence le Duc, moi-même et la ville tout entière. Nous avons en effet été divinement occupés par sa présence et seules les assurances qu'elle nous a données de son prochain retour peuvent nous consoler. Nous avons eu hier soir un régal rare. Le Duc et moi, ainsi que la Marquise de Pescara, avons soupé avec votre très illustre mère (Isabelle), et après le souper la Marquise (de Pescara) nous a lu cinq sonnets de sa composition qui sont si sublimes que je ne crois pas qu'un ange du ciel puisse écrire quelque chose de plus parfait. Après ces récitations, qui nous ont procuré un infini plaisir, les femmes de Madame votre mère ont paru avec signora Anna, qui a parfaitement joué quelques morceaux sur le « gravicembalo ». Morgantino et Delia ont ensuite sauté et dansé ensemble et leurs petites personnes ont exécuté de grandes choses. Signora Anna s'est jointe à eux et a dansé plusieurs danses *alla gagliarda*, qui ont causé le plus grand plaisir à la Marquise de Pescara, au Duc et à tout le monde. Nous sommes tous persuadés que, si la déesse Nature avait elle-même dansé devant nous, elle ne l'aurait pas fait avec une mesure plus parfaite et une grâce plus exquise (2). »

Signora Anna, alors âgée de six ans, était la fille du Duc; c'était la charmante enfant qui ressemblait si fort à sa grand'tante et qui avait certainement hérité des dispositions d'Isabelle pour la musique.

Peu de temps après, Isabelle rentra à Mantoue et y passa paisiblement l'été. Une lettre adressée au Duc Frédéric, dans laquelle elle vante les charmes et l'intelligence de ses petits-enfants, nous la montre dans son rôle d'heureuse et indulgente grand'mère.

« Je reviens, » écrit-elle, « de ma villa de Belfiore, où j'ai passé quelques jours pour le plus grand bien de ma santé. Je puis vraiment dire qu'après avoir été sérieusement souffrante, j'ai, grâce à Dieu, recouvré mes forces. Je

(1) Luzio, *Rivista Mantovana*, I, p. 26.
(2) G. Campori, *Atti e Memorie*, III, II, p. 12.

suis allée hier au Castello rendre visite à l'illustre Duchesse votre femme et à ma fille. Je les ai trouvées, ainsi que le Marquis et les autres princes, dans le meilleur état de santé. Tout ce que j'ai vu m'a causé le plus grand plaisir et le plus grand amusement. Le Marquis votre fils devient beau comme une fleur et, en présence de sa mère la Duchesse, il m'a récité trente ou quarante vers de Virgile avec une grâce et une clarté absolument surprenantes ! J'ai vu signor Guglielmo avec sa bonne petite figure toute ronde, aussi innocente et joyeuse que possible. Lui et sa délicieuse sœur Donna Isabelle sont à mes yeux les personnifications des plus pures joies que la terre puisse procurer (1). »

Deux ans plus tard, ce petit Marquis François, qui, à l'âge de cinq ans, récitait Virgile, devait succéder à son père comme Duc de Mantoue. En 1549, il épousa l'Archiduchesse Catherine d'Autriche, nièce de Charles-Quint, mais il mourut de fièvre quelques mois après (2).

La petite Isabelle, née en avril 1537, devint la femme de François d'Avalos, et son frère Guglielmo, alors âgé de quelques mois seulement, régna longtemps et glorieusement sur le royaume des Gonzague.

Cependant, la Marquise voyait avec anxiété la santé de son fils aîné décliner. Dans une lettre à son vieil ami Trissino, qui avait demandé son intercession en faveur de deux gentilshommes de Vérone, elle écrit que le Duc est sérieusement souffrant et incapable de s'occuper d'affaires.

Un mois plus tard, elle réussit à le décider à l'accompagner à Venise pour changer d'air et elle accepte volontiers l'offre d'Hercule d'Este qui met à sa disposition son palais sur le Grand Canal, pendant les deux mois suivants. Cette belle et antique demeure, où Béatrice d'Este avait autrefois passé un si joyeux mois de mai, avait été complètement restaurée et somptueusement décorée pour recevoir la Duchesse Renée en 1534. Isabelle était ravie d'occuper le magnifique palazzo (3).

Elle écrit à Benedetto Agnello le 23 septembre : « Nous arriverons à Venise afin d'y passer pour notre plaisir tout le mois d'octobre, notre neveu l'illustre Duc de Ferrare ayant eu la bonté de mettre sa maison à notre disposition jusqu'en novembre (4). »

La Marquise fut en effet si heureuse à Venise, elle y fut si chaleureu-

(1) Luzio e Renier, *Giorn. Stor.*, 1899, p. 36.
(2) Litta, *Famiglie*, III, tav. 5.
(3) Le palais d'Este à Venise est devenu le Musée Correr.
(4) V. Cian, *op. cit.*

sement accueillie et reçue avec tant d'honneurs par les amis qu'elle avait dans cette ville, qu'elle y prolongea son séjour jusqu'à la fin de novembre. Mais le mauvais temps contraria son voyage de retour à Mantoue et la fatigua énormément. Le 29, elle écrivit à sa fille Éléonore, devenue veuve : « Mon retour de Venise s'est effectué par un très mauvais temps et m'a causé quelques désordres de santé, si bien que je n'ai pu jusqu'ici quitter ma chambre et suis encore souffrante. »

Pendant l'Avent de cette année-là, l'ami de Vittoria Colonna, frère Bernardino Ochino, prêcha une série de sermons retentissants à Mantoue. Mais Isabelle ne put y assister. Les troubles gastriques qui avaient causé autrefois la mort de sa mère la firent souffrir tout l'hiver et elle se sentit trop malade encore, en janvier, pour aller faire à Ferrare sa visite accoutumée. Elle attendait avec anxiété des nouvelles de tous ceux qu'elle aimait et lisait avidement les lettres qui lui parlaient du Duc, de la Duchesse et de leur petite Anna. Le 18 janvier, Stabellino lui écrivit pour s'informer de sa santé et lui raconter les dernières fêtes du Carnaval :

« Nous avons eu ici des tournois, des mascarades et des banquets. Hier soir, le Cardinal de Ravenne a reçu le Duc et la plus grande partie de la Cour au palais Schifanoia. On a joué une comédie très amusante de Strascino et on a ensuite dansé jusqu'à dix heures (1). »

Isabelle s'acheminait doucement vers la mort, gardant la possession de toutes ses facultés, et prenant part de loin aux joies qui ne lui étaient plus permises. Elle suivit les dernières recommandations de son vieil auteur favori Matteo Bandello, le conteur dominicain, et elle vécut gaiement jusqu'à la fin de ses jours. Quatre ans auparavant, elle avait fait son testament : non seulement ses enfants et ses dames d'honneur, mais encore ses serviteurs et tous ceux qui dépendaient d'elle, furent l'objet de ses libéralités et de son attention. Elle n'oublia pas non plus de recommander aux soins affectueux du Duc et de la Duchesse ses nains, Morgantino et Delia, et elle leur laissa une pension annuelle de 50 ducats pour le cas où ils ne pourraient pas rester au service de son fils.

Après une vie si bien remplie, toutes ses affaires étant en ordre, elle pouvait paisiblement quitter ce monde. Lorsqu'elle sentit venir sa fin, elle dit adieu aux enfants qu'elle avait si fidèlement aimés et expira

(1) Fontana, *op. cit.*, p. 89.

dans la nuit du 13 février, ainsi que nous le raconte le chroniqueur du couvent des Franciscains :

« Le 13 février 1539, mourut à Mantoue Madame Isabelle d'Este, ou plutôt, devrais-je dire, son âme s'envola vers son éternel repos. Elle fut toujours humble et pieuse pendant sa vie et, sur son lit de mort, elle demanda à être enterrée simplement, sans aucune pompe, dans le tombeau de son mari à Santa Paola (San Francesco). Son désir s'est accompli au milieu des pleurs et des lamentations de tout le peuple (1). »

Le Duc Frédéric ordonna qu'un monument fût élevé à la mémoire de sa mère dans la *Capella dei Signori*, chapelle mortuaire des Gonzague. Il ne le vit pas achevé, car il mourut lui-même, le 28 juin 1540, dans sa villa de Marmirolo. Il laissait son jeune fils François sous la tutelle de sa femme Marguerite et de son frère le Cardinal Hercule. Il fut enterré, selon son désir, à S. Francesco, près de sa mère.

En 1797, lorsque les Français s'emparèrent de Mantoue, à la suite d'un long siège, l'église fut pillée. Elle renfermait trois cents monuments des Gonzague et d'autres familles nobles. Les fresques et les précieuses peintures qui ornaient les murs furent détruites, les tombeaux brisés et les cendres qu'ils renfermaient jetées à tous les vents. Ce sanctuaire, autrefois grandiose, a été transformé en caserne : il ne reste plus trace de la dernière demeure de celle qui fut Isabelle d'Este.

Mais déjà au XVII^e siècle la ville de Mantoue avait éprouvé les horreurs de la guerre. En 1630, elle était tombée aux mains de l'Empereur Ferdinand II et pendant trois jours entiers avait été mise à sac. Peu de temps auparavant, Vincent II de Gonzague avait vendu la plus grande partie de sa splendide galerie de tableaux au Roi d'Angleterre, Charles I^er. Les œuvres de Mantegna, du Pérugin et de Costa, qui ornaient encore la *Grotta* d'Isabelle, furent achetées peu après le siège de la ville par le Cardinal de Richelieu pour son château de Plessis en Poitou, et, de là, passèrent ainsi au Louvre.

Les appartements dont Isabelle avait réalisé la décoration avec tant de soin et d'amour furent dépouillés et les chefs-d'œuvre inestimables qu'ils renfermaient dispersés. Le petit nombre de ceux qui ont échappés à la destruction a été recueilli dans divers musées étrangers. Quelques rares fragments de peinture ou de sculpture, ici et là une devise ou une inscription au nom d'Isabelle, sont les seuls souvenirs d'elle qui subsistent à Mantoue.

(1) Donesmondi, *Storia Ecclesiastica di Mantova.*

LE CARACTÈRE ET L'ŒUVRE D'ISABELLE

La plus grande partie de sa correspondance, heureusement, a survécu et forme un journal d'un intérêt exceptionnel. Ces manuscrits précieux des Archives des Gonzague sont une peinture fidèle d'une période mémorable dans l'histoire de l'humanité. Ils révèlent aussi complètement qu'on peut le désirer le caractère de cette femme remarquable, qui a incarné son époque.

Isabelle d'Este a bien été la fille de son temps, par ses fautes comme par ses vertus, par la noblesse et la générosité de ses aspirations comme par les moyens équivoques qu'elle employait à les réaliser et l'indulgence avec laquelle elle tolérait à côté d'elle le mensonge et le vice.

Sa foi religieuse, sans aller jusqu'à la ferveur mystique, était simple et inaccessible au doute, mais ce fut surtout le sentiment du devoir qui inspira ses actions.

Elle joignait à l'équilibre parfait de l'esprit un jugement clair et sûr et des dons exceptionnels : on peut dire véritablement qu'elle embrassa la vie dans sa plénitude. La joie de vivre qui rayonne de son âme ardente, l'amour de la beauté, la profonde culture de son esprit, la sérénité de son caractère, la dignité et la pureté de sa conduite personnelle, font d'Isabelle d'Este le type le plus élevé et le plus accompli des femmes italiennes de la Renaissance.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES FRANÇAIS

ARMAND, *Les Médailleurs italiens des XV^e^ et XVI^e^ siècles*, 2^e^ éd., 3 vol. Paris, 1883-1887.

BASCHET (A.), *Alde Manuce ; lettres et documents*. Venise, 1867.

— *Recherches des documents dans les Archives de Mantoue* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1866).

— *Documents inédits tirés des Archives de Mantoue* (*Archivio Storico Italiano*, III, 1886)

BENOIT (M^lle^ Eulalie), *Victorin de Feltro*, 2 vol. Paris, 1853.

FIRMIN-DIDOT (Ambroise), *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise*. Paris, 1875.

GRUYER (Gustave), *L'Art ferrarais à l'époque des princes d'Este*. Paris, 2 vol., 1877.

HAMEL (Maurice), *Le Portrait d'Isabelle d'Este par Titien* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1903, I, p. 104-106).

HEISS (A.), *Les Médailleurs de la Renaissance*, 7 vol. Paris, 1881-1887.

MUNTZ (E.), *Histoire de l'Art pendant la Renaissance*, 3 vol. Paris, 1889-1891.

MUNTZ (E.), *Léonard de Vinci*. Paris, 1898, in-4°.

PÉLISSIER (L.), *Les Amies de Ludovic Sforza* (*Revue historique*, 1891).

— *Louis XII et Ludovic Sforza* (*1498-1500*), Paris, 2 vol., 1896.

PLON (Eugène), *Benvenuto Cellini, orfèvre*. Paris, 1883, in-4°.

YRIARTE (Ch.), *César Borgia, sa vie, sa captivité, sa mort*. Paris, 1887.

— *Les Relations de Léonard de Vinci avec Isabelle d'Este* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1888).

— *Autour des Borgias*. Paris, 1891.

— *Isabelle d'Este et les artistes de son temps* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1895-1896).

— *Andrea Mantegna*. Paris, 1901.

II. OUVRAGES ALLEMANDS

BRINTON (S.), *Mantua*. Leipzig, 1907.

BROSCH (Moritz), *Papst Julius II*, 1878.

BURCKHARDT (J.), *Die Cultur der Renaissance in Italien*, 8^e^ éd., par Geiger. Leipzig, 1901 (trad. française par Schmitt, Paris, 1885).

DOHME, *Kunst und Künstler*. Leipzig, 1878.

GREGOROVIUS (F.), *Lucrezia Borgia*. Stuttgart, 1875.

— *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, Bände VII und VIII. Stuttgart, 1880.

HOFMANN (B.), *Barbara von Hohenzollern, Markgräfin von Mantua*. Anspach, 1881.

JANITSCHEK (H.), *Die Gesellschaft der Renaissance in Italien und die Kunst*. Stuttgart, 1879.

KRISTELLER (P.), *Barbara von Brandenburg* (*Hohenzollern Jahrbuch*, 1897).

— *Andrea Mantegna*. Berlin, 1902.

LANGE (Konrad), *Der Schlafende Amor des Michelangelo*. Tübingen, 1898.

PASTOR (L.), *Geschichte der Päpste*, 4^e^ éd. Fribourg, 1900.

REUMONT (A.), *Geschichte der Stadt Rom*. Leipzig, 1872.

III. OUVRAGES ANGLAIS

ARMSTRONG (E.), *The Emperor Charles V*, 1902.

CREIGHTON (Dr), *History of the Papacy*, 1897.

CROWE and CAVALCASELLE, *Life and Works of Titian*, 1881.

— *Life and Works of Raphael*, 1882.

CRUTTWELL (Maud), *Andrea Mantegna*, 1901.

DENNISTOUN, *Memoirs of the dukes of Urbino*, 3 vol. 1851.

SYMONDS (J.-A.), *The Renaissance in Italy*, 1886.

WARD (A.-W.), PROTHERO (G.-W.) and STANLEY LEATHES, *The Cambridge Modern History*, vol. I, *The Renaissance*, 1902.

WATERS (W. G.), *Piero della Francesca*. London, 1901; 2e éd., 1908.

WOODWARD (W.-H.), *Vittorino da Feltre*, Cambridge, 1897, in-16.

IV. OUVRAGES ITALIENS

ACQUA (Dr Carlo DELL'), *Lorenzo Gusnasco*. Milano, 1886.

AFFO, *Vita di Luigi Gonzaga Rodomonte*. Parma, 1780.

ALVISI (Ed.), *Cesare Borgia*. Imola, 1878.

ANCONA (Alessandro D'), *Origini del Teatro Italiano*, 2 tom. Torino, 1891.

ARCO (Carlo D'), *Notizie di Isabella Estense* (*Archivio Storico Italiano*, app. t. II, 1845).

— *Dell'Arte e degli Artefici di Mantova* 2 vol., 1857.

BANDELLO, *Le Novelle*, éd. Busdrago. Lucca, 1554.

BEMBO (Pietro), *Lettere*. Verona, 1743.

BERGAMASKI, *Storia di Gazolo*. Casalmaggiore, 1883.

BERGHET, *I Diarii di Marino Sanuto, 1496-1535*. Venezia, 1885-1900, 58 tom.

— *Fonti italiane per la Scoperta del Nuovo Mondo*. Roma, 1892.

BERTOLOTTI (A.), *Artisti in relazione coi Gonzaga*. Modena, 1885.

— *Le Arte Minori alla Corte di Mantova* (*Archivio Storico Lombardo*, V).

BETTINELLI (Abbate), *Discorso intorno le Belle Lettere e le Arte Mantovani*, 1774.

BRAGHIROLLI (W.) e ARCO (C. D'), *Notizie e Documenti intorno al ritratto di Leone X* (*Archivio Storico Italiano*, VII, 1868).

BRAGHIROLLI (W.), *Notizie inedite di P. Vannucchi*. Perugia, 1874.

— *Isabella d'Este e Giovanni Bellini* (*Archivio Veneto*, XIII, Mantova, 1877).

— *Lettere inedite di Artisti cavate dall' Archivio Gonzaga*, 1878.

— *Tiziano alla Corte dei Gonzaghi*, 1881.

CAMPORI (G.), *Notizie da Raffaelle e Giovanni Santi*. Modena, 1870.

CASTIGLIONE (Baldassare), *Lettere*, éd. Serassi, 1769.

— *Lettere diplomatiche*, éd. Contini. Padova, 1875.

CASTIGLIONE (Baldassare), *Il Cortigiano*, annotato da V. Cian. Firenze, 1894.

CELLINI (Benvenuto), *La sua vita scritta da lui medesimo*, edizione Francesco Tassi. Firenze, 1829.

CIAN (V.), *Un decennio nella vita di P. Bembo*, 1885.

— *Nuovi documenti su Pietro Pomponazzi*. Venezia, 1887.

— *Pietro Bembo* (*Giornale Storico di Letteratura Italiana*, IX. Torino, 1887).

CODDE, *Delle esenzioni della famiglia di Castiglione*. Mantova, 1780.

DAVARI (Stefano), *Notizie intorno allo studio pubblico in Mantova*, 1876.

— *La Musica in Mantova* (*Rivista Storica Mantovana*, I, 1885).

— *Il Matrimonio di Dorotea Gonzaga* (*Archivio Storico Lombardo*, 1887).

— *Il Matrimonio di Federico Gonzaga* (*Archivio Storico Lombardo*, 1887).

— *Il Palazzo di Mantova* (*Archivio Storico Lombardo*, XXII, 1895).

DONESMONDI, *Storia ecclesiastica di Mantova* (*1613-1616*).

EQUICOLA (Mario), *Storia di Mantova*, 1610.

FERRATO (P.), *Lettere inedite di donne Mantovane del secolo XV*, 1878.

— *Alcune lettere di Principesse di Casa Gonzaga*. Imola, 1879.

FONTANA (B.), *Renata di Francia*. Roma, 1889.

FRIZZI (A.), *Storia di Ferrara*, 1791 (t. IV et V).

GAMBARA (Veronica), *Rime e lettere raccolte*, ediz. F. Rizzardi. Brescia, 1759.

GAYE, *Carteggio inedito d'Artisti*, II e III. Firenze, 1837.

GIORDANO (G.), *Della venuta e dimora in Bologna del S. Pontefice Clemente VII, per la coronazione di Carlo V Imperatore*, 1842

GNOLI (D.), *Un Giudizio di lesa romanità*. Roma, 1891.
GUICCIARDINI (Fr.), *Storia d'Italia*. Firenze, 1822.
— *Opere inedite*, 10 tom. Firenze, 1857-1867.
INTRA (G.-B.), *Il Palazzo del Té* (*Archivio Storico Lombardo*, XIV, 1887).
LITTA (P.), *Famiglie celebri Italiane*, 8 tom. Milano, 1819-1858.
LUZIO (A.) *Vittoria Colonna* (*Rivista Storica Mantovana*, I. Mantova, 1885).
— *Ercole Gonzaga a Bologna* (*Giornale Storico della Letteratura Italiana*, VIII. Torino, 1886).
— *Lettere inedite di Fra Sabba da Castiglione* (*Archivio Storico Lombardo*, XIII. Milano, 1886).
— *Federico Gonzaga, ostaggio alla Corte di Giulio*, II, 1887.
— *I precettori d'Isabella d'Este*, 1887.
— *Leonardo da Vinci* (*Archivio Storico dell'Arte* I, 1888).
— *I Ritratti d'Isabella d'Este* (*Emporium*, XI. Bergamo, 1900).
— *Isabella e la Corte Sforzesca* (*Archivio Storico Lombardo*, XXVIII, Milano, 1901).
— *La Reggenza d'Isabella d'Este, durante la prigionia del marito* (*1509-1510*). Milano, 1910.
— *Il lusso d'Isabella d'Este* (*Nuova Antologia*. Roma, 1896).
— *La Madonna della Vittoria del Mantegna* (*Emporium*, X. Bergamo, 1899).
— *La coltura e le Relazioni Letterarie di Isabella d'Este Gonzaga* (*Giornale Storico della Letteratura Italiana*, XXXIII. Torino, 1899-1901).
LUZIO (A.) e RENIER (R.), *Delle Relazioni d'Isabella d'Este; Gonzaga con Lodovico e Beatrice Sforza* (*Archivio Storico Lombardo*, XVII, Milano, 1890).
— — *Francesco Gonzaga alla Battaglia di Fornovo* (*Archivio Storico Italiano*, série V, V-VI, Firenze, 1890).
— — *Gara di viaggio fra due celebri dame del Rinascimento*, Alessandria, 1890.
— — *Buffoni, Nani e Schiavi dei Gonzaga ai tempi d'Isabella d'Este* (*Nuova Antologia*. Roma, 1891).
— — *Mantova e Urbino. Isabella d'Este ed Elisabetta Gonzaga* (*Narrazione Storica documentata*), 1893.
— — *Niccolo da Correggio* (*Giornale Storico della Letteratura Italiana*, t. XXI et XXII. Torino, 1893).
MACHIAVELLI (N.), *Il Principe*, ed. by L. Burd, with an introduction by Lord Acton. Oxford, 1891.
MARTINATI, *Notizie biografiche interno al Conte Baldassare Castiglione*, 1890.
MORSOLIN (B.), *Francesco Chiericati*. Vicenza, 1873.
— *Gian Giacomo Trissino*. Vicenza, 1894.
MULLER, *Raccolta* (*della Cronaca di Mantova*), 1857.
MURATORI (L.-A.), *Diario Ferrarese* (*Italicarum Rerum Scriptores*, XXIV, 1750).
PAGLIA (S.), *Vittorino da Feltre* (*Archivio Storico Lombardo*, XI, p. 150).
PAOLO GIOVIO, *Dell'Imprese*, 1555.
PASOLINI (P.-D.), *Caterina Sforza*, 3 tom. Roma, 1893.
PEDRAZZOLI (A.), *Viaggio d'Isabella d'Este sul Lago di Garda* (*Archivio Storico Lombardo*, XXII, 1890).
PIGNA (G.-B.), *Historia de Principi di Este*. Venetia, 1572.
PORTIOLI, *La Chiesa e la Madonna della Vittoria*, 1883.
PORTO (Luigi DA), *Lettere Storiche, 1509-1528*. Firenze, 1857.
PRENDILACQUA (Fr.), *Intorno alla vita di Vittorino da Feltre: Dialogo, trad. da Gius. Brambilla*. Como, 1871, in-8°.
RENIER (R.), *Isabella d'Este* (*Rivista Italia*, I. Roma, 1888).
— *Lettere inedite di V. Gambara* (*Giornale Storico della Letteratura Italiana*, XIV. Torino, 1889).
REUMONT (A.), *Vittoria Colonna*. Torino, 1883.
RIZZARDI (F.), *Veronica Gambara. Rime e lettere raccolte*. Brescia, 1759.
ROSMINI, *Vita di Vittorino da Feltre*, 1845.
SCHIVENOGLIA (A.), *Cronaca di Mantova* (*1445-1484*).
SOLMI (Edmundo), *Leonardo da Vinci*. Firenze, 1900.
TRISSINO, *Opere*, ed. Maffei. Verona, 1729.
UGOLINI (J.), *Storia dei Conti e Duchi da Urbino*. Firenze, 1859.
VASARI, *Le vite*, éd. Milanesi. Firenze, 1878.
VENTURI (A.), *Lorenzo Costa* (*Archivio Storico dell'Arte*, I, 1888).
— *G.-C. Romano* (*Archivio Storico dell'Arte* I, 1888).
VOLTA, *Compendio della Storia di Mantova* 1807-1838.
Dispacci Giustiniani, 1502-1505, ed. Villari, 3 tom. Firenze, 1876.
Sacco di Roma. Narrazioni di Contemporanei, edizione Milanesi. Firenze, 1867.

I. — ESTE

Niccolo III, 1383-1441 = Riccarda di Saluzzo

- Lionel 1407-1450 = Marguerite de Gonzague † 1439
  - Niccolo 1438-1476
- Borso 1413-1471
- Hercule I 1431-1505 = Éléonore d'Aragon, † 1493
- Béatrice † 1497 = (1) Niccolo de Correggio (2) Tristan Sforza
  - Niccolo de Correggio = Cassandra Colleoni
- Bianca † 1506 = Galeotto della Mirandola
- Lucie = Charles de Gonzague
- Camille = Ridolfo Varano de Camerino
- Marguerite = G. Pio de Carpi
- Seize autres enfants

- **Isabelle** 1474-1539 = François de Gonzague
- Béatrice 1475-1497 = Ludovic Sforza
- Alphonse I 1476-1534 = (1) Anne Sforza, † 1497 (2) Lucrèce Borgia, † 1519
  - Éléonore 1515-1575
  - Alexandre 1511-1516
  - Hercule II 1508-1558 = Renée de France 1510-1575
    - Anne née en 1531 = François de Lorraine
    - Alphonse II né en 1533 = Lucrèce de Médicis
    - Lucrèce née en 1535 = François della Rovere Duc d'Urbin
    - Éléonore née en 1537
    - Louis, Cardinal né en 1538
  - Hippolyte Cardinal, 1509-1538
  - François 1516-1563
- Ferdinand 1477-1540
- Hippolyte Cardinal, 1479-1520
- Sigismond 1480-1524
- Jules 1481-1561
- Lucrèce = Annibal Bentivoglio

II. — GONZAGUE

Jean-François II 1er Marquis de Mantoue, 1395-1444 = Paola Malatesta † 1453

- Charles né en 1416 = Lucie d'Este
  - Claire 1464-1503 = Gilbert de Montpensier
    - Charles Connétable de Bourbon 1482-1527 = Suzanne de Bourbon
    - François † 1516
    - Louise = Louis de la Roche-sur-Yon Duc de Montpensier
      - Eléonore née en 1493 = Francisco della Rovere Duc d'Urbin
        - Guidobaldo II, né en 1514
      - Marguerite † 1496
      - Livia † 1508
      - Ippolita 1503-1580
      - Frédéric II 1500-1540 = Marguerite Paléologue 1510-1566
        - Isabelle née en 1537 = Alfonso d'Avalos
        - Guillaume I 1538-1587 = Éléonore d'Autriche
          - Vincent I, 1562-1612
        - François II 1533-1550 = Catherine d'Autriche
        - Louis Duc de Nevers né en 1539
        - Frédéric Cardinal né en 1540
      - Hercule Cardinal 1505-1565
      - Ferdinand 1507-1557 Fondateur de la branche de Guastalla = Isabelle de Capoue
      - Paola 1508-1569
  - Sigismond Cardinal, 1469-1525
  - Élisabeth 1471-1526 = Guidobaldo Duc d'Urbin
- Louis Évêque 1458-1511
- Suzanne † 1481
- Louis II 1414-1478 = Barbara de Brandebourg, 1423-1481
  - Jean-François de Bozzolo 1443-1496
  - Ridolfo da Castiglione 1451-1495
  - François Cardinal-légat † 1483
  - Frédéric I 1441-1484 = Marguerite de Bavière 1442-1479
    - François I 1466-1519 = **Isabelle d'Este** 1474-1539
      - Madeleine 1472-1490 = Jean Sforza
      - Jean 1474-1525 = Laure Bentivoglio
        - Alexandre né en 1497
        - Sept autres enfants
  - Dorothée † 1469
  - Barbara † 1474 = Éberhard de Wurtemberg
  - Paola = Léonard de Görtz
- Gianlucido 1421-1448
- Alexandre 1423-1466

III. — A) GONZAGUE DE BOZZOLO ET SABBIONETTA ; B) GONZAGUE DE CASTIGLIONE

A) Louis II, Marquis de Mantoue (1414-1478)

1) Jean-François Prince de Bozzolo, 1443-1496 = Antonia del Balzo 1441-1538

- Frédéric † 1528 = Jeanne Orsini
  - Ippolita
  - Charles
  - Horace
- Pirro de Gazzuolo † 1529 = Camille Bentivoglio
  - Charles
  - Lucrèce née en 1522 = Jean-Paul Manfrone
  - Isabelle = Rodolphe Comte de Luzzara
- Louis Abbé † 1540 = Françoise de Fieschi
  - Jean François de Cagnino † 1539 = Louise Pallavicini
  - Louis Rodomonte 1500-1532 = Isabelle Colonna
    - Vespasien, né en 1531 Fondateur de la branche de Sabbionetta
- Dorothée = Jean-François de Bitonto
- Suzanne = Comte de Colisano
- Éléonore = Eberhard de Wurtemberg
- Barbara = G. F. di Sanseverino Comte de Caiazzo
  - Pirro Cardinal, † 1529
- Antonia = Alphonse Visconti
  - Julie 1512-1566 = Vespasiano Colonna, Duc de Traetto
- Camilla = Alphonse Marquis de Tripald

B) Louis II, Marquis de Mantoue (1414-1478)

2) Rodolphe Prince de Castiglione 1451-1495 = (1) Anne Malatesta (2) Catherine, veuve de Lionel Pio de Carpi

- Paola = Nicolas Trivulce Comte de Musoceo
- Jean-François de Luzzara et Castiglione = Laure Pallavicino
  - Rodolphe = Isabelle de Gonzague de Bozzolo
- Louis de Castelgoffredo

INDEX

ACCOLTI (Bernardo), voir UNICO ARETINO.
ACHILLE, 246.
ADORNO, gouverneur de Gênes, 42.
ADORNO, patricien de Venise, 369.
ADRIA (l'évêque d'), 116, 120.
ADRIANA (Madonna), 121.
ADRIANO DA CORNETO (cardinal), 146.
ADRIEN d'Utrecht, cardinal de Tortosa, élu Pape sous le nom d'Adrien VI, 321, 333, 334, 338, 342, 383.
AGNELLO (Benedetto), envoyé de Mantoue à Venise, 391, 392, 399, 407, 423.
AIGUEPERSE, ville, 206.
AIX, ville, 287.
ALBAINS (Monts), 282.
ALBANO, ville, 401, 414.
ALBANO (Taddeo), banquier, 51, 201, 217.
ALBERINO (Marcello), chroniqueur romain, 347.
ALBERT DE BOLOGNE, chambellan d'Isabelle, 42, 71, 98.
ALBERTI, à Mantoue, 13, 17, 22, 159.
ALBINA, courtisane romaine, 262.
ALBRET (Charlotte d'), épouse de César Borgia, 93, 132, 150.
ALCESTE, 279.
ALENÇON, ville, 293.
ALESSANDRO DA BAESSO, sénéchal de la marquise Isabelle, 74, 100, 127, 138, 141.
ALEXANDRE VI, Pape, 83, 146-148; *Comédie du Pape Alexandre VI et du duc de Valentinois*, 151.
ALIDOSI (cardinal), légat du Pape à Bologne, 239, 249, 250.
ALPHONSE, duc de Biceglia, 111.
ALPHONSE, roi de Naples, 70, 105, 111.
ALVAREZ (don), marquis d'Astorga, grand maréchal de Charles-Quint, 378, 383, 385.
AMADORI (Alessandro), 185.
AMBOISE, ville, 284, 287.
AMBOISE (Charles d'), gouverneur de Milan, 162, 185.
AMBOISE (Georges d'), cardinal 93, 108, 113, candidat à la papauté, 147.
AMBROGIO, professeur de danse d'Isabelle d'Este, 3.
AMICO DELLA TORRE, gentilhomme de la Cour de Mantoue, 292.
AMPHION, 279.
ANCONE, ville, 67, 83.
ANDRÉ (Edouard), collection, 97.
ANDRINOPLE, ville, 65.
ANGELA, demoiselle d'honneur de Lucrèce Borgia, 115.
ANGELO DEL TOVAGLIA, riche marchand de Florence, 179, 180, 183-185, 189, 190.
ANICHINO, orfèvre de Ferrare, 49.
ANJOU (duché d'), 113.
ANNE DE BRETAGNE, 51, 140, 142, 173, 241, 242, 411.
ANSPACH, ville, 19.
ANTIMACO, chancelier du marquis François de Gonzague, 78.
ANTONIA (buste antique d'), 166.
ANTONIO DI COSTABILI, ambassadeur ferrarais, 89.
APELLES, peintre grec, 211, 278.
APOLLON, 100, 189, 226, 227, 262, 417.
APOLLON (du Belvédère), statue antique, 245, 255.
ARAGON (Maison d'), 112.
ARAGON (cardinal d'), 222, 255.
ARAGON (César d'), 50.
ARAGON (Éléonore d'), duchesse de Ferrare, citée 1, 2, 3, 5, 7; sa bibliothèque, 7, 8; préparatifs pour le mariage de ses filles Isabelle et Béatrice, 9; à Milan, 43; sa mort, 64; son collier de rubis et diamants, 121; ses tapisseries, 122; sa retraite favorite (Le couvent du *Corpus Domini*), 126 (note 3); sa chaîne d'or, par Francia, 210.
ARAGON (Frédéric d'), roi de Naples, 2, 105, 111, 137.
ARAGON (Isabelle d'), duchesse

de Milan, 91, 92, 94, 283.
ARAGON (Jeanne d'), à Naples, 10.
ARAGON (Julie d'), infante, 390, 393, 394, 405.
ARCADIE (l'), 418.
ARCANO (Girolamo), 275.
ARÉTINO (Pietro l'), 346, 351, 369, 419.
ARGENTINA (Madonna), épouse du gonfalonier de Florence Piero Soderini, 158.
ARIANE, 221; sa statue, 255.
ARION, 206.
ARIOSTE (l'), 2, 122, 155; *Orlando Furioso*, 167; cité 218, 285, 297; *Cassaria*, 375; Éloge d'Isabelle, 402, 403.
ARISTOTE, 328, 329, 418.
ARLES, ville, 292.
ARMAGH, ville d'Irlande, 311. 313.
AMELLINI (cardinal), 355.
ARRAS (tapisseries d'), à Ferrare, *la Visite de la Reine de Saba à Salomon*, 10.
ARS (Louis d'), 110.
ARTÉMISE II, reine d'Halicarnasse, 228.
ASOLA, ville, 233, 234.
ASTI, 69, 257, 408.
ASTORGA, grand maréchal espagnol, Voy. ALVAREZ.
ATELLA, ville forte, 82.
ATHÈNES, La « Nouvelle Athènes », 420.
ATRI (Jacopo d'), agent de Mantoue à Naples, 57, 104, 125, 239, 241, 242, 294.
AUBIGNY (d'), ambassadeur français à Mantoue, 69.
AUTON (Jean d'), moine chroniqueur, 169.
AUTRICHE (Catherine d'), 423.
AUTRICHE (Marguerite d'), 376.
AVALOS (Alfonso d'), marquis del Vasto, 382, 383, 389, 393, 405, 406.
AVALOS (François d'), 423.
AVERROÈS, 250.
AVIGNON, ville, 287, 292.
BACCHUS, 227, sarcophage de porphyre consacré à —, 254.
BAGLIONI (Les), 161.
BAGNOLO (Traité de), 2.
BALZO (Antonia del), épouse de Jean-François de Bozzolo, 31, 32, 57, 160, 214, 273, 293, 345, 420.
BALZO (Camilla del), fille d'Antonia, 273.
BALZO (Isabelle del), comtesse d'Acerra, 57.
BALZO (Susanna del), fille d'Antonia, 273.
BANDELLO (Matteo), conteur et romancier, 82, 156, 208, 215, 296; ses *Novelle*, 297, 298, 299, 302, 324, 330, 343, 418, 424.
BARBARA, voir BRANDEBOURG.
BARBARIGO (Agostino), doge, 63.
BARBARO (Zaccaria), ambassadeur vénitien, à Ferrare, 38, 39.
BARBEROUSSE (Frédéric), 256.
BARCELONE, ville, 314.
BARCELONE (Traité de), 375.
BARI (duc de), 315.
BARONE, bouffon de Ludovic Sforza, 90.
BARTOLINO de Novare, architecte, 1, 12.
BATTISTA, serviteur d'Isabelle d'Este, 34, 363.
BAVIÈRE (Marguerite de), fiancée à Frédéric de Gonzague, 19-20; son portrait en marbre à l'Académie de Mantoue, 20; sa mort, 24.
BAVIÈRE (Philippe, duc de), 384, 394.
BAYARD (le chevalier), 151.
BÉATRICE DEI CONTRARI, gouvernante d'Isabelle, 35, 43.
BEAZZANO, ami de Pietro Bembo, 348.
BECCAGUTO (Alessio), lieutenant du duc d'Urbin, 288.
BECCARO (Vittore), amateur, 217.
BELLINI (Gentile), portraits de *Mahomet II* et du Doge *Agostino Barbarigo*, 63; cité 65, 98, 194.
BELLINI (Giovanni), 63, 65, 98, 99, 103, 152, 188, 194-201; *Nativité*, 196-198, 204, 207, 336.
BELLINI (Jacopo), 2; *la Visite de la Reine de Saba à Salomon*, 2; *Crucifix*, 8, *Plan de la place Saint-Marc*, 63; cité 98, 194.
BELLINI (Niccolosia), sœur de Gentile et Giovanni, épouse de Mantegna, 63.
BELLO (Francesco), improvisateur aveugle de Ferrare, 7, 31.
BELRIGUARDO, villa des princes d'Este, 8, 152.
BELTRAFFIO, peintre, 91, 92.
BELVÉDÈRE (musée du), au Vatican, 223, 255.
BEMBO (Pietro), poète et humaniste vénitien, 7, 150, 154, 155, 156, 177, 198-201, 203, 206, 229, 231, 247, 269, 279, 281-284, 288, 302, 328, 347-349, 380, 420, 421.
BENINTENDI (Filippo), sculpteur, 158.
BENTIVOGLI (les), de Bologne, 161, 165, 208, 209, 212, 216, 249, 297.
BENTIVOGLIO (Alexandre), 208, 215.
BENTIVOGLIO (Annibal), 9, 38, 68, 120, 124, 166, 209.
BENTIVOGLIO (Antonio), 166, 206, 207, 208.
BENTIVOGLIO (Camilla), 420.
BENTIVOGLIO (Giovanni), 11, 143, 162, 208, 291.
BENTIVOGLIO (Laure), 39, 90, 118, 126, 175, 291, 338.
BENTIVOGLIO (Lucrèce), 117, 119, 214, 215.
BERCALDO (Filippo), poète, 252.
BERGAMO (Fra Damiano da), 229, 388.
BERLIN, ville, 97, 216.
BERNARDINO DE FELTRE (Fra), moine franciscain, 24.
BERNARDINO DEI PROSPERI, chambellan d'Éléonore d'Aragon, 34, 216.
BERNARDUS DEL ARMARIA, chapelier, 165.
BEROALDO (Philippe), poète, 255.
BERT (Mgr), ambassadeur de France à Ferrare, 124,
BETTINELLI (abbé), 97, 363.
BIBBIENA (Bernardo Dovizi de), Florentin, secrétaire du cardinal Jean de Médicis, 240, 247, 258, 259, 262, 265; nommé cardinal, 266, 269, 281, 282; *La Calandria*, 282, 317; cité 283, 284, 287, 288, 302, 328, 347.
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (Paris), 374.
BINASCO, ville, 139.

Bisignano (princesse de), 169, 170.
Blois 93,, 154 157, 159, 287.
Boccace, Le *Filocolo*, 16; Le *Décameron*, 16.
Boèce, *De Consolatione*, 8.
Boïarda (Alda), dame d'honneur d'Isabelle d'Este, 259, 260, 269, 272, 303.
Boïardo (Matteo), de Ferrare, son *Roland amoureux*, 7, 49, 272.
Bolgano (Vincenzo), agent de Mantoue à Florence, 187.
Bollandistes (Les), 220.
Bologne. Isabelle à —, 68; Jules II à —, 162; Université de —, 327-332; couronnement de Charles-Quint, 376-388.
Bologne (Antonio de), 138, 161.
Bonatti (Alessandro), amateur romain, 221.
Bonnivet, capitaine de François Ier, 338, 339.
Bonsignori (Francesco), peintre de Vérone, son tableau de la *Vision de la Bienheureuse Osanna*, 51; ses travaux à Marmirolo, 65; portrait du nain *Matello*, 81; cité 162, 163, 165, 218; portrait du poète *Pistoia*, 218.
Bordoni, poète ferrarais, 371.
Borghèse (collection), 218.
Borgia (Alexandre), élu pape, 41.
Borgia (Angela), demoiselle d'honneur de Lucrèce Borgia, 152.
Borgia (César), duc de Valentinois; son fourreau d'épée niellé par l'orfèvre Ercole Fedeli, 49; cité 92; épouse Charlotte d'Albret, 93; cité 98, 107, 108, 111-114, 115, 132-135, 137-144, 146-147, 150; *la Comédie du Pape Alexandre VI et du duc de Valentinois*, 151; cité 154, 176, 297.
Borgia (Hieronima), dame d'honneur de Lucrèce Borgia, 121.
Borgia (Lucrèce), duchesse de Ferrare, 102, 111; son mariage avec Alphonse d'Este, 113-126; citée 134, 137, 138, 144, 150, 151, 152, 177, 178, 183; sa mort, 302, 303; citée 371, 373, 412, 415.
Borgia (appartements des) au Vatican, 256.
Borgoforte, ville, 155, 289, 351, 399, 405.
Borgo San Domino, 73.
Borromeo (Achille), comte, 130.
Boschetti (Isabelle), favorite de Frédéric de Gonzague, 317, 335, 342, 366, 393, 402.
Bosio (Hieronimo), 205.
Bossi (Matteo), abbé de Fiesole, 24.
Botticelli (Sandro), peintre 187.
Bourbon (le bâtard de), 73, 74, 170.
Bourbon (le connétable de), 339, 346, 351-354, 356, 361.
Bourgogne (la), 173.
Bozzolo (Frédéric de), 346, 358, 420.
Bracciano, ville, 154.
Bramante, architecte, 245.
Brandebourg (Barbara de), marquise de Mantoue, femme de Louis II de Gonzague, 1, 15; son mariage, 16; son caractère, 18; lettre à son fils Frédéric, au sujet de sa sœur Dorothée, fiancée à Galeazzo Sforza, 21; son portrait à la « Camera degli Sposi », par Mantegna, 23; sa mort, 24; son tombeau, 25.
Brasca (Erasmo), envoyé impérial à Mantoue, 91.
Breni, poète ferrarais, 215.
Bréra (musée), à Milan, 133.
Brescello, ville, 302.
Brescia, ville, 86, 252, 311.
Brescia (comte Brunoro de), 269.
Brescia (Vincenzo de), peintre, travaille à Mantoue, 404.
British Museum, à Londres, 232, 417.
Broccardo (Antonio), poète, 331, 380.
Brognina (ou Brogna), dame d'honneur d'Isabelle d'Este, 259, 269, 270; renvoyée, 272, 274; citée 278, 287, 344, 345, 411.
Brognolo (Ludovic), agent de Mantoue à Rome, 221, 222, 241.
Brognolo (Zorzo), agent d'affaires d'Isabelle à Venise, 36, 48, 75, 84, 97.
Bruges (Jean de), voir Van Eyck.
Brunellesco, architecte, à Mantoue, 13.
Buonamici de Bassano (Lazzaro), précepteur d'Hercule, fils d'Isabelle, 329, 330, 331.
Cagli, ville, 133.
Cagnolo, chroniqueur, 124.
Caiazzo (comte de), 394.
Calabre (la), 112.
Calandra (Gian Giacomo), chambellan de la Cour de Mantoue, 204, 206, 210, 230, 252, 297, 392, 420.
Calandra (Ippolito), secrétaire de Frédéric de Gonzague, 396, 397, 398, 404, 416.
Calandra (Silvestro), chambellan de la Cour d'Urbin, 28, 44, 45.
Calcagnini (Celio), poète, 122, 252.
Calliope, 324.
Calmeta, humaniste, 103, 111.
Calvi (Fabio), savant de Ravenne, précepteur de Frédéric, fils d'Isabelle d'Este, 255.
Calvin, 373.
Cambrai, ville, 376.
Cambrai (Ligue de), 236, 327.
Camerino, ville, 133.
Canareggio, ville, 140.
Cannes, ville, 236.
Canossa (le comte Ludovic de), 130, 153, 240, 283, 304, 306.
Cantelma (Margharita), amie d'Isabelle d'Este, 159, 160; palais des Cantelma, à Ferrare, 278, 279.
Cantelmo (Sigismond), duc de Sora, 109, 110, 401.
Capello (Alvise), podestat de Chioggia, 128.
Capello (Francesco), ambassadeur de Venise à Ferrare, 38, 39, 61.
Capello (Paolo), noble vénitien, 128.
Capilupi, secrétaire de Fran

çois de Gonzague, 29, 30, 64, 70, 74, 88, 89, 97, 127, 128, 160, 174, 187, 275, 303.
Capoue (Isabelle de), fille du duc de Tremoli, 402.
Caradosso, orfèvre, cité 219; coupe en cristal, 219; son encrier, 220; à Rome, 246; médaille d'*Hercule*, 253, 305, 324.
Cardona (Raymond de), vice-roi de Naples, 252, 258, 259, 269, 270, 271, 272, 274, 275, 278, 283.
Carew (Nicolas), 362.
Carlo da Sesso, 112.
Caroto, peintre, 218; portrait d'*Élisabeth* de Gonzague, 218; *Vieillard au faucon*, 218.
Carpaccio, peintre vénitien, 336.
Carpi, ville, 239.
Carpi (Alberto Pio de), 234, 355, 366.
Carpi (Leonello Pio de), 366.
Carpi (Marco Pio de), 11.
Carrare, ville, 100.
Casale, ville, 117, 119, 120, 293, 294, 394, 405, 421.
Casale (Gregory), ambassadeur anglais, 355.
Casio (Girolamo da), poète bolonais, 181, 208, 211, 212, 216, 217, 220, 381.
Castalie, fontaine au pied du Parnasse, 279.
Castelduranté, ville, 416.
Castelfranco Bolognese, ville, 377.
Castelfranco (Zorzo da), 217.
Castiglio (Guglielmo di), gouverneur de Salo, 277.
Castiglione (Balthasar), 93, 108, 146, 150, 155, 166, 174, 209, 225, 255, 261, 282; son mariage, 291, 292, 297; à Rome, 304, 305, 306, 315-317, 318, 319, 320, 321, 323, 324, 326, 333, 336, 337, 338, 340; à Madrid, 341, 342, 343, 344, 346, 347; sa mort, 361; cité 398, 416.
Castiglione (Fra Sabba da), écrivain et érudit, 80, 99, 225, 227, 228; ses *Ricordi*, 228, 377.
Castille (la), 150.
Catalina, demoiselle d'honneur de Lucrèce Borgia, 115.
Cattaneo, agent de Mantoue auprès du Vatican, 135, 146, 175.
Catulle, 275.
Cavriana, palais du marquis de Mantoue à —, 17, 33, 175, 210, 274, 296, 413.
Celindo, chambellan de Raymond de Cardona, 278.
Cellini (Benvenuto), orfèvre, 354, 384.
Cenis (Mont), 342.
Ceresara (Federico), 232, 233.
Ceresara (Paride da), poète, 99, 187, 206, 207, 297.
Cérignoles, ville, 145.
Cervia (l'évêque de), 120.
César, *Commentaires* de —, 8.
Cesarini (cardinal), 358.
Cesi (cardinal di), 365.
Charles Ier, roi d'Angleterre, 97, 135, 136, 305, 306, 336, 368, 369, 398, 425.
Charles VIII, roi de France, 69, 74, 76, 79, 86, 91, 339.
Charles le Téméraire, 19, 384.
Charles-Quint, Empereur, à Reggio, 10; cité 108, 166, 177, 229, 300, 311, 314, 315, 337, 339, 340, 346, 349, 350, 359, 361, 375; à Bologne, 376-379; son couronnement à Bologne, 380-388; à Mantoue, 389-390; fait la connaissance du Titien, 391, 393; cité 397, 403-406; à Mantoue, 404; cité 408, 419, 423.
Chaumont (Mgr de), vice-roi de France à Milan, 225, 227.
Chester, ville d'Angleterre, 311.
Chiericati (Francesco), humaniste de Vicence, nonce du Pape, 270; à Mantoue, 310; ses voyages et sa correspondance avec Isabelle, 311-315, 334, 342, 347, 350.
Chigi (Agostino), 250, 253, 266, 282.
Childaria (comte de), voir Kildare.
Chio, île, 228.
Chioggia, ville, citée 84, 128.
Cholgia, voir Sestola (Girolamo da).
Chypre (l'évêque de), 1.
Chrysolaras, grammairien, 6.
Cibo (cardinal), légat du Pape, 389.
Cicéron, 6, 329.
Ciocca (Luigi), agent d'Isabelle à Florence, 190, 191.
Citta di Castello, ville, 141, 143.
Citta della Pieve, ville, 191.
Civita Vecchia, 254, 359.
Clément VII, Pape (Jules de Médicis), 50, 156, 229, 338, 340, 341, 343, 346-352, 355, 356, 358, 359, 361, 375, 376; à Bologne, 377-388, 397, 405, 411, 412, 419.
Cléopatre (prétendue statue de), 255.
Clerk (John), envoyé anglais au Conclave de 1521, 320.
Clogher, ville d'Irlande, 311.
Cogo (Niccolo del), peintre décorateur de Ferrare, 38.
Collenuccio (Pandolfo), 108.
Colleoni (Cassandra), femme de Niccolo da Correggio, 177.
Colocci (Angelo), 282, 380.
Colomb (Christophe), 59.
Colombo, antiquaire, 364.
Colonna (Ascanio), 350.
Colonna (Fabrizio), lieutenant du Pape Jules II, 253, 256, 283, 305, 342.
Colonna (Isabelle), fille de Vespasiano, 350, 358, 420.
Colonna (Pompeo), cardinal, 347, 350, 356.
Colonna (Prospero), lieutenant de l'Empereur, 318, 322, 366.
Colonna (Vespasiano), 350, 420.
Colonna (Vittoria), marquise de Pescara, 283, 373, 383, 391, 392, 394, 406, 419, 421, 422, 424, 426.
Comachio (l'évêque de), 120, 152.
Commode (l'Empereur), 223.
« Comus » (le), tableau d'Andrea Mantegna et Lorenzo Costa, 203, 206.
Constantin, Empereur, 355.
Constantinople, 65, 66, 69, 293.
Contarini (Alvise), ambassadeur vénitien, 294, 380, 381.

CONTARINI (Taddeo), ambassadeur vénitien, 217, 286, 380, 381.
CONTARINI (Zaccaria), 61.
CONTARINI (Zuan), ambassadeur vénitien, 294, 380, 381.
CORDOUE (cuirs de), 107, 396.
CORDOUE (don Alonso de), 356, 357.
CORDOUE (Gonsalve de), 112, 137, 145, 150, 151.
CORINNE, poètesse grecque, 279.
CORNARO (Catherine), reine de Chypre, 63, 84, 128.
CORNARO (Francesco), 199, 200.
CORNARO (Giorgio), 84, 130.
CORONIS, fille de Coronée, roi de Phocide (mythol.), 188.
CORPUS DOMINI (Couvent du), 126 (note 3).
CORRADI (Girolamo), peintre de Mantoue, 163, 165.
CORREGGIO, ville, 405.
CORREGGIO (Antonio Allegri da) (LE CORRÈGE), peintre, 367, 369; *Apollon et Marsyas*, les *Trois Vertus*, *Madeleine*, 368.
CORREGGIO (Costanza da), 367.
CORREGGIO (Giangaleazzo da), fils de Niccolo, 177, 178.
CORREGGIO (Gilberto da), 367.
CORREGGIO (Niccolo da), 7; son roman pastoral *Cefalo*, 8, 52, 53, 54, 70, 86, 89, 101, 102; son fils Galeazzo, 102; cité 126, 139, 152, 153, 177, 178, 225, 370, 409.
CORREGGIO (le « Prêtre » de), 101, 115, 116, 133.
CORRER (Gregorio), protonotaire apostolique; son traité *De Fugiendo Sæculo*, 15.
CORRER (Gregorio), musée, à Venise, dans l'ancien palais d'Este, 80, 417, 423.
CORVIN (Matthias), roi de Hongrie, 64.
COSSA (Andrea), musicien napolitain, 235.
COSSA (Francesco), peintre, 8.
COSTA (Lorenzo), peintre de la Cour de Mantoue, 97, 98, 176, 192; le *Comus*, 206; le *Triomphe de la Poésie*, 206, 208, 209; *Sainte Cécile*, 208; cité 208-211, 213, 241; *Madone*, 241; Fresques, 295, 324, 367, 369, 377, 386, 425.
COSTABILI, ambassadeur ferrarais, 108, 146.
COSTANZA (Madonna), 175.
COTRONE (marquise di), 100, 119, 127.
COVOS, secrétaire de Charles-Quint, 391, 406.
CRACOVIE, ville, 283.
CREMONA (Zoan Pietro da), 212, 292.
CRÉMONE, ville, 186, 228, 318, 322.
CREVALCORE (Antonio da), peintre, 216.
CRIVELLI (Lucrezia), maîtresse de Ludovic le More, 94.
CUPIDON, 188, 216, 221, 222.
CUSATRO, ambassadeur du marquis de Mantoue, 3, 205.
CYCLADES (les), 226.
CYCLOPE (le), 188.
DANEMARK (Christine de), 412.
DANTE (le), 16, 377.
DAPHNÉ, 188, 417.
DELIA, naine favorite d'Isabelle d'Este, 269, 413, 414, 422, 424.
DÉLOS, ville, 226, 228.
DELPHES, ville, 262.
DIANE, 188, 189, 226.
DIÉGO, bouffon de la Cour de Ferrare, 372.
DION CASSIUS, historien grec, 7.
DOLFO (Floriano), humaniste, 87.
DONATELLO, à Mantoue, 17; le buste de *Louis II de Gonzague* à Berlin, 17; cité 228.
DONATO DE PRETI, agent de Mantoue à Milan, 70; auprès de la Cour impériale, 243.
DORIA (André), prince, 359, 385.
DOROTHÉE, reine de Danemark, à Mantoue, 18.
DOSSO DOSSI, peintre, 218; *Circé, Nymphes, Saint Guillaume, Sainte Famille*, 218; cité 309.
DOWN, en Irlande, 313.
DREYFUS (collection), à Paris, 220.
DU BELLAY (Joachim), 351, 352.
DUBLIN, ville d'Irlande, 311, 313.
DUNDALK, ville d'Irlande, 311.
ÉCOSSE, 313.
EGIDIO de Viterbe (cardinal), 147.
EGMONT (comte d'), 93.
ÉLÉONORE, voir ARAGON.
ÉLÉONORE, voir (ISABELLE d'ESTE : ses enfants).
ÉOLE, 215.
ENCKEFORT (cardinal), 358, 383.
EQUICOLA (Mario), humaniste, secrétaire d'Isabelle, portrait littéraire d'Isabelle, 6; à Blois, 154, 157; son traité *Nec spe nec metu*, 159, 160; cité 178, 209, 252, 256, 260, 265, 272, 292, 294, 297, 301, 303, 307, 323, 325, 343, 409, 416.
ERASME (de Rotterdam), 122, 308, 310, 334; son portrait, 421.
ESPAGNE, 300, 314.
ESPAGNE (Charles d'), roi de Naples, 294.
ESTE (Albert d'), 50, 117.
ESTE (Alphonse d'), duc de Ferrare, 2, 9, 10; fiancé, 37, 38; cité 81, 85, 102, 113, 114, 117, 118, 120, 121, 123, 124, 126; succède au duc Hercule sur le trône de Ferrare, 152, 153; cité 177, 218, 244, 247, 248, 249, 252, 253, 255; à Rome, 256, 265-267, 269, 272, 275, 291, 294, 295, 296, 302, 303, 309, 318, 322, 335, 336, 337, 340, 349, 369; mariage de son fils Hercule, 371, 372, 375, 381; à Bologne, 387, 388, 389, 390, 405, 410, 411, 412, 415, 416.
ESTE (Anna d'), fille d'Hercule d'Este et de Renée de France, 411, 412, 422.
ESTE (Béatrice d') [† 1497], tante d'Isabelle, 52, 86, 99, 101, 103, 423.
ESTE (Béatrice d') [1475-1497], sœur d'Isabelle, 2, 4, 6, 8, 9, 35; épouse Ludovic Sforza, 36-39; ses dames d'honneur, 39; malade, 43; citée 61, 65, 69, 70, 82; sa mort, 84, 89, 91, 92, 99, 100, 102, 168, 280, 295, 418.
ESTE (Bianca d'), 38.
ESTE (Borso d'), 1, 16.

ESTE (Camille d'), fille de Lucrèce d'Este, 214.
ESTE (Ferdinand d'), 10, 44, 69, 114, 115, 116, 118, 153.
ESTE (François d'), 393.
ESTE (Hercule d'), duc de Ferrare; cité 1, 2, 3, 4, 5; son séjour à la Cour de Naples, 7; sa traduction des *Ménechmes*, 8, 38; cité 38-40, 69, 90, 93, 102, 107, 109, 113, 114, 115, 116, 117, 120, 131, 137, 139, 146, 152; ses *Prediche d'Amore*, 152; cité 156, 177.
ESTE (Hercule II d'), duc de Ferrare, fils d'Alphonse, épouse Renée de France, 371, 372, 374, 375; cité 393, 406, 413, 421, 422, 423.
ESTE (Hippolyte d'), cardinal, 10, 87, 114, 115, 116, 134; contre Jules d'Este, 152, 153; cité 160, 167, 249, 270, 318.
ESTE (Hippolyte II d'), archevêque de Milan, fils d'Alphonse, 371, 413.
ESTE (Isabelle d').
Sa naissance, 1; son enfance, 2; ses fiançailles, 3; son trousseau et sa dot, 9; la cérémonie du mariage à Ferrare, 9, 10; à Mantoue, 11; sa mort, 425; son tombeau, 425.
Ses études classiques, 6, 7, 8, 44, 50, 80.
Arts d'agrément : broderie, chant et musique, 6, 7, 80; danse, 3.
Son portrait (plastique) : Par Cosimo Tura, 3; par Le Titien (à Vienne), 6, 407-409; par un sculpteur ferrarais, 8; par Bonsignori, 51; par Mantegna, 57; par Léonard de Vinci, 103, 210; par Lorenzo Costa, 210, 241; par Francia, 212, 213, 407; par Cristoforo Romano, 224, 225; par Le Titien (collection Goldschmidt), 369, 370; par Jules Romain (?), 398; portrait cité 411, 412.
Son portrait (littéraire) : Par Cusatro, 3; par Equicola et Trissino, 6; par un chroniqueur, 30; par Floriano Dolfo, 87.
Ses animaux favoris, 82; sa chienne Aura, 251, 252.
Sa bibliothèque, 49, 50, 52, 51, 230-233, 323.
Ses collections artistiques: Sa « Grotta » à la « Corte Vecchia » du palais de Mantoue, 86, 96, 97, 98, 100, 134-135, 166, 178, 179, 186, 192, 194, 198, 206, 207, 209, 219, 221, 222, 223, 227, 295, 305, 306, 309, 323, 362-370, 397, 416, 417, 421, 425; la « Scalcheria », 97, 323, la « Camera del Sole », 97; le « Paradiso », 323; la *Vénus* et le *Cupidon* d'Urbin, 134-136, 138; le *Cupidon*, 178.
Ses dames d'honneur, 268, 272.
Ses enfants :
1° Sa fille ÉLÉONORE, 64-65; ses parrains et marraines, 65; citée 75, 90, 101, 141, 142; fiancée, 153; son portrait au crayon, 154; reçoit la visite de son fiancé, 175, 176; citée 235, 238, 239; à Urbin, 240, 242; à Rome, 243, 244; à Urbin, 247; citée 289; exilée à Mantoue, 290, 291, 317; rentre à Urbin, 322; à Pesaro, 345; à Venise, 359, 370; à Bologne, 386; citée 408, 414, 415; à Mantoue, 419; son portrait par Le Titien, 419, 420, 421, 424.
2° Sa fille MARGUERITE, 82.
3° Son fils FRÉDÉRIC, 55, 107, 108, 111, 130, 132, 141, 147, 151, 162-164, 186, 210-217; en otage, 243; à Rome, 244-247; à Urbin, 247; à Rome, 250; son portrait par Raphaël, 250; à Ostie, 250; à Rome, 251-256; à Civita-Vecchia, 253; cité 261; son portrait par Raphaël, 263, 264; retour de Rome, 268, 271; cité 281; son éducation, 285-286; accompagne François Ier en France, 287, 290-294; projet de mariage, 293, 294; héritier de son père, 300, 301. (Pour la suite, voir GONZAGUE, Frédéric II de.)
4° Sa fille HIPPOLYTA, 151, 301.
5° Son fils LOUIS, ALVISE ou HERCULE, 157, 163, 164, 199, 210, 220, 232, 286, 300, 317; étudiant à l'Université de Bologne, 326, 332; évêque, 326, 341, 342, 347, 348, 349; nommé cardinal, 352, 366, 376, 418, 421, 422.
6° Son fils FERDINAND, 166, 210, 300, 341, 344, 352, 355, 356, 357, 359, 360, 365, 366, 376, 380, 391, 401, 402, 404, 414, 419.
7° Sa fille LIVIA OSANNA, 176, 300, 301.
Ses professeurs :
De danse, 3; de latin, 6, 44; de musique, 7.
Régente de Mantoue, 71-76, 79-80, 150, 237-244, 248-249; à la conférence de Mantoue, 258, 259, 315, 395-400.
Ses revenus, 131.
Ses toilettes et ses bijoux, 36, 37, 42, 48, 49, 71, 81, 83, 409, 410, 411.
Ses voyages :
à Albano, 401; à Ancône, 67, 83; à Arles, 292; à Assise, 67; à Asti, 294; à Avignon, 262; à Belfiore, 422; à Bologne, 68, 216, 277; à Bolsena, 281; à Borgoforte, 289; à Casale, 294, 300; à Cavriana, 274, 413; à Casalmaggiore, 273; à Chioggia, 61; à Ferrare, 34, 35, 38, 40, 43, 61, 64, 68, 71, 79, 84, 92, 102, 109, 113, 117, 144, 177, 210, 318, 345, 371, 374, 413, 414, 422; à Florence, 158, 216; au lac de Garde, 33, 35, 274-280, 413; à Gazzuolo, 273; à Gênes, 42, 294; à Goïto, 274; à Governolo, 360; à Grignano, 278; à Gubbio, 67, 68; à l'Isola dei Frati, 277; à Laciso, 278; à La Rocca, 273-276; à Lodi, 168; à Lonato, 274, 277; à Lorette, 67, 318; à Lyon, 292; à Maguzano, 275; à Marmirolo, 65, 67, 302, 309, 390; à Marseille, 292; à Milan, 36, 37, 41, 43, 70, 168, 265, 268, 269, 271, 280, 294; à Naples, 283; à Orvieto, 359; à Padoue, 63, 130, 336; à Parme, 69; à Pavie, 37, 92, 280; à Pérouse, 67; à

Pesaro, 67, 345, 346; à Peschiera, 276, 277, 278; à Piacenza, 272; à Porto, 64, 294, 310, 332, 418; en Provence, 292, 293; à Ravenne, 67, 84, 345; à Rome, 281, 344-359; à Sainte-Marie-des-Grâces, 65; à Salo, 277, 278, 413; à Sermione, 33, 275, 277, 278, 413; à Solarolo, 376, 414; à Solferino, 274; à Urbin, 68, 71; à Vegliana, 235; à Venise, 62-63, 127-129, 336, 337, 391, 402, 414, 423, 424; à Vérone, 63, 85, 130; à Vicence, 63.
ESTE (Isabelle II d'), fille de Frédéric II, duc de Mantoue, 423.
ESTE (Jules d'), 152, 153.
ESTE (Lionel d'), 1, 2, 6, 7; en relations avec Pisanello, 17.
ESTE (Lucie d'), 3, 68.
ESTE (Lucrèce d'), 9, 38, 166, 207, 212-215.
ESTE (Niccolo d'), 2, 3.
ESTE (Polissene d'), dame d'honneur de Béatrice, 39.
ESTE (Sigismond d'), cardinal protonotaire, 71, 74, 76, 77, 83, 118, 142, 260.
EURIPIDE, 7.
ÉVANGÉLISTE, valet des haras de François de Gonzague, 91.
FACINO (Alfonso), correspondant d'Isabelle d'Este, 319.
FAENZA, ville, 8, 112, 228, 239, 377.
FAENZA (Antonio da), potier, 416.
FALCONE, poète de Mantoue, sa comédie *Gog et Magog*, 292.
FANCELLI (Chiara), fille de Luca et femme du Pérugin, 186, 192.
FANCELLI (Luca), architecte, au service des Gonzague, 17, 25, 59, 186.
FANO, ville, 83.
FARNÈSE (cardinal), 320, 385.
FAUSTINE (buste antique de), 166, 203, 204, 224.
FEDELI (Ercole), de Ferrare, orfèvre, ses œuvres, 49, 226.
FELICE, fille de Jules II, 154, 222.
FERDINAND II, d'Aragon, roi de Naples, 2, 70, 79, 84, 91, 105, 112, 150, 151, 176.
FERDINAND III LE CATHOLIQUE, roi de Naples, 172, 173, 225, 258, 274, 294.
FERDINAND II, empereur, 425.
FERRARE, ville, le « Castello Rosso », 1, 2, 8; la Cour, 7; le palais della Ragione, 8; décoration de la Grande Salle pour le mariage d'Isabelle, 10.
FERRARE (le cardinal de), 170.
FERRARE (duc de), voir ESTE (Alphonse d').
FERRARE (Fra Francesco de), vicaire général des Dominicains, 296, 297.
FIERA (Battista Dr), 106.
FIESCHI (Francesca de), 328.
FIESOLE, ville, 158, 190, 191, 288.
FILELFO, humaniste, précepteur des princes de Gonzague, 13, 18, 26.
FINALE (cardinal de), 170.
FLANDRES (les), 173, 232.
FLORENCE, 155, 158, 159, 171, 179, 180, 181, 182, 185; musée des Offices, 218; citée 258, 259, 358, 375, 381, 419.
FOIX (Gaston de), 252-253.
FOIX (Germaine de), 172.
FOLENGO, podestat de Mantoue, 302.
FONDI, ville, 83.
FONTAINEBLEAU, ville, 371.
FORNOUE, ville, 73, 76, 77, 79, 87.
FOSSOMBRONE, ville, 224.
FRACASSE, voir SAN SEVERINO (Gasparo di),
FRANCE (Anne de), sœur de Charles VIII, 339.
FRANCE (Claude de), femme de François Ier, 371, 415.
FRANCE (Renée de), voir RENÉE.
FRANCESCHINO, serviteur d'Isabelle d'Este, 231.
FRANCIA (Francesco), peintre-orfèvre, 207, 210, 211; portrait de *Frédéric de Gonzague*, 211, 212, 245; portrait d'*Isabelle d'Este*, 212, 216, 377, 386, 407, 408, 409.
FRANÇOIS Ier, roi de France, 284-287, 291, 292, 302, 314, 319, 320, 322, 338, 340, 342, 346, 349, 371, 375.
FRÉDÉRIC III, empereur, 19.
FREGOSO, ami de Bandello, 299.
FRIOUL, région, 291.
FRISIO (Niccolo), médecin, 166.
FRITELLO, nain, 81.
FRUNDSBERG, capitaine allemand, 350, 351.
FURLO (défilé de), 133.
GADIO (Stazio), précepteur de Frédéric, fils d'Isabelle, 221, 244, 245, 246, 251, 253, 261, 262, 263, 287.
GAETE, 112, 151, 172.
GALASSO, bouffon, 81.
GALATHÉE, 188.
GALEOTTO DELLA MIRANDOLA, 38, 39, 40.
GALEOTTO DI CARRETO, 293.
GALICE (Sant'Iago de), 173.
GALLERANI (Cecilia), maîtresse de Ludovic le More, 94, 103.
GALLINO (Jacopo), second professeur de latin d'Isabelle, 6, 34.
GALLIPOLI, ville, 65.
GAMBARA (Gianfrancesco), de Brescia, 367.
GAMBARA (Uberto), gouverneur de Bologne, 377.
GAMBARA (Véronique), nièce d'Émilia Pia, 269, 367, 380, 381, 386, 405.
GAND, ville, 108.
GARDE (lac de), Vittorino da Feltre au —, 13; excursions d'Isabelle, 33; cité 102, 262, 270, 274, 279, 319, 413.
GATTINARA (cardinal), chancelier de Charles-Quint, 381 390.
GAZZUOLO, ville, 160.
GENAZZARO, ville, 148.
GÊNES, ville, 138, 140, 168 171, 376.
GHISI (Carlo), 364.
GHISOLFO (Bernardo), architecte des Gonzague, 77, 163, 165.
GHIVIZZANO, trésorier de Mantoue, 140, 147.
GINEVRA (Madonna), dame d'honneur des duchesses d'Urbin, 239.
GIORDANO, chroniqueur, 388.
GIORGIO (Giovanni), évêque 393.
GIORGIONE (le), peintre, 217; *Nativité*, 217, 218, 331, 336; *Assomption* et *Saint Jérôme*, 337.
GIOTTO, peintre, 1.

GIOVANNA, sœur de Guidobaldo, duc d'Urbin, 143.
GIOVANNI DEI BARDI, serviteur de François de Gonzague, 60.
GIOVIO (Paolo), humaniste, 159, 160, 323, 332, 338, 343, 347, 355, 358, 380, 385.
GIROLAMO DA SESTOLA, musicien de Ferrare, 54.
GIUSTINIANI (Marc-Antonio), 357.
GLAUCERA, 188.
GOÏTO, palais du marquis de Mantoue, 5, 17, 33, 91, 103, 274, 287, 391.
GOLDSCHMIDT (collection Léopold), 369.
GOLFO (Sigismond), savant de Mantoue, 44; professeur des enfants d'Isabelle, 111.
GONZAGUE, ville, 405.
GONZAGUE (Agostino de), 305.
GONZAGUE (Alexandre de), fils de Giovanni, 297, 339, 356, 357, 360.
GONZAGUE (Augustin de), 421, 422.
GONZAGUE (Camille de), de Novellara, 299, 345, 347, 348, 356.
GONZAGUE (Cécile de), prend le voile chez les Clarisses, 15.
GONZAGUE (César de), 155; son églogue *Tirsi*, 155; cité 240.
GONZAGUE (Charles de), 3.
GONZAGUE (Claire de) [1464-1505], épouse Gilbert de Montpensier, 25; à Mantoue, 28, 29, 69, 70, 79, 84, 206, 339.
GONZAGUE (Dorothée de), fiancée à Galeazzo Sforza, 20; entrevue des deux fiancés à Reggio, 21; sa mort, 21.
GONZAGUE (Éléonore de), fille d'Isabelle d'Este, 64, 65, 75, 82, 90, 101, 141, 142, 153, 154.
GONZAGUE (Élisabeth de), duchesse d'Urbin, 5, 10, 11, 25, 28, 29; se rend à Urbin, 29; malade, 30; à Mantoue, 30-32; son affection pour Isabelle, 32; citée 33, 35, 44, 45, 46, 53, 55, 58, 61, 64, 65, 76, 79, 111, 117, 118, 119, 127, 128, 129, 132, 133, 138, 140, 149-151, 153-155, 157, 161, 169, 171, 173, 174; en deuil de son mari, 175, 176, 205, 206; son portrait attribué à Caroto, 218; citée 224, 238, 239, 240, 244, 245, 248, 256, 272; à Rome, 288, 289; exilée à Mantoue, 290, 291, 297, 301, 317, 318, 322, 336, 338, 345; sa mort, 349.
GONZAGUE (Ferdinand de), voir Isabelle d'Este (ses enfants).
GONZAGUE (Francesco de), comte de Calvisano, 317-318, 402.
GONZAGUE (Ferdinand de), voir Isabelle d'Este (ses enfants).
GONZAGUE (François de), cardinal-légat, fils de Louis II, 19, 21, 22; aux bains de Porretta, 22; son portrait par Mantegna, 23; cité 24; sa mort, 25.
GONZAGUE (François de), ambassadeur de Mantoue à Rome, 292, 346, 349, 351, 353, 364, 365, 394.
GONZAGUE (François Ier de), fils de Frédéric Ier, marquis de Mantoue (1466-1519). Fiancé à Isabelle d'Este, 2, 3, 4, 5, 9, 10, 11; reçoit Laurent de Médicis à Mantoue, 26; son portrait par Mantegna, à la « Camera degli Sposi », 23; deux autres portraits par Mantegna, 30; son buste en terre cuite par un anonyme, 30; médaille par Sperandio, 76; son portrait par Lorenzo Costa, 210; succède à son père, 27; voyage à Urbin, 29; gouverneur de camp des armées de Venise, 30; son caractère, 30-31; son épée niellée, au Louvre, 49; sollicité par Charles VIII, 69; capitaine des armées de la Ligue contre Charles VIII, 71; à Fornoue, 73-74; capitaine général des armées de Venise, 75; à Naples et à Rome, 82-83; à Venise, 84; destitué de son grade, 84-85; sa devise et son emblème, 86, 97; à Brescia, 86; à Milan, 89; capitaine général de la Ligue, 91; ses relations avec César Borgia, 108, 113, 140; à Parme, 146; à Rome, 147; à Naples, 151; capitaine général de la République florentine, 155; à Bologne, 162, 164; au service de Louis XII, à Gênes, 168; à Milan, 168; prisonnier à Venise, 237, 241; libéré, 244; gonfalonier de l'Église, 244; malade, 252; mécontent des dames d'honneur d'Isabelle, 271, 272; malade, 274, 294, 295; ses derniers moments et sa mort, 300-302.
GONZAGUE (François II de), duc de Mantoue, fils de Frédéric II, 406; épouse Catherine d'Autriche, 423, 424.
GONZAGUE (Frédéric Ier de), marquis de Mantoue (1478-1484), fils de Louis II, 2, 3, 4; fiancé à Marguerite de Bavière, 19; s'enfuit à Naples, 19; son portrait par Mantegna, 23; succède à son père, 24; son règne, 25, 26, 27; occupe Mantegna, 26.
GONZAGUE (Frédéric II de), marquis et duc de Mantoue, fils d'Isabelle d'Este; succède à son père, 301-304 (pour son enfance, voir Isabelle d'Este : ses enfants); son portrait par Raphaël (?), 305, 398; cité 311; nommé capitaine général de l'Église, 315, 316; les premières années de son règne, 317; voyage à Venise, 317; cité 318, 319, 320, 321; confirmé dans sa charge de capitaine général de l'Église, 322; défend Pavie, 322; maintenu dans sa charge, 333; mande Le Titien à Mantoue, 335; cité 337; maintenu dans sa charge, 340, 341, 342; fiancé à Marie de Montferrat, 343; sa passion pour Isabelle Boschetti, 343, 346, 351, 352, 363, 365, 366; à Bologne, 380, 381, 386, 389; proclamé duc de Mantoue, 390, 391; fiancé à l'infante Julie d'Aragon, 393; épouse

Marguerite Paléologue, 394, 395 ; son portrait par Le Titien, 397 ; son portrait par Jules Romain (?), 398, 400, 404, 405 ; devient marquis de Montferrat, 405 ; sa collection de tableaux, 421 ; sa mort, 425.
GONZAGUE (Frédéric de), de Bozzolo, 286.
GONZAGUE (Gian Francesco Cagnino de), fils de l'abbé Louis, 394.
GONZAGUE (Giovanni de), fils de Frédéric Ier, 26, 27, 29, 43, 70, 88, 94, 95, 118, 143, 149, 153, 175, 291, 292, 297, 300, 301, 303, 338.
GONZAGUE (Guglielmo), duc de Mantoue, 404, 423.
GONZAGUE (Hercule ou Alvise), cardinal, 2e fils d'Isabelle d'Este, voir au mot Isabelle d'ESTE : ses enfants.
GONZAGUE (Ippolita de), 20.
GONZAGUE (Jean-François Ier de) [1363-1407], 12, 13.
GONZAGUE (Jean-François II de) [1395-1444], son règne, 13 ; relations avec Vittorino da Feltre, 14 ; cité 104.
GONZAGUE (Jean-François), de Bozzolo, fils de Louis II, 18, 19 ; son portrait par Mantegna, 23 ; hérite de la principauté de Bozzolo et de Sabbionetta, 24 ; sa culture littéraire, 31 ; cité 32.
GONZAGUE (Julie de), de Gazzuolo, 345, 350, 420.
GONZAGUE (Louis Ier de) [1267-1360], 12.
GONZAGUE (Louis II de) [1414-1478], cité 3 ; son caractère et son règne, 15 ; son portrait par Mantegna à la « Camera degli Sposi », 23 ; sa mort, 24 ; cité 159.
GONZAGUE (Louis de), fils de Louis II, évêque de Mantoue, 21 ; hérite de Gazzuolo, 24 ; cité 25, 26, 31, 103, 160, 206, 219.
GONZAGUE (Louis de), abbé, fils de Gianfrancesco (de Bozzolo) et d'Antonia del Balzo, 320, 328, 345, 373, 394.
GONZAGUE (Louis de), petit-fils d'Isabelle d'Este, 414.
GONZAGUE (Louis de Borgoforte de), 155, 289, 351, 404.
GONZAGUE (Louise de), de Castiglione, 398.
GONZAGUE (Lucrezia de), fille de Pirro et de Camille de Gonzague, 299.
GONZAGUE (Madeleine de), 25, 28, 29, 30, 34, 111.
GONZAGUE (Marguerite de), tante d'Isabelle d'Este, 2 ; son portrait par Pisanello, 3.
GONZAGUE (Marguerite de), 2e fille d'Isabelle d'Este, 82.
GONZAGUE (Pirro de), de Gazzuolo, 214, 296, 299, 328, 329, 331, 394, 420.
GONZAGUE (Rodolphe de), fils de Louis II, hérite de Castiglione, 19, 24.
GONZAGUE (Sigismond de), cardinal (1469-1545), fils de Frédéric ; son portrait par Mantegna, à la « Camera degli Sposi », 23 ; ses études, 26 ; ses intrigues, 31 ; accompagne Isabelle à Ferrare, 61, et à Venise, 62, 127 ; cité 132 ; nommé cardinal, 153 ; cité 205, 206, 256, 261-264, 295, 300, 320, 321, 326, 328, 348, 349, 376.
GONZAGUE (Suzanne de), 20.
GONZAGUE DE NOVELLARA, voir NOVELLARA.
GOVERNOLO, ville, 350, 360, 399.
GRASSI (Paride), maître des cérémonies du Vatican, 249, 265.
GRAVINA (duc de), 143, 144.
GRÉGOIRE XIII, Pape, 414.
GRIMANI (Antonio), doge de Venise, 337.
GRIMANI (Marco), patricien de Venise, 357.
GRITTI (Andréa), doge de Venise, 337, 339, 340.
GROSSINO, humaniste, 246, 250, 254, 255, 256, 263, 265.
GROTTA FERRATA, 255.
GUARINO (Battista), de Vérone, premier professeur de latin d'Isabelle, 6, 26, 27, 44, 51, 56.
GUARINO, da Durazzo, 313.
GUASTALLA, ville, 402.
GUBBIO, ville, 67, 68.
GUICCIARDINI, historien, 358, 380.
GUIDOBALDO, duc d'Urbin, 5, 11, 26, 29, 45, 65, 98, 132, 133, 135, 140, 141, 146, 150, 151, 155, 161, 171, 174, 176, 186, 221, 240, 306.
GUISE (François de), duc, 412.
GURK (évêque de), voir LANG.
GYÉ (maréchal de), 93.
HALICARNASSE, ville, 227, 228.
HAMPTON-COURT (palais de), 136, 218, 367.
HÉLICON (l'), 403.
HENRI VII, roi d'Angleterre, 71.
HENRI VIII, roi d'Angleterre, 310, 311, 320, 362, 416.
HERCULE, 210, 223.
HERCULE (médaille d'), 253, 305.
HERCULE (statue d'), 245, 375.
HERCULE (les travaux d'), tableaux, 166.
HIBERNIE, voir IRLANDE.
HIS DE LA SALLE (collection), 105.
HONGRIE (roi de), 383.
IMOLA, ville, 161, 376.
INGHIRAMI (cardinal), bibliothécaire du Vatican, 223, 282.
INNOCENT VIII, pape, 27, 307.
INNSBRUCK ou INSPRUCK, 94, 259, 293.
IONIENNES (îles), 97.
IPPOLITI (Matteo), cardinal, précepteur de Frédéric, fils d'Isabelle d'Este, 212, 244, 246, 247, 263, 302.
IRLANDE, 311-314.
ISABELLE, reine d'Espagne, 154.
ISCHIA, île, 79, 112.
ISOLA, ville, 358.
ISOLA DELLA SCALA, village, 237.
JABACH (collection), 368.
JACOPO DI SAN SECUNDO, violoniste, 64.
JANUS, 206.
« JEAN DES BANDES-NOIRES » (Jean de Médicis), sa mort, 350, 351.
JOHANN, capitaine allemand, 358.
JUIFS (fête des), à Rome, 255 ; danse des —, 287.
JULES II, pape (cardinal François de la Rovere), 133, 147, 149, 150, 153-155, 161, 162, 165, 166, 169, 171, 174,

208, 220, 223, 224, 236, 237, 240; absout Venise, 243, 244; délivre l'Italie, 247-253; son portrait par Raphaël, 250; cité 255-267; sa mort, 263-265; cité 285, 304, 355, 384.
JUNON, 215.
JUPITER, 188; son temple à l'Isola dei Frati, 277.
KILDARE (comte de), vice-roi d'Irlande, 311, 313.
LA MAGLIANA, villa de Léon X, 318, 319.
LA MARCA, ville, 143.
LANDI (Ortensio), 368.
LANG (Matthäus), évêque de Gurk, légat impérial, 241, 249, 258-261; nommé cardinal, 261, 269, 270.
LANNOY (Pierre de), vice-roi de Naples, 339, 351, 352.
LAOCOON (le), statue antique, 222, 245, 246, 255.
LA PALICE, capitaine français, 346.
LA ROCCA, ville, 273, 274, 276.
LA ROCHETTA, palais des ducs de Milan, 168, 170.
LA SAINTE-BAUME, bourg, près Marseille, 292.
LA TOUR D'AUVERGNE (Madeleine de), 304.
LATRAN (concile de), en 1512, 250, 253, 261, 262.
LA TRÉMOILLE, capitaine français, 145, 148, 273, 346.
LAURE, 292, 409.
LAUTREC, vice-roi de Milan, 292, 315, 318, 322, 371, 375.
LAVAGNOLA (Isabella), 303.
LAZARE, 287.
LEATHAM (A.-W.) collection, 216.
LE CAIRE, ville, 66.
LÉDA, 206.
LEGNANO, ville, 237.
LEIGH HUNT, écrivain anglais, 416.
LEOMBRUNO (Lorenzo), peintre mantouan, 189, 190, 192, 323.
LÉON X, pape (cardinal Jean de Médicis), 154, 156, 234, 235, 262, 265-267, 270, 274, 281-284, 287, 288, 290, 292, 295, 296, 302, 303, 304, 307, 308, 310, 315, 318; sa mort, 319, 320, 326, 327, 333, 338, 340; son portrait par Raphaël, 346, 376, 397, 421.
LÉOPOLD (archiduc), 408.
LETOPALIDANO, ville, 131.
LEYVA (Antonio de), capitaine de la Ligue, 322, 342, 362, 375, 381, 384, 386, 395.
LIBURNIO (Niccolo), abbé vénitien, 418.
LIGNY (Mgr de), 93, 110.
LIMOUSIN (le), 282.
LIOMBENI (Luca), peintre de Mantoue, 55.
LIPPI (Filippino), peintre, 187.
LOCARNO, ville, 370.
LOCHES (château de), 142, 168.
LODI, ville, 168.
LOMBARDIE, 236.
LOMBARDO (Tullio), sculpteur vénitien, 324.
LONATO, ville, 274, 277.
LONDRES, 311; épidémie de suette, 314; mode, 416.
LONGUEIL, ami d'Erasme, 308.
LONGUEVILLE (Mme de), 242.
LORENZO, sculpteur, 364.
LORENZO DI CREDI, peintre florentin, 158; sa *Madeleine*, 216.
LORENZO GUSNASCO (de Pavie) luthier, établi à Venise, 80; cité 81, 93, 98, 104, 186, 194-198, 205, 1217, 225, 230, 231, 234, 235.
LORETTE, ville, 67, 85, 224.
LOUGH DERG, en Irlande, 312.
LOUIS XII, roi de France, 88, 92, 93, 94, 95, 108, 110, 112, 130, 137-144, 151, 155, 165, 168, 169, 173, 186, 236, 238, 241, 242, 243, 250, 252, 339, 371.
LOUIS XIV, roi de France, 406.
LOUVRE (le), à Paris, 3, 31, 49, 78, 97, 103, 105, 192, 206, 336, 406, 425.
LUCCA (Ammonio), secrétaire de Henri VIII, 314.
LUCA (Maestro), 246.
LUCAIN, 16.
LUCIDO (Giovanni), envoyé de Mantoue à Rome, 150.
LUCQUES, ville, 143.
LUCRÈCE, femme célèbre de l'ancienne Rome, 297.
LUCY (collection), 305.
LUDOVIC LE MORE, voir SFORZA.
LUTHER, 334; son portrait, 421.
LYON, ville, 143, 151, 292, 371.
MACHIAVEL, 137, 143; à Mantoue, 155, 156, 168, 236.
MACINTOSH (collection), 306.
MADRID (Traité de), 353.
MAFFEI (Nicola), comte, 186, 394, 397, 406.
MAGELLAN, navigateur, 334.
MAGRE (Vincenzo), personnage des *Ritratti* de Trissino, 278.
MAHOMET II, sultan, 63.
MAINERI (Gianfrancesco), peintre, 91.
MALAGISTA, musicien, à Porretta, 22.
MALALBERGO, ville, 117, 118.
MALAMOCCO, ville, 84.
MALASPINA (Carlo), 368.
MALATESTA (Charles), 104, 105.
MALATESTA (Francesco), agent de Mantoue à Florence, 179, 182, 183, 187, 337.
MALATESTA (Paola), marquise de Mantoue, 13, 16.
MALVEZZI (Luca), commandant de l'armée vénitienne, 237.
MANFREDI (Astorre), ambassadeur de Ferrare, 54, 112.
MANFREDO DE MANFREDI, représentant d'Hercule d'Este à Florence, 182.
MANTEGNA (Andrea), peintre, *Madone*, 5; — et Louis II de Gonzague, 17; s'installe à Mantoue en 1459, 17; à Porretta, 22; ses fresques de la « Camera degli Sposi » au Castello de Mantoue, 22-23, 90; reçoit la visite de Laurent de Médicis, 26; ses relations avec Frédéric de Gonzague, 26; ses *Triomphes*, 27, 28, 56, 57, 109, 110, 163, 210, 282, 294; travaille pour Innocent VIII, 27; la *Madone de la Victoire*, 31, 76-78; revient de Rome, 56; recommandé à Isabelle, 56; l'*Adoration des bergers*, la *Circoncision*, l'*Ascension*, 56; la *Mort de la Vierge*, 57; portrait d'*Isabelle*, 57, 58; marié à Niccolosia Bellini, 63; travaille à Marmirolo, 65; sa collection, 91; son

Saint Jean-Baptiste, 93 ; cité 97, 98 ; le *Parnasse* et le *Triomphe de la Vertu*, 98; cité 100, 105, 162, 163, 179, 187, 188, 189, 192, 194, 198, 199, 200; le *Triomphe de Scipion*, 200, 202, 203, 206 ; *Saint Sébastien*, 203, 206; le *Comus*, 203 ; ses dernières années et sa mort, 204-206 ; le *Christ en raccourci*, 206, 397 ; cité 207, 209, 218, 218, 224, 227, 262, 278, 309, 310, 323, 324, 369, 425.

MANTEGNA (François), peintre, fils d'Andrea; ses *Triomphes*, 65 ; décore la *Camera Greca* à Marmirolo, 65 ; restaure la *Camera dipinta* au Castello de Mantoue, 163, 165 ; cité 202 ; travaille au Palais de San Sebastiano, 203, 206.

MANTEGNA (Ludovic), fils d'Andrea, 205.

MANTOUE, ville, réception d'Isabelle à —, en 1490, 11; la ville du XIII^e^ au XV^e^ siècle, 12; le concile de —, en 1459, 19; le « Castello », 26, 54, 323-325 ; le théâtre, 109-111 ; conférence, 258 ; décoration du Palais du Té, 363 ; nouveaux aménagements du « Castello », 395-398 ; inondations, 399, 400 ; la « Palazzina » et la « Salle de Troie », 421.

MANTOUE, musée Patrio, 51.

MANUCE (Alde), imprimeur, 80, 105, 194, 210, 230 ; le *Dante*, l'*Ovide*, le *Pétrarque*, le *Virgile*, 230-232 ; *Vie d'Apollonius de Tyane*, le traité d'Eusèbe *Contre Hiéroclès*, les *Poésies*, de Grégoire de Naziance, *Catulle*, *Horace*, *Juvénal*, *Martial*, *Perse*, *Properce*, *Tibulle*, 232-233 ; *Martial*, *Pétrarque*, 233 ; *Lucain*, 233 ; cité 297.

MANUEL (don Juan), ambassadeur impérial à Rome, 320, 321.

MARCELLO (Alvise), gentilhomme vénitien, 129, 197, 241.

MARCHESE (Leonello), notaire, 300.

MARCHETTO, chanteur milanais, 226, 241, 295.

MARCO DELLA TORRE, am de Léonard de Vinci, 219.

MARGHERITA, fille illégitime de François de Gonzague, 300.

MARIA (Francesco), préfet de Rome, 162.

MARIANO FETI (Fra), gardien du sceau pontifical, 262, 282.

MARIANO (Fra), da Genazzano, 51, 52, 64.

MARIGNAN, ville, 284.

MARMIROLO, villa des Gonzague, 26, 54; la *Camera Greca*, 65; cité, 66, 210, 342, 435.

MAROSCELLO (Marguerite), amie d'Isabelle, 109.

MAROT (Clément), poète français, 373.

MARS, 98, 192, 266, 390.

MARSEILLE, ville, 287, 292.

MARTINI (Giovanni), de Constance, maître de chapelle, premier professeur de musique d'Isabelle, 7, 38, 54.

MATELLO, nain, bouffon favori d'Isabelle, 64, 81.

MAURES (danseurs), 122.

MAXIMILIEN, comte de Pavie, 90.

MAXIMILIEN, empereur, 53, 89, 108, 114, 130, 233, 234, 236, 238, 243, 249, 250; allié du Pape, 261 ; cité 270, 295, 300.

MÉDICIS (Alexandre de), duc de Florence, fils de Laurent, 375, 376.

MÉDICIS (Catherine de), 304, 322.

MÉDICIS (Giovanni Matteo de), ambassadeur vénitien, 322.

MÉDICIS (Hippolyte de), cardinal, fils de Julien, 350, 376, 386, 389, 390.

MÉDICIS (Jean de), cardinal, 240, 247, 251, 253, 262; proclamé Pape sous le nom de Léon X, 265, 350.

MÉDICIS (Jean de), voir « JEAN DES BANDES-NOIRES ».

MÉDICIS (Jules de), cardinal, 318, 320 ; élu pape sous le nom de Clément VII, 338.

MÉDICIS (Julien de), frère du cardinal Jean, 247, 258-260, 266, 274, 281, 287, 288, 347.

MÉDICIS (Laurent de), à Mantoue, 25, 65 ; cité 183, 222, 274, 288, 290; créé duc d'Urbin, 290, 304.

MÉDICIS (Pierre-François), 65, 151.

MEDINA DEL CAMPO (tour de), en Espagne, 150.

MEDOLA, ville, 391.

MÉDUSE (la), 188.

MELIOLO (Bartolommeo), orfèvre, 67.

MELLINI (Celso), jeune orateur romain, 308.

MERCURE, 188, 206, 390.

MERESCHALCHI (Zanino), notable de Lonato, 275.

MESSIBUGO, sénéchal du duc de Ferrare, 374.

MICHEL-ANGE (Buonarotti), 98, 99 ; *Cupidon*, 135, 136. 222 ; statue de *Jules II*, 249 ; fresques de la Sixtine, 251, 256, 281, 304, 307, 323, 342, 348.

MICHIEL (Marc-Antonio), 241.

MIDDELBOURG, en Zélande, 314.

MIGLIOROTTI (Atalante), luthier florentin, 53, 54.

MILAN (Bonne de SAVOIE), duchesse de), 4.

MINOTAURE (le), 375.

MINERVE, 98, 100.

MIRANDOLA, 39, 247, 248, 252.

MOCCICONE (le), surnom donné à un familier de Julien de Médicis, 260.

MODÈNE, ville, 4, 248, 371, 372, 375, 376, 387, 388, 410.

MOISE, 262.

MOLZA, humaniste et poète, 348, 366, 380.

MONCADA (don UGO DI), envoyé de Charles-Quint à Rome, 350.

MOND (Ludwig), collection, 398.

MONTARGIS, ville, 371.

MONTEFELTRE (palais des), 133, 150 ; tapisseries de la *Guerre de Troie*, 150.

MONTEFELTRO (Frédéric de), 26.

MONTFERRAT, région, 170, 293.

MONTFERRAT (Anne de), marquise, 242, 292, 293, 394, 402.

MONTFERRAT (Bonifazio, marquis de), 384, 393.

MONTFERRAT (Giovanni Giorgio, marquis de), 395, 405.

MONTFERRAT (Guglielmo II, marquis de), 293, 405.
MONTFERRAT (Marguerite et Marie de), voir PALÉOLOGUE.
MONTPELLIER, ville, 314.
MONTPENSIER (Claire de GONZAGUE de), 76, 79, 82, 83, 132, 145, 170.
MONTPENSIER (comte Gilbert de), 25, 69, 84, 206, 339.
MONZA, ville, 383.
MORGANTINO, nain favori d'Isabelle, 413, 422, 424.
MOSCHUS (Demetrius), helléniste, 50.
MUNICH, ville, 98.
MURANO, ville, 49, 81.
MUSOCHO (comtesse de), 170.
MYSTÈRES (représentations de), à Ferrare : le *Mystère de l'Annonciation*, 144-145 ; l'*Adoration des Mages*, 145.
NANCY, ville, 384.
« NANINA », 414.
« NANINO », 268, 413.
NAPLES, ville, 69, 70, 82, 98, 105, 112, 300, 375, 411.
NAPOLÉON Ier (collection), 216.
NARBONNE (cardinal de), 170.
NATIONAL GALLERY, à Londres, 200, 335.
NAUSICAA, 279.
NAVAGERO (Andrea), bibliothécaire de Saint-Marc, 337, 416.
NAVARRE (le roi Jean de), 150.
NAXOS (île de), 227.
NEPI, ville, 147.
NEGRO, maître de cavalerie, d'Isabelle d'Este, 92.
NEGROPONTO (Giorgio da), savant grec, à Rome, 223, 245.
NÉMÉE (Lion de), 375.
NEPTUNE, 188.
NÉRON, 223 ; maison Dorée, 282.
NEVERS (duché de), 414.
NEVERS (Mme de), 242.
NICE (l'Évêque de), 287.
NICOLE, demoiselle d'honneur de Lucrèce Borgia, 115.
NOCERA (évêque de), 324.
NORSA (Daniel), banquier juif de Mantoue, 72, 76.
NOVARE, ville, 5, 76, 94, 97, 273, 338.
NOVELLARA, ville, 357.
NOVELLARA (Alexandre de Gonzague de), 367, 368.
NOVELLARA (Fra Pietro da), 51, 180-182.
NUREMBERG (diète de), 334, 335.
NYS (Daniel), agent de Charles Ier, roi d'Angleterre, à Mantoue, 135.
OCHINO (fra Bernardino), 373, 421, 424.
OLDOINO (Giulio), trésorier d'Isabelle d'Este, 272, 297.
OLIVEROTTO DE FERMO, lieutenant de César Borgia, 143, 144.
OMAGH, ville d'Irlande, 311.
OMBRIE (l'), 137.
ORANGE (prince d'), 354-356, 357, 376.
ORLÉANS (duc d'), 75.
ORLÉANS (la *Vierge de la maison d'*), par Raphaël, 306.
ORPHÉE, 7, 206, 279, 324, 417.
ORSINI (les), 420.
ORSINI (cardinal), 144.
ORSINI (Fabio), 121.
ORSINI (Jean), seigneur de Bracciano, 154.
ORSINI (Paolo), 143, 144, 342.
ORSINI (degli Uberti), 175.
ORVIETO, ville, 359.
OSANNA DEI ANDREASI (Beata Osanna), religieuse dominicaine, 51, 64, 107, 146, 156, 176, 218, 296.
OVIDE, *In Ibim*, 285.
PADOUE, 237 ; Université de, 327.
PACIOLI (Luca), mathématicien, 94, 103.
PAGANO, joaillier vénitien, 75.
PALATIN (comte), voir PHILIPPE, duc de BAVIÈRE.
PALÉOLOGUE (Guglielmo II), marquis de Montferrat, voir MONTFERRAT.
PALÉOLOGUE (Marguerite), fille du précédent, 394, épouse Frédéric, duc de Mantoue, 395, 402, 406, 425.
PALÉOLOGUE (Marie), sœur de la précédente, 293, 343, 393, 394.
PALLAS, 188, 189, 266, 390.
PALLAVICINI, évêque, 98, 139; cardinal de S. Praxède, 169, 171, 221, 222, 297.
Palliano (château de), 350, 420.
PALMIERI (Mgr), 364.
PAMPELUNE, ville, 150.
PANICALE, ville, 191.
PANIZZATO (Niccolo), professeur de latin à l'Université de Ferrare, 44.
PAOLA (sœur) (Livia Osanna), 5e fille d'Isabelle d'Este, 177, 301.
PAOLUCCI, envoyé du duc de Ferrare, 305.
« PARADISO » (le), appartements d'Isabelle au Castello de Mantoue, 323-325, 421.
PARIS, ville, 173, 371.
PARME, ville, 69, 139 ; son papier de luxe, 231 ; citée 261, 287, 371.
PARNASSE (le), 98, 226, 279, 403.
PARRHASIUS, peintre grec, 211.
PASINA (Madonna), dame d'honneur des duchesses d'Urbin, 239.
PASQUINO, statue aux épigrammes à Rome, 319, 320, 324, 333, 342, 348.
PAVIE, ville, 139 ; siège de —, 342 ; prise de —, 346; citée 362, 381.
PAVIE (la chartreuse de), 37, 38, 99, 186.
PAYS-BAS (les), 300.
PELLEGRINO PRISCIANI, notaire, 39, 40.
PELLIPARIO (Nicolo), DE CASTELDURANTE, fabricant de majoliques, 417.
PÉNÉLOPE, 279.
PEPOLI (comte), lieutenant de Frédéric de Bozzolo, 358, 386.
PEROTO, chambellan du Pape, 113.
PÉROUSE, ville, 67, 143, 144, 161, 162.
PÉRUGIN (le), peintre, 97, 98, 99, 158, 183, 184, 186-193; canevas littéraire du *Combat de l'Amour et de la Chasteté*, 188-193; *Saint Sébastien*, 191 ; *Mars et Vénus surpris par Vulcain*, 192; cité 206, 207, 324, 369, 386, 425.
PERUZZI (Balthasar), peintre siennois, 283.
PESARO, ville, 67, 97, 112, 288, 416, 420.

Pescara (marquis de), 253, 269, 346.
Peschiera, ville, 270, 274, 276.
Pétrarque, 1, 6, 7, 16, 101, 102, 103, 110, 278, 279, 285, 292, 409.
Petrucci (Pandolfo), de Sienne, 144.
Phaéton, 262.
Pharaon, 224.
Phœbus, 188.
Pia (Alda), 367.
Pia (Émilia), amie d'Isabelle d'Este, 127, 141, 146, 154, 157, 170, 172, 173, 240, 247, 367.
Pia (Marguerite), amie d'Isabelle d'Este, 94.
Pic de la Mirandole (Pandolfe), 307, 365.
Piccolomini, cardinal de Sienne, 147, 148.
Picenardi, poète de Mantoue, 46, 239, 240, 244, 416.
Pie II, Pape, et le concile de Mantoue, 19.
Pie III, Pape (Piccolomini, cardinal de Sienne), 147, 149.
Piero della Francesca, peintre, 1, 8, 133.
Pietola, patrie de Virgile et maison de campagne de Vittorino da Feltre, 14, 16; cité 289.
Pigaffetti (Antonio), serviteur de Chiericati de Vicence, 334, 335.
Pigliano (comte de), voir Pitigliano.
Pinde (le), 403.
Pinturicchio, peintre, 256.
Pio (Ercole), poète, 174.
Piombo (Sebastiano del), peintre, 348, 365, 366.
Piperario (Andrea), 337, 344.
Pirro, prince d'Altamura, 32.
Pisanello, peintre et médailleur, 1, 2, 3, 8; médaille de *Cécile de Gonzague*, 15; à Mantoue, 17.
Pisani (cardinal), 413.
Pisano (Zorzo), patricien de Venise, 61.
Pise (concile de), 250, 253.
Pistoia, poète, 81, 215, 216.
Pitigliano (comte de), 73.
Pizzino (cardinal), 353.
Plaisance, ville, 73, 261, 287.
Platina, humaniste, précepteur de Frédéric de Gonzague, 16, 18.
Plaute, cité 7; *Asinaria*, 109, 122, 125; *Casina*, 122, 125; *Bacchides*, 122; *Epidicus*, 122, *Ménechmes*, 283; *Mercator*, 109; *Miles Gloriosus*, 122, 123; *Pœnulus*, 110; *Philonico*, 110.
Pline, *Lettres*, 8; Le *De Medicina*, 16.
Plutarque, 7.
Pluton, 188.
Politien (Ange), poète florentin, à Mantoue, 22; son *Orphée*, 22, 54.
Pologne (roi de), 283, 343.
Polyphème, 188.
Pomponazzi (Pietro), érudit et professeur à l'Université de Bologne, 297, 327-332; son *Traité sur l'Immortalité de l'âme*, 327-328; cité 374.
Ponia, ville, 128.
Pontanus, poète, 105.
Ponzone, savant de Crémone, 60.
Porretta, station balnéaire, 21, 22, 45.
Porto, villa des Gonzague, 25, 64, 131, 296, 297, 340; les jardins d'Isabelle, 418.
Portugal (Béatrice de), duchesse de Savoie, 386-388.
Pouzzoles, ville, 83, 84.
Pozzi (Gian Luca), agent du duc Hercule de Ferrare, 115.
Prato, ville, 259, 260.
Praxède (Saint), voir Pallavicini.
Praxitèle, 135, 221.
Preti (Violante de), gouvernante des princes de Gonzague, 25, 68, 175, 214.
Pretis (Vincenzo de), précepteur d'Hercule, fils d'Isabelle, 329, 331.
Prisciani, juriste et astrologue de Ferrare, 238.
Proserpine, 188.
Prospero (Bartolommeo), serviteur du duc de Ferrare, 371.
Pucci (cardinal), 355, 381.
Python (le serpent), 417.
Quinte-Curce, 7, 16.
Rabi (Messer), médecin juif de Jules II, 255.
Ragusa (Giorgio da), orfèvre, 10.
Rangone (Guido), lieutenant de l'armée de Clément VII, 349.
Rangoni (Ginevra), brue de Niccolo da Correggio, 102.
Raphael (Sanzio), peintre, 98, 122, 158, 250; *Grégoire IX donnant les décrétales*, l'*Ecole d'Athènes*, 250, 256, 263, 264, 281; *Galathée*, 282; dessine deux plats, 290; cité 304, 305; la *Perla* et la *Vierge de Chantilly*, 306; la *Madone de Rogers*, 306; sa mort, 307, 308, 323, 342; *Portrait du Pape Léon X*, 346, 347, 355, 363-365, 386, 397; *Portrait de Frédéric*, fils d'Isabelle, 398, 416, 417.
Ravenne, ville, 67, 84; bataille, 253, 256.
Ravenne (le cardinal de), 424.
Redini (Girolamo), ermite, 76.
Reggio, ville, 340, 371, 375, 376, 387, 410.
Reims, ville, 49.
Renée de France, fille de Louis XII, 177; épouse Hercule d'Este, 371-373, 393, 407, 410-414, 421, 423, 426.
Renzo da Ceri, défenseur de Rome, 351, 352-355.
Revere, ville, palais du marquis de Mantoue à —, 17, 46, 209, 210.
Rhodes, île, 65, 225, 228, 417.
Riario (cardinal), 135.
Richelieu (cardinal de), 97, 305, 425.
Rimini, ville, 112.
Robertet, amateur florentin, 181.
Roberti (Ercole), de Ferrare, peintre des princes d'Este, 8, 9, 55.
Rocco (Fra), orfèvre milanais, 9.
Rodomonte (Luigi), capitaine, 355, 559, 376, 420.
Romagne (le duc de), voir César Borgia.
Romagne (la), 112, 150, 236, 252.
Romain (Jules), peintre, 332, 342, 343, 346, 361, 363, 369, 389; *Psyché*, 390, 395-

398; *Sainte Catherine*, 397; *Portrait d'Isabelle d'Este et de son fils Frédéric*, 398, 401, 404; travaux au Palais du Té, à Mantoue, 421.
ROMANO (Cristoforo), sculpteur, 80, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 150, 157, 201, 219; à Milan, 219; le monument de la Beata Osanna, 220; à Rome, 220-224; médaille d'Isabelle, 100, 224-225, 227, 281; travaille au « Paradiso », 324; médaille d'Isabelle, 370.
ROME, ville, 82, 97, 99, 108, 112, 113, 114, 115, 132, 135, 147, 154, 157, 166, 170, 171, 173, 211, 220, 222, 223, 224, 227, 228, 235, 240, 244, 250, 254; fêtes du carnaval, 255; Le triomphe de Jules II, en 1513, 262; citée 263, 266, 281, 282, 284; le Conclave de 1521, 320; peste de 1522, 333; siège et sac de Rome, 345-359.
ROMULUS, 241.
ROSENA, village, 101.
ROSETTI (Biagio), architecte du duc de Ferrare, 38, 418.
ROTHSCHILD (Alphonse de), collection, 97, 417.
ROUEN (cardinal de), 171.
ROVÈRE (Éléonore de la), 3e fille de François-Marie, 421.
ROVÈRE (François-Marie de la), duc d'Urbin, 133, 142, 143, 149; fiancé à Éléonore de Gonzague, 153, 154, 175, 176, 186, 210, 221, 236, 240, 243, 248-251, 261; à Rome, 266; cité 287-289; détrôné, 290, 301, 304, 318, 322; général des armées vénitiennes, 337, 350, 358, 383, 384, 385, 387, 388, 404, 405; capitaine général des armées impériales, pontificales et vénitiennes, 419; son portrait par le Titien, 419, 420; sa mort, 420.
ROVÈRE (Giovanna de la), sœur de Guidobaldo de la Rovere, duc d'Urbin, 186.
ROVÈRE (Guidobaldo de la), fils de François-Marie, 322, 345, 415.
ROVÈRE (Jean de la), préfet de Rome, 26.
ROVÈRE (Jules de la), cardinal, fils de François-Marie, 415.
ROVÈRE (Julien de la), cardinal, futur pape Jules II, 133, 147, 149, 255.
RUBENS, peintre, 370, 408, 409.
RUSCA (Éleonora), fille de Niccolo da Correggio, 370.
SABBIONETTA, ville, 420.
SACCHETTA, maison de plaisance d'Isabelle, 131, 153, 160, 164, 185, 204, 234, 399.
SADOLETO, secrétaire du pape Clément VII, 347.
SAINT AUGUSTIN, 16.
SAINT COLOMBAN, 312, 313.
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, 8.
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, ville, 371.
SAINT-JACQUES DE GALICE, ville, 344.
SAINT-JAMES (collection de), 305.
« SAINT JÉRÔME », tableau flamand de la collection de Mantoue, 397.
SAINT LOUIS (vie de), en tableaux, à Marseille, 287.
SAINT PATRICK (purgatoire de), en Irlande, 311-313.
SAINT PIERRE, 287.
SAINT POL (Mgr de), 292.
SAINTE BRIGITTE, 254, 312, 313.
SAINTE CATHERINE DE SIENNE, *Homélies*, 16.
SAINTE-MARIE-DES-GRACES, village près de Mantoue, sanctuaire favori des Gonzague, 65.
SAINTE-MARIE-MADELEINE, 287, 292, 293, 406.
SAINTE MARTHE, 287.
SALAÏ, peintre, élève de Léonard de Vinci, 181, 185.
SALERNE (prince Ferdinand de), 386.
SALIMBENI (Antonio), correspondant d'Isabelle d'Este, à Venise, 63.
SALO (sur le lac de Garde), 33, 277, 413.
SALUCES (marquis de), 405.
SAN MICHELE IN BOSCO, ville, 383.
SAN SEBASTIANO, palais de François de Gonzague, 86, 165, 176, 203, 209, 218, 294, 300.
SAN SECUNDO (Jacopo di), violoniste, 247.
SAN SEVERINO (Antonio Maria), 94, 297.
SAN SEVERINO (Galeazzo di), 49, 85, 169, 297, 314, 346.
SAN SEVERINO (Gasparo di), « le Capitaine Fracasse », 33, 90, 94,
SAN SEVERINO (Margherita di), 170.
SAN SEVERINO, cardinal, 108, 154, 170, 297.
SANSOVINO, sculpteur, 135, 364.
SANTI (Giovanni), père de Raphaël d'Urbin, 58.
SANUTO (Marino), chroniqueur vénitien, 74, 82, 84, 90, 121, 129, 130, 134, 140, 318, 336, 339, 340, 387, 405.
SAPHO, 279.
SARTO (Andrea del), peintre, 346, 397.
SAVOIE (Béatrice de), duchesse, voir BÉATRICE DE PORTUGAL.
SAVOIE (Charles, duc de), 169, 383, 384, 387, 388, 405.
SAVOIE (Louise de), 339, 376.
SAVONAROLE, prédicateur dominicain, 51, 52.
SCALIGER, 275.
SCALONA (Battista), agent d'Isabelle à Venise, 63, 215; cité 241, 252.
SCHIFANOIA, palais de Ferrare, 8, 38, 123, 407, 410, 411, 424.
SCHINNER (cardinal), commandant de l'armée suisse, 253, 269, 270, 310, 320.
SCHIVENOGLIA, chroniqueur de Mantoue, 19, 160.
SELVAPIENA, village, 101.
SÉNÈQUE, *Hippolyte*, 110.
SERAFINO, chanteur et bouffon des Cours d'Urbin et de Mantoue, 103, 157, 221.
SERMIDE, ville, 127.
SERMIONE, ville du lac de Garde, 33, 275, 277, 278.
SERVI (frères de), 181.
SESTOLA (Girolamo da), correspondant d'Isabelle d'Este à Ferrare, 309, 410, 411, 412.

SFORZA (Anne), sa dot, 9; fiancée, 37; son mariage, 38; sa mort, 86; citée 371, 373.
SFORZA (Ascanio), cardinal, 41, 94.
SFORZA (Blanche-Marie), 53, 259.
SFORZA (Bonne), 283.
SFORZA (Catherine), 350.
SFORZA (François), duc de Milan, 20.
SFORZA (François), second fils de Ludovic, 70, 259, 315, 318; duc de Milan, 322, 337, 342; chassé de Milan, 350, 362, 381, 386, 388, 395, 400, 405; son mariage, 412; sa mort, 420.
SFORZA (Galeazzo), fils du précédent, fiancé à Dorothée de Gonzague, 20; duc de Milan, 21, 89, 92, 139.
SFORZA (Ippolita), 208, 270.
SFORZA (Jean), seigneur de Pesaro, épouse Madeleine de Gonzague, 28, 29, 111, 137.
SFORZA (Jean-Galéas), duc de Milan, 4, 37, 69, 91, 259, 283.
SFORZA (Jean-Paul), marquis de Caravaggio, 208.
SFORZA (Ludovic), dit Le More, duc de Milan, 4, 7; épouse Béatrice d'Este, 36-39; cité 42, 43, 53, 61, 64, 65, 69, 70, 71, 85, 86, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 102, 103, 104, 107, 108, 112, 130, 168, 169, 186, 213, 225, 280, 296, 384.
SFORZA (Maximilien), fils de Ludovic, duc de Milan, 258, 259, 265, 268; son entrée solennelle à Milan, 269; cité 273, 280, 284; exilé à Amboise, 284, 285, 310.
SFORZA (Tristan), 53.
SIENA (cardinal), 358.
SIENNE, ville, 143, 144.
SIGISMOND, Empereur, 97.
SILVESTRI (Francesco), dominicain, 51, 156; sa mort à Rennes, 157, 237.
SINIGAGLIA (ville), 142, 143, 346.
SOARDINO (Jacopo), envoyé de Mantoue, 241.
SODERINI (Giovanni), représentant de Florence au Congrès de Mantoue, 258.
SODERINI (Piero), gonfalonier de Florence, 155, 158.
SOLARI (Cristoforo), sculpteur « Il Gobbo », 295, 296.
SOLAROLO, ville, 376, 414.
SOLFERINO, ville, 274.
SORANZO (Ser Piero), patricien de Venise, 294, 295.
SORANZO (Zuan), 84.
SOUBISE (Mme de), 372, 393, 411.
SOUTH KENSINGTON (Museum), à Londres, 97, 324.
SPAGNOLI (Battista), carme de Mantoue, 51, 106, 123.
SPERANDIO, médailleur, 8, 76.
SPINOLA (Cristoforo), gouverneur de Gênes, 42.
SPOLÈTE, ville, 132, 191.
STABELLINO, « Apollo » ou « Demogorgon », nouvelliste, 393, 407, 410, 411.
STAMPA (comte Maximilien), 395.
STANGA (marquis), seigneur de la cour de Milan, 42, 90, 99.
STEFANO (Prete), bouffon de Frédéric de Gonzague (fils d'Isabelle d'Este), à la Cour de François Ier, 291.
STOPPINO (Fra), 152.
STRASCINO, romancier, 297, 324, 424.
STROZZA (Agostino), abbé de Fiesole, 190.
STROZZI (Giambattista), serviteur de François de Gonzague, 60.
STROZZI (Guido), fils du suivant, 61.
STROZZI (Hercule), humaniste de Ferrare, 80, 118, 126.
STROZZI (Lorenzo), 268.
STROZZI (Tito), poète, 61.
STROZZI (Tommaso), beau-frère de B. Castiglione, 292.
SUFFOLK (duc de), 311.
SUZANNE, fille d'Anne de France, sœur de Charles VIII, 339.
TARO (le), rivière, 73.
TARQUIN, 297.
TASSO (Bernardo), poète, 373, 394, 403, 404.
TASSO (Torquato), poète célèbre, fils du précédent, 404, 421.
TEBALDEO, poète, ses *Strambotti* et ses *Capitoli*, 52, 81, 177; cité 252, 272.
TÉLÈPHE, 223.
TEODORA, maîtresse de François de Gonzague, 86.
TEODORA DEGLI ANGELI, dame d'honneur de Béatrice, 39, 119.
TÉRENCE, 7, 109; *Adelphes*, 110.
TESTAGROSSA (Angelo), musicien milanais, 80, 241, 293.
THOU (de), historien, 135, 222.
TITE-LIVE, 285.
TITIEN (Le) (Vecelli Tiziano), peintre, *Portrait d'Isabelle d'Este à Vienne*, 6; cité 152, 176, 216, 218; *Bacchanales*, 309, 335; *Bacchus et Ariane*, 335; *Mise au tombeau*, 336; cité 337, 369, 370, 390-392; travaille pour le duc de Mantoue, 391; *Madeleine*, 391, 392, 394, 407; *Saint Jérôme*, 397; *Portrait de Frédéric*, duc de Mantoue, 397, 398, 404; *Portrait d'Alf. d'Avalos et sa famille*, 406; *Portrait de F. Sforza et de sa femme*, 412; *Portrait de François-Marie et d'Éléonore*, duc et duchesse d'Urbin, 419; les *Douze Césars*, 421.
TITUS (bains de), à Rome, 282.
TOLÈDE, ville, 344, 361.
TOLÈDE (Don Pedro de), vice-roi de Naples, 385.
TORELLI (les), 402.
TORELLI (Barbara), veuve d'Hercule Strozzi, 177.
TORELLI (Ippolita), petite-fille de Giovanni Bentivoglio et femme de Balthazar Castiglione, 291.
TORRE DELLA FOSSA, ville, 48, 119.
TOSCANA (Raffaele), poète, 97.
TOSCANE (la), 143.
TREMOLI (duc de), 402.
TRENTE (l'évêque de), 383.
TRENTE (concile de), 157, 332.
TREVISANO (Franceschino), gentilhomme vénitien, 128.
TREVISANO (Niccolo), gentilhomme vénitien, 128.
TRIBOULET (*Rigoletto*, de Verdi), bouffon de la cour

de Louis XII, 242, 291.
TRIDAPALE (Giovanni Francesco), secrétaire d'Isabelle d'Este, 345, 374.
TRISSINO, humaniste de Vicence, son portrait littéraire d'Isabelle, 61 ; cité 7 ; *Ritratti*, 278, 279, 295, 327, 380, 409, 418, 423.
TRIVULCE, capitaine français, 95, 113, 139, 170, 248, 249, 273.
TROTTI (Brandelisio), serviteur d'Isabelle, 34, 40.
TROTTI (Giacomo), ambassadeur du duc de Ferrare à Milan, 37, 230.
TUCCA, secrétaire d'Alfonso d'Avalos, 406.
TURA (Cosimo), peintre de la cour d'Este, 3, 8 ; service de table dessiné par —, 10.
TURCS (les), ligue contre —, 419.
TURIN, ville, 371.
TURIN (musée antique de), 136.
TUTTAVILLA (Girolamo), seigneur de la Cour de Milan, 42.
TYANDE (Mgr de), 241.
TYROL (Ferdinand de), 210.
TYRONE, en Irlande, 311.
UNICO-ARETINO (l'), Bernardo Accolti, « improvisateur », 150, 224, 253, 281, 282.
URBIN, cité 8 ; les tapisseries de la *Guerre de Troie*, au Palais d' —, 11 ; cité 67, 68, 79.
URBIN (ducs d'), voir GUIDOBALDO et ROVÈRE (François-Marie de la).
VAILA, ville, 236.
VALENCE (duc de), César Borgia, 108.
VALÈRE-MAXIME, 285.
VALIER (Zuan Francesco), 417.
VALLE (della), cardinal, 358.
VALTELINE (la), 94.
VAN EYCK, le *Passage de la Mer Rouge* et la *Destruction de Pharaon*, 201.
VARANA (Maria), sœur de François-Marie della Rovère, 176.
VARANA (Julie), duchesse de Camerino, 415.
VARANI (les), de Camerino, 133.
VALERIO (Carlo), de Venise, 165, 217.
VASARI, peintre et historien, 181, 210, 218, 283, 346, 397, 404.
VASTO (marquis del), voir AVALOS.
VECELLI (Cecilia), femme du Titien, 391.
VECELLI (Pomponio), fils du Titien, 391.
VEGLIANA, ville, 235.
VELLETRI, ville, 360, 365.
VENIER (Dominico), ambassadeur vénitien, 348, 353, 357, 360.
VENIER (Marco-Antonio), 390.
VENISE (la Seigneurie de), 61, 63, 75-76, 79, 82, 84, 85, 86, 88, 90, 92, 98, 99, 110, 128, 140, 165, 194, 136, 336, 339, 340, 360, 381, 387, 419.
VÉNUS, 98, 188, 189, 192, 193, 216, 266, 324, 390.
VERCEIL, ville, 76, 362, 395.
VERDELINO (abbaye de), en Irlande, 313.
VERDI, compositeur de musique, 242.
VÉRONE, ville, 237.
VETTORI, historien florentin, 259.
VIANA, ville d'Espagne, 150.
VIANELLO (Michele), amateur vénitien, 194, 195, 196, 201, 224.
VIANI, architecte d'Isabelle d'Este, 323.
VICENCE, ville, 237.
VICOVARO, ville, 420.
VIENNE (musée impérial de), 100, 210, 370, 407.
VIGEVANO, palais de Ludovic le More, 53, 69, 137, 286, 338, 400.
VIGILIO (Francesco), humaniste, précepteur de Frédéric, fils d'Isabelle d'Este, 111, 151, 156, 166, 245, 285, 286, 291, 302.
VINCENZO Ier, duc de Mantoue, 306.
VINCENZO II, duc de Mantoue, 97, 305, 425.
VINCENZO DA IMOLA, homme d'armes du marquis François de Gonzague, 124.
VINCI (Léonard de), 51, 80, 91, 92, 94, 103, 104, 158, 169, 179-186, *Jésus, la Vierge et sainte Anne*, 180 ; *la Vierge au fuseau*, 181 ; *la Bataille d'Anghiari*, 183, 190 ; *Portrait d'Isabelle*, 210 ; cité 219, 278, 370, 397, 409.
VIOLA (Alfonso di), chef d'orchestre au Dôme de Ferrare, 375.
VIRGILE, 6, 7 ; sa statue à Mantoue, 104, 105 ; son buste, 106.
VISCONTI (Antonio), 80, 89. 297.
VISCONTI (Bonifazio), 381.
VISCONTI (Francesco Bernardino), 139, 297.
VISCONTI (Philippe), duc de Milan, 15.
VITELLOZZO, lieutenant de César Borgia, 143, 144.
VITERBE (bains), 44, 45 ; cité 176, 313, 358.
VITERBE (Lucie de), dominicaine, 123.
VITI (Timoteo), peintre, 417.
VITTORINO DA FELTRE, humaniste, la *Casa Zoiosa*, à Mantoue, 13 ; son enseignement, sa maison de campagne à Pietola, ses excursions au lac de Garde et sur les Alpes du Tyrol, 14 ; inscription de Jean-François II de Gonzague en son honneur, 14-15 ; ses relations avec les princes de Gonzague, 15-16 ; cité 104.
VOSTERMAN, graveur, 408.
VULCAIN, 192.
WHITEHALL (palais de), 136, 305.
WOLSEY (cardinal), 311, 320.
WURTEMBERG (duc de), 382.
XÉNOPHON, historien grec, 7.
ZAMPELUNA, amateur romain, 221.
ZANINELLO, courtisan de Ferrare, 215, 216, 407, 408.
ZILIOLO, serviteur du marquis de Mantoue, 48, 97 415.
ZOCCOLANTI (couvent des), 133, 163.

TABLE DES GRAVURES

Pages

FRONTISPICE. — Léonard de Vinci : Isabelle d'Este, fusain rehaussé de pastel (1499). (Musée du Louvre).

PLANCHE I. Hercule Ier d'Este, duc de Ferrare (1431-1505), et Éléonore d'Aragon († 1493). (Bibliothèque Nationale, Cabinet des Médailles) 6

— II. Domenico Morone : Défaite des Buonacolsi en 1328 et proclamation de Louis II de Gonzague, sur la piazza Sordello, à Mantoue. (Galerie Crespi, Milan) 12

— III. Palais de Mantoue : Sala degli Sposi, décorée de fresques par Mantegna (1474). (Castello Vecchio) 16

— IV. Mantegna : Le retour du Cardinal François de Gonzague (1472). (Fresque de la Sala degli Sposi ; palais de Mantoue) 22

— V. Plan de Mantoue en 1575. (D'après une estampe du temps) 24

— VI. Cristoforo Romano : Béatrice d'Este (1475-1497). (Buste en marbre ; Musée du Louvre) 36

— VII. Bonsignori : La Beata Osanna (Museo Patrio, Mantoue) 50

— VIII. Palais de Mantoue : Plafond du studiolo, détails. — Plafond en bois du Paradiso 54

— IX. Mantegna : La Mort de la Vierge. (Madrid, Prado) 56

— X. Mantegna : La Madone de la Victoire (1495). (Musée du Louvre) 78

— XI. Bernardino dei Conti (?) : La Pala Sforzesca (1495). (Milan, Musée Bréra). 84

— XII. Boltraffio : Ludovic Sforza dit le More (1451-1508). (Milan, Collection Trivulzio) 94

— XIII. Mantegna : Fragment du Parnasse peint pour la Grotta d'Isabelle en 1497. (Musée du Louvre) 98

— XIV. Sperandio : Jean-François de Gonzague ; Cristoforo Romano : Isabelle d'Este (1474-1539). — (Bibliothèque Nationale, Cabinet des Médailles). 100

— XV. Pinturicchio : Portrait présumé de Lucrèce Borgia (Vatican, Appartements Borgia) 120

— XVI. Portrait présumé de César Borgia (....† 1507) (Médaille florentine). — Niccolo Fiorentino : Alphonse Ier d'Este, 3e duc de Ferrare (1476-1534) ; Médaille attribuée à Melioli : Lucrèce Borgia (1480-1519). (Bibliothèque Nationale ; Cabinet des Médailles) 150

TABLE DES GRAVURES

Pages

PLANCHE XVII. Sperandio : Niccolo da Correggio (....†1508) (Collection Gustave Dreyfus). — Vittoria Colonna (1490-1547) ; Antonia del Balzo, par l'Antico (1441-1538) ; Frédéric II de Gonzague (1500-1540) ; Médaille attribuée à Benvenuto Cellini : Le Cardinal Bembo (1470-1547) ; Melioli : Claire de Gonzague. (Bibliothèque Nationale ; Cabinet des Médailles). 178

— XVIII. Lorenzo Costa : La Cour d'Isabelle d'Este, ou le Triomphe de la Poésie (1505). (Musée du Louvre)..... 208

— XIX. Francia : Portrait de Frédéric de Gonzague, fils d'Isabelle, à l'âge de dix ans (1510)..... 212

— XX. Le Titien : Isabelle d'Este (Vienne, Musée Impérial)..... 216

— XXI. Le Titien : Portrait présumé d'Éléonore de Gonzague, Duchesse d'Urbin (1493-1570) (La Belle du Titien). (Florence, Pitti)..... 240

— XXII. Le Titien : Portrait d'Alphonse d'Este, frère d'Isabelle, vers 1525 (Madrid, Prado)..... 256

— XXIII. Le lac de Garde, rive orientale..... 276

— XXIV. Raphaël (1515) : Portrait de Balthazar Castiglione (1478-1529). (Musée du Louvre)..... 290

— XXV. Buste de François de Gonzague (1466-1519). (Museo Patrio, Mantoue). 300

— XXVI. Le Paradiso d'Isabelle, au palais de Mantoue. (La porte de marbre est attribuée à Cristoforo Romano)..... 322

— XXVII. Cristoforo Romano (?) : Figures allégoriques ; Médaillons inférieurs de la porte du Paradiso (Palais de Mantoue)..... 324

— XXVIII. Caroto : Élisabeth de Gonzague, Duchesse d'Urbin (1471-1526). (Florence, Offices)..... 348

— XXIX. Le Titien : Portrait d'Isabelle d'Este, à l'âge de 55 ans (1529). (Collection Goldschmidt, Paris)..... 368

— XXX. Ferrare : Le Castello (XIVe siècle)..... 374

— XXXI. Mantoue : Le Castello (XIVe siècle), vu du lac..... 398

— XXXII. Le Titien : Portrait de François-Marie de la Rovère, Duc d'Urbin (1491-1538). en 1537. (Florence, Offices)..... 420

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE. V
INTRODUCTION. XIII

CHAPITRE PREMIER

DE LA NAISSANCE AU MARIAGE

1474-1490

Naissance d'Isabelle d'Este. — Ses fiançailles avec François de Gonzague. — Voyage de l'envoyé de Mantoue à Ferrare. — Lettres d'Isabelle au Marquis de Mantoue. — La *Madone* de Mantegna. — Voyage d'Élisabeth de Gonzague à Ferrare. — Qualités personnelles d'Isabelle. — Son éducation et ses maîtres. — Ses études classiques et musicales. — Culture intellectuelle de ses parents. — La musique et l'art à la cour de Ferrare. — Cosimo Tura et Ercole Roberti. — Mariage d'Isabelle. — Sa réception à Mantoue. 1-11

CHAPITRE II

MANTOUE SOUS LA MAISON DE GONZAGUE

1328-1478

La cour de Mantoue et la maison de Gonzague. — Jean-François II. — Le premier Marquis. — Vittorino da Feltre et la *Casa Zoiosa*. — Cécile de Gonzague. — Règne de Louis II de Gonzague et de Barbara de Brandebourg. — Protection accordée aux arts et aux sciences. — Mariage de Frédéric et de Marguerite de Bavière. — Fiançailles de Dorothée de Gonzague et de Galéas Sforza. — Fresques de la *Camera Degli Sposi*. 12-23

CHAPITRE III

FRANÇOIS DE GONZAGUE ET SA FAMILLE

1478-1490

Règne de Frédéric de Gonzague. — Mort de sa femme et de sa mère. — Sa tendresse pour ses filles. — Visite de Laurent de Médicis. — François de Gonzague, son caractère et ses goûts belliqueux. — Fiançailles d'Élisabeth de Gonzague avec Guidobaldo, Duc d'Urbin. — Sa visite à Mantoue. — Mariage d'Élisabeth. — Son retour à Mantoue pour le mariage de François. — Son affection pour Isabelle d'Este. — Excursion au lac de Garde. — Visites à Ferrare 24–35

CHAPITRE IV

VOYAGES ET ÉTUDES D'ISABELLE

1490-1493

Mariage de Béatrice d'Este et de Ludovic Sforza. — Préparatifs d'Isabelle pour le mariage. — Voyage à Pavie et à Milan. — Mariage d'Alphonse d'Este, frère d'Isabelle, avec Anne Sforza. — Fêtes à Ferrare. — Correspondance d'Isabelle avec Béatrice et Ludovic Sforza. — Isabelle administre les affaires de l'État. — La digue de Galeotto. — Visites à Ferrare, Milan et Gênes. — La Duchesse d'Urbin vient à Mantoue. — Affection d'Isabelle pour Élisabeth 36–46

CHAPITRE V

LA MODE, LES ARTS ET LES LETTRES

1491-1493

Correspondance d'Isabelle avec sa famille et ses amis. — Ses fournisseurs et ses bijoutiers. — Ses occupations intellectuelles. — Son goût pour les romans français et pour les auteurs classiques. — Traductions grecques et hébraïques. — Littérature sacrée. — Fra Mariano et Savonarole. — Antonio Tebaldeo. — Les amis d'Isabelle. — Niccolo da Correggio. — Sonnets et églogues composés pour elle. — Son goût pour la musique. — Ses chants et ses instruments de musique favoris. — La lyre d'Atalante Migliorotti. — *Camerino* d'Isabelle dans le Castello. — Liombeni décore son *Studiolo*. — Mantegna revient de Rome. — Il peint le portrait d'Isabelle. — Le père de Raphaël à Mantoue 47–58

CHAPITRE VI

LE PREMIER VOYAGE D'ISABELLE A VENISE

1493–1494

Découverte du Nouveau Monde. — On apprend cette nouvelle à Mantoue. — Voyage d'Isabelle à Ferrare et à Venise. — Elle est reçue par le Doge et la Seigneurie. — Ses relations avec Gentile Bellini. — Retour à Mantoue. — François de Gonzague à Venise. — Mort de la Duchesse Éléonore, mère d'Isabelle. — Naissance d'Éléonore de Gonzague. — Départ du Duc et de la Duchesse d'Urbin. — Décorations de Marmirolo et de Gonzague. 59–66

CHAPITRE VII

L'EXPÉDITION DE CHARLES VIII EN ITALIE

1494-1495

Voyage d'Isabelle à Lorette et à Urbin. — Lettres de Gubbio et d'Urbin. — Charles VIII entre en Italie. — Le Marquis de Mantoue refuse ses offres. — Visite d'Isabelle à Milan. — Conquête de Naples par les Français. — Ligue contre la France. — François de Gonzague, Capitaine des armées de la Ligue. — Isabelle gouverne Mantoue. — Bataille de Fornoue. — Héroïsme de François de Gonzague. — Réjouissances à Venise et à Mantoue. — Le juif Daniel Norsa et la *Madone de la Victoire* de Mantegna. 67–78

CHAPITRE VIII

FRANÇOIS, CAPITAINE GÉNÉRAL DES ARMÉES DE VENISE

1496-1497

Campagne de Naples. — Ferdinand recouvre son royaume. — François de Gonzague commande l'armée de Venise. — Isabelle gouverne Mantoue. — Sa correspondance avec Lorenzo de Pavie. — Naissance de sa seconde fille. — Maladie de François. — Son retour à Mantoue et son voyage à Venise. — Mort de Ferdinand de Naples, de Gilbert de Montpensier et de Béatrice d'Este. — François de Gonzague est destitué de ses fonctions de Capitaine général des armées de Venise. — Mort d'Anne Sforza, femme d'Alphonse d'Este 79–87

CHAPITRE IX

LOUIS XII A MILAN

1498-1499

Intrigues de François de Gonzague avec Venise et Milan. — Isabelle cherche à le réconcilier avec Ludovic le More. — Le Marquis se rend à Milan ; il reçoit le commandement des armées de la Ligue. — Visite de Ludovic le More à Mantoue. — Correspondance d'Isabelle avec Ludovic. — Conquête de Milan par les Français et fuite de Ludovic. — Louis XII entre à Milan. — Isabelle cherche à nouer des relations avec la France. — Elle reçoit les Milanais exilés. — Retour de Ludovic le More ; sa capture à Novare. 88–95

CHAPITRE X

LA « GROTTA » D'ISABELLE

1497-1500

Isabelle s'occupe d'art et de littérature. — Elle installe un musée, la *Grotta*, dans la *Corte-Vecchia*. — Travaux de Mantegna pour la *Grotta*. — Cristoforo Romano à Mantoue. — Ses travaux pour la *Grotta*. — Sa médaille d'Isabelle. — Correspondance avec Niccolo da Correggio. — Léonard de Vinci à Mantoue. — Il fait le portrait d'Isabelle. — Il le montre, à Venise, à Lorenzo de Pavie. — Isabelle projette d'élever un monument à Virgile. — Sa lettre à Jacopo d'Atri 96–106

CHAPITRE XI

ISABELLE ET CÉSAR BORGIA

1500-1502

Naissance de Frédéric, fils d'Isabelle. — César Borgia est son parrain. — Relations de ce prince avec les Gonzague. — Voyage d'Élisabeth d'Urbin à Rome. — Lettres de Sigismond Cantelmo. — Comédies représentées à Ferrare et à Mantoue. — Traité de Grenade et partage de Naples. — Borgia conquiert la Romagne. — Abdication et exil de Frédéric, Roi de Naples. — Fiançailles d'Alphonse d'Este et de Lucrèce Borgia. — Préparatifs du mariage à Rome. — Les lettres du « Prêtre de Correggio » à Isabelle. — Mariage de Lucrèce. — Son voyage à Ferrare 107–116

CHAPITRE XII

ISABELLE ET LUCRÈCE BORGIA

1502

Isabelle préside aux fêtes du mariage de Lucrèce Borgia. — Réception de la nouvelle mariée à Ferrare. — Lettres d'Isabelle à son mari. — Comédies, bals et fêtes. — Les présents des Ambassadeurs. — Isabelle reçoit l'Ambassadeur de France. — Son entrevue avec les envoyés vénitiens. — Son retour à Mantoue. — Les relations d'Isabelle avec Lucrèce Borgia . . . 117–126

CHAPITRE XIII

LE DEUXIÈME VOYAGE D'ISABELLE A VENISE.
L'EXPÉDITION DE CÉSAR BORGIA CONTRE URBIN

1502

Le voyage d'Isabelle et d'Élisabeth d'Urbin à Venise. — Lettres au Marquis. — Prévenances courtoises du Doge et de la Seigneurie. — Revenus et dépenses d'Isabelle. — Projets de mariage entre son fils Frédéric de Gonzague et la fille de César Borgia. — Elle se rend avec Élisabeth à Porto. — César Borgia s'empare d'Urbin. — Fuite du Duc Guidobaldo à Mantoue. — Isabelle demande à César Borgia la *Vénus* et le *Cupidon* d'Urbin. — César Borgia les envoie à Mantoue 127-136

CHAPITRE XIV

LES DERNIERS EXPLOITS DE CÉSAR BORGIA

1502-1503

Louis XII à Milan. — Il donne audience aux princes exilés et au Marquis de Mantoue. — César Borgia arrive à Milan et conclut un accord avec le Roi de France. — Avertissements donnés par Isabelle à son mari. — Le Duc et la Duchesse d'Urbin sont contraints de quitter Mantoue, et de chercher un refuge à Venise. — François de Gonzague part pour la France. — Isabelle gouverne Mantoue. — Ses négociations avec Borgia au sujet du mariage de son fils. — Campagne de Borgia en Romagne. — Assassinat de Vitellozzo et de ses compagnons. — Isabelle envoie au Duc de Valentinois des masques en présent. — Mort du Pape et soudaine révolution à Rome. — Retour du Duc Guidobaldo à Urbin. — Élection du Pape Pie III. 137-148

CHAPITRE XV

L'ÉLECTION DU PAPE JULES II. LES FIANÇAILLES D'ÉLÉONORE, FILLE D'ISABELLE, AVEC L'HÉRITIER DU DUC D'URBIN

1503-1505

Mort de Pie III. — Élection de Jules II. — Retour d'Élisabeth à Urbin. — César Borgia est envoyé en Espagne. — Il meurt à Viana. — Naissance d'Hippolyta, fille d'Isabelle. — François de Gonzague se démet du commandement de l'armée française. — Il revient à Mantoue. — Les Français perdent Naples. — Représentations données à Urbin, à Mantoue, à Ferrare. — Mort du Duc Hercule. — Querelles et conspirations des frères d'Este. — Fiançailles de François-Marie de la Rovère et d'Éléonore de Gonzague. — Sigismond de Gonzague est nommé Cardinal. — Lettres d'Emilie Pia, de Castiglione et de Bembo à Isabelle. — Mort de sœur Osanna. — Naissance d'Hercule, fils d'Isabelle. 149-157

CHAPITRE XVI

LA PESTE A MANTOUE

1505-1507

Voyage d'Isabelle à Florence. — Le traité de Mario Equicola : *Nec spe nec metu.* — Ravages de la peste à Mantoue. — Isabelle et sa famille se réfugient à Sacchetta. — François de Gonzague rejoint le Pape Jules II à Pérouse. — Il conduit l'armée pontificale contre Bologne. — Fuite des Bentivogli. — Entrée du Pape à Bologne. — Lettres d'Isabelle. — Frisio lui envoie des antiques de Bologne. — Naissance du troisième fils d'Isabelle : Ferdinand. — Visite de l'Arioste à Mantoue. — Les égards que lui témoigne Isabelle. — L'Arioste lui rend hommage dans son *Orlando Furioso* 158-167

CHAPITRE XVII

ISABELLE ET LA COUR DE LOUIS XII A MILAN
1507-1508

Louis XII demande à François de Gonzague de se joindre à lui pour faire le siège de Gênes. — Séjour d'Isabelle à Milan. — Fêtes données au Castello. — Correspondance d'Isabelle avec Élisabeth de Gonzague. — Projets de voyage en France. — Mort et funérailles du Duc d'Urbin. — Visite du Duc François-Marie à Mantoue. — Naissance de la dernière fille d'Isabelle. — Meurtre d'Hercule Strozzi. — Mort de Niccolo da Correggio. — Rivalité d'Isabelle et de Lucrèce Borgia 168–178

CHAPITRE XVIII

LÉONARD DE VINCI ET LE PÉRUGIN
ISABELLE ET LES ARTISTES AU DÉBUT DU XVIe SIÈCLE
1500-1506

Relations d'Isabelle avec les artistes pendant les premières années du XVIe siècle. — Ses lettres à Léonard de Vinci. — Sa correspondance avec Fra Pietro da Novellara, Angelo del Tovaglia, Manfredi et Amadori. — Elle demande au Pérugin une toile pour son studio. — Description du *Triomphe de la Chasteté*. — Les retards du Pérugin. — Correspondance avec Malatesta, Tovaglia, etc. 179–193

CHAPITRE XIX

LE PEINTRE GIOVANNI BELLINI
1501–1507

Isabelle demande une toile à Giovanni Bellini. — Elle correspond à ce sujet avec Lorenzo de Pavie et Michele Vianello. — Retards du peintre. — Isabelle fait appel à Alvise Marcello. — L'œuvre terminée est envoyée à Mantoue en 1504. — Négociations d'Isabelle par l'entremise de Pietro Bembo pour obtenir de Giovanni Bellini une autre peinture qui ne fut jamais exécutée. 194–201

CHAPITRE XX

LES DERNIERS TRAVAUX DE MANTEGNA
LES PEINTRES LORENZO COSTA, FRANCIA, GIORGIONE, DOSSO DOSSI, CAROTO ET BONSIGNORI
1504–1512

Derniers travaux de Mantegna pour Isabelle d'Este. — Il implore l'aide de la Marquise, et lui vend son buste antique de *Faustine*. — Description du *Comus* par Calandra. — Mort de Mantegna. — Hommage de Lorenzo de Pavie. — Toiles de l'atelier d'Andrea. — Le *Comus* achevé par Lorenzo Costa. — Lettres d'Antonio Galeazzo Bentivoglio à Isabelle. — Le *Triomphe de la Poésie* ou la Cour d'Isabelle. — Portraits de la Marquise par Costa et Francia. — Correspondance à ce sujet avec Casio et Lucrèce Bentivoglio. — Mort de Giorgione 202–218

CHAPITRE XXI

LES COLLECTIONS D'ANTIQUITÉS

1502-1512

Lettres de Cristoforo Romano. — La coupe et l'encrier de Caradosso. — Cristoforo à Rome. — Achat du *Cupidon* de Praxitèle pour le « studio » d'Isabelle. — Cristoforo apporte à Naples une médaille d'Isabelle. — Sabba da Castiglione, Chevalier de Saint-Jean, à Rhodes. — Sa passion pour l'antiquité. — Sa correspondance avec Isabelle. — Ses voyages dans les îles de la Grèce. — Marbres et médailles antiques envoyés par lui à Mantoue 219–229

CHAPITRE XXII

ALDE MANUCE ET LA BIBLIOTHÈQUE D'ISABELLE

1501-1510

La bibliothèque d'Isabelle à la *Grotta*. — Ses relations avec Alde Manuce et Lorenzo de Pavie. — Les éditions classiques d'Alde Manuce. — Il est emprisonné sur le territoire de Mantoue. — Mort d'Alde Manuce. — Dernières lettres de Lorenzo de Pavie à Isabelle. — Son voyage à Rome et sa mort 230–235

CHAPITRE XXIII

LA RÉGENCE D'ISABELLE ET LA LIGUE DE CAMBRAI

1509-1511

Ligue de Cambrai. — Défaite des Vénitiens à Vaila. — Le Marquis de Mantoue est fait prisonnier à Legnago. — Sa captivité à Venise. — Isabelle administre l'État. — Elle s'efforce d'obtenir la mise en liberté de François. — Éléonore part pour Urbin. — Présents offerts par Isabelle à l'Évêque de Gurk et à la Reine de France. — Le Pape accorde l'absolution à Venise et obtient la délivrance de François de Gonzague. — Frédéric est envoyé comme otage à Rome. — Sa vie au Vatican. — Ses visites à Bologne et à Urbin 236–247

CHAPITRE XXIV

L'EXPÉDITION DE JULES II CONTRE FERRARE

1511-1512

Campagne du Pape contre Ferrare. — Efforts d'Isabelle pour rétablir la paix. — L'Évêque de Gurk à Mantoue. — Prise de Bologne par les Français. — Assassinat du Cardinal Alidosi par le Duc d'Urbin. — Grave maladie du Pape. — Influence de Frédéric sur lui. — Mort d'Aura, chienne favorite d'Isabelle. — La Sainte Ligue contre la France. — Victoire et mort de Gaston de Foix à Ravenne. — Les Français chassés d'Italie. — Frédéric au Vatican. — L'Apollon du Belvédère et la statue du Tibre. — Le Duc de Ferrare vient à Rome 248–257

CHAPITRE XXV

LA RESTAURATION DES MÉDICIS A FLORENCE

1512–1513

Congrès de Mantoue. — Le Vice-Roi de Naples, l'Évêque de Gurk et Julien de Médicis à Mantoue. — Maximilien Sforza est proclamé Duc de Milan par les Alliés. — Les Médicis sont rétablis par les troupes espagnoles. — Sac de Prato. — Retour de Julien et de Jean de Médicis à Florence. — Félicitations d'Isabelle. — Ses intrigues en faveur de Ferrare. — Menaces du Pape. — Le Cardinal de Gurk à Rome. — Fra Mariano et les fêtes du Carnaval. — Portrait de Frédéric par Raphaël. — Mort de Jules II. — Élection de Léon X. — Bibbiena devient Cardinal. 258–267

CHAPITRE XXVI

LES DAMES D'HONNEUR DE LA MARQUISE

1512-1513

Isabelle passe le Carnaval à Milan. — Le Duc Maximilien Sforza. — Faiblesse et bizarrerie de son caractère. — Le Vice-Roi de Naples et le Cardinal de Gurk à Milan. — Isabelle et ses dames d'honneur. — Renvois de Brognina et d'Alda. — La Marquise prend la défense d'Isabelle Lavagnola. . 268–272

CHAPITRE XXVII

EXCURSION AU LAC DE GARDE

1513-1514

Invasion de la Lombardie par les Français. — Victoire des Suisses à Novare. — Le voyage d'Isabelle à Milan est interrompu par la maladie du Marquis. — Intrigues du Pape contre Ferrare. — Visite de Raymond de Cardona à Mantoue. — Séjour d'Isabelle au lac de Garde. — Lettres écrites de Lonato, de Sermione et de Salo. — Trissino lui offre ses *Ritratti* dans lesquels se trouve le portrait de la Marquise. — Isabelle se rend à Milan et à Pavie. 273–280

CHAPITRE XXVIII

PREMIER VOYAGE D'ISABELLE A ROME

1514-1516

Voyage d'Isabelle à Rome. — Elle est reçue par le Cardinal Bibbiena et Julien de Médicis. — Fêtes données en son honneur. — Représentation au Vatican de *la Calandria*. — Voyage à Naples. — Léon X retient Isabelle à Rome pour le Carnaval. — Retour à Mantoue. — François Ier attaque Milan. — Victoire de Marignan. — Abdication de Maximilien Sforza. — Frédéric de Gonzague à la Cour de France. — Mort de Julien de Médicis et conquête d'Urbin par Laurent de Médicis. — Le Duc et la Duchesse d'Urbin s'enfuient à Mantoue. 281–289

CHAPITRE XXIX

VOYAGE D'ISABELLE EN PROVENCE. RÉUNIONS LITTÉRAIRES

1516-1519

Dénuement des Duchesses d'Urbin à Mantoue. — Elles donnent à fondre les plats dessinés par Raphaël. — Mariage de Castiglione. — François-Marie s'efforce de recouvrer Urbin, mais il est contraint d'accepter les conditions du Pape. — Voyage d'Isabelle en Provence. — Fiançailles de Frédéric de Gonzague avec Marie de Montferrat. — Études latines d'Isabelle. — Contarini et Soranzo visitent le Castello. — Cristoforo Solari à Mantoue. — Fra Francesco à Porto. — Le romancier Bandello. — Ses relations avec la Marquise. — Ses descriptions de la Cour de Mantoue. 290–299

CHAPITRE XXX

LA MORT DU MARQUIS FRANÇOIS

1519-1520

Mort de l'Empereur Maximilien. — Mort du Marquis François de Gonzague, ses funérailles. — Avènement de son fils Frédéric. — Mort de Lucrèce Borgia. — Mario Equicola succède à Capilupi comme secrétaire d'Isabelle. — Mort de Laurent de Médicis, Duc d'Urbin. — Mission de Castiglione à Rome. — Urbin est annexé aux États du Pape. — Raphaël exécute un projet de tombeau pour le Marquis François. — Il fait un tableau pour Isabelle. — Le portrait de Frédéric est envoyé à Mantoue. — Il est mentionné dans l'inventaire de Charles Ier. — Lettre de Pic de la Mirandole sur la mort de Raphaël. 300–308

CHAPITRE XXXI

ISABELLE ET LE NONCE CHIERICATI

1519-1520

Le Titien vient à Mantoue. — Il admire les œuvres de Mantegna. — Visite de Chiericati, Nonce du Pape. — Ses lettres d'Espagne et d'Angleterre adressées à Isabelle. — Pèlerinage en Irlande, aventures extraordinaires. — Chiericati cherche à renouer des relations amicales entre Isabelle et Charles-Quint. — Influence d'Isabelle et de Castiglione au Vatican. . . . 309–316

CHAPITRE XXXII

LES PREMIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DE FRÉDÉRIC

1520-1522

La Cour de Mantoue sous Frédéric. — Voyage du Marquis à Venise. — Isabelle Boschetti. — La Marquise se rend à Lorette. — Le Duc d'Urbin est contraint de quitter Mantoue. — Frédéric commande les troupes papales contre les Français. — Prise de Milan. — Retraite de Lautrec. — Mort du Pape Léon X. — Le Cardinal de Gonzague brigue la papauté. — Élection d'Adrien VI. — François-Marie recouvre Urbin. — Retour de François Sforza à Milan. — Frédéric défend Pavie. — Défaite des Français. — Les nouveaux appartements d'Isabelle dans la Corte Vecchia. — Le *Paradiso*. 317–325

CHAPITRE XXXIII

HERCULE DE GONZAGUE A L'UNIVERSITÉ DE BOLOGNE

1522-1525

Isabelle cherche à obtenir l'élévation de son second fils, Hercule de Gonzague, au cardinalat. — Elle consulte Castiglione et Trissino au sujet du choix d'un précepteur. — Elle envoie Hercule à Bologne. — Il suit les cours de Pomponazzi. — Le *Traité de l'Immortalité de l'âme* brûlé à Venise. — Vie d'Hercule au collège. — Son précepteur, Messer Lazzaro. — Mort de Pomponazzi. — Vénération gardée par Hercule de Gonzague pour sa mémoire. 326-332

CHAPITRE XXXIV

NOUVEAUX SÉJOURS D'ISABELLE A VENISE

1523-1525

Castiglione à Rome. — Réformes du Pape Adrien. — Chiericati à la Diète de Nuremberg. — Ses lettres à Isabelle. — Le voyage de Magellan. — Séjour d'Isabelle à Venise. — Navagero et le Titien. — Alliance du Doge Andrea Gritti avec Charles-Quint. — Le Pape adhère à la Ligue. — Mort d'Adrien VI. — Élection de Clément VII. — Castiglione est envoyé à Rome. — Guerres en Lombardie. — Le Connétable de Bourbon à Mantoue. — Isabelle à Venise. — Ferdinand de Gonzague en Espagne. — Castiglione est envoyé par le Pape à Madrid. — Jules Romain à Mantoue. — Isabelle Boschetti. 333-344

CHAPITRE XXXV

LE DEUXIÈME SÉJOUR D'ISABELLE A ROME

1525-1527

Isabelle se rend à Rome. — Elle s'arrête à Urbin et à Lorette. — Elle est reçue par le Pape. — Elle occupe le palais des SS. Apôtres. — Mort du Cardinal de Gonzague et de la Duchesse Élisabeth d'Urbin. — Les Impériaux avancent vers le Sud. — Passage du Pô. — Mort de Jean des Bandes Noires. — Charles de Lannoy et le Pape signent une trêve. — Bourbon s'avance contre Rome. — Le Marquis de Mantoue avertit le Pape. — Isabelle refuse de quitter Rome. — Elle fortifie sa maison et donne asile aux Ambassadeurs et aux dames romaines. — Hercule de Gonzague est nommé Cardinal. 345-353

CHAPITRE XXXVI

PRISE ET SAC DE ROME

1527-1529

Siège et sac de Rome. — Alexandre et Ferdinand de Gonzague protègent le palais d'Isabelle. — Scènes de carnage dans la ville. — Cruautés et sacrilèges commis par les soldats. — Isabelle quitte Rome et se rend à Ostie. — Elle rentre à Mantoue. — Horreur générale inspirée par la prise et le sac de Rome. — Mort de Castiglione en Espagne 354–361

CHAPITRE XXXVII

LES COLLECTIONS ARTISTIQUES D'ISABELLE

1527-1529

Misère en Italie. — La peste à Mantoue. — Constructions de Frédéric. — Antiquités rapportées de Rome par Isabelle et perdues en voyage. — Correspondance de la Marquise avec son marchand de Rome, « Raphaël d'Urbin ». — Sébastien del Piombo. — Le Cardinal Hercule protège les Lettres et les Arts. — Mort d'Emilia Pia. — Véronique Gambara et la *Madeleine* du Corrège. — Allégories peintes par le Corrège pour le *studio* d'Isabelle. — Le Titien vient à Mantoue et fait le portrait d'Isabelle 362–370

CHAPITRE XXXVIII

ISABELLE ET RENÉE DE FRANCE

1528-1529

Mariage d'Hercule d'Este, fils d'Alphonse et de Lucrèce Borgia, avec Renée de France. — Isabelle va recevoir la fiancée à Modène. — Fêtes à Ferrare. — Sympathie de Renée envers les Réformés de France et d'Italie. — Tolérance d'Isabelle. — Livre de Messibugo sur les fêtes données par Hercule. — Traités de Barcelone et de Cambrai. — Charles-Quint débarque à Gênes. — Il est reçu par le Duc de Ferrare. — Ferdinand de Gonzague marche contre Florence. — Isabelle visite Solarolo. — Son arrivée au Congrès de Bologne. — Entrée solennelle de Charles-Quint 371–379

CHAPITRE XXXIX

LE COURONNEMENT DE CHARLES-QUINT A BOLOGNE

1529-1530

Visées politiques d'Isabelle. — Faveur témoignée au Marquis de Mantoue. — François Sforza reçoit l'investiture de Milan. — Proclamation de la paix générale. — Florence est seule exclue de la Ligue. — Fêtes et bals à l'occasion de Noël et du Carnaval. — Charles-Quint reçoit des mains du Pape la Couronne de fer des Lombards et la Couronne d'or du Saint-Empire romain. — Son couronnement à San Petronio. — Le Duc de Ferrare vient à Bologne et se réconcilie avec le Pape. 380–388

CHAPITRE XL

FRÉDÉRIC DE GONZAGUE, CRÉÉ DUC DE MANTOUE PAR L'EMPEREUR. SON MARIAGE

1530-1531

Charles-Quint à Mantoue. — Le Marquis Frédéric est créé Duc et fiancé à l'Infante Julie. — Prise de Florence par Ferdinand de Gonzague. — Isabelle se rend à Venise. — Le Titien est chargé par le Duc de peindre une *Madeleine* pour Vittoria Colonna. — Mort de Bonifazio, Marquis de Montferrat. — Frédéric rompt ses fiançailles avec Julie et demande la main de Marie de Montferrat. — Mort de cette princesse. — Frédéric demande la main de sa sœur Marguerite. — Il se rend pour le mariage à Casale. — Jules Romain construit de nouvelles salles au Castello. — Isabelle préside à leur décoration et organise la réception de la nouvelle mariée 389–400

CHAPITRE XLI

ANNEXION DU MONTFERRAT AU DUCHÉ DE MANTOUE

1531-1536

Isabelle à Venise. — Mort de Marguerite Cantelma. — Mariage de Ferdinand de Gonzague. — La Duchesse Marguerite Paléologue. — L'Arioste et Bernardo Tasso envoient leurs poèmes à la Marquise. — Deuxième visite de l'Empereur Charles-Quint à Mantoue. — Mariage et mort du Marquis de Montferrat. — Ses États sont annexés à Mantoue. — Naissance du fils du Duc Frédéric. — Le Titien fait le portrait d'Isabelle d'après un original de Francia. 401–409

CHAPITRE XLII

LES DERNIÈRES ANNÉES D'ISABELLE

1531-1537

Relations d'Isabelle avec Ferrare. — Lettres de Stabellino. — La Duchesse Renée de France et sa fille Anne d'Este. — Mort du Duc Alphonse. — Excursion d'Isabelle au lac de Garde. — Ses nains favoris. — Le gouvernement de Solarolo. — Éléonore d'Urbin. — Mariage de son fils Guidobaldo. — Étoffes brodées et coiffures fabriquées à Mantoue. — Le service de table en majolique. — Les plats du musée Correr à Venise et du British Museum à Londres. — Le Cardinal de Gonzague envoie à sa mère une médaille d'Aristote. — Isabelle s'occupe de jardinage. — Ses jardins à Porto. — Trissino lui emprunte son jardinier pour sa villa de Cricoli. . . . 410–418

CHAPITRE XLIII

MORT D'ISABELLE D'ESTE

1537-1539

Visite d'Éléonore, Duchesse d'Urbin, à Mantoue. — Portraits du Duc et de la Duchesse par le Titien. — Mort de François-Marie, de François Sforza, Duc de Milan, de Luigi Rodomonte et d'Antonia del Balzo. — Visite de Pietro Bembo. — Dernier séjour d'Isabelle à Ferrare. — Son affection pour ses petits-enfants. — Le Duc Hercule lui prête son palais à Venise. — Dernière maladie et mort d'Isabelle. — Son tombeau à S. Francesco détruit par les Français. — Mort du Duc Frédéric. — Vente des collections de Mantoue et sac du Castello. — Caractère d'Isabelle d'Este.... 419-426

BIBLIOGRAPHIE 427-429
TABLEAUX GÉNÉALOGIQUES 430-431
INDEX ALPHABÉTIQUE 433-448
TABLE DES GRAVURES 449-450
TABLE DES MATIÈRES 451-463